



Le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol : une nouvelle approche de la question

Olivier Iglesias

► To cite this version:

Olivier Iglesias. Le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol : une nouvelle approche de la question . Linguistique. Université Paris 8 VINCENNES-SAINT-DENIS, 2012. Français. <NNT : >. <tel-01529334>

HAL Id: tel-01529334

<https://hal.science/tel-01529334v1>

Submitted on 30 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

Université Paris 8 –Saint-Denis

École doctorale Cognition, Langage, Interaction

U.F.R. Sciences du Langage

THÈSE

Nouveau régime

Pour obtenir le grade de
Docteur en Sciences du Langage
Discipline : Linguistique générale

Présentée et soutenue publiquement par

Olivier IGLESIAS

le 08 décembre 2012

LE PLACEMENT DES CLITIQUES DANS LES COMPLEXES VERBAUX EN ESPAGNOL : *une nouvelle approche de la question*

Directeur de recherche :

Mario BARRA JOVER (Université Paris 8)

Membres du Jury :

Éric BEAUMATIN (Université Paris 3)

Mónica CASTILLO LLUCH (Universität Tübingen)

Inés FERNÁNDEZ-ORDÓÑEZ (Universidad Autónoma de Madrid)

Remerciements

Je tiens à remercier ici toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont vécu cette période avec moi. J'oublierai sans aucun doute plusieurs noms aux cours de ces remerciements, mais toutes ces personnes sauront se reconnaître.

Tout d'abord, ma sincère et profonde reconnaissance va à Mario Barra Jover pour avoir accepté de diriger cette thèse il y a de cela un tout petit plus de trois ans. Je tiens à le remercier aussi pour m'avoir laissé une totale liberté de fond, de forme et de ton. Cette liberté révèle sa confiance en moi, et c'est pourquoi je lui adresse mes plus sincères remerciements. Merci aussi pour son soutien, et surtout pour toutes les discussions linguistiques extrêmement enrichissantes que l'on a eues.

Je voudrais également remercier tout particulièrement Mónica Castillo Lluch pour avoir soutenu ce projet dès le début, pour l'intérêt qu'elle a porté et qu'elle porte à mon travail, pour sa gentillesse et également pour avoir accepté de se déplacer pour être membre du jury.

Un grand merci aussi à Inés Fernández-Ordóñez, parce qu'après avoir lu quelques-uns de ses travaux, je trouve cela encore incroyable qu'une académicienne de la langue espagnole m'ait fait l'honneur de sa participation dans le jury. *Muchísimas gracias Inés. Es un honor y un placer haberte conocido hace unos meses y que hayas aceptado participar en este tribunal.*

Merci aussi à Éric Beaumatin pour s'être intéressé à mon travail et pour avoir accepté de participer à ce jury.

Enfin, dans les remerciements académiques, je ne peux pas oublier Marta López Izquierdo envers qui je serai toujours reconnaissant pour m'avoir introduit dans le monde de l'enseignement universitaire en me proposant des vacances à Paris 8. Je tiens également à la remercier très chaleureusement et plus particulièrement pour la confiance qu'elle m'a témoigné en m'appelant pour la remplacer dans son cours de linguistique diachronique en L3. Merci aussi pour m'avoir donné l'envie de continuer

dans la recherche en ayant dirigé mon mémoire de Master 2. Merci pour ta confiance, ton soutien et ta disponibilité quand j'en ai eu besoin.

Je voudrais poursuivre ces remerciements en exprimant ma sincère gratitude à M. Reinaldo Lara, secrétaire de l'école doctorale Cognition, Langage, Interaction pour sa disponibilité et son amabilité malgré le matraquage d'e-mails auquel j'ai pu le soumettre au cours de ces trois dernières années.

Je tiens également à remercier tout particulièrement trois amis doctorants que j'ai eu le plaisir de rencontrer lors d'un congrès à Cadix en septembre 2012. Merci donc à Víctor Lara Bermejo et Carlota de Benito Moreno tous deux de la Universidad Autónoma de Madrid mais aussi à Mallorie Labrousse de l'Université Paris 8. Merci à vous trois pour les nombreuses discussions linguistiques sous le soleil de Cadix, pour votre point de vue toujours intéressant et pertinent que vous n'hésitez pas à partager et surtout pour votre bonne humeur. Et un grand merci tout particulier à Carlota pour son aide précieuse. *Gracias a vosotros, chicos. Ha sido un placer y un honor haberos conocido. Espero que podamos colaborar algún día o al menos que sigamos con estas charlas interesantísimas, charlas sobre temas de lingüística o no por cierto.*

Je voudrais aussi remercier tous mes proches non linguistes, en vrac : mes parents, mon frère, tous les autres membres de ma famille, Carlos, Véronique, Julien, Xavier et tous les collègues du lycée avec qui j'ai pu partager certaines de mes idées, et enfin tous les « copains » et Sébastien, dont la présence dans cette thèse en tant que « sujet d'observation » est très importante. Merci à vous tous d'avoir été présents à un moment ou à un autre. Merci parce que je suis conscient que parfois je n'ai pas toujours réussi à bien faire comprendre ce que je faisais réellement.

Et pour terminer, je tiens particulièrement à remercier Marina pour m'avoir supporté au quotidien pendant ces trois années et surtout pendant toute la période de rédaction. Merci à toi pour avoir relu cette thèse, pour avoir corrigé de nombreuses maladresses et lourdeurs. Merci pour avoir gardé le sourire même pendant ce travail fastidieux de correction. Et merci à toi pour tout ce qui nous reste à vivre.

Résumé

On s'intéresse depuis de nombreuses années au placement du pronom clitique dans les complexes verbaux en espagnol, certaines études croyant trouver une différence (sémantique, pragmatique, etc.) aux deux variantes et d'autres considérant simplement que « c'est l'oreille qui décide ». Dans ce travail, l'idée n'est pas d'apporter une énième théorie expliquant le placement des clitiques mais de proposer une nouvelle approche du sujet en analysant des idiolectes et surtout leur grammaire individuelle. D'un point de vue diachronique, cette analyse d'idiolectes allant du XIII^{ème} siècle jusqu'au XX^{ème} en espagnol et en français (à partir du XVI^{ème} siècle) permettra de mieux comprendre les mécanismes du changement linguistique (avec l'idée qu'une variante progresse en occupant de plus en plus de contextes précis) et de constater que chaque idiolecte peut se créer un système de placement du pronom cohérent. D'un point de vue synchronique, on analysera minutieusement quatre grammaires individuelles écrites (de quatre écrivains espagnols du XX^{ème} siècle) et deux orales et on repérera certaines régularités qui ne peuvent être révélées avec une analyse d'un vaste corpus mélangeant des centaines d'idiolectes qui ne témoigne que d'une situation de variation chaotique. Les résultats de cette analyse d'idiolectes, qui révèle clairement qu'on peut repérer un certain ordre dans ce « désordre », montrent tout l'intérêt de cette méthode dans l'analyse de phénomènes de variation puisqu'elle s'appuie sur l'observation de grammaires réelles, authentiques et potentiellement cohérentes.

Mots clés : clitique, périphrase verbale, syntaxe, diachronie, synchronie, variation, variation syntaxique, grammaire, idiolecte.

Abstract

The position of the clitic pronoun in the verbal periphrases in Spanish: a new approach

Linguists have been traditionally interested by the position of the clitic pronoun in the verbal periphrases in Spanish. Some studies perceive a (semantic, pragmatic...) difference between both variants, while some others consider that it is “the ear that decides”. This work does not aim to propose the umpteenth theory explaining the placement of the clitics, but to propose a new approach by analysing idiolects and especially their individual grammar. From a diachronic point of view, the analysis of Spanish and French idiolects from the 13th to the 20th century will allow for a better understanding of linguistic change, on the grounds that variants progress by spreading gradually towards more precise contexts. This work will also show that each idiolect may present a coherent system of the placement of the clitic. From a synchronic point of view, a fine-grained analysis of four individual written grammar and two individual spoken grammars will be offered. This will show some regular patterns that cannot be described by a big corpus analysis, which only presents a situation of chaotic variation. The results of this analysis of idiolects, which clearly reveals that some order may be found within this “chaos”, show how interesting this method is for the analysis of variation phenomena, since it is supported by the observation of real, authentic and potentially coherent grammars.

Key words: clitic, verbal periphrases, syntax, diachronic, synchronic, variation, syntactic variation, grammar, idiolect.

Sommaire

Remerciements.....	i
Résumé.....	iii
Abstract	iv
Sommaire	v
Liste des tableaux	xiv
Table des graphiques	xv
Table des figures	xvi

INTRODUCTION	1
---------------------------	----------

PREMIERE PARTIE : Question de méthode	10
--	-----------

Introduction.....	11
--------------------------	-----------

CHAPITRE PREMIER : Les études précédentes	12
--	-----------

1.1. Introduction	12
1.2. Le complexe verbal	14
1.2.1. Problèmes de terminologie	14
1.2.1.1. La grammaticalisation	15
1.2.1.1.1. Définition.....	15
1.2.1.1.2. Les paramètres de la grammaticalisation (Lamiroy, 1999)	16
1.2.1.1.3. Quels verbes peuvent devenir des auxiliaires ?	19
1.2.1.2. La restructuration (Rizzi, 1978) :	21

1.2.1.3.	Conclusion	22
1.2.2.	Des problèmes de choix	24
1.2.2.1.	Le problème de <i>ir a + inf</i>	24
1.2.2.2.	CV conjoints et/ou disjoints ?.....	27
1.2.2.3.	Des oublis de CV conjoints « importants »	30
1.2.2.4.	V1 à l'infinitif ou au gérondif.....	32
1.2.2.5.	La coordination de V2	33
1.3.	Le clitique	35
1.3.1.	La grammaticalisation du pronom : clitique ou affixe ?.....	35
1.3.2.	Pourquoi choisir entre OD et OI ?	38
1.3.3.	La montée de clitiques multiples	39
1.3.4.	Le problème de <i>se</i> impersonnel et la « descente du clitique » :	40
1.4.	Le corpus	44
1.4.1.	« La montée des clitiques » d'un point de vue diachronique	44
1.4.2.	« La montée des clitiques » en synchronie	50
1.4.2.1.	Facteurs morphosyntaxiques	51
1.4.2.1.1.	Le complexe verbal	51
1.4.2.1.2.	Le pronom complément.....	54
1.4.2.1.3.	Autres éléments dans le contexte.....	58
1.4.2.2.	Autres facteurs	61
1.4.2.2.1.	Facteurs sociaux.....	61
1.4.2.2.2.	Facteurs pragmatiques.....	63
1.4.2.3.	Deux formes, deux fonctions ?.....	65
1.4.3.	Problèmes liés à l'analyse automatique de corpus électroniques..	69
1.4.3.1.	Le problème du « n+1 texte » (Barra Jover 2007).....	69
1.4.3.2.	Des recherches difficiles voire impossibles à effectuer	75
1.4.4.	Problèmes liés à l'« idéal » représenté par la norme.....	77
1.4.5.	Conclusions.....	79

CHAPITRE 2 : Quelle méthode pour décrire ce chaos ?81

2.1. Introduction	81
2.2. Le corpus	83
2.2.1. Un corpus d'idiolectes : la solution ?	83
2.2.1.1. Le dépouillement d'idiolectes (Barra Jover 2007) et le concept de variantes invisibles (Barra Jover 2009)	83
2.2.1.2. Composition du corpus d'idiolectes	90
2.2.1.2.1. Corpus écrit	90
2.2.1.2.2. Corpus oral	94
2.2.2. Le <i>CDE</i>	97
2.2.2.1. Présentation du corpus	97
2.2.2.2. Le <i>CDE</i> face aux corpus de la RAE	98
2.2.2.3. Quel intérêt ?	99
2.2.3. Internet	100
2.2.4. Un corpus diachronique d'idiolectes français et espagnols	104
2.3. Le choix des éléments analysés	107
2.3.1. Quels complexes verbaux ?	107
2.3.1.1. Dans l'analyse diachronique	107
2.3.1.2. Dans l'analyse synchronique	108
2.3.2. Les clitiques	112
2.3.3. Le contexte syntaxique	113
2.3.3.1. Les éléments précédents	113
2.3.3.2. La distance entre le clitique et son référent	114
2.3.4. La question de l'(a)grammaticalité des constructions	114
2.3.4.1. V1 se trouve à une forme non finie	115
2.3.4.2. La coordination des CV	116
2.3.4.2.1. Cas avec un seul pronom	121
2.3.4.2.2. Cas avec deux pronoms différents	124
2.3.4.2.3. Cas avec deux pronoms identiques	125
2.3.4.2.4. Coordination de V1	126
2.3.4.3. L'interposition	129

2.4.	Méthode d'analyse du corpus d'idiolectes	133
2.5.	Conclusions	136

DEUXIÈME PARTIE : La montée des clitiques d'un point de vue diachronique 138

CHAPITRE 3 : La « montée des clitiques » et le subjonctif imparfait en espagnol face à face139

3.1.	Introduction	139
3.2.	Le subjonctif imparfait en espagnol.....	140
3.2.1.	La situation actuelle	140
3.2.1.1.	Équivalence sémantique ou pas ?	141
3.2.1.2.	Équivalence stylistique peut-être ?	143
3.2.2.	Le subjonctif imparfait dans l'histoire de l'espagnol	146
3.3.	Le subjonctif imparfait dans le corpus	154
3.3.1.	Remarques préalables : la recherche dans le corpus.....	154
3.3.1.1.	Una analyse superficielle des idiolectes.....	154
3.3.1.2.	Les contextes analysés	155
3.3.2.	Les résultats.....	157
3.3.2.1.	Le système médiéval (XIIIème – XIVème siècle)	157
3.3.2.2.	Premier élargissement des contextes de <i>-ra</i> : Clavijo	158
3.3.2.3.	Deuxième élargissement des contextes : après <i>que</i>	159
3.3.2.3.1.	Les cas de Montalvo, de Valdés et de Fray Luis de León	161
3.3.2.3.2.	Gracián et Feijoo : continuité ou rupture ?	167
3.3.2.4.	Deux idiolectes à part : Cervantes et Jovellanos.....	171
3.3.2.4.1.	Cervantes	171
3.3.2.4.2.	Jovellanos	174
3.3.2.5.	Des XIXème et XXème siècles hétérogènes	176
3.3.2.5.1.	Alarcón et Galdós	176
3.3.2.5.2.	Cela et Abasolo.....	182

3.3.3. Conclusions.....	185
3.4. Et le placement des clitiques ?.....	187
3.4.1. Quel changement ?	187
3.4.2. Un peu de théorie : caractéristiques du clitique espagnol	189
3.4.3. Rapide coup d’œil au corpus et confirmation ?	190
3.4.4. A la recherche d’un contexte déclencheur de « descente ».....	198
3.4.4.1. Un complexe verbal particulier ?	198
3.4.4.2. L’interposition dans les CV.	199
3.4.4.2.1. XIII-XIVème siècle : le système ancien	199
3.4.4.2.2. XVème et XVIème siècles : la transition.....	199
3.4.4.2.3. À partir du XVIIème siècle : système moderne	201
3.4.5. Conclusions partielles.....	203

CHAPITRE 4 : La « montée des clitiques » en français et en espagnol du XVIème au XIXème siècle205

4.1. Introduction	205
4.2. Des facteurs linguistiques ? (Fournier)	207
4.2.1. Situation de la montée du clitique en français classique.....	207
4.2.2. La disparition de la « montée » : des facteurs linguistiques ?	208
4.2.2.1. Infinitifs coordonnés.....	211
4.2.2.2. Auxiliation avec <i>être</i>	212
4.2.2.3. Les ambiguïtés d’incidence	213
4.2.2.4. Les ambiguïtés morphophonétiques.....	214
4.3. La « montée des clitiques » dans le corpus	216
4.3.1. Rabelais, Montaigne, D’Urfé : la montée comme règle.....	217
4.3.2. Lafayette : une rupture brutale.....	219
4.3.3. Le XVIIIème siècle : La fin de la montée	221
4.3.4. Le XIXème siècle : Chateaubriand l’archaïsant.....	223

4.3.5. Conclusions.....	225
4.3.5.1. Les facteurs linguistiques de Galet (et Fournier)	225
4.3.5.2. Vers une autre explication	228
4.4. La « montée des clitiques » vue par les grammairiens.....	229
4.4.1. Introduction.....	229
4.4.2. L'opinion des grammairiens français.....	230
4.4.2.1. Vaugelas (1663)	230
4.4.2.2. Patru et Corneille (1738)	232
4.4.2.3. L'Abbé d'Olivet (1767).....	233
4.4.2.4. Girault-Duvivier (1833).....	234
4.4.2.5. Quicherat (1838)	235
4.4.3. Et en espagnol ?.....	237
4.4.3.1. Pelegrin (1826)	237
4.4.3.2. Martínez de Novoa (1839)	239
4.4.3.3. Bello	240
4.4.3.4. Colburn (1928).....	241
4.4.4. Une différence peut-être pas anodine.....	242
4.5. Conclusion	244

TROISIEME PARTIE : Analyse du corpus d'idiolectes..... 247

CHAPITRE 5 : La montée des clitiques dans les idiolectes écrits ...248

5.1. Comparaison avec les résultats des études précédentes.....	248
5.1.1. Placement du pronom selon le CV	249
5.1.1.1. Le rôle de l'auxiliaire	249
5.1.1.2. CV à l'infinitif ou au gérondif.....	251
5.1.2. Placement selon le pronom lui-même	254
5.1.2.1. La personne du clitique	254
5.1.2.2. Caractère animé ou non du référent	256

5.1.2.3. Fonction du clitique.....	257
5.1.3. Conclusions.....	258
5.2. Des variantes invisibles communes ?.....	260
5.2.1. Problème de terminologie	260
5.2.2. Contextes avec variantes invisibles pour tous	261
5.2.3. Le cas particulier de APR	266
5.2.3.1. Placement du pronom dans les CV conjoints.....	266
5.2.3.2. Placement du pronom avec les CV disjoints	270
5.2.3.2.1. Une règle claire : le placement à droite	270
5.2.3.2.2. Un contrôle du placement pas toujours respecté	274
5.2.3.2.3. Conclusion	283
5.2.4. Des variantes invisibles pour les trois autres idiolectes.....	284
5.2.4.1. Le placement selon le CV conjoint	284
5.2.4.2. Le contexte syntaxique.....	290
5.2.5. Conclusions.....	294
5.3. Des règles partagées par au moins deux idiolectes ?	295
5.3.1. « Règles » empêchant la montée du clitique	295
5.3.1.1. Le cas de quelques complexes verbaux conjoints.....	295
5.3.1.1.1. <i>Haber que + infinitif</i>	295
5.3.1.1.2. <i>Deber (de) + infinitif</i>	297
5.3.1.1.3. <i>Empezar a + infinitif</i> et <i>llegar a + infinitif</i>	298
5.3.1.1.4. Conclusion	300
5.3.1.2. Les complexes verbaux disjoints	300
5.3.1.2.1. <i>Querer + infinitif</i>	300
5.3.1.2.2. Les verbes de mouvement, de déplacement	303
5.3.1.2.3. Les autres CV disjoints.....	307
5.3.1.3. Les contextes particuliers	310
5.3.1.3.1. L'interposition	310
5.3.1.3.2. La coordination de V2	313
5.3.1.3.3. V1 à l'infinitif, au gérondif ou à l'impératif	317
5.3.1.3.4. Les « macro-complexes verbaux »	318
5.3.2. « Règles » entraînant la montée du clitique ?	324

5.3.2.1. Le placement de <i>se</i> impersonnel	325
5.3.2.2. Les CV au gérondif	328
5.4. Conclusion	335

CHAPITRE 6 : La montée des clitiques dans les idiolectes oraux...341

6.1. Comparaison des deux idiolectes oraux entre eux	341
6.1.1. Introduction	341
6.1.2. Des variantes invisibles	341
6.1.2.1. Dans les complexes verbaux conjoints	342
6.1.2.2. Dans les complexes verbaux disjoints	345
6.1.2.3. Dans d'autres constructions	346
6.1.2.4. Dans les macro-complexes	347
6.1.2.5. Premières conclusions	349
6.1.3. Restrictions de montée	349
6.1.3.1. Dans les complexes verbaux simples (conjoints ou disjoints)	350
6.1.3.2. Dans les contextes complexes	353
6.1.3.2.1. Interposition	353
6.1.3.2.2. V1 à une forme non finie	356
6.1.3.2.3. Coordination de V2	358
6.1.4. Une montée systématique ?	360
6.1.4.1. Dans les CV conjoints.	360
6.1.4.2. Dans les CV disjoints	363
6.1.4.3. Le pronom <i>se</i> impersonnel	364
6.1.5. Quelques caractéristiques de l'oral	365
6.1.5.1. Les hésitations	366
6.1.5.1.1. Hésitations concernant le clitique	366
6.1.5.1.2. Hésitations concernant l'auxilié (V2)	368
6.1.5.2. Répétitions	370
6.1.6. Conclusions	373
6.2. Différences écrit/oral dans les idiolectes de CJC et APR ?	375

6.2.1.	Le cas de CJC.....	376
6.2.2.	Le cas d'APR.....	379
6.2.2.1.	Ce qui ne change pas.....	380
6.2.2.2.	Ce qui change	381
6.3.	Conclusions	385
CONCLUSION		387
7.1.	Piqûre de rappel	388
7.2.	Hypothèses.....	389
7.3.	Limites et réponses	391
7.4.	Poursuivre le travail	392
Bibliographie.....		395
Annexes		403
Annexe A : liste des complexes verbaux conjoints.....		404
Annexe B : sources des enregistrements pour le corpus d'idiolectes oraux.....		405

Liste des tableaux

Tableau 1 : La montée du clitique selon le temps verbal de l’auxiliaire :.....	53
Tableau 2 : Pourcentage de montée d’un ou de deux clitiques dans les corpus de Davies (1995) et de Kertes (2002)	58
Tableau 3 : Montée du clitiques selon le sexe et l’âge des locuteurs dans le corpus de Troya (2003).....	62
Tableau 4 : Répartition par idiolecte du nombre de constructions analysées	93
Tableau 5 : Corpus de huit idiolectes français (du XVIème au XIXème siècle) ...	105
Tableau 6 : Corpus de douze idiolectes espagnols (du XIIIè au XIXème siècle) ..	105
Tableau 7 : Placement des pronoms dans la séquence [poder] y [deber] + infinitif	128
Tableau 8 : les variantes –ra et –se dans le corpus d’idiolectes après COMO SI	157
Tableau 9 : les variantes –ra et –se dans le corpus d’idiolectes après QUE	157
Tableau 10 : les variantes –ra et –se dans le corpus d’idiolectes dans les deux contextes	157
Tableau 11 : Utilisation des expressions como si dijésemos et como si dijéramos dans l’histoire de la langue espagnole (CDE)	173
Tableau 12 : Les variantes –ra et –se avec les verbes haber, poder et estar chez Abasolo	184
Tableau 13 : Pourcentages de montée du clitique dans les 14 idiolectes du corpus diachronique.....	191
Tableau 14 : « Montée » du clitique avec interposition dans les CV poder et deber + infinitif chez Montalvo et Valdés	200
Tableau 15 : « Montée » du clitique avec interposition dans les CV ir a et querer + infinitif et estar et ir + gérondif chez Montalvo et Valdés	200
Tableau 16 : L’attraction du clitique en espagnol dans l’expression « quedarse + mirando »	280
Tableau 17 : Pourcentages de montée du clitique après que et y à l’écrit et à l’oral dans les travaux de Davies et de Kertes.....	290
Tableau 18 : Montée du clitique dans les CV estar et ir + gérondif dans les quatre idiolectes.	329
Tableau 19 : Montée du clitique dans les CV au gérondif dans les idiolectes oraux de CJC et d’APR.....	360
Tableau 20 : Montée globale face à montée du se non impersonnel dans les idiolectes oraux	362

Table des graphiques

GRAPHIQUE 1 : Placement du clitique dans le CV PODER+INF se inclus ou non : ..	42
GRAPHIQUE 2 : Placement du clitique dans le CV SOLER+INF se inclus ou non : ..	43
GRAPHIQUE 3 : Evolution des formes en –ra et en –se après que et si en espagnol (dans le CDE de Davies)	153
GRAPHIQUE 4 : pourcentages de montée du clitique avec trois CV à l’infinitif (CDE)	188
GRAPHIQUE 5 : pourcentages de montée du clitique dans les 14 idiolectes espagnols du corpus diachronique	190
GRAPHIQUE 6 : pourcentages de montée du clitique dans les 8 idiolectes français du corpus diachronique	216
GRAPHIQUE 7 : La montée des clitics avec les CV conjoints ou disjoints dans les quatre idiolectes du XXème siècle	250
GRAPHIQUE 8 : Montée du clitique dans 4 complexes verbaux selon le degré de grammaticalisation de l’auxiliaire	251
GRAPHIQUE 9 : Montée du clitique selon que le CV soit à l’infinitif ou au gérondif	252
GRAPHIQUE 10 : montée du clitique selon la personne du pronom	255
GRAPHIQUE 11 : Montée du clitique selon le caractère animé ou inanimé du référent	257
GRAPHIQUE 12 : Montée du clitique selon la fonction de celui-ci (uniquement dans les CV conjoints)	258
GRAPHIQUE 13 : Montée du clitique dans le CV ir a + infinitif par rapport à deux autres CV à l’infinitif	263
GRAPHIQUE 14 : Montée du clitique dans trois CV conjoints dans les idiolectes de CJC, JJA et CRZ.....	285
GRAPHIQUE 15 : Montée du clitique selon l’élément précédant le CV conjoint dans les quatre idiolectes	291
GRAPHIQUE 16 : Montée du clitique dans l’idiolecte de CJC à l’écrit et à l’oral .	376
GRAPHIQUE 17 : Montée du clitique dans les six complexes verbaux les plus utilisés dans l’idiolecte de CJC à l’écrit et à l’oral	377
GRAPHIQUE 18 : Montée du clitique selon sa fonction dans l’idiolecte de CJC à l’écrit et à l’oral.....	378
GRAPHIQUE 19 : Montée du clitique dans l’idiolecte d’APR à l’écrit et à l’oral ..	380

Table des figures

Figure 1: Modèle abstrait simplifié pour X (V1) > Y (V2)	148
Figure 2: Modèle abstrait de l'évolution du subjonctif imparfait (si T2 stagne)	148
Figure 3: Modèle abstrait de l'évolution du subjonctif imparfait (avec préférence finale de la variante –ra)	149
Figure 4 : schéma du macro-complexe verbal estaba intentando leer	319
Figure 5 : Réseau de relations et d'influences des règles de l'idiolecte d'APR pour le placement des clitiques dans les CV.....	337

INTRODUCTION

En espagnol, comme dans d'autres langues romanes, le pronom clitique peut se placer dans les complexes verbaux (combinaisons d'au moins deux verbes dont le premier est souvent conjugué et le deuxième est à une forme non finie) soit à l'avant de celui-ci, soit à l'arrière. C'est ainsi que l'expliquent toutes les grammaires de la langue espagnole quand elles en parlent. Une grammaire de l'espagnol adressée aux étudiants français, celle de Pierre Gerboin et de Christine Leroy, par exemple, lorsqu'elle évoque l'enclise des pronoms atones à l'infinitif et au gérondif, explique que « cette enclise devient facultative si l'infinitif ou le gérondif sont précédés d'un verbe auxiliaire ou semi-auxiliaire » (Gerboin et Leroy 1994 : 75). Le pronom atone peut donc se situer soit à droite (en enclise au deuxième verbe du complexe verbal) soit à gauche (la plupart du temps, proclitique au premier verbe).

Ainsi, en espagnol moderne, il est possible de dire *Lo puedo decir* ou *puedo decirlo*. Ces deux phrases sont totalement grammaticales et ne posent à priori aucun problème d'analyse. Et pourtant, bon nombre d'auteurs s'intéressent à cette question du placement du clitique dans ce genre de constructions. Mais pourquoi ? Il semble évident que cette « double syntaxe » doit gêner certains de ces chercheurs qui considèrent que cela est totalement anti-économique, et que s'il y a deux formes c'est forcément qu'il y a deux fonctions différentes ou alors, l'une d'elles n'a aucune raison d'exister. Ce postulat, cet axiome, sera décrit et rejeté (§1.4.2.3.) dans ce qui sera un des principaux objectifs de cette thèse qui ne consiste pas à chercher une quelconque différence sémantique ou pragmatique ou autre aux deux positions du clitique. Ce travail n'est pas une énième tentative d'explication et de justification du placement des pronoms dans les complexes verbaux en espagnol. Dans les prochaines pages, personne ici n'annoncera qu'il y a une différence entre *lo puedo decir* et *puedo decirlo*. Le lecteur est ainsi prévenu.

Cette thèse part donc du principe qu'à priori, il n'y aucune différence entre les deux expressions de l'exemple présenté ci-dessous et qui est cité dans le §6.1.5.2. :

(a) (19:38)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Supongo que cuando la vida **empezó a darme** un punto de vista personal, **me empezó a dar** una mirada sobre el mundo, una memoria, unos recuerdos, una forma de- a ser yo realmente yo, pues supongo que empezó el novelista a-a germinar.

Est-il vraiment envisageable de considérer que le sens de ces deux expressions est modifié par le placement du pronom? Dans le premier chapitre de ce travail, on pourra constater que certains auteurs ont essayé de trouver des différences entre la position à gauche et la position à droite du pronom atone. Mais ce présent travail, je le répète, ne prétend pas chercher ce genre de différences.

Parallèlement à cette double possibilité on se retrouve parfois, avec certains complexes verbaux, face à une impossibilité pour le pronom de se placer à gauche : d'ailleurs, comme on le verra dans le premier chapitre, de nombreux auteurs se sont contentés de chercher les contextes favorisant ou interdisant la montée. Le cas le plus évident concerne la construction *haber que + infinitif* qui empêche le déplacement du clitique à gauche. Mais alors, comment doit-on considérer un énoncé comme le suivant, qui est repris dans le §1.4.3.1. ?

(b)Lorena: Eso si el aliño **lo hay que preparar** un día antes porque hay que dejarlos macerar toda la noche.

Doit-on considérer ce genre d'exemple tout simplement comme des erreurs grammaticales ou alors ne pourrait-on pas au contraire imaginer qu'elles puissent appartenir à un système cohérent permettant ce type de déplacement du pronom dans ce contexte ? D'ailleurs, cette « erreur » est-elle vraiment perçue par tous les locuteurs de l'espagnol comme telle ? C'est ce genre de questions et de problématiques qui ont fait germer l'idée de reprendre ce sujet pourtant déjà traité à de nombreuses reprises par de nombreux auteurs.

Mais on pourrait se demander quel est l'intérêt d'une nouvelle étude sur le placement du pronom dans les complexes verbaux en espagnol si tant d'auteurs ont traité le sujet. Comme cela a été écrit plus haut, l'objectif de ce travail n'est pas de

proposer une énième explication des raisons qui font que le clitique se place à gauche dans certains contextes ou à droite dans d'autres. Cette thèse, au contraire, prétend présenter la méthode d'analyse d'idiolectes comme une nouvelle manière d'appréhender le problème du placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol, elle prétend proposer une nouvelle approche de cette question, ce qui, à mon sens, justifie bien sa réalisation.

Il s'agira donc de démontrer tout au long de ces pages qu'une autre approche est possible, à priori pas forcément meilleure que les autres mais différente puisqu'il ne sera plus question d'observer ce phénomène dans le seul but de justifier le placement du pronom. Avec cette analyse idiolectale, l'objectif consistera à analyser une grammaire réelle, existante et concrète (celle d'un individu¹) afin d'observer s'il est possible de trouver un certain « ordre », une certaine cohérence dans ce « désordre » que représente traditionnellement le placement du clitique.

En ce sens, plusieurs questions vont être posées dans cette thèse, tant en diachronie qu'en synchronie. On se demandera notamment pourquoi l'évolution de ce phénomène n'est pas linéaire² et aussi pourquoi, à la différence du français, aucune des deux variantes n'a disparu. Il s'agira aussi de se demander si un idiolecte peut se « créer » des règles régissant le placement du clitique ou si celui-ci est totalement incontrôlé. Et s'il se crée des règles, sont-elles forcément partagées ou alors deux locuteurs peuvent avoir des règles différentes voire contradictoires ?

Pour répondre à toutes ces questions, il faut avant tout que j'explique ma démarche. Le fait de proposer une nouvelle approche du problème qui m'intéresse ici remet-il en cause les travaux antérieurs sur ce même sujet ? Absolument pas. Pourtant dans la première partie de cette thèse, je vais m'atteler à critiquer et à juger (peut-être

¹ La Grammaire, avec un grand G, celle qui est décrite dans les manuels, est une grammaire virtuelle pas forcément en adéquation avec les pratiques régulières des locuteurs d'une langue. C'est en cela qu'il faut considérer la grammaire d'un individu comme la seule grammaire réellement et pertinemment observable et analysable.

² Davies (1997) a montré que le placement à gauche était presque systématique jusqu'au XV^{ème} siècle, qu'il a ensuite connu un certain déclin jusqu'à devenir une variante très minoritaire au XIX^{ème} siècle alors qu'au cours du XX^{ème} siècle il semblerait qu'elle soit de plus en plus utilisée (surtout à l'oral).

sévèrement penseront certains) la méthode de ces travaux. Pourtant, jamais je ne critiquerai négativement les résultats ou conclusions apportées dans ces études basées, pour la plupart, sur des analyses empiriques, sur des productions réelles et prenant appui, parfois, sur les statistiques. Toutes ces études que je vais donc « critiquer » dans cette première partie (et plus particulièrement dans le premier chapitre) présentent donc des résultats et conclusions que je n'oserai en aucun cas réfuter ou contester. Ce qui est contestable à mon sens c'est la question méthodologique.

Dans ce premier chapitre, après avoir défini certains termes pouvant poser problème (comme celui de grammaticalisation ou de restructuration par exemple), je contesterai certains choix opérés qui consistent à « éliminer » certains contextes de l'analyse, souvent sans qu'aucune justification ne soit apportée. Ces choix seront analysés un par un afin de montrer que la prise en compte de tous ces contextes est nécessaire dans l'étude de ce phénomène, mais évidemment, il faut tenir compte du format de la majorité de ces études (des articles) qui empêche pour des questions matérielles de prendre en compte tous les critères et contextes possibles. Mais se pose alors un autre problème qui, je le pense, est encore plus important : celui du choix du corpus à analyser. Si les études basées sur des corpus (écrits et/ou oraux) présentent des résultats incontestables puisqu'ils analysent des productions réelles, le choix de ce type de corpus traité comme un hypertexte pose plusieurs problèmes méthodologiques que je développerai dans le §1.4.3. plus précisément. Tous ces choix discutables dans la méthodologie font que certains résultats qui pourtant devraient être indiscutables peuvent parfois être contradictoires d'une étude à l'autre du fait de ces choix.

C'est pourquoi je propose dans le deuxième chapitre, lors de la description de ma méthode, d'analyser un corpus d'idiolectes qui devrait permettre de passer outre les limites et difficultés posées par les méthodes des travaux antérieurs. Je décrirai les avantages que représente la méthode idiolectale face à une méthode de travail plus traditionnelle (sur de vastes corpus) et je poserai la question de l'agrammaticalité de certaines constructions : comme l'interposition d'un ou de plusieurs mots entre les

deux composants d'un complexe verbal, la coordination de plusieurs complexes verbaux, etc. C'est cette même agrammaticalité qui a conduit la plupart des études à ne pas les mentionner alors que, nous le verrons dans la deuxième et dans la troisième partie, ces constructions constituent une source importante et intéressante dans la description et la compréhension du phénomène.

Dans la deuxième partie de ce travail, le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol va être étudié en parallèle avec d'autres phénomènes de variation diachronique comme, dans le chapitre 3, le subjonctif imparfait en espagnol et ses deux variantes, en *-se* et en *-ra*, et dans le chapitre 4, le placement du clitique en français et la perception des grammairiens (français et espagnols). L'objectif de cette deuxième partie, basée sur un corpus d'idiolectes, consistera à mieux comprendre les mécanismes du changement linguistique. Si on part du principe qu'une variante minoritaire apparaît, devient majoritaire et que la première variante majoritaire finit par disparaître³, il conviendra d'observer plus minutieusement comment se traduit l'évolution de l'utilisation des formes en *-ra* ou en *-se* dans les idiolectes du corpus ainsi que l'évolution du placement des clitiques. Ainsi, on pourra préciser certaines de ces étapes et il sera possible de constater que tous les changements linguistiques peuvent s'observer en étudiant des idiolectes. Le chapitre 3 permettra d'observer la cohérence interne des grammaires individuelles des locuteurs choisis pour le corpus, autant dans le choix des deux variantes du subjonctif imparfait que dans celui du placement du clitique dans les complexes verbaux. Cette cohérence contraste donc avec le chaos que décrivent traditionnellement les études traitant ces deux sujets.

Dans le chapitre 4 de cette deuxième partie, on comparera le problème de la montée du clitique en espagnol et en français, seule langue romane où cette variante a fini par totalement disparaître alors qu'elle était la « règle » au XVI^e siècle. Il existe plusieurs hypothèses différentes expliquant la disparition de cette variante en

³ C'est le modèle que propose Barra Jover (2009 : 116) pour le changement linguistique, modèle qui sera décrit et commenté dans le chapitre 2 tout d'abord (§2.2.1.1.) et ensuite qui sera repris dans le chapitre 3 (§3.2.2.)

français ; celles-ci seront décrites au début de ce chapitre 4. Grâce à l'analyse d'un corpus d'idiolectes français et à la lecture de diverses opinions de grammairiens français, on pourra peut-être confirmer que des critères linguistiques (phonologiques, syntaxiques, etc.) ont pu avoir raison de cette variante. D'autres auteurs (comme De Kok) pensent que la raison principale se situe davantage dans les profonds changements linguistiques qui se sont produits à l'époque. Je proposerai une autre hypothèse, unissant ces deux positions avec l'idée de « marquage » de la variante avec le pronom à gauche. Cette notion de marquage d'une variante doit être une des raisons qui peut amener à la disparition d'une variante (Barra Jover 2009 : 116), et l'analyse de la position des grammairiens français et espagnols devraient permettre de savoir si d'un côté et de l'autre des Pyrénées l'attitude face aux deux variantes était la même ou non. Le fait que la montée ait disparu en français mais pas en espagnol nous invite d'ores et déjà à penser que ce n'est pas le cas.

Une fois qu'on aura élucidé ces questions, il sera question du placement du clitique dans les complexes verbaux en espagnol contemporain dans la troisième partie. Le but ne sera plus de comprendre l'évolution de ce phénomène mais de décrire des systèmes plus réduits et peut-être plus facilement descriptibles. C'est grâce à l'analyse de quatre idiolectes écrits (chapitre 5) que l'on tentera d'observer des régularités dans les grammaires individuelles des quatre écrivains étudiés (Camilo José Cela, Arturo Pérez Reverte, José Javier Abasolo et Carlos Ruiz Zafón). La description et l'analyse de ces idiolectes permettra de comprendre un peu mieux le fonctionnement du placement des clitics, de décrire des systèmes plus ou moins complexes, plus ou moins cohérents et plus ou moins contrôlés. Ce qui semble clair avant même d'en arriver à cette troisième partie, et cela est admis dans l'ensemble des études antérieures, c'est qu'il existe une forte variation entre les individus ce qui ne fait qu'accroître mon incompréhension quant à l'analyse de vaste corpus « mélangeant » des centaines d'idiolectes. L'idée est d'observer quatre systèmes qui peuvent être cohérents et relativement stables ce qu'empêche de constater automatiquement l'analyse d'un vaste corpus.

Dans le chapitre 6, deux idiolectes oraux seront analysés à part (celui de Cela et celui de Pérez Reverte) afin tout d'abord de décrire le système de placement des pronoms dans leur idiolecte oral et ensuite de comparer ces résultats avec les conclusions auxquelles nous serons arrivés dans le chapitre précédent. Toutes les études précédentes affirmant qu'il y a une nette différence dans le placement du pronom à l'écrit et à l'oral, il faudra se demander si, effectivement, tous les locuteurs ont forcément deux « grammaires » différentes : une pour l'oral et l'autre pour l'écrit en ce qui concerne le placement des clitiques dans les complexes verbaux.

Enfin, dans la conclusion je reviendrai sur les idées essentielles et sur les hypothèses générées dans le développement de ces trois parties en tentant alors de répondre aux questions posées dans cette introduction. Cette conclusion devra aussi permettre de confirmer l'intérêt et l'importance de l'apport de cette méthode dans l'analyse d'un phénomène de variation syntaxique.

Avant de passer au cœur de la thèse, il convient ici d'expliquer certains choix qui ne seront pas forcément tous exposés dans la première partie. Tout d'abord, tout idiolecte non péninsulaire a été délibérément rejeté puisque je cherchais une certaine homogénéité dans les variétés de l'espagnol des quatre idiolectes. Notons d'ailleurs, qu'au cours de mes recherches j'ai souvent eu l'impression (cette impression mériterait bien évidemment d'être confrontée à une étude sérieuse et empirique du phénomène) que la montée était plus souvent possible dans des contextes qui à priori doivent l'empêcher dans les variétés latino-américaines de l'espagnol que dans les variétés péninsulaires. Le choix de quatre idiolectes littéraires est aussi discutable mais là encore, il traduit une volonté d'homogénéité.

Le nombre relativement faible d'idiolectes analysés (quatre) doit également être expliqué. Il s'agit dans ce cas d'un choix imposé par les contraintes de temps qu'impose la rédaction d'une thèse et le choix méthodologique. En effet, la méthode idiolectale demande un dépouillement minutieux du corpus. Alors que l'analyse d'un

corpus électronique est beaucoup plus rapide, celle-ci ne peut être que partielle et superficielle par rapport au dépouillement des idiolectes. En effet, cette méthode permet de n'exclure aucun contexte, aucun complexe verbal, aucune occurrence qui pourrait avoir une importance majeure. Malheureusement, la fréquence relativement basse d'utilisation de clitiques dans des complexes verbaux fait qu'il soit nécessaire de dépouiller plusieurs centaines de pages pour pouvoir obtenir un nombre de données important.

Avec ces choix, il est évident que j'ai pris le parti de m'éloigner de toute analyse sociolinguistique ou dialectologique qui, par ailleurs, pourrait être très intéressante et novatrice si on l'effectue grâce à cette méthode idiolectale. Malgré tout, si les comportements des idiolectes choisis sont très probablement différents d'idiolectes parlant d'autres variétés de l'espagnol, cela ne devrait pas empêcher de pouvoir appliquer les hypothèses que générera ce travail à l'ensemble des idiolectes hispanophones.

PREMIÈRE PARTIE :

Question de méthode

Introduction

Dans cette première partie, l'objectif sera d'exposer les raisons qui m'ont mené à aborder la question de la montée du clitique depuis une perspective différente de tout ce qui a pu être fait auparavant.

Pour cela, dans le chapitre 1, je présenterai les diverses études qui ont été réalisées par le passé dans une optique très claire : en aucun cas, je ne veux critiquer les résultats et conclusions proposés par les auteurs de ces études ; je cherche juste à poser la question de la méthode ou plutôt des méthodes choisies par ces auteurs. Je profiterai également de ce premier chapitre pour discuter de certains concepts qui, généralement, sont adoptés pour expliquer le phénomène qui nous intéresse, comme par exemple la grammaticalisation.

Dans le chapitre 2, j'exposerai les méthodes que j'utilise afin d'apporter un point de vue nouveau sur la question. L'apport principal de ce travail consiste à centrer l'étude du placement des clitics sur des idiolectes et non plus sur de vastes corpus. Mais je poserai également la question de la définition même du concept de « montée du clitique ».

CHAPITRE PREMIER

Les études précédentes

1.1. Introduction

La question de la montée du clitique intéresse les linguistes depuis près d'un siècle (Spaulding, 1927 étant le premier) et a connu un net regain d'intérêt à partir des années 1980, avec notamment le travail de Myhill en 1988, souvent cité dans les travaux postérieurs sur le sujet.

La plupart de ces études se sont centrées sur les raisons qui favoriseraient la montée du clitique ou alors sur celles qui l'empêcheraient. On a aussi voulu trouver des différences sémantiques ou pragmatiques entre les différentes variantes (montée ou non du clitique). Les conclusions auxquelles arrivent les auteurs peuvent être totalement contradictoires. Certains d'entre eux, je le montrerai au cours de ce premier chapitre, affirment qu'il y a bien une différence entre la position à gauche (montée du clitique) et la position à droite ; c'est le cas, par exemple, de Myhill. Cependant, on trouve également d'autres conclusions totalement contradictoires avec les propos de Myhill, puisque Spaulding (1927 : 346) admet que le placement du clitique dépend fondamentalement de la « préférence personnelle » du locuteur. López Izquierdo (2000 : 156), quant à elle, en arrive à la même conclusion: « la position des pronoms clitics avant, après ou intercalés s'avère non significative, selon Yllera (1980) et Fernández de Castro (1990 : 45) ».

Il existe donc un problème évident. Pourtant, il sera aisé de constater dans ce premier chapitre que les conclusions auxquelles arrivent tous ces auteurs, bien que

contradictoires, ne peuvent pas réellement être rejetées puisque la plupart d'entre elles sont le produit d'études basées sur des corpus réels (écrits et/ou oraux).

Le problème se situe donc à un autre niveau ; au niveau, me semble-t-il de la méthode employée avec le choix du corpus notamment. Je traiterai ce problème dans le §1.4. de ce chapitre.

Avant cela, il faudra définir dans le §1.2. ce que j'appelle le complexe verbal (CV) pour ensuite montrer ce qui, dans le choix de ces CV, peut provoquer des incohérences dans les résultats.

Dans le §1.3. c'est le choix des clitiques étudiés qui va être au centre du problème. Comment peut-on arriver à des conclusions similaires si on ne choisit pas d'étudier le placement des mêmes clitiques selon les études ? J'exposerai dans ce paragraphe également le problème du caractère du clitique, considéré par beaucoup comme un affixe. Enfin, il sera aussi question du clitique *se* impersonnel, qui de par sa particularité (il n'est pas un pronom personnel complément ni un réfléchi, contrairement aux autres) a parfois été exclu de certaines études.

1.2. Le complexe verbal

1.2.1. Problèmes de terminologie

Avant d'entrer dans la discussion des méthodes utilisées par les différentes études sur le placement du clitique dans les complexes verbaux en espagnol (§1.2.2. et suivants), je propose d'expliquer dans les paragraphes suivants quelques termes souvent utilisés pour expliquer le phénomène qui nous intéresse et de montrer les limites de ces concepts.

Mais tout d'abord, qu'est-ce qu'un Complexe Verbal ? Ce terme n'est pas employé à ma connaissance dans les précédentes études sur le sujet ; on préfère très souvent l'expression de *périphrase verbale*. Or, les périphrases verbales n'englobent qu'une partie (infime et définie) de toutes les possibilités de combinaisons verbales composées d'un verbe conjugué (la plupart du temps évidemment, il peut aussi se retrouver à une forme non finie) et d'un verbe à l'infinitif ou au gérondif. C'est là qu'entre en jeu la notion de grammaticalisation, notion que je vais décrire plus bas (§1.2.1.1.). La question des périphrases verbales est trop vaste et trop problématique pour être traitée ici. Il n'existe pas, en effet, de consensus chez les différents linguistes ou grammairiens qui ont étudiés la question. Certains d'entre eux incluent des constructions qui ne sont pas des périphrases verbales pour d'autres auteurs. C'est pour cela que j'ai pris le parti d'adopter totalement la terminologie et la classification faite par Félix Fernández de Castro (1999). Cet auteur parle de Complexes Verbaux conjoints et des Complexes Verbaux disjoints⁴. Un Complexe Verbal est, comme son nom l'indique, « un ensemble d'éléments divers, [...] qui, par la suite de leur interdépendance constituent un tout plus ou moins cohérent »⁵. Ce complexe est composé de deux formes verbales dont la première est le plus souvent conjuguée et la

⁴ « *complejos verbales conjuntos* » et « *disjuntos* » en espagnol dans le livre de Fernández de Castro. Pour plus de clarté, voir l'annexe A avec la liste de CV conjoints que donne Fernández de Castro (1999 : 336-337).

⁵ Définition du mot *complexe* proposée par le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales) : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/complexe>

deuxième se trouve toujours être à une forme non finie. À partir de maintenant, je ne parlerai donc plus de *périphrases verbales* mais de *complexes verbaux* et j'expliquerai dans le deuxième chapitre les raisons qui m'ont amené à prendre en compte tous les complexes verbaux, qu'ils soient conjoints ou disjoints.

Rappelons simplement que d'après Fernández de Castro (1999 : 138-139) un CV conjoint se compose de deux verbes interdépendants ou *solidaires* qui ont renoncé à leurs capacités combinatoires respectives. Ceci a pour conséquence que le premier élément du CV perd sa fonction de noyau de la phrase. La plupart des linguistes et grammairiens que j'ai lus sont d'accord sur ce point comme on le verra lors des paragraphes suivants.

Alors, pourquoi continue-t-on parfois de parler de *verbe matrice* (Kertes 2002, Rooryck 1994) ? Et peut-on également parler d'auxiliaire ? Les auxiliaires étant, rappelons-le « fréquemment présentés comme des mots matériellement incomplets, ayant subi une opération de subduction (ou désémantisation) » (Neveu 2004 : 54). Ils sont le résultat d'un processus de grammaticalisation (§1.2.1.1.) et ne peuvent plus, par conséquent, fonctionner comme noyau de la phrase. Par contre, dans un CV disjoint, le premier élément du complexe continue d'agir comme noyau, donc, on ne peut pas le qualifier d'auxiliaire. Voilà pourquoi, dans un souci de clarté, de neutralité et également afin de pouvoir inclure tous les types de CV (conjoints ou disjoints) j'ai décidé d'utiliser les termes V1 pour le premier élément du CV et V2 pour le deuxième.

1.2.1.1. La grammaticalisation

1.2.1.1.1. Définition

Ce qu'on appelle traditionnellement « grammaticalisation » est un processus au cours duquel un élément linguistique tend à devenir plus grammatical. Prévost (2003 : 145) parle d'une double possibilité en ce qui concerne la grammaticalisation : celle-ci peut correspondre à « la transformation d'un élément lexical en un élément grammatical, ou [...] d'un élément grammatical en un élément plus grammatical. »

Bolinger (1980 : 297) cité par Lamiroy (1999 : 33) explique que dès lors qu'un verbe a un complément à l'infinitif (il peut évidemment aussi avoir un complément au

gérondif ou au participe passé), il commence alors un processus de grammaticalisation (« the road of auxiliariness »). Ce processus peut s'avérer être juste un « départ » et ne pas donner de suites ou alors, il peut se poursuivre jusqu'à la grammaticalisation totale du complexe verbal. Cette affirmation de Bolinger permettrait donc de comprendre pourquoi tous les complexes verbaux peuvent potentiellement accepter la montée du clitique lorsque celui-ci « dépend » sémantiquement de V2⁶.

1.2.1.1.2. Les paramètres de la grammaticalisation (Lamiroy, 1999)

Parfois, on a défini la « grammaticalisation » en se basant uniquement sur le paramètre sémantique. Un verbe connaissant un processus de grammaticalisation connaîtrait donc une « désémantisation » qui correspond à la perte du sens de l'unité lexicale de départ pour obtenir une nouvelle signification grammaticale à l'arrivée.

Cette définition de la grammaticalisation⁷ a été critiquée par bon nombre d'auteurs car elle a tendance à trop simplifier un phénomène par ailleurs extrêmement complexe.

Tout d'abord, Traugott (1980 : 47) cité par Lamiroy, signalait déjà que cette désémantisation ne correspond pas à une pure perte du sens du verbe. Le verbe grammaticalisé passerait donc « d'un sens plus référentiel à un sens moins référentiel ou abstrait » (Lamiroy 1999 : 35). Au final, non seulement on ne perd pas complètement le sens du verbe⁸ mais en plus on gagne au change puisqu'on peut

⁶ En effet, même si nombreux sont les auteurs qui ont voulu montrer que la montée du clitique n'est pas possible avec tous les CV, il s'avère que dans les faits et au cours de mes recherches sur Internet, j'ai toujours trouvé quelques exemples de montée avec tous les CV qui traditionnellement sont supposés l'empêcher. Donc, même si la montée dans ces contextes peut être considérée comme agrammaticale, elle peut exister. Ceci montrerait que tous les CV sont potentiellement capables d'accepter la montée, car tous, ont connu au moins un début de grammaticalisation.

⁷ Voir entre autres pour l'espagnol : Lázaro Carreter (1953 : 214), Alcáraz Varó et Martínez Linares (1997 : 281), Hernández Alonso (1995 : 87)

⁸ Hopper (1991), comme l'indique Peyraube (2002 : 51) donne quatre principes heuristiques pour la grammaticalisation, dont le quatrième correspond justement à cette idée qu'il ne s'agit pas de pure perte sémantique. C'est le principe de « persistance » (*Persistence* en anglais) qui implique qu'« une forme grammaticalisée peut garder des traces de son sens lexical original ; elles reflètent alors son histoire et peuvent contraindre les fonctions grammaticales » (Peyraube 2002 : 52)

exprimer davantage de choses pas seulement sur le monde concret qui nous entoure mais aussi sur son organisation (mode, aspect, temps).⁹

Mais la désémantisation n'est pas le seul principe de la grammaticalisation. Celle-ci implique en effet une « décatégorialisation » (paramètre morphosyntaxique), c'est-à-dire que le verbe dans un CV peut perdre ses privilèges syntaxiques perdant ainsi en capacité de sélection.

Par exemple, le verbe grammaticalisé aura tendance à ne plus pouvoir s'associer avec un complément concret alors qu'un verbe plein (autrement dit un verbe non ou peu grammaticalisé) peut s'associer avec un complément concret :

- (1) a. Hice mis deberes - los hice.
 b. Puedo hacer mis deberes - *Puedo mis deberes - *Los puedo.

On voit bien dans (1b) que le verbe *poder* n'accepte pas comme complément une expression référentielle ; on est obligé de lui ajouter une forme à l'infinitif qui peut s'associer avec ce complément concret. Fernández de Castro (1999 : 37-38) explique que le fait qu'un groupe nominal ne puisse pas être complément d'un verbe « auxiliaire » (grammaticalisé) montre bien que ce verbe a perdu un de ses privilèges syntaxiques qui est de pouvoir être suivi de cette catégorie grammaticale :

- (2) a. *Puede conciliar.* → **Puede una conciliación.*
 b. *Pretende conciliar.* → *Pretende una conciliación.*¹⁰

⁹ D'ailleurs, à ce sujet, Lamiroy (1999 : 35) propose une chaîne de grammaticalisation qu'elle schématise ainsi :

Verbe lexical > aspect > modaux déontiques > modaux épistémiques > temps > affixe.

Je reviendrai plus tard sur cette chaîne de grammaticalisation dans la troisième partie de ce travail.

Pour une autre liste de six paramètres de la grammaticalisation, voir De Mulder (2001 : 11-14) qui reprend les paramètres de Lehmann (1995 : ch.4). Cette liste ne contredit pas celle de Lamiroy mais peut la compléter dans certains aspects.

¹⁰ Je reprends les exemples (22A) et (22B) de Fernández de Castro (1999 : 37).

Lamiroy donne d'autres exemples de « décatégorialisation » en parlant de l'incapacité du premier verbe d'un CV à être mis à la voix passive, ce « privilège » étant assumé par le deuxième verbe. En effet, dans l'énoncé actif (3a) le verbe *ver* peut être mis à la voix passive (3b) pour qu'il existe une équivalence de signification entre les deux énoncés :

- (3) a. Juan ve el gato.
 b. El gato es visto por Juan.

Par contre, lorsqu'il s'agit d'un complexe verbal (avec *poder*, par exemple), la voix passive sera toujours associée à V2 (*ver*) comme dans (4a) et non pas à V1 (*poder*) comme dans (4b) :

- (4) a. Juan puede ver el gato. → El gato puede ser visto por Juan.¹¹
 b. Juan puede ver el gato. → *El gato es podido ver por Juan

Le troisième paramètre dont parle Lamiroy, le paramètre morphophonologique, implique que l'élément grammaticalisé (en l'occurrence, V1) peut devenir un affixe, et l'élément qui était son complément devient le radical (contenant le sens lexical de l'expression résultante de la grammaticalisation). Dans ce sens, V1 devient un morphème apportant des nuances grammaticales au CV (nuances aspectuelles, temporelles, modales), et il est donc lié à son radical alors qu'avant sa grammaticalisation V1 était un morphème libre ayant un complément.

Pour illustrer ce paramètre, on cite souvent la formation des adverbes en *-mente* en espagnol (en *-ment* en français) où deux morphèmes auparavant libres (comme par exemple *tranquila* et *mente*) sont devenus, après grammaticalisation, un seul

¹¹ Il faut ici remarquer également que l'équivalence sémantique n'est pas complètement évidente, ceci étant dû au fait que *poder* peut, lorsqu'il fonctionne comme auxiliaire, avoir plusieurs significations (capacité, épistémique, déontique) alors qu'à la voix passive et dans cet exemple précis, il semble que *poder* ne peut plus signifier que l'épistémique.

morphème où *tranquila* est le lexème et *mente* un morphème transformant l'expression en adverbe¹².

Mais en ce qui concerne la formation des *périphrases verbales*, le processus de grammaticalisation semble évidemment moins avancé que celui qu'ont connu les adverbes en *-mente* ou le futur des langues romanes, du fait que les complexes verbaux ne sont pas systématiquement totalement liés et que l'on peut, par exemple, intercaler un sujet ou un adverbe, entre V1 et V2 :

(5)CRZ-Sombra: A ver si **me va usted a pillar** una neumonía y tengo que llamar a los del depósito.

(6)CJC-Colmena: Ahora busca algo que rime bien con río y que no sea tío, ni tronío; albedrío, **le anda ya rondando**.

Enfin, le quatrième paramètre est le phonologique. L'élément qui se grammaticalise peut « s'éroder phonétiquement » (Lamiroy, 1999 : 37). Ce phénomène se rencontre en anglais (*you're*), en français à l'oral (*j'suis, t'es, y sont*) mais il semble que cela ne se produise pas dans les CV en espagnol, les auxiliaires ne s'érodant pas systématiquement¹³.

1.2.1.1.3. Quels verbes peuvent devenir des auxiliaires ?

Pour Peyraube (2002 : 52) ou Lamiroy ce sont les verbes les plus généraux et au sens le plus large qui sont les plus enclins à être grammaticalisés (comme *être, avoir, aller*, etc.). A l'inverse, les verbes au sens plus spécialisé (comme *murmurer, transmettre, déguerpier*, etc.¹⁴) et précis ne deviennent pas des auxiliaires.

¹² La formation du futur dans les langues romanes est un autre exemple intéressant de grammaticalisation où l'on remarque que l'auxiliaire latin *habere* a fini par devenir un simple morphème grammatical exprimant l'idée de futur alors que l'auxilié (le verbe à l'infinitif, par exemple *amare*) est devenu le lexème de l'expression résultante de cette grammaticalisation. Aujourd'hui, ces deux morphèmes auparavant libres sont totalement liés, ce qui est le résultat d'un long processus. Pour une explication plus détaillée de la formation du futur en espagnol, voir Penny (1993 : 193-198).

¹³ L'érosion phonétique en espagnol serait davantage un phénomène dialectal.

¹⁴ Exemples donnés par Peyraube (2002 : 52).

Dans ce sens, Lamiroy explique que les auxiliaires dérivent la plupart du temps d'un nombre limité de concepts concrets comme la position (comme *quedarse, estar* en espagnol), le mouvement (*ir, venir, volver*), l'activité (*empezar a, acabar*), le désir (*morirse por, querer*), la relation (*parecer*), la possession (*tener*).

Mis à part les verbes qui concernent le concept de désir qui ne se retrouvent dans aucune périphrase verbale répertoriée par Fernández de Castro, les autres concepts sont effectivement des auxiliaires en espagnol. Or, Lamiroy (1999 : 38) explique que « le type *d*, par exemple, est bien plus productif en espagnol et en italien qu'en français », le « type *d* » correspondant au concept du désir, ce qui l'amène à affirmer plus tard (1999 : 40) que « la classe des auxiliaires français est nettement plus fermée que celle de l'italien et de l'espagnol ». Le problème se situe donc au niveau de la définition même de ce qu'est un auxiliaire. Si un auxiliaire est le premier élément d'une périphrase verbale (autrement dit d'un CV conjoint), alors l'espagnol possède beaucoup moins de verbes susceptibles d'être des auxiliaires que ce qu'affirme Lamiroy qui considère les verbes de « désir » comme des auxiliaires ainsi que d'autres verbes comme *acostumbrar* ou *avezar* qui selon la classification de Fernández de Castro n'en sont pas. Si on considère cette classification, il s'avère que l'espagnol compte 47 périphrases verbales dont plusieurs auxiliaires se retrouvent plusieurs fois selon les prépositions utilisées après (c'est le cas de *empezar, terminar, acabar, deber, ir*, etc.) Selon notre définition de ce qu'est un auxiliaire, on ne peut pas conclure que le français soit plus grammaticalisé que l'espagnol. Il existe donc un problème méthodologique de définition de l'auxiliaire, identique à celui qui concerne les « périphrases verbales ». Par conséquent, je me garderai bien de confirmer ou d'infirmer les conclusions auxquelles arrive Lamiroy.

Il faut néanmoins retenir de tout cela qu'il est clair que plus un verbe est « général » plus il sera grammaticalisé. Par exemple, *andar* fonctionne en espagnol comme auxiliaire contrairement à *caminar* qui lui, est plus spécialisé. On peut aussi reprendre le principe MGMF (*more general more frequent*) de Hagège (1993) cité par Peyraube (2002 : 52) selon lequel les locuteurs ont tendance à davantage utiliser les mots les plus généraux. Donc, l'hypothèse que les verbes les plus fréquents en

espagnol sont les plus grammaticalisés et que, par conséquent, ils sont les plus enclins à accepter la montée du clitique, semble intéressante et pertinente. Je pourrai par exemple prévoir et montrer dans la troisième partie de ce travail que le CV *querer + inf* (bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parlé d'un CV conjoint) acceptera davantage la montée du clitique que ses équivalents plus précis et moins fréquents *deseñar + inf* ou *anhelar + inf*.

1.2.1.2. La restructuration (Rizzi, 1978)

Selon Rizzi (1978), si l'on considère que l'énoncé *Juan quiere darlo a Enrique* présente la structure (7), il est impossible pour le clitique de « monter » et de se placer avant le verbe *quiere* :

(7) Juan quiere [_P darlo a Enrique].

Donc, avant le déplacement du clitique, il doit y avoir une restructuration de l'énoncé qui supprime les limites de la phrase. De plus, selon le linguiste, cette restructuration n'est possible qu'avec des verbes modaux, aspectuels et de mouvement et elle donne lieu à l'apparition d'un complexe verbal unique en remplacement des deux verbes de la structure (7) :

(8) Juan [_V lo quiere dar] a Enrique.

Le passage de (7) à (8) est donc dû selon lui à une restructuration, mais si on tient compte de ce qui a été écrit plus tôt sur la grammaticalisation, il faut ajouter que cette restructuration ne semble possible que lorsque le verbe conjugué est grammaticalisé : en d'autres termes, c'est la grammaticalisation de V1 qui permet la restructuration. Par conséquent, la restructuration serait impossible avec un verbe non grammaticalisé.

De plus, on remarque bien grâce à ces exemples la complexité de la question de la montée du clitique pour la grammaire générative puisqu'il fallait expliquer pourquoi une des règles de cette grammaire est -ou a été- transgressée dans, par exemple,

toutes les langues romanes. La restructuration permet d'expliquer ce phénomène mais, évidemment, elle présente au moins une anomalie importante.

Lorsqu'on observe (7) et (8), on s'aperçoit aisément que leurs structures sont radicalement différentes. C'est un problème très important qui conduit immédiatement à une question cruciale : comment deux phrases structurellement si différentes pourraient être considérées comme identiques au niveau sémantique et pragmatique ?

En effet, j'ai déjà expliqué (§1.1.) que plusieurs auteurs sont arrivés à la même conclusion : les deux variantes du placement du clitique dans les complexes verbaux sont « synonymes », il n'y a aucune différence de sens entre elles, et seul le locuteur choisit la forme qu'il veut utiliser, en d'autres termes, « c'est l'oreille qui en décide » (Dubois¹⁵). Les deux structures sont en fait si identiques qu'elles sont d'après Barra Jover (2009 : 109-110) des *variantes invisibles* ou *incontrôlées*. En d'autres termes, les interlocuteurs ne se rendent même pas compte à quelle place est situé le clitique : il semble donc évident qu'elles sont à priori « identiques » ce qui serait impossible si elles présentaient des structures si différentes.

1.2.1.3. Conclusion

Certains auteurs ont tenté d'expliquer la montée du clitique à travers le prisme de la grammaticalisation du premier verbe du CV qui fait que les deux membres auparavant indépendants de ce complexe deviennent interdépendants ne formant plus qu'une unité verbale. Cette grammaticalisation provoque donc une restructuration de la phrase.

Pourtant, bien que pratique pour expliquer le phénomène qui nous intéresse ici, la restructuration seule ne permet pas d'expliquer la variation : si les deux variantes sont si différentes structurellement, elles ne pourraient vraisemblablement pas être invisibles, l'une des variantes serait donc plus « acceptable » que l'autre ce qui n'est manifestement pas le cas en espagnol.

¹⁵ Phrase citée par Castillo Lluch (2002 : 136).

Donc, dès qu'il y a variation dans un idiolecte, c'est que le locuteur a restructuré l'énoncé et considère, par conséquent, que V1 est grammaticalisé dans les deux variantes ; ainsi elles auront la même structure de CV conjoint et il n'y aura plus la différence que l'on trouvait dans (7) (un CV disjoint) et dans (8) (un CV conjoint). Ainsi, dès lors qu'il y a variation dans un idiolecte, on aura :

- (9) a. Juan [_v quiere darlo] a Enrique.
 b. Juan [_v lo quiere dar] a Enrique.

La restructuration permettrait donc de placer le clitique soit au début du CV soit à la fin de celui-ci mais ne présenterait plus deux structures bien différentes selon la place du clitique.

Par contre, si un idiolecte ne présentait aucune variation dans le placement du clitique dans un CV particulier, il serait probable que la seule position possible soit la position à droite. Cela signifierait qu'il n'y a pas eu restructuration de l'énoncé et V1 fonctionnerait comme noyau de la phrase comme dans (7), c'est-à-dire qu'il ne serait pas grammaticalisé dans cet idiolecte.

Un autre problème subsiste quant à ces explications. Si on considère que la grammaticalisation est le phénomène qui explique la possibilité pour le clitique de se placer à gauche d'un CV, comment justifier que la montée semble impossible avec le CV conjoint *haber que + inf* (Davies 1995 : 374, entre autres) ? Davies lui-même, après avoir fait ce constat, émet une hypothèse :

Although further research is needed, the unexpected nature of hay+que may be due its origin as a verb of possession plus a locative adverbial element (HABER + Y), which sets it apart from the more lexically simple verbs.

Pourtant, la persistance de l'ancien adverbe de lieu *y* n'existe qu'au présent et il est très peu probable qu'un locuteur espagnol ait conscience encore aujourd'hui de cet adverbe.

Par ailleurs, cette explication impliquerait que la montée soit impossible avec des verbes peu ou non grammaticalisés, et donc, qu'elle soit impossible avec des CV disjoints, ce qui est totalement faux puisque le clitique peut monter avec des CV comme *querer + inf* ou encore d'autres CV encore moins fréquents et moins grammaticalisés comme *salir a + inf* ou encore *creer + inf* :

(10)CJC-Colmena: —Sí, señor. Oiga, ¿y si **me sale a abrir** la puerta alguien que no sea la señorita?

(11)CRZ-Sombra: Al escuchar estas palabras, Fortuny **se creyó morir**.

La grammaticalisation à elle seule ne peut donc pas expliquer la montée du clitique. Ce qui pourrait prévaloir serait l'interprétation que fait le locuteur du CV qu'il utilise : s'il considère que le CV fonctionne comme un verbe uni, alors la montée sera possible (et il y aura variation) mais s'il considère que le CV est disjoint et que V1 est le noyau de la phrase, alors la montée sera impossible.

1.2.2. Des problèmes de choix

1.2.2.1. Le problème de *ir a + inf*

Ce complexe verbal a la particularité d'avoir plusieurs significations, et dépendant de celles-ci, il peut être soit un CV conjoint, soit un CV disjoint. Par conséquent, puisque dans le deuxième cas, *ir* fonctionne comme noyau de la phrase (exprimant un déplacement) et le verbe à l'infinitif comme son complément, on peut prédire que la montée sera significativement moins fréquente. On voit donc bien l'intérêt de bien séparer les deux CV.

Pourtant, rares sont les études qui différencient le comportement de *ir a + inf* selon qu'il fonctionne comme CV conjoint ou disjoint. Davies (1995), par exemple, inclut ce CV dans son étude sans faire de distinction : à mon sens, les données qu'il propose ne peuvent être que faussées. On remarque, en effet, que selon lui, le clitique monte dans 66% des cas à l'écrit et dans 86% des cas à l'oral.

Kertes (2002) reprend exactement la même méthodologie que Davies en ne distinguant pas les différentes significations de *ir a + inf* : il obtient par conséquent des résultats très similaires (69% de montée à l'écrit et 84% à l'oral). Castillo Lluch (2002) obtient 80% de montée du clitique à l'oral en utilisant ce même critère. Gutiérrez (2008) obtient pour sa part des résultats un peu plus élevés avec 75% de montée à l'écrit et entre 85 (à Michoacán) et 93% (à Los Angeles) à l'oral. Enfin, les résultats de Troya Déniz (2003) sont plus élevés que les précédents puisque la montée représente 91% des cas pour ce complexe verbal. Toutes ces études incluant toutes les significations du CV *ir a + inf* présentent donc des résultats assez similaires même si la différence entre les résultats de Castillo Lluch et ceux de Gutiérrez et Troya Déniz pour l'oral sont assez importants.

Si notre hypothèse est bonne et que la grammaticalisation de la construction joue un rôle important dans le placement du clitique, toutes ces données ne nous semblent pas bien exploitables puisque selon la signification du CV, les pourcentages de montée doivent présenter des différences significatives. C'est pourquoi, d'autres auteurs, partant de ce principe dont parlait déjà Myhill en 1988, ont introduit cette différence dans leurs études.

Schwenter et Torres Cacoullos (2009), par exemple, différencient deux usages de cette périphrase verbale : le futur et le mouvement. Lorsque le verbe *ir* conserve son champ sémantique originel exprimant le mouvement, la montée du clitique est moins fréquente (70% de montée contre 91% lorsque le complexe verbal exprime le futur dans un corpus oral) confirmant ainsi les propos de Myhill et notre hypothèse¹⁶.

Cependant, le pourcentage élevé de montée du clitique avec la construction de mouvement indique selon les auteurs, que l'évolution vers le placement à gauche s'étend à toutes les expressions construites sur le schéma [verbe fini + verbe non-fini], c'est-à-dire, même les complexes verbaux disjoints. Cet exemple illustre parfaitement ce phénomène puisque lorsque *ir* exprime le mouvement, le complexe verbal est

¹⁶ De plus, je me suis « amusé » à mêler à nouveau les deux CV. On obtient alors 83% de montée (140 cas de montée sur 168), ce qui est très proche des résultats précédents. Ceci montre bien que lorsqu'on ne distingue pas les deux CV, les résultats donnés ne peuvent pas être correctement interprétés.

disjoint. Les pourcentages si élevés de montée sont tout de même assez étonnants, bien plus élevés que pour un autre des CVC extrêmement fréquents : *querer + inf* (44% de montée dans l'étude de Schwenter et Torres Cacoullos). Ceci s'expliquerait sans doute grâce à l'homonymie qui rapproche le CVC et le CVd *ir a+inf*. Le locuteur, dans l'urgence, ne peut faire la différence entre les deux significations différentes de ces deux CV et par conséquent, les confond. Le fait que le pourcentage soit plus bas semble montrer que certains locuteurs font malgré tout encore la différence.

Company Company (2006 : 955) traite brièvement la question du placement du clitique dans ce complexe verbal particulier. Pour cette linguiste, la cohésion verbale joue un rôle primordial dans le placement du clitique. Cette idée, soutenue par Myhill (1988) ou Lamiroy (1999 : 49) comme nous l'avons déjà écrit plus tôt, implique que plus un verbe V1 est grammaticalisé, plus la montée du clitique est favorisée. Donc, dans le même esprit que ce qui a été réalisé par Schwenter et Torres Cacoullos (2009), Company Company se propose de comparer le placement du clitique selon que le complexe verbal exprime la notion de futur ou celle de finalité. La première chose que l'on peut remarquer est que les auteurs cités précédemment ont très probablement « confondu » ces deux notions dans leurs statistiques. Ceci peut s'expliquer du fait que la différence est beaucoup moins évidente. Et justement parce que la différence est moins évidente on pourrait prédire que la différence entre les pourcentages de montée du clitique de ces deux constructions sera moins importante.

Pour Fernández de Castro (1999 : 295-296), cette construction conjugue un fait « terminal » et le chemin parcouru pour y parvenir, c'est-à-dire le sens premier du verbe *ir*. On comprend donc que cette construction soit moins grammaticalisée que la construction temporelle (rappelons que les expressions temporelles sont les plus grammaticalisées selon Lamiroy 1999 : 35, note 6 comme je l'ai déjà signalé au §1.2.1.1.2).

On peut donc faire la prédiction que le taux de montée du clitique sera moins élevé avec le sens final qu'avec le sens futur ; et c'est en effet dans ce sens que vont les résultats de Company Company puisqu'il apparaît qu'au Moyen Age, le

pourcentage de montée dans la construction finale est de 23%, entre le XVI et le XVIIIème il est de 48%, au XIXème de 32% et au XXème de 27% face à 70% de montée dans la périphrase future au XIXème et 88% au XXème (évidemment, il n'y a aucun exemple de construction future avant puisque la périphrase n'avait pas encore ce sens selon elle). Les résultats sont clairs et sans appel : ils illustrent et confirment parfaitement la théorie selon laquelle le degré de grammaticalisation influe directement sur le placement du clitique.

Malgré tout, des questions subsistent. En effet, il est assez étonnant que, pour ces deux constructions au sens pas si évident que cela à percevoir¹⁷, la différence de pourcentage de montée du clitique soit si importante alors qu'on a vu qu'elle l'est beaucoup moins lorsqu'on compare le CV conjoint avec le complexe verbal disjoint exprimant le mouvement. Il me semble en effet peu plausible qu'un locuteur moyen actuel fasse la différence entre le sens « final » et le sens « temporel » lorsqu'il emploie cette construction. C'est pourquoi je pense que d'autres facteurs externes, méthodologiques, peuvent expliquer ces petites « incohérences » dans les résultats.

La question du choix du corpus me semble donc primordiale. Comment comparer deux études basées sur deux corpus différents (l'un oral et l'autre écrit, l'un synchronique, l'autre diachronique...) ? Pourtant, dans les deux cas on arrive à des conclusions similaires : la grammaticalisation de la construction est un élément fondamental pour expliquer le placement du clitique dans les CV. Dans le §1.4.3., j'essaierai de montrer les problèmes que pose la composition d'un corpus pour ce genre d'études cherchant à prouver l'importance de la grammaticalisation.

1.2.2.2. CV conjoints et/ou disjoints ?

Puisque la grammaticalisation n'est pas suffisante pour expliquer ou pour étudier la montée du clitique, il n'est pas pertinent de limiter son étude du phénomène aux *périphrases verbales* (ou CV conjoints). On ne peut manifestement pas rendre compte

¹⁷ Certains auteurs comme Torres Cacoullos et Schwenter ne les différencient pas dans leur étude, sans parler des autres études précédemment citées où on ne fait de distinction entre aucune de ces significations.

de la complexité de ce phénomène ni même prétendre pouvoir l'expliquer en « oubliant » les CV disjoints du fait qu'ils peuvent potentiellement accepter la montée du clitique et que tous les auteurs ne sont pas d'accord sur ce qu'est une *périphrase verbale* (donc un CV conjoint).

Certains auteurs se contentent de n'étudier que des CV conjoints¹⁸, d'autres, beaucoup plus souvent mêlent CV conjoints et disjoints sans pour autant faire la moindre distinction entre eux.

On a vu notamment que Schwenter et Torres Cacoullos faisaient une distinction entre le CV conjoint *ir a + inf* (futur) et le CV disjoint *ir a + inf* (déplacement). Pourtant, ces mêmes auteurs, ne distinguent pas les autres complexes verbaux. En traitant de manière identique des CV conjoints et des CV disjoints, ces auteurs faussent ainsi forcément les résultats qui présentent une importante impression de « chaos ».

Les résultats montrent par exemple que la montée ne concerne que 50% des cas du CV *venir a + inf* alors que celui-ci peut être un CV conjoint mais qu'il est vraisemblablement beaucoup plus souvent utilisé avec sa signification de déplacement¹⁹.

Dès lors que l'on mêle tous ces CV sans faire aucune distinction quant à la structure²⁰, il ne me semble pas cohérent de vouloir trouver des raisons (pragmatiques ou syntaxiques) qui expliqueraient ce phénomène comme le font les deux auteurs. Je considère que pour que les résultats soient plus pertinents, il aurait fallu qu'ils fassent la même étude en distinguant clairement les CV conjoints des disjoints.

¹⁸ Ceux-ci sont néanmoins rares puisque beaucoup incluent dans leurs travaux le CV disjoint *querer + inf* traité comme un CV conjoint. Par ailleurs, certains d'entre eux se limitent à étudier le phénomène dans un type de CV (avec gérondif ou avec infinitif mais pas les deux) comme nous le verrons au §1.2.2.3.

¹⁹ Pour une description plus précise de ce complexe verbal, voir Fernández de Castro (1999 : 199, 296-300).

²⁰ Rappelons que certains locuteurs n'ont probablement pas procédé à la restructuration nécessaire pour pouvoir faire monter le clitique avec certains de ces CV disjoints ce qui entraîne peut-être au niveau des idiolectes des résultats totalement différents. Ainsi, s'il n'y a que 21% de montée du clitique avec *tratar de + inf*, cela signifie peut-être que chez certains locuteurs la montée n'est pas possible alors que chez d'autres elle l'est : ce qui en apparence relève du chaos pourrait en fait présenter des règles personnelles. C'est là, tout l'objectif de ce travail.

Pourtant, leurs résultats (2009 : 4) leur ont permis de se rendre compte que la montée est possible avec des CV disjoints montrant ainsi qu'ils sont conscients de ces différences structurelles :

[...] the change toward proclitic position affects all [finite + non-finite verb] expressions. [...] → the [CLITIC + finite verb + non-finite verb] general construction or schema is diffusing contraction by construction (cf. Tottie 1991). The pattern probably begins with grammaticalizing constructions and extends to other [finite + non-finite verb] sequences.

Mais, par la suite, lors de l'étude des divers facteurs favorisant la montée du clitique, ils ne font plus aucune distinction. Il est possible que les résultats aient été identiques si on avait séparé les conjoints des disjoints, mais rien ne permet de l'affirmer. Or, les différences entre les différents complexes sont si importantes, que les conclusions auxquelles arrivent les auteurs de cet article peuvent être discutables du fait de ce choix méthodologique.

Dans le même ordre d'idées, la plupart des autres études qui se sont proposé d'étudier ce phénomène d'un point de vue statistique, présente la même « anomalie » méthodologique. Kertes (2002 : 49) explique que Colburn (1928) incluait dans son étude 12 complexes verbaux avec infinitif : *dejar, hacer, ir a, haber de, soler, volver a, poder, querer, saber, tener que, deber (de)* et *venir a*. Parmi ceux-ci, quatre sont considérés par Fernández de Castro comme des CV disjoints (*dejar, hacer, querer* et *saber*) et deux autres peuvent aussi bien fonctionner comme CV conjoint ou comme CV disjoint comme nous venons de le voir : il s'agit de *ir a* et *venir a*.

L'inclusion de CV disjoints ne peut être que positive pour comprendre le phénomène de montée du clitique puisque, de cette manière, on peut observer s'il y a une différence significative de placement du clitique de la part des locuteurs selon le degré de grammaticalisation du CV. C'est ce qu'ont fait Schwenter et Torres Cacoullos et avant eux Myhill. Le problème est que dès lors qu'on veut tenter de montrer que des facteurs syntaxiques, pragmatiques ou sociaux entrent en jeu, il faut tenir compte

de ces différences entre CV conjoint ou disjoint ; si ce n'est pas le cas, les résultats seront faussés.

En effet, comment prétendre démontrer comme le fait Davies (1995 : 375-376) que lorsqu'on a une séquence de deux clitiques, ceux-ci montent plus souvent que lorsque la construction ne présente qu'un seul clitique alors qu'on « mélange » dans ces statistiques CV conjoints et disjoints ? C'est impossible. Imaginons par exemple qu'une grande partie des cas avec un seul clitique corresponde à des constructions disjointes : les pourcentages de montée seront forcément « bas ». A l'inverse, si les cas où il y a plusieurs clitiques correspondent à des constructions conjoints, il est normal que la montée soit plus fréquente. Or, si on ne fait pas de distinction entre CV conjoints et disjoints on ne pourra pas savoir si ce critère altère les résultats et donc fausse les conclusions. D'autant que Davies dans son étude inclut beaucoup plus de constructions disjointes que Colburn puisque, s'il élimine *hacer*, il ajoute 21 autres verbes : *acabar de, terminar de, empezar a, llegar a, comenzar a, aprender a, lograr, necesitar, salir a, pensar, desear, tratar de, pasar a, preferir, procurar, intentar, resolver, esperar, insistir en, soñar con, haber que*.

1.2.2.3. Des oublis de CV conjoints « importants »

L'oubli, volontaire ou non, de certains complexes verbaux très fréquents en espagnol est un autre problème méthodologique important qui caractérise certaines études sur le placement du clitique dans les complexes verbaux.

Davies (1997) décide par exemple de n'étudier que les complexes verbaux avec infinitif. Mais il n'est pas le seul comme le souligne Kertes (2002 : 49) :

Creemos importante enunciar que prestamos considerable atención a las construcciones en las cuales la forma no finita es gerundio. Esta categoría de la subida de clíticos fue marginada frecuentemente en otras obras.

C'était effectivement le cas pour Colburn (1928) et Davies (1995 et 1997), ce dernier n'expliquant jamais les raisons de ce choix méthodologique très discutable. Pourquoi ne pas prendre en compte ce type de complexes verbaux alors qu'ils peuvent tout à fait présenter des cas de montée ? Pourquoi ne pas prendre en compte ce type

de complexes verbaux dont font partie *estar + gérondif* et *ir + gérondif*, deux CV très fréquents en espagnol ? Il semble difficilement justifiable de restreindre l'étude du placement du clitique à un seul type de complexes verbaux : on ne pourra obtenir que des résultats incomplets.

Ce choix est d'autant plus discutable qu'il semblerait que la montée soit plus fréquente avec les CV au gérondif qu'avec les CV à l'infinitif comme le montre le graphique 3 de Troya Déniz (2003 : 879) où l'on peut lire que les CV au gérondif présentent 89% de montée contre 70% pour les CV à l'infinitif. Certes, le fait de choisir 15 CV pour représenter les constructions avec infinitif contre seulement 4 (*estar, ir, seguir, venir*) pour les constructions avec gérondif peut également fausser les résultats, mais la tendance à la montée avec un CV au gérondif semble significativement plus forte qu'avec un CV à l'infinitif. Eliminer de son étude un de ces deux types de CV ne permet donc pas de découvrir ce phénomène ni même de pouvoir essayer de le comprendre.

Le phénomène inverse qui consiste à ne prendre en compte que des CV au gérondif est beaucoup plus rare mais c'est le choix de Torres Cacoullos (1999). A la différence de Davies, Torres Cacoullos explique et justifie son choix. Puisque le degré de grammaticalisation d'un complexe verbal peut jouer un rôle important dans le placement du clitique et que les formes progressives sont très grammaticalisées²¹, l'auteur décide d'étudier tout particulièrement ces structures. Malheureusement, on ne pourra pas non plus comparer convenablement ce phénomène avec ce qui se passe avec les CV à l'infinitif.

Enfin, Gudmestad (2006) n'étudie la montée du clitique que dans deux complexes verbaux : *ir* et *querer*. Cette étude présente donc à mes yeux plusieurs anomalies :

- (i) d'une part, il est fait l'impasse sur énormément de complexes verbaux (dont ceux au gérondif) qui permettent ou qui favorisent plus ou moins la montée du clitique.

²¹ « Myhill (1998a, 1988b) found that preverbal clitic position is most strongly favored when the verb conveys epistemic, future, or progressive meaning », Torres Cacoullos (1999 : 143)

(ii) les deux CV étudiés ne sont pas « identiques », *ir a + inf* peut être un CV conjoint mais pas *querer + inf* selon la classification de Fernández de Castro.

(iii) *ir a + inf* peut être soit un CV conjoint soit un CV disjoint. Gudmestad en est conscient puisqu'il cite le travail de Myhill (1988) mais il inclut toutes les significations de ce CV dans son étude.

Une analyse statistique et sociolinguistique de la montée du clitique incluant toutes ces « anomalies » ne pourra que présenter des résultats contestables.

1.2.2.4. V1 à l'infinitif ou au gérondif

Lorsque le premier élément d'un CV est à l'infinitif ou au gérondif (ou encore à l'impératif²²), le clitique peut monter et s'accoler après V1. Ce phénomène pose d'emblée un problème terminologique. On ne peut évidemment pas parler de *proclise* pour la montée du clitique, ni d'*enclise* pour la position à droite du CV du fait que lorsque V1 est à l'infinitif ou au gérondif, le pronom est obligatoirement enclitique. Davies (1995 : 370), par exemple, parle de *preverbal position* ou de *postverbal position*, ce qui revient au même et qui est par conséquent, inexact.

On ne peut pas non plus systématiquement définir V1 comme une forme finie du verbe comme le fait par exemple Gudmestad (2006). De même, Castillo Lluch (2002 : 129) ne semble considérer le phénomène de montée du clitique que dans une structure où le premier élément du complexe verbal est à la forme personnelle. Quant à Schwenter et Torres Cacoullós (2009), ils combinent ces deux distinctions problématiques que sont *enclise/proclise* et *forme finie/non finie*.

A ma connaissance, très peu d'auteurs se sont réellement attardés sur ces cas de montée du clitique lorsque V1 est à une forme non finie, qui sont pourtant tout à fait possibles :

(12) APR-Alatriste: Y en un abrir y cerrar de ojos la niña estuvo otra vez aferrada con uñas y dientes a su brazo, mientras movíase él de un lado a otro de la habitación sin **podérsela quitar** de encima.

²² Pour ce dernier cas, lire Marcel den Dikken et Mariví Blasco (2007) qui s'occupent exclusivement de la montée du clitique à l'impératif.

Kertes (2002 : 22) admet qu'il s'agit bien de cas de montée du clitique tout en expliquant que ces cas ne seront pas inclus dans son étude sans révéler les raisons de ce choix méthodologique. Troya Déniz et Pérez Martín (2011 : 12) excluent également cette construction, selon elles dans le but d'homogénéiser le corpus, raison qui peut sembler quelque peu obscure.

Ces deux études sont les seules, à ma connaissance, qui expriment clairement l'exclusion de la construction avec V1 à l'infinitif ou au gérondif. Cependant, les raisons exposées ou même l'absence de justifications sont difficilement compréhensibles. Pourquoi exclure une construction qui à priori n'empêche pas la montée du clitique ? Ne devrait-on pas considérer ce type de constructions de la même manière que les autres où V1 est à une forme finie ? Ce choix ne fausse-t-il pas les résultats exposés dans ces travaux ? Enfin, on pourrait même se demander ce qui a été réellement fait dans les autres études qui ne disent pas clairement avoir exclu ces constructions. J'essaierai pour ma part de répondre à ces questions et expliquerai dans le §2.4.2. les raisons qui me conduisent à prendre en compte ces exemples particuliers de montée du clitique.

1.2.2.5. La coordination de V2

Lorsque le deuxième membre du complexe verbal est coordonné, un clitique peut-il monter à gauche du CV ? Autrement dit, la phrase (13) est-elle possible ?²³

(13) Juan le puede ganar y ser el mejor.

Cette question, bien plus vaste et intéressante qu'il n'y parait, n'a pourtant jamais été étudiée. Pourtant, Schwenter et Torres Cacoullos (2009) en parlent très brièvement dans leur étude en excluant ce type de construction. Troya Déniz et Pérez Martín (2011 : 13) font le même choix méthodologique que les auteurs précédents sans expliquer pourquoi elles excluent ce type de constructions.

²³ C'est ce que je tenterai d'expliquer dans le §2.4.4.

Malgré tout, cela peut se comprendre du fait du très faible nombre de constructions rencontrées dans le corpus étudié : seulement 5, et présentant toutes une position à droite du CV. Statistiquement, ce faible nombre associé au fait que tous les cas présentent la même position, il est tout à fait justifiable de ne pas prendre en compte ce phénomène. De plus, lorsqu'on étudie un corpus électronique (c'est le cas de Davies 1995 et 1997 et de Kertes 2002, notamment), ce type de construction est extrêmement difficile à rechercher : il peut en effet n'y avoir qu'un élément intercalé entre les deux formes V2 coordonnées (par exemple la conjonction *y*) ou alors il peut y en avoir beaucoup plus :

(14)CRZ-Sombra: Le juró que **le iba a pintar** la pensión y, como sabía que ella era muy devota, **hacer decir** diez misas por ella en la iglesia de Belén.

Cela pose le problème de la recherche sur des corpus électroniques qui de toute évidence présente des limites importantes et difficiles à surmonter comme je l'expliquerai dans le paragraphe 1.4.3. Mais si le choix de ne pas inclure ce type de constructions (autant celles qui présentent des V2 coordonnés que celles dans lesquelles V1 est à l'infinitif ou au gérondif) est compréhensible, le fait qu'aucune étude n'en parle (ou même ne justifie ce choix) pose problème puisqu'il s'agit d'un phénomène intéressant et complexe, sujet à diverses interprétations et à une acceptabilité grammaticale parfois difficile : Kertes (2002 : 22), par exemple, doute de l'acceptabilité de la phrase (15) qui présente un cas de montée à un infinitif, construction dont on vient de discuter brièvement :

(15) (?) Tengo la intención de ir a ver.

1.3. Le clitique

On vient de voir que méthodologiquement, plusieurs problèmes se posent en ce qui concerne le complexe verbal. Si tous les résultats des études précédemment citées sont tout à fait indiscutables puisqu'ils sont issus d'exemples tirés de corpus réels, ils le sont beaucoup moins quant à certaines décisions prises par les auteurs de ces études. Et si le choix d'éliminer certains complexes verbaux peut sembler critiquable, les problèmes que pose le clitique le sont tout autant.

1.3.1. La grammaticalisation du pronom : clitique ou affixe ?

J'ai déjà défini, dans le paragraphe §1.2.1.1., le processus de grammaticalisation. Si celui-ci touche bien évidemment les CV en modifiant la catégorie du premier élément d'un CV²⁴, il affecte également les pronoms clitics.

La question qui se pose alors est la suivante : les pronoms compléments atones sont-ils des clitics ou des affixes ? En d'autres termes, où se situent-ils dans le processus de grammaticalisation ?

Plusieurs auteurs affirment que ces pronoms atones sont en réalité aujourd'hui des affixes verbaux (Monachesi 1998 pour le roumain, Miller et Sag 1997, Enrique-Arias 2000, Monachesi et Miller 2003). Pour ces derniers (2003 : 4), le fait que la position du clitique (en français, italien, catalan et espagnol expliquent les auteurs) soit déterminée par rapport au verbe et non pas « par rapport au premier mot d'un syntagme donné » est un argument en faveur de l'interprétation de ces pronoms comme affixes flexionnels et non plus comme clitics. Ce premier argument est indiscutable : aujourd'hui, la position des clitics espagnols (c'est ce qui nous intéresse ici) est manifestement déterminée par rapport au verbe puisqu'ils doivent se « coller » à ce dernier soit avant (proclitique) soit après (enclitique). Ceci n'a pas toujours été le cas en espagnol, puisqu'en ancien espagnol, le pronom était

²⁴ Ce premier élément du CV passe de l'état de verbe plein (noyau de la phrase, gardant toute son sens) à celui d'auxiliaire voire, à la fin du processus de grammaticalisation, à celui de simple affixe (préfixe dans le passé-composé *he cantado* et suffixe dans le futur des langues romanes *cantaré*).

syntactiquement indépendant du verbe, sa caractéristique principale étant sa dépendance phonologique, le pronom s'attachait en priorité au premier élément de la phrase que celui-ci soit le verbe ou non. Ce phénomène s'observe notamment lors des apocopes que subissait le clitique lorsqu'il était « collé » à un élément : ces apocopes ne se produisant pas uniquement avec un verbe mais avec toutes sortes de mots :

(16) **Priegot** mucho que te mienbre del amor e de la compannia que yo e ti ovemos en nuestra mançeba, ... (Fazienda, p. 43, l. 2)

(17) ..., e por **esso** puso assi nombre, ... (Crónica, p. 6, l. 24 (a))²⁵

Le phénomène connu sous le nom d'*interpolation* est également une preuve de cette indépendance syntaxique du pronom à l'époque médiévale, le clitique pouvant être séparé du verbe par un autre élément, notamment la négation *no* ²⁶:

(18)CDE-Estoria de España I-Alfonso X: E pero que los principes & el senado & el comun de Roma le enuiaron dezir que **lo non fiziesse** si no que con ellos lo aurie

(19)CDE-Castigos-Sancho IV: E Respondio que **lo non podia fazer** & commo el preste quesiese matar njn fazer otro mal

Le fait qu'aujourd'hui le clitique apparaisse obligatoirement « collé » au verbe est une preuve de grammaticalisation et, selon Monachesi et Miller, ce serait une preuve qu'on est passé d'un statut de clitique à celui d'affixe flexionnel du verbe. De plus, le placement du clitique répond à des propriétés morphosyntaxiques du verbe (la position dépend de la forme finie, non finie ou impérative du verbe) et non pas à des propriétés prosodiques, ce qui fournit « un premier argument en faveur de l'idée que

²⁵ Ces deux exemples sont les exemples numérotés (53) et (59) de Nieuwenhuijsen (1999) : <http://elies.rediris.es/elies5/cap36.htm>

²⁶ Une recherche rapide dans le CDE de la séquence *lo no/non [vi*]/[vs*]* (autrement dit, « interpolation de *no* ou *non* entre le pronom *lo* et un verbe à l'indicatif ou au subjonctif ») montre très bien que l'interpolation de *no* était très fréquente au XIII^{ème} siècle avec 414 cas et que, par la suite, ce phénomène est devenu extrêmement rare (seulement 89 cas au XV^{ème} siècle et plus aucun au XVI^{ème} siècle).

les pronoms doivent en fait être analysés comme des affixes flexionnels du verbe, du moins dans les langues romanes modernes » (Monachesi et Miller 2003 : 14).

On peut, malgré tout, s'interroger sur ce caractère affixal des pronoms compléments espagnols. En effet, peut-on les considérer comme affixes alors que leur position est beaucoup moins « stricte » avec les complexes verbaux puisqu'il peut apparaître « collé » tantôt à V1, tantôt à V2. Cependant, pour Monachesi et Miller ceci ne peut être un argument décisif contre cette hypothèse puisqu'il « existe des langues où des morphèmes qui sont clairement des affixes ont la même propriété de 'mobilité' par rapport à la base ».

On pourrait ajouter également à ces arguments d'autres facteurs qui montrent que le clitique se trouve à un état très avancé de grammaticalisation en espagnol. Il existe un phénomène particulier en espagnol que l'on peut trouver en (20), notamment chez certains locuteurs hispanoaméricains qui indiquerait que les pronoms clitiques de troisième personne perdraient leur capacité à référer :

(20) Lo vi a Juan²⁷.

Cette incapacité à référer est une preuve de grammaticalisation (Prévost : 2006)²⁸ et on pourrait même signaler qu'elle est sans doute l'explication des « erreurs » d'accord entre le clitique avec son référent pluriel (phénomène extrêmement fréquent en espagnol²⁹) mais tous ces arguments suffisent-ils à qualifier les pronoms compléments d'affixes ?

Ce n'est pas le cas pour González Vergara (2006 : 19) qui explique que les clitiques espagnols évoluent vers la catégorie de morphèmes verbaux (affixes) mais que le

²⁷ Voir §5b) du *Diccionario Panhispánico de Dudas* (2005): « La duplicación del complemento directo en otros casos (*LO vi A JUAN; LA saludé A MARÍA*) es ajena a la norma culta de gran parte del ámbito hispánico, pero es normal en algunas regiones americanas, especialmente en los países del Río de la Plata: «*Al pasar la madre cerca del baño LA vio A MARIANA tomando comprimidos*» (Rausch/Bay *Anorexia* [Arg. 1990]). ». Consultable en ligne:

<http://buscon.rae.es/dpdI/SrvltGUIBusDPD?lema=pronombres%20personales%20%E1tonos>

²⁸ On pourrait rapprocher cela de la duplication presque obligatoire du clitique COI dans une phrase du type *Se lo dije a Juan* beaucoup plus fréquente que la précédente.

²⁹ Voir pour plus de précisions Quilis (1985 : 83-85) et Vigara Tauste (1995 : 213-225) et Iglesias (2005 : 79-90).

phénomène de la montée des clitiques montre que cette évolution n'est pas terminée. Même Monachesi et Miller (2003 : 32) admettent qu'ils ne le sont peut-être pas encore : « L'ensemble des propriétés syntaxiques discutées dans cette section suggèrent, comme nous l'avons déjà dit, que les pronoms clitiques dans les langues romanes sont en réalité des affixes flexionnels du verbe, ou sont du moins impliqués dans un processus de grammaticalisation aboutissant à ce statut. »

On voit bien que la catégorisation des pronoms clitiques espagnols n'est pas une évidence : clitiques ou affixes, ce qui semble clair c'est qu'ils sont en train d'évoluer vers le dernier stade de grammaticalisation. Surtout, cela ne semble pas affecter leur position par rapport aux CV puisque cela fait des siècles qu'ils peuvent se situer soit avant soit après le CV montrant que malgré leur grammaticalisation de plus en plus aboutie, leur placement par rapport aux CV varie toujours. Le degré de grammaticalisation des clitiques espagnols ne semble donc pas influencer directement sur leur placement.

1.3.2. Pourquoi choisir entre OD et OI ?

Davantage que ces discussions à propos du degré de grammaticalisation des clitiques, on pourrait critiquer certains choix méthodologiques adoptés par ceux qui ont étudié la question. Le premier choix discutable est celui du choix du pronom en rapport à sa fonction.

Schwenter et Torres Cacoullos (2009), notamment, décident de n'étudier que les pronoms COD sans justifier ce choix. Si cette option est déjà en soit contestable, elle l'est d'autant plus que les auteurs ne prennent en compte que les clitiques *lo, los, la, las* négligeant les possibles formes de « leísmo », c'est-à-dire, d'emploi du pronom *le* ou *les* avec une fonction d'objet direct. Les auteurs de ce travail obtiennent donc probablement des résultats qui ne correspondent peut-être pas à la réalité puisque *le* fonctionne potentiellement comme COD. Il me semble déraisonnable de rejeter ainsi des pronoms sans prendre le soin de bien vérifier s'ils peuvent entrer dans la catégorie que le linguiste a choisi d'analyser.

1.3.3. La montée de clitiques multiples

Mais ce n'est pas le seul choix discutable dans leur étude. En effet, Schwenter et Torres Cacoullas ont également décidé d'exclure les cas de clitiques multiples. Ici, le choix des auteurs est compréhensible du fait qu'ils ont au préalable exclu les compléments COI et que, lors de combinaisons de clitiques multiples, il y a souvent un complément COI ou alors un pronom réfléchi (qu'ils ont également rejeté de leur étude). Pourtant, leurs statistiques montrent que la montée lorsqu'on a une combinaison de deux clitiques est très fréquente, atteignant 88% des cas, ce qui représente un pourcentage plus élevé que la montée d'un seul clitique COD (la montée de *lo, los, la, las* se produit 358 fois sur 499 soit 72% des fois dans leur corpus).

Une étude comparative et détaillée des différences entre montée de clitiques multiples ou « simples » aurait pu être positive, mais ici, Schwenter et Torres Cacoullas justifient leur choix du fait qu'il est impossible de déterminer si ce sont les propriétés du COD ou du COI qui influencent le placement du clitique... mais leur propre étude, excluant les pronoms COI, empêche toute interprétation quant à l'influence des propriétés du pronom COD pour le placement des clitiques. Si on ne peut déterminer une quelconque influence des propriétés des pronoms COD, quel est l'intérêt d'avoir écarté les COI et, par conséquent, les clitiques multiples ?

Il me semble dommage qu'une étude portant sur la montée des clitiques fasse abstraction d'autant de facteurs intéressants qui auraient pu aider à mieux comprendre ce phénomène.

Gudmestad (2006) choisit également de ne pas prendre en compte les clitiques multiples pour son étude. Il explique que les clitiques multiples ne pouvant jamais être séparés (c'est-à-dire un à l'avant du CV, l'autre à l'arrière), prendre en compte les clitiques multiples lors du codage des occurrences aurait faussé les résultats. En effet, pour la combinaison « me lo », il aurait fallu coder « me » et « lo » séparément comme s'ils étaient isolés, ou alors, il aurait fallu choisir l'un ou l'autre pronom ce qui, évidemment, aurait été complètement arbitraire. Si ces justifications semblent assez cohérentes, on peut tout de même se demander s'il n'aurait pas été possible de coder

les combinaisons de clitiques multiples d'une autre manière afin de les prendre en compte.

1.3.4. Le problème de *se* impersonnel et la « descente du clitique »

Davies décide d'inclure le clitique *se* dans ses études sur le placement des clitiques de 1995 et de 1997 contrairement à Schwenter et Torres Cacoullós comme cela vient d'être expliqué. Cependant, dans son article de 1998, bien qu'il prenne en compte toutes les formes de *se*, il indique qu'il ne comptabilise que 3 cas sur 10 en expliquant qu'on ne peut comptabiliser les formes avec *se* impersonnel placées avant le CV comme des montées de clitiques puisque d'après lui, ce pronom n'étant pas l'objet de l'infinitif³⁰, sa place « naturelle » se trouve avant le complexe verbal. Kertes (2002 : 51) adopte le même point de vue que Davies en affirmant l'existence d'une « descente de clitiques » avec le pronom impersonnel *se*.

On voit très bien que ces deux auteurs considèrent que la place naturelle du clitique *se* impersonnel est à gauche du complexe verbal ; par conséquent, dès que le *se* impersonnel se situe bien à l'avant du CV, on ne pourra pas parler de montée du

³⁰ Davies (1997 : 262) : « In the majority of the cases, however, it is the impersonal *se* (*se puede nadar, se debe considerar*...), in which *se* is not the object of the embedded infinitive, and in which there has been no clitic climbing. If we were to count these cases of impersonal *se* as true clitic climbing, as most previous studies have done, **we would have a higher percentage of initial placement.** » (C'est moi qui souligne). Gómez Torrego (1999 : 3332) considère agrammaticaux les exemples avec *se* impersonnel : « En lo que al clítico *se* despronominalizado se refiere, o sea, como partícula de pasiva refleja y de impersonalidad sintáctica, conviene decir que, mientras que es **gramatical** tanto su anteposición como su posposición **en las pasivas refleja con perífrasis**, es dudosa y a veces clara la **agramaticalidad en las impersonales sintácticas** :

Se {pueden/deben/tienen que/han de/empiezan a...} discutir los problemas.

{Pueden/deben/tienen que/han de/empiezan a...} discutirse los problemas.

Aquí se {puede/debe/tiene que/ha de/empieza a...} estar bien.

*Aquí puede {puede/debe/tiene que/ha de/empieza a...} estarse bien.

Il serait intéressant de demander Gómez Torrego dans quels cas les constructions avec « descente » du clitique *se* sont douteuses et dans quels autres cas elles sont agrammaticales. Il semble s'agir ici davantage d'un jugement de valeur -par définition subjectif- que d'un fait linguistique clair. La phrase « Aquí puede estarse bien » me semble, pour ma part, complètement acceptable et de fait, on trouve plusieurs exemples de ce type dans notre corpus :

(21)JA-Nadie: ¿No os gustaría hacer lo que está haciendo este hombre? —nos preguntó enseñándonos una de las fotografías en las que **podía verse** a un hombre penetrando a una mujer.

(22)APR-Alatriste: ese amen no lo comprometía a nada, como **podía leerse** en su mirada absorta

(23)CRZ-Sombra: —¿Y ese Conrad quién es, si **puede saberse**?

clitique et ces cas-là ne seront donc pas inclus dans les données analysées. Cette perspective est tout à fait logique et cohérente : en effet, le *se* impersonnel ne fonctionne pas comme complément du CV mais davantage comme sujet, dans ce sens, il est vrai que sa place « naturelle » serait à gauche du CV et pas à droite.

Malgré tout, peut-on encore réellement affirmer que les autres pronoms clitiques sont compléments de l'infinitif ?

Je ne le pense pas. On a déjà proposé que la montée est possible du fait qu'on interprète le complexe verbal comme une unité verbale cohérente ; par conséquent, le clitique n'est plus complément de l'infinitif –deuxième membre du complexe verbal– mais du CV dans sa totalité. D'ailleurs, cela semble être confirmé par l'impossibilité du clitique de monter lorsque le CV est interprété comme disjoint, c'est-à-dire, comme ayant deux membres indépendants. Dans ce sens, dans le chapitre 2 je m'interrogerai sur la pertinence-même de l'expression « montée du clitique » pour définir le phénomène qui nous intéresse.

Mais avant cela, il semble utile d'examiner plus attentivement cette notion de « descente du clitique » pour le *se* impersonnel. Même si ce pronom semble se situer plus facilement et plus naturellement à gauche du complexe verbal du fait de son caractère particulier³¹, aucune étude statistique ne l'a démontré jusqu'à présent. Davies lui-même annonce qu'on trouve davantage de cas de position à gauche du *se* impersonnel sans donner aucun chiffre. J'admets aisément qu'il doit être extrêmement compliqué de faire ce type de recherches automatiques sur de vastes corpus puisque cela demanderait de vérifier et de dépouiller chaque exemple afin d'analyser et de vérifier la nature de chaque pronom *se*. Ce travail colossal semble³² ainsi « balayé » par Davies qui ne comptabilise que 3 cas sur 10 en ce qui concerne les pronoms *se*. Malgré tout, dans l'attente d'études plus précises sur le placement du pronom impersonnel *se* en espagnol, les résultats de Davies pourraient être discutables sur ce point précis

³¹ C'est ce que semble nous dire Davies dans la remarque précédemment citée et soulignée.

³² J'écris « semble » parce que je ne peux pas préjuger des intentions de Davies qui a, en effet, peut-être réalisé des études plus précises en s'appuyant sur des données issues de son corpus pour prendre la décision de ne comptabiliser qu'une partie des pronoms *se* ; cependant, il n'est fait aucune référence de ces potentielles études dans ses écrits. C'est pourquoi je considère comme assez « osé » d'éliminer un nombre si important de cas d'un travail portant sur le placement des clitiques en espagnol.

puisqu'il a déjà été montré que le *se* impersonnel peut très bien se placer après le complexe verbal.

Pour vérifier les propos de Davies, j'ai effectué quelques rapides recherches sur le CDE avec tout d'abord le complexe verbal *poder + inf* et ensuite avec le complexe verbal *soler + inf* pour comparer les pourcentages de montée des clitiques dans ces complexes verbaux en incluant le pronom *se*, tout d'abord, en l'excluant ensuite, et enfin, en ne cherchant qu'avec un type de V2 (*decir*) afin d'obtenir des séquences du type *se suele/puede decir* où *se* est impersonnel.

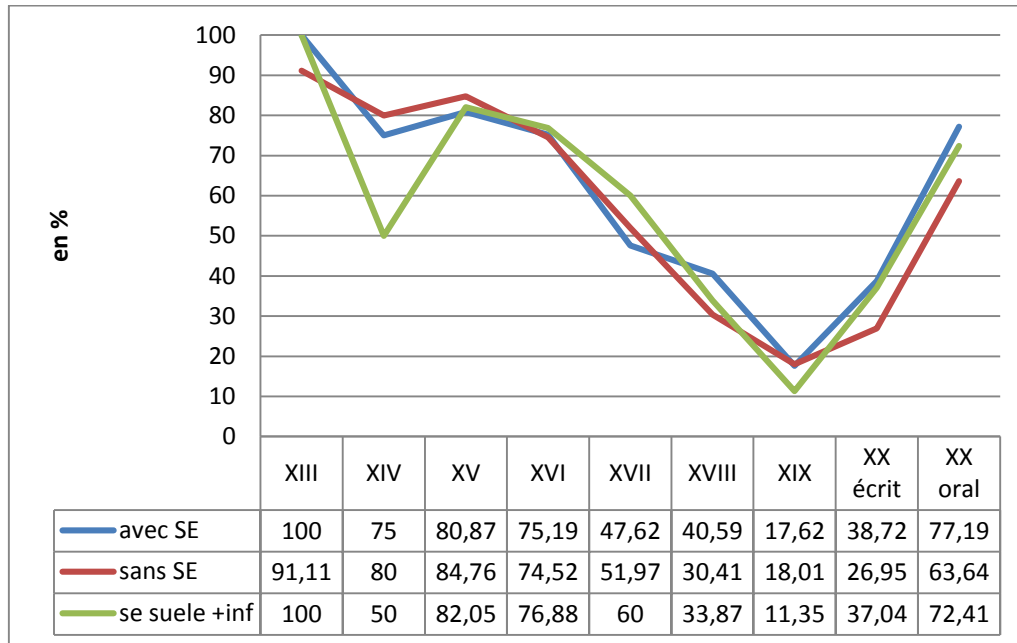
On peut résumer les résultats à l'aide des deux graphiques suivants :

GRAPHIQUE 1 : Placement du clitique dans le CV PODER+INF se inclus ou non :



On peut d'abord s'apercevoir, grâce au graphique, 1 qu'en effet lorsque *se* est impersonnel, la position à gauche serait plus fréquente que lorsqu'on exclut *se* ; la courbe verte se situant souvent assez largement au-dessus de la courbe rouge, mais ce n'est pas toujours vrai : au XIXème siècle ainsi qu'au XXème siècle (à l'écrit et/ou à l'oral) cette tendance s'inverse et les autres pronoms se placent plus souvent à gauche que le *se* impersonnel.

GRAPHIQUE 2 : Placement du clitique dans le CV SOLER+INF se inclus ou non :



Et lorsqu'on observe le graphique 2, on constate que s'il y a des différences, celles-ci sont très légères et ne semblent pas très significatives : les trois courbes étant très proches à toutes les époques (sauf au XIV^{ème} siècle, mais ces différences sont très probablement dues au nombre d'exemples réduits rencontrés pour cette période).

C'est pourquoi il me semble qu'il vaut mieux soit ne pas prendre en compte le pronom *se* dans un travail sur le placement des clitiques tout en justifiant ce choix en indiquant les difficultés et les possibles problèmes liés aux différences d'usages selon le type de pronom *se* (surtout entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} siècle apparemment), soit prendre en compte ces différences dans l'analyse du phénomène malgré les obstacles liés au dépouillement des exemples ; mais le choix de ne comptabiliser qu'une partie des exemples répertoriés avec *se* est un choix arbitraire et peu judicieux puisqu'il ne semble pas y avoir réellement -et à toutes les époques- une différence si importante dans le comportement des différents pronoms *se*.

1.4. Le corpus

En ce qui concerne les choix qui ont été faits dans les précédentes études sur ce phénomène quant aux formes à analyser (choix dans les complexes verbaux ou les clitiques eux-mêmes), il semble assez clair que certains d'entre eux posent problème et sont discutables. Dans le présent paragraphe, je voudrais montrer que le problème du choix du corpus est tout aussi important, voire davantage. Mais avant de m'interroger sur le type de corpus choisi et sur les possibles limites de ces derniers, je voudrais revenir sur les études précédentes sur ce que la plupart des auteurs ont appelé « la montée des clitiques » en séparant les études diachroniques du phénomène des études synchroniques afin de récapituler brièvement où en est la recherche actuelle sur le placement des clitiques en espagnol. On peut d'ores et déjà constater que ce phénomène intéresse beaucoup plus les linguistes depuis les années 2000 et il sera intéressant de comparer les résultats obtenus. Si les paragraphes précédents portaient sur les problèmes que posaient certains choix méthodologiques quant aux formes analysées, celui-ci porte sur les résultats et conclusions incontestables de ces études mais, on le verra, parfois différents selon les corpus utilisés. J'analyserai donc les problèmes liés à ce type de corpus (§1.4.3.) et tenterai de proposer une autre méthode dans le deuxième chapitre.

1.4.1. « La montée des clitiques » d'un point de vue diachronique : Davies (1997)

Davies (1997) est le seul qui à ma connaissance ait consacré une étude entière exclusivement diachronique au placement des clitiques dans les complexes verbaux. D'autres auteurs (Torres Cacoullos 1999, Castillo Lluch 2002, Kertes 2002, etc.) décrivent rapidement la situation en ancien espagnol pour tenter d'expliquer la situation actuelle, mais seul Davies montre l'évolution du phénomène en espagnol.

Dès le début de son étude, Davies insiste sur le caractère « inadéquat » (1997 : 252) des données des précédentes études et ce qui change avec Davies. Selon lui, les

études antérieures comportent trop peu de données Spaulding en 1927, par exemple, étudie un corpus de deux ou trois auteurs pour chaque siècle du XIII^e au XVIII^e, et les autres auteurs ont un corpus encore plus restreint.

Son étude de 1997 sur la montée du clitique est basée sur un corpus informatisé de 5,4 millions de mots dans 118 textes du XIII^e jusqu'au XIX^e siècle qui est le plus important en espagnol d'après lui, à l'époque³³ et qui est aussi probablement la base de son corpus de l'espagnol (*CDE*) qui est, d'après moi, le mieux adapté à des recherches complexes malgré ses quelques « défauts » inhérents à ce type de corpus (cf 1.4.4.2.).

Davies part de l'hypothèse que ce phénomène ne peut être compris qu'en analysant un large corpus de données³⁴ et grâce à ces données il prétend répondre à plusieurs questions :

i) Quand s'est produit exactement le changement de système qui a fait qu'on est passé d'une très nette domination de la montée du clitique à une faible utilisation de cette structure ?

ii) Quelles sont les possibles raisons de ce changement de système ?

iii) Comment peut-on expliquer qu'un changement lent de X à Y (montée vers position à droite : changement qui s'est produit sur plusieurs siècles selon Davies) où Y est devenu quasiment l'unique forme possible (toujours selon lui) s'inverse si rapidement (au cours du XX^e siècle) en faveur de la montée ? (On tentera également de répondre à cette question dans le §3.1.)

Avant d'exposer ses résultats et hypothèses, je voudrais discuter maintenant d'une notion qu'introduit Davies dans son étude qui souligne qu'il existe en ancien espagnol trois placements : initial, intermédiaire et final. Cependant, son exemple présentant une position intermédiaire du clitique est assez discutable :

³³ Il affirme de ce corpus qu'il est : « the largest available corpus of historical Spanish ».

³⁴ L'objectif du présent travail est précisément d'essayer de montrer tout le contraire.

(24) yo quierovos dezir el enxemplo (Historia Troyana : 51 [1253])

Il est en effet assez contestable de considérer cet exemple comme un cas de position intermédiaire du fait que le clitique est accolé au verbe conjugué : il s'agirait plus facilement d'un cas de montée du clitique avec enclise au premier élément du CV. D'ailleurs, on trouve ce type d'exemples dans notre corpus chez APR qui « imite » la langue classique où l'enclise au verbe conjugué était encore possible :

(25) APR-Alatriste: De modo que, muy en sazón y justicia, y para afrenta de todas las otras naciones, **podíase decir** aquello de: *¿Quién hablaba aquí de guerra?* (...)

Il s'agit bien ici d'un cas de montée du clitique accolé au premier élément du CV que l'on pouvait rencontrer en espagnol encore au XIX^{ème} siècle en début de phrase où on évitait de placer le clitique en début de phrase³⁵.

Il me semble que pour qu'il y ait position intermédiaire il faut que le clitique ne soit pas accolé graphiquement à V1 mais « libre » entre V1 et V2 comme dans la phrase³⁶ :

(26) CDE- Estoria de España 1: e por esta razon ell emperador Diocleiano por consejo de Galerio Maximino **quiso lo matar**.

Si dans l'exemple donné par Davies tiré de *Historia Troyana*, le clitique est monté, montrant d'après moi, une certaine cohésion dans la construction V1+V2, dans

³⁵ Ce phénomène étant un vestige de la dépendance phonologique qui caractérisait le clitique en ancien espagnol comme l'indique Nieuwenhuijsen (1999, §3.5 : « Su carácter fonológicamente débil hace que los PAs no puedan funcionar independientemente sino que en una oración necesiten otro elemento, tónico éste, en el que pueden apoyarse. »).

³⁶ Pour Nieuwenhuijsen, il n'y a aucune différence entre les formes avec clitiques accolés graphiquement à l'élément précédent (dans le cas qui nous intéresse, le verbe) et les formes avec clitiques séparés du premier élément. Pour elle, il s'agirait simplement de faits imputables aux préférences des éditeurs (« no se puede descartar del todo la posibilidad de que en el texto original sí apareciera el hiato ortográfico y que la unión gráfica del PA y la palabra precedente sea una enmienda del editor »).

l'exemple tiré de *Estoria de España* indiquerait plutôt que V1 fonctionne comme noyau de la phrase et V2 est son complément. Quant au clitique *lo*, il fonctionne clairement comme complément de V2 s'étant déplacé à la gauche de son noyau. Pourtant, si l'on en croit Nieuwenhuijsen, il s'agirait ici d'un cas semblable à l'exemple de Davies et *lo* serait donc « accolé » et dépendant phonologiquement de l'élément qui le précède, le verbe *quiso*. Le problème qui se pose est que la liberté syntaxique du clitique à l'époque faisait qu'il avait tendance à se placer le plus à gauche possible de la phrase tout en respectant l'obligation d'avoir un élément tonique qui le précédait pour pouvoir s'appuyer sur lui. Or, si on tient compte de ces règles du placement du clitique en ancien espagnol qu'elle décrit, on ne comprend pas pourquoi dans les deux exemples précédents, les clitiques ne se sont pas déplacés à gauche de V1 puisqu'ils pouvaient s'appuyer sur les éléments précédents qui sont toniques. On ne peut comprendre ces exemples que s'il s'agit d'une montée partielle du clitique et surtout, cette montée partielle pourrait être un indicateur intéressant nous montrant que le complexe verbal, dans ces cas-là, n'est pas interprété comme une unité car le clitique reste aux côtés de l'élément dont il dépend sémantiquement.

Comment interpréter alors ce placement « intermédiaire » ? Et d'ailleurs, peut-on parler d'un placement intermédiaire ou devrait-on considérer qu'il y en a plusieurs (lorsque le clitique est accolé à V1 et quand il ne l'est pas) ?

Davies semble considérer que ces cas de position intermédiaire sont en réalité des exemples de montée du clitique, mais ne devrait-on pas clairement les différencier puisque, dans certains de ces cas, le clitique aurait pu avancer à gauche de V1 ?

On voit bien ici toute la complexité du problème. Comment considérer tous ces cas de position intermédiaire ? Comme des montées de clitiques ou comme des positions finales ou alors comme des positions intermédiaires de « montée partielle » ?

Malgré toutes ces difficultés, les tendances que présente Davies ne se verraient pas réellement et significativement affectées par ce problème puisqu'il semble très clair que dans les écrits de son corpus la montée était la position préférée par les

auteurs espagnols jusqu'au XVIème-XVIIème siècle, la tendance s'inversant au cours du XVIIème siècle.

Un autre des problèmes que pose le travail de Davies se situe dans le caractère particulier des corpus de textes écrits qui ne reflètent les changements qui se sont produits ou qui se produisent dans une langue qu'avec du retard par rapport à la langue orale. C'est quelque chose d'assez évident et accepté par tous, mais malgré cela, on continue de dire que tel ou tel changement apparaît à tel siècle. Il s'agit ici d'un problème de terminologie inexacte puisque ces changements ont dû se produire plusieurs années voire siècles plus tôt ce qui expliquerait la si grande différence que d'autres travaux ont révélé entre écrit et oral aujourd'hui.

Par conséquent, il me semble difficile d'affirmer que la position à gauche (ou montée du clitique) ait quasiment disparu au cours du XVIIIème et XIXème siècle comme l'indique Davies³⁷. C'est le cas à l'écrit mais impossible d'affirmer scientifiquement qu'à l'oral ce fut également le cas (parce que nous n'avons, bien évidemment, aucune donnée pour l'époque).

Une étude diachronique du phénomène de montée du clitique n'a donc que très peu d'intérêt si on se contente de dater la période où les tendances s'inversent clairement puisqu'on ne peut dater de manière précise le changement.

Comme le remarque très bien Davies, ce type d'étude diachronique trouve tout son sens et son intérêt dès qu'on compare les données de montée du clitique avec un autre phénomène morphosyntaxique. Ainsi, on pourra essayer de trouver une corrélation entre ces deux phénomènes. Il sera toujours impossible de dater exactement les changements mis en place, mais on pourra affirmer que les deux évolutions sont corrélées ou non et qu'elles se produisent au même moment ou non.

A ce titre, Davies, compare la montée du clitique dans des complexes verbaux (sans préposition) avec l'avancée du clitique à gauche de l'infinitif lorsqu'il y a une préposition (soit après une préposition seule, soit dans un complexe verbal avec préposition). Pour lui, les évolutions du placement du clitique dans les trois

³⁷ Davies (1997 : 251) : « by the 1700-1800s clitic climbing had almost disappeared ».

constructions (PREP+INF, VERBE+PREP+INF, VERBE+INF) seraient étroitement liées. Les changements se seraient d'abord produits dans la première construction, se seraient étendus à la deuxième construction puis de celle-ci (avec un décalage d'environ un siècle).

Dans le §3.1. je ferai une analyse similaire en comparant l'évolution de la montée du clitique avec l'évolution des formes en *-ra* pour le subjonctif imparfait en espagnol, deux phénomènes qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre mais qui pourraient permettre de percevoir de potentielles raisons extralinguistiques qui auraient pu favoriser tel ou tel changement.

Enfin, dans son étude, pour tenter d'expliquer l'inversion radicale des tendances quant au placement du clitique dans les complexes verbaux, Davies s'appuie sur le travail de Wanner (1982). Pour lui, il semble clair que le fait que V1 soit un auxiliaire ou non joue un rôle très important dans le placement du clitique. Ce qui surprend c'est qu'il choisit le verbe *querer* comme exemple d'auxiliaire alors que, je l'expliquerai plus tard, il est difficile de considérer ce verbe comme un auxiliaire. Mis à part ce choix discutable, Davies explique que d'après Wanner, le facteur *auxiliaire ou non* commence à exercer son influence à partir du XVI^{ème} siècle, la montée du clitique étant libre selon lui avant cette période. La réanalyse³⁸ qui se fait à partir de cette époque introduit une différenciation sémantique qui serait le facteur déterminant du placement du clitique. Dans son étude Davies s'aperçoit que cette hypothèse n'est pas recevable et n'est pas démontrée par ses données. En effet, il s'avère que la montée du clitique avec cinq verbes très peu grammaticalisés (*pensar, esperar, desear, procurar, saber*) a toujours été, même en ancien espagnol, beaucoup moins fréquente qu'avec trois verbes plus grammaticalisés (*poder, querer, deber*). De plus, ses statistiques montrent que c'est précisément à partir de l'époque où la réanalyse a dû se produire selon Wanner que la différence se fait bien moins importante. En fait, les

³⁸ Cette « réanalyse » correspond à ce que nous avons appelé « restructuration » selon les termes de Rizzi (1978) dans le §1.2.1.2.

données de Davies montrent que le placement du clitique a toujours suivi les mêmes tendances avec des « auxiliaires » ou avec des verbes non-auxiliaires, ces derniers favorisant beaucoup moins la montée que les autres tout au long de l'histoire de la langue espagnole.

Davies émet une hypothèse intéressante mais impossible à prouver selon laquelle si les pourcentages de montée du clitique avec auxiliaire et avec non-auxiliaire sont si proches à partir du XVIII^{ème} siècle c'est par « hypercorrection » et conservatisme à l'écrit. D'après lui, les auteurs de l'époque auraient préféré la position finale par analogie et « en souvenir » de la règle de placement du clitique après préposition (on ne peut plus antéposer le clitique après préposition dès le XVII^{ème} siècle selon les données de Davies) alors que les locuteurs auraient continué à distinguer davantage les constructions avec auxiliaires et les constructions avec des non-auxiliaires.

Quitte à proposer des hypothèses invérifiables du simple fait qu'on n'a bien évidemment aucune donnée de l'espagnol parlé de l'époque, on pourrait tout aussi bien imaginer qu'à l'écrit, à partir du XVII^{ème} siècle, on a voulu, par conservatisme comme l'explique bien Davies, se rapprocher de ce qu'on pensait être une forme plus « étymologique » où le clitique, dépendant du deuxième élément du CV, doit être accolé à ce dernier et non pas au premier élément. C'est pour tenter de démontrer cela que je proposerai une comparaison de l'évolution de la montée des clitics dans un corpus diachronique avec celle des formes du subjonctif imparfait en espagnol au §3.1.

1.4.2. « La montée des clitics » en synchronie

Les travaux dont nous allons commenter les résultats suivent tous le même schéma et ont le même objectif : trouver les facteurs qui favorisent la montée et ceux qui l'empêchent ou la limitent. Dans certains cas, les auteurs vont se contenter d'analyser uniquement des facteurs morphosyntaxiques tels que le type de construction, la fonction du pronom complément, etc. ; mais d'autres auteurs vont également introduire dans leur analyse d'autres facteurs parfois extralinguistiques (facteur social), et d'autres fois pragmatiques. Sans entrer dans les détails de chaque

étude, je donnerai les conclusions convergentes chez les différents auteurs et le cas échéant, les conclusions divergentes. L'autre point commun entre toutes ces études est le matériel utilisé, à savoir le corpus. Si tous les auteurs n'utilisent pas le même corpus, tous utilisent néanmoins la même méthode : l'analyse de plus ou moins vastes corpus écrits et oraux de productions de plusieurs locuteurs comme hypertexte.

1.4.2.1. Facteurs morphosyntaxiques

1.4.2.1.1. Le complexe verbal

Dans les études que j'ai consultées, on rencontre une multitude de facteurs différents qui pourraient influencer le placement du clitique dans les complexes verbaux en espagnol. En tout, en ce qui concerne les facteurs morphosyntaxiques, j'en ai comptabilisé une dizaine : la plupart de ces facteurs étant communs à la majorité des études. Par exemple, presque tous les travaux étudient le comportement du clitique selon le type de construction : avec infinitif ou avec gérondif³⁹, ensuite on étudie le placement du clitique selon l'auxiliaire utilisé en regroupant parfois plusieurs auxiliaires dans une même catégorie⁴⁰.

Ce qui est intéressant de constater c'est que toutes les études montrent que la montée du clitique est beaucoup plus fréquente avec des complexes verbaux au gérondif qu'avec des complexes verbaux à l'infinitif, et ce, peu importe le type de canal analysé : écrit ou oral. Malgré cette conclusion à laquelle tous les travaux arrivent, on n'a jamais apporté aucune explication justifiant une telle différence.

Voyons maintenant si l'hypothèse expliquant la position du clitique selon le degré de grammaticalisation de l'auxiliaire est vérifiée dans ces travaux. Rappelons que

³⁹ Pour connaître les études qui excluent une de ces constructions, je renvoie le lecteur au §1.2.2.3. Il faut noter que certaines études (Kertes 2002, Castillo Lluch 2002 et Schwenter et Torres Cacoullos 2009) incluent les deux types de construction sans les comparer, on a alors une juxtaposition des résultats selon le complexe verbal, qu'il soit à l'infinitif ou au gérondif.

⁴⁰ Zabalegui (2008 : 96), par exemple, regroupe les auxiliaires de périphrases à l'infinitif en deux groupes : le groupe I incluant *deber*, *haber de*, *tener que*, le groupe II étant les périphrases aspectuelles, et ensuite, elle étudie deux auxiliaires à part : *poder* et *ir a*.

d'après Lamiroy (1999 : 35), les degrés de grammaticalisation pourraient être schématisés dans ce type de « chaîne » :

Verbe lexical > aspect > modaux déontiques > modaux épistémiques > temps > affixe.

On remarque déjà que les périphrases verbales *estar + gérondif* et *ir + gérondif*, considérées comme des périphrases aspectuelles n'entrent pas dans ce schéma puisque ce sont les constructions qui favorisent le plus la montée du clitique.

De plus, les résultats de Zabalegui (2008 : 96-100) indiquent que la montée est plus fréquente avec les constructions aspectuelles (29% de montée à l'écrit, 72% à l'oral) qu'avec les modales *deber*, *haber de*, *tener que* (17% de montée à l'écrit et 38% à l'oral).

Par ailleurs, le complexe verbal *ir a + infinitif* pouvant avoir une signification temporelle⁴¹ devrait provoquer davantage de cas de montée du clitique que des constructions modales comme *poder + infinitif*, *deber + infinitif*, etc. Si cela est confirmé par les données de Zabalegui avec 84% de montée à l'écrit pour *ir a + infinitif* contre 48% pour *poder*, ou par Davies (1995 : 374) avec une différence de 25% entre les deux constructions, cela n'est pas le cas chez Castillo Lluch (2002 : 135), ni chez Troya Déniz et Pérez Martín (2011 : 17) qui présentent des pourcentages de montée similaires dans les deux constructions.

De plus, dans les travaux incluant le complexe verbal *querer + infinitif* que Fernández de Castro considère comme un CV disjoint, c'est-à-dire où *querer* est un verbe lexical, on constate que non seulement la montée est possible mais elle est parfois plus fréquente que dans des périphrases verbales modales⁴².

Enfin, on trouve deux études, celle de Kertes (2002 : 56) et celle de Troya Déniz et Pérez Martín (2011 : 21) qui incluent le temps de l'auxiliaire comme facteur pouvant influencer sur le placement du clitique. Voici les résultats :

⁴¹ Mais pas seulement comme on a déjà pu le constater dans le §1.2.2.1.

⁴² Schwenter Torres et Cacoulios (2009) obtiennent 56% de montée du clitique avec *querer + infinitif* contre seulement 22% avec *deber (de) + infinitif*. Castillo Lluch (2002 : 135) obtient quant à elle des résultats similaires avec *querer + inf* et *tener que + infinitif*.

*Chapitre 1 :
Les études précédentes*

Temps	% de montée chez Kertes	% de montée chez Troya et Pérez
Présent de l'indicatif	41.2	86
Passé simple	43.8	63
Passé composé	55.2	88
Imparfait indicatif	39.3	78
Plus que parfait	45.2	100
Conditionnel	39.7	67
Futur simple	30	25

*Tableau 1 : La montée du clitique selon le temps verbal de l'auxiliaire :
Comparaison des résultats obtenues chez Kertes (2002) et Troya et Pérez (2011)*

Les différences entre les résultats sont très importantes et sont très certainement dues aux corpus utilisés puisque Kertes mêle corpus écrit et oral alors que Troya Déniz et Pérez Martín n'utilisent qu'un corpus oral. On remarque malgré tout des différences importantes. Si chez Troya et Pérez, la montée est beaucoup plus rare au passé simple qu'au présent de l'indicatif, ce n'est pas le cas chez Kertes puisque le clitique a tendance à se situer à l'avant du CV un peu plus souvent au passé simple qu'au présent.

On constate ici qu'il est extrêmement difficile de pouvoir comparer deux études sur le placement du pronom clitique, et surtout, que plusieurs études peuvent arriver à des conclusions différentes.

Plusieurs conclusions découlent de ces observations :

(i) on ne peut pas affirmer que le degré de grammaticalisation d'un auxiliaire détermine le placement du clitique dans les complexes verbaux.

(ii) s'il semble bien y avoir des différences significatives de placement du clitique selon le complexe verbal, celles-ci ne se retrouvent pas systématiquement à l'identique dans toutes les études. On ne peut donc pas affirmer que le placement du clitique est déterminé par l'auxiliaire, du moins pas uniquement.

1.4.2.1.2. Le pronom complément

Dans le même esprit que ce qui a été fait pour les auxiliaires, la plupart des auteurs s'étant occupé de la question du placement du clitique dans les complexes verbaux en espagnol a inclus divers facteurs concernant le clitique lui-même.

a) Personne du clitique

Trois des études consultées présentent des statistiques de montée par rapport à la personne du clitique. Ce sont les travaux de Troya Déniz (2003 : 885-887), de Gudmestad (2006) et de Troya Déniz et Pérez Martín (2011 : 19-20). Ces trois études arrivent à la même conclusion : ce sont les clitics de deuxième personne qui montent le plus souvent, suivis de ceux de première personne et enfin ceux de troisième. Le pronom *se* est une exception (voir §1.3.4.) et monte plus souvent que les clitics de première personne (Troya Déniz 2003 et Troya Déniz et Pérez Martín 2011).

Ces auteurs se contentent d'observer un phénomène qui semble être, contrairement à ce qu'on a pu voir avec les différents complexes verbaux, bien partagé par tous les locuteurs, leur objectif n'étant pas d'expliquer cette particularité. Dans mon travail sur l'utilisation des pronoms compléments chez les jeunes espagnols de 2005, j'avais également pu vérifier cette tendance dans un corpus de 8 conversations : la montée du clitique de deuxième personne se produisant dans 76,8% des cas, devant celle de première personne (68,6%) et celle de troisième personne (66,4%).

Vigara Tauste (1992 : 89-90) explique ces différences avec son principe d'expressivité. Selon elle, le locuteur déplace à l'avant de son énoncé les éléments personnels qu'il veut mettre en valeur, et cela se produit beaucoup plus fréquemment quand le clitique implique l'un des deux interlocuteurs. Si cela est confirmé par les données de toutes les études ayant inclus ce facteur, l'explication ne me semble pas totalement satisfaisante et surtout plutôt exagérée⁴³, tant la différence entre première

⁴³ Vigara Tauste affirme (c'est moi qui souligne) : « **El desplazamiento es casi sistemático** en las perífrasis verbales en que el pronombre personal en que el pronombre personal que implica a alguno de los interlocutores (o a ambos) se aplica mucho más frecuentemente al verbo auxiliar que al principal, al que correspondería lógicamente. »

personne et troisième personne peut parfois être faible : Gudmestad obtenant 93,9% de montée avec la première personne (dans le complexe verbal *ir a + infinitif*) contre 90% avec la troisième personne.

b) Fonction du pronom

Seules Troya Déniz et Pérez Martín (2011 : 20) et Zabalegui (2008 : 98) prennent en compte la fonction du pronom clitique comme facteur pouvant favoriser ou non la montée⁴⁴ et leurs données montrent clairement que les clitiques COI montent bien plus souvent que les clitiques COD, les pronoms COI se référant presque toujours à des personnes animées, l'hypothèse de Vigara Tauste semble être vérifiée avec la prise en compte de ce facteur.

Troya Déniz et Pérez Martín trouvent 88% de cas de montée du clitique COI contre 71% pour les COD, alors que Zabalegui dans son corpus oral obtient 86% de cas de montée du clitique COI contre 72% pour le COD, c'est-à-dire, des pourcentages similaires à Troya Déniz et Pérez Martín. Cependant, à l'écrit, cela ne se confirme pas puisque d'après les données du corpus écrit de Zabalegui, le clitique COI monte dans 32% des cas contre 38% pour les COD.

Donc, même s'il semble y avoir convergence dans les résultats obtenus dans les corpus oraux, cette tendance plus marquée à la montée du clitique COI n'est pas vérifiée par le corpus écrit de Zabalegui, nous montrant bien qu'il ne s'agit pas, a priori, d'une tendance partagée par tous les locuteurs.

c) Clitique réfléchi ou non

Trois études prennent en compte ce facteur ; ce sont celles de Davies (1995 : 376), de Gutiérrez (2008 : 305-307) et, plus indirectement, celle de Troya Déniz (2003 : 887-888). Les données des deux premiers auteurs sont très similaires : la montée est moins fréquente lorsque le clitique est réfléchi. Davies obtient pour l'écrit 35% de montée pour les clitiques non réfléchis contre 27% pour les clitiques réfléchis et pour l'oral,

⁴⁴ On a vu dans le §1.3.2. que Schwenter Torres et Cacoullos (2009) ont choisi de ne tenir compte que des clitiques COD *lo, los, la, las*.

76% contre 62%. Gutiérrez, dans son corpus oral, trouve des résultats très similaires : 74,7% de montée pour les non réfléchis contre 63,5% pour les réfléchis, différence significative statistiquement ($p= 0.000$) pour l'ensemble de son corpus⁴⁵. D'après Davies, Rosen⁴⁶ conclut dans son travail que les clitiques réfléchis tendent à restés accolés à l'infinitif :

Rosen (1989 : 181-90) devotes considerable attention to the question of whether [+CC] is equally as common with reflexive and nonreflexive clitics, and concludes that reflexive clitics tend to remain attached to the infinitive, since they are part of the argument structure (i.e. lexicon) of the verb.

Gutiérrez avance une explication similaire puisque d'après lui, les verbes réfléchis auraient un lien beaucoup plus étroit avec leurs clitiques que les verbes non réfléchis ; les clitiques réfléchis resteraient donc plus facilement accolés à l'infinitif parce qu'ils feraient partie du sens lexical du deuxième élément du complexe verbal :

Una mayor resistencia a la subida en estos casos, en cambio, indicaría también una mayor relación entre el clítico y el elemento léxico de la frase verbal. La intuición nos diría que es posible que los hablantes sigan la tendencia a conservar la relación entre el clítico y el verbo que lo alberga, pues parece formar parte del significado léxico que la forma verbal lleva.

Si dans un premier temps, ses données semblaient vérifier cette hypothèse, lorsqu'il détaille les résultats en séparant les locuteurs d'abord par leur statut de bilingue ou monolingue et ensuite, pour les bilingues, par génération⁴⁷, on remarque que cette différence de placement du clitique selon son caractère réfléchi ou non est beaucoup moins évidente. En effet, pour les trois groupes de locuteurs bilingues, on

⁴⁵ L'auteur a utilisé le logiciel SPSS pour faire ses analyses statistiques.

⁴⁶ ROSEN Sara Thomas, *Argument Structure and Complex Predicates*, 1989, non publié.

⁴⁷ Son étude porte sur le contact linguistique à Houston, Texas. Son corpus comprend 72 conversations d'une heure et Gutiérrez forme quatre groupes. Trois de ces groupes sont composés de locuteurs habitant Houston et bilingues. Le groupe 1 est composé de locuteurs nés au Mexique et ayant émigré aux Etats-Unis après onze ans. Le groupe 2 se compose de locuteurs nés aux Etats-Unis ou nés au Mexique et ayant émigré avant six ans. Le groupe 3 se compose de locuteurs nés aux Etats-Unis dont les parents sont d'ascendance mexicaine (appartenant au groupe 2). Le quatrième groupe, groupe témoin, se compose de locuteurs de Michoacán au Mexique, les locuteurs étant donc monolingues espagnol.

obtient des différences plus ou moins significatives ($p=0.010$ pour le groupe 1, $p=0.000$ pour le groupe 2, et $p=0.085$ pour le groupe 3) mais pour le groupe de locuteurs non bilingues, il n'y a pas de différence significative dans le placement du clitique selon son caractère réfléchi ou non : 75,6% de montée pour les réfléchis contre 78,4% pour les réfléchis ($p=0.442$). Il semble très difficile au vu de ces résultats d'affirmer que le caractère réfléchi ou non du clitique est déterminant dans son placement dans un complexe verbal, cela pouvant être dû à d'autres facteurs linguistiques ou, comme on peut l'imaginer d'après ces données, à des facteurs extralinguistiques comme l'origine ou même l'âge.

Enfin, Troya Déniz, de son côté, n'analyse pas le placement du clitique en fonction de son caractère réfléchi ou non ; elle étudie la distribution du pronom *se* selon sa valeur (les autres clitiques réfléchis ne sont donc pas comptabilisés). Ce qu'elle observe c'est que le pronom *se* marquant la *pasiva refleja* ou étant impersonnel monte beaucoup plus souvent (87%) que le pronom *se* ayant d'autres valeurs (60%) dont le pronom réfléchi. Pour expliquer ces résultats, il faut rappeler qu'il est connu que le pronom *se* impersonnel monte presque systématiquement (voir §1.3.4.)

d) Clitiques multiples

Enfin, en ce qui concerne les clitiques, Davies (1995 : 375) et Kertes (2002 : 59) comparent les pourcentages de montée avec un ou deux clitiques. Dans leurs corpus – différents l'un de l'autre –, les différences sont évidentes et montrent une tendance à la montée beaucoup plus forte avec deux clitiques qu'avec un seul comme on peut le constater dans le tableau 2.

Ces différences sont fortement significatives dans le corpus de Davies ($p=0.001$) montrant que ce facteur détermine –du moins dans son corpus– clairement la position du clitique.

Rappelons que, dans leur étude, Schwenter et Torres Cacoullos (2009) ont exclu les cas de clitiques multiples mais en expliquant que la position à droite (« enclitic position » pour ces auteurs) se produit dans 12% des cas (soit 88% de cas de montée) contre 28% pour les cas avec un seul clitique (soit 72% de montée). Mais à ma

connaissance, aucun auteur n'a pu expliquer avec des raisons linguistiques ce phénomène. L'hypothèse de la montée plus fréquente quand le référent est animé ou humain pourrait expliquer la préférence à la montée pour les clitiques multiples puisque la plupart du temps, l'un des deux clitiques a un référent animé ou humain. Malgré tout, cela reste une hypothèse difficilement vérifiable.

	Davies		Kertes	
	Ecrit	Oral	Ecrit	Oral
1 clitique	32%	68%	45,17%	68,16%
2 clitiques	62%	87%	55,30%	87,47%

Tableau 2 : Pourcentage de montée d'un ou de deux clitiques dans les corpus de Davies (1995) et de Kertes (2002)

1.4.2.1.3. Autres éléments dans le contexte

Plus rarement, certains auteurs se sont intéressés à d'autres facteurs pouvant influencer sur le placement du clitique ne concernant ni le complexe verbal ni le clitique lui-même.

a) Eléments précédents

Davies (1995 : 377) et Kertes (2002 : 60) envisagent la possibilité que les règles régissant le placement du clitique en ancien espagnol aient pu survivre et laisser une trace dans l'espagnol actuel parlé ou écrit. Davies, en s'appuyant sur des travaux antérieurs d'autres auteurs⁴⁸, explique qu'en ancien et en moyen espagnol le clitique se plaçait presque systématiquement avant le verbe fini en s'appuyant sur une conjonction de subordination mais lorsque l'élément précédant le verbe était une conjonction de coordination, le clitique se plaçait habituellement après le verbe, ce que confirme Nieuwenhuijsen (1999 : §4.6.2.). En s'appuyant sur les travaux de Dik⁴⁹, elle explique qu'il existe des éléments appelés P1, ayant une position figée dans la

⁴⁸ Il s'appuie sur Ramsden (1963) et Keniston (1937).

⁴⁹ Nieuwenhuijsen cite Dik (1989: 360).

phrase et sur lesquels pouvaient s'appuyer phonologiquement le clitique –qui ne pouvait pas se trouver en position initiale absolue en ancien espagnol du fait de sa faiblesse phonologique–. Ce sont ces éléments P1 qui faisaient qu'en ancien espagnol le clitique se plaçait beaucoup plus souvent avant le verbe dans les phrases subordonnées⁵⁰ que dans les phrases principales. D'après Dik, les pronoms interrogatifs, les conjonctions de subordination et les pronoms relatifs pouvaient fonctionner comme des éléments P1 et par conséquent entraîner l'antéposition du clitique au verbe. Pour Nieuwenhuijsen, la négation fonctionnait également comme élément P1 en ancien espagnol. À l'inverse, la conjonction de coordination *y* (ou *et*, *e* selon les graphies utilisées à l'époque) ne pouvait pas fonctionner comme élément P1, ce qui entraînait à l'époque la position enclitique du pronom.

Davies donc, est le premier à se poser la question de savoir si ces règles valables en ancien espagnol peuvent avoir survécu en espagnol actuel, c'est pourquoi il décide de comparer dans son corpus le placement des clitiques lorsque l'élément précédent est la conjonction de subordination *que* ou la conjonction de coordination *y*. Le moins que l'on puisse dire c'est que les résultats ne semblent pas très concluants puisque la montée se produit dans 79% des cas à l'oral après *que* contre 73% après *y* et dans 32% à l'écrit après *que* contre 30% après *y*. Pourtant, il affirme que dans son étude, la différence de placement du clitique selon l'élément précédent est statistiquement significative ($p=0.05$).

De son côté, Kertes ajoute à *que* et à *y* d'autres conjonctions de coordination (*o*, *pero*), des adverbes (*ya*, *sólo*, *nunca*, *cuando*, *donde*). L'auteur de cette étude ne

⁵⁰ Dans le §4.2., Nieuwenhuijsen montre qu'il existait des contrastes très importants dans le placement du clitique devant un verbe fini dans les principales et les subordonnées :

Tabla 4.2: % de anteposición (frente a posposición) del PA en oraciones principales y en subordinadas

% (N/tot.)	Fazienda	Crónica	Sumas	Varones	Guerras
princ.	18% (38/212)	15% (20/136)	21% (24/113)	65% (63/97)	91% (154/170)
subord.	96% (64/67)	97% (138/143)	92% (154/168)	99% (162/163)	100% (149)

Fazienda (*La Fazienda de Ultra Mar*, fin du XII^{ème} ou début du XIII^{ème} siècle) étant le plus ancien des textes de son corpus et *Guerras* (*Guerras Civiles de Granada*, fin du XVI^{ème} siècle) le plus récent.

parvient à aucune conclusion du fait de résultats assez confus selon lui. D'ailleurs, dans son corpus il s'avère que le clitique monte plus souvent après *y* (61,15% à l'écrit et 68.35% à l'oral) qu'après *que* (47,45% à l'écrit et 62,31% à l'oral).

Du fait de ces différences importantes entre les deux études, on peut conclure qu'il ne semble pas y avoir de lien entre le placement du clitique et l'élément précédent le complexe verbal. Et pourtant, dans le corpus de Davies, la différence était significative. Ici, nous sommes à nouveau face à un problème dû vraisemblablement à la composition du corpus qui semble jouer un rôle important dans les résultats obtenus chez les différents auteurs.

b) interposition

Personne avant Zabalegui (2008 : 102-103) n'avait pensé à analyser le placement du clitique quand un ou plusieurs mots sont placés entre l'auxiliaire (V1) et l'auxilié (V2), ce que j'appelle « l'interposition ». Pourtant, ce phénomène est extrêmement intéressant car si on considère que la montée est possible quand on interprète le CV comme une unité (après restructuration ou réanalyse), la montée devrait être beaucoup moins fréquente, voire impossible parfois, quand des éléments sont intercalés entre V1 et V2, car ces éléments vont potentiellement rompre l'unité du complexe verbal empêchant par la même occasion le déplacement du clitique à gauche de celui-ci.

Dans son corpus oral, Zabalegui obtient des résultats qui vont dans ce sens puisque le clitique se place devant le complexe verbal dans 81% des cas quand il n'y a aucun mot intercalé alors que ce pourcentage chute à 29% quand il y a un ou plusieurs mots intercalés⁵¹. À l'écrit, les résultats ne sont pas statistiquement significatifs d'après l'auteur et par conséquent nous n'avons pas accès aux pourcentages de montée et de position à droite.

⁵¹ Remarquons qu'elle n'obtient que 7 exemples avec interposition dans son corpus, dont 5 où le pronom reste accolé à l'infinitif.

c) personne du sujet

Kertes (2002) et Troya Déniz et Pérez Martín (2011) ont pris en compte la personne du sujet du complexe verbal afin d'observer si celui-ci déterminait d'une quelconque manière le placement du clitique. Et là encore, les résultats des deux études ne sont pas similaires montrant qu'il ne s'agit probablement pas d'un facteur influant. Pour Kertes, la montée plus fréquente quand le sujet est pluriel (53,65% de montée à la première du pluriel, 66,17% à la deuxième et 58,43% à la troisième alors que ces pourcentages sont inférieurs ou égaux à 50% au singulier) alors que le taux le plus faible de montée chez Troya Déniz et Pérez Martín se trouve justement à la première personne du pluriel (69% de montée alors qu'elle représente entre 78% et 89% au singulier).

Comme l'explique bien Kertes, il est difficile d'observer des tendances précises à ce sujet, et on peut imaginer que trop de facteurs périphériques doivent entrer en jeu notamment le complexe verbal lui-même, comme on a pu le voir plus tôt.

1.4.2.2. Autres facteurs

1.4.2.2.1. Facteurs sociaux

Trois des études consultées introduisent des facteurs sociaux susceptibles d'influer sur le placement du clitique dans les complexes verbaux : il s'agit de Troya Déniz (2003 : 888-889), Gudmestad (2006) et Zabalegui (2008 : 101). Et là encore, on obtient des résultats qui ne suivent pas toujours les mêmes tendances et donc, n'aboutissent pas aux mêmes conclusions. Pour Troya Déniz, par exemple, le sexe et l'âge des locuteurs semblent jouer un rôle dans le placement du clitique comme le montre le tableau 3.

Ce tableau indique que d'après les données obtenues dans son corpus, les femmes auraient tendance à davantage favoriser la montée du clitique par rapport aux hommes et en ce qui concerne l'âge des locuteurs, les plus jeunes auraient également bien plus tendance à favoriser la montée du clitique que les locuteurs de la troisième génération.

*Chapitre 1 :
Les études précédentes*

		% de montée	Input ⁵²
sexe	Homme	71%	.451
	Femme	78%	.547
âge	1 ^{ère} génération	79%	.564
	2 ^{ème} génération	75%	.499
	3 ^{ème} génération	68%	.418

Tableau 3 : Montée du clitique selon le sexe et l'âge des locuteurs dans le corpus de Troya (2003)

Ces résultats ne souffrent d'aucune possible contestation puisqu'ils s'appuient sur un corpus réel et sur des calculs statistiques prouvant qu'ils sont significatifs, pourtant, ces résultats ne sont pas confirmés par les deux autres études que j'ai citées. Dans son travail, Zabalegui montre que les facteurs sociaux ne déterminent pas le placement du clitique⁵³, ce que confirme aussi Gudmestad concernant le complexe verbal *ir a + infinitif*⁵⁴. Cependant, le sexe des locuteurs semblent jouer un rôle très important dans le placement du clitique ($p < 0.01$) avec le complexe verbal *querer + infinitif*. Le niveau socioéconomique des locuteurs (que Gudmestad est le seul à tester) joue également un rôle important ($p < 0.05$) avec ce même complexe alors que ces facteurs ne sont pas déterminants pour *ir a + infinitif*.

Encore une fois, il semblerait que ce qui conditionne le plus les résultats de tous ces travaux se situe davantage dans le choix du corpus que dans la recherche de facteurs linguistiques ou sociaux.

⁵² Il s'agit de la probabilité pour qu'un facteur favorise ($>.500$) ou non ($<.500$) la montée du clitique. Cette probabilité est calculée par le programme GOLDVARB 2.0. D'après ses statistiques, ces résultats sont significatifs pour ces deux facteurs sociaux : « El cálculo probabilístico demuestra que todos los condicionantes analizados, excepto la diferenciación diatópica, inciden de manera significativa en la distribución de los pronombres átonos cuando acompañan a las perífrasis verbales. » (Troya, 2003: 889)

⁵³ « Vale la pena destacar que las variables sociales Sexo y Grupo etario no han sido seleccionadas por el programa GoldVarb X, lo que indica que la alternancia posicional de los pronombres átonos en el español hablado de Caracas no está relacionado con factores sociales, sino solamente con los lingüísticos. » (Zabalegui 2008: 101)

⁵⁴ « Although three linguistic factors were significant for *ir*, no social variables were significant. [...] the chi-square tests for socioeconomic level, gender, and age were not statistically significant. » (Gudmestad 2006)

1.4.2.2.2. Facteurs pragmatiques

Dans ce que j'appelle « facteurs pragmatiques », j'inclus la distance avec le référent dont traitent Schwenter et Torres Cacoullos (2009) et qu'ils appellent « Topicality effect », le caractère animé ou non du référent (Davies 1995, Schwenter et Torres Cacoullos 2009, Zabalegui 2008) ainsi que la position du référent décrit par Troya Déniz pour le pronom *lo* (2003 : 886-887) que l'on pourrait rapprocher de l'effet de topicalité de Schwenter et Torres Cacoullos.

Dans leur étude, ces derniers constatent que plus le référent du clitique est « présent », autrement dit quand le référent est mentionné dans la même phrase et/ou répété plusieurs fois avant, plus le clitique se placera facilement à gauche du CV⁵⁵. Par contre, plus le référent sera « éloigné » du complexe verbal, plus la position à droite est favorisée.

Ces résultats semblent corroborés par le travail de Troya Déniz qui obtient des pourcentages de montée plus élevés avec *lo* quand le référent est exprimé (72% contre 65% quand il ne l'est pas) et quand le référent est antéposé (75% contre seulement 57% quand il est postposé). Il semblerait donc bien que quand l'information – « l'identité » du référent – est exprimée et connue, le clitique tendrait à se situer plus à gauche dans la phrase.

Ces résultats entrent en contradiction évidente avec le principe pragmatique de l'ordre des mots en fonction de l'accessibilité du référent développé par Givón (1988) et dont parle Nieuwenhuijsen (1999 : §4.4.). En effet, pour Givón, dans les langues avec un ordre des mots flexible, on aura tendance à placer à droite de la phrase les informations les plus accessibles, et donc plus la distance entre la mention du référent et le clitique est importante, plus le clitique devrait avoir tendance à se placer à l'avant –à gauche– de la phrase. Cette hypothèse est vérifiée par les données de

⁵⁵ Les auteurs obtiennent des pourcentages de montée de 79% quand le référent est mentionné dans la même phrase ou dans la phrase précédente avec une probabilité de .41 calculée par le logiciel GoldVarb de favoriser la position « enclitique », c'est-à-dire à droite du CV.

Nieuwenhuijsen pour le placement des clitiques en ancien espagnol : le clitique *a*, en effet, tendance à se placer plus facilement à gauche quand le référent est plus éloigné du verbe. Mais ce principe ne semble pas régir le placement du clitique dans les complexes verbaux en espagnol actuel d'après les résultats des travaux de Torres Cacoullos et de Zabalegui. A l'inverse, pour Myhill (voir Davies 1995 : 376) les éléments possédant un rôle thématique plus important ont tendance à se placer plutôt au début de la phrase, ce qui est effectivement vérifié dans les études que l'on vient de citer. C'est ce qui expliquerait que les clitics de première et de deuxième personne montent plus souvent que ceux de troisième personne, même si on vient de voir que ce n'est pas si évident que cela.

Selon cette hypothèse de Myhill, on peut prédire que les clitics dont le référent est animé auront davantage tendance à se placer à gauche que les clitics dont le référent est inanimé⁵⁶. Les résultats de Myhill que reprend Davies dans son travail illustrent bien cette hypothèse puisqu'il obtient 73% de montée avec *te/os*, 47% avec *me/nos*, 33% avec un clitic de troisième personne animée et seulement 18% avec un clitic de troisième personne non animée.

Le corpus de Davies présente des pourcentages qui iraient également dans ce sens avec 76% de montée avec un référent animé contre 62% avec un référent non animé.

Les différences sont également significatives chez Zabalegui et vérifient aussi cette hypothèse de Myhill puisque à l'écrit on a 41% de montée avec un animé contre 39% avec un inanimé⁵⁷ et à l'oral, la différence est bien plus importante avec 84% de montée avec un animé contre 67% avec un inanimé.

Par contre, dans leur travail, Schwenter et Torres Cacoullos ne peuvent pas vérifier cette hypothèse puisqu'ils obtiennent des résultats totalement contradictoires avec les auteurs précédemment cités avec 78% de montée avec un non animé contre

⁵⁶ D'après les travaux de Hopper (1993 : 157) repris par Nieuwenhuijsen (1999 : §4.3.2), il existerait une hiérarchie de l'animation que l'on pourrait schématiser ainsi :

entités humaines > entités animées > forces inanimées (le vent, la pluie, etc.) > entités inanimées

⁵⁷ Bien que les pourcentages soient très proches, les résultats sont statistiquement significatifs et le programme GoldVarb X montre que la probabilité du facteur « inanimé » de provoquer la position à droite est de 0.59 alors que pour le facteur « animé » elle n'est que de 0.40. (Zabalegui 2008 : 98)

70% avec un animé, ce qui va à l'encontre de leur prédiction et donc, de l'hypothèse de Myhill reprise ensuite par Davies.

1.4.2.3. Deux formes, deux fonctions ?

Dans la linguistique romane, car c'est elle qui nous occupe ici, on a voulu expliquer plusieurs phénomènes de l'évolution des langues en se basant sur des principes discutables. L'un des « principes » le plus répandu et qui a servi à expliquer bien des changements linguistiques en espagnol (et dans d'autres langues) est le principe d'économie⁵⁸. Ce principe est souvent formulé à travers la notion du « moindre effort » qui consisterait à éviter « toute situation de polymorphisme, c'est-à-dire l'existence de plusieurs formes pour une seule fonction (économie paradigmatique), ainsi qu'à construire des systèmes de relations les plus simples possibles (économie structurale) » (Barra Jover, 2009 : 106).

En diachronie, ce principe, toujours selon Barra Jover « nous oblige à trouver une explication causale à tout changement » ce qui, pour le placement des clitiques, se vérifie facilement. Jean-Claude Chevalier (1980), par exemple, dans son article sur le placement des clitiques en espagnol refuse d'envisager que ce qu'il appelle la *proclise* et l'*enclise* aient la même fonction. En fait, selon lui, le locuteur est absolument libre (Chevalier 1980 : 38), mais pas libre de choisir la place du pronom ; le locuteur est libre de choisir quelle fonction il veut donner au verbe et par rapport à ce qu'il aura décidé, il placera le pronom à gauche (proclise) ou à droite (enclise). Dans une phrase, le locuteur a le choix entre faire fonctionner le verbe comme support ('ce dont on parle') et apport ('ce qu'on dit sur à propos du support') simultanément, auquel cas, le pronom se placera à droite, ou alors comme apport uniquement ; alors il placera le pronom à gauche, ce dernier fonctionnant ainsi comme support de la phrase. Ce qui est intéressant dans ce travail c'est qu'il est précisé que chaque locuteur est libre de faire fonctionner le verbe comme il le désire. Il ne se situe donc pas dans la tradition qui veut rechercher les contextes qui favoriseraient toujours (ou souvent) telle ou telle

⁵⁸ Économie structurale comme le décrit Martinet (1970) et économie paradigmatique (Dardel 1983) notamment.

position, pratique par ailleurs qui ne permet que de découvrir « des tendances d'ordre statistique, [qui] ont fait conclure à des 'incertitudes' de la langue ».

Son travail sur le placement du clitique explique donc le « chaos » apparent dans les analyses statistiques, donnant plus d'importance au choix personnel et en cela, il existe une certaine proximité avec ce que je défends ici. Malgré cela, ce travail s'inscrit clairement dans la pratique linguistique « explicative » provoquée par l'axiome « deux formes, deux fonctions ».

Ce qui montre que cet axiome est extrêmement présent dans la linguistique romane, c'est que des travaux très différents les uns des autres cherchent toujours des différences fonctionnelles aux deux positions possibles pour les clitiqes.

Nieuwenhuijsen (1999) est obligée d'imaginer que les locuteurs de l'espagnol du XVI^{ème} siècle ont eu la capacité de changer en profondeur le système de placement du clitique, passant d'un système guidé par la dépendance phonologique et l'indépendance syntaxique du clitique dans un premier temps à un principe sémantique partagé par tous les locuteurs dans un deuxième temps⁵⁹. Peu importe l'époque étudiée, Nieuwenhuijsen trouve toujours une explication au placement du clitique (phonologique, syntaxique, pragmatique et sémantique). C'est, d'après Barra Jover un point de vue risqué et téléologique qui attribue « soit aux locuteurs d'une langue soit à sa structure interne une capacité prospective capable de guider (justifier) les changements introduits ».

Je ne peux ici que soutenir le point de vue de Barra Jover tant il est possible de trouver un nombre important d'explications différentes pour ce même phénomène du placement du clitique en espagnol. Ces explications semblent forcées à chaque fois par la présupposition du principe d'économie.

⁵⁹ En ancien espagnol, selon elle, le clitique était indépendant syntaxiquement ce qui lui permettait de se déplacer dans la phrase et de s'éloigner du verbe (on trouve notamment dans les textes anciens un grand nombre d'interpolations : syntagmes intercalés entre le pronom et le verbe), et en même temps, il était si faible phonologiquement qu'il nécessitait la présence d'un appui phonologique à sa gauche (ce qui expliquait qu'il ne se trouvait jamais en position initiale et qu'il pouvait également assez facilement s'apocoper). Ensuite, à partir du XV^{ème}-XVI^{ème} siècle, les cas d'interpolation vont diminuer fortement dans les textes (au XVI^{ème} siècle, Valdés [1535] 1998 : 250, critiquait l'interpolation « Paréceme también mal aquella manera de dezir [...] de *lo no* descubrir por de *no* descubrir/*lo* ») montrant que le clitique perd de son indépendance syntaxique pour gagner en dépendance sémantique puisqu'il ne peut plus s'éloigner du verbe dont il dépend sémantiquement.

En synchronie, ce principe d'économie amène les chercheurs à ne pas envisager que deux formes puissent avoir une seule et même fonction. Pour Bermúdez (2005), par exemple, il est inenvisageable que les constructions avec ou sans montée du clitique soient strictement synonymes⁶⁰ contrairement à ce qu'ont pu conclure d'autres auteurs comme Cinque (cité par Bermúdez 2005 : 172) parle de synonymie totale entre les deux usages. Apportant une petite nuance, certains chercheurs trouvent des différences stylistiques (mais pas sémantiques) comme Berta (cité également par Bermúdez qui parle de variantes libres que le locuteur choisit librement selon sa préférence personnelle, rejoignant ainsi Spaulding⁶¹ ou Dubois qui, dans sa *Grammaire espagnole*, écrit « c'est l'oreille qui en décide »⁶².

Contrairement à eux, Bermúdez pense que le placement du clitique à gauche ou à droite du complexe verbal conduit l'interlocuteur à interpréter l'auxiliaire comme étant plus ou moins modal. Il explique que la montée du clitique avec *deber* nous conduit à l'interpréter comme un auxiliaire épistémique (sauf s'il est suivi d'un verbe d'action auquel cas, peu importe le placement du clitique, on l'interprétera toujours comme un déontique) alors que la position à droite du clitique nous fait interpréter *deber* comme un déontique (sauf si l'infinitif est composé, dans ce cas, on l'interprète comme un épistémique) :

(27) a. —... y la obligación que tiene un hombre, **debe tenerlo** también al mismo tiempo la mujer.

b. —Eh... no sé qué otras, tú **las debes tener**, ¿o no?

(28) a. —... Siempre he pensado que el hombre **debe conocerse** primero a sí mismo y a su ambiente, y después...

b. —Usted **lo debe conocer** mucho.

⁶⁰ « Una noción central (si no definitoria) de la lingüística cognitiva es que la forma de una expresión lingüística refleja una organización cognitiva particular, y que por lo tanto las diferencias formales reflejan diferencias semánticas. Cada elección, tanto léxica como gramatical, tiene valor semántico [...] » (Bermúdez, 2005 : 169)

⁶¹ « These cases are enough to illustrate the role personal preference plays in this matter » (Spaulding 1927 : 346)

⁶² Je reprends ici les deux exemples cités par Castillo Lluch (2002 : 136).

- (29) a. Eso no hay derecho; eso no **lo debe hacer** una mujer. Una mujer así puede trabajar en su casa.
- b. —Con razón. A... yo creo que este aparatito **debe haberse** gastado ya toda la... ¿eh?⁶³

Dans les exemples (a) l’auxiliaire *deber* est interprété comme un déontique (à cause de la position à droite du clitique pour les exemples (27) et (28) et du verbe d’action dans (29)) alors que dans les exemples (b) il est interprété comme un épistémique (à cause de la position à gauche pour les deux premiers exemples et du verbe à l’infinitif composé dans le dernier).

Notons que ces 6 exemples issus d’un corpus oral, donc réels, illustrent parfaitement son hypothèse : le placement du clitique semble en effet amener, aider l’interlocuteur à interpréter « convenablement » la valeur de l’auxiliaire. Par la suite, l’auteur essaie de justifier cette hypothèse grâce à une série de schémas représentant les structures qu’il décrit « démontrant » ainsi que son hypothèse est juste et vérifiée. Mais à la lecture de cet article et à la vue de ces schémas, je me suis souvenu d’une remarque d’Oswald Ducrot (1995) à propos des guillaumiens (c’est moi qui souligne) :

*[...] on a pu reprocher aux guillaumiens de ne pas toujours se demander si leurs « explications » étaient vraiment explicatives, et s’ils n’accordaient pas aux schémas dont leurs exposés sont ornés **une valeur un peu magique**.*

Ici encore, l’appartenance à une « tradition » linguistique semble contraindre le chercheur à trouver une explication à ce phénomène de variation en espagnol afin de trouver une différence sémantique entre les deux variantes et ce, à tout prix.

L’approche que je présenterai dans le chapitre 2 voudra s’éloigner de ce principe d’économie, de l’axiome « deux formes, deux fonctions », ou du moins, ne pas s’enfermer dans cet axiome en acceptant l’idée qu’on peut avoir une seule fonction pour deux formes. On verra que l’objectif de cette thèse n’est pas de vouloir expliquer à tout prix les causes et les différences entre les deux constructions mais plutôt

⁶³ Je cite les exemples (14), (15), (17) et (18) de Bermúdez (2005 : 175-176)

d'observer et d'analyser le phénomène en apportant des explications et justifications linguistiques quand il semble y en avoir et en acceptant que parfois, certains comportements, certaines constructions ne pourront être expliquées ni prédites.

1.4.3. Problèmes liés à l'analyse automatique de corpus électroniques

Barra Jover (2007 : 97-101) pose le problème de la représentativité en diachronie en discutant de la « représentativité restreinte dans l'échantillonnage ». Autrement dit, puisque la plupart des corpus présentent au mieux un déséquilibre au niveau des genres (beaucoup de textes littéraires et très peu de textes juridiques par exemple, où la langue utilisée peut être bien plus proche de ce qui se disait à l'époque étudiée), au pire l'absence de certains genres, il est difficile de décrire un phénomène linguistique en promouvant les occurrences trouvées au rang de représentation dans une langue parce qu'elles peuvent se limiter à un genre discursif et donc, ne pas « appartenir » à la grammaire d'un locuteur lambda.

On peut imaginer que pour des raisons de rythme ou de syllabes, certains poètes espagnols classiques aient dû avoir recours à l'une ou l'autre position sachant que si le pronom se place en fin de vers, il modifiera forcément la rime⁶⁴.

1.4.3.1. Le problème du « n+1 texte » (Barra Jover 2007)

Mais un des problèmes qui me semblent le plus intéressant dans le cas qui nous occupe est celui du « n+1 texte » que Barra Jover (2007 : 99) formule ainsi :

Problème du n+1 texte : une conclusion obtenue à partir d'un ensemble de n textes ne garantit jamais de prédictions sur ce qui peut arriver dans un n+1 texte.

⁶⁴ Je laisse cette question en suspens pour de futures recherches mais notons tout de même cet exemple issu du CDE de Davies :

(30) El veneno y la triaca-Calderón : ¡Con qué asombro *lo creo /saber* si en mí la hay deseo!

La montée aurait clairement empêché d'obtenir 8 syllabes dans les deux vers, l'auteur a pu avoir recours à cette montée sans pour autant les produire dans son idiolecte au quotidien ni sans que cela signifie que d'autres locuteurs de l'époque produisaient ce genre de construction.

On ne peut pas savoir si un phénomène linguistique est impossible (s'il n'a pas été attesté) à un moment donné ni qu'il va se reproduire (s'il a été attesté) régulièrement dans d'autres textes ou chez d'autres locuteurs du fait qu'on n'a pas accès à toute la production écrite et/ou orale dans une langue.

L'absence de montée du clitique dans un corpus diachronique comme le *CDE*, par exemple, ne signifie pas forcément qu'elle ne peut pas être présente dans un autre texte qui n'a pas été intégré dans le corpus choisi. En effet, on a accès à une infime partie de ce qui a pu ou peut être produit par les locuteurs d'une langue à une époque donnée, ici, l'espagnol. Par conséquent, les résultats et les certitudes qui apparaîtraient après analyse d'un corpus électronique sur l'inexistence d'une construction peuvent être balayés par un nouveau texte où cette construction serait possible.

Cela implique-t-il qu'il faille si facilement placer au rang de représentation la ou les occurrences de cette construction apparue dans un texte ? Je ne le pense pas, par contre, on ne peut pas non plus refuser qu'il existe une possibilité pour que cet exemple ait été partagé par d'autres locuteurs.

Prenons un exemple concret : une recherche dans le *CDE* de la montée des clitiques dans le complexe verbal *lamentar + infinitif* ne donne aucun résultat. Doit-on en conclure que la montée du clitique a toujours été impossible en espagnol ? Sûrement pas. La présence d'un pronom clitique à gauche de ce complexe verbal est une possibilité logique en espagnol. D'ailleurs, une recherche assez précise sur le moteur de recherche Google nous montre que la montée du clitique dans ce complexe verbal est tout à fait possible⁶⁵ :

(31) SuperSmashBros64Dojo!!!: Si hay alguien del Flamengo leyendo esto **le lamento decir** que a Ronaldinho se le esta acabando la magia (...)

⁶⁵ La recherche effectuée le 22/06/2012 :

"me|te|lo|la|le|nos|os|los|les|las lamento|lamentas|lamenta|lamentamos|lamentais|lamentan decir" qui implique qu'on ne recherche que les formes de *lamentar* au présent suivies du verbe *decir* à l'infinitif donne environ 142000 résultats.

(32)Dark Zero: Pues **te lamento decir** que ya va a ocurrir. Los unicos que se benefician son aquellos con dinero... o que tengan familias con empresas fuertes.

(33)Patricia: ESPERO QUE SELENA NO LE HAGA DAÑO A JUSTIN POR QUE **LO LAMENTO DECIR** PERO PARECE QUE JUSTIN ESTA ENAMORADO⁶⁶

Ces exemples ne permettent pas d'affirmer de manière claire que la montée du clitique avec *lamentar + infinitif* est possible en espagnol mais ils permettent de douter de son « impossibilité » parce que si on a trouvé ces occurrences sur Google, il est tout à fait possible de rencontrer le même type de construction dans un texte écrit au XVIIème siècle par exemple.

On voit bien qu'en diachronie, ce problème du n+1 texte est crucial du fait qu'on traite le corpus comme un « hypertexte » (c'est-à-dire comme une masse unie d'idiolectes différents) dans le but d'expliquer un phénomène linguistique particulier ou de vérifier nos hypothèses. Or, le doute doit toujours demeurer car si on s'appuie exclusivement sur ce type de données, on ne pourra jamais être sûr de ce qu'on avance et de ce qu'on conclue.

Mais, bien évidemment, ce problème ne touche pas que les travaux en diachronie. En effet, certains auteurs affirment que certains cas de montée du clitique sont impossibles en espagnol (on vient d'en voir un contre-exemple avec *lamentar + infinitif*). C'est le cas par exemple de Castillo Lluch (2002 : 130) qui explique que :

En revanche les verbes d'opinion (creer) et de langue (decir, afirmar, negar, asegurar...) ainsi que les verbes psychologique (odiar, gustar, apetecer, adorar, lamentar, sentir) et les verbes impersonnels (haber que, parecer, convenir...) ne permettent pas la montée des clitiques.

⁶⁶ Pour ces trois exemples, j'ai indiqué le pseudo des internautes ayant produit ces énoncés. En ce qui concerne les deux premiers, il semblerait qu'ils viennent tous deux d'Amérique, le premier affirmant habiter en Colombie et pour le deuxième le forum est hébergé au Pérou (<http://www.forosperu.net> consulté le 22/06/2012) alors que le troisième semble être espagnol mais rien ne peut nous permettre d'en avoir la certitude.

Cette opinion est soit basée sur l'analyse d'un corpus, soit sur de précédentes études comme celle de Fernández Soriano (1999 : 1262-1264) qui parle également d'impossibilité pour le clitique de monter dans ces contextes.

Davies (1995 : 370), de son côté, associe clairement l'absence d'une construction dans un corpus avec son impossibilité dans la langue :

For example, as the data from the study will show, with many verbs clitic climbing is only partially (a) or completely unacceptable (b) :

(2a) ?? ella los deseaba [comprar__]

*(2b) * ella los anhelaba [comprar__]*

Même s'il parle ici d'acceptabilité, le fait d'associer ce terme aux données du corpus (on comprend que le contexte de l'exemple (2b) n'apparaît jamais) sous-entend que cette construction n'existe pas en espagnol, n'est pas possible et n'est donc pas acceptable.

Ici se pose à nouveau le problème du n+1 texte ; on vient de voir qu'avec *lamentar* il est possible de rencontrer un nombre très important de cas de montée du clitique alors que celle-ci est impossible selon Fernández Soriano et Castillo Lluch. On imagine et prédit l'inexistence d'une construction en fonction de son absence dans le corpus analysé ce qui pose un problème méthodologique évident car elle mène à des hypothèses voire même à des conclusions discutables. Ceci illustre très bien à mon sens les propos de Barra Jover (2007 : 100) : « La régularité nous pousse à faire une prédiction sur ce que nous n'avons pas encore vu, mais cette prédiction n'a pas de justification conceptuelle ».

Revenons à cette « liste » que propose Fernández Soriano de complexes verbaux n'admettant pas la montée du clitique : selon elle, la montée est impossible avec les verbes impersonnels⁶⁷. On peut imaginer que cette affirmation s'appuie sur des corpus

⁶⁷ « Los verbos impersonales tampoco atraen a los clíticos de su complemento » (Fernández Soriano, 1999 : 1263). Le terme de 'complément' pour se référer au deuxième élément du complexe verbal me semble discutable puisque, je le rappelle, je crois que ce deuxième élément (V2) ne fonctionne pas comme complément de V1 mais que tous deux fonctionnent comme un seul verbe. D'ailleurs, l'impossibilité de répondre « *Sí, lo estoy. » à la question « ¿Estás preparando el almuerzo? » montre bien que V2 n'est pas complément de V1 dans les périphrases verbales puisqu'on ne peut le

actuels (c'est du moins la méthode utilisée par Castillo Lluch) où on n'a trouvé aucune occurrence de montée avec la construction *haber que + infinitif* par exemple. Ne trouvant aucun exemple, les linguistes déduisent que « lo hay que decir » est impossible en espagnol et comme ils ne trouvent pas plus d'exemples avec *parecer + infinitif* ils déduisent que la montée est impossible avec des verbes impersonnels, ce qui pourrait, me semble-t-il, être accepté et partagé par un grand nombre de locuteurs natifs. Cette dernière déduction est le symbole de la tendance dont on a déjà parlé plus tôt à vouloir absolument tout justifier, à toujours vouloir trouver des explications causales à des faits linguistiques dits « impossibles »⁶⁸.

Or, ce qu'on constate c'est que les chercheurs, dans leur grande majorité (si ce n'est tous), qui étudient ce phénomène après ces travaux descriptifs (comme celui de Fernández Soriano par exemple) basent leurs études sur cette hypothèse et acceptent l'impossibilité de la montée des clitiques avec *haber que + infinitif*. Cependant, on doit considérer qu'en diachronie, comme le souligne Barra Jover (2007 : 100) :

La garantie qu'une séquence n'existe pas vient finalement de l'explication que l'on a trouvée à sa possible inexistence. Ce qui revient à dire que le raisonnement déductif a fini par s'imposer et que tout le château risque de s'écrouler grâce à un n+1 texte.

C'est exactement ce qui se produit avec la séquence *clitique + haber que + infinitif* : on n'a pas trouvé d'exemples de cette séquence dans un corpus ; donc on cherche une explication à cela et cette explication devient la garantie de l'inexistence de la séquence. Et comme cette explication est devenue une garantie, qu'on a la certitude que cette séquence n'existe pas, on ne cherche pas à la trouver et si on la trouve on pourra sans aucun problème rejeter l'occurrence en affirmant (peut-être un peu trop vite) qu'il s'agit au mieux d'un accident, au pire d'une grave faute. La certitude due à

remplacer par un complément COD. Mais outre ce problème de terminologie, l'affirmation de l'auteur me semble tout à fait exagérée comme s'il s'agissait d'une règle absolue.

⁶⁸ Pour l'impossibilité de la montée du clitique avec les verbes psychologiques, Castillo Lluch (2002 : 137) avance l'explication suivante : « Ils se caractérisent par le fait de posséder un sujet 'expérimentant' et non pas 'agent' ».

l'explication trouvée conduit donc les chercheurs à ne plus essayer de falsifier l'hypothèse.

Pourtant, des exemples de montée avec ce complexe verbal se trouvent assez facilement sur Internet⁶⁹.

(34)wiraxbox360: Parece que las informaciones que nos vienen de Libia **las hay que mirar** con lupa.

(35)Caerulum: Querría saber a que edad **le hay que dejar de dar** la papilla a una ninfa, la mia tiene unas 4 semanas (poco más) y cuando le pongo cosas delante las intenta picar y cuando lo dejo suelto pica todo lo que encuentra. ¿Alguien sabe cuando le tengo que dejar de dar la papilla?

(36)Lorena: Eso si el aliño **lo hay que preparar** un dia antes porque hay que dejarlos macerar toda la noche.

Si on utilise Internet comme hypertexte, on ne peut que refuser l'explication de l'impossibilité de la montée du clitique avec *haber que + infinitif*. Les cas de montée rencontrés sont évidemment bien plus rares que les exemples avec le clitique à droite, mais leur présence ne semble pas être accidentelle et surtout, ces exemples n'ont jamais provoqué de réaction de la part des autres internautes ayant lu ces messages, indiquant que cette position n'est pas si « inacceptable » que ne le pense Davies.

Il faut admettre, me semble-t-il, qu'il n'est pas forcément utile de vouloir tout expliquer parce qu'on a vu que les explications peuvent avoir des bases extrêmement fragiles puisqu'induites d'une observation de données forcément très limitée et partielle de la production d'une langue. Il est tout aussi vain de vouloir rajouter toujours plus de textes ou d'enregistrements dans les corpus que l'on traitera comme

⁶⁹ L'exemple (34) est issu du même forum péruvien que (32) et j'ai trouvé au moins deux autres exemples de montée avec *haber que + infinitif* chez d'autres participants à ce forum :

(37)Romeo2k: No te hace mejor, pero **lo hay que llevar** con orgullo igualmente. Cada quien hace con su cuerpo lo que le dé la gana.

(38)Mantaro: Yo no digo que no hay que tener blindados, claro que **los hay que tener**.

Pour les exemples (35) et (36) les locuteurs semblent être espagnols : Caerulum vit en Galice et Lorena dans les Asturies. Remarquons également dans l'exemple (35) deux constructions avec *haber que + infinitif* avec et sans montée du clitique.

hypertexte parce que malgré cela, il y aura toujours une possibilité pour qu'un n+1 texte vienne contredire ce que le corpus analysé nous avait fait conclure.

Admettons également qu'il est inutile, dans l'étude du placement des clitiques dans les complexes verbaux, d'affirmer que telle ou telle construction n'existe pas ou est impossible parce que jamais nous ne pourrions en avoir la certitude empirique.

1.4.3.2. Des recherches difficiles voire impossibles à effectuer

Comme cela vient d'être remarqué, nous n'avons accès qu'à une infime partie de la production dans une langue dans les corpus informatisés, mais en plus, et même dans le cas utopique où nous pourrions y avoir accès dans un corpus informatisé « parfait » et complet, celui-ci continuerait de présenter des limites importantes pour le linguiste ; des limites notamment dans ce que le chercheur peut lui demander⁷⁰.

Notons qu'avec le *CDE* de Davies, des progrès ont été réalisés dans l'étiquetage de corpus informatisés en espagnol. Si aujourd'hui on peut interroger un corpus sur des constructions assez complexes, il faut néanmoins accorder toute sa confiance en son étiquetage, des erreurs pouvant s'être glissées pouvant ainsi conduire le chercheur vers de mauvaises pistes. Comment être sûr par exemple que tous les cas d'apocopes et/ou d'enclises sur l'élément précédent⁷¹ en ancien espagnol aient bien été étiquetés ? On ne peut pas en être sûr. Pire, il est très fortement probable que ces cas où le clitique est apocopé ne puissent pas être recherchés en même temps que les autres cas. Pour pouvoir interroger le *CDE* sur les cas de montée avec un clitique apocopé, il faudrait pouvoir trouver tous les éléments sur lesquels pouvaient s'appuyer les pronoms atones à l'époque ce qui représente une masse de travail extrêmement importante et surtout très difficile à réaliser. Or, si on n'effectue pas ces recherches, on passe à côté d'un nombre très important de cas. Donc, malgré la base de données immense de ce corpus (100 millions de mots), les limites sont encore très importantes.

⁷⁰ Barra Jover (2007 : 103-104) se pose les mêmes questions et émet les mêmes doutes en ce qui concerne les corpus informatisés.

⁷¹ Comme dans cet exemple issu du *CDE* en effectuant la recherche **quel [querer] [vr*]** qui donne 135 occurrences :

(39) Estoria de España II-Alfonso X: Aboeça Aboeça aquel Alcayde que tenie el Castiello sopo el pleyto de como andaua. & enuio dezir al sennor de Denia **quel querie dar** aquel Castiello si diesse conseio a ampararle.

Malgré cela, on peut envisager comme l'explique Barra Jover que « ces limites peuvent, parfois, être provisoires car les corpus diachroniques finiront, tôt ou tard, par être étiquetés syntaxiquement de façon à accepter des questions sur tout type de séquences ». Il est donc possible que dans quelques années, le *CDE* permette d'être sûr que ces exemples de pronoms enclitiques et apocopés soient étiquetés comme les autres pronoms.

Il est cependant difficile qu'un étiquetage, aussi complet et performant soit-il, permette d'effectuer toutes les recherches de constructions syntaxiques. Il est par exemple très difficile (impossible ?) d'analyser le phénomène de montée du clitique dans les complexes verbaux en espagnol dans des contextes syntaxiques complexes tels que l'interposition ou quand on a deux verbes (soit V1, soit V2) coordonnés.

En effet, le *CDE*, actuellement, traite comme « mot » toute suite d'un caractère ou plus. Par conséquent, quand on veut interroger le corpus sur la montée du clitique lorsque trois mots sont intercalés entre V1 et V2, on obtient des résultats totalement faussés et dont il faut dépouiller chaque exemple puisque sont inclus les points de suspension (trois points = trois mots), ou alors des exemples avec un seul mot intercalé entre deux virgules, etc. Tout ceci complique énormément la tâche du chercheur, mais ici encore on peut envisager que des progrès pourront être faits dans le futur. En ce qui concerne la coordination de deux verbes, il faudrait penser à tous les éléments qui pourraient être intercalés (conjonctions de coordination, virgules, mots intercalés, etc.). Encore une fois, le corpus informatisé ne permet pas de répondre de manière satisfaisante à ce genre de problème. La seule solution possible reste alors le dépouillement « artisanal », « humain » de chaque exemple, mais cela représente une somme de travail si énorme (sans compter les défaillances humaines tout à fait possibles également) que des chercheurs, face à ces difficultés et à ces limites des corpus informatisés, pourront « oublier » consciemment (par résignation devant ces limitations) ou inconsciemment (il est si facile et rapide de faire des recherches précises et simples qu'on ne pensera pas à analyser des constructions plus problématiques et complexes) d'étudier ces phénomènes.

1.4.4. Problèmes liés à l' « idéal » représenté par la norme

Les cas de montée dont on vient de parler, dits « impossibles » par certains auteurs semblent être considérés de cette manière pour deux raisons : la première est qu'ils ne sont pas attestés dans les corpus que ces auteurs ont analysés (c'est ce qu'on vient de voir), et la deuxième est qu'ils ne sont pas grammaticaux. Quand on parle de l'(a)grammaticalité d'une forme, on la compare forcément à un objet on ne peut plus abstrait, un objet idéal (voir Barra Jover 2010 : 5) que l'on nomme « l'espagnol » (ou, le cas échéant « le français », « l'anglais », etc.).

Mais d'où vient cet « idéal » et qu'est-ce que cela implique en ce qui concerne le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol ?

Pour répondre à la première question, soulignons que cet « idéal » est, selon les termes de Barra « logiquement l'effet de l'existence d'idiolectes intersubjectivement isomorphiques dans un espace donné », autrement dit, c'est la multiplicité d'idiolectes plus ou moins proches les uns des autres qui donne naissance à cet « idéal » (qui donc, par définition, n'est pas un objet « réel »). Mais à partir du moment où cet idéal apparaît, il n'est plus le simple reflet de cet isomorphisme d'idiolectes mais il devient « la cause de l'existence des idiolectes » toujours selon Barra Jover et même le patron à travers lequel seront décrits ces idiolectes.

L'idéal est donc considéré comme « un objectif à atteindre » par les locuteurs, et toute production qui s'éloigne trop de cet objectif est considérée comme agrammaticale, c'est-à-dire comme n'étant pas de « l'espagnol » (ou « du français », etc.)

De plus, dans certaines langues (l'espagnol et le français en font partie), la pression sociale à laquelle sont soumis les locuteurs se sentant « obligés » de tout faire pour atteindre cet idéal fait que, parfois, il peut y avoir un décalage très important entre la production réelle d'un locuteur (un énoncé agrammatical) et ce qu'il pense produire (un énoncé grammatical). À ce propos, dans Iglesias (2012a) sur l'ordre des pronoms compléments de troisième personne combinés (comme dans « je lui le donne »), il a été proposé à certains locuteurs produisant ce type d'inversion (*lui le, lui la, lui l', etc.*) de « juger » certaines phrases avec ou sans inversion. Pour un des locuteurs chez qui

avait été attestée personnellement une très forte tendance à l'inversion⁷², on a obtenu des résultats illustrant parfaitement la situation « névrosée » dont parle Barra Jover dans laquelle se retrouvent certains locuteurs à cause de cette pression liée à « l'idéal ». En effet, ce locuteur pense pouvoir produire tous les énoncés avec l'ordre standard (obtenant un score de 12/12) mais pense ne pas produire d'énoncés avec inversion des pronoms (son score étant de 0/12).

On voit bien, à la lumière de ces résultats, que ce locuteur refuse d'accepter que cette construction existe dans son idiolecte. La raison semble évidente : ce refus est sans aucun doute dû à son aspiration à atteindre « l'idéal », peu importe si sa production réelle est en décalage avec cet objectif et avec ce qu'il pense produire.

Ce déni que Barra Jover (2010 : 6) qualifie de « folklorique » pose problème quand il devient l'angle à travers lequel seront décrites certaines constructions par des locuteurs non-naïfs, les linguistes. Avec ce type de constructions, cette comparaison avec l'idéal peut entraîner deux comportements assez proches finalement.

Le premier consiste tout simplement à nier l'existence de cette construction (en ne la mentionnant pas ou en affirmant l'impossibilité de son existence). C'est ce qui se passe avec la montée des clitiques dans des complexes verbaux impersonnels notamment (*haber que + infinitif, parecer + infinitif*, etc.), ou alors, avec l'inversion des clitiques de troisième personne en français qui n'apparaît tout simplement pas dans les grammaires traditionnelles du français⁷³. Ce « déni » peut s'expliquer par la rareté de la construction en question et donc, par l'ignorance réelle de la part du linguiste de son existence.

Le deuxième comportement consiste à déclarer le phénomène comme marginal (régional, argotique, etc.). C'est ce que fait Grevisse pour l'inversion des clitiques de troisième personne par exemple.

⁷² Je n'ai pas l'impression de l'avoir entendu prononcer une seule fois, dans un contexte de communication détendu, relâché, un énoncé avec les deux pronoms dans l'ordre standard dans une phrase du type : *je le lui donne*.

⁷³ On trouve néanmoins une référence à ce phénomène dans Grevisse (2010 : 281) : « Dans certaines régions du Midi, on a généralisé l'ordre objet indirect + objet direct : // *LUI LE donne*. Cela s'entend aussi en Bretagne. »

Dans les deux cas, on constate clairement que la construction en question est décrite (quand elle l'est) dans un rapport d'infériorité évident avec l'idéal. D'autre part, ces jugements grammaticaux ou ces dénis d'existence, parfois, impliquent d'autres problèmes.

En effet, il faut constater qu'aucune étude sur le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol ne s'est jamais intéressée à ces constructions qualifiées d'impossibles ou inexistantes par certains auteurs. Cela semble logique : puisque A n'existe pas, on ne peut ni l'observer, ni l'analyser. Mais cette attitude est au mieux un déni inconscient (le linguiste n'a pas conscience de l'existence de A), au pire une solution de facilité (le linguiste ne cherche pas à confirmer si effectivement A n'existe pas car la tâche est trop difficile).

Dans les deux cas, il semble clair que les chercheurs passent ici à côté d'un objet d'étude, d'une part totalement pertinent et d'autre part extrêmement intéressant et utile, il me semble, à la compréhension du phénomène dans sa globalité.

1.4.5. Conclusions

Comme je l'ai répété plusieurs fois, il ne s'agit pas ici de critiquer les études précédentes portant sur le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol, ni leurs résultats et conclusions qui sont incontestables (malgré quelques choix méthodologiques discutables parfois) puisque statistiquement significatifs (par exemple en ce qui concerne le placement selon l'élément précédent, ou selon le clitique utilisé, etc.). Et pourtant, on s'aperçoit facilement qu'elles ne sont pas forcément partagées dans toutes les études. On a pu voir notamment que plusieurs conclusions auxquelles arrivaient certains auteurs, dans leur volonté de confirmer leurs hypothèses, n'étaient pas toujours vérifiées dans d'autres travaux. Je pense ici notamment à l'hypothèse qui dit que la montée du clitique est favorisée quand son référent est animé : hypothèse vérifiée chez certains auteurs mais pas chez d'autres (Schwenter et Torres Cacoullos 2009).

Il semble assez clair ici que si le problème ne peut venir de la méthode utilisée lorsque celle-ci est comparable, les différences ne peuvent donc provenir que du

corpus utilisé comme j'espère l'avoir démontré dans les paragraphes précédents. Toutes les études citées nous offrent un panorama assez confus de la situation du placement du clitique dans les complexes verbaux en espagnol actuel. De plus, les différences que l'on peut rencontrer dans ces études ne font qu'amplifier cette impression de « chaos » qui régirait le placement des clitiques. On a vu que quand on utilise un corpus (informatisé ou non) comme hypertexte (c'est-à-dire en mélangeant toutes les productions de tous les locuteurs inclus dans le corpus) des problèmes liés à la nature même de ce corpus empêchent d'obtenir des résultats concluants du fait des conclusions parfois divergentes.

Dans ce type de corpus « hypertexte » on ne peut donc obtenir et analyser qu'une somme d'exemples, il est vrai, parfois très conséquente et assez proche de ce qu'on peut trouver au quotidien, mais qui ne fait apparaître que ce « chaos » dont je parlais plus haut, chaos difficile voire impossible à comprendre et à analyser de cette manière.

C'est pourquoi, dans le chapitre suivant, je vais proposer que l'accès à une grammaire individuelle (Barra Jover 2007) est une possibilité très intéressante pour analyser le placement des clitiques en espagnol d'autant que plusieurs auteurs avaient déjà avancé qu'il existe des différences très importantes selon les locuteurs comme le souligne Castillo Lluch (2002 : 134-135) :

À ce point, il convient de citer que Spaulding (1927 : 346) et Colburn (1928 : 428) dans leurs travaux respectifs font remarquer que le choix entre l'une et l'autre possibilité varie considérablement en fonction des auteurs. Dans nos documents on constate parfois aussi des différences significatives entre les locuteurs (p. ex., entre les deux locuteurs de Caracas les statistiques varient entre 43% de montée du clitique et 57% d'adjonction de celui-ci à l'infinitif pour le premier et 90% - 10% respectivement pour le deuxième).

Il est tout de même assez étonnant que pour une construction apparemment aussi sujette à la variation interindividuelle, cela ayant été montré par les deux premières études sur le sujet, aucune étude n'ait considéré opportun de creuser dans cette direction.

CHAPITRE 2

Quelle méthode pour décrire ce chaos ?

2.1. Introduction

Dans le premier chapitre, j'ai voulu montrer que, malgré un intérêt évident porté par les linguistes à cette question, aujourd'hui encore, il semble impossible d'expliquer de manière satisfaisante ce phénomène de variation. Beaucoup de chercheurs se sont attelés à dépasser ces lacunes à ce sujet, mais tous ne trouvent pas les mêmes explications. La seule constatation à laquelle on peut raisonnablement aboutir est qu'il existe en espagnol une variation très importante dans le placement des clitiques quand ceux-ci accompagnent des complexes verbaux. C'est en ce sens que je parle de « chaos » parce que ce phénomène semble ne pouvoir répondre qu'à des tendances plus ou moins fortes et plus ou moins partagées par l'ensemble des locuteurs ; des tendances qui semblent avoir évolué avec le temps sans que jamais une des possibilités ne disparaisse¹. Je suis arrivé à la conclusion que l'impossibilité réelle d'arriver à formuler des conclusions et explications cohérentes et communes à tous les chercheurs ne peut être due qu'à des défaillances au niveau de la méthode (ou des méthodes) employée(s) et dans le présent chapitre je présenterai une alternative qui, selon moi, permettra de mieux comprendre le phénomène de variation dans l'ordre des pronoms clitiques dans les complexes verbaux en espagnol.

Dans un premier temps, je vais m'intéresser au « problème » du corpus, en détaillant tout d'abord la composition de ceux que j'utilise pour ce travail. On verra

¹ Cette question sera étudiée et observée dans la deuxième partie lorsque nous comparerons ce phénomène en espagnol et en français notamment.

*Chapitre 2 :
Quelle méthode pour décrire ce chaos ?*

notamment que en dépit des limites des vastes corpus électroniques utilisés comme hypertexte (§1.4.3.), ce type de corpus présente malgré tout un intérêt certain et je ne pense pas qu'il soit nécessaire ni même intéressant de ne pas tenir compte de ces données. Mais surtout, je présenterai le corpus d'idiolectes qui constitue la nouveauté et l'intérêt principal de cette étude ; corpus que je décrirai et critiquerai également, toujours dans ce §2.2.

Dans un second temps, il sera question du choix des éléments qui seront analysés dans ce corpus d'idiolectes. En effet, si l'un des problèmes principaux provoquant ce « chaos » apparent est dû au choix même d'un « hypertexte » comme corpus, il semble assez clair et évident, comme je pense l'avoir montré dans les §1.2.2. et §1.3., que les choix de complexes verbaux et de clitiques opérés par les chercheurs peuvent également expliquer les différentes conclusions auxquelles ils arrivent.

2.2. Le corpus

2.2.1. Un corpus d'idiolectes : la solution ?

Puisqu'un vaste corpus utilisé comme « hypertexte » ne permet pas de comprendre de manière satisfaisante le phénomène de montée des clitiques, il faut trouver une solution méthodologique pour surmonter cet obstacle. Comme on l'a déjà vu dans le chapitre précédent, la position des clitiques semble dépendre en grande partie de choix individuels et, en ce sens, l'analyse et le dépouillement d'idiolectes paraît être une alternative assez évidente. Ce dépouillement d'idiolectes est la méthode que propose Barra Jover (2010 : 4) pour qui « la seule entité observable en tant que telle serait la grammaire (dans le sens large du terme) d'un sujet x à un moment t . ».

Dans les paragraphes suivants, j'expliquerai d'abord les raisons qui m'ont mené à opter pour ce type de corpus en exposant l'intérêt nouveau et certain que présente cette méthode de dépouillement d'idiolectes. Je présenterai ensuite la composition du corpus d'idiolectes choisis pour analyser la montée des clitiques ; et j'exposerai enfin la méthode utilisée pour analyser ce corpus en présentant les qualités et défauts de ce type d'analyse et de corpus en ce qui concerne ce travail.

2.2.1.1. Le dépouillement d'idiolectes (Barra Jover 2007) et le concept de variantes invisibles (Barra Jover 2009)

Le dépouillement d'idiolectes est la méthode que propose Barra Jover (2007) afin de pouvoir répondre à des questions plus précises et pertinentes que ce que permet l'analyse d'un corpus traité comme hypertexte puisque selon lui, l'unique question qu'on peut se poser (y répondre est pour le moins difficile voire impossible) est « La séquence X appartient-elle à la langue Y ». Dans ce cadre, le chercheur se pose la question du changement linguistique, d'un état de choses A qu'on jugerait être la cause d'un état de choses B . Ainsi, « L'hypothèse ' B apparaît parce que A ' devient le conditionnel expérimental ' $\text{si un locuteur } X \text{ produit } B, \text{ alors ce même } X \text{ doit produire } A'$. » (Barra Jover 2007 : 110).

L'analyse d'un hypertexte ne permet de constater, d'après Barra Jover (p . 109), que quatre possibilités,

quatre résultats dont aucun n'a le rang d'une réfutation ou d'une corroboration empirique :

- 1) Il n'y a pas d'exemples de B et il y a des exemples de A.*
- 2) Il n'y a pas d'exemples de A et il y a des exemples de B.*
- 3) Il n'y a ni exemples de A ni de B.*
- 4) Il y a des exemples de A et de B.*

A l'inverse, le dépouillement d'idiolectes apportera six résultats (p . 110) :

- 1) Je ne trouve ni A ni B dans aucun texte.*
- 2) Je ne trouve que A dans certains textes.*
- 3) Je ne trouve que B dans certains textes.*
- 4) Je trouve A dans certains textes et B dans d'autres, ils ne coïncident pas nécessairement.*
- 5) Je trouve A dans certains textes et B dans une partie de ces mêmes textes.*
- 6) Je trouve A et B dans les mêmes textes.*

Pour que l'hypothèse « B apparaît parce que A » soit vérifiée (provisoirement comme le souligne Barra Jover), il faut se trouver dans les cas 5 et 6.

Cette méthode est extrêmement utile pour vérifier l'hypothèse de départ parce que plus on effectuera de tests (c'est-à-dire plus on élargira le corpus), plus l'hypothèse courra de risques d'être rejetée, mais plus elle tient plus elle sera vraisemblable et solide.

On voit bien ici tout l'intérêt d'une telle démarche scientifique et inductive pour décrire des phénomènes diachroniques et également l'intérêt de s'éloigner de la question stérile « X appartient-elle à la langue Y ? ». Dans la méthode que j'utiliserai, de dépouillements d'idiolectes, je chercherai plutôt à répondre à la question : « Dans quel(s) contexte(s) C, le locuteur X peut-il produire l'expression Y ? » ou la question inverse, tout aussi intéressante : « Dans quel(s) contexte(s) C, le locuteur X ne produit-il *jamais* l'expression Y ? ».

Cette méthode, que Barra Jover utilise principalement dans un cadre diachronique est, d'après moi, tout à fait transposable en synchronie parce que dès lors que l'on est en présence d'une « cohabitation » de deux formes pour une même fonction, on se trouve face à deux possibilités :

- La première consiste à attribuer deux fonctions différentes à ces deux formes (voir §1.4.2.3.)² tentation à laquelle je me refuse de succomber.
- La deuxième possibilité consiste à examiner cette variation dans le placement des pronoms dans les productions de quelques individus afin d'observer s'il existe des « règles » internes et propres à chaque locuteur (ou à un groupe de locuteurs) qui régissent ce placement. Ainsi, plutôt que de dire que l'énoncé A (avec position du clitique à gauche par exemple) et l'énoncé B (avec placement à droite) sont synonymes ou, au contraire, différents sémantiquement, on pourra dire que le locuteur X préfère produire l'énoncé A dans le contexte Y, alors qu'il utilisera l'énoncé B dans le contexte Z. D'un autre côté, plutôt que d'affirmer que l'énoncé A (on ne dira jamais que l'énoncé B avec position du clitique à droite du CV le sera) est agrammatical, on pourra constater que cet énoncé A semble appartenir à la grammaire du locuteur X qui peut (ou pas) être partagée par d'autres locuteurs, et ce locuteur X pourra en ce cas choisir l'une ou l'autre position (de manière exclusive ou en incluant les deux) dans ses productions.

Cette deuxième possibilité me semble plus riche d'un point de vue informationnel en ce qui concerne ce phénomène de variation.

² J'ai déjà remis en question cette possibilité dans le premier chapitre et je voudrais ici relativiser les propos de Barra Jover (2009 : 132) qui semble censurer la tendance des « chercheurs dont l'espagnol n'est pas la langue maternelle à bâtir des hypothèses fort contestables sur la motivation de ces deux variantes. » (la position du clitique dans les CV et le subjonctif imparfait en *-ra* ou en *-se*). Si le fait de chercher des raisons et des différences à ces variations me semble également contestable, cette tendance ne se limite évidemment pas aux chercheurs dont l'espagnol n'est pas la langue maternelle car certains auteurs espagnols aussi ont suivi cette tendance, du moins en ce qui concerne le placement des clitiques, comme je pense l'avoir montré dans le chapitre précédent. Malgré tout, le fait que pour ces linguistes dont l'espagnol n'est pas la langue maternelle il ne peut y avoir réellement de variantes invisibles, implique qu'ils auront, bien évidemment, plus tendance à tenter de trouver une différence entre elles.

En plus de ces nouvelles questions qu'apporte la méthode proposée par Barra Jover, il me semble très intéressant, au moment de l'analyse de ces idiolectes, d'avoir en tête le concept de variantes invisibles qu'il décrit dans un autre de ses articles (2009 : 109). D'après lui :

La différence entre variante invisible et variante visible peut être posée à partir de la première : une variante invisible existe lorsque le même locuteur peut produire, pour la fonction A, la variante a_1 ainsi que la variante a_2 (on pourrait même dire a_n) sans être conscient de la variation (autrement dit, sans exercer aucun type de contrôle sur sa performance), sans que la situation y soit pour quelque chose et, surtout, sans que l'allocutaire arrive à s'en apercevoir.

Cette définition illustre parfaitement ce qui semble se passer avec le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol ; je dis « semble » car je ne crois pas que cela soit vrai dans tous les cas, pour tous les locuteurs et avec tous les complexes verbaux.

Je pars du principe que dans certains contextes, la montée du clitique sera visible ; dans ce cas, lorsque les conditions exprimées par Barra Jover ne sont pas respectées, on se retrouve face à plusieurs possibilités :

(i) soit le locuteur considère que la variante a_1 (par exemple, la variante avec position du clitique à gauche) est trop marquée (ou tout simplement agrammaticale), auquel cas il évitera de la produire dans tel ou tel contexte³.

(ii) soit le locuteur produit la variante marquée (mais invisible pour lui) a_1 et c'est l'allocutaire qui va « voir » cette variante et, dans certains cas, tout simplement la rejeter.

³ En ce sens, je renvoie à l'hypothèse de la diglossie de Massot (2008) qui pourrait s'avérer extrêmement intéressante à ce sujet. Cette hypothèse de la diglossie ne pourra cependant pas être appliquée ni vérifiée de manière précise et exhaustive avec le corpus qui a été choisi et qui sera décrit dans le paragraphe suivant (§2.2.1.2.) puisque celui-ci est homogène quant au style adopté par les locuteurs.

Dans (i), la variante a_1 pourrait être considérée comme *visible* dès lors que le locuteur L_1 , pour la fonction A (qui correspond ici au placement du clitique dans un complexe verbal), dans un contexte C (ce sont ces contextes qu'on va s'attacher à chercher et à analyser) produira « systématiquement » la variante a_2 et « jamais » la variante a_1 ⁴. On pourra conclure qu'il est possible que pour ce locuteur L_1 , la variante a_1 est marquée, donc visible, dans le contexte C_1 (qu'il faudra décrire de manière précise) ; autrement dit, a_2 ne fait pas partie de sa grammaire (G) dans ce contexte, ce que l'on peut résumer ainsi :

Dans C_1 : $a_1 \in GL_1$ mais $a_2 \notin GL_1$

Dans le cas de (ii), on pourra soumettre l'idée que la variante a_2 ne semble pas marquée pour L_1 et fait partie de sa grammaire alors qu'elle ne fait pas partie de la grammaire de L_2 , son interlocuteur, soit :

Dans C_1 : $a_2 \in GL_1$ mais $a_2 \notin GL_2$

En ce qui concerne le cas (ii), cela n'apparaîtra pas dans l'analyse de notre corpus d'idiolectes dans la troisième partie de ce travail. Cependant, l'évaluation de l'acceptabilité de certaines variantes avec toutes les limites que cela comporte⁵ peut être intéressante et utile pour comprendre ce concept de *variantes invisibles*.

Comme exemple concret montrant que certaines montées de clitique peuvent être *visibles* par l'allocutaire, je voudrais citer ici un internaute réagissant sur un forum sur la langue espagnole⁶ où l'auteur du fil de discussion en question avait un doute

⁴ J'emploie ici les guillemets pour relativiser les termes. Pour parler de « règle » (que j'utilise dans un sens large) il n'est nul besoin que le locuteur produise 100% des énoncés A dans le contexte C avec une seule des variantes. Si on arrive à 90% de variantes a_2 il n'est pas absurde de penser que le locuteur voit une différence entre les deux variantes considérant l'une d'elles comme trop marquée. Les cas avec la variante marquée pourraient très bien n'être que des « accidents », des « fautes » commises dans sa propre grammaire individuelle.

⁵ Iglesias (2012a) en dévoile certaines. L'une d'elles est décrite dans le §1.4.4. et correspond au conflit entre ce que pense produire le locuteur et ce qu'il produit réellement.

⁶ Le « Foro del español » consultable sur la page internet de l'Institut Cervantes. La « conversation » peut être lue ici : http://cvc.cervantes.es/foros/leer_asunto1.asp?vCodigo=32864

concernant l'utilisation des clitiques *le* ou *lo* (son doute se concentrait donc sur le problème de *leísmo* et pas sur le placement des clitiques) dans l'énoncé suivant :

(40) Joaquín Martínez-Internet: No le gustaba llamar la atención por donde pasaba, y como viera que la gente **se LO quedaba** mirando dijo a la persona que esa misma tarde se presentaría en la oficina a recabar información (...)

Plusieurs intervenants répondent à sa question en se concentrant sur le problème de fonction du clitique et donc sur l'emploi de *le* ou de *lo* dans ce cas précis, montrant ainsi que la montée du clitique *lo* ne semble pas être ici une forme *visible* pour eux⁷. D'un autre côté, deux intervenants jugent cet énoncé par rapport au placement du clitique et préfèrent très clairement la position à droite. Le fait de juger cet énoncé sans que cela leur ait été demandé semble être un indicateur assez fiable montrant que ces deux locuteurs n'ont probablement pas dans leur grammaire cette variante avec montée du clitique dans ce contexte précis, avec le CV *quedarse + gérondif*.

L'un d'eux écrit : « Yo en tu lugar escribiría "se quedó mirándolo" puesto que el pronombre 'lo' depende de 'mirar' y no de 'quedarse'. » sans porter de jugement de valeur sur l'énoncé avec montée mais en sous-entendant que la montée pourrait être ici agrammaticale. L'autre intervenant montre un rejet beaucoup plus prononcé (c'est moi qui souligne) : « A mí la frase "la gente se lo quedó mirando" **me suena horrorosa, vamos, que me salen ronchas**. O sea que se lo guardó mirando ¿a dónde? Suena mucho mejor "la gente se quedó mirándolo" » Dans ce deuxième cas, le rejet est évident, tout comme il semble évident que cette variante ne fait pas du tout partie de sa grammaire et que, dans son idiolecte, elle est extrêmement *visible*.

Comme je l'ai déjà expliqué, des cas (i) et (ii), seul le premier nous intéressera dans ce travail du fait de la composition même du corpus. Mais cela ne signifie pas que ce

⁷ Un autre élément intéressant qui n'a rien à voir le sujet de ce travail a un rapport direct avec les réponses de la plupart des intervenants (4 interventions) qui jugent de manière négative l'usage d'un *le* à la place du *lo* qu'ils jugent plus adéquat. L'internaute Carlos Valdecantos écrit notamment : « Yo escribiría: *la gente se lo quedaba mirando*; por más que la RAE admitiría también el *le*, o eso creo. » Donc, malgré les recommandations de l'Académie, ce locuteur préfère la forme étymologique *lo* pour le COD. Difficile à dire si dans ce contexte précis (avec le complexe verbal *quedarse + gérondif*), la forme avec *le* aurait été *visible* pour ces locuteurs, mais leur réaction permet tout de même d'imaginer que certains *voient* ou du moins *pensent voir* la variante avec *le* qui peut être marquée pour eux.

sera la seule attitude intéressante. En effet, si le locuteur L_1 produit a_1 et a_2 dans le même contexte C , cela pourrait signifier que a_1 et a_2 sont pour lui des variantes invisibles dans ce contexte et, par conséquent, ces deux variantes font partie de sa grammaire individuelle. Dans ce cas :

$$\text{Dans } C_1 : \{ a_1, a_2, \dots \} \in GL_1$$

La prise en compte des *variantes invisibles* et des *variantes visibles* est extrêmement utile pour comprendre le changement linguistique. Ce sont probablement ces concepts (du moins, je le crois et je tenterai de le montrer dans le §3.3.) qui pourraient permettre d'expliquer la variation dans le placement des clitiques dans les CV dans toutes les langues romanes dont l'espagnol qui nous intéresse ici sauf en français⁸.

Barra Jover (2009 : 116) propose un modèle simplifié représentant « la dynamique de l'évolution », V correspondant aux variantes *concurrentes* et T aux coupures temporelles (les choix présentés dans ce modèle quant au nombre de V et de T est arbitraire, ceux-ci pouvant varier) :

Modèle abstrait simplifié pour $X(V_1) > Y(V_2)$

T_1	T_2	T_3	T_4
V_1	V_1	V_2 [promotion]	V_2
	V_2 [émergence]	V_1 [descente] [marquage]	\forall_{\pm} [disparition]

⁸ En fait, en roumain, la variation existe mais elle est, selon Monachesi (1998 : 113-117) et Monachesi et Miller (2003 : 73) beaucoup moins libre que dans les autres langues romanes puisque le clitique se place normalement à gauche du CV mais « le clitique *o* est sur le V infinitif avec l'auxiliaire du conditionnel, et sur le participe passé avec l'auxiliaire du passé ; *o* est cependant proclitique à l'auxiliaire du futur, la règle générale étant que *o* ne peut apparaître comme proclitique à un auxiliaire commençant par une voyelle ». En outre, en galicien et en portugais, le placement des clitiques semble également conditionné par le contexte phonosyntaxique comme l'explique Castillo Lluch (2002 : 132) : « *pódo facer / posso-o fazer* s'utilisent dans les contextes de postposition régulière du pronom (après une pause notamment) et ce sont ces mêmes contextes-là (de postposition) qui favorisent l'usage de *podo facelo / posso fazê-lo*, alors que la séquence *o podo facer / o posso fazer* n'est possible que dans des contextes d'antéposition régulière du pronom (dans les subordonnées, par ex., *digo che o podo facer / digo aue o posso fazer*). »

D'après ce modèle, une deuxième variante apparaît, émerge (c'est-à-dire qu'elle « commence à avoir une présence quantitative considérable aussi bien dans les grammaires internes que dans les grammaires externes ») et cohabite avec la première variante qui la précédait, ensuite cette variante V_2 est promue au plus haut rang (variante la plus utilisée) et devient la variante non marquée alors que V_1 suit le chemin inverse en étant moins utilisée et devenant la variante marquée et stigmatisée. Enfin, la variante V_1 finit par disparaître ou du moins reste cantonnée à des contextes non productifs (c'est le cas de *moult* en français par exemple). Evidemment, ce modèle étant simplifié, plusieurs nuances peuvent apparaître. On peut, par exemple, en rester à la période T_2 lorsqu'aucune des variantes n'est ni marquée ni stigmatisée. Imaginons aussi la possibilité que la variante ayant émergé en T_2 ne soit pas promue et devienne la variante marquée en T_3 voire qu'elle finisse par disparaître.

On tentera, grâce à ce modèle, de mieux comprendre l'évolution de l'emploi de la montée du clitique en espagnol et en français (§3.3.) et aussi en comparant l'évolution de la montée du clitique en espagnol avec l'emploi du subjonctif imparfait espagnol (§3.2.). Pour ce qui est du dépouillement d'idiolectes qui correspond au « gros » de ce travail, ce modèle pourrait servir à comprendre si la « double syntaxe⁹ » du pronom complément en espagnol entre dans ce cadre et où elle se trouve à l'intérieur de celui-ci.

2.2.1.2. Composition du corpus d'idiolectes

2.2.1.2.1. Corpus écrit

Pour analyser le phénomène de montée des clitiques en espagnol à l'écrit, j'ai choisi d'observer le comportement de quatre auteurs espagnols contemporains :

⁹ Cette expression, empruntée à Castillo Lluch (2002) présente l'avantage de faire comprendre rapidement que l'on parle de la variation dans le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol mais elle n'est pas tout à fait juste puisque le locuteur peut avoir davantage de possibilités de position pour le pronom et pas seulement deux. En effet, lorsqu'on se trouve face à un complexe verbal composé de trois verbes (ou plus), on peut placer le clitique à trois endroits différents (ou plus) comme dans :

- (i) Quiero ir a verla
- (ii) Quiero irla a ver
- (iii) La quiero ir a ver

Camilo José Cela (abrégé en CJC à partir de maintenant), Arturo Pérez Reverte (APR), José Javier Abasolo (JJA) et Carlos Ruiz Zafón (CRZ). Le choix de ces auteurs, bien qu'arbitraire présente une certaine homogénéité puisqu'ils sont tous les quatre espagnols. Bien que d'après les résultats de son travail, Castillo Lluch (2002 : 135) trouve qu'il n'y a pas de différences significatives dans le placement des clitiques d'un point de vue diatopique (entre l'Espagne et l'Amérique)¹⁰, au cours de mes recherches de structures avec montée du clitique sur internet, j'ai eu l'impression que dans certains pays hispano-américains on avait tendance à préférer plus facilement qu'en Espagne la position à gauche qu'à droite, principalement dans des contextes ambigus, où la montée est souvent considérée comme agrammaticale. Cette impression, confirmée par aucune étude jusqu'à présent, est-elle due uniquement à des différences diaphasiques ou diastratiques ? Il pourrait être très intéressant, dans de futurs travaux, d'analyser ce phénomène de montée dans des constructions qui ne devraient pas, d'un point de vue grammatical, l'autoriser. Mais pour ne pas me retrouver avec un corpus trop hétérogène j'ai donc choisi, au hasard le plus complet, quatre auteurs espagnols contemporains.

Même si les écrits de CJC sont antérieurs de quelques décennies aux productions des trois autres auteurs, j'ai jugé intéressant de l'inclure dans le corpus justement pour ces mêmes raisons. On a vu lors du premier chapitre grâce au travail de Davies (1997) que la position du clitique dans les CV a connu une évolution « chaotique » : la montée dominant largement jusqu'au XV^{ème} – XVI^{ème} siècle, la position à droite reprenant le dessus jusqu'à devenir quasiment la « règle » aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle, et enfin, la montée semblant être de plus en plus utilisée au XX^{ème} siècle. Si cela se confirme, on peut émettre l'idée qu'un auteur du milieu du XX^{ème} siècle emploiera moins souvent la montée qu'un auteur de la fin du XX^{ème} siècle. Le choix de CJC a donc été fait pour tenter de vérifier cette idée.

¹⁰ Davies (1995 : 373) l'affirmait déjà : « The data [...] confirms the hypothesis that the difference in [+CC] between the eleven cities is quite slight. » Son hypothèse est qu'on doit trouver des différences significatives dans le placement du clitique dans les CV selon le registre utilisé mais pas selon l'origine géographique des locuteurs.

*Chapitre 2 :
Quelle méthode pour décrire ce chaos ?*

J'ai donc tenté de composer un corpus assez homogène en ce qui concerne les écrivains choisis : quatre auteurs espagnols de sexe masculin, nés à peu près à la même époque¹¹ (sauf pour CJC), et ayant écrit les romans sélectionnés environ au même âge¹². Il fallait également que cette homogénéité se retrouve dans les constructions composant le corpus. Ici, à la différence de ce que font d'autres chercheurs, il est inutile de parler en nombre de mots puisque le corpus est fait en fonction d'un objectif de recherche précis. Par conséquent, le nombre de mots du corpus m'intéresse peu, ce qui est important c'est le nombre de constructions à analyser. Le problème qui se pose alors est celui de la taille de la base de données.

Comme j'ai pu l'expliquer dans le premier chapitre, il ne faut pas tomber dans le « piège » du n+1 texte qui consisterait à rajouter toujours plus de matériel au corpus. Malgré tout, il existe une différence assez importante entre ce problème du n+1 texte dans l'analyse d'un vaste corpus (de plusieurs idiolectes mélangés) traité comme hypertexte par rapport à l'analyse d'un corpus d'idiolectes. D'ailleurs, comme il a déjà été dit plus haut, pour pouvoir tester de manière plus efficace les hypothèses que l'on émet il faut ajouter plus de matériel au corpus. Plus l'hypothèse tient à ces tests, plus elle est crédible. Alors, s'il est utile d'avoir un corpus assez important pour un idiolecte, comment peut-on affirmer qu'il faut tenir compte du problème du n+1 texte ?

Il fallait essayer d'obtenir un nombre assez conséquent de constructions (je détaillerai le choix de celles-ci un peu plus tard) pour pouvoir les analyser et étudier le comportement de ces auteurs, sans oublier qu'il est inutile d'accumuler les données. En effet, l'accumulation de données pose au moins deux problèmes.

Le premier consiste à se dire qu'on n'a jamais assez de matériel, alors on veut poursuivre le dépouillement d'idiolectes en se disant que plus on trouve de constructions, plus l'analyse sera sérieuse et solide. Le danger est donc de prendre trop de temps à « récolter » ces données alors que la partie essentielle du travail doit

¹¹ CJC est né en 1916, étant le plus « ancien » des quatre auteurs. Ensuite, APR est né en 1951, JJA en 1957 et CRZ en 1964 : ces trois auteurs peuvent être considérés comme appartenant à la même génération (13 ans d'écart).

¹² CJC a écrit *La Colmena* en 1951 à 35 ans, CRZ a publié *La sombra del viento* en 2002 à 38 ans, JJA *Nadie es inocente* en 2000 à 43 ans et enfin APR a publié *Alatriste* en 1996 à 45 ans et *El Club Dumas* en 1993 soit à 42 ans.

consister à les analyser et pas à les recueillir. D'autant que le but principal de ce travail est davantage de proposer une nouvelle méthodologie pour l'analyse du placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol que d'apporter une réponse claire (si tant est que cela soit possible) à ce problème.

Le deuxième danger est de vouloir continuer à ajouter des données pour de mauvaises raisons, par exemple, pour trouver l'exemple qui permettra de « démontrer » que notre hypothèse était la bonne. Or rajouter du matériel pour tenter de vérifier une hypothèse correspond ni plus ni moins à la recherche de « l'exemple heureux » et équivaut donc, à mon avis, à du justificationnisme. En d'autres termes, le linguiste cherche à « légitimer » ses hypothèses par des données empiriques et pour cela il se peut qu'il continue le dépouillement des idiolectes dans l'unique but de trouver cet exemple heureux qu'il pourra utiliser comme justification de son hypothèse. Cela n'est pas si éloigné de ce que critique Barra Jover (2007 : 105) à propos des limites du raisonnement déductif lorsqu'il parle de « tri sélectif inévitablement guidé par ses objectifs ».

Étant donné ces dangers, il est nécessaire de fixer une « limite », et cette limite peut tout à fait être totalement arbitraire, et de fait, elle l'est. J'ai donc placé ce seuil à environ 600 constructions¹³ comme l'indique ce tableau :

Idiolectes écrits	Nombre de constructions
CJC	512
APR	604 + 300
JJA	604
CRZ	598
TOTAL	2618

Tableau 4 : Répartition par idiolecte du nombre de constructions analysées

¹³ Les constructions concernées, qui seront précisées dans les paragraphes suivants, correspondent aux CV conjoints ou disjoints avec un ou deux clitiques liés sémantiquement au contenu lexical de V2 et non pas à celui de V1 puisque dans ces cas-là, la position du clitique semble être obligatoirement à gauche, le clitique ne pouvant pas se déplacer à droite du CV ; du moins, je n'ai jamais rencontré de tels exemples et ne considère pas que la position à droite du *se* impersonnel soit une « descente » de ce clitique comme j'ai pu l'expliquer dans le §1.3.4.

Malgré le désir d'homogénéité en ce qui concerne le nombre de constructions à analyser pour chaque idiolecte, on remarque bien avec le tableau 4 que celle-ci n'est pas « parfaite » avec des différences notables pour CJC et APR.

En ce qui concerne CJC et le roman analysé (*La Colmena*), il m'a été impossible d'atteindre ce seuil de 600 constructions puisque le dépouillement du roman n'a donné que 512 résultats. J'ai préféré ne pas commencer le dépouillement d'un autre roman toujours par souci d'homogénéité dans le corpus.

À l'inverse, pour APR j'ai décidé d'inclure deux de ses romans dans le corpus, et, par conséquent, de dépasser les 600 constructions du seuil et au risque de rompre cette homogénéité. Pour expliquer cela, il faut préciser qu'après la lecture et le dépouillement du roman *Alatriste* d'APR, plusieurs questions et doutes sont apparus quant au style archaïsant de l'écrivain dans cette œuvre : on trouve notamment régulièrement des enclises en début de phrases par exemple, et le lexique est pour sa part, lui aussi archaïsant. Il était donc tout à fait envisageable que ce style ait une influence sur le placement des clitiques dans les CV et donc, que la langue, la grammaire mise en place par APR dans ce roman ne corresponde pas forcément au même pas du tout avec son idiolecte. Cette crainte de me retrouver avec un corpus peu ou pas du tout représentatif de la grammaire individuelle de cet auteur m'a amené à ajouter un autre roman dont l'action se déroule à une période plus moderne¹⁴ et donc, dont le langage doit être moins archaïsant, tout cela afin d'avoir une meilleure perception de l'idiolecte écrit de cet auteur espagnol¹⁵.

2.2.1.2.2. Corpus oral

Puisque d'après la plupart des études faites au sujet de la « double syntaxe » du clitique en espagnol, la montée est significativement plus fréquente à l'oral qu'à l'écrit, j'ai décidé, pour deux des auteurs du corpus écrit, à savoir CJC et APR, de « récolter »

¹⁴ L'intrigue du roman *Alatriste* est située au cours du XVII^e siècle alors que celle de *El Club Dumas* se passe au XX^e siècle.

¹⁵ On verra dans la troisième partie qu'il ne semble pas y avoir de différences significatives dans le placement du clitique dans les deux romans et que par conséquent, dans *Alatriste*, l'idiolecte écrit d'APR est fidèlement représenté.

des données orales issues d'entretiens radiophoniques ou télévisuels disponibles sur Internet.

Les différences d'usage entre leurs idiolectes écrits et oraux devraient être très importantes et on devrait rencontrer beaucoup plus de montées de clitiques dans leur idiolecte oral que dans leur idiolecte écrit. Rappelons que d'après son étude, Davies (1995 : 373), montre des différences extrêmement importantes entre l'écrit et l'oral avec 28% de montée dans son corpus espagnol écrit contre 61% à l'oral. Avec le dépouillement minutieux de ces corpus oraux, on pourra être en mesure d'observer dans un premier temps si les différences entre idiolectes écrits et oraux sont si importantes que ce que prétendent les chercheurs ayant étudié la question et dans un deuxième temps si on peut trouver des différences entre les deux idiolectes oraux, celui de CJC et celui d'APR.

Il était évidemment difficile (même impossible) d'effectuer ce travail avec les quatre auteurs, la collecte des données étant très longue et fastidieuse. Mais ce n'était pas le seul obstacle à l'analyse des idiolectes oraux de ces quatre auteurs. L'autre problème majeur, probablement aussi important voir plus que le précédent est la difficulté à trouver tout simplement du matériel audio(visuel) afin d'analyser les productions orales de ces écrivains malgré leur réputation importante. Si trouver des enregistrements sonores est assez aisé, il faut, du fait de la relative rareté d'apparition de ce type de structures (complexes verbaux avec présence d'un clitique dépendant sémantiquement de V2), accumuler les sources.

Par exemple, pour APR, extrêmement présent depuis plusieurs années dans les médias espagnols et hispano-américains, j'ai trouvé 174 constructions à analyser¹⁶ : chiffre honorable mais bien en deçà de ce qui a pu être fait pour son idiolecte écrit avec un travail beaucoup plus long. Il aurait cependant été tout à fait possible de récupérer davantage de données à analyser tant on trouve facilement de longs entretiens de cet écrivain sur internet. Cependant, outre le temps qui aurait sans doute manqué si on avait voulu analyser toutes les productions orales d'APR disponibles sur la toile (sans compter qu'on en trouve régulièrement qui s'y ajoutent),

¹⁶ Ces 174 constructions sont réparties dans 6 entretiens (voir Annexe B).

la différence de contenu du corpus oral d'APR avec celui de CJC aurait été beaucoup trop importante, rompant irrémédiablement l'homogénéité de ce corpus oral que je voulais maintenir, voilà pourquoi je me suis arrêté à 174 constructions pour APR.

En ce qui concerne CJC, décédé en 2002 et donc sans possibilité de trouver de nouveaux enregistrements que ceux déjà présents sur internet, je n'ai réussi à obtenir que 128 constructions¹⁷.

Il est clair que cela constitue une limite importante dans l'analyse des idiolectes. Il est tout aussi clair que jusqu'à présent on a pu passer outre cette limite en étudiant des corpus composés de plusieurs idiolectes mélangés en un « hypertexte » oral, avec, par conséquent, forcément la possibilité d'avoir une base de données extrêmement importante. Malgré tout, le dépouillement des idiolectes reste pour moi la meilleure solution pour observer les phénomènes de variation dans une langue, voilà pourquoi, même si le nombre de constructions à analyser est plus limité, même si les données sont plus difficiles d'accès et aussi plus difficiles à dépouiller, je considère que ce faible nombre de structures pourra nous permettre de mieux comprendre ce phénomène. Évidemment, il sera probablement plus difficile de constater des tendances individuelles très marquées chez l'un ou l'autre des écrivains, tout simplement parce que dans certains contextes on ne pourra obtenir qu'un ou deux cas avec ou sans montée. Dans ces circonstances, on ne pourra qu'émettre des hypothèses qu'on aura malgré tout du mal à vérifier.

Je voudrais ici encore un fois rappeler que l'objectif principal de ce travail n'est pas tant de vouloir vérifier à tout prix telle ou telle hypothèse mais plutôt d'apporter une nouvelle méthode de travail. Donc, s'il s'avère impossible de vérifier certaines hypothèses en ce qui concerne l'idiolecte de CJC, du fait que la base de données est forcément limitée et qu'on ne peut que très difficilement avoir accès à davantage

¹⁷ Il faut aussi tenir compte que malgré l'excellente réputation de CJC de son vivant, les médias n'étaient pas aussi développés qu'aujourd'hui ; par conséquent les sources d'entretiens audio ou télévisuelles sont plus rares que pour APR. De fait, je n'ai pu utiliser que 7 des enregistrements disponibles en ligne (voir Annexe B). En effet, l'un des enregistrements que j'ai pu trouver est un dialogue entre CJC et Alonso Zamora Vicente, mais l'élocution des deux écrivains espagnols semble ne pas être spontanée. Je laisse ici le lien où l'on peut écouter ce dialogue : http://www.ivoox.com/camilo-jose-cela-alonso-zamora-vicente-v-audios-mp3_rf_223826_1.html.

d'enregistrements de l'écrivain décédé, la méthode reste pertinente à mon sens et applicable pour l'analyse d'autres idiolectes. On pourra dans de futurs travaux trouver davantage de matériel afin de pouvoir dépouiller d'autres productions d'autres idiolectes et ainsi reproduire la méthode proposée ici.

2.2.2. Le CDE

2.2.2.1. Présentation du corpus

Le *Corpus del español* disponible en ligne et créé par Davies est une ressource extrêmement importante pour la recherche en linguistique espagnole puisqu'elle se compose d'une base de données de 100 millions de mots tirés de plus de 20000 textes espagnols et hispano-américains du XIII^{ème} au XX^{ème} siècle ainsi que de sources orales en ce qui concerne le XX^{ème} siècle.

L'interface permet au chercheur d'effectuer des recherches variées : il peut en effet chercher des mots ou phrases exactes ou complexifier ses requêtes grâce à des « jokers » et surtout grâce à l'étiquetage du corpus. De plus, il peut se concentrer sur une période donnée, par exemple, le XVIII^{ème} siècle ou bien procéder à des recherches sur plusieurs siècles et comparer les fréquences d'utilisation des formes recherchées selon les périodes ou selon les différents types de documents pour le XX^{ème} siècle (langue orale, langue écrite de fiction, presse ou registre académique).

La page internet de ce corpus présente une description détaillée de toutes les possibilités qu'il offre au chercheur. En ce qui concerne notre sujet de recherche, l'intérêt de ce corpus est qu'il permet au linguiste de chercher assez facilement des cas de montée du clitique ou au contraire de position à droite grâce à la catégorisation grammaticale de certains éléments.

Par exemple, pour trouver toutes les formes du complexe verbal *querer + infinitif*, il suffit d'entrer la séquence suivante :

[querer] [vr]*

Ainsi nous aurons toutes les formes possibles du verbe *querer* suivi de n'importe quel infinitif. Malheureusement, et contrairement à ce qui est annoncé dans le site

internet du corpus, les pronoms clitiques objets ne sont pas catégorisés. Par conséquent, cela complique légèrement la recherche et si l'on veut trouver les cas de montée de clitique dans le complexe verbal *querer + infinitif* il faudra inclure dans la séquence chacun des pronoms compléments :

me/te/le/la/lo/se/nos/os/los/las/les [querer] [vr]*

Les choses se corsent encore lorsqu'on veut rechercher des cas où les pronoms compléments restent accolés à V2, c'est-à-dire à n'importe quel verbe à l'infinitif. Je pense avoir trouvé, après plusieurs tentatives, la meilleure méthode pour ce type de recherches, autrement dit, celle qui permet de trouver tous les résultats voulus avec le moins de requêtes possibles à la base de données. Mais comme on va le voir tout de suite, celle-ci se révèle malgré tout encore assez fastidieuse.

Pour trouver les cas où le clitique est postposé à V2 dans le complexe verbal *querer + infinitif*, il faut procéder à diverses recherches :

*[querer] *r*e.[vr*]*

*[querer] *r*la.[vr*]*

*[querer] *r*lo.[vr*]*

*[querer] *r*s.[vr*]*

La première requête trouvera tous les résultats avec enclise des pronoms *me, te, le* et *se*. La deuxième avec enclise du pronom *la*, la troisième avec *lo* et enfin la quatrième avec les clitiques pluriels *nos, os, los, las, les*.

L'intérêt de ce corpus réside donc surtout dans sa large base de données et sa catégorisation qui permet d'effectuer des recherches complexes malgré certaines limites.

2.2.2.2. Le CDE face aux corpus de la RAE

Il existe également d'autres corpus électroniques disponibles en ligne dignes d'intérêt pour les chercheurs comme, par exemple, les corpus créés par la *Real Academia Española* : le *CREA* (*Corpus de Referencia del Español Actual*) et le *CORDE* (*Corpus Diacrónico del Español*). Ces corpus présentent une base de données encore plus importante que le *CDE* de Davies puisque en mai 2008 selon la description faite

sur le site de la *RAE*¹⁸, le *CREA*, incluant des textes écrits et de transcriptions orales en espagnol entre 1975 et 2004, comptait plus de 160 millions de mots alors que le *CORDE*, en 2005, comptait 250 millions de mots.

La question qu'on pourrait se poser alors est toute simple : pourquoi ne pas utiliser ces corpus à la base de données plus complète ? Et la réponse est tout aussi simple : parce que, comme je l'ai expliqué dans le chapitre précédent, l'accumulation de données ne règlera jamais tous les problèmes liés à l'analyse des corpus électroniques. Et ces problèmes sont d'autant plus grands que les corpus *CREA* et *CORDE* ne permettent pas d'effectuer des recherches aussi facilement que le *CDE* de Davies puisqu'il est impossible de faire des requêtes complexes pour trouver par exemple les cas de montée du clitique avec le CV *querer + infinitif*, le corpus ne présentant pas de catégorisation grammaticale contrairement au *CDE*. Donc, en fonction des nécessités propres à ce travail, il a été décidé assez rapidement de ne pas utiliser ce corpus qui doit être extrêmement utile pour des recherches très précises et simples, notamment en ce qui concerne le lexique. Mais pour des recherches en morphosyntaxe, il est clair que le *CDE*, malgré ses limites, est un outil bien plus performant.

2.2.2.3. Quel intérêt ?

On peut malgré tout s'interroger sur l'intérêt de l'utilisation d'un tel outil alors qu'on a détaillé lors du premier chapitre toutes les limites de ce type de vastes corpus « hypertexte »¹⁹ et l'intérêt d'un dépouillement d'idiolectes pour notre travail.

Le choix d'utiliser aussi ce type de corpus électronique répond à un besoin de visualisation globale du phénomène de placement des clitiques dans les complexes verbaux dans l'histoire de la langue espagnole. Même si l'essentiel de ce travail porte sur l'analyse d'idiolectes, le recours à un très vaste hypertexte permet d'avoir une vision d'ensemble du problème que ne pourrions, par ailleurs, utiliser pour essayer de

¹⁸ Pour une description plus précise de ces deux corpus, voir la présentation complète en ligne : <http://www.rae.es/rae/gestores/gespub000019.nsf/voTodosporId/DBC9D1B343D484B0C1257164003C8BFE?OpenDocument>

¹⁹ Notons qu'un des avantages certains des corpus *CREA* et *CORDE* pour l'étude d'idiolectes est qu'on peut filtrer les recherches en fonction de l'auteur. Par conséquent, il est possible grâce à ce corpus d'effectuer certaines recherches sur un idiolecte précis, chose impossible avec le *CDE*.

comprendre les différences entre le phénomène de montée du clitique en espagnol et en français, ce qui sera fait dans le chapitre 4.

Grâce au *CDE* on peut voir très rapidement et facilement l'évolution de certaines structures précises (par exemple, la montée du clitique avec *querer + infinitif*). Cette vision d'ensemble nous permet aussi de nous interroger sur ces très fortes inversions de tendance dont parlait Davies dans le placement du clitique, mais aussi, elle nous permettra de pouvoir comparer deux phénomènes de variation différents mais qui pourraient être assez révélateurs. J'utiliserai donc principalement ce corpus dans la deuxième partie où je comparerai le phénomène de montée en espagnol et en français et également la montée du clitique et le subjonctif imparfait dans l'histoire de l'espagnol.

2.2.3. Internet

Grâce à Internet, on pourra également avoir un autre aperçu de ce qui peut se produire ou non aujourd'hui en espagnol avec toutes les limites inhérentes à ce support.

Parmi ces limites on peut souligner les difficultés et parfois l'impossibilité d'obtenir des informations concernant celui qui écrit : l'espagnol est-elle sa langue maternelle ? Est-il espagnol ou hispano-américain ? Quel âge a-t-il ? Quel niveau d'études a-t-il ? Toutes ces informations qui pourraient permettre de nuancer voire même de réfuter certaines affirmations sont difficiles à recueillir tant Internet permet de conserver facilement son anonymat. Un autre des problèmes lié aux caractéristiques d'Internet est que certains des exemples que l'on peut trouver sont susceptibles de disparaître à tout moment et en plus, dans la plupart des cas, on ne peut utiliser ce type de données que comme un hypertexte puisque la plupart des locuteurs écrivant sur Internet, par exemple sur des forums de discussion, peuvent ne produire que de rares énoncés ou alors participer dans divers forums avec plusieurs pseudonymes différents. Enfin, l'une des principales limites de ce type de support est l'impossibilité d'effectuer des recherches complexes dans le moteur de recherche, celles-ci étant assez limitées puisqu'il n'y a évidemment pas de catégorisation grammaticale des énoncés produits

sur Internet. Malgré tout, un moteur de recherche comme Google permet d'effectuer des recherches assez complexes grâce à des expressions logiques, recherches qui resteront malgré tout trop précises. Par exemple, on peut chercher combien il existe d'occurrences de la construction « lamento decir » avec montée du clitique. Pour cela, il faut taper dans la barre de recherche :

"(me|te|le|lo|la|los|las|les|nos|os|se) lamento decir"

Pour cette construction qui d'après plusieurs auteurs est impossible en espagnol, le moteur de recherche Google propose environ 135000 résultats²⁰.

On voit donc bien quelles peuvent être les avantages d'utiliser Internet comme corpus, puisqu'il permet très rapidement de trouver des exemples réels d'énoncés présentant le type de construction recherchée. Internet permet aussi de trouver en grand nombre et très facilement des constructions dites agrammaticales qu'on ne trouve pas dans des corpus littéraires (le *CDE* ne trouve aucun exemple de montée avec *lamentar + infinitif*, et le *CREA* ne trouve aucun exemple non plus avec « lamento decir »).

Etant donné le nombre très important d'occurrences de ce type de montée avec ce complexe verbal²¹, il peut sembler assez légitime de les promouvoir au rang de représentations. C'est-à-dire que grâce à Internet, on peut supposer « que la séquence en question peut se reproduire dans un nombre potentiellement infini de cas » (Barra Jover 2007 : 90) ce que ne permettent pas de faire les corpus informatisés basés sur des sources très souvent littéraires et également bien plus limitées qu'Internet.

L'intérêt de l'utilisation d'Internet dans toute recherche linguistique réside donc dans le fait que grâce à cette base de données colossale, le chercheur peut, très rapidement, savoir si une construction X est attestée dans une langue Y et si cette construction est susceptible d'être reproduite un nombre infini de fois : et c'est dans cette optique que j'utiliserai Internet comme corpus dans ce travail. Je pourrai ainsi,

²⁰ Recherche effectuée le 23/07/2012.

²¹ Rappelons qu'on a fait une recherche extrêmement précise avec le verbe V1 *lamentar* conjugué à une personne précise à un temps et un mode précis avec un V2 précis également : *decir*. Le nombre d'occurrences de montée du clitique avec le complexe verbal *lamentar + infinitif* sur Internet est donc potentiellement extrêmement élevé ce qui contraste avec la prétendue impossibilité de produire ce type d'énoncé en espagnol.

lorsqu'un des idiolectes produit un énoncé problématique considéré comme agrammatical, savoir s'il s'agit d'un accident, d'une erreur ou d'un énoncé qu'on pourrait potentiellement retrouver d'autres fois ou chez d'autres locuteurs.

Si Internet peut être utilisé assez facilement comme une base de données très vaste, comme un hypertexte de centaines de millions d'idiolectes d'une langue comme l'espagnol, il serait trop réducteur de limiter son utilisation dans la recherche en linguistique à ce que je viens de proposer. En effet, en ce qui concerne l'étude d'idiolectes, Internet peut également avoir un très grand intérêt pour de futures recherches car il permet l'accès à une multitude d'idiolectes analysables individuellement grâce à l'essor rapide et très important des « blogs », sites Internet personnels dans lesquels des individus parlent de leur vie, commentent l'actualité, écrivent des récits, etc.

De plus, ces « blogs » permettent une identification plus facile de l'auteur des productions présentes sur les pages de ce site puisque souvent il se décrit lui-même ou alors l'internaute visitant ce blog peut également lui poser des questions.

Le chercheur peut donc utiliser ces blogs pour avoir une base de données plus ou moins importante et plus ou moins vivante d'un idiolecte précis qu'il voudrait étudier. Une des méthodes que j'ai personnellement utilisée dans de précédentes recherches²² a consisté à chercher dans un premier temps une construction précise dans le moteur de recherche de Google dédié aux pages personnelles²³, les résultats se limitant ainsi aux blogs et forums. Dans un second temps, on procède à un tri en éliminant les résultats de constructions trouvées dans des forums du fait qu'on ne pourra probablement avoir qu'un très léger aperçu de l'idiolecte qui a produit l'énoncé recherché. Ensuite, une fois un blog sélectionné, j'ai utilisé le logiciel libre TextSTAT2²⁴ développé par l'Université de Berlin qui permet la création de corpus soit avec des fichiers stockés localement sous format TXT, DOC, ODT soit, ce qui peut être très

²² Iglesias (2012a) à propos des combinaisons de deux pronoms de troisième personne en français.

²³ Google Blogs disponible sur : <http://www.google.fr/blogsearch>

²⁴ Ce logiciel libre est téléchargeable sur la page de l'Université Libre de Berlin : <http://neon.niederlandistik.fu-berlin.de/textstat/>

intéressant pour l'étude de productions d'idiolectes publiées dans des blogs, sous format HTML, le logiciel permettant d'analyser jusqu'à 1000 pages d'un site web.

Ce logiciel permet non seulement de faire des requêtes de mots ou d'expressions précises mais surtout de rechercher des constructions beaucoup plus complexes grâce à l'utilisation de *regex*²⁵ en langage Python. Ainsi, si l'on veut rechercher des cas de montée du clitique avec le CV *poder* + *infinitif* dans un corpus qu'on aura au préalable créé, il suffira de taper la requête suivante :

(me|te|le|lo|la|se|nos|os|los|las|les) (pod\w+|pued\w+|pud\w+)
(\w+ar\W|\w+er\W|\w+ir\W)

Cette méthode est très intéressante et utile pour le linguiste. Évidemment, il faudra vérifier si les résultats que propose le logiciel correspondent bien à la recherche que l'on avait effectuée. De plus, il faut bien avoir en tête que cette requête ne vise à chercher que les cas où le V1 *poder* est conjugué. Si l'on veut observer les cas de montée avec ce CV lorsque V1 est à une forme non finie il faudra effectuer d'autres recherches.

Malgré ces aspects extrêmement positifs à mon avis, je n'ai pas utilisé TextSTAT pour le dépouillement des idiolectes pour une raison toute simple : avec cet outil il est impossible d'observer ce phénomène avec **tous** les complexes verbaux puisqu'on ne peut pas savoir quels sont les CV que chaque idiolecte utilisera et je voulais pouvoir étudier le phénomène dans sa totalité. Par contre, ce logiciel reste très intéressant lorsqu'on veut effectuer des recherches plus précises, sur des CV ciblés et en ce sens, il s'avèrera fort utile pour la deuxième partie où on comparera le phénomène de montée en espagnol avec d'autres phénomènes (montée en français et subjonctif imparfait en espagnol). Dans ces cas-là, l'intérêt de TextSTAT sera beaucoup plus clair puisqu'on effectuera des recherches beaucoup plus ciblées.

²⁵ *Regex* : en anglais, *regular expression*, en français, expressions régulières. Pour un aperçu des possibilités que proposent ce type d'expressions régulières, on peut visiter plusieurs pages web expliquant leur usage comme :

<http://docs.python.org/library/re.html#re-syntax>

<http://neon.niederlandistik.fu-berlin.de/static/textstat/TextSTAT-Doku-FR.html#8>

2.2.4. Un corpus diachronique d'idiolectes français et espagnols

Si ce travail traite principalement du placement des clitiques dans les CV en espagnol actuel, j'ai tout de même jugé intéressant d'avoir un aperçu de la situation de ce phénomène en diachronie, notamment en comparant la situation dans l'histoire de l'espagnol avec ce qui a pu se passer en français comme j'ai déjà pu l'expliquer plus tôt. En ce sens il a fallu également trouver un corpus en français pour pouvoir mener à bien cette comparaison, ce que je ferai dans la deuxième partie, dans le chapitre 4. Pour cela, j'ai voulu m'appuyer sur les productions d'auteurs français et espagnols et ne surtout pas utiliser ces productions comme hypertexte mais plutôt en analysant rapidement²⁶ les idiolectes choisis.

Comme je voulais avoir un aperçu de l'évolution du phénomène de montée du clitique en français et en espagnol, j'ai choisi d'inclure dans ce corpus, pour chacune des deux langues, deux auteurs par siècle entre le XVIème siècle et le XIXème, siècle au cours duquel, en français la montée aurait cessé progressivement et totalement d'être utilisée. En espagnol, où quatre idiolectes du XIIIème au XVème siècle ont été inclus dans le corpus, la situation est assez semblable puisque la position à gauche du CV au XIXème siècle est, d'après les travaux de Davies (1997) notamment, très rare à l'écrit.

Tous les textes choisis sont disponibles en ligne, libres de droit, et en version intégrale sur le site Wikisource²⁷. Une fois les textes sélectionnés, on a procédé à des recherches dans chaque idiolecte sur le placement du clitique, recherches beaucoup plus basiques que pour l'étude approfondie des idiolectes espagnols que l'on détaillera dans la troisième partie. Ces recherches auront pour objectif de comparer le phénomène de montée du clitique dans les deux langues, mais il faut bien avoir conscience que l'on n'arrivera qu'à un aperçu des possibilités que permet l'analyse

²⁶ S'agissant d'un objectif « secondaire » à ce travail, il est impossible d'effectuer le même travail de dépouillement d'idiolectes que j'ai effectué avec les quatre auteurs espagnols contemporains. L'intérêt est plutôt de montrer qu'en analysant, même de manière assez « superficielle », des idiolectes on arrive à mieux comprendre ce genre de phénomènes de variation syntaxique. Ce qui sera présenté dans la deuxième partie est donc principalement une illustration de ce qu'on peut obtenir grâce à cette méthode, un genre d'introduction au réel travail de dépouillement des idiolectes qui sera effectué dans la troisième partie.

²⁷ <http://fr.wikisource.org/wiki/Wikisource:Accueil>

*Chapitre 2 :
Quelle méthode pour décrire ce chaos ?*

d'idiolectes. Des travaux plus approfondis visant à comparer ce phénomène dans ces deux langues romanes (ou dans d'autres) grâce à cette méthode de dépouillement d'idiolectes seraient, bien entendu, les bienvenus.

Voyons le détail du corpus, siècle par siècle dans les tableaux suivants :

<i>Siècle</i>	<i>Auteur</i>	<i>Œuvres</i>
<i>XVI</i>	François Rabelais	<i>Pantagruel</i> (1532), <i>Gargantua</i> (1534)
	Michel de Montaigne	<i>Essais</i> (1595)
<i>XVII</i>	Honoré d'Urfé	<i>L'Astrée</i> (1607)
	Madame de Lafayette	<i>Zayde</i> (1669), <i>La Princesse de Clèves</i> (1689)
<i>XVIII</i>	Voltaire	<i>Zadig</i> (1747), <i>Candide</i> (1759, éd. de 1829), <i>L'ingénu</i> (1767)
	Denis Diderot	<i>La Religieuse</i> (1760), <i>Jacques le fataliste et son maître</i> (1776)
<i>XIX</i>	François-René de Chateaubriand	<i>Mémoires d'outre-tombe – Tome 1 et 2</i> (1848)
	Émile Zola	<i>L'Assommoir</i> (1879), <i>Germinal</i> (1885)

Tableau 5 : Corpus de huit idiolectes français (du XVIème au XIXème siècle)

<i>Siècle</i>	<i>Auteur</i>	<i>Œuvres</i>
<i>XIII</i>	Alfonso X	<i>Lapidario</i> , <i>Libros de Acedrex</i> , <i>Las Siete Partidas</i> , <i>Libro del tesoro y el candado</i> .
<i>XIV</i>	Don Juan Manuel	<i>El Conde Lucanor</i> (1330-1335)
<i>XV</i>	Ruy González de Clavijo	<i>Embajada a Tamorlán</i> (1406)
	Garci Rodríguez de Montalvo	<i>Amadís de Gaula</i> (1480-1495)
<i>XVI</i>	Juan de Valdés	<i>Diálogo de doctrina crisitana</i> (1529), <i>Diálogo de la lengua</i> (1535), <i>El evangelio según San Mateo</i>
	Fray Luis de León	<i>De los nombres de Cristo</i> (1585)
<i>XVII</i>	Miguel de Cervantes	<i>Don Quijote de la Mancha</i> (1605 et 1615) <i>Novelas ejemplares</i> (1613)
	Baltasar Gracián	<i>El Criticón</i> (1651-1657)
<i>XVIII</i>	Benito Jerónimo Feijoo	<i>Teatro crítico universal</i> (1724-1739)
	Gaspar Melchor de Jovellanos	<i>El delincuente honrado</i> (1773), <i>Memoria para el arreglo de la policía...</i> (1790), <i>Informe en el expediente de la Ley Agraria</i> (1794)
<i>XIX</i>	Pedro Antonio de Alarcón	<i>El amigo de la muerte</i> (1852), <i>El final de Norma</i> (1855), <i>La Alpujarra</i> (1874), <i>El sombrero de tres picos</i> (1874) <i>El escándalo</i> (1875), <i>El capitán Veneno</i> (1881)
	Benito Pérez Galdós	<i>Fortunata y Jacinta</i> (1886)

Tableau 6 : Corpus de douze idiolectes espagnols (du XIIIème au XIXème siècle)

*Chapitre 2 :
Quelle méthode pour décrire ce chaos ?*

Ce corpus²⁸ devrait nous permettre de nous faire une idée de l'évolution du placement du clitique dans les CV en français et en espagnol. J'ai choisi exclusivement des textes en prose pour éviter toute possible influence de la métrique dans le placement du pronom.

Enfin, pour analyser ce corpus, je procèderai dans le chapitre 4 à des recherches assez simples et très ciblées, à l'aide du logiciel TextSTAT-2 que j'ai présenté plus tôt. J'analyserai le placement du clitique avec les deux CV les plus fréquents : *pouvoir + infinitif* et *vouloir + infinitif* dans des contextes ne présentant pas de difficultés majeures (aucun élément intercalé entre V1 et V2, notamment).

²⁸ Il convient ici d'expliquer le choix discutable d'Alfonso X comme en tant qu'idiolecte. Il est évident qu'il ne s'agit pas réellement d'un idiolecte « comme les autres » puisque les scribes étaient nombreux et donc ce qui est repris sous le nom d'Alfonso X regroupe en fait plusieurs idiolectes différents. Malgré cela, dans Iglesias (2012b), après avoir analysé précisément les écrits concernés pour la montée des clitiques dans des contextes d'interposition, la cohérence du système « *alfonsí* » était tellement importante (il n'y avait, sur ce sujet, aucune différence entre les différents textes, répondant tous aux mêmes « règles ») que tous ces textes ont été retenus sous l'idiolecte Alfonso X.

2.3. Le choix des éléments analysés

Dans le premier chapitre j'ai détaillé et jugé discutables certains choix faits dans les précédents travaux sur le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol. Ces choix, à mon sens, ne permettaient pas d'analyser convenablement ce phénomène de variation en espagnol puisque les « oublis » de certaines constructions limitaient clairement les possibilités d'interprétation du placement du clitique. J'ai également laissé entrevoir dans ce premier chapitre que, puisque ces oublis empêchaient une analyse complète et convenable de la « montée des clitiques », je prendrai le parti dans mon travail de dépouillement des idiolectes (dans la troisième partie) de ne pas faire de sélection et d'analyser toutes les constructions possibles (tous les complexes verbaux, tous les clitiques, etc.). Dans les prochains paragraphes, j'expliquerai donc ces choix sans oublier de présenter les limites qu'ils peuvent entraîner.

2.3.1. Quels complexes verbaux ?

2.3.1.1. Dans l'analyse diachronique

Dans la deuxième partie de ce travail, lorsqu'on étudiera ce phénomène de montée du clitique d'un point de vue diachronique, les complexes verbaux retenus seront, comme je l'ai déjà expliqué, très ciblés. On ne retiendra que 3 complexes verbaux avec infinitif (autant pour l'espagnol que pour le français) : *poder + infinitif*, *deber + infinitif* et *querer + infinitif*.

Les raisons expliquant ces choix sont assez simples : il s'agit de trois complexes verbaux assez fréquents dans les deux langues, donc assez représentatifs du phénomène de montée du moins en surface, et dont la recherche dans le corpus à l'aide du logiciel TextSTAT est relativement facile²⁹.

²⁹ Comme on l'a déjà expliqué, la recherche du CV *ir a + infinitif* est beaucoup plus complexe du fait du plus grand nombre de formes de cette construction.

Dans cette étude diachronique du phénomène de montée, on n'a pas retenu les CV avec gérondif en espagnol pour plusieurs raisons : la première est qu'avec le gérondif et surtout avec les deux constructions les plus fréquentes (*estar + gérondif* et *ir + gérondif*), la montée du clitique a toujours été très fréquente tout au long de l'histoire espagnole. Par conséquent, l'intérêt d'inclure ce type de constructions dans une partie où l'on veut essayer de comprendre les variations diachroniques dans le placement du clitique nous paraît superflu. La deuxième raison est tout aussi évidente que la première : ces complexes verbaux n'existant pas en français, la comparaison présenterait un « défaut » important.

2.3.1.2. Dans l'analyse synchronique

Dans la troisième partie de ce travail, lors du dépouillement des idiolectes contemporains, seront pris en compte tous les complexes verbaux avec un ou deux clitiques dépendant sémantiquement du contenu lexical de V2 puisque ces clitiques sont les seuls à connaître une réelle liberté de mouvement.

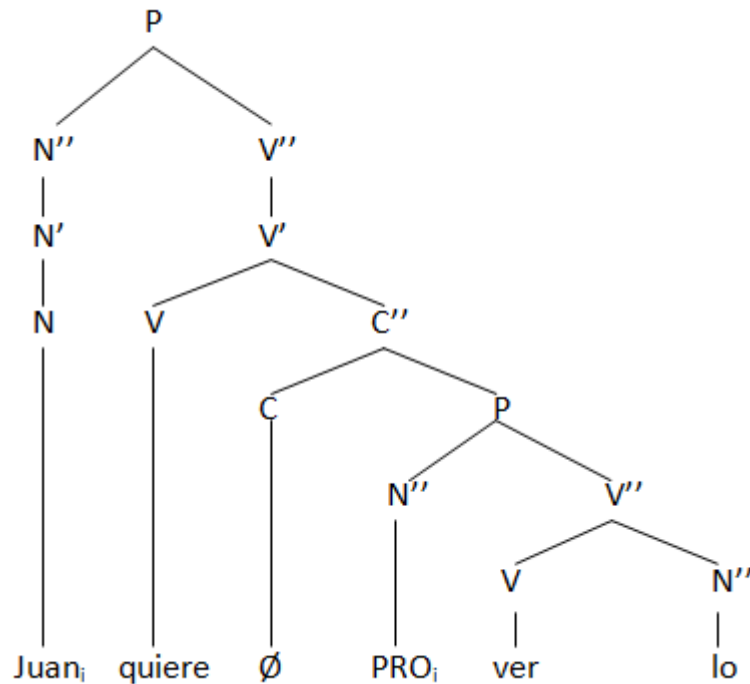
Comme je l'ai déjà expliqué dans le §1.2., je suivrai ici la classification de Fernández de Castro (1999) dont on a un aperçu dans l'annexe A avec la liste de complexes verbaux conjoints. Toutes les autres combinaisons de deux verbes sont donc des complexes verbaux disjoints où V1 fonctionne comme noyau de la phrase et V2 comme le complément de V1. Ces complexes seront évidemment inclus dans l'étude.

Dans le chapitre 1, j'ai voulu montrer que l'absence de certains complexes verbaux disjoints dans certains travaux antérieurs n'est pas pertinente puisque la montée est possible avec ces constructions : de fait, on en trouve un nombre très important sur le web, avec parfois même des cas de montée du clitique dans des complexes verbaux qui ne sont pas censés accepter cette position comme par exemple avec *lamentar + infinitif*.

Précédemment, dans le §1.2.1.3. notamment, j'ai soutenu que la montée était possible avec les CV disjoints parce que le locuteur produisant ce type de construction interprétait cette combinaison verbale comme un CV conjoint. Il se produit donc une restructuration dans l'énoncé.

Dans l'exemple (41), l'énoncé *Juan quiere verlo* présente une structure où *querer* est interprété comme noyau de la phrase ; le CV est donc *disjoint* :

(41) Structure de l'énoncé *Juan quiere verlo* où V1 est noyau de la phrase



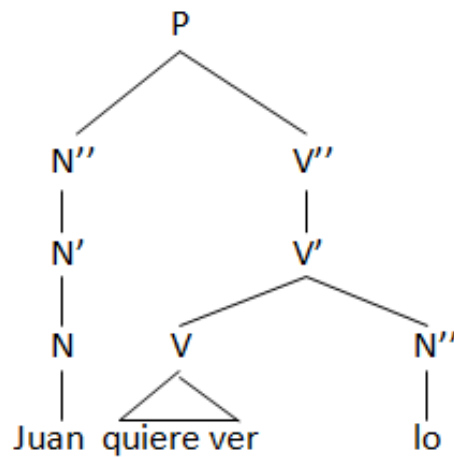
Dans cet énoncé, *quiere* fonctionne comme noyau, *verlo* est donc une complétive infinitive de ce verbe, complétive construite directement, sans préposition (que je note Ø) et le sujet nul de *ver* est PRO, contrôlé par son antécédent, le SN *Juan*. Cette structure est très proche de celle qui apparaît dans Brucart (1987 : 120) dont je reprend la terminologie, à la différence que dans cette structure j'ai rajouté l'emplacement vide du complémenteur absent dans cette phrase, ce que ne fait pas Brucart³⁰.

³⁰ Notons ici que je suis bien évidemment conscient que depuis les écrits de Brucart on a beaucoup « progressé » au niveau formel dans la grammaire générative et que cet auteur et sa terminologie pourraient paraître comme « dépassées » mais, pour les objectifs de cette thèse, toute cette terminologie et cette approche sont absolument suffisantes.

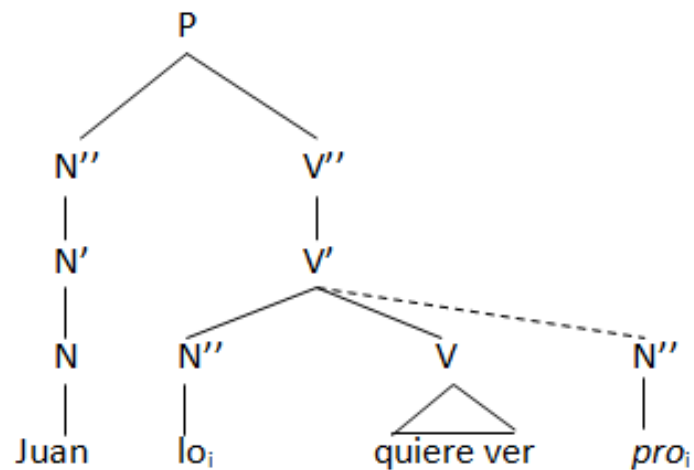
Chapitre 2 :
Quelle méthode pour décrire ce chaos ?

Par ailleurs, pour Brucart, il faut interpréter et transformer (41) en (42) pour pouvoir produire une montée du clitique avec un CV disjoint (43). Ainsi, on reproduit schématiquement ce qu'on a déjà dit dans le premier chapitre : la restructuration de l'énoncé entraîne l'interprétation de l'expression *quiere ver* comme une seule unité verbale indivisible.

(42) Structure de l'énoncé *Juan quiere verlo* après restructuration



(43) Structure de l'énoncé *Juan lo quiere ver*



On observe bien dans (42) et (43) que *quiere ver* fonctionne comme un verbe uni, par conséquent l'emplacement libre dans (41) n'a plus lieu d'être puisque *ver* ne fonctionne plus comme une complétive mais comme une partie du verbe. PRO non plus n'a plus lieu d'être puisque *Juan* n'est plus le sujet de *quiere* mais de *quiere ver*.

Lorsqu'on interprète le complexe verbal *quiere ver* comme conjoint, le clitique peut être placé soit avant le verbe *quiere ver* selon la règle du placement des clitics en espagnol qui veut que ceux-ci soient proclitiques lorsque le verbe est conjugué, soit après puisque la forme complexe *quiere ver* comporte également un infinitif ce qui permet au clitique de s'appuyer sur lui. Remarquons enfin que lorsque le clitique monte, il a une relation de coïndexation avec *pro* qui se place à la suite du verbe : en effet, dans la structure profonde d'une phrase espagnole, les compléments sont placés après le verbe, donc la position préverbale du clitique, bien que « normale » est tout de même due à une transformation et à un mouvement vers la gauche dans la structure de surface.

Ces représentations des structures des énoncés qui nous intéressent dans ce travail sont très utiles pour comprendre que les possibilités qu'offre la grammaire espagnole fait que chaque locuteur peut organiser son énoncé comme il l'entend. Ce qui apparaît ici plutôt clair, c'est que dès lors qu'un locuteur produit des montées de clitique dans un complexe verbal (qu'il soit conjoint ou disjoint d'un point de vue théorique) c'est qu'il l'interprète comme une unité verbale indivisible. Mais le fait d'interpréter ces CV comme conjoints ne signifie pas pour autant que ce locuteur placera plus facilement le clitique à gauche qu'à droite du CV puisque dans ce cas-là, la position est libre.

À l'inverse, si un locuteur considère que des verbes comme *lamentar*, *querer* ou *quedarse*, par exemple, fonctionnent forcément et tout le temps comme noyaux de la phrase, il lui sera impossible de produire des montées du clitique avec ces verbes. Ainsi, quand sur internet on lit de la part d'un internaute la remarque (44)³¹, on peut imaginer qu'il ne produit jamais dans son idiolecte de montées du clitique avec ce

³¹ Pour avoir le lien de la discussion internet d'où est issue cette remarque, voir la note de bas de page 6 de ce chapitre.

complexe verbal encore que, comme on a pu le dire plus tôt (voir le §1.4.4.), les locuteurs n'ont pas toujours conscience de ce qu'ils sont capables de produire et leurs connaissances grammaticales ainsi que les limites que celles-ci devraient leur imposer, ne sont pas toujours respectées.

(44)Piedad Zurita-Internet : Yo en tu lugar escribiría "se quedó mirándolo"
puesto que el pronombre 'lo' depende de 'mirar' y no de 'quedarse'.

C'est pour toutes ces raisons qu'il est intéressant d'inclure les CV disjoints dans une étude sur le placement des clitiques parce que tous les locuteurs ne semblent pas avoir la même interprétation de toutes ces constructions.

2.3.2. Les clitiques

Dans le même esprit que ce qui a été fait pour les complexes verbaux, tous les clitiques seront analysés dans ce travail.

Le clitique *se* impersonnel sera inclus dans le dépouillement du corpus comme tous les autres clitiques à la différence de ce qu'ont pu faire d'autres chercheurs. À ce propos, on ne considèrera jamais la position à droite du clitique *se* impersonnel comme un cas de descente. La notion même de « montée » du clitique n'est pas si évidente à mes yeux comme j'ai déjà pu l'annoncer plus tôt.

Avec la structure de l'exemple (43) on a pu voir que la position à gauche est possible parce qu'on interprète le CV comme une unité verbale indivisible. Ceci étant admis, la position du clitique est donc libre, celui-ci pouvant se placer autant à l'avant qu'à l'arrière du CV puisque le CV a la particularité d'avoir un élément conjugué et un élément à l'infinitif³². Parler de « montée » du clitique impliquerait qu'on considère que la place « normale » du clitique serait à droite du CV, il s'agirait donc de la place

³² Lorsque V1 est lui aussi à une forme non finie, il est possible en espagnol que le clitique se place après lui dans des cas qui sont traités comme des « montées ». Malgré tout, le fait de placer un clitique entre les deux formes verbales peut poser le problème de l'unité du complexe verbal, et ici encore, tout dépendra de l'interprétation de chaque locuteur. Ainsi, on verra dans la troisième partie que les 4 idiolectes analysés n'auront pas le même comportement avec ce type de constructions.

« neutre » alors que la position à gauche, avec l'utilisation de cette expression, est clairement « marquée » comme « anormale ». Même s'il est vrai que par rapport à la structure profonde, il y a un mouvement du clitique vers la gauche dans la structure de surface, ceci est également vrai dans tous les cas où le clitique se place obligatoirement à gauche de tout verbe conjugué sans qu'on ne parle dans ces cas-là de « montée ».

C'est pourquoi l'expression de « montée » du clitique ne me semble pas tout à fait appropriée. Pourtant, tout au long de ce travail je l'ai utilisée à maintes reprises, ceci n'étant en rien une preuve d'adhésion à cette terminologie mais tout simplement une solution de facilité que je choisis délibérément pour parler d'un phénomène complexe et être compris rapidement et facilement.

2.3.3. Le contexte syntaxique

2.3.3.1. Les éléments précédents

Davies (1995) émettait l'hypothèse que le contexte syntaxique pouvait influencer dans le placement du clitique tout comme en espagnol ancien³³. Il présentait des résultats qui selon lui démontraient l'influence des éléments précédant le CV dans le placement du clitique avec des différences significatives selon que l'élément précédent était *y* ou *que*. Pourtant, les résultats ne semblaient pas très concluants (les différences bien que significatives statistiquement n'étaient pas très importantes) peut-être à cause du corpus utilisé.

J'ai donc pris le parti d'observer le comportement des pronoms selon les éléments qui précèdent le CV. Le dépouillement des idiolectes permet de ne pas se limiter à deux ou trois éléments puisque chaque exemple est minutieusement analysé et codé³⁴. Ainsi, tous les éléments précédents sont notés et certains d'entre eux seront observés à part : j'ai, par exemple, séparé les éléments atones de la conjonction de

³³ C'est ce qu'on a pu voir dans le §1.4.2.1.3.

³⁴ J'expliquerai dans le §2.4. comment j'ai procédé dans la collecte des occurrences en détaillant les « codes » utilisés au cours du dépouillement des idiolectes.

coordination *y* et de *que*. J'ai aussi noté quand l'élément précédent était tonique, quand il s'agissait d'une pause ou quand il n'y en avait pas.

Tous les éléments sont donc pris en compte, de cette manière, on pourra mieux évaluer l'influence de ce facteur dans le placement des clitiques.

2.3.3.2. La distance entre le clitique et son référent

Je prendrai également en compte dans la troisième partie la distance qui sépare le clitique de son référent, reprenant ainsi les hypothèses de Troya Déniz (2008) et de Schwenter et Torres Cacoullos (2009) dont on a déjà parlé dans le §1.4.2.2.2. Rappelons que d'après leurs travaux, quand le référent était présent, connu et donc quand il précède le CV, le clitique avait tendance à se placer à gauche de ce dernier. Ce facteur pragmatique semble donc avoir un certain effet sur le placement du pronom, ce que j'ai voulu vérifier dans mon corpus d'idiolectes.

En effet, il est tout à fait envisageable que ce qui est vrai lors de l'étude d'un vaste corpus « hypertexte » ne le soit pas du tout quand on analyse des idiolectes. Ainsi, si un de ces facteurs qu'on vient d'énoncer semble avoir une influence sur un très grand nombre d'idiolectes mélangés, rien ne garantit au chercheur que cela se produise systématiquement chez tous les locuteurs. Autrement dit, avec l'étude de ce type de grand corpus, on ne peut avoir accès qu'à des tendances et en aucun cas à une ou des « grammaires », c'est-à-dire à un ou des systèmes constitués d'un ensemble de règles contrairement à l'analyse d'idiolectes qui nous permettra peut-être d'en constater quelques-unes.

2.3.4. La question de l'(a)grammaticalité des constructions

D'ailleurs, il faut souligner que l'existence potentielle de grammaires individuelles différentes implique forcément qu'une partie de ces idiolectes aura, dans sa grammaire personnelle, des règles différentes aux autres, non acceptées par les autres, en d'autres termes « agrammaticales ».

L'agrammaticalité d'une construction implique-t-elle forcément que celle-ci ne puisse appartenir à une grammaire personnelle et totalement cohérente ? De toute évidence non et c'est ce que je voudrais tenter de démontrer : un individu peut se faire sa propre grammaire individuelle, qui sera partagée ou non par d'autres locuteurs, avec des règles considérées par les « spécialistes » comme agrammaticales.

Cette question de l'(a)grammaticalité des constructions m'intéresse donc tout particulièrement. En effet, si pour des contextes extrêmement simples avec un CV conjoint comme *cl_V1conjugué+V2inf ou gér* la position à droite ou à gauche ne semble pas du tout marquée (*variantes invisibles*), cela n'est pas forcément vrai avec d'autres contextes plus particuliers : il sera donc d'autant plus aisé de trouver des règles claires dans les idiolectes étudiés avec ce genre de constructions.

2.3.4.1. V1 se trouve à une forme non finie

On a déjà abordé un de ces contextes problématiques dans le §1.2.2.4. Très peu d'études mentionnent les complexes verbaux avec V1 à une forme non finie. Encore plus rares sont celles qui justifient ce choix de ne pas les inclure dans leurs recherches. Ce type d'expressions pourtant, possède un intérêt évident car même des linguistes ne sont pas sûrs de la grammaticalité de certains énoncés où V1 est à une forme non finie et où le clitique se « colle » à lui.

Reprenons l'exemple (15) donné par Kertes :

(15) (?) Tengo la intención de irla a ver.

On voit bien ici que la grammaticalité de l'énoncé est remise en question avec le point d'interrogation contrairement à un autre exemple proposé juste avant qui semble être tout à fait grammatical d'après l'auteur.

(45) No pudiéndolo aceptar, se ha marchado.

Alors que rien n'empêche la position à gauche du clitique dans ces cas-là, et que Kertes les considère clairement comme des cas de montée du clitique, des linguistes

peuvent pourtant douter de la grammaticalité de telles expressions. Il est donc tout à fait envisageable que d'autres locuteurs, des locuteurs « naïfs », ne les considèrent pas comme grammaticales et par conséquent, il est possible d'avancer que la grammaire de certains de ces locuteurs n'inclut pas la possibilité de placer le clitique après V1 à une forme non finie puisqu'ils considèreraient que le clitique romprait l'unité du complexe verbal auquel cas, son déplacement à gauche est impossible. A l'inverse, on peut prévoir que d'autres locuteurs puissent placer le clitique librement même dans ce contexte.

C'est là tout l'intérêt d'étudier des idiolectes tout en incluant ce type d'expressions qui peuvent poser problème quant à leur « grammaticalité ».

2.3.4.2. La coordination des CV

On a vu dans le premier chapitre que les phrases qui présentent des CV coordonnés sont également systématiquement éliminées des recherches sur le placement du clitique en espagnol. Les raisons semblent assez évidentes : dans de vastes corpus électroniques il est extrêmement difficile, voire impossible de rechercher ces constructions qui présentent beaucoup trop de possibilités. Le dépouillement manuel d'idiolectes, quant à lui, permet de les observer montrant ainsi encore tout l'intérêt de cette méthode.

Les phrases avec des complexes verbaux coordonnés (le plus souvent c'est V2 qui est coordonné) posent de sérieux problèmes d'interprétation et donc de « grammaticalité ». À ce sujet, il conviendrait de citer la remarque des grammairiens classiques français Olivier Patru et Thomas Corneille (1738 : 269) qui écrivaient :

Je lui pouvais reprocher beaucoup de choses, et découvrir la trahison qu'il m'avait faite, mais je crus qu'il valait mieux, etc. Il y a là une construction fort défectueuse, parce que ces mots je lui pouvais se rapportent aussi bien à découvrir qu'à reprocher

Même si c'est un exemple français (du français classique, époque à laquelle la « montée » du clitique était très fréquent), il est tout à fait transposable à l'espagnol. Pour ces deux grammairiens, avec deux verbes V2 coordonnés, si le premier V2

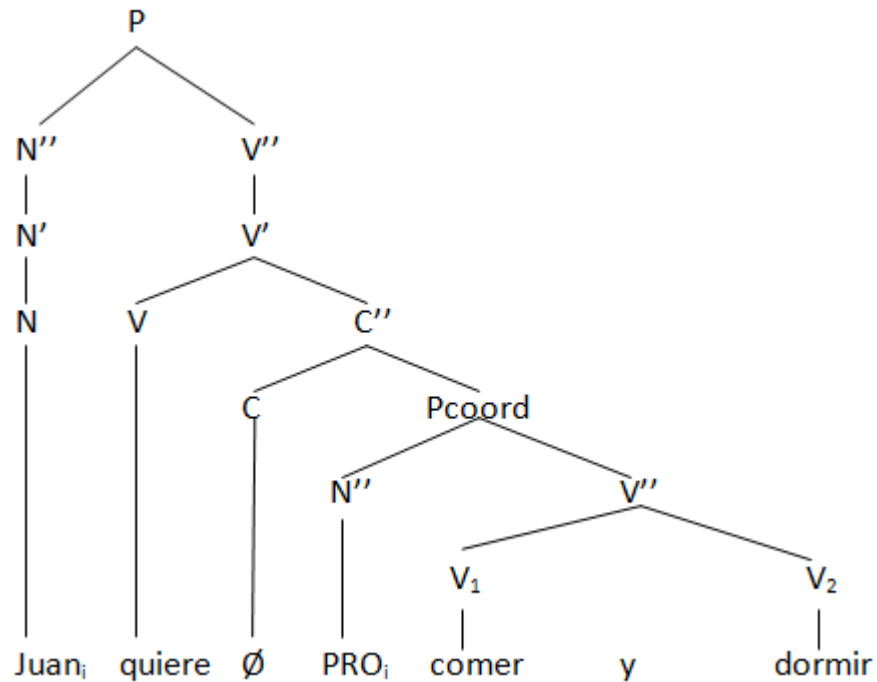
« possède » un clitique et pas le deuxième, le pronom ne peut pas se placer à gauche du CV parce qu'on pourrait interpréter qu'il se rapporte aux deux verbes à l'infinitif. Donc, dans ce contexte, ces deux locuteurs ne devaient probablement jamais produire de « montée » du clitique.

Avec ce type de constructions où V2 est coordonné, on peut se retrouver dans trois situations :

- (i) il n'y a qu'un seul pronom qui « dépend » sémantiquement du contenu lexical d'un des deux verbes V2.
- (ii) il y a deux pronoms différents dépendant chacun d'un des deux V2.
- (iii) il y a deux pronoms identiques et chacun dépend d'un des deux V2.

Avant d'entrer dans le détail de ce qui se passe dans la structure profonde de ces énoncés avec clitiques, voyons comment on pourrait représenter la structure d'une phrase avec coordination de V2 comme *Juan quiere comer y dormir* de la manière suivante :

(46) Structure de l'énoncé avec CV disjoint : *Juan quiere comer y dormir*



Cette structure répond au Principe de Restriction des Coordonnées (PRC) de Brucart (1987 : 124) qui oblige à considérer comme bien formée la structure qui implique le moins de catégories vides. Dans cette phrase, la seule catégorie vide serait PRO qui fonctionne comme sujet des deux infinitifs coordonnés. D'autres structures sont possibles, mais avec davantage de catégories vides (avec par exemple une ellipse du verbe *querer* dans le deuxième SV coordonné) donc, selon ce principe, (46) est la seule structure bien formée.

Enfin, notons que la coordination des deux infinitifs est possible car une condition nécessaire et basique de la coordination est que celle-ci doit absolument se produire entre des éléments ayant la même fonction au sein de la phrase (Brucart, 1999 : 2820). Or, ici, *comer* et *dormir* tous deux coordonnés peuvent être interprétés comme deux COD de *querer* (du fait qu'il s'agisse d'un CV disjoint).

Ainsi, avec ce PRC, nous arrivons à la structure symétrique dont parle Mouret (2008) sans que cela aille à l'encontre du principe de récupérabilité de l'ellipse (Chomsky, 1964) selon Brucart puisque cette théorie ne doit utiliser d'entités vides que quand ceci est strictement nécessaire (Brucart, 1987, 125). Or, si les éléments coordonnés sont les deux infinitifs, il n'y a pas d'ellipse du premier verbe conjugué *quiere* et de cette manière, on évite les problèmes liés aux ellipses et au principe de récupérabilité de l'ellipse avancés par Mouret (2008).

Si cela semble fonctionner parfaitement pour les CV disjoints c'est parce que le verbe conjugué fonctionne comme noyau de la phrase ; ainsi, on peut considérer que la séquence *comer y dormir* appartient à la même phrase et fonctionne comme complément direct de *querer*.

Cette interprétation pose donc des difficultés d'analyse des complexes verbaux conjoints coordonnés. En effet, il nous semble impossible qu'un auxiliaire se retrouve dans cette position de « gouverneur » de la phrase ; cela poserait en effet d'autres problèmes en ce qui concerne le placement des clitiques dans les CV conjoints coordonnés (et par extension également au CV disjoints interprétés comme des conjoints) puisque si on considère que V1 est le noyau de la phrase, le gouverneur, il est normalement impossible au clitique de se déplacer à gauche de celui-ci. En effet,

un des principes de la théorie du liage (Brucart : 1987, 46) implique que les pronoms clitiques (fonctionnant comme des anaphores) sont liés à la catégorie qui les gouverne. Or, dans un complexe disjoint, ce qui gouverne le clitique c'est le verbe à l'infinitif ce qui explique que le clitique doive rester lié à cette forme et qu'il ne peut en aucun cas (sauf si on interprète le CV comme conjoint alors qu'il ne l'est pas) « monter », c'est-à-dire se placer avant le verbe conjugué, car cela impliquerait qu'il soit lié à ce dernier. Si cela se produit c'est que l'on considère le complexe V1+V2 comme une unité fonctionnant comme un seul et unique verbe. C'est ce qui se produit avec les complexes verbaux conjoints, on l'a déjà expliqué à plusieurs reprises.

Ceci étant admis, il est impossible de structurer un énoncé avec un CV conjoint coordonné comme en (46). Il faudrait donc voir une ellipse de *puede* dans la deuxième partie de la coordination *Juan puede hablar y escuchar* ; celle-ci serait obligatoire pour interpréter convenablement la phrase.

Comment expliquer qu'il puisse y avoir une ellipse de *puede* alors qu'il s'agit d'une partie du « verbe » *puede escuchar* ? Si l'on considère que *puede* fonctionne comme le préfixe du verbe *puede hablar* alors, l'ellipse est possible³⁵. C'est ce qui se produit en espagnol avec les combinaisons d'adverbes avec le suffixe *-mente* où il y a ellipse du premier *-mente*. Cela peut se produire également avec des préfixes comme 'pre-' et 'post-' par exemple comme dans *pre y pos-constitucional*. Il est donc possible, dans certains cas très précis et très limités de « séparer » un affixe de l'autre partie du mot lors d'une coordination. Parfois, ce que l'on garde c'est le préfixe, et parfois, avec les adverbes, c'est le suffixe qu'on supprime. Par conséquent, la coordination de deux complexes verbaux pourrait très bien fonctionner à l'identique.

En effet, dans l'exemple précédemment cité *pre y pos-constitucional*, nous avons une coordination avec ellipse du mot identique pour les deux éléments de la coordination et maintien d'un préfixe différent. C'est exactement ce qui se produit

³⁵ Il s'agit alors d'une coordination irréversible (Moreno Cabrera, 2000 : 662). C'est-à-dire que les deux éléments coordonnés ne peuvent pas être inversés puisque *puede hablar* fonctionne comme un verbe. À l'inverse, lors de la coordination de deux CV disjoints, il s'agit de coordinations réversibles puisque *querer* est le noyau de la phrase, on peut inverser les deux compléments sans que cela ne change le sens de la phrase.

dans les complexes verbaux coordonnés avec ellipse du verbe à l'infinitif (qui serait à considérer comme le lexème du CV) et maintien du préfixe (l'auxiliaire) comme dans :

(47) JJA-Nadie: (...) pero no **puedes** ni **quieres revolverte** contra tus hermanos (...)

Ainsi, la remarque de Varela et Martín García (1999 : 5007)³⁶ me semble inexacte car elle ne tient pas compte des périphrases verbales où l'auxiliaire semble jouer le rôle de préfixe du verbe.

Pour Bosque (1987, 95-96) cité par Varela et García, il ne s'agit pas de cas de coordination mais de noyaux lexicaux (Varela et Martín García, 1999, 5006). Si nous rapportons cela aux cas qui nous intéressent, cela voudrait dire que dans une phrase comme (47), *poder* et *querer* seraient deux noyaux verbaux différents et non pas un même syntagme verbal coordonné.

En ce qui concerne les coordinations où on n'a qu'un seul « auxiliaire » V1, il s'agirait selon moi d'un cas exceptionnel (dans le sens où c'est le seul cas où cela peut se produire) où un des deux préfixes identiques est « supprimé », et où l'élément qui change est le lexème. Cela semble être le seul cas en espagnol, et c'est pour cela qu'il est exceptionnel comme l'est également l'ellipse du suffixe *-mente*.

En effet, les phrases de (48) sont toutes agrammaticales (ou du moins ne pourront pas être interprétées comme le voudrait le locuteur) sauf c alors que les phrases de (49)³⁷, phrases sans ellipse, sont toutes grammaticales :

- (48) a. *Es anti_iconstitucional y PRO_i-ético.
 b. *Un periodo pre_iverbal y PRO_i-representacional, previo a la posición esquizoparanoide.
 c. Juan puede_i verlo y PRO_i hablarle.

³⁶ « (...) las bases coordinadas son mayoritariamente adjetivos denominales; **no se suele dar elisión** con nombres (**infra* y *superdesarrollo*) o **con verbos** (**ante* y *posponer*). »

³⁷ Les phrases (49) a et b sont extraites respectivement des sites internet suivants :

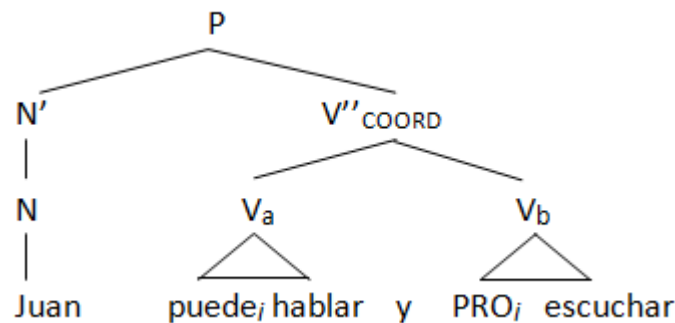
<http://poderedomex.com/notas.asp?id=47285>

<http://www.temasdepsicoanalisis.org/relacion-entre-memoria-autobiografia-y-defensas/>

- (49)
- a. Es anticonstitucional y anti-ético.
 - b. Un periodo preverbal y pre-representacional, previo a la posición esquizoparanoide.
 - c. Juan puede verlo y puede hablarle.

Il semblerait donc, d'après tout ce qu'on a pu dire ici, que la structure de l'énoncé *Juan puede hablar y escuchar* (avec un CV conjoint donc) soit la suivante :

- (50) Structure de l'énoncé avec CV conjoint : *Juan puede hablar y escuchar*



La question qui me semble la plus intéressante est de savoir si dans ce type de structures les clitiques peuvent monter, quand ils peuvent le faire et pour quelles raisons. Pour cela, nous allons observer attentivement les trois possibilités qu'offrent les constructions avec coordination de V2

2.3.4.2.1. Cas avec un seul pronom

Dans ce contexte, on a deux possibilités : soit le clitique présent dépend sémantiquement du contenu lexical du premier SV soit du deuxième SV.

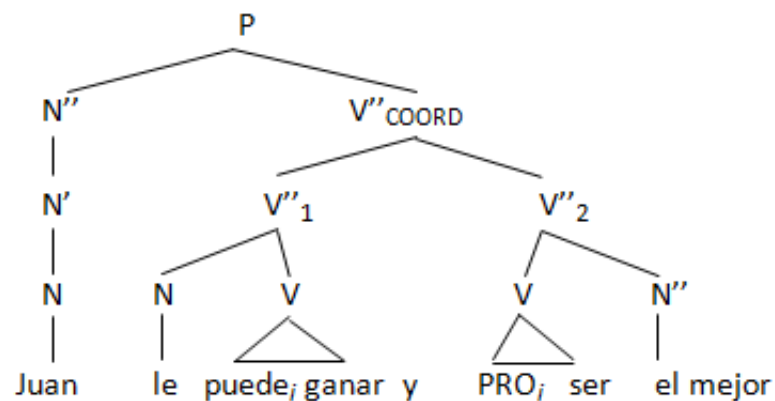
a) pronom dépendant de V''_1

Étudions la phrase : *Juan puede ganarle y ser el mejor*. Dans cet exemple, le clitique s'applique au premier complexe verbal (noté V''_1) et reste donc collé à *ganar*. La « montée » du clitique *le* est-elle possible dans la phrase *Juan le puede ganar y ser el mejor* ? Si on en croit les grammairiens français classiques Patru et Corneille, la

montée serait malvenue puisqu'alors, on interpréterait le pronom *le* comme complément de *ganar* et de *ser*.

Pourtant, en observant la structure de cette phrase, si on estime que la structure d'un énoncé avec deux complexes verbaux coordonnés représentée en (50) est la bonne, on s'aperçoit qu'on peut tout à fait considérer le clitique *le* comme complément uniquement du premier CV :

(51) Structure de l'énoncé *Juan le puede ganar y ser el mejor*³⁸



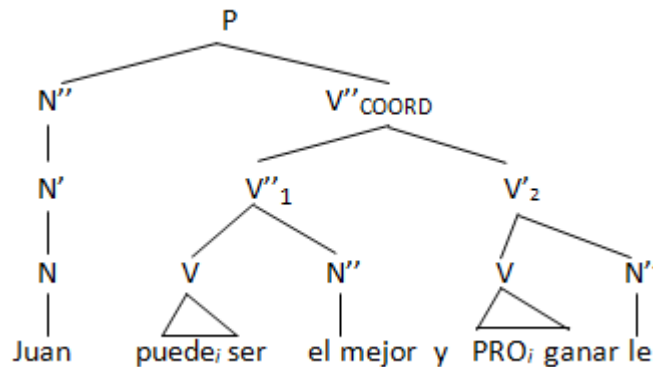
Il sera intéressant d'observer le comportement des quatre idiolectes à ce sujet dans la troisième partie. Vont-ils tous avoir la même attitude face à cette construction et ne jamais produire de « montée » du clitique comme le feraient les grammairiens classiques français ou alors produiront-ils tous des énoncés avec le pronom à gauche ? Ou au contraire, pourrions-nous remarquer des disparités entre les différents idiolectes ? Je répète qu'on ne pourrait pas répondre à ce genre de question avec l'analyse d'un corpus électronique de plusieurs idiolectes pris comme hypertexte, d'où l'intérêt d'un dépouillement manuel des idiolectes, seule manière de pouvoir rencontrer tous les exemples de ce genre.

³⁸ Afin de simplifier le schéma de la structure, on a éliminé la coindexation de *le* avec *pro*, c'est-à-dire, avec la place du pronom dans la structure profonde de l'énoncé, à savoir après le verbe *puede ganar* (voir l'exemple (43) dans le §2.3.1.2.)

b) pronom dépendant de V''_2

Dans la phrase *Juan puede ser el mejor y ganarle* (52), le clitique dépend de V''_2 , la situation est plus complexe quant à la « montée » du clitique à gauche de *puede*. D'une part, il est impossible pour le clitique de monter à gauche de son syntagme verbal, autrement dit, à gauche de PRO : **Juan puede_i ser mejor y le PRO_i ganar*. C'est impossible du fait que le clitique en espagnol ne peut pas se trouver devant un infinitif sauf s'il est collé à un autre infinitif, à un gérondif ou à un impératif, ce qui n'est pas le cas ici.

(52) Structure de l'énoncé *Juan puede ser el mejor y ganarle*



D'autre part, il lui est également impossible de monter à gauche de l'auxiliaire *puede* (antécédent de PRO) celui-ci se trouvant dans un autre syntagme verbal. En effet, d'après le Θ -critère que présente Chomsky (1981 : 36)³⁹ on ne peut assigner à un argument qu'un seul Θ -rôle. Ce Θ -critère impose une restriction dans le déplacement du clitique de l'exemple. En effet, si l'on déplace l'argument '*le*' vers la Θ -position d'objet clitique (donc antéposé) du verbe '*puede ser*', il se retrouvera avec deux Θ -rôles différents (pronom complément de *puede ser* ET de *PRO ganar*) ce qui viole le Θ -critère : *Juan le_i puede ser el mejor y pro_i ganar*.

Par conséquent, lorsque deux CV sont coordonnés et que l'un deux n'a pas de complément sous forme clitique, ce dernier ne peut monter que:

³⁹ « Each argument bears one and only one Θ -role, and each Θ -role is assigned to one and only one argument. »

- (i) si les CV sont interprétés comme conjoints.
- (ii) s'il dépend du premier SV.

D'après ce qu'on vient d'expliquer, il semble que ces deux critères soient indispensables pour que la montée du clitique soit possible. Par conséquent, on peut prévoir qu'aucun des quatre idiolectes étudiés dans la troisième partie ne place à gauche le pronom complément du deuxième verbe V2 de constructions coordonnées. Si c'est effectivement le cas avec notre corpus, il pourrait être intéressant de procéder à d'autres recherches sur d'autres idiolectes (moins « littéraires ») pour tenter de vérifier cette hypothèse.

2.3.4.2.2. Cas avec deux pronoms différents

Dans le cas où les deux CV coordonnés ont deux clitiques différents, les conditions de « montée » sont les mêmes. En d'autres termes, le clitique « dépendant » du deuxième V2 ne peut pas se déplacer à gauche de V1 (énoncés (54)) puisqu'il transgresserait le θ -critère de Chomsky. En ce qui concerne le clitique du premier V2, celui-ci peut sans aucun problème se déplacer à gauche de V1 comme le montre l'exemple (53b) et comme on l'a vu dans le paragraphe précédent.

Par conséquent, seuls les énoncés (53) sont possibles, les (54), par contre, semblent impossibles à rencontrer dans un corpus, et si c'est le cas, il s'agirait sans doute d'une erreur qui, de toute façon, a très peu de chances de passer inaperçue.

- (53) a. Juan puede verlo y hablarle.
b. Juan lo puede ver y hablarle.
- (54) a. *Juan le puede verlo y hablar.
b. *Juan se lo puede ver y hablar.

Dans l'exemple (54a), le clitique *le* ne peut pas se placer à gauche de *puede* puisqu'il se retrouverait dans une situation impossible selon la théorie de Chomsky :

complément de *puede ver* et de *PRO hablar* (« puede hablar »). C'est le même problème dans (54b) où en plus, *le* se combinant avec *lo* « deviendrait » *se*.

2.3.4.2.3. Cas avec deux pronoms identiques

Quand les deux CV coordonnés ont les mêmes clitiques, la situation est sensiblement la même que dans les cas précédents et les limites au déplacement du pronom ne varient pas.

Prenons l'exemple (55a) :

(55) a. No puedes hablarle y mentirle.

1) Le déplacement à gauche du premier *le* (complément de *puedes hablar*) est possible pour les raisons exposées précédemment.

(55) b. No le puedes hablar y mentirle.

La présence de ce type de construction est donc tout à fait possible dans notre corpus, dans le cas où les idiolectes analysés interprètent l'énoncé comme nous l'avons présenté.

2) Le déplacement à gauche du deuxième *le* (complément de *PRO mentir*) avec le maintien du premier *le* à droite de *hablar* est impossible.

(55) c. *No le puedes hablarle y mentir.

Il est de fait, extrêmement improbable que cette construction puisse être présente dans notre corpus tant son agrammaticalité paraît évidente et surtout, unanimement ressentie.

3) Il existe une troisième possibilité : la montée « simultanée » des deux clitiques avec le maintien d'un seul d'entre eux (avec ellipse de l'autre). On a vu avec leur

exemple au début de ce §2.3.4.2., que Patru et Corneille en français classique voyaient dans ce type de constructions un seul clitique se rapportant aux deux verbes dans la phrase *Je lui pouvais reprocher beaucoup de choses et découvrir la trahison qu'il m'avait faite...* Si pour eux *lui* se rapporte aux deux infinitifs c'est qu'ils devaient trouver tout à fait acceptables des énoncés où les deux infinitifs devaient présenter le même clitique comme dans (55d) :

(55) d. ?No le puedes hablar y mentir.

Pourtant, cet énoncé semble ne pas pouvoir être interprété comme (55a), puisque d'après les règles et principes de la théorie du gouvernement et du liage de Chomsky, (55d) transgresse le θ -critère.

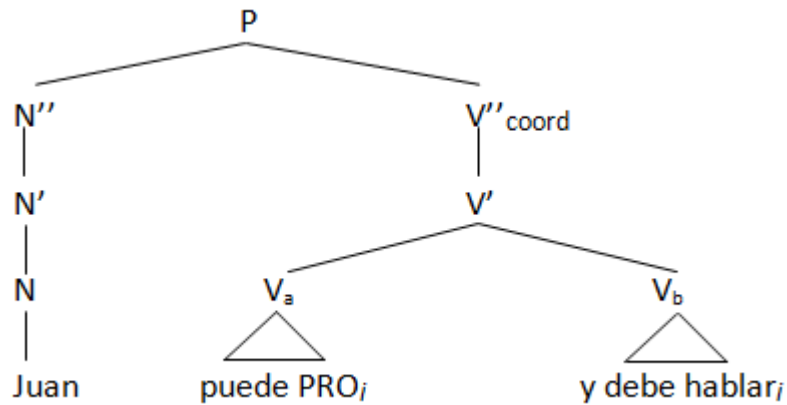
Cette ambiguïté quant à ce type d'énoncés paraît montrer que ce θ -critère est sans doute trop strict et que certains locuteurs peuvent « accepter » ces énoncés où un seul pronom fonctionnerait comme complément de deux infinitifs. En plaçant le pronom *le* à l'avant des CV coordonnés, le locuteur semble dire à son allocataire qu'il utilise le même pronom pour les deux CV.

On remarque donc que la théorie de Chomsky qui fonctionne apparemment parfaitement pour prévoir l'agrammaticalité et l'impossibilité de produire certaines formes –exemples (54a), (54b), (55c) – n'est pas aussi performante dans des cas plus ambigus comme (55d), que l'on peut sans doute produire plus facilement.

2.3.4.2.4. Coordination de V1

Si on considère, comme on a pu l'expliquer plus tôt, que l'exemple *Juan puede y quiere hablar* fonctionne de la même manière que l'expression *pre y post constitucional*, cela peut impliquer une ellipse du lexème. On aurait donc la structure (56).

(56) Structure de l'énoncé Juan puede y quiere hablar

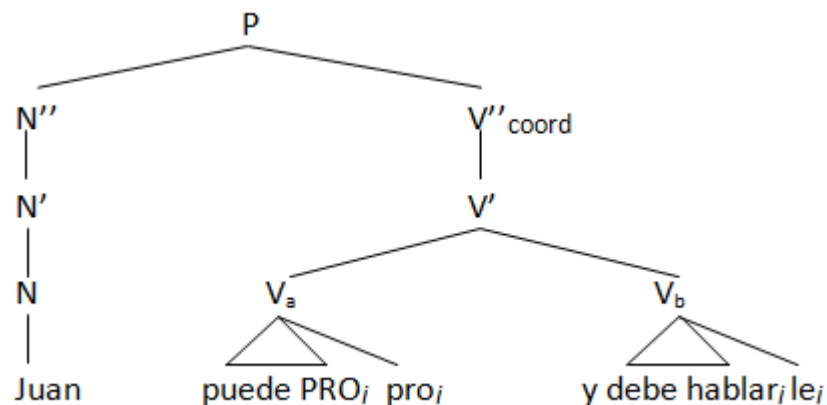


Si on ajoute un clitique se référant à une tierce personne, comme le clitique COI *le*, plusieurs productions seraient alors envisageables :

- (57)
- a. Juan puede y debe hablarle.
 - b. ? Juan le puede y debe hablar.
 - c. ? Juan le puede y le debe hablar.
 - d. ?? Juan le puede y debe hablarle.
 - e. ?? Juan puede y le debe hablar.

L'exemple (57a) est tout à fait grammatical ; il présenterait deux ellipses (celle de *hablar* et celle de *le*) et on pourrait le schématiser ainsi :

(58) Structure de l'énoncé *Juan puede y debe hablarle*



Par contre, les quatre autres énoncés semblent plus problématiques. (57b) me semble envisageable pour les mêmes raisons que l'exemple (55d) avec un déplacement du pronom à gauche des deux CV coordonnés.

(57c) ne paraît pas posséder de caractéristiques qui conduiraient à l'interpréter comme un énoncé agrammatical. Reste à voir sur d'autres corpus si ces constructions sont possibles.

(57d) pourrait être possible également, tout comme l'énoncé (55b) qu'on a vu plus haut. Pourtant, la présence du premier pronom *le* semble superflue puisque sa présence dans V_b (le deuxième complexe verbal) suffit.

Enfin, à priori, (57e) devrait également être possible puisqu'on serait dans la même situation que (58) mais avec une position proclitique de *le* dans le deuxième CV : donc rien n'empêcherait son ellipse dans le premier.

Pourtant, de manière totalement subjective, certains de ces énoncés me paraissent moins acceptables que d'autres.

Voyons si dans un vaste corpus électronique (le *CDE*) ces constructions sont attestées en espagnol. J'ai pour cela procédé à des recherches avec tous les pronoms compléments possibles dans la séquence *[poder]* y *[deber]* + *infinitif* dans toutes les positions possibles énoncées plus haut (*a*, *b*, *c*, *d* et *e* de l'exemple 57). Je présente dans le tableau ci-dessous tous les résultats trouvés dans le *CDE* selon les époques⁴⁰ :

Positions du clitique	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX	Total
a. puede y debe hablarle	10	10	18	79	5	122
b. le puede y debe hablar	58	15	10	2	1	86
c. le puede y le debe hablar	0	1	2	3	4	10
d. le puede y debe hablarle	0	0	1	0	0	1
e. puede y le debe hablar	0	0	1	0	0	1

Tableau 7 : Placement des pronoms dans la séquence *[poder]* y *[deber]* + *infinitif*

Comme je le prévoyais, les constructions *d* et *e* ne semblent pas très courantes en espagnol par rapport aux autres. Il s'agissait des deux formes qui me paraissaient le moins acceptables et il semblerait bien qu'elles n'aient qu'une présence anecdotique

⁴⁰ Aucune forme n'a été trouvée avant le XVIème siècle.

dans la langue espagnole⁴¹ ; mais pour le vérifier il faudrait dans le futur faire des recherches dans des corpus (d'idiolectes de préférence, bien sûr) présentant un registre de langue moins « littéraire » que le CDE.

2.3.4.3. L'interposition

On a vu dans le premier chapitre (§1.4.2.1.3.) que ce phénomène d'interposition n'a jamais été traité par les chercheurs puisqu'à ma connaissance, seule Zabalegui (2008) en parle. Pourtant, il s'agit d'un problème très intéressant. En effet, si la montée est possible de par l'unité que forment les deux verbes V1 et V2, l'inclusion au sein de celle-ci d'un ou de plusieurs éléments devrait à priori rompre cette unité.

Comme le souligne Castillo Lluch (2002 : 131) :

la bibliographie sur la question met en avant le fait que les éléments qui peuvent être interposés entre le verbe principal et l'infinitif dépendant sont très limités : seulement un nombre très restreint de prépositions (de et a, dans haber de, dejar de, tratar de, ir a, empezar a, volver a...) et la conjonction que (dans tener que) permettent la montée du clitique, qui s'avère impossible dans des contextes syntaxiques plus complexes.

Pourtant, Zabalegui et Castillo Lluch, dans leurs corpus respectifs trouvent des exemples de montée du clitique même lorsque des éléments sont intercalés entre V1 et V2 et bien que ceux-ci soient relativement peu fréquents, ils semblent aller à l'encontre des restrictions qu'on apporte traditionnellement au déplacement du clitique à gauche d'un CV.

Il serait intéressant d'observer ce phénomène dans notre corpus pour comprendre s'il y a des éléments qui peuvent se placer à gauche dans ce contexte et d'autres qui ne le peuvent pas. On pourra aussi analyser si ces éléments sont forcément partagés dans

⁴¹ L'exemple de l'expression *d* est assez surprenant puisqu'elle présente une combinaison de deux clitics *se les*, mais, dans le premier CV le locuteur n'en écrit qu'un, le *se* :

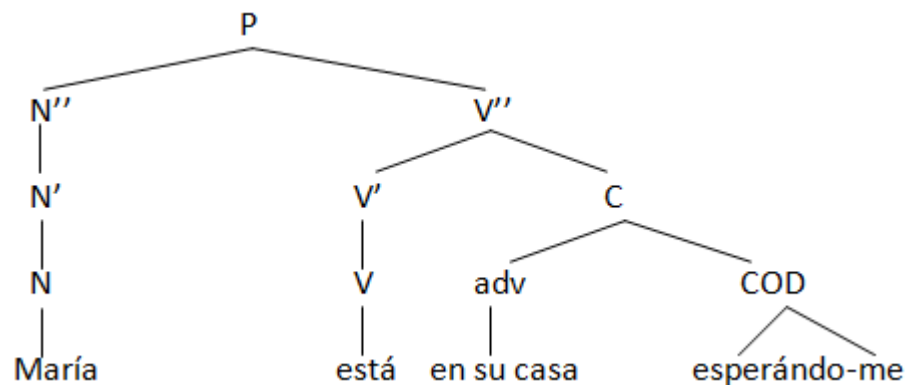
(59) Josefa Amar y Borbón – 1777-CDE: Se dirá que mientras mamán, y aun hasta la edad de dos o tres años, no se les puede expresar las cosas con palabras, no siendo capaces de entender su fuerza; pero **se puede y debe manifestárseles** con los ojos, y con el gesto del semblante, ya el agrado si son dóciles y apacibles de condición, ya el enojo si se obstinan en llorar o en querer alguna cosa de que pueda resultarles daño.

les différents idiolectes ou alors si chacun d'entre eux s'est créé un ensemble de règles pas forcément partagées par les autres.

Mais avant d'étudier minutieusement ces cas de « montée » du clitique en contexte d'interposition dans notre troisième partie, il faudrait comprendre comment fonctionne cette structure pour permettre le placement du pronom à gauche du CV.

J'é mets l'hypothèse⁴² que lorsque l'élément interposé fonctionne comme complément de V1, la montée est impossible car cet élément aura rompu l'unité du CV étant donné que V1 fonctionnera forcément comme noyau de la phrase, comme on peut le voir dans la structure (60) avec l'énoncé *María está en su casa esperándome*. L'énoncé (61) avec montée du pronom semble donc impossible et agrammatical étant donné que *en su casa* fonctionne comme complément de *está*, *esperando* devient par la même occasion forcément son complément. Donc, la montée de *le* qu'on ne peut interpréter que comme COI de *esperando* ne peut se déplacer à gauche de *está*.

(60) Structure de l'énoncé *María está en su casa esperándome*



(61) **María me está en su casa esperando*.

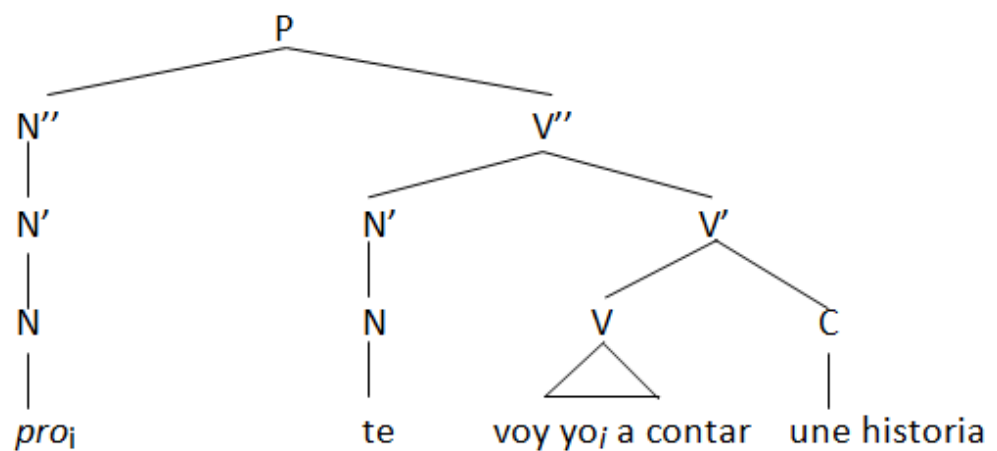
À l'inverse, quand l'élément interposé n'est pas complément de V1, par exemple quand il s'agit du sujet du CV, il n'y aura aucune rupture de l'unité verbale et par

⁴² Je tiens ici à remercier Mario Barra Jover qui m'a soumis cette idée lors d'un de nos passionnants entretiens.

conséquent, le pronom peut monter sans problème comme dans l'énoncé (62) dont la structure est reprise en (63). Ici, puisque l'élément ne peut en aucun cas être interprété comme complément de V1, il peut se déplacer librement (contrairement à *en tu casa* dans l'exemple précédent) laissant sa trace en *pro*.

(62) *Te voy yo a contar una historia.*

(63) Structure de l'énoncé (62)



Cependant, il est très probable que tous les locuteurs ne perçoivent pas les constructions avec interposition de la même manière. Ainsi, certains locuteurs pourront avoir intériorisé dans leur grammaire personnelle (qui correspond à ce que déclarent traditionnellement les linguistes) que tout élément intercalé entre V1 et V2 empêche la montée parce que toute interposition rompt l'unité du CV. Pour ceux-là, on ne rencontrera probablement jamais de cas de montée du clitique.

Inversement, il se peut que d'autres locuteurs aient intériorisé une règle différente, individuelle, selon laquelle l'interposition de certains éléments (et ici aussi les règles peuvent varier quant à l'acceptation d'une partie ou de tous les éléments potentiellement intercalés) ne rompt pas l'unité verbale, et par conséquent, le placement du clitique sera quant à lui tout à fait libre et il y aura donc probablement alternance dans le placement du pronom dans ce contexte-là.

Chapitre 2 :
Quelle méthode pour décrire ce chaos ?

J'expliquerai dans le prochain paragraphe comment j'ai procédé pour analyser les idiolectes de mon corpus mais je viens dans ce chapitre de montrer (du moins je l'espère) tout l'intérêt de l'étude d'idiolectes : étant donné les multiples possibilités de variantes que proposent ces structures « problématiques », si chaque locuteur a intériorisé des règles potentiellement différentes des autres locuteurs, il n'y a que très peu d'intérêt d'analyser tous les idiolectes regroupés dans un hypertexte.

2.4. Méthode d'analyse du corpus d'idiolectes

La méthode pour analyser ce corpus est simple : il s'agit d'un dépouillement « manuel » des données récoltées. Pour le corpus écrit, j'ai donc lu les romans du corpus et noté chaque construction recherchée, c'est-à-dire, chaque CV avec un clitique dépendant sémantiquement de V2 placé soit à gauche soit à droite. À chaque fois que je trouvais une construction, je recopiais la phrase (parfois y compris les phrases précédentes) et procédais à un codage et une notation des éléments que je voulais étudier, tout cela dans le fichier d'un tableur⁴³.

Tout d'abord, il fallait préciser s'il s'agissait d'un cas de position à gauche (codé dans mon fichier comme « M+ » ou d'un cas de position à droite (codé « M- »). Très rarement – cela n'est arrivé que trois fois dans l'ensemble du corpus écrit et oral – j'ai dû utiliser un autre codage pour les cas de complexes verbaux composés de trois verbes et où le clitique se déplaçait pour se « coller » au deuxième verbe, s'agissant de ce qu'on pourrait appeler une montée du clitique partielle. Les trois cas suivants ont donc été codés comme « M* » :

(64)CJC-Colmena: ; la cosa **debió irse poco a poco olvidando** porque la verdad es que no volvieron a meterse con él.

(65)APR-Alatriste: Pero si vuestro querido Luis de Góngora conoce el lance, ya **podéis iros poniendo** a remojo.

(66)APR-Ayer (V-07:58)-ORAL: Nadie **va a poderlo saber** todo nunca, pero cuanto más sabes, más comprendes

La catégorie suivante à être relevée est, bien évidemment, le complexe verbal utilisé, par exemple, « IR A + INF » ou « IR + GER ». Il faut noter ici que dans les cas de CV avec trois verbes, on a choisi le premier de ces complexes verbaux. Donc, dans

⁴³ J'ai pour cela utilisé le logiciel Microsoft Excel 2010.

l'exemple (64) de CJC, c'est *deber+infinitif* (noté dans le fichier : « DEBER + INF ») qui a été gardé.

Vient ensuite la distinction *conjoint* ou *disjoint* en ce qui concerne le complexe verbal, reprenant ainsi l'appellation de Fernández de Castro, ces éléments étant codés « C » ou « D » respectivement.

Les trois catégories suivantes visaient des constructions un peu particulières, avec tout d'abord les complexes verbaux dont le premier élément (V1) est à une forme non finie (codé « V1+inf, ger, imp »). Rappelons que certains auteurs n'intègrent pas ces constructions dans leur étude. Ensuite, j'ai voulu observé plus attentivement le placement du clitique avec les complexes verbaux composés (« Comp »). Enfin, la troisième catégorie de constructions particulières regroupe plusieurs cas :

(i) les cas d'interposition (codés « interpol ») où un ou plusieurs éléments sont intercalés entre V1 et V2 comme dans l'exemple (64) de CJC.

(ii) les complexes verbaux avec trois verbes (codés « V1'+V2 »)

(iii) les complexes verbaux coordonnés (codés « V2coord ») avec une précision : si la construction ne présente qu'un seul clitique, on codera celle-ci « V2 coord + pron 0 », si elle présente deux clitiques identiques « V2 coord + pron id » et si elle présente deux clitiques différents : « V2 coord + pron dif ».

Les quatre colonnes suivantes ont un rapport avec le clitique lui-même ou son référent : tout d'abord, sa personne sans distinction de nombre (« 1 », « 2 », « 3 » ou « double »), le clitique lui-même, sa fonction⁴⁴ et enfin le caractère animé (« anim ») ou non (« inan ») du référent. Le dernier élément codé correspond à l'élément précédant le CV. Tous ces éléments seront notés tels quels, avec pour les éléments atones la précision « at » suivie de l'élément (par exemple « at/con »).

Pour ce qui est du corpus oral, j'ai procédé de la même manière en recopiant chaque construction à chaque fois que je les entendais.

Grâce à ce travail de collecte et de « codage » dans un fichier informatique il est ensuite possible et facile d'analyser les productions des idiolectes choisis parce que le

⁴⁴ Les pronoms COD sont codés « OD », les COI « OI », les pronoms réfléchis « refl », les impersonnels « imp », les cas de *pasivas reflejas* « pass », les pronoms réciproques « récip », et enfin les cas de *datifs d'intérêt* « datif ».

*Chapitre 2 :
Quelle méthode pour décrire ce chaos ?*

tableur permet de filtrer les résultats pour que le chercheur puisse se concentrer sur les éléments qu'il désire observer, par exemple, le placement du clitique avec le complexe verbal *acabar de + infinitif*, ou quand le clitique est COD, etc.

Malgré cet aspect très positif, ce dépouillement d'idiolectes présente plusieurs limites avec tout d'abord, évidemment, l'impossibilité qu'a le chercheur d'affirmer qu'il n'a oublié aucune construction en route. En effet, le dépouillement se faisant manuellement, l'erreur humaine est possible et ce, encore plus à l'oral qu'à l'écrit. En effet, s'il est possible d'oublier, de ne pas voir telle ou telle autre construction à la lecture du corpus (par fatigue, par inattention, etc.) cela est encore plus « facile » lors de l'écoute d'enregistrements car dans bien des cas, le placement des clitiques étant probablement *invisible*, il faut une concentration très importante de la part du chercheur pour bien *voir (entendre)* à chaque fois, chaque construction produite par le locuteur.

L'autre limite, sans en être réellement une, correspond au caractère fastidieux de la collecte des données : fastidieux à cause du temps que cela prend (encore plus à l'oral qu'à l'écrit), à cause de la fatigue occasionnée par une concentration toujours très forte, etc. Malgré tout, à moins qu'on ne décide à partir de maintenant, de créer des corpus informatisés écrits et oraux que l'on pourra interroger de manière très complète et satisfaisante en isolant les idiolectes les uns des autres, autrement dit, à moins qu'on ne résolve les problèmes liés à l'utilisation des corpus électroniques que j'ai développés dans le premier chapitre, cette méthode de dépouillement manuel me semble être la plus efficace, voire la seule.

2.5. Conclusions

L'étude de vastes corpus électroniques présente trop de « défauts » pour l'étude de la variation du placement des pronoms dans les CV en espagnol. L'analyse d'idiolectes, que ce soit grâce à un outil informatique avec toutes les limites que celui-ci peut entraîner ou à un dépouillement manuel, non exempt d'imperfections non plus, permet malgré tout de dépasser les carences des vastes corpus « hypertextes » dans ce type de recherches sur la variation syntaxique.

L'analyse d'idiolectes conduit le chercheur à se poser d'autres questions. On ne cherche plus à s'interroger sur les possibles différences entre les deux variantes, tentant, en vain jusqu'à présent, de répondre à l'interrogation : pourquoi existe-t-il un système avec deux variantes alors que traditionnellement on voudrait que deux formes aient deux fonctions différentes ?

Avec le travail sur ce genre de corpus, le linguiste admet qu'il ne peut répondre à ces questions voire même remet en cause la pertinence de celles-ci. Plutôt que de vouloir répondre au « pourquoi ? », il va chercher le « comment ? » : Comment le placement des pronoms dans les CV fonctionne-t-il ? Et pour cela on analysera les productions d'idiolectes car on croit que chaque idiolecte intériorise une grammaire potentiellement différente. De plus, si, comme j'ai déjà pu l'annoncer, il se peut que dans la plupart des cas il soit impossible de trouver des « règles » qui régiraient le placement du pronom du fait de l'existence dans toute langue de *variantes invisibles*, je crois que dans certains contextes, la place du pronom ne dépend pas forcément d'une volonté « sur le moment » du locuteur⁴⁵ mais bien davantage de règles précises incluses dans un système cohérent analysable et explicable ou non d'un point de vue linguistique, intériorisé par chaque idiolecte.

⁴⁵ C'est ce que laisse entendre la remarque de Dubois reprise par Castillo Lluch (2002 : 136) « c'est l'oreille qui en décide ».

*Chapitre 2 :
Quelle méthode pour décrire ce chaos ?*

Ces « règles », c'est ce que je me propose de chercher tout particulièrement dans la troisième partie grâce à un dépouillement manuel des quatre idiolectes qui permettra de prendre en compte **tous** les contextes possibles.

Mais avant, dans la deuxième partie, l'objectif ne sera pas de décrire un système grammatical cohérent en analysant plusieurs idiolectes français et espagnols (dans le chapitre 4) dans l'histoire de ces deux langues à cause de recherches trop ciblées, mais plutôt de tenter de proposer de nouvelles perspectives dans la recherche sur la « montée » du clitique tout en essayant de répondre, dans la mesure du possible, à ce « pourquoi ? » qui semble obséder tant d'auteurs.

Pourquoi une variante moribonde à une époque continue d'être présente aujourd'hui, avec bien plus de vigueur qu'avant ? (chapitre 3)

Pourquoi continue-t-on à produire deux variantes en espagnol alors qu'une d'elles a disparu en français ? (chapitre 4)

Ces deux questions me paraissent totalement légitimes bien au-delà de l'axiome « deux formes, deux fonctions » car je ne cherche pas à expliquer les différences entre ces deux formes pour justifier l'axiome, je cherche juste à comprendre pourquoi en espagnol on a gardé ce système avec deux variantes contrairement au français en comparant tout d'abord le problème du placement des pronoms avec un autre phénomène de variation : le subjonctif imparfait en espagnol.

En quoi le travail sur idiolectes pourra aider le chercheur à mieux comprendre ce phénomène du placement des pronoms en diachronie ? Voilà tout l'intérêt et l'objectif de la deuxième partie de ce travail.

DEUXIÈME PARTIE :

*La montée des clitiques d'un point
de vue diachronique*

CHAPITRE 3

La « montée des clitiques » et le subjonctif imparfait en espagnol face à face

3.1. Introduction

Il convient ici d'expliquer le choix de cette comparaison de deux phénomènes qui, à priori, n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Je précise bien « à priori » parce que, malgré tout, ils affichent des similitudes intéressantes. Il s'agit de deux phénomènes de variation possédant chacun deux variantes. En effet, aujourd'hui, le subjonctif imparfait espagnol possède deux formes différentes l'une en *-ra* et l'autre en *-se*. Qui plus est, s'il me semble impossible d'affirmer aujourd'hui que les variantes dans le placement du pronom dans les CV présentent des différences sémantiques, il en va de même pour le subjonctif imparfait en espagnol comme je l'expliquerai plus tard.

C'est en cela que l'observation de ce phénomène de variation dans l'histoire de l'espagnol me semble pouvoir permettre de comprendre un peu mieux celui du placement des clitiques. Pour cela, j'analyserai les formes du subjonctif imparfait utilisées par les idiolectes du corpus décrit dans le §2.2.4. dans deux contextes précis : après *si* (avec l'expression *como si*) et après *que* (avec *por que*, *para que*, *querer que* et *pedir que*). Mais avant cela, il convient d'exposer rapidement l'état de la question dans la littérature, où, malgré la tendance dénoncée dans la première partie à vouloir trouver des différences sémantiques à toute variation, il est assez admis aujourd'hui que ces deux variantes sont synonymes.

3.2. Le subjonctif imparfait en espagnol

3.2.1. La situation actuelle

Comme en ce qui concerne le placement des pronoms dans les CV, il n'existe pas de réel consensus quant à l'équivalence fonctionnelle et/ou sémantique de ces deux formes (en *–ra* et en *–se*) pour le subjonctif imparfait en espagnol.

Schmidely (1989 : 1301) souligne ces divergences entre les partisans d'une équivalence totale (Spaulding, Alarcos Llorach, Luquet, etc.) et les tenants d'une différence sémantique (Criado de Val ; Bolinger, Pottier, Lamíquiz, Molho, etc.). Il semble assez clair qu'on se trouve encore ici face à cette « fâcheuse » tendance que je dénonçais dans la première partie qui refuse que deux formes distinctes puissent avoir une seule et même fonction, une seule et même signification. En effet, cette position, comme je l'expliquais plus tôt, amène les linguistes à trouver des explications à tout prix pour justifier leurs hypothèses, cela pouvant conduire, comme nous l'avons vu avec le placement des clitiques, à des conclusions divergentes. D'ailleurs, Schmidely (1989 : 1302) signale les contradictions des travaux des partisans d'une différence sémantique entre les deux formes du subjonctif imparfait :

- *para unos (Criado de Val, Bolinger, Bastianutti): más probabilidad, mayor actualidad, menor hipótesis para –RA y más inactualidad, mayor distanciación para –SE;*
- *para otros, lo contrario: Pottier, Lamíquiz.*

Rojo et Veiga (1999 : 2910) sont extrêmement clairs en ce qui concerne les théories de différenciation sémantique : « los hechos reales del español actual no permiten respaldar opiniones de este tipo », en effet, pour les deux auteurs espagnols, ces deux formes sont strictement équivalentes¹. C'est aussi ce qu'affirment Gili Gaya²

¹ « [...] como expresiones del contenido propio del subjuntivo, las formas en *–ra* y *–se* son hoy por hoy perfectamente equivalentes, con lo que tenemos que señalar la existencia de dos realizaciones expresivas concretas en relación de alomorfismo [...] » Rojo et Veiga (1999 : 2910)

(1961 : 180) ou encore Alarcos Llorach³ (1999 : 199). Mais malgré cette équivalence sémantique, il existerait des différences dans l'usage selon les régions (les formes en *-ra* seraient très largement privilégiées en Amérique⁴ notamment), selon le canal (la forme en *-ra* serait privilégiée à l'oral et *-se* à l'écrit⁵).

3.2.1.1. Équivalence sémantique ou pas ?

À ce sujet, Schmidely réalise un travail extrêmement intéressant puisqu'il s'appuie sur la « grammaire » personnelle du personnage du roman de Miguel Delibes *Cinco horas con Mario*, María del Carmen Sotillo. Dans son étude, l'auteur observe que parfois l'équivalence est totale entre les deux formes comme le montrent ces deux exemples (1999 : 1303) :

(67) «que cada vez que te veía se me abrían las carnes, créeme, y no te digo fiada cuando pusiste la sillita en la barra para el niño, te hubiese matado, que me hiciste llorar y todo» (p. 53)

(68) «que cada vez que te veía se me caía la cara de vergüenza y no te digo nada cuando pusiste la sillita para el niño, te hubiera matado, que me hiciste llorar y todo» (p. 81).

Ces deux phrases issues du roman de Delibes sont un exemple très révélateur de cette équivalence sémantique des deux formes puisqu'elles comportent de

² « Fuera de los casos que acabamos de mencionas, la identificación entre *-ra* y *-se* es completa; lo cual equivale a decir que ambas formas pueden sustituirse entre sí siempre que sean subjuntivas »

³ « Aunque por su origen latino diverso designaban valores diferentes, la lengua moderna ha terminado por identificarlas, de manera que hoy se trata de dos significantes que abarcan un mismo significado [...] »

⁴ C'est ce qu'affirment Rojo et Veiga qui s'appuient sur les travaux de Kany (1945 : 222) et Moreno de Alba (1993 : 187).

⁵ Notons ici que Gili Gaya (1943 : 180-181) pensait exactement le contraire : « Nosotros creemos que en España predomina actualmente *-se* en la conversación ordinaria; pero *-ra* se usa mucho entre personas cultas y en la lengua escrita, sin que sea posible trazar una línea divisoria fija. » Si d'autres auteurs coïncident sur ce point, lorsqu'on analyse les données, on observe généralement une préférence pour les formes en *-ra* en Espagne : « [...] tenemos que señalar la existencia de dos realizaciones expresivas concretas en relación de alomorfismo, situación que la lengua hablada a ambos lados del Atlántico tiende a simplificar mediante la generalización del empleo de *-ra*, que condiciona la progresiva reducción de *-se* a los registros cuidados. » (Rojo et Veiga 1999 : 2910). On retrouve cette même observation chez Alarcos Llorach (1999 : 199) : « [...] abarcan un mismo significado, siendo el primero de uso más frecuente en la expresión oral y el segundo más propio de la lengua escrita. »

nombreuses similitudes frappantes. L’auteur trouve ainsi d’autres exemples de ce type qui semblent prouver l’hypothèse de « synonymie » des deux formes du subjonctif imparfait.

Il s’aperçoit également que si la forme en *–ra* domine largement (72% des cas) il semblerait que la forme en *–se* soit réservée à certains contextes bien précis :

El –SE se reserva para lo frecuentemente hipotético, lo extraordinario, lo más chocante, lo inadmisible, lo distante, lo « difícil de tragar » (y, por lo tanto, de decir).⁶

L’intérêt de ce travail réside principalement dans l’étude d’un idiolecte⁷ montrant que ce phénomène, **dans certains idiolectes**, peut présenter, **dans certains contextes**, deux variantes totalement incontrôlées (comme dans les exemples 67 et 68) alors que dans d’autres contextes l’une ou l’autre des deux variantes (y compris la moins utilisée) va être privilégiée au point de devenir la « règle » pour cet idiolecte. Soulignons ici que le fait que dans certains contextes ces deux variantes soient contrôlées ne signifie pas qu’elles soient « visibles » par le lecteur ou, le cas échéant, l’allocutaire. Il est difficile de croire qu’un locuteur naïf lisant ce roman perçoive une quelconque différence entre les deux variantes qui doivent être pour lui « invisibles »⁸.

Malgré tout, il me semble difficile voire impossible d’affirmer qu’il existe réellement une différence sémantique entre les deux variantes. Il semblerait plus adéquat de soutenir que l’existence même de ces deux variantes pour la même fonction peut permettre à un locuteur A d’apporter des nuances à ses énoncés. En cela, je serais assez enclin à rejoindre l’affirmation de Schmidely (1989 : 1310) : « el hablante español dispone de una gama de formas que le permiten matizar, según las circunstancias y su intencionalidad, su visión de los acontecimientos. ». J’aurais même

⁶ Schmidely (1989 : 1310). Pour une description plus détaillée de ces contextes dans lesquels Delibes fait utiliser la forme en *–se* à son personnage, je renvoie le lecteur à l’ensemble de l’article de Schmidely.

⁷ Mais quel idiolecte ? Celui de l’auteur ou celui du personnage ? Il pourrait être intéressant de comparer ces résultats avec un autre roman de ce même auteur.

⁸ Pour une description de ce concept de « variantes invisibles » et son application pour expliquer des phénomènes de variation syntaxique ainsi que le changement linguistique, voir Barra Jover (2009). J’ai déjà cité la définition de ce concept que propose Barra Jover au §2.2.1.1.

été totalement d'accord avec lui s'il avait apporté lui-même des nuances à ses propos. En effet, je ne crois absolument pas que ces deux variantes permettent à tous les locuteurs espagnols (c'est ce que laisse comprendre l'expression « el hablante español ») de produire des énoncés avec les mêmes nuances correspondant aux mêmes variantes. Il s'agit plutôt à mon avis d'une possibilité que permet ce système à deux formes mais que le locuteur est libre d'adopter ou non. Je suis même complètement persuadé que certains locuteurs peuvent « créer » d'autres règles pour leur grammaire individuelle, règles qui peuvent avoir une justification linguistique (comme celles que décrit Schmidely dans son article) ou pas.

3.2.1.2. Équivalence stylistique peut-être ?

Le fait que de précédents travaux montrent qu'il existe une différence d'usage de ces deux variantes entre l'écrit (où on privilégierait *-se*) et l'oral (où *-ra* serait bien plus utilisée), nous invite à imaginer qu'il pourrait y avoir, pour certains locuteurs, une différence stylistique entre les deux formes : l'une d'elles apparaissant comme plus « soutenue », plus « littéraire », et qui serait, par conséquent, marquée.

Une rapide recherche dans des forums de discussion sur la langue espagnole tend à confirmer cette idée de « marquage » de la forme en *-se* comme l'indiquent ces quelques messages laissés par des internautes à propos des « différences » entre les deux variantes du subjonctif imparfait espagnol :

(69)diegodbs-Internet : Yo tampoco sé la razón por la que existen las dos formas *-ra* y *-se*. Las dos formas son iguales aunque normalmente suelo utilizar algo más la forma *-ra*. La forma *-se* me parece un poco más formal, sin que pueda explicar muy bien la razón.⁹

(70)Jesús San José-Internet : En mi percepción, no existe ninguna diferencia de matiz entre el significado de ambas formas, sino en la costumbre o el modo de hablar típico de determinadas zonas. Por ejemplo, en mi pueblo (en la época de mi infancia y juventud), era impensable la forma *-ase*,

⁹ Cette citation est extraite de la discussion « subjuntivo imperfecto – “-ra” o “-se” » disponible en ligne sur : <http://forum.wordreference.com/showthread.php?t=112014&langid=6> . Dans sa fiche d'inscription, il est signalé que ce locuteur habite Madrid et a l'espagnol comme langue maternelle.

todos decíamos -ara. La forma -ase la relacionábamos con hablantes forasteros, finos o de ciudad, incluso era considerada un habla demasiado "afectada" para nosotros.¹⁰

Dans ces deux citations, il existe bien une distinction (diastratique) entre les deux variantes : l'une des deux variantes, -se apparaît clairement ici comme une variante « haute » (« un poco más formal », « hablantes [...] finos ») marquée assez négativement ce qui conduit à ne pas l'employer ou à moins l'utiliser. Pour ces deux locuteurs, bien que les deux variantes sont potentiellement incontrôlées¹¹, elle sont « visibles » puisque l'une d'elles est marquée.

Si ce « marquage » peut être une des causes qui expliquerait que la forme en -se soit de moins en moins utilisée (ce qui reste à démontrer) elle semble, à l'inverse, être aussi la raison d'un emploi « erroné », probablement par hypercorrection, des formes en -se dans des contextes réservés à la variante en -ra, autrement dit, dans ses emplois à l'indicatif comme dans (71) :

(71)audiodac- Internet: yo **quisiese decir** que bueno estoy feliz pero porlique belu no me escribe ni un sms y me borra los mensajes del metro no digamos que estoy re feliz me duele el corazon poretoso gracias por pasar por el metro gracias si la encuentras a belu pasales mis saludos¹²

Dans cet exemple agrammatical, *quisiese* remplace *quisiera* seule forme acceptée à la place du conditionnel *querría*¹³. On remarque très facilement dans ce

¹⁰ Fil de discussion lisible sur : http://cvc.cervantes.es/foros/leer_asunto.asp?vCodigo=40018 . Selon ce locuteur, il s'agirait de deux variantes diatopiques (« modo de hablar típico de determinadas zonas ») mais en même temps et principalement diastratique.

¹¹ Dans la citation (69) le locuteur pense utiliser un peu plus la variante en -ra mais il est très improbable qu'il contrôle « réellement » l'usage de ces deux variantes.

¹² Commentaire lisible sur : <http://www.metroflog.com/---cotiish/20081223> . Il s'agit d'une page personnelle (blog) d'une jeune argentine. Audiodac qui écrit ce message est donc probablement aussi argentin.

¹³ « También es arcaizante y afectado equiparar *cantaras* con el pospretérito *cantarías*: *Si tuviese ocasión, se lo dijera* (en lugar de *se lo diría*) [...] No obstante, este uso permanece vivo en algunas fórmulas más o menos fosilizadas como *Otro gallo me cantara* (por *cantaría*) [...] y con algunos verbos cuya raíz tiene significado modal (como *querer*, *deber* y *poder*): *¿Sabes lo que quisiéramos?* [...] » (Alarcos Llorach 1999 : 200). Plus tôt, Alarcos Llorach précise bien que dans ces usages, le remplacement de -ra par -se est impossible.

commentaire que le locuteur possède un registre de langue très bas (pas de ponctuation, -v- à la place de -b-, etc.), par conséquent l'emploi de la forme en -se (d'autant plus s'il s'agit d'un locuteur latino-américain où cette variante est très peu utilisée) est le résultat d'une erreur par hypercorrection.

Si ces exemples ne nous intéressent pas ici, ils illustrent parfaitement la complexité de la situation : le marquage d'une variante peut conduire à une diminution considérable de son usage mais aussi, inversement, à un élargissement des contextes disponibles pour cet emploi. Dans ce cas, l'affirmation, l'hypothèse qui voudrait que le système tendrait à se simplifier en « éliminant » progressivement la variante marquée¹⁴ (la variante en -se) est difficilement envisageable.

Si l'emploi de -se commence à s'étendre à d'autres contextes que ceux du subjonctif imparfait, il est impossible de prédire sa disparition et on pourrait même, au contraire, imaginer une progression dans l'utilisation de cette variante.

On peut aussi trouver sur internet des commentaires de locuteurs affirmant que même si les deux variantes sont synonymes, leur emploi, dans certains contextes, répond à des critères stylistiques. C'est le cas des deux locuteurs dans les exemples (72) et (73) qui alternent volontairement les deux formes pour des raisons d'euphonie :

(72)lizy-Internet: Yo utilizo ambas indistintamente.
A veces se elige una u otra (sobre todo al escribir) para evitar cacofonías.
En lugar de decir:
Si la nevera estuviera allí, la cocina parecería más grande.
Se puede decir para evitar la rima:
Si la nevera estuviese allí, la cocina parecería más grande.
Sin embargo, para elegir entre una forma u otra no hay más razones (NO NORMAS) que las de este tipo.¹⁵

¹⁴ Il s'agit de la seule possibilité logique pour les tenants de l'axiome « deux formes, deux fonctions » dès lors qu'on admet qu'il n'y a pas de réelle différence entre les deux variantes. Si les deux variantes sont équivalentes, l'une d'elle doit disparaître car le système ne peut conserver deux variantes synonymes, cela irait à l'encontre d'un principe d'économie qu'il m'est très difficile d'admettre.

¹⁵ <http://forum.wordreference.com/showthread.php?t=23428>

(73)Kris Karski-Internet: Para evitar una repetición irritante de la terminación –ARA , yo la alterno con –ASE: “el médico me aconsejó que dejara de fumar, trabajase un poco menos, descansara más y practicase deportes.¹⁶

Dans ces deux cas, on constate qu’il s’agit de deux « règles » assez proches mais clairement individuelles. Lizy de l’exemple (72) explique bien qu’il n’y aucune règle imposant l’usage de l’une ou de l’autre variante au subjonctif imparfait mais que certaines règles personnelles peuvent jouer un rôle décisif dans le choix qui est donné au locuteur espagnol.

Par conséquent, aujourd’hui, le locuteur espagnol possède deux formes, deux variantes qu’il peut « manipuler » comme bon lui semble : il peut se créer des règles personnelles, soit pour apporter des nuances à ses propos, soit pour des raisons d’euphonie, etc. Mais il n’est pas obligé d’avoir des règles strictes. C’est tout cela qui fait qu’aujourd’hui on a l’impression que la situation est chaotique, tout comme avec le placement des pronoms dans les CV : chaque individu, chaque locuteur a la possibilité, avec ce système à deux variantes, de se créer son propre système grammatical qui possèdera sa logique. Et comme deux individus auront potentiellement deux systèmes distincts il est absolument inutile d’analyser un vaste corpus de plusieurs idiolectes traités comme hypertexte.

3.2.2. Le subjonctif imparfait dans l’histoire de l’espagnol

Si la situation et l’emploi actuels de ces deux formes posent bien des problèmes aux linguistes, l’histoire de l’usage des formes en –*ra* et en –*se* semble, pour sa part, être plus consensuel.

Penny (1993 : 190-193) explique que le subjonctif imparfait latin CANTĀREM est remplacé très tôt par CANTĀVISSEM (plus-que-parfait du subjonctif) qui serait d’abord

¹⁶ http://cvc.cervantes.es/foros/leer_asunto.asp?vCodigo=40018

apparu dans les conditionnelles passées soulignant ainsi davantage l'improbabilité d'une condition.

En espagnol médiéval, la forme issue de CANTĀVISSEM *cantase* (ou *cantasse*) pouvait encore exprimer l'improbabilité et l'impossibilité ; ainsi, « si pudiesse » signifiait toujours selon Penny « si pudiera » et « si hubiera podido ». Il précise que jusqu'à la fin de la période médiévale –se est la seule forme possible pour le subjonctif imparfait, –ra apparaissant par la suite.

Cette forme en –ra vient du plus-que-parfait de l'indicatif latin CANTĀVERAM et elle était encore utilisée au Moyen Âge avec cette valeur bien que *cantara* sera concurrencé par les formes analytiques *avia cantado* et *ove cantado*, la première finissant par s'imposer¹⁷. De plus, à cette époque, la variante en –ra avait également une autre valeur (et même déjà en latin vulgaire) : le conditionnel¹⁸. La forme *fiziera* (dans la phrase *si pudiesse, fizieralo*) est alors plus fréquente que le conditionnel analytique *fazerlo ia* dans l'apodose des conditionnelles improbables. Ce n'est qu'à partir du Siècle d'Or que la forme en –ría deviendra plus fréquente que la forme en –ra.

La variante –ra a enfin une troisième valeur, celle qui nous intéresse ici, du subjonctif imparfait. L'apparition de cette variante avec cette valeur répond selon Penny à la tendance, dans les conditionnelles, à utiliser la même forme verbale dans la protase et l'apodose¹⁹ qui donne lieu en espagnol à *si pudiera, fizieralo*. Ces exemples, les premiers où –ra exprime un subjonctif imparfait, apparaîtraient au cours du XIV^{ème} siècle et finiront par s'imposer à partir du Siècle d'Or. C'est ainsi que la variante –ra serait passé d'être une forme indicative à une forme subjonctive, devenant une alternative, d'abord minoritaire (isolée à un contexte bien précis : les conditionnelles) et devenant aujourd'hui majoritaire dans certaines variétés de l'espagnol pour exprimer le subjonctif imparfait.

¹⁷ Aujourd'hui, il est toujours possible d'utiliser –ra avec sa valeur étymologique mais, comme le précise Alarcos Llorach (1999 : 199), il s'agit d'une forme archaïque très marquée.

¹⁸ Voir à ce sujet la note 13 qui reprend l'observation d'Alarcos Llorach.

¹⁹ Cette tendance se retrouve dans le français parlé populaire : « si je pourrais, je le ferais ».

Cette évolution des emplois du subjonctif imparfait en espagnol permet de comprendre un peu mieux le mécanisme du changement linguistique. Ce passage d'un système à une seule variante à un système avec deux variantes est très bien expliqué par Penny. Barra Jover, de son côté, propose un modèle (dont j'ai déjà parlé dans le §2.2.1.1.) rendant compte de la dynamique de l'évolution, du changement linguistique d'un point de vue plus général :

*Figure 1: Modèle abstrait simplifié pour $X (V_1) > Y (V_2)$ ²⁰
(Barra Jover 2009 : 116)*

T ₁	T ₂	T ₃	T ₄
V ₁	V ₁	V ₂ [promotion]	V ₂
	V ₂ [émergence]	V ₁ [descente] [marquage]	V ₁

Ce modèle est, bien évidemment, ajustable en fonction de la situation, des variantes concernées (il peut y en avoir plus de deux), du nombre de coupures temporelles (une ou plusieurs de ces périodes peuvent ne pas se produire). De plus, une des variantes ne disparaît pas forcément comme dans le cas du subjonctif imparfait où les deux variantes *-ra* et *-se* « cohabitent ». Il s'agit donc d'un modèle potentiel, que l'on pourra donc modifier et qui serait applicable à tout changement linguistique.

D'après Barra Jover (2009 : 117), la situation T₂ dans le cas du subjonctif imparfait espagnol stagnerait ; l'évolution du système du subjonctif imparfait en espagnol serait donc modélisable de cette manière si l'on en croit cette observation :

Figure 2: Modèle abstrait de l'évolution du subjonctif imparfait (si T₂ stagne)

T ₁	T ₂
-se	-se
	-ra [émergence]

Ceci impliquerait qu'après son émergence dans l'usage du subjonctif imparfait la forme en *-ra* resterait « minoritaire », or on a vu qu'il est assez souvent accepté que

²⁰ V représente les variantes et T les coupures temporelles.

cette variante est la plus utilisée aujourd’hui en espagnol à l’oral (du moins en Amérique Latine et dans certaines variétés de l’espagnol péninsulaire). C’est pourquoi le modèle de la figure 2 s’appliquerait, à mon sens, parfaitement à ce qui se passe dans les variétés écrites de l’espagnol mais moins aux variétés orales et celles qui privilégient la variante *-ra*. Pour celles-ci, un autre modèle, plus complet semble s’adapter bien mieux à la situation :

Figure 3: Modèle abstrait de l’évolution du subjonctif imparfait (avec préférence finale de la variante -ra)

T1	T2	T3
-se	-se	-ra [promotion]
	-ra [émergence]	-se [descente] [marquage]

À ce stade, il convient d’ajouter quelques précisions quant aux notions d’émergence, de promotion ou de descente, de marquage et enfin de « perte » d’une des variantes.

La notion d’**émergence** est très importante et mérite que l’on s’y attarde brièvement. Si l’on considère l’évolution du subjonctif imparfait en espagnol comme un modèle potentiel du changement linguistique, on peut émettre l’hypothèse que toute variante émergente apparaît et se développe dans un premier temps dans un contexte très précis et isolé. On a vu notamment que pour le subjonctif imparfait, la variante *-ra* émerge dans les phrases conditionnelles dans la protase par « imitation » de la forme verbale de l’apodose. Une étude diachronique d’autres phénomènes d’évolution linguistique devrait confirmer ou non cette hypothèse. Dans le §3.4. j’essaierai de vérifier cette hypothèse à travers l’analyse du comportement des 12 idiolectes décrits plus tôt quant au placement des clitiques dans les complexes verbaux.

Une fois que la variante 2 a émergé dans un contexte très précis et isolé, sa **promotion** se produirait après un élargissement des contextes dans lesquels elle sera

utilisée. Elle deviendra ainsi progressivement la « première » variante²¹. À l'inverse, puisque V₂ (c'est-à-dire, la variante ayant émergé, dans ce cas *-ra*) occupe de plus en plus de contextes auparavant réservés à V₁ (ici, *-se*), cette dernière **descend** et devient la deuxième variante (autrement dit, la variante minoritaire). Dans le cas du subjonctif imparfait, il semble clair qu'après être apparue comme subjonctif imparfait dans un premier temps dans les conditionnelles, la forme en *-ra* a vu ses contextes d'utilisation s'élargir pour toucher progressivement tous les autres contextes avec subjonctif imparfait prenant la place, après un certain temps, de la variante *-se* comme variante majoritaire.

La dernière notion qu'il est important d'explicitier est celle de **marquage**. Le marquage d'une des deux variantes implique forcément que celle-ci n'est plus « invisible » selon les termes de Barra Jover. Donc, avant que cette variante soit marquée, on peut imaginer que les deux variantes coexistaient dans la plupart des idiolectes comme des variantes invisibles, autrement dit, en T₂, un locuteur x pouvait produire dans le même contexte C aussi bien la variante 1 (*-se*) que la variante 2 (*-ra*) sans s'en apercevoir et sans que son interlocuteur n'ait conscience de la variante utilisée.

Barra Jover (2009 : 110) définit le marquage ainsi :

*Le cas le plus typique est celui où l'une des variantes est soit perçue comme « élevée » dans un registre non soutenu soit stigmatisée socialement dans un registre soutenu. Bien entendu, il y a des cas d'élévation dans tous les registres (par exemple, l'emploi de *maint*) ainsi que des cas de stigmatisation générale [...]*

Or, on a vu dans le paragraphe précédent que pour certains locuteurs la variante avec la forme *-se* apparaît comme marquée, « élevée » dans leur registre²². D'après ce concept de « variantes invisibles » auquel j'adhère entièrement, il paraît évident que tant que les deux variantes concurrentes sont invisibles, aucune d'entre elles ne

²¹ Cependant, il se peut que l'élargissement des contextes d'utilisation n'amène pas forcément à une promotion comme « première » variante.

²² Registre parfois « non soutenu » comme pour l'internaute qui parle de la tendance à considérer comme élevée cette variante dans son village, mais pas forcément.

pourra disparaître. Mais l'inverse n'est pas forcément vrai : le fait que pour un locuteur ou un groupe de locuteurs, l'une des deux variantes soit visible n'impliquera pas forcément sa disparition. On peut alors considérer que cette variante marquée est « visible partielle » (selon Barra Jover 2009 : 111), ce qui n'est qu'une étape de plus dans le processus menant à la disparition d'une des variantes. Il faudrait en effet pour cela que cette variante devienne visible par l'ensemble des locuteurs (ou une partie suffisante du moins) et devienne ainsi une « variante visible générale ». En d'autres termes, le marquage (par stigmatisation ou élévation d'une des variantes) est une étape nécessaire pour qu'une variante (parmi n variantes) disparaisse mais elle ne mène pas systématiquement à la disparition de celle-ci si ce marquage reste un phénomène exceptionnel et pas partagé par un nombre conséquent de locuteurs.

Voyons un exemple concret en revenant au subjonctif imparfait en espagnol : la figure 3 présenterait l'évolution de ce système menant à une période T_3 où la variante *-se* est marquée. On peut par exemple affirmer que l'idiolecte de Jesús San José (exemple 70) se situe pleinement en T_3 . Il est possible que pour cet idiolecte, la variante *-se* finisse par disparaître (si ce n'est pas déjà fait). Cependant, en ce qui concerne l'évolution de l'espagnol, cette variante est encore aujourd'hui très vivante (bien plus à l'écrit qu'à l'oral, et bien plus dans certaines variétés de l'espagnol que dans d'autres), tout simplement parce qu'elle n'est pas marquée.

L'intérêt de l'analyse d'idiolectes réside justement dans la possibilité d'observer ces différences de comportement entre les différents idiolectes et, par conséquent, d'apporter un modèle stable qui peut être appliqué à d'autres phénomènes présentant plusieurs variantes à un moment donné de l'histoire de la langue espagnole (ou française, ou autre). L'analyse d'un vaste corpus électronique (ou non) d'idiolectes traités comme hypertexte pourrait permettre d'observer des tendances, de dire si à telle ou telle époque l'une des deux variantes était privilégiée. Elle permettrait de décrire l'évolution d'un phénomène de variation mais elle ne « montrerait » aucune « logique ». Logique que pourrait révéler, à l'inverse, l'analyse minutieuse d'un

idiolecte comme celui du locuteur de l'exemple 70 pour qui la variante *–se*, si fortement marquée, pourrait ne pas être présente dans sa grammaire²³.

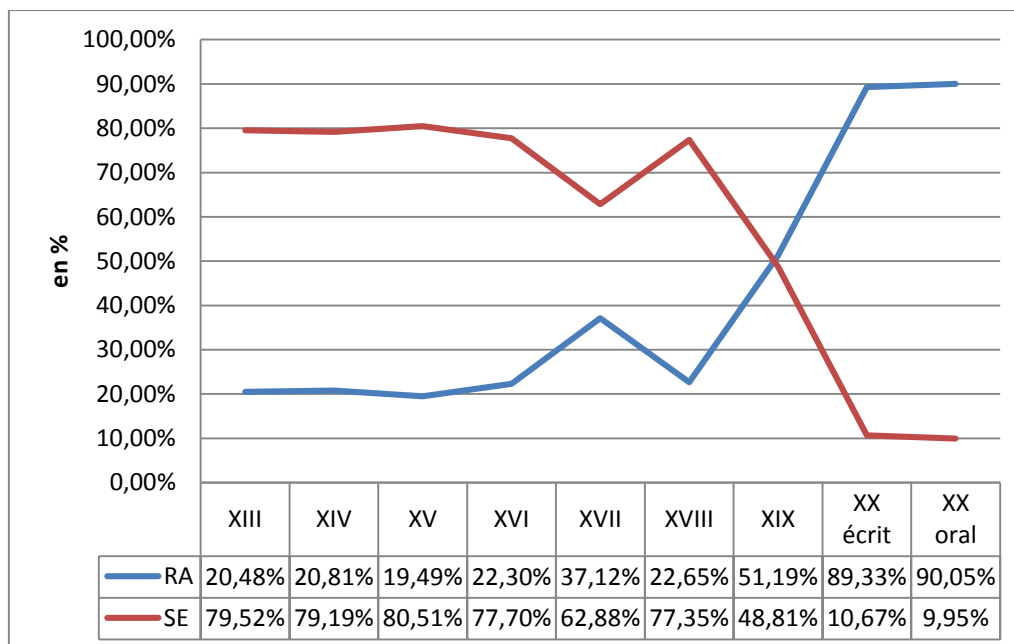
Si l'on effectue une recherche de ces deux variantes après *si* et après *que* dans l'histoire de l'espagnol dans le *CDE* de Davies (Graphique 3), on s'aperçoit que l'utilisation des formes en *–se* a chuté après le XVIII^e siècle²⁴ et qu'aujourd'hui, après *si* et *que* la forme en *–ra* est nettement privilégiée avec environ 90% des cas. Notons au passage que les pourcentages du XX^e siècle ne présentent aucune différence significative : il ne semble donc pas y avoir de différence dans l'emploi de ces deux variantes selon le canal utilisé (écrit ou oral). Pour confirmer cela, il faudrait analyser ces deux variétés d'un même idiolecte (ce que je ferai pour deux des idiolectes du XX^e siècle dans la troisième partie en ce qui concerne le placement des clitiques dans les complexes verbaux.).

Ce type de graphique ne nous permet pas de savoir si la variante en *–se* a disparu de certains idiolectes au XX^e siècle ou si elle est présente dans tous les idiolectes mais rarement. Il semble aussi nous montrer qu'il y a une totale équivalence dans l'emploi des deux formes au XIX^e siècle alors qu'il pourrait très bien y avoir de grandes disparités selon les idiolectes de l'époque. Enfin, ce genre de graphique pourrait nous faire penser que la forme en *–se* est sur le point de disparaître étant donné la chute extrêmement rapide, soudaine et très forte de son utilisation en espagnol.

²³ Du moins à l'époque où il vivait encore dans ce village où la variante était marquée. En effet, avec le temps, étant potentiellement en contact avec des centaines d'idiolectes présentant des systèmes ne marquant aucune des deux variantes (à la ville, par exemple), il est tout à fait envisageable que la variante auparavant marquée finisse par ne plus l'être et termine, par conséquent, par intégrer sa propre grammaire individuelle.

²⁴ Cette affirmation doit évidemment être prise avec la précaution nécessaire qu'implique l'utilisation de ce type de corpus qui peut présenter des déficiences de codage des variantes, des répétitions d'exemples venant de la même œuvre mais d'éditions différentes, etc. Cependant, étant donnée le nombre important d'exemples, cette courbe doit représenter assez fidèlement l'évolution des formes du subjonctif imparfait dans les textes composant ce corpus ce qui ne nous permettra pas d'affirmer que cette tendance sera forcément la même dans un autre corpus.

**GRAPHIQUE 3 : Evolution des formes en –ra et en –se après que et si en espagnol
(dans le CDE de Davies)**



Dans le paragraphe suivant, j’essaierai, à travers l’observation des idiolectes décrits plus tôt, de confirmer ces tendances et surtout de les interpréter. L’objectif des prochaines pages consistera également à vérifier si le modèle proposé plus tôt (figures 2 ou 3) est valable chez les idiolectes étudiés et ensuite, dans le §3.4., je tenterai d’appliquer ce même modèle au placement des clitiques dans les complexes verbaux.

3.3. Le subjonctif imparfait dans le corpus

3.3.1. Remarques préalables : la recherche dans le corpus

Avant d'exposer les résultats obtenus avec l'analyse des idiolectes décrits dans le §2.2.4., il convient d'apporter quelques précisions et remarques à propos de ce type de corpus. Tout d'abord, en ce qui concerne le subjonctif imparfait, j'ai ajouté à ce corpus deux auteurs pour le XX^{ème} siècle²⁵ : la raison est toute simple, il semble clair quand on observe les courbes qu'on obtient en recherchant dans le *CDE* que c'est au cours de ce siècle que les formes en *-ra* ont connu la plus forte progression. Il était donc tout à fait logique et légitime d'ajouter deux idiolectes pour ce siècle.

J'expliquai aussi les raisons qui m'ont mené à effectuer des recherches sur un corpus « électronique ». L'intérêt est certain : on obtient rapidement des résultats et un bon aperçu. Il faut souligner ici que l'analyse diachronique de l'évolution du subjonctif imparfait en espagnol et du placement des clitiques n'est pas l'objectif principal de ce travail : il fallait donc trouver un moyen de pouvoir étudier des milliers de pages de plusieurs livres tout au long de l'histoire de l'espagnol rapidement tout en conservant une méthode idiolectale.

Malgré tout, il faut s'arrêter ici sur les limites que présente ce type d'analyse faite avec un corpus électronique.

3.3.1.1. Una analyse superficielle des idiolectes

L'une des caractéristiques de la méthode idiolectale consiste à effectuer une analyse minutieuse d'idiolectes (écrits ou oraux). Qu'est-ce que cela implique ? Tout simplement que le linguiste qui suit cette méthode doit lire de manière méticuleuse chaque ligne de chaque page de chaque livre sélectionné. Cette analyse précise doit lui permettre d'avoir un aperçu précis du fonctionnement de cet idiolecte et par conséquent de sa grammaire individuelle. Cela implique un travail très long mais les

²⁵ Il s'agit de Camilo José Cela avec *La familia de Pascual Duarte* (1942) et *La Colmena* (1951) ainsi que de José Javier Abasolo avec *Lejos de aquel instante* (1997) et *Nadie es inocente* (1998).

résultats seront, me semble-t-il, d'autant plus justes et pertinents. L'analyse d'un idiolecte à l'aide d'un programme informatique permettant d'effectuer des recherches précises sur un vaste corpus ne peut pas permettre, dans les cas qui nous intéressent ici (le subjonctif imparfait et le placement des clitiques), d'observer tous les contextes dans lesquels peuvent se produire les différents phénomènes de variation. Le linguiste ne peut en effet pas prévoir TOUS les cas possibles d'apparition du subjonctif imparfait au moment d'effectuer une requête : il doit donc forcément faire un choix, et qui dit choix, dit forcément limite. Ainsi, le chercheur (et par conséquent, moi) passera forcément à côté d'une grande partie des possibilités qu'offrirait l'analyse méticuleuse des idiolectes, et il passera donc à côté du comportement réel de l'idiolecte par rapport à ces phénomènes étudiés.

Le choix des contextes répond malgré tout à une nécessité pratique comme j'ai déjà pu le laisser entendre : je voulais obtenir le plus facilement et le plus rapidement possible un nombre de résultats important et significatif pour pouvoir décrire l'utilisation du subjonctif imparfait en espagnol. J'admets donc très naturellement que les résultats que je présenterai dans les paragraphes suivants présentent une limite importante. Malgré cela, je pense qu'ils nous permettront de mieux comprendre le phénomène et je crois qu'il est possible d'extrapoler les résultats obtenus dans les contextes choisis à l'ensemble de la grammaire de chaque idiolecte.

3.3.1.2. Les contextes analysés

Encore une fois, à des fins pratiques et pour obtenir des résultats rapides et –je l'espère– représentatifs de l'évolution de ce phénomène, j'ai pris le parti d'effectuer deux recherches différentes pour chaque idiolecte.

La première recherche, très simple, a consisté à chercher toutes les occurrences de l'expression *como si* impliquant forcément l'emploi du subjonctif imparfait²⁶. Si l'on en

²⁶ Les exemples ne présentant pas de subjonctif imparfait après *como si* sont rares et ont été facilement éliminés :

(74)Galdós : Seguramente, cuando la vea me quedará **como si tal cosa**; pero quiero verla, quiero verla a todo trance...

(75)Abasolo : Por mí puedes hacer con tu hermoso culo lo que te plazca, **como si se te ocurre** subastarlo para conseguir fondos en pro de la obra benéfica de la madre Teresa de Calcuta.

croit les propos de Penny, le premier usage de *-ra* comme subjonctif imparfait a dû apparaître dans l'apodose des phrases conditionnelles. Cependant ce type de constructions est assez difficile à rechercher pour plusieurs raisons :

- a) il peut y avoir un nombre indéfini de mots intercalés entre *si* et le verbe au subjonctif imparfait.
- b) on obtiendra avec une recherche de ce type, en pensant à toutes les terminaisons possibles, un nombre important de résultats ne répondant pas aux critères recherchés ce qui impliquera automatiquement un surplus de travail pour éliminer tout ce « bruit ».
- c) ce bruit serait de plus en plus important à mesure qu'on ajoutera des mots intercalés entre *si* et le verbe.

La deuxième recherche, plus complexe, visait à observer l'utilisation du subjonctif imparfait après la conjonction *que*. Pour obtenir un maximum de résultats avec le minimum de bruits on a inclus dans la recherche les expressions *por que*, *para que*, *querer que*, *pedir que* qui entraîne l'utilisation du subjonctif en ajoutant toutes les terminaisons du subjonctif imparfait possibles²⁷. Pour trouver plus de résultats, il a fallu rechercher cette même séquence avec des mots intercalés : de un à cinq mots entre *que* et le verbe au subjonctif imparfait et de un à trois mots entre le verbe de la principale (*querer* ou *pedir*) et *que*. De cette manière on obtient un nombre de cas similaire après *como si* (811 cas) et après *que* (774) dans l'ensemble du corpus.

Il faut à nouveau préciser que ce type de recherche implique forcément qu'on ne recherche qu'une partie très réduite des cas de subjonctif imparfait en espagnol et que, par conséquent, les résultats ne seront pas forcément représentatifs du comportement général de ces idiolectes. Il faudra donc (dans un prochain travail ?) effectuer un travail d'analyse et de lecture minutieuse de ces mêmes idiolectes (et même d'autres idiolectes) pour des résultats plus clairs et précis.

²⁷ Voici la requête effectuée pour chaque idiolecte pour observer les exemples de subjonctif imparfait après *que* :

(por|para|queri\w+|querí\w+|quis\w+|quiz\w+|pid\w+|ped\w+) que
(\w+éra\w+|\w+era|\w+era\w+|\w+ése\w+|\w+ése\w+|\w+ese|\w+ese\w+|\w+esse|\w+esse\w+|\w+ára\w+|\w+ara|\w+ara\w+|\w+ásse\w+|\w+áse\w+|\w+ase|\w+asse|\w+ase\w+|\w+asse\w+)

3.3.2. Les résultats

De cette analyse, je l'espère représentative, de l'évolution du phénomène malgré son côté superficiel, se dégagent certaines tendances intéressantes qui permettent d'observer une évolution très claire du système vers un système n'utilisant que la variante *–se* au XIII^{ème} siècle à un autre n'utilisant que la variante *–ra* au XX^{ème} siècle. Malgré cette évolution très claire, on observe aussi grâce aux tableaux 8, 9 et 10 que certains idiolectes se distinguent et semblent avoir un système tout à fait différent de ce qu'on aurait pu attendre. Je présenterai donc dans les prochains paragraphes les résultats obtenus en effectuant des « découpages » chronologiques, découpages qui pourront être redessinés et redéfinis dans des travaux ultérieurs sur le sujet en analysant davantage d'idiolectes et davantage de contextes.

	AlfX	DJM	Clavijo	Montalvo	Valdés	Fray Luis	Cervantes	Gracian	Feijoo	Jov	Alarcon	Galdos	Cela	Abasolo	TOTAL
RA	0	0	7	31	7	10	152	13	18	1	61	63	60	61	484
SE	22	12	5	47	18	45	40	17	35	11	44	9	23	1	329
TOTAL	22	12	12	78	25	55	192	30	53	12	105	72	83	62	813
% RA	0,00%	0,00%	58,33%	39,74%	28,00%	18,18%	79,17%	43,33%	33,96%	8,33%	58,10%	87,50%	72,29%	98,39%	59,53%
% SE	100,00%	100,00%	41,67%	60,26%	72,00%	81,82%	20,83%	56,67%	66,04%	91,67%	41,90%	12,50%	27,71%	1,61%	40,47%

Tableau 8 : les variantes *–ra* et *–se* dans le corpus d'idiolectes après COMO SI

	AlfX	DJM	Clavijo	Montalvo	Valdés	Fray Luis	Cervantes	Gracian	Feijoo	Jov	Alarcon	Galdos	Cela	Abasolo	TOTAL
RA	0	0	0	10	7	1	31	6	3	1	19	32	11	88	209
SE	8	23	21	88	41	41	140	35	47	14	62	24	20	0	564
TOTAL	8	23	21	98	48	42	171	41	50	15	81	56	31	88	773
% RA	0,00%	0,00%	0,00%	10,20%	14,58%	2,38%	18,13%	14,63%	6,00%	6,67%	23,46%	57,14%	35,48%	100,00%	27,04%
% SE	100,00%	100,00%	100,00%	89,80%	85,42%	97,62%	81,87%	85,37%	94,00%	93,33%	76,54%	42,86%	64,52%	0,00%	72,96%

Tableau 9 : les variantes *–ra* et *–se* dans le corpus d'idiolectes après QUE

	AlfX	DJM	Clavijo	Montalvo	Valdés	Fray Luis	Cervantes	Gracian	Feijoo	Jov	Alarcon	Galdos	Cela	Abasolo	TOTAL
RA	0	0	7	41	14	11	183	19	21	2	80	95	71	149	693
SE	30	35	26	135	59	86	180	52	82	25	106	33	43	1	893
TOTAL	30	35	33	176	73	97	363	71	103	27	186	128	114	150	1586
% RA	0,00%	0,00%	21,21%	23,30%	19,18%	11,34%	50,41%	26,76%	20,39%	7,41%	43,01%	74,22%	62,28%	99,33%	43,69%
% SE	100,00%	100,00%	78,79%	76,70%	80,82%	88,66%	49,59%	73,24%	79,61%	92,59%	56,99%	25,78%	37,72%	0,67%	56,31%

Tableau 10 : les variantes *–ra* et *–se* dans le corpus d'idiolectes dans les deux contextes

3.3.2.1. Le système médiéval (XIII^{ème} – XIV^{ème} siècle)

Les deux premiers idiolectes choisis peuvent être inclus dans un même système médiéval. On a déjà expliqué plus tôt que le choix d'Alfonso X comme idiolecte se

justifiait dans un précédent travail (Iglesias 2012b) et il semble à nouveau qu'ici, le système apparaissant dans ces écrits soit totalement cohérent, ce qui permet l'étude de ces différents textes comme un seul et même idiolecte.

Dans les textes d'Alfonso X inclus dans le corpus on observe donc une régularité extrême avec un usage exclusif des formes en *-se* autant après *como si* qu'après *que*. D'après Penny (1993 : 193) la variante *-ra* avec valeur de subjonctif imparfait n'apparaît dans les textes espagnols qu'à partir du XIV^e siècle. L'absence de cette forme chez Alfonso X est donc tout à fait logique d'autant que son apparition a dû se produire d'abord dans l'apodose des conditionnelles.

Le deuxième idiolecte choisi, celui de Don Juan Manuel présente les mêmes caractéristiques avec l'emploi systématique de la variante *-se* pour les formes au subjonctif imparfait. Cet idiolecte se situant au XIV^e siècle, il doit être possible de trouver des formes en *-ra* avec cette valeur : cependant, le fait de les chercher dans des constructions introduites par *que* ou par *como si* fait que l'absence de cette variante est tout à fait logique. En effet, son apparition s'est produite, je le répète, tout d'abord dans l'apodose des phrases conditionnelles par « imitation » de la forme présente à l'époque dans la protase.

Si on suit le modèle que je propose dans la figure 3, ainsi que les propos de Penny, on pourrait supposer que le système d'Alfonso X se situe encore en T₁, c'est-à-dire sans aucune forme en *-ra* pour le subjonctif imparfait alors que celui de Don Juan Manuel pourrait se situer en T₂ avec une émergence de la variante *-ra* isolée à certains contextes très précis (dans la protase de phrases conditionnelles)²⁸.

3.3.2.2. Premier élargissement des contextes de *-ra* : Clavijo

Dans la première moitié du XV^e siècle, dans l'idiolecte de Clavijo, on peut observer comment la variante *-ra* apparaît après *como si*. Il s'agit donc ici d'un premier

²⁸ Il faudrait vérifier cela en effectuant une analyse minutieuse de cet idiolecte pour trouver des exemples de *-ra* dans ces protases, ce qui n'a pas été le cas dans les recherches que j'ai effectuées. Sans aucune certitude à ce sujet, j'ai pris le parti d'inclure ces deux idiolectes dans une même étape tout en étant conscient qu'ils sont potentiellement différents et que l'idiolecte de Don Juan Manuel se situe peut-être à un stade plus avancé dans l'évolution de l'emploi du subjonctif imparfait en espagnol.

élargissement des contextes d'utilisation de cette variante qui était auparavant cantonnée, comme on a déjà pu le dire plusieurs fois, à la protase dans les phrases conditionnelles. C'est donc tout à fait logiquement que son utilisation se propage à un autre contexte proche, toujours dans des phrases conditionnelles, mais cette fois-ci introduite par *como si*.

Après cette construction, on trouve donc 7 cas de formes en *-ra* contre 5 en *-se* soit 58,3% des cas, mais étant donné le faible nombre de cas recensés, le pourcentage n'a que très peu de valeur. Ce qu'il est intéressant d'observer ici c'est la variation qui apparaît dans cet idiolecte après *como si* avec une alternance apparemment tout à fait incontrôlée des deux variantes comme le montrent les exemples suivants :

(76)Clavijo: cerca de esta Iglesia está una alberca hecha en una peña, y está tan propio **como si fuera** hecho a fuerza, partido lo uno de lo otro

(77)Clavijo: la mejor nao o carraca del mundo puede llegar hasta cerca del muro, y poner plancha en tierra **como si fuesen** galeras, y de la tierra de la Turquía a estas ciudades hay muy poco

(78)Clavijo: díjoles que por servicio del señor Rey de Castilla, que ellos hiciesen de aquella carraca, **como si fuese** suya propia, y que pusiesen todas sus cosas en ella, que él pondría buen recaudo en ellas

(79)Clavijo: y en ella había nacido mucho centeno, que se nacía ello cada año de suyo, **como si fuera** sembrado a mano; pero era vano que no granaba

Dans l'autre contexte analysé, après *que*, on ne trouve toujours aucune forme de la variante *-ra* avec 21 cas de formes *-se*. L'élargissement des contextes de la variante en *-ra* ne touchait donc, semble-t-il, au début du XVème siècle que les contextes introduits par *si*.

3.3.2.3. Deuxième élargissement des contextes : après *que*.

Dans ce paragraphe sont inclus la plupart des idiolectes de la deuxième moitié du XVème siècle jusqu'à la première moitié du XVIIIème siècle, ces idiolectes ayant un fonctionnement et un système, en apparence du moins, sensiblement similaires.

En effet, si l'on observe les tableaux 8, 9 et 10, on s'aperçoit que Montalvo, Valdés, Fray Luis de León, Gracián et Feijoo produisent tous des subjonctifs imparfaits en *-ra* dans les deux contextes analysés (après *como si* et après *que*). Tous ces idiolectes semblent donc avoir une grammaire individuelle assez proche et qui, dans le modèle proposé plus tôt, se situerait encore en T₂, avec émergence de la variante *-ra* qui reste néanmoins minoritaire. Cette période T₂ peut, comme le prouvent ces idiolectes, durer plusieurs siècles.

On est donc face à un système assez cohérent, qui peut souvent être explicité dans des termes linguistiques. Et plus un système est cohérent et explicitable moins il y aura de variation entre les différents idiolectes, alors que la multiplicité de règles (plus ou moins cohérentes et plus ou moins justifiables) ou au contraire l'absence de règles, fera augmenter automatiquement la variation.

Pour illustrer cela, prenons un exemple du français : l'ordre des pronoms compléments de troisième personne combinés (voir Iglesias : 2012a). En français, quand deux pronoms compléments sont combinés l'ordre est COI-COD (« je te le dis ») sauf quand les deux pronoms sont à la troisième personne, auquel cas l'ordre est COD-COI (« je le lui dis »). On a donc en français un système assez clair, avec une seule exception : ce système sera donc, dans l'ensemble, partagé par la quasi-totalité des idiolectes. Cependant, le fait qu'il y ait une exception implique qu'il existe la possibilité logique que certains idiolectes, méconnaissant la règle normative, ne suivent pas cet ordre « le lui » mais plutôt l'ordre inversé « lui le ». Mais, malgré cette variation possible entre les différents idiolectes, le fait que le système de l'ordre des pronoms puisse être explicité de façon très claire fait qu'il y a très peu d'idiolectes ayant intériorisé le système COI-COD pour toutes les personnes.

Donc, plus un système est cohérent et explicitable, moins il y aura de variation trans-idiolectale. Si variation il y a, celle-ci sera due à une méconnaissance totale ou partielle des règles et cette méconnaissance pourra impliquer l'intériorisation d'autres règles à l'intérieur de chaque grammaire individuelle : en ce qui concerne l'ordre des clitiques combinés de troisième personne en français, on peut constater que certains

locuteurs ne produisent pas de cas d'inversion avec « leur » (pour ceux-là, il est impossible de dire « je leur le dis ») alors que d'autres les produisent plus facilement avec certains verbes comme « dire » et pas avec d'autres.

Enfin, quand on se trouve face à un système à deux variantes égales, c'est-à-dire avec la même fonction, la même signification et sans qu'aucune des deux ne soit marquée, autrement dit, quand aucune règle n'existe pour utiliser une des deux variantes et pas l'autre, chaque locuteur pourra se créer son propre système cohérent avec des règles personnelles, règles qu'il pourra partager ou non avec d'autres locuteurs (encore une fois, plus les règles seront explicites, plus elles pourront être transmises et partagées).

Par conséquent, lors de l'émergence de la variante *-ra* en T₂, plus le nombre de contextes dans lesquels cette variante pourra être utilisée sera important, plus il y aura de variation entre les idiolectes comme nous allons le voir avec les idiolectes de la période qui nous intéresse ici.

3.3.2.3.1. Les cas de Montalvo, de Valdés et de Fray Luis de León

a) *Après como si*

Le processus amorcé chez Clavijo (avec un élargissement des emplois de *-ra* au contexte *como si + subjonctif imparfait*) se poursuit logiquement dans ces trois idiolectes. La variante *-ra* reste tout de même minoritaire car les trois auteurs préfèrent la variante étymologique *-se*. Pourtant l'alternance des deux variantes, bien que très favorable à *-se* semble tout de même incontrôlée ; en effet, avec des verbes fréquents comme *tener* et *ser*, Montalvo utilise les deux variantes indifféremment, sans que l'on puisse percevoir une quelconque distinction sémantique ou stylistique entre les phrases construites sur le même patron.

(80) Montalvo: quedaron tan tullidos **como si** muertos **fueran** [...]

(81) Montalvo: no pudiendo estar en pie, cayó en el suelo **como si** muerto **fuese**.

(82)Montalvo: díjole todas las facciones de ella **como si** delante la **tuviera**.

(83)Montalvo: Y así estuvo una gran pieza amortecida hablando con Amadís, y en tal guisa **como si** delante sí lo **tuviese** [...]

J'ai aussi observé si le nombre de mots intercalés entre *como si* et le verbe pouvait jouer un rôle dans le choix des variantes, mais ce critère ne semble pas non plus avoir une quelconque incidence sur l'emploi des deux variantes : *-ra* est majoritaire quand sont intercalés deux mots (10/14), cinq (4/7) ou plus (6/11) mais est très minoritaire avec aucun (1/5), un (5/17), trois (3/15) ou quatre (2/9) mots intercalés.

Le choix d'une des deux variantes me semble par conséquent totalement incontrôlé par Montalvo, pour qui, à l'époque, les deux variantes devaient être très probablement invisibles dans ce contexte.

Chez Valdés la situation est très similaire : la variante *-ra* peut être utilisée après *como si* mais elle reste minoritaire (7 cas sur 25). Bien qu'elle soit minoritaire, avec les verbes les plus fréquents on trouve une alternance des deux variantes non motivée et probablement incontrôlée :

(84)Valdés: Tanto vale **como si dijese**: este es el libro de la historia de Jesu el Mesía prometido en la ley

(85)Valdés: pariria un hijo sin perder su virginidad, **como si dijera** Esaías: el mismo Dios, que os promete la liberacion de estos enemigos que os hacen guerra [...]

(86)Valdés: Al Señor Dios tuyo adorarás, etc., **como si dijera** Cristo: Dígote, Satanas, que te me quites de aquí, porque me persuades que haga una cosa que [...]

(87)Valdés: y así les dice: «No penseis que soy,» etc., **como si dijese**: y aunque me veis predicar y enseñar cosas diferentes de las que entendeis en la ley [...]

(88)Valdés: a sumision con que Cristo se sujetaba á los hombres hasta pagarles el tributo, siendo hijo de Dios, **como si fuera** puro hombre, considerareis su profundísima humildad [...]

(89)Valdés: VALDÉS.- ¡Cómo os alteráis en oyendo hablar de frailes! **como si no fuesen** hombres como nosotros.

Malgré ces exemples très révélateurs car construits sur un modèle très proche et qui montrent très clairement que les deux variantes semblent totalement invisibles à Valdés (et probablement à une très grande majorité des espagnols de l'époque, du moins dans ce contexte), j'ai pu constater une tendance intéressante car tous les cas qui présentent la variante *-ra* se produisent sans aucun mot intercalé entre *como si* et le verbe. Quand des mots sont intercalés (7 exemples), on ne rencontre jamais *-ra* mais il est très difficile d'affirmer s'il s'agit réellement d'une règle ou d'une tendance due simplement au hasard à cause du nombre de cas très faible.

Enfin, en ce qui concerne l'idiolecte de Fray Luis de León, on observe aussi que la variante *-ra* est très minoritaire (10 cas sur 45). Contrairement aux deux cas précédents chez qui on ne pouvait pas déceler de réelles règles régissant le choix d'une des deux variantes, il semblerait que chez Fray Luis, au moins un contexte impliquait systématiquement l'utilisation d'une variante au détriment de l'autre. En effet, lorsque le verbe *decir* était conjugué à la première personne du pluriel, cet auteur utilisait uniquement la variante *-se* sans qu'on ne puisse trouver aucune règle linguistique motivant ce choix. Cependant, bien que rien ne permette de justifier l'emploi de cette forme, il semble assez clair que dans ce contexte, Fray Luis de León avait une règle stricte car sur les 35 exemples recensés, tous présentent la variante *-se*.

(90) Fray Luis: ellos también toman letras de las que en aquella lengua son, **como si dijésemos**, afeminadas y mujeriles.

(91) Fray Luis: Y la causa del deleite son, lo primero, la presencia, y, **como si dijésemos**, el abrazo del bien deseado; al cual abrazo se viene por medio de alguna obra conveniente

(92) Así que, cuanto son antiguas las cosas, tan antiguo es ser Jesucristo amado de ellas, y, **como si dijésemos**, en sus amores de Él se comenzaron los amores primeros

Par conséquent, il est nécessaire de revoir les chiffres qui apparaissent dans le tableau 8 car si on exclut ce contexte, la variation entre les deux variantes est

parfaitement équilibrée avec 10 cas avec *–ra* et 10 autres cas avec *–se*. Ceci nous indique qu’il est très probable qu’en dehors de ce contexte réservé exclusivement à la variante *–se*, les deux variantes sont totalement incontrôlées et invisibles :

(93) Fray Luis: mas antes cayó todo quebrantado y deshecho **como si fuera** vidrio delgado.

(94) Fray Luis: también la mueve y enciende y lleva por donde quiere, **como si fuese** alguna otra sustancia o espíritu, asentado y engerido en el nuestro, y poderoso sobre él.

(95) Fray Luis: añadió luego diciendo: «Y fructificará acerca de sí», **como si** con más palabras **dijera**: Y es fruto que dará mucho fruto [...]

(96) Fray Luis: y préciase de ella como de hecho singular y admirable, y dice: «Yo, Yo», **como si dijese**: «Yo sólo, y no otro conmigo

On peut donc constater assez clairement que dans un système en apparence très « chaotique », Fray Luis de León a inclus une règle totalement personnelle, difficilement justifiable (voire impossible) d’un point de vue linguistique ; cette règle répondant probablement à une préférence personnelle, il est très peu probable qu’elle se retrouve dans beaucoup d’autres idiolectes de l’époque.

À cette époque, *–ra* a donc bien émergé dans le système des locuteurs espagnols et bien qu’elle reste minoritaire dans ces deux idiolectes que l’on vient d’analyser, il existe la possibilité logique que certains locuteurs de l’époque aient eu un système avec une seule des deux variantes qu’ils utilisaient systématiquement. En effet, il est possible qu’un idiolecte —« avancé », « novateur »— n’utilisait que la variante *–ra* après *como si*, alors qu’en même temps un autre idiolecte —« conservateur »— pouvait n’utiliser que la variante *–se*. Il est donc probable qu’à l’époque, après *como si*, la situation fût très chaotique, déjà proche du système, du moins dans ce contexte précis.

b) Après que

Dans le tableau 9, on remarque que la variante *-ra* fait son apparition dans ce contexte mais reste très minoritaire (10 cas sur 88 chez Montalvo et 7 sur 41 chez Valdés).

Mais contrairement à ce qui se produit après *como si* où les deux variantes semblent incontrôlées, une observation de chaque exemple révèle ce qui est sans doute une règle partagée par ces trois idiolectes²⁹ (et probablement par d'autres de l'époque) ou du moins d'un nouveau contexte dans lequel est apparu pour la première fois la variante *-ra* après *que*.

En effet, sur les dix cas avec *-ra* chez Montalvo et sur les sept cas chez Valdés, neuf et six exemples respectivement se produisent dans des phrases où le verbe de la principale qui introduit la subordonnée est conjugué à une forme en *-ra*, et à chaque fois que le verbe de la principale est en *-ra*, cette forme est systématiquement reprise dans la subordonnée :

(98)Montalvo: Entonces, demandó su caballo y Grovenesa **quisiera que quedara** ya aquella noche, mas él no lo hizo

(99)Montalvo: Y ella **quisiera que él fuera** en la silla, mas por ninguna guisa lo quiso hacer

(100)Montalvo: La reina **quisiera que** primero **llegaran** donde estaba el rey su marido, mas ellos la ahincaron tanto que lo hubo de otorgar.

(101)Valdés: Antronio.- Cierto, sí ha; sino que yo **quisiera que se declarara** más; pero, pues os parece que basta, vengamos al quinto pecado que es envidia.

(102)Valdés: Antronio.- Vos decís muy gran verdad en todo; y **quisiera que** también **dierais** su jaque a los curas, porque me cupiera a mí mi parte [...]

(103)Valdés: Arzobispo.- No pecáis, porque, en tal caso, vuestro deseo no es sino que **quisierais que** la iglesia no os **mandara** aquello, porque es dañoso para la salud de vuestro cuerpo, y por ventura para la de vuestra alma

²⁹ Le cas de Fray Luis de León est particulier car on ne retrouve qu'un seul exemple de variante *-ra* après *que* et celui-ci se produit effectivement avec le verbe de la principale conjugué de la même manière. Mais le fait de ne rencontrer qu'un seul exemple doit nous inviter à la prudence à ce sujet.

(97)Fray Luis: temiendo vuestra salud, no **quisiera que** ahora **dijerais** más

On peut donc remarquer qu'après *que*, l'apparition de la variante non étymologique *-ra* s'est faite dans le même contexte que dans les phrases conditionnelles, par « imitation » du verbe de la principale.

Il est alors possible d'ajouter qu'une fois qu'un nouveau contexte permet l'utilisation de cette variante (*-ra* est utilisée exclusivement quand le verbe introducteur est en *-ra*), cela ouvre la porte à son utilisation dans d'autres contextes (quand le verbe de la principale n'est pas en *-ra*) ce qui explique les deux exemples, très isolés, de formes en *-ra* dans d'autres exemples et qui correspondent à ce qu'on pourrait appeler des « accidents », autrement dit des productions non régulières en rapport à la grammaire de l'individu :

(104)Montalvo: ¿Por qué no le di lugar al tiempo que en la ribera de la mar a mí llegó **para que pudiera** tornar a la Ínsula [...]

(105)Valdés: Antronio.- Está muy bien dicho; pero **para que** yo enteramente las **entendiera** [...]

Si après *como si*, les deux variantes nous semblaient totalement incontrôlées chez Montalvo et Valdés (et à l'exception d'un contexte précis, également chez Fray Luis de León), ce n'est pas le cas après *que* où la variante *-ra* semble principalement réservée aux contextes présentant un verbe dans la principale en *-ra*. Etant donné le faible nombre de contextes étudiés, il est tout à fait possible que ces « accidents » soient plus fréquents que ce que montre l'analyse effectuée et présentée ici. Dans ce cas, cela signifierait que la variante *-ra* est totalement entrée dans le système de ces locuteurs à l'époque mais qu'elle reste extrêmement minoritaire dans ces contextes-là. Par contre, lorsque le verbe de la principale est conjugué en *-ra*, la répétition de cette forme pour le subjonctif imparfait de la subordonnée est une règle très claire chez ces locuteurs, démontrant que le subjonctif imparfait en *-ra* est entré dans leur grammaire individuelle d'abord dans ce contexte très précis et isolé.

Ceci étant dit, on peut émettre l'hypothèse que quand des variantes sont contrôlées, on aura tendance à préférer très largement (presque systématiquement) une des deux variantes mais dans certains contextes très précis, on utilisera potentiellement uniquement l'autre variante, lui réservant donc une place toute particulière dans la grammaire de l'individu.

Donc, quand une des deux variantes domine largement (de l'ordre de 90—10%), soit l'autre variante est extrêmement minoritaire et utilisée très rarement dans plusieurs contextes, soit, comme c'est le cas ici, l'une des deux variantes (ici, la variante minoritaire *—ra*) sera utilisée systématiquement dans un contexte très précis).

3.3.2.3.2. Gracián et Feijoo : continuité ou rupture ?

a) Après como si

Les deux idiolectes fonctionnent de la même manière et poursuivent la tendance observée chez les auteurs cités et analysés dans le paragraphe précédent, c'est-à-dire qu'on observe une variation très importante dans l'emploi du subjonctif imparfait dans ce contexte avec 13 formes en *—ra* sur 30 pour Gracián et 18 sur 53 pour Feijoo.

Même si les deux auteurs montrent encore une préférence pour la variante *—se* (tendance plus marquée chez Feijoo), chacune des deux variantes peut être employée indifféremment dans les mêmes contextes (exemples 106 à 113) ou dans la même phrase (exemple 114) :

(106)Gracián : Y al mismo punto, **como si fuera** de tornillo, amagó con ambas manos a retorcer y a tirársela.

(107)Gracián : Yo veo clarísimamente los corazones de todos, aun los más cerrados, **como si fuesen** de cristal

(108)Gracián : pondera el autor que es una bárbara asquerosidad, después de haberse sonado las narices, ponerse a mirar en el lienzo la inmundicia, **como si echasen** perlas o diamante del cerebro.

(109)Gracián : Había muchos destos que **como si echaran** preciosidades por la boca

(110)Feijoo : siempre se manejó con firme agilidad, y tanta entereza en el juicio, **como si tuviera** cuarenta años.

(111)Feijoo : pero estaba tan fuerte, y vigoroso, **como si no tuviese** más de cuarenta.

(112)Feijoo : Vino Cristo, y mudó de tono en la predicación, pasando, **como si dijésemos**, del modo Phrigio belicoso al Jónico halagüeño

(113)Feijoo : Tanto buon che val niente. Y es **como si dijéramos** en Español: Es tan bueno, que para nada es bueno.

(114)Feijoo : Yo justifico bien el vulgar axioma, que afirma, que para los hombres de bien, todo País es propio, entendiendo por hombres de bien, hombres sabios: pues V.Rma. convence los errores populares, **como si los hubiese** tratado; define, y combate los vicios, **como si los hubiera** padecido; y enseña a huirlos con la misma destreza

Mais malgré cette variation apparemment non motivée, on retrouve chez Gracián quelques tendances qui paraissent montrer une préférence pour une variante dans certains contextes. Bien qu'on retrouve très peu d'exemples, Gracián utilise deux fois la variante *-ra* avec l'auxiliaire *haber* (exemples 115) alors qu'il utilise trois fois *-se* avec le complexe verbal *haber de + infinitif* (exemples 116) :

(115)Gracián : a. [...] quedando los demás sepultados en el perpetuo olvido, **como si** nunca **hubiera** habido tales hombres en el mundo.

b. [...] (y no el Séneca de España, **como si** el otro **hubiera** sido de Etiopía), cómo es creíble lleve consigo un perenal?

(116)Gracián : a. Estos de agora tienen por bárbaros a los que aquel lenguaje, **como si** los venideros no **hubiesen** de vengarlos a aquellos y reírse destos.

b. emprenden edificios de a mil años, fabrican casas **como si se hubiesen** de perpetuar sobre la haz de la tierra!

c. [...] y aun por eso tan metidos en él, todos puestos en acomodarse **como si se hubiesen** de perpetuar acá.

J'ai aussi pu constater qu'à chaque fois qu'on retrouve deux formes introduites par *como si* dans une même phrase, Gracián utilise la même variante (exemples 117 et 118) contrairement à Feijoo qui lui, semble privilégier l'alternance des deux formes (voir l'exemple 114 précédemment cité) :

(117)Gracián :—Ahí hay más que decir, que tienen tales virtudes **como si** no **tuviesen** vicios, y tienen tales vicios **como si** no **tuviesen** tan relevantes virtudes.

(118)Gracián : Yo veo clarísimamente los corazones de todos, aun los más cerrados, **como si fuesen** de cristal, y lo que por ellos pasa, **como si lo tocase** con las manos

Le faible nombre d'exemples doit nous inviter à être très prudents mais malgré tout, même si les deux variantes semblent incontrôlées dans la plupart des contextes, quelques fois, on peut percevoir des tendances très marquées qui pourraient correspondre à des règles personnelles (sans aucune justification linguistique) et tellement personnelles que d'un idiolecte à l'autre ces tendances peuvent être totalement opposées comme on vient de le montrer.

On voit bien avec les exemples précédents que des locuteurs peuvent tenter de mettre de l'ordre dans ce système du subjonctif imparfait caractérisé par le désordre, sauf que, chacun pouvant y mettre de l'ordre de manière différente, le désordre, en analysant plusieurs idiolectes comme un hypertexte, n'en est que plus important et « obscur ».

b) Après que

C'est dans ce contexte qu'apparaît la principale nouveauté et la différence majeure par rapport aux précédents idiolectes. En effet, ces deux idiolectes (comme ceux que nous avons analysés plus tôt) montrent une préférence évidente pour la variante *—se après que*. Mais la nouveauté réside dans le fait que les seuls exemples en *—ra* se produisent exclusivement avec un verbe principal conjugué à la même forme (7/7 pour Gracián et 5/5 pour Feijoo), reprenant ainsi la tendance que l'on avait observé chez d'autres idiolectes mais en empêchant cette variante de se produire dans d'autres contextes :

(119)Gracián : Y no **fuera** poca conveniencia que el hombre se mirara a sí mismo, ya **para que se temiera** y moderara sus pasiones, ya para que reparara sus fealdades.

(120)Gracián : —¿Sola una? —replicó el Cortesano—. ¿Y cuál es? Reparaba en decirla y **quisiera que** él la **adivinara**.

(121)Feijoo : Supuesta la evidencia de esta cuenta, que es matemática, **quisiera que me dijera** el más apasionado de D. Gabriel Alvarez

(122)Feijoo : **quisiera que me dijera** Porta, pues no estuvo presente al hecho, en qué Autor antiguo le leyó

Gracián et Feijoo réservent donc leur variante minoritaire à un seul contexte ; en cela, ils font « machine arrière » par rapport aux idiolectes précédents qui permettaient l'apparition de la variante *-ra* dans d'autres contextes. En effet, on pouvait s'attendre au contraire à un nouvel élargissement des contextes pour cette variante, ce qui avait été amorcé et observé chez Fray Luis de León par exemple. Mais contrairement à ce qu'on pouvait attendre, dans le système de Gracián et de Feijoo, non seulement la variante *-ra* ne semble pas avoir vu ses contextes d'utilisation s'élargir, mais en plus, c'est la variante majoritaire *-se* qui commence à être utilisée dans ces contextes réservés auparavant à *-ra* puisqu'on peut trouver des exemples de *-se* dans la subordonnée avec un verbe principal en *-ra* ce qui semblait impossible plus tôt.

(123)Gracián : Sola una cosa **quisiera que me estimases**, y sea el haber procurado observar en esta obra aquel magistral precepto de Horacio

(124)Feijoo : No los llamaré a cada paso, ni la melisendra, que todas las horas **quisiera que la estuviese** tomando el Doctor el pulso

(125)Feijoo : Yo **quisiera que** este escrito **diese** motivo para que la materia se tratase, aunque no fuese más que por modo de diversión

On peut donc en conclure qu'après *que* les systèmes de Gracián et de Feijoo sont très cohérents et similaires car la variante *-ra* semble n'apparaître que dans un seul contexte très précis, mais ce contexte n'est plus exclusivement réservé à cette variante

ce qui ouvre la porte à davantage de variation après *que*, bien plus que ce qu'on avait pu constater auparavant.

C'est comme si à la fin du XVII^{ème} et au début du XVIII^{ème} siècle il s'était produit un « frein » à l'*invasion* des formes en *-ra* qui s'était amorcée chez les idiolectes précédents (y compris celui de Cervantes dont nous allons parler dans le paragraphe suivant). Il faut tout de même rester très mesuré dans les conclusions que l'on pourrait être tenté d'apporter puisqu'il faut bien garder à l'esprit que, s'agissant d'idiolectes très particuliers et littéraires, ils peuvent ne pas être représentatifs du tout des tendances de l'époque : il est tout à fait envisageable que ces deux idiolectes (ainsi que celui de Jovellanos analysé dans le prochain paragraphe) aient été très conservateurs³⁰.

3.3.2.4. Deux idiolectes à part : Cervantes et Jovellanos

J'ai fait le choix d'isoler ces deux idiolectes car il est impossible de les *classer* dans une quelconque tendance étant donné qu'ils sont en rupture totale avec les idiolectes qui les ont précédés ou suivis : Cervantes est le premier à préférer en apparence la variante *-ra* (contrairement aux idiolectes qui le suivront) alors que Jovellanos, de son côté, utilise presque systématiquement la variante *-se* dans tous les contextes, ce qui peut être considéré comme une « exception » assez marquée dans l'évolution du subjonctif imparfait en espagnol.

3.3.2.4.1. Cervantes

a) Après como si

C'est après *como si* que la différence entre Cervantes et les autres idiolectes de l'époque (antérieurs ou postérieurs) est la plus frappante puisque la variante *-ra* devient très clairement la variante privilégiée dans ce contexte. En effet, Cervantes se situe très clairement en T₃ puisque la forme *-ra* est devenue la variante majoritaire et il se situe ainsi logiquement dans la continuité de l'évolution de l'emploi du subjonctif

³⁰ Dans le §3.4. on pourra, en analysant le comportement de ces idiolectes par rapport au placement des clitiques, observer si ce côté *conservateur* que l'on croit percevoir en ce qui concerne le subjonctif imparfait se traduit aussi dans la variation du placement des pronoms.

imparfait en espagnol. Si *-ra* est entré dans le système espagnol à travers des extensions de contextes successives, il semble logique qu'après deux cents ans de présence après *como si* (le premier idiolecte de notre corpus à utiliser cette variante dans ce contexte est Clavijo) son emploi soit de plus en plus important.

Si la présence de la variante *-ra* est très majoritaire et même presque exclusive avec certains verbes³¹, avec d'autres, l'alternance est moins déséquilibrée (avec *ser*, il utilise 59 fois *-ra* contre 18 fois *-se*) et surtout, dans un contexte très précis, il semblerait que Cervantes utilisait systématiquement sa variante minoritaire *-se*.

Ce contexte est le même que celui qu'on avait pu observer chez Fray Luis de León, à savoir que quand *decir* est conjugué à la première personne du pluriel, on trouve systématiquement la forme *dijésemos*³² :

(126)Cervantes : -Le bagatele -dijo el autor- es **como si** en castellano **dijésemos** los juguetes

(127)Cervantes : -Señor -respondió Sancho-, si va a decir la verdad, yo no me puedo persuadir que los azotes de mis posaderas tengan que ver con los desencantos de los encantados, que es **como si dijésemos**: «Si os duele la cabeza, untaos las rodillas»

Ceci est d'autant plus surprenant qu'avec les autres formes du verbe *decir*, il emploie systématiquement l'autre variante (5 exemples) :

(128)Cervantes : y el que yo digo dice: "Iglesia, o mar, o casa real", **como si** más claramente **dijera**: "Quien quisiere valer y ser rico, siga o la Iglesia, o navegue [...]"

(129)Cervantes : Miraban a mi amo por las calles do pasaba, señalándole con el dedo, **como si dijeran**: Aquél es el valiente que se atrevió a reñir solo con la flor de los bravos de la Andalucía

Cette « étrange » tendance pour laquelle je ne trouve aucune justification linguistique m'a amené à chercher les occurrences des expressions *como si dijésemos*

³¹ Avec *estar*, l'auteur utilise 9 fois sur 11 la variante *-ra*, avec *haber* 27/31 et avec *tener* 13/15.

³² Dans le cas de Cervantes, même si la forme *-se* est systématique dans ce contexte, le faible nombre d'exemples (7 seulement) invite à être prudent.

et *como si dijéramos* dans le CDE de Davies à partir du XVI^{ème} siècle dont les résultats sont présentés dans le tableau suivant³³ :

	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX écrit	XX oral
<i>como si dijésemos</i>	82	17	2	4	1	0
<i>como si dijéramos</i>	7	8	24	145	1	11
% de -se	92,1%	68,0%	7,7%	2,7%	50,0%	0,0%

Tableau 11 : Utilisation des expressions *como si dijésemos* et *como si dijéramos* dans l'histoire de la langue espagnole (CDE)

Ce tableau nous montre que la « règle » présente chez Fray Luis de León devait être partagée par bon nombre d'écrivains de son époque et qu'elle l'était peut-être encore au début du XVII^{ème} siècle par certains d'entre eux (comme Cervantes par exemples). D'autres auteurs, comme Figueroa, dans *El pasajero* présentent une alternance plus équilibrée (trois cas de *-ra* et autant de *-se* pour cet auteur) :

(130)CDE-Figueroa : por ningún caso le dilatéis, ya que el prestar se compone, ***como si dijésemos***, del presto dar.

(131)CDE-Figueroa : Todos son amigos al uso; ***como si dijéramos***, de embeleco.

J'ai également voulu vérifier ces mêmes occurrences dans le corpus de la RAE (le CORDE) entre 1500 et 1600 et j'ai trouvé cent cas de *como si dijésemos* dans 23 documents montrant que cette variante était très répandue alors qu'il n'y a que 7 exemples dans 6 documents pour la séquence *como si dijéramos*.

Il se pourrait donc que pendant la période d'expansion d'une forme (*promotion*), l'autre forme subsiste « régulièrement », c'est-à-dire sous forme de règle stricte, dans certains contextes isolés. Cela empêcherait sans doute la disparition d'une variante dans un idiolecte et par conséquent, cela pourrait aussi empêcher sa disparition dans la grammaire collective car tant que certains contextes sont réservés à une forme dans

³³ À noter que l'œuvre de Cervantes *Don Quijote* est situé au XVI^{ème} siècle dans le corpus de Davies puisqu'il apparait daté de 1582. La même erreur se produit pour *El pasajero* de Cristóbal Suárez de Figueroa qui date réellement de 1608 mais qui apparait dans les exemples du XVI^{ème} siècle.

un ou plusieurs idiolectes, cette variante pourra être transmise à d'autres idiolectes sans pour autant qu'elle soit réservée dans un autre idiolecte au même contexte.

Ce qu'il est intéressant d'observer c'est qu'au XVI^{ème} siècle, la plupart des idiolectes écrits présents dans le CDE avaient intériorisé cette même règle, alors que celle-ci ne semble plus exister dans les siècles suivants : elle persiste encore très vivement chez Cervantes mais chez Figueroa, il n'y a plus de règle. L'analyse d'un vaste corpus électronique montre simplement qu'au XVII^{ème} siècle les deux formes connaissent une alternance en apparence incontrôlée alors que l'analyse d'idiolectes nous révèle des choses beaucoup plus intéressantes et pertinentes puisqu'on perçoit clairement qu'une régularité peut exister chez certains idiolectes et que celle-ci n'est pas forcément partagée par tous, bien au contraire.

b) Après que

Après *que*, Cervantes semble utiliser *-ra* dans les mêmes contextes que les idiolectes qui le précèdent. Cette variante est donc extrêmement minoritaire (4 cas sur 144 soit 2,8%) si on excepte le contexte particulier où dans la principale on rencontre un verbe en *-ra*, ce qui conduit systématiquement à l'emploi de cette même variante pour le subjonctif imparfait (27 exemples).

(132)Cervantes : ***Quisiera que pusiera*** otra a la señora Santa Lucía, que, por lo de los ojos, también le tengo devoción

(133)Cervantes : [...] os la ***pusiera*** en vuestras manos, ***para que hiciérades*** della a toda vuestra voluntad y talante, guardando, pero, las leyes de la caballería [...]

Dans l'idiolecte de Cervantes, on constate donc que la variante *-ra* ne s'est pas encore propagée à d'autres contextes.

3.3.2.4.2. Jovellanos

Le cas de Jovellanos est beaucoup plus simple : la forme du subjonctif imparfait dans son idiolecte est la forme *-se* autant après *como si* où *-ra* ne représente qu'un cas sur 12, qu'après *que* où on trouve un cas de la variante *-ra* sur 14.

On ne trouve que deux « exceptions » à cette règle. Je parle ici de règle même si on trouve peu d'exemples tellement la tendance est très fortement marquée, bien plus que chez les autres idiolectes que l'on vient d'analyser.

(134)Jovellanos : [...] de tantas dotes como la hacían recomendable, que desviarla de los altos fines **para que fuera** instituida y entregarla en las garras de la ociosidad y del lujo para que la devorasen y consumiesen [...]

(135)Jovellanos : A su muerte le dejó una corta herencia, porque siempre le quiso **como si fuera** su hijo; y aun hubo malas lenguas...

On remarque d'ailleurs dans l'exemple (134) que dans la même phrase, Jovellanos utilise une autre fois la construction *para que* mais cette fois avec deux formes de la variante majoritaire –se montrant ainsi sa préférence pour celle-ci. Le fait que les deux seuls exemples se produisent avec la forme du subjonctif imparfait de *ser* peut également ne pas être dû au hasard.

De plus, contrairement aux précédents idiolectes, quand le verbe de la principale est en –*ra*, l'auteur n'utilise que la variante –se montrant que son idiolecte semble être l'aboutissement d'une évolution qu'on avait déjà perçu chez Gracián et Feijoo qui permettaient l'usage de cette variante dans ce contexte.

(136)Jovellanos : viendo las cosas como deben ser ó como **quisiera que fuesen**, forma sus planes sin contar con el interés particular

(137)Jovellanos : Solo **quisiera que hubiese** quien se encargase de convencerlos del bien que pueden sacar de estudiarlas y seguir las

(138)Jovellanos : [...] **quisiera** la sociedad **que se destinase** desde luego el producto de las tierras baldías de cada provincia

Jovellanos semble donc très « conservateur » par rapport aux formes du subjonctif imparfait et « refuse » de se soumettre à cette tendance qui consistait à utiliser les formes en –*ra* dans les mêmes contextes que les formes en –*se*. Cependant, le fait de trouver une forme en –*ra* pourrait nous inviter à penser qu'il contrôle consciemment

ces variantes, qu'il se force à utiliser l'autre variante mais que, parfois, la variante minoritaire peut lui « échapper »

3.3.2.5. Des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles hétérogènes

3.3.2.5.1. Alarcón et Galdós

a) Après *como si*

À part Cervantes, aucun des idiolectes analysés, antérieurs à Alarcón ne présentait une préférence pour *-ra* après *como si*. Cette préférence pour cette forme dans ce contexte (61 cas avec *-ra* et 44 avec *-se*) nous invite à penser que dans son système, et dans ce contexte, son idiolecte se situe dans la période T₃. Cependant, dans l'usage du subjonctif imparfait dans sa globalité (mon analyse montre un système potentiel et non réel, il aurait fallu étudier minutieusement l'idiolecte avec **toutes** les formes de subjonctif imparfait, dans **tous** les contextes possibles et pas seulement ceux ici choisis), il semblerait que la variante *-ra* soit toujours la variante « minoritaire » chez Alarcón.

Dans ce contexte, et chez cet auteur, il semblerait que les deux variantes soient incontrôlées avec une légère préférence pour la première. Avec le verbe *estar* on trouve 5 exemples avec la variante *-ra* et 4 avec la variante *-se* :

(139)Alarcón: hablándole con aparente acritud y a voces, **como si estuviera** mandando soldados; pero sus ojos la seguían y se posaban en ella con respeto,

(140)Alarcón: ¡Todavía no! -respondió el Capitán, levantándose con aire muy reflexivo **como si estuviese** buscando forma a un pensamiento abstruso y delicado-.

(141)Alarcón: aquel camino se esconde desde luego entre los enormes y adustos contrafuertes de la gran Sierra, **como si** todo **estuviese** ya consumado; **como si ya hubiera** concluido el Valle de Lecrin; **como si no debieran...**

Cette même alternance très équilibrée se produit avec *haber* (11 formes en *-ra* contre 10 en *-se*, exemples 142 à 144) et avec *ser* (5 formes en *-ra* contre 4 en *-se*, exemples 145 et 146) :

(142)Alarcón: Hasta mañana... -respondió ella, **como si hubiese** oído aquella frase, **como si respondiese** a otra secreta voz, **como si adivinase** los pensamientos³⁴

(143)Alarcón: -Estás perdonado... -respondió la Muerte, ocultando su guadaña. Y **como si** todo aquel fúnebre aparato de la Naturaleza **hubiera** provenido del furor de la negra divinidad

(144)Alarcón: volvía la espalda y se iba a su escondrijo, para tornar a los pocos días tan cariñoso e intolerante **como si** nada **hubiera** pasado entre nosotros.

(145)Alarcón: se habían esmerado en ataviarla, **como si fuera** una santa imagen, objeto de su culto más fervoroso

(146)Alarcón: en graves coloquios referentes a mis viajes, a mis estudios y a mis aficiones artísticas, **como si fuese** una mujer hecha y derecha, y al observar, finalmente, la admiración

Je ne remarque aucune différence sémantique dans les différentes variantes : il paraît donc improbable qu'un lecteur naïf les détecte à la lecture. Donc, même si pour l'auteur il y avait une différence entre les deux variantes, celles-ci doivent être totalement invisibles pour le lecteur.

Si on observe d'autres verbes, on s'aperçoit que l'auteur peut avoir des préférences assez marquées pour l'une ou l'autre variante. Le fait qu'avec *acabar* on trouve six exemples et **tous** avec *-ra* alors qu'avec *querer* on comptabilise au contraire 3 cas avec *-se* (autrement dit la variante minoritaire pour Alarcón) et aucun avec *-ra* peut nous amener à dire que ce système en apparence très instable semble présenter certaines régularités intéressantes qu'il est impossible d'ériger au stade de « règle » mais qui, à l'aide d'une analyse plus minutieuse, pourrait être confirmé ou contredit.

³⁴ On peut observer dans cette phrase une énumération d'expressions introduites par *como si* où toutes présentent des formes en *-se* contrairement à l'exemple (141) avec *estar* qui présentait un cas avec *-se* et deux avec *-ra*. Ceci nous montre que l'énumération de formes introduites par *como si* ne présente pas de régularité chez Alarcón : l'énumération n'est pas un critère qui définit le choix d'une des variantes, contrairement à ce qu'on avait pu observer chez un locuteur naïf (« Kris Karsky », exemple 73) écrivant dans un forum et qui pense avoir une règle stylistique stricte en alternant les deux variantes.

Galdós, quant à lui, est en rupture totale avec l'idiolecte d'Alarcón. Si le précédent auteur montrait une préférence pour la variante *-ra*, l'alternance était régulière et à part certaines régularités avec quelques verbes qui mériteraient d'être analysées plus en profondeur, les variantes semblaient totalement incontrôlées, pour Galdós la variante en *-ra* est beaucoup plus souvent utilisée (63 fois sur 72 soit dans 87.5% des cas).

En analysant en détail chaque exemple, on s'aperçoit que dans l'utilisation de la variante *-se* on n'observe aucune régularité (sur les 9 cas, on trouve 8 verbes différents). On n'observe pas non plus de différence sémantique. Par exemple, on a 19 cas avec le verbe *ser* alors qu'on ne retrouve que 2 fois la variante *-se*, exemples qui ne présentent aucune différence sémantique avec les autres variantes

(147)Galdós: Pero se informaba de la salud de Feliciano, **como si fuera** una señora, y Olmedo también tomaba esto en serio

(148)Galdós: dio. Últimamente vivía con una tal Feliciano, graciosa y muy corrida, dándose importancia con ello, **como si** el entretener mujeres **fuese** una carrera en que había que matricularse para ganar título de hombre³⁵

A part ces 9 exceptions donc, il semble que l'idiolecte de Galdós possède un système très clair après *como si*. L'apparition de l'autre variante est tout simplement le reflet de la possibilité que propose le système grammatical espagnol qui permet l'utilisation de deux variantes avec la même fonction et la même signification. Cependant, cette possibilité n'est pas utilisée chez Galdós à des fins stylistiques ni sémantiques. De plus, dans son idiolecte il privilégiait clairement *-ra* ce qui ne veut pas dire qu'il n'utilisait jamais l'autre variante et ce qui ne veut pas dire que pour lui, ces deux variantes étaient « visibles » car même s'il les utilise rarement, il peut les employer dans les mêmes contextes que l'autre variante.

³⁵ Le nombre de mots intercalés n'a pas d'influence sur le choix de la variante puisqu'on trouve des exemples avec 4 mots intercalés ou plus qui présentent la variante *-ra* :

(149)Galdós : El concejal de oficio estaba tan excitado, que la contracción de su hocico se acentuaba, **como si** el olor aquel imaginario **fuera** el de la aza fétida.

(150)Galdós : -Era un hombre traicionero y malo -dijo Fortunata con desgana, **como si** el recuerdo de aquella parte de su vida le **fuera** muy desagradable-.

Enfin, en ce qui concerne les régularités retrouvées dans son idiolecte après *como* *si*, on peut citer l'utilisation systématique de *-ra* avec l'auxiliaire *haber* (10 cas) pour ce qui est des constructions fréquentes.

b) Après que

Pour Alarcón, dans ce contexte, la variante préférée est encore *-se*. En ce sens, cet idiolecte, si l'on s'en tient à une analyse superficielle, correspond aux données qu'on retrouve dans le *CDE* de Davies puisqu'on avait vu que pour le XIX^{ème} siècle, la variante majoritaire après *si* est *-ra* alors que c'est toujours *-se* après *que*.

Par ailleurs ce qui semblait être une règle chez Montalvo, par exemple, (c'est-à-dire : forme en *-ra* quand le verbe de la principale est en *-ra*) ne l'est plus chez Alarcón comme le montrent les trois exemples suivants :

(151)Alarcón: -A mí también me duele tener que hacerlo, -respondí.- Yo **hubiera querido que prevaleciese** el primer pensamiento de ISABEL LA CATÓLICA

(152)Alarcón: ¡Así es como las señoras mujeres **quisieran que fuesen** todos los hombres! ¡Ah, traidor! ¡Seráfico! ¡Cumplimentero! ¡Marica! ¡Tertuliano de monjas!

(153)Alarcón: Lo único que podríamos hacer, **fuera pedirle a dios que lo parase** en nuestro obsequio, como lo paró en obsequio de Josué.

Mis à part cette remarque où on peut retrouver une certaine régularité (même s'il manque évidemment plus d'exemples), il semble y avoir une alternance incontrôlée entre les deux formes, en faveur de *-se* mais motivée par aucune raison en apparence.

On ne retrouve en effet aucune différence sémantique dans les trois exemples suivants construits sur un patron très proche :

(154)Alarcón: ¡demasiado fáciles y breves **para que pudieran** lisonjear su desmedido amor propio!

(155)Alarcón: -¡Había demasiado fango en su conciencia de usted **para que pudiese** reflejar la luz del cielo!

(156)Alarcón: tenía demasiado excitada mi curiosidad **para que pudiese** dormirme sin averiguar qué había sido de él.

Chez Alarcón, donc, les deux variantes semblent incontrôlées même si on peut observer une différence intéressante selon l'élément introducteur (*si* ou *que*), différence inexistante par exemple chez Jovellanos. Après *que*, la préférence encore forte pour *-se* mais le nombre relativement important de formes en *-ra* (19/81) montre que l'élargissement des contextes de la forme en *-ra* est bien ancrée dans son idiolecte : Alarcón est le premier auteur de notre corpus présentant un pourcentage de cette variante supérieur à 20% des cas. Il est donc prévisible qu'après lui, *-ra* sera de plus en plus utilisée après *que*.

Cependant, il est intéressant d'observer que les deux variantes ne sont pas « égales » : si Alarcón préfère *-ra* dans les conditionnelles et *-se* dans des relatives et que cette différence semble encore significative (moins que chez les auteurs des siècles précédents excepté Jovellanos), c'est peut-être parce que l'auteur décèle encore une certaine différence ou alors tout simplement par « tradition » littéraire (après *que* traditionnellement on a toujours eu *-se*). Ces deux raisons potentielles liées peuvent expliquer cette différence entre les deux contextes mais l'augmentation des cas de *-ra* après *que*, plutôt qu'une différence claire dénote une perte de cette distinction (*-ra* pour conditionnelles, *-se* pour relatives) ce qui devrait conduire à une présence toujours plus importante des formes en *-ra* chez les auteurs postérieurs.

De son côté, Galdós est le premier des idiolectes étudiés à présenter une préférence pour la forme *-ra* après *que*. On peut donc situer son idiolecte en T₃ et ce, pour les deux contextes. En observant les exemples, on s'aperçoit que les variantes sont en apparence totalement invisibles et incontrôlées puisque l'alternance, bien qu'en faveur de la variante *-ra*, est très équilibrée (32 exemples avec *-ra* contre 24 avec *-se*). Il est par conséquent impossible d'observer une quelconque règle puisque les deux variantes peuvent apparaître dans le même contexte.

(157)Galdós: A D. Baldomero le pareció muy bien el viaje del chico, **para que viese** mundo; y Barbarita no se opuso

(158)Galdós: Verdad que entre col y col le soltaba ciertas frescuras; pero esto era muy estudiado **para que** maxi no **viera** el juego.

La seule tendance intéressante à relever ici réside dans l'alternance (stylistique) des deux variantes que semble adopter Galdós lorsqu'on a deux verbes au subjonctif imparfait.

(159)Galdós: Barbarita le confiaba a Juanito **para que le llevase y le trajera** al colegio de Massarnau

(160)Galdós: Cuando se casó, hízole proposiciones don Baldomero **para que tomase** algunos miles **y negociara** con ellos, ya jugando a la Bolsa, ya en otra especulación cualquiera.

Ce qu'on constate chez Galdós c'est que son système du subjonctif imparfait est le plus avancé de tous les idiolectes qu'on a pu analyser jusqu'à présent (ce qui par ailleurs semble tout à fait logique). Cependant, il se situe encore à une étape intermédiaire car même si on peut l'inclure dans la période T₃, il faut souligner qu'aucune des deux variantes n'est encore marquée et qu'il peut tout à fait les utiliser dans les mêmes contextes montrant qu'elles étaient, dans son idiolecte, complètement invisibles et ce, aussi bien après *si* qu'après *que*.

Enfin, pour conclure l'analyse de ces deux idiolectes du XIX^{ème} siècle, je voudrais ajouter que j'ai choisi pour cette période deux idiolectes totalement au hasard. Dans un premier temps, je m'étais dit qu'il aurait été préférable de choisir un idiolecte de la première moitié du siècle et un deuxième de la deuxième moitié mais finalement, il est extrêmement intéressant d'observer ces deux idiolectes très proches chronologiquement mais très éloignés en ce qui concerne leur système à deux variantes du subjonctif imparfait.

Ce qu'on peut en conclure ne se situera donc pas dans le domaine de l'explication du phénomène de variation du subjonctif imparfait mais plutôt dans celui d'une démonstration de l'intérêt d'observer des idiolectes.

Comment peut-on rendre compte d'un phénomène aussi complexe que celui du subjonctif imparfait en « mélangeant » des idiolectes aussi différents les uns des autres ?

Chaque idiolecte présente un système distinct (parfois plus ou moins cohérent, parfois apparemment complètement incontrôlé) qui est le résultat d'une multitude de

facteurs : préférences personnelles d'autres personnes qui lui auraient transmis ce système, tendance diatopique —ce qui peut rejoindre le premier point—, « règles » personnelles créées (pour Galdós on a vu que la présence de deux subjonctifs imparfaits semblait favoriser l'alternance des formes, etc.) La multiplicité de ces facteurs fait qu'il est impossible d'analyser ce genre de phénomène de variation en dehors de l'étude de grammaires individuelles. On pourrait même aller plus loin dans cette étude de grammaires individuelles en observant celle d'un locuteur et celle de ses ascendants et descendants afin d'observer si des régularités communes peuvent se présenter dans les différents idiolectes ou alors si le système se réinvente d'une génération à l'autre³⁶.

3.3.2.5.2. Cela et Abasolo

a) Cela

Le système de Cela quant à l'utilisation du subjonctif imparfait suit à peu près la même tendance que celui de Galdós, à savoir qu'après *como si*, même si la variante préférée est *-ra* (avec 60 cas sur 83), il existe une variation importante dans ce contexte. Dans les exemples (161) et (162) présentant un patron très similaire, il est

³⁶ N'étant pas spécialiste dans le domaine d'acquisition du langage et d'acquisition des langues, j'aimerais néanmoins faire part ici de quelques intuitions issues de mon expérience personnelle et de mes recherches et analyses d'idiolectes dans des cas de variation comme celui-ci. Je voudrais rappeler mon exemple personnel : né de parents espagnols originaires de deux villages du nord-ouest de la province de Zamora, je n'ai jamais eu la sensation qu'il existait ces deux variantes dans leur grammaire (ni de celle de mes parents, ni de celle du reste de ma famille encore présente dans cette région). Je me souviens également, lorsque j'ai commencé à apprendre « scolairement » l'espagnol à l'âge de 7 ans (cours dispensés par un professeur espagnol, organisés par le consulat de Lyon), que j'ai appris qu'il y avait deux variantes pour le subjonctif imparfait alors que je n'utilisais « naturellement » que la variante *-ra*. Aujourd'hui encore, je n'utilise que cette variante, l'autre n'ayant jamais appartenu à ma grammaire personnelle même si je sais qu'elle existe. Il s'agit ici, à mon sens, d'un cas d'apprentissage passif du système de mes ascendants (ou du moins de ce que je percevais comme tel), un système clair, simple (cette simplicité étant bien évidemment un sentiment purement personnel), cohérent et facilement apprenable.

Mais imaginons que l'idiolecte parlé d'Alarcón corresponde à son idiolecte écrit. Ce système étant si complexe, il est difficilement envisageable qu'il soit transmis tel quel à ses descendants. Les quelques régularités qu'une analyse minutieuse de cet idiolecte a permis de détecter sont si précises et incluses dans un système si complexe que l'enfant ne peut les intégrer dans sa grammaire. Il devrait alors se produire chez lui, à mon avis, un nouveau processus de régularisation (ou pas) qui l'amènera à se créer de nouvelles règles, mettant quelque peu d'ordre dans ce désordre apparent du système du subjonctif imparfait.

impossible de déceler une quelconque différence sémantique ou stylistique ou de quelque autre sorte.

(161)Cela : El criminal la ahorcó con una toalla, **como si fuera** un pollo.

(162)Cela : ¡Con la mano de años que tiene y largándose de un lado para otro **como si fuese** un pollo!

C'est également le cas pour la plupart des autres exemples répertoriés dans son idiolecte. Mais malgré cette importante variation qui fait qu'il semble y avoir une alternance incontrôlée des deux variantes on peut toutefois observer avec certains verbes fréquents certaines régularités. Notamment avec *estar* où Cela privilégie très clairement la variante *-ra* (11 cas sur 12) ou avec l'auxiliaire *haber* (10 cas sur 11). Ces exceptions peuvent être dues à des « accidents », la variante *-ra* étant la « règle » dans ce contexte dans son idiolecte. Ces accidents sont néanmoins tout à fait possibles et légitimes puisque le système espagnol offre cette possibilité d'alternance.

Par contre, après *que*, les tendances s'inversent totalement puisqu'on a 11 cas avec *-ra* (35.5%) et 20 avec *-se* (64.5%). L'alternance semble ici aussi incontrôlée et ne répond sans doute à aucune règle personnelle. Pourtant la différence d'utilisation des deux variantes entre les deux contextes est tout de même assez importante et mériterait une analyse plus approfondie. S'agit-il d'une sorte « d'archaïsme » incontrôlé de l'auteur qui perçoit encore parfois et légèrement cette distinction si vivante en espagnol médiéval ou pendant le siècle d'Or ?

En effet, si l'on compare l'idiolecte de Cela à celui de Galdós, on constate un « retour en arrière » dans l'évolution *logique* de ce système puisque l'idiolecte précédent se situait clairement déjà en T₃ dans les deux contextes alors que Cela privilégie encore la variante *-se* après *que*. Le système de Cela est donc bien plus proche de celui d'Alarcón que de celui de Galdós.

b) Abasolo

Un simple coup d'œil aux chiffres des tableaux 8, 9 et 10 suffit pour comprendre que son idiolecte se situe également en T₃ et est même bien plus avancé que celui de

Galdós tellement Abasolo privilégie la variante *–ra* (plus de 99% des cas dans les contextes étudiés). C’est là encore une parfaite illustration de la variation qui peut exister entre deux idiolectes d’un même siècle et qui, lorsqu’on analyse un vaste corpus, ne permet que de constater un désordre évident dans le système du subjonctif imparfait en espagnol à deux variantes. Or, où est donc le désordre dans l’idiolecte d’Abasolo ?

Avec cet idiolecte nous avons un parfait exemple de système clair, cohérent et explicitable dans des termes linguistiques et transmissible puisque sur 150 cas de subjonctif imparfait étudiés, on ne trouve qu’un seul exemple avec *–se* (163), ce qui nous montre qu’il s’agit de tout sauf d’un système chaotique :

(163)Abasolo : la vida parecía mucho más bonita, como si tuviera otro color, **como si** las tonalidades negras y grises **hubiesen** sido sustituidas por la policromía del arco iris.

N’ayant rencontré qu’un seul exemple avec *–se* dans les contextes analysés, j’ai effectué une recherche rapide des deux variantes de *haber*, *poder* et *estar* au subjonctif imparfait³⁷ :

Verbe	RA (%)	SE (%)	Total
<i>haber</i>	245 (97,2%)	7 (2,8%)	252
<i>poder</i>	72 (100%)	0	72
<i>estar</i>	41 (100%)	0	41

Tableau 12 : Les variantes *–ra* et *–se* avec les verbes *haber*, *poder* et *estar* chez Abasolo

Dans le cas d’Abasolo, par conséquent, on se rend bien compte que la variante *–se* doit probablement être marquée pour n’être utilisée que si rarement.

³⁷ Je n’ai pas effectué d’analyse ni de filtrage des résultats quant aux fonctions de la variante *–ra*. On pourrait en effet trouver des exemples de *hubiera* avec une valeur de conditionnel (bien que Abasolo utilise aussi la forme étymologique *habría*). De toute façon, je ne crois pas que les pourcentages seraient très différents. En outre, je n’ai pas effectué la même recherche avec *ir* et *ser* puisqu’il faudrait reprendre tous les exemples de *fuera* pour éliminer les formes non verbales. Notons tout de même que dans le cas de *fuera* et *fuese*, on trouve 12 exemples de cette dernière variante.

Après l'analyse de ces deux idiolectes du XX^{ème} siècle, on ne peut pas affirmer qu'entre le milieu et la fin du siècle l'évolution de l'utilisation du subjonctif a suivi la tendance qu'on observe entre Cela et Abasolo. En effet, à l'époque de Cela il est tout à fait possible que certains idiolectes privilégiaient déjà presque systématiquement la variante *-ra* au détriment de *-se* tout comme il est tout à fait possible qu'à la fin du XX^{ème} siècle d'autres idiolectes privilégiaient très largement *-se*. Et parmi ces deux attitudes totalement opposées, et ce pendant tout le XX^{ème} siècle, on a dû avoir aussi des idiolectes qui alternaient de manière totalement incontrôlée les deux variantes avec peut-être parfois des « règles » personnelles favorisant l'une des deux dans certains contextes. Pour le savoir, il ne reste qu'à analyser d'autres idiolectes.

3.3.3. Conclusions

Même si ce n'est pas le sujet de ce travail, il a été très utile d'analyser le comportement de ces idiolectes en ce qui concerne un autre phénomène de variation en espagnol comme l'utilisation du subjonctif imparfait et ce pour deux raisons principalement.

Tout d'abord pour mettre à l'épreuve la méthode idiolectale ce qui selon moi s'est soldé par un succès. Même si dans le cas de l'évolution du subjonctif imparfait, le travail sur un vaste corpus électronique permet d'observer certaines tendances importantes (tendances qui se retrouvent effectivement dans l'analyse des idiolectes), la méthode idiolectale a l'avantage de montrer que dans le désordre de ce système complexe à deux variantes, il est tout à fait possible de trouver soit des tendances très fortes, soit (et c'est là je pense l'apport le plus intéressant et le plus important de cette méthode) tout simplement des règles individuelles menant au choix d'une variante exclusivement dans certains contextes précis. Si ces règles peuvent être parfois partagées (comme c'est le cas avec l'expression *como si dijésemos* par exemple au XVI^{ème} siècle et début du XVII^{ème}) par certains idiolectes, d'autres sont purement personnelles mais montrent clairement, me semble-t-il, une volonté de rendre plus « visible », plus cohérent et plus régulier un système par définition (puisqu'il présente deux variantes synonymes) chaotique.

Chapitre 3 :
La « montée des clitiques » et le subjonctif imparfait en espagnol face à face

L'autre intérêt de l'étude de ce sujet consistait à observer les mécanismes du changement linguistique (on a pu s'apercevoir qu'une variante minoritaire apparaît d'abord dans un contexte précis et se propage ensuite en occupant chaque fois plus de contextes) et pouvoir tenter de les appliquer à ce qui nous intéresse, le placement des clitiques (ce que nous allons voir dans le §3.4.)

3.4. Et le placement des clitiques ?

Dans ce paragraphe, il s'agit d'observer si, sur la durée, au cours des siècles, tout ce qui a été dit sur le changement linguistique pour le subjonctif imparfait peut se transposer au placement des clitiques grâce à l'analyse du même corpus d'idiolectes. En d'autres termes, l'objectif de cette fin de chapitre consiste à tenter de tester la pertinence du modèle de changement linguistique de Barra Jover dans un premier temps, pour ensuite vérifier si, comme je le pensais et comme je l'ai expliqué dans les paragraphes précédents, la variante minoritaire devient majoritaire après des extensions de contextes successives. Pour cela, il faudra que l'analyse des idiolectes permette de déceler un ou des contextes qui ont pu être à l'origine du changement.

3.4.1. Quel changement ?

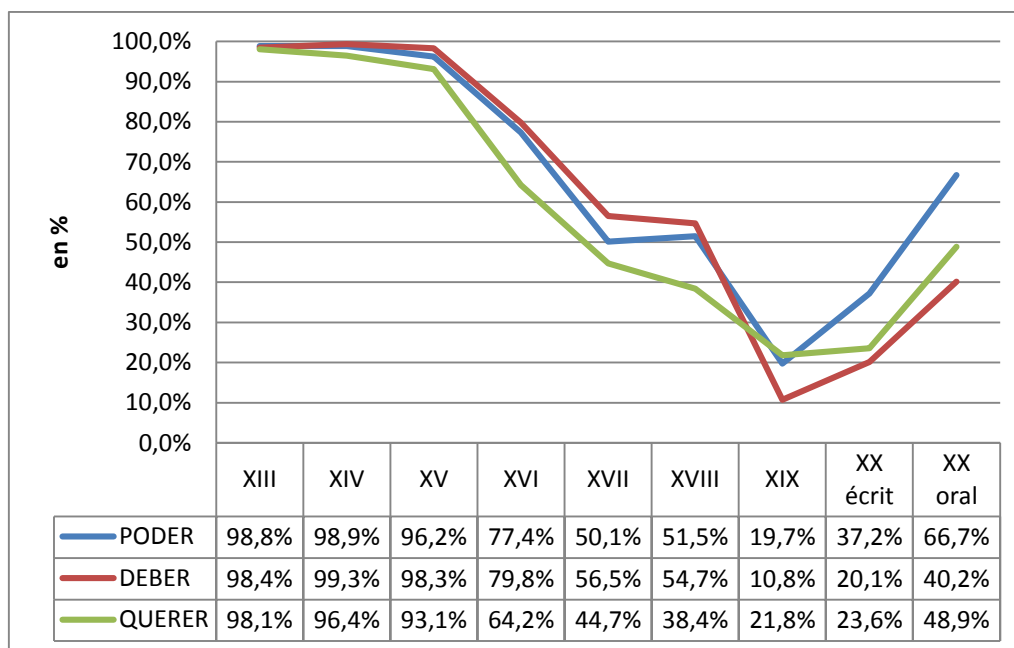
Mais avant de chercher ce ou ces contextes, il faut bien évidemment préciser de quel changement on parle. Si dans le paragraphe précédent on a constaté très facilement que V₁ autrement dit, la variante majoritaire (et unique) était la forme *-se* alors que V₂, la variante minoritaire dans un premier temps, était *-ra*, la situation est un peu plus compliquée avec le placement des clitiques dans les complexes verbaux puisqu'en fait, on a trois variantes dans un premier temps (pronom à gauche, à droite ou intermédiaire³⁸) et surtout, l'évolution semble moins « linéaire » que celle du subjonctif imparfait.

Pour avoir un aperçu rapide de ce changement, il suffit de jeter un coup d'œil à une courbe présentant l'évolution du placement des clitiques en espagnol avec les trois CV les plus utilisés en espagnol (*poder+infinitif*, *deber+infinitif* et *querer+infinitif*)

³⁸ J'ai adopté le parti de ne pas inclure ces pronoms intermédiaires dans l'analyse des idiolectes ni dans la recherche dans le corpus électronique diachronique de Davies pour plusieurs raisons. La principale est que c'est une variante qui a toujours été secondaire et qui a disparu très vite. La deuxième est qu'il est difficile de savoir si les pronoms intermédiaires sont réellement placés entre les deux composants du complexe verbal ou alors s'il s'agit de pronoms enclitiques au premier verbe. D'ailleurs, je n'ai pas inclus non plus les cas d'enclise à V1 pour les mêmes raisons. Les résultats obtenus ne correspondront donc sans doute pas à la réalité mais elles auront le mérite de montrer les différences d'utilisation des deux variantes qui ont survécu jusqu'à nos jours.

dans un corpus électronique diachronique comme le *CDE*. Je ne rappellerai pas ici les nombreux défauts et limites relevés pour ce genre de recherche mais je me contenterai de signaler que l'utilisation de ce type de corpus ne sert, dans ce travail, que d'illustration d'un phénomène dans sa globalité afin d'observer des tendances et en aucun cas à arriver à des conclusions qui, comme on a déjà pu le voir, risquent de ne pas être absolument pertinentes.

GRAPHIQUE 4 : pourcentages de montée du clitique avec trois CV à l'infinitif (*CDE*)



Ce qu'on observe très clairement à l'aide du graphique 4 c'est que, au cours des premiers siècles, la position à gauche semble être systématique et ce n'est qu'à partir du XVème siècle que son utilisation commence à diminuer ; cependant, la variante avec position du clitique à droite du CV reste minoritaire et ce jusqu'au XVIIème siècle. Entre le XVIIème et le XVIIIème siècle, les deux variantes semblent être totalement incontrôlées et la variation est très équilibrée et ce n'est qu'à partir du XIXème siècle que la variante à droite devient majoritaire. À noter encore, qu'au XXème siècle se produit un nouveau changement de cap décrit par Davies (1997) dont on a déjà parlé qui se traduit à l'oral par une augmentation importante des cas de position à gauche.

On peut légitimement se demander ce qu'il s'est passé au XV^{ème} siècle pour qu'une variante si majoritaire voire même exclusive ait commencé à être de moins en moins utilisée. Quels nouveaux contextes ont fait que le clitique puisse apparaître à droite du CV³⁹ ? Quels autres facteurs ont pu influencer sur le placement du clitique ?

3.4.2. Un peu de théorie : caractéristiques du clitique espagnol

Nieuwenhuijsen (1999) nous explique que le pronom atone n'a pas toujours eu les mêmes caractéristiques au long de l'histoire de l'espagnol.

Ainsi, dans une première étape, en espagnol ancien, le clitique était tout d'abord dépendant phonologiquement du mot qui le précédait (il était par conséquent toujours enclitique). Ainsi, il ne pouvait pas se trouver en position initiale d'une phrase, ni après une pause, ni après des mots atones sauf quelques exceptions (comme la conjonction *que* notamment). En plus de cette dépendance phonologique, le pronom atone était indépendant syntaxiquement, autrement dit, il était assez libre de se déplacer et n'était pas obligatoirement accolé au verbe dont il aurait dû dépendre (sémantiquement). Cette caractéristique couplée au principe de complexité croissante⁴⁰ explique que le pronom atone en espagnol ancien se situe très majoritairement à gauche avec des verbes simples mais aussi avec des complexes verbaux, comme le montre très bien le graphique 4.

Dans un deuxième temps, il se produirait une réinterprétation des pronoms atones qui aurait conduit à des modifications radicales de leurs caractéristiques. Ainsi, à partir du XV^{ème} siècle (période que Nieuwenhuijsen appelle de « transition »), le pronom va devenir indépendant phonologiquement mais en même temps dépendant

³⁹ La position à droite était déjà possible au XIII^{ème} siècle, mais comme on l'expliquera dans le §3.4.2., ses caractéristiques faisaient que cette position était extrêmement rare et principalement possible en début de phrase ou après une pause, par exemple.

⁴⁰ D'après Dik (1989 : 345) repris par Nieuwenhuijsen (1999 : §4.6.2.), les éléments de la phrase sont placés en fonction de leur complexité. Ainsi, les éléments les moins complexes tendraient à se situer à gauche de la phrase. Pour Dik, l'élément le moins complexe est le clitique, suivi du pronom, du Syntagme Nominal, de la phrase appositionnelle et de la subordonnée. Ce principe de complexité croissante explique la possibilité en ancien espagnol d'intercaler le sujet ou la particule *no* entre le pronom et le verbe dans ce qu'on appelle l'*interpolation* comme dans la phrase suivante :

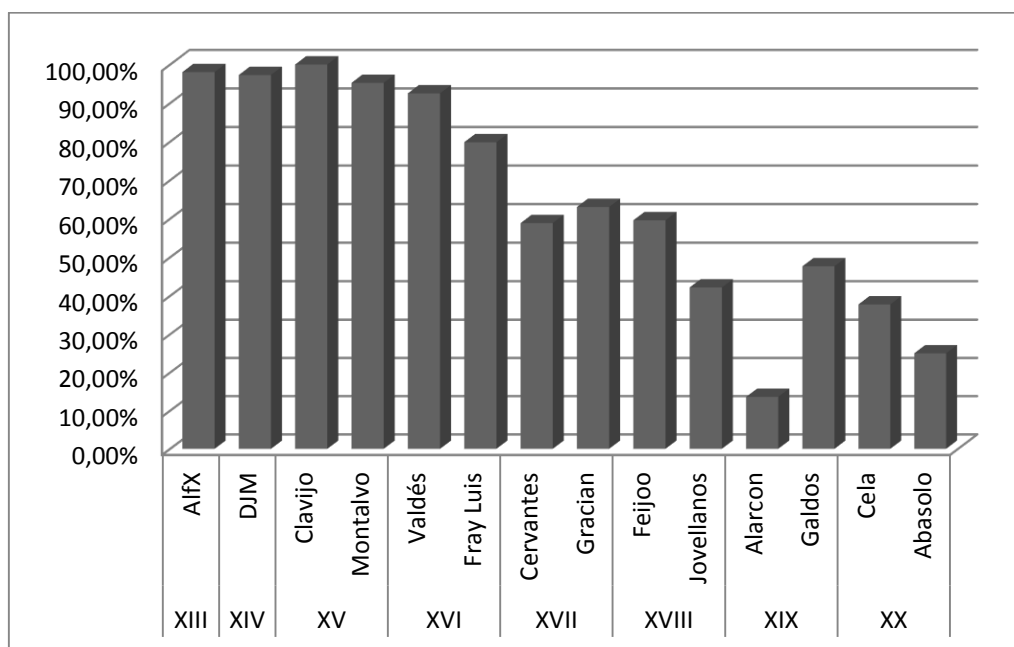
(164)AlfonsoX-Lapidario: no es puesto en este libro porque **le no conviene**.

syntactiquement. De cette manière, le clitique devra être systématiquement accolé au verbe qui le régit : la seule exception à cette nouvelle règle étant les complexes verbaux puisque dans ces cas précis, le pronom peut « s'éloigner » de V2 (le verbe dont il dépend sémantiquement) tout en restant accolé à V1 (qui est alors considéré comme auxiliaire de ce complexe verbal).

Avec ces modifications des caractéristiques des pronoms que je viens de résumer grossièrement mais qui sont très bien décrites dans le travail de Nieuwenhuijsen (1999), on ne peut prévoir qu'une chose : en ancien espagnol, le pronom se situe à gauche des CV par « règle » alors qu'ensuite la position de ces pronoms connaîtra une alternance, une variation plus ou moins équilibrée présentant à priori deux variantes totalement incontrôlées et invisibles.

3.4.3. Rapide coup d'œil au corpus et confirmation ?

GRAPHIQUE 5 : pourcentages de montée du clitique dans les 14 idiolectes espagnols du corpus diachronique



*Chapitre 3 :
La « montée des clitiques » et le subjonctif imparfait en espagnol face à face*

	XIII	XIV	XV		XVI		XVII		XVIII		XIX		XX	
	AlfX	DJM	Clavijo	Montalvo	Valdés	Fray Luis	Cervantes	Gracian	Feijoo	Jovellanos	Alarcon	Galdos	Cela	Abasolo
poder+inf	98,6	96	100	97,8	95,3	93,3	70,2	64,9	57,6	47,8	15,7	52	48,3	32,5
deber+inf	100	100	100	98,8	96,6	100	79,8	40	72,7	31,4	8,3	17,4	33	6
querer+inf	93,8	98,4	100	97,9	93,1	59,1	35,7	62,3	34,9	24,2	12	49,4	25,8	6,1
TOTAL	98	97,3	100	95,2	92,5	79,8	58,9	63	59,6	42,2	13,6	47,7	37,8	25

Tableau 13 : Pourcentages de montée du clitique dans les 14 idiolectes du corpus diachronique

Le graphique 5 et le tableau 13 montrent que les résultats obtenus avec l'analyse des idiolectes diffèrent assez clairement de ceux obtenus dans le *CDE* notamment à partir du XVI^{ème} siècle. Mais alors, comment interpréter ces résultats ?

Tout d'abord, on observe une adéquation assez évidente entre le comportement des idiolectes des XIII^{ème}, XIV^{ème} et XV^{ème} siècles avec les résultats du corpus électronique. Ces similitudes sont assez facilement interprétables. En effet, à cause des caractéristiques du pronom de l'époque, on a un système très cohérent, explicitable et par conséquent très stable d'un point de vue trans-idiolectal parce que chaque idiolecte peut facilement intérioriser ce système cohérent qui, par conséquent, est partagé par tous les locuteurs.

Il semblerait donc bien que ce soit à partir du XVI^{ème} siècle que les principales modifications se produisent (et plus concrètement, dans la deuxième partie de ce siècle). Ces modifications dans les caractéristiques des pronoms entraînent une variation importante à l'intérieur de chaque idiolecte et également des différences notables entre les idiolectes.

Tout d'abord, au XVI^{ème} siècle, on constate que la « montée » est la règle pour les deux auteurs sauf en ce qui concerne le CV *querer + infinitif* pour Fray Luis de León pour qui, même si la position à gauche est encore de la variante majoritaire, la variation est très importante. Si on observe les exemples issus de cet idiolecte, on s'aperçoit que le pronom est déjà indépendant phonologiquement puisqu'on peut le trouver des cas de montée après une pause. Dans ce contexte, la position du pronom peut donc alterner comme dans les exemples (165) et (166). La montée, possible aussi après un élément atone comme la conjonction de coordination *y*, alterne avec la position à droite dans les exemples (167) et (168). A l'inverse, dans un contexte qui favorisait auparavant la « montée », après *que*, on peut tout aussi bien trouver le

pronom à droite du complexe verbal comme le montrent les exemples (169) et (170). Tous ces exemples montrent que le système se complexifie, probablement à cause des modifications des caractéristiques du pronom atone à l'époque.

(165)Fray Luis: porque algunos, o infiel o ignorantemente, **nos lo quieren negar**.

(166)Fray Luis: Y antes que sus enemigos se la acarreasen, **quiso traerla** Él a su alma y mirar su figura triste, y tender el cuello a su espada

(167)Fray Luis: aunque está ya probado, pruébase más con lo que Cristo hizo y **nos quiso dar** a entender en el sacramento de su Cuerpo, que debajo de las especies de pan y vino consagró [...]

(168)Fray Luis: añadió a todos ellos este nudo y este lazo también, y **quiso decirse** y ser nuestro Esposo: que para lazo es el más apretado lazo

(169)Fray Luis: Pero idme respondiendo, Sabino, que **lo quiero haber** ahora con vos.

(170)Fray Luis: Que como los que **quieren hacerse** a la vela -respondió Marcelo- y meterse en la mar, antes que desplieguen los lienzos [...]

Pourtant, le fait que cette variation ne soit présente dans l'idiolecte de Fray Luis de León que dans le complexe verbal *querer + infinitif* pourrait nous faire penser que ce genre de CV (moins grammaticalisé, où V1 conserve bien plus facilement ses capacités combinatoires avec des compléments nominaux⁴¹), mais cela voudrait dire que dans l'idiolecte de Valdés, puisque la même chose ne se produit pas avec *querer + infinitif*, la position à droite n'avait encore émergé de façon significative dans aucun contexte ; or, on verra dans le §3.4.4. qu'il est possible de trouver un contexte favorisant la position à droite chez Valdés mais aussi, déjà, chez Montalvo.

⁴¹ Les « auxiliaires » *poder* et *deber* sont clairement plus grammaticalisés que *querer*, déjà à l'époque, puisqu'ils acceptent moins facilement un complément nominal contrairement à *querer*.

Au XVII^{ème} siècle, on obtient des pourcentages en nette baisse par rapport aux siècles précédents et ce, avec les trois complexes verbaux ce qui nous invite à penser que c'est bien au cours du XVI^{ème} siècle qu'a dû apparaître un nouveau contexte favorisant la position à droite du clitique ; variante qui se propage de manière plus intense à d'autres contextes au cours de ce XVII^{ème} siècle.

Cependant, on remarque encore pour ce siècle des différences très importantes entre les deux idiolectes car même si pour *poder + infinitif* le comportement des deux auteurs est semblable, pour les deux autres CV celui-ci est très différent. Avec *deber + infinitif*, Cervantes favorise encore massivement la position à gauche contrairement à Gracián qui préfère la position à droite, alors que pour *querer + infinitif*, c'est le contraire. Dans les deux cas, on constate que les deux variantes peuvent être utilisées dans le même contexte comme l'attestent les exemples (171) à (174), les différences doivent donc se situer davantage soit dans des préférences personnelles soit dans de possibles « règles » individuelles plus difficiles à percevoir. Pourtant, à l'étude attentive de tous ces exemples, il est plus probable que les deux variantes soient invisibles dans ces deux idiolectes.

(171)Cervantes : No **lo quiero creer**, ni es bien que ninguno lo crea

(172)Cervantes : yo he hallado por la ley de mi voluntad, que es la más fuerte de todas, que no **quiero serlo** si no es con las condiciones que antes que aquí vinieses entre los dos concertamos.⁴²

(173)Gracián : . No se halló mujer que **la quisiese probar**, y decía una: «¡Anda allá!, que mujer sin enredo, bolsa sin dinero.»

(174)Gracián : se fue para él, dándole la singular norabuena; al saludarle, reparó que **quería conocerle**.

Les deux idiolectes du XVIII^{ème} siècle semblent poursuivre la tendance débutée lors du siècle précédent en favorisant de plus en plus la position à droite du CV. D'ailleurs, Jovellanos est le premier auteur à avoir comme variante majoritaire cette

⁴² Après *no*, contexte qui traditionnellement favorisait la montée du clitique, on trouve chez Cervantes 39 exemples avec position à gauche contre 51 avec position à droite soit 43,3% de « montée ». On voit bien que dans ce contextes les deux variantes semblent totalement incontrôlées.

position alors que pour Feijoo on constate encore une préférence pour la « montée » du clitique. Les résultats obtenus avec l'analyse de l'idiolecte de Jovellanos semble entrer en contradiction avec son comportement en ce qui concerne l'utilisation du subjonctif imparfait puisque il nous était apparu comme un idiolecte extrêmement conservateur alors que pour le placement des clitics, ici il privilégie la variante émergente. Mais est-ce si contradictoire que cela ?

En comparant les deux systèmes, celui du subjonctif imparfait et celui du placement des clitics, on compare deux systèmes proches car présentant deux variantes qui ont été, apparemment, invisibles et incontrôlées tout au long de l'histoire de l'espagnol, du moins par la plupart des locuteurs. Mais ces deux systèmes présentent également des différences majeures. Si dans le cas du subjonctif imparfait, la variante *étymologique*, autrement dit, la variante que préférait le conservateur Jovellanos, était clairement identifiée. Donc, si un locuteur était « conservateur », voire même archaïsant, son choix devait porter sur cette variante. Par contre, pour ce qui est du placement des pronoms, la situation est plus compliquée parce qu'il est difficile de parler de variante étymologique. Il y a une variante « ancienne », qui était la règle au XIII^{ème} et au XIV^{ème} siècle —la montée du clitique—, mais il y a une variante plus « sémantique » qui consiste à placer le pronom au plus près du verbe dont il dépend afin d'être cohérent dans le sens des mots.

C'est là qu'entre en jeu le critère sémantique, critère dont parle déjà Valdés dans son *Diálogo de la lengua* en 1535 et qui sera repris par la suite par les grands écrivains classiques comme si le fait de placer le pronom forcément auprès de l'infinitif était plus « juste », presque plus « étymologique » pourrait-on dire.

También avisaría que conviene usar la composición del verbo con lo y la, los y las muy libremente [...] diciendo hablarlo y traerla, hablarlos y traerlas. [...] Se debe usar esta composición de la manera que digo, y no andar por las ramas como algunos, que por no hablar como los otros dicen por ponerlos, los poner, y por traerlas, las traer, etc. Es bien verdad que lo uno y lo otro se puede seguramente usar, pero el decir ponerlos y traerlas a mí parecer es más llano y más puro, y aun más galano y más castellano. Dévese también huir toda manera de decir que tenga mal sonido, como es

*diciendo me he de perder, adonde, como veis, estaría mejor y más galanamente he de perderme [...]*⁴³

Même si chez Valdés cette observation n'était pas vraiment appliquée, elle est très intéressante pour comprendre l'attitude de certains idiolectes par rapport au placement du clitique dans les complexes verbaux. Pour ce qui est de Jovellanos, il semble donc tout à fait naturel et logique, étant donné son côté conservateur, qu'il suive ce précepte énoncé plus de deux cents ans plus tôt par Valdés.

Malgré tout, il faut remarquer que, contrairement à son emploi du subjonctif imparfait, en ce qui concerne le placement des pronoms, son système est en apparence beaucoup moins stable et cohérent puisqu'il produit aussi beaucoup de cas de « montée » (97 cas avec *poder* notamment) et parfois même dans des contextes qui traditionnellement empêchaient cette position du clitique comme après *y* :

(175)Jovellanos : fueron felices otro tiempo, y **lo pueden ser** todavía

(176)Jovellanos : .- Tú has cumplido, hijo mío, con todos tus deberes, y **puedes creerte** dichoso, pues vas a recibir el galardón.

On peut tout de même trouver quelques tendances intéressantes dans son idiolecte puisque Jovellanos semble réserver dans le CV *poder + infinitif* la position à gauche au pronom *se* (avec 84 cas sur les 97). Cependant, il peut également le placer à droite (50 exemples) mais on constate bien dans ce cas une différence très significative puisqu'il « monte » bien plus souvent. Pour *deber + infinitif*, la situation est sensiblement la même puisque sur les 16 cas de « montée », 14 se produisent avec *se*. Il y aurait bien un comportement différent selon le pronom utilisé puisqu'il ne produit que très rarement des « montée » de clitics autres que *se*. Mais, dans ce cas, il semble assez difficile de parler de règle.

⁴³ Valdés (1998 : 234-235). Il faut préciser ici que ce précepte dont Valdés est le premier à faire référence n'est pas appliqué par l'auteur lui-même comme l'attestent les pourcentages de montée (systématique avec les trois complexes verbaux analysés).

Au XIX^{ème} siècle, comme pour le subjonctif imparfait, nous nous retrouvons face à deux idiolectes au comportement totalement différent. En effet, Alarcón favorise nettement la position à droite (on pourrait considérer qu'il se situe en T₃ tout comme Jovellanos mais avec une préférence bien plus marquée pour la variante majoritaire) ; on pourrait même affirmer que dans son idiolecte le clitique doit se situer à droite du CV et il semble donc suivre à la lettre le critère sémantique énoncé par Valdés. On ne peut toujours pas parler de règle stricte puisqu'on peut trouver les deux variantes dans les mêmes contextes mais la préférence pour la variante avec position à droite est extrêmement forte.

(177)Alarcón : -¿De quién va a ser antes? -repitió el joven cogiendo las heladas manos de su amigo. -No **te puedo responder**. Dios, tú y yo, nos la disputamos...

(178)Alarcón : Hoy no **puedo abonarle** lo que lleva gastado, como se lo abonaré andando el tiempo

(179)Alarcón : El tío Lucas no ha sospechado nada. **Nos podemos acostar** descansadamente, y... ¡buena pro le haga al Corregidor!

(180)Alarcón : cosas que ella y yo hablamos cuando tú te marchas... **Puedes tranquilizarte** completamente.

En ce qui concerne Galdós, qui était l'idiolecte le plus « novateur » pour le subjonctif imparfait, on remarque qu'il « freine » l'évolution qui tendait à placer le clitique à droite du CV puisque, contrairement à Alarcón, les deux variantes sont beaucoup plus équilibrées avec les trois CV à l'infinitif et avec *poder + infinitif*, la montée est même très légèrement majoritaire (66 cas de montée contre 61 cas de position à droite). Mais peut-on réellement parler de « frein » à l'évolution vers la promotion massive de la variante « sémantique » (position à gauche) ? Ne serait-on pas ici face à un idiolecte au contraire « novateur » qui marque le début de l'inversion de la tendance « sémantique » et qui illustre les changements qui se sont produits à l'époque et qui se sont répercutés plus clairement au XX^{ème} siècle et notamment à l'oral (voir le graphique 4) ? Etant donné le caractère très novateur de cet idiolecte pour le subjonctif imparfait, je pencherais plutôt pour la deuxième solution.

Pour en terminer avec ce rapide coup d'œil au corpus d'idiolectes, on remarque que chez Cela les variantes sont apparemment totalement incontrôlées même si la variante avec la position à droite (ou variante « sémantique ») est majoritaire dans le cas de ces trois complexes verbaux à l'infinitif.

(181)Cela : le presentaron las letras al cobro y dijo que no **podía pagarlas**.

(182)Cela : A mi mujer, aunque transigía con ella, ¡qué remedio la quedaba!, no **la podía ver** ni en pintura

(183)Cela : —¡Mi marido que **me quiere matar**!

(184)Cela : Primero dice que **quiere retirarme**, porque esto del matrimonio debe ser a cala y a prueba, como los melones.

Abasolo, de son côté, présente un système très différent et très « conservateur » dans le sens où, étant situé à la fin du XX^{ème} siècle, on pouvait légitimement attendre davantage de préférence pour la « montée » du clitique qui est très minoritaire avec *poder + infinitif* (135 cas de montée contre 280 de position à droite soit environ 1 cas de montée sur 3) et très rare, voire exceptionnelle avec *deber* et *querer + infinitif* (3/50 et 7 sur 115 respectivement soit environ 6 cas sur 100). On peut donc constater un décalage entre son comportement avec le subjonctif imparfait (où il choisit la variante non étymologique) et avec le placement des pronoms (où il préfère reprendre un précepte classique, innovant à une époque mais redevenu minoritaire à l'oral).

Ce décalage est une preuve supplémentaire montrant la capacité de chaque locuteur à se créer ses propres « règles », son propre système. En tout cas, rien n'oblige un locuteur à adopter une position uniquement « innovante » ou « conservatrice » comme le montre l'idiolecte d'Abasolo lorsqu'il s'agit de systèmes aussi différents que ceux qui ont été décrits dans ce chapitre. La cohérence doit davantage se situer à l'intérieur d'un système comme j'essaierai de le montrer dans le chapitre suivant et surtout dans la troisième partie avec l'analyse minutieuse des idiolectes du XX^{ème} siècle.

3.4.4. A la recherche d'un contexte déclencheur de « descente »

3.4.4.1. Un complexe verbal particulier ?

L'analyse du placement des pronoms dans les 14 idiolectes et dans les trois CV à l'infinitif *poder*, *deber* et *querer + infinitif* n'a pas permis de trouver ce fameux contexte favorisant le changement linguistique.

On pourrait croire que l'un de ces contextes est tout simplement le CV *querer + infinitif* qui, chez Fray Luis a permis l'émergence de la « descente⁴⁴ » du clitique. Mais on a aussi annoncé qu'il y avait probablement d'autres contextes antérieurs à Fray Luis de León qui auraient pu être à l'origine de cette évolution.

J'ai trouvé un de ces possibles contextes en analysant l'idiolecte de Valdés chez qui on avait pu constater que son précepte de placement du clitique selon un critère sémantique n'était pas suivi dans son propre idiolecte dans les CV analysés. Mais cette citation pourrait être un indice de ce qui avait commencé à se produire dans son idiolecte, à savoir que dans certains contextes, avec certains CV, probablement moins fréquents (comme *haber de + infinitif* par exemple), Valdés avait peut-être déjà commencé à utiliser systématiquement la variante « sémantique » plutôt que la variante avec le clitique à gauche.

Au premier abord, la remarque de Valdés semble complètement contradictoire avec sa production⁴⁵ puisqu'on trouve beaucoup plus d'exemples de position à gauche qu'à droite. Par contre, avec un CV disjoint et moins fréquent comme *holgar de + infinitif*, on ne trouve aucun exemple de montée contre 6 avec clitique à droite :

(185)Valdés : No la he oído y **holgaré de oírla**, porque, pues vos la alabáis y el sujeto parece bueno

⁴⁴ J'utilise ce terme « descente » pour qualifier le changement, l'évolution du système qui, au départ, tendait à placer le clitique à gauche des CV alors qu'à partir du XVI^{ème} siècle, la position à droite se fait de plus en plus fréquente. Ce déplacement vers la droite pourrait très bien être nommé « descente » du clitique : ce terme utilisé dans ce contexte précis me semble au moins aussi légitime que celui de « montée ».

⁴⁵ Ce qui rappelle bien évidemment l'attitude névrosée des locuteurs d'une langue dont parle Barra Jover (2010 : 5). Dans le cas de Valdés, la pression d'atteindre « l'idéal », ce bon usage que lui-même prône, en plaçant le clitique aux côtés de l'infinitif duquel il « dépend » sémantiquement entre en conflit avec sa pratique.

(186) Valdés : Antes ***huelgo de admitírsela*** en todo lo que se le pudiera admitir

On pourrait donc déduire qu'il est possible que ce CV fasse partie des contextes qui ont permis à la position à droite de se propager à d'autres contextes, à d'autres CV, d'autant qu'une recherche dans le *CDE* ne donne aucun résultat de pronom (qui ne soit pas réfléchi et/ou dépendant du premier verbe) à gauche de ce CV. C'est peut-être donc l'apparition de ce genre de complexes verbaux où V1 est perçu déjà à l'époque comme le noyau de la phrase, et V2 comme son complément, qui a permis la propagation de cette variante avec le pronom à droite, par analogie aux autres CV dont la construction en surface est identique ou très proche.

3.4.4.2. L'interposition dans les CV.

Dans Iglesias (2012b), a été étudié plus en profondeur un contexte particulier qui a pu être le « berceau » de ce changement dont nous parlons : le placement du clitique quand un ou des mots sont intercalés entre les deux verbes du CV. En analysant les mêmes idiolectes que pour le présent travail, j'ai pu observer trois étapes dans l'évolution du placement des pronoms.

3.4.4.2.1. XIII-XIV^{ème} siècle : le système ancien

Durant cette période, le système est très cohérent et stable (Cf. le début du §3.4.3.) lorsqu'aucun mot n'est intercalé entre les deux éléments composant le CV. Logiquement, d'après les caractéristiques du pronom atone de l'époque, rien ne devrait empêcher le pronom de « monter » quand des mots sont intercalés dans le CV et de fait, dans l'idiolecte d'Alfonso X (90,1% de montée), dans celui de Don Juan Manuel (83,5%) et dans celui de Clavijo (100%) la montée est extrêmement fréquente voire même peut être considérée comme la règle.

3.4.4.2.2. XV^{ème} et XVI^{ème} siècles : la transition

On a vu que, sans interposition, la montée continue d'être très clairement privilégiée par les idiolectes de l'époque. Par contre, avec interposition les

pourcentages de « montée » du clitique diminuent progressivement. Chez Montalvo on obtient encore plus de 75% de montée, mais on passe à seulement 52,4% chez Valdés⁴⁶. Cela reste assez cohérent par rapport au changement de caractéristiques des pronoms atones puisque celui-ci perd progressivement son indépendance syntaxique, il est donc logique qu'il tende à se situer après l'infinitif dont il dépend, d'autant plus quand des éléments sont intercalés entre les deux verbes du CV.

Pourtant, en y regardant de plus près, dans les deux idiolectes (celui de Montalvo et celui de Valdés) apparaissent des différences majeures et très significatives selon les CV analysés⁴⁷ comme le montrent les tableaux 14 et 15.

Idiolecte	Poder + inf	Deber + inf
Montalvo	81/89 (91%)	11/11 (100%)
Valdés	7/8 (87,5%)	3/4 (75%)

Tableau 14 : « Montée » du clitique avec interposition dans les CV poder et deber + infinitif chez Montalvo et Valdés

Autor	Ir a + inf	Estar + ger	Ir + ger	Querer+inf
Montalvo	0/1	0/7	0/4	13/27 (48%)
Valdés		0/1		1/8 (12,5%)

Tableau 15 : « Montée » du clitique avec interposition dans les CV ir a et querer + infinitif et estar et ir + gérondif chez Montalvo et Valdés

On remarque bien que dans ces deux idiolectes, les « auxiliaires » les plus grammaticalisés (*poder* et *deber*), autrement dit ceux qui conservent le plus difficilement leur capacité à être combinés avec un complément nominal, favorisent la montée du clitique alors que les moins grammaticalisés, qui conservent cette capacité, la défavorisent. Il faut bien comprendre que ce critère de « cohésion » du complexe verbal qui semble s'installer dans ces idiolectes ne peut être dissocié de celui de dépendance syntaxique qui fait que le pronom aura tendance à se rapprocher du deuxième verbe du complexe verbal. En effet, on observe que la dépendance

⁴⁶ L'idiolecte de Fray Luis de León présente un équilibre parfait entre les deux variantes mais on ne recense que 6 exemples.

⁴⁷ Pour ce travail, j'ai observé le placement des clitics avec et sans interposition dans les CV *poder*, *deber*, *querer* et *ir a + infinitif* et *estar* et *ir + gérondif*.

syntactique est beaucoup moins forte avec *poder* et *deber* puisque, la cohésion du CV, son unité reste « intacte » même lorsque des mots sont intercalés entre les deux verbes. Au contraire, le fait d'intercaler des mots dans les autres CV rompt cette cohésion et par conséquent le clitique se situera à droite. On voit donc bien ici tout l'intérêt d'observer ce contexte précis d'interposition puisque c'est peut-être à partir de lui que la position à droite a pu apparaître régulièrement et ensuite se propager aux autres contextes sans interposition.

3.4.4.2.3. À partir du XVII^e siècle : système moderne

On a déjà constaté qu'au XVII^e siècle le système de placement des clitics était très chaotique sans interposition puisque les deux variantes semblaient incontrôlées et invisibles à l'époque. Cela est dû, à mon sens, au critère sémantique que décrivait Valdés et qui prendra de plus en plus d'ampleur dans les idiolectes postérieurs. De toute évidence, si ce critère est de plus en plus important, cela se répercutera donc très visiblement dans les complexes verbaux avec interposition. De plus, lorsqu'il y a interposition, si l'élément intercalé est interprétable comme complément de V1, il empêchera systématiquement la montée du clitique puisque le mot intercalé rompt définitivement l'unité du complexe verbal.

Si l'on excepte ces contextes très précis et présents principalement dans des complexes verbaux comme *estar* et *ir + gérondif* et *ir a + infinitif*, on remarque chez certains auteurs une variation dans l'emploi des deux variantes très importantes et, comme on peut s'y attendre, des comportements très différents selon les idiolectes.

Ainsi, chez Cervantes lorsque des mots sont intercalés il y a une variation très importante et incontrôlée (exemples 187 et 188) sauf avec le CV *querer + infinitif* où il utilise de préférence la position à droite (avec 2 cas de montée sur 22) comme dans les exemples (189) et (190).

(187)Cervantes: como ya tengo dicho, ***se podrá muy bien escusar*** la triste pintura.

(188)Cervantes: No se dejó de reír don Quijote de la simplicidad de su escudero; y así, le declaró que **podía muy bien quejarse**, como y cuando quisiese

(189)Cervantes: No **quiere este señor dejarse** lavar, como es usanza

(190)Cervantes: estaba temerosa de alguna desgracia; que no **quisiera ella verle** en afrenta por todo el tesoro de Venecia

Gracián et Abasolo, malgré les siècles qui les séparent, n'ont pas réellement de préférence et utilisent aussi bien la position à gauche qu'à droite avec une légère préférence pour la montée pour Gracián (63% avec *poder*, 66% avec *ir + gérondif* et 50% avec *querer*)⁴⁸.

D'autres auteurs comme Feijoo, Alarcón et Galdós ont un système assez proche avec une position du clitique systématiquement à droite avec l'infinitif et une variation plus importante avec le gérondif.

On observe donc dans cette troisième étape une variation beaucoup plus importante lorsqu'il y a interposition⁴⁹ que lors de la deuxième étape où le système était assez clair. On peut aussi expliquer le chaos relatif dans le placement des pronoms après le XVII^e siècle par l'élargissement des contextes pour la variante avec position à droite. En effet, puisque les clitics ont pu se placer massivement à droite dans certains contextes (avec interposition dans certains CV), par analogie, cette variante a pu se propager après le XVII^e siècle dans tous les autres contextes entraînant un conflit entre les différents critères en jeu : liberté syntaxique du clitique, cohésion des complexes verbaux et critère sémantique. Quand on a tant de critères qui entrent en ligne de compte dans un système, il est difficile d'en obtenir un qui soit cohérent et clairement explicitable, d'où la variation extrêmement importante.

⁴⁸ A part avec *poder + infinitif* où on trouve 4 cas avec montée contre trois sans (soit 57,1% de montée), les autres CV ne présentent qu'un ou deux cas.

⁴⁹ Avec souvent une différence significative entre *poder* et *querer* chez presque tous les auteurs ce qui tendrait à confirmer qu'il y a bien une différence entre certains complexes verbaux et que ces écrivains, du moins, perçoivent cette différence de cohésion des CV. Reste à savoir si des locuteurs naïfs arrivent eux aussi à faire cette distinction.

3.4.5. Conclusions partielles

Je crois, grâce à l'analyse des idiolectes, avoir réussi à vérifier l'hypothèse de départ quant à au changement linguistique. D'une part, l'évolution dans le placement des pronoms est tout à fait compatible avec le modèle du changement proposé par Barra Jover avec une légère modification cependant puisqu'au cours du XXème siècle il semble y avoir un nouveau changement, un revirement de la situation avec, à l'oral, une nouvelle promotion de la variante avec « montée » du clitique. Ainsi, le modèle de l'évolution du placement des clitics dans les CV correspondrait davantage à cela :

Modèle pour l'évolution du placement des clitics dans les CV⁵⁰

T_1	T_2	T_3	T_4
V_1	V_1	V_2 [promotion]	V_1 [promotion]
	V_2 [émergence]	V_1 [descente] [sans marquage]	V_2 [descente]

D'autre part, grâce à l'étude d'un contexte particulier comme celui de l'interposition dans les CV, je crois avoir vérifié à nouveau l'hypothèse selon laquelle la promotion d'une variante se fait progressivement : d'abord par son émergence dans un contexte particulier, ensuite, après implantation massive dans ce contexte, il se produirait une propagation à un autre contexte ou à d'autres contextes. Ainsi, palier par palier, contexte par contexte, la variante autrefois minoritaire devient majoritaire. Dans le chapitre suivant, je m'interrogerai sur l'existence possible d'autres facteurs, extralinguistiques ceux-là, pouvant entrer en jeu également dans ce changement linguistique, depuis la promotion ou la descente d'une variante jusqu'à la disparition potentielle de l'une d'elles.

Enfin, il me semble assez clair après ce qu'on vient de voir que c'est dans les contextes les moins simples que l'on peut trouver davantage de règles. En effet, je

⁵⁰ V_1 correspond ici à la variante avec pronom à gauche du CV et V_2 à celle avec pronom à droite. A noter que ce modèle ne se vérifie pas vraiment dans notre corpus d'idiolectes puisque Abasolo, le dernier des idiolectes analysés préfère la position à droite. Mais toutes les études sur le sujet démontrent que, du moins à l'oral, la « montée » est aujourd'hui la variante majoritaire. A noter aussi qu'aucune des deux variantes n'est vraiment marquée aujourd'hui. On étudiera cette question du marquage plus précisément dans le chapitre suivant.

crois que les contextes les plus « normaux », les plus fréquents, sont bien plus sujets à une variation incontrôlée, les variantes de ces contextes étant parfaitement invisibles. Par contre, dès que la variation se situe dans un contexte plus « problématique » dans le sens où l'acceptabilité des phrases avec l'une ou l'autre des variantes est discutable⁵¹, les possibilités pour qu'une des deux variantes soit visible dans certains idiolectes augmentent très fortement, et les possibilités pour qu'un idiolecte crée en conséquence des règles personnelles augmentent en même temps.

⁵¹ Rappelons rapidement ici que beaucoup de linguistes et de grammairiens ont expliqué que la montée était impossible lorsque des éléments étaient intercalés entre les deux verbes du CV : fait, évidemment totalement faux comme le signalait déjà Castillo Lluch (2002 : 131) « Le corpus utilisé pour cette étude confirme effectivement ces restrictions mais il n'y manque pas d'interpolations, dans la structure de montée, de certains syntagmes adverbiaux ainsi que du sujet. » Il y a donc un décalage entre ce que les grammairiens ou les linguistes considèrent comme « correct » et la production réelle des locuteurs.

CHAPITRE 4

La « montée des clitiques » en français et en espagnol du XVIème au XIXème siècle

4.1. Introduction

En comparant le phénomène de montée des clitiques dans l'histoire de l'espagnol avec la variation des formes du subjonctif imparfait, il a été possible de vérifier que le changement linguistique peut se produire par paliers successifs, par contextes occupés petit à petit par une variante minoritaire jusqu'à ce qu'elle devienne majoritaire. L'extension des contextes serait donc une explication plausible au changement linguistique mais cette hypothèse mériterait d'être confrontée à d'autres phénomènes linguistiques afin de vérifier si elle est applicable systématiquement. Cependant, ce n'est pas ce qui sera fait dans ce chapitre. Ici, l'objectif ne consistera pas à tenter de trouver ces contextes dans lesquels se propage une variante minoritaire jusqu'à devenir majoritaire mais plutôt à essayer de comprendre pourquoi un phénomène comme celui de la « montée des clitiques » a pu disparaître en français alors que dans les autres langues romanes, le pronom clitique, dans les CV peut connaître deux positions.

L'hypothèse induite dans le modèle du changement linguistique qui a été proposé dans les chapitres précédents est qu'une variante *peut* disparaître à partir du moment où elle devient marquée, c'est-à-dire, à partir du moment où elle n'est plus invisible. Par conséquent, dès qu'un locuteur fait le *choix* d'utiliser une variante plutôt qu'une

autre pour une raison bien précise (linguistique ou extralinguistique), la variante marquée pourra alors disparaître de son idiolecte. Il peut donc y avoir des raisons linguistiques expliquant le changement et la perte d'une des variantes¹ mais, les facteurs extralinguistiques, comme la pression sociale et grammaticale, jouent probablement un rôle également important.

Donc, dans ce chapitre, après avoir exposé brièvement les possibles raisons linguistiques ayant favorisé la disparition de la variante avec « montée » du clitique (§4.2), j'analyserai rapidement² le placement des clitics dans les CV en français dans notre corpus d'idiolectes (§4.3.), et enfin, j'exposerai une comparaison des « remarques » des grammairiens (classiques ou modernes, français et espagnols) quant à ce phénomène de « montée du clitique » pour tenter de comprendre si la différence entre les deux langues peut se situer au niveau de l'appréciation grammaticale, de la pression sociale (4.4.).

¹ Voir par exemple Fournier (1998 : 79 et suivantes). Il sera, dans le §4.2., rapidement fait référence aux hypothèses de l'auteure quant à la montée du clitique et à sa disparition, liée, selon elle, principalement à des facteurs linguistiques.

² Rapidement car l'objectif principal n'est pas de trouver les contextes dans lesquels une variante a émergé, à travers quels contextes elle a été promue, etc. mais seulement d'avoir un aperçu du comportement de chaque idiolecte vis-à-vis du placement des clitics pour tenter de comprendre à partir de quand la variante avec montée du clitique a été marquée en français. Cependant, en m'appuyant sur les hypothèses de Fournier, je me concentrerai dans le §4.2. sur les quelques contextes, quand cela sera possible, qui d'après elle auraient favorisé la disparition de cette variante.

4.2. Des facteurs linguistiques ? (Fournier)

4.2.1. Situation de la montée du clitique en français classique

Dans son livre, à propos de la montée du clitique en français, Fournier nous explique que les deux variantes ont coexisté jusqu'au XVIIIème siècle tout en précisant qu'au XIXème on pouvait encore trouver la variante avec montée du clitique mais que celle-ci était déjà très rare.

En français classique, la position à gauche du CV était très étendue. En effet, la montée était possible :

- dans les contextes « modernes » : c'est-à-dire au passé composé devant les auxiliaires *être* et *avoir* dans des phrases comme « je l'ai vu », ou « ils se sont parlés », mais aussi lorsque le clitique « dépend » du premier verbe du CV comme dans « Je te fais croire ce que je veux » ou « il me laisse faire ». Dans ce dernier cas, on ne peut pas à proprement parler de « montée » du clitique puisque le placement à droite est tout simplement impossible.
- avec des « auxiliaires » modaux comme *pouvoir* et *devoir*.
- avec des verbes « occasionnels » (*vouloir, aller, etc.*)
- avec beaucoup d'autres verbes (*venir, courir, etc.*)
- avec **tous** les clitiques (y compris les pronoms réfléchis, et les pronoms *en* et *y*)

Pour Fournier, cette construction avec montée dans une phrase du type « je te veux voir » en français classique, est une « construction normale ». Mais qu'est-ce que cela signifie ? Une construction normale, dans ce cas, est une construction **non marquée**, que l'on peut utiliser dans n'importe quel contexte (comme l'autre variante) et qui, dans le cas de la montée des clitiques, était la construction la plus fréquente à l'époque.

D'après elle, la position à droite est de plus en plus fréquente à partir de la fin du XVIème siècle mais au XVIIème siècle, les deux variantes coexistent toujours, sont

toutes deux acceptées et peuvent être qualifiées de « variantes paraphrastiques » (Fournier : 1998 80) autrement dit de variantes « absolument libres » puisqu'elles « apparaissent dans les mêmes contextes (mêmes verbes, mêmes clitiques) » et donc, l'interprétation de ces variantes ne peut pas être différente.

Pourtant, bien qu'à cette époque, ces deux variantes semblent totalement libres, incontrôlées et même « invisibles », il semblerait qu'à partir du XVIIIème siècle, la montée soit de moins en moins fréquente et brusquement au cours du XIXème siècle, elle cesse même d'être utilisée et disparaît **totalement** de la langue française moderne³ ce qui apparaît comme un phénomène tout à fait remarquable et unique dans le domaine des langues romanes.

4.2.2. La disparition de la « montée » : des facteurs linguistiques ?

L'explication du rapide déclin et de la rapide disparition d'une des deux variantes semble donc résider dans le fait qu'on a commencé, de manière massive et uniforme, à en choisir une à un moment donné plutôt que l'autre. C'est ce choix qui semble pouvoir créer les conditions permettant la disparition d'une variante. Comme on a pu le voir plus tôt avec d'autres exemples issus de l'espagnol, ce choix pour une variante peut ne se produire que dans un ou des contextes précis⁴, mais il semblerait que le choix d'une variante dans un idiolecte donné puisse être le premier pas, la première étape vers la disparition d'une des variantes. De plus, on pourrait penser que ce choix pourrait correspondre au début d'un choix d'une variante dans la grammaire sociale. En effet, si un idiolecte choisit consciemment (pour une raison linguistique ou non) une variante, cela implique la possibilité logique que d'autres idiolectes fassent de même ; cependant, cette possibilité que je qualifie de logique reste théorique et en aucun cas elle ne doit ni ne peut être promue au rang d'obligation. En effet, il est tout aussi possible que, dans divers idiolectes, des choix puissent porter sur des variantes

³ À l'oral, la disparition de cette variante est évidente mais à l'écrit, la montée est déjà « résiduelle » au début du XXème siècle et apparaît comme une variante totalement archaïque.

⁴ On a pu observer par exemple comme chez Cervantes sa variante minoritaire –se avait un contexte qui lui était réservé dans l'expression : *como si dijésemos*.

différentes. On pourra notamment observer dans le paragraphe suivant qu'un auteur comme Chateaubriand continue de produire des cas de montée du clitique assez fréquemment alors que d'autres idiolectes de l'époque avaient déjà banni cette variante de leur grammaire individuelle.

Cette réflexion nous mène à nous poser d'autres questions auxquelles il sera très difficile de répondre. Il semble assez évident que pour qu'une variante disparaisse il faut qu'un certain nombre de locuteurs (d'idiolectes) de la langue concernée ait au préalable **choisi** et adopté l'autre variante. Mais faut-il forcément que l'idiolecte ou les idiolectes ayant fait ce choix soient « socialement » reconnus ? Autrement dit, est-il possible que dans notre corpus d'écrivains français réputés, on ne trouve aucun auteur, avant ou au cours du XVIII^{ème} siècle, ayant « choisi » la variante avec la position du clitique à droite du CV ?

Mais pour en revenir à la question initiale de savoir si ce sont des facteurs linguistiques ou extralinguistiques qui entrent en jeu dans le processus de disparition d'une variante dans un système donné, Fournier explique qu'il existe des « indices » permettant de comprendre et de justifier ce changement.

En effet, même si Vaugelas trouvait plus usitée la « montée » (on pourra le constater dans le paragraphe suivant), il semble que celle-ci à son époque déjà commençait à l'être de moins en moins dans certains contextes. Avant d'énoncer les différents contextes que cite Fournier, je voudrais ici présenter quelques remarques d'une analyse de l'idiolecte de Corneille —idiolecte que je n'ai finalement pas inclus dans mon corpus— qui peut s'avérer intéressante pour tenter d'expliquer ce « choix » individuel pour une variante plutôt que pour une autre.

J'ai procédé dans le corpus Frantext à une recherche comparative sur le placement des clitics dans les CV *pouvoir*, *vouloir* et *devoir* + *infinitif* dans les deux éditions du *Cid* de 1637 et 1682. On observe tout d'abord une diminution légère dans le pourcentage d'utilisation de la « montée » du clitique avec 54,9% de montée pour l'édition de 1637 contre 50% en 1682 comme si Corneille avait corrigé ses anciens écrits pour « coller » davantage à son nouveau système qui avait probablement dû

évoluer avec l'âge. On trouve par exemple trois « corrections » où le pronom à gauche en 1637 est « déplacé » à droite du CV en 1682 dans les exemples (191) et (193) :

(191a)Corneille-Cid-1637 : je **la puis redoubler**

(191b)Corneille-Cid-1682 : je **puis la redoubler**

(192a)Corneille-Cid-1637 : je ne **te puis blasmer**

(192b)Corneille-Cid-1682 : je ne **puis te blâmer**

(193a)Corneille-Cid-1637 : il **peut me refuser** mais je ne **me puis taire**

(193b)Corneille-Cid-1682 : il **peut me refuser**, mais je ne **puis me taire**

On pourrait donc penser à une modification du système de l'idiolecte qui pourrait être le reflet de ce que Fournier nomme « sentiment linguistique » existant à l'époque, sentiment linguistique favorisant la position à droite du pronom face à la montée. Cependant, la différence si faible dans le pourcentage des cas de montée dans les deux éditions peut nous mener à relativiser l'importance de ce « sentiment linguistique » dans des idiolectes au système déjà bien construit comme celui de Corneille.

D'autant que dans sa nouvelle édition de 1682, il ajoute quatre nouveaux exemples avec un clitique soit à droite (194 et 195) soit à gauche (196 et 197).

(194)Corneille-Cid-1682 : je **veux bien le redire**

(195)Corneille-Cid-1682 : Et l'on **peut me réduire** à vivre sans bonheur

(196)Corneille-Cid-1682 : un si charmant discours ne **se peut trop entendre**.

(197)Corneille-Cid-1682 : leur hymen **nous peut rendre** à jamais plus qu'amis.

Ces quatre exemples avec un équilibre parfait dans le choix des deux variantes montre que la syntaxe des clitics dans ce contexte ne semble pas avoir évolué tant que cela (voire pas du tout) dans l'idiolecte de Corneille et que les deux variantes étaient probablement chez lui totalement invisibles dans la plupart des contextes.

Je précise « dans la plupart des contextes » parce que les exemples (191), (192) et (193) présentent trois corrections systématiquement dans le même contexte, avec le verbe *pouvoir* conjugué à la première personne du singulier à sa forme la plus archaïque. On pourrait donc envisager que Corneille ait pu intégrer dans sa grammaire individuelle une sorte de nouvelle règle, totalement personnelle.

Rien ne permet d'affirmer que le système du placement des clitiques dans les CV de Corneille ait réellement changé au cours de sa vie ni que ces changements, lorsqu'ils se produisent, répondent à la création de nouvelles règles personnelles. Malgré tout, sans pouvoir affirmer cela, ces exemples pourraient être le reflet de tendances de l'époque favorisant ou rendant obligatoire la montée dans certains contextes.

À ce propos, Fournier propose et décrit quatre contextes et facteurs linguistiques qui auraient favorisé la disparition de la variante avec « montée » du clitique.

4.2.2.1. Infinitifs coordonnés⁵

Pour Fournier, la coordination de deux infinitifs a dû favoriser la position systématique du clitique dans ce contexte à cause de possibles confusions de sens. En effet, la montée du clitique dans ce cas précis fait qu'on peut l'interpréter comme se rapportant aux deux verbes à l'infinitif.

Patru et Corneille (1738 : 395-396) d'ailleurs, expliquaient que dans ce contexte, la position du clitique n'était pas anodine et que la position à gauche impliquait qu'on l'interprétait comme étant complément des deux verbes :

De même il n'est pas quelques fois indifférent d'écrire, je lui pouvais reprocher, ou quelque chose semblable, ou de mettre, je pouvais lui reprocher. En voici un exemple. Je lui pouvais reprocher beaucoup de choses, et découvrir la trahison qu'il m'avait faite, mais je crus qu'il valait mieux, etc. Il y a là une construction fort défectueuse, parce que ces mots je lui pouvais se rapportent aussi bien à découvrir qu'à reprocher, et il est aisé

⁵ Il s'agit ici d'un contexte auquel j'ai porté une attention toute particulière (voir le §2.3.4.2.) puisque le placement du clitique dans ce genre de constructions peut, en espagnol, poser des problèmes d'interprétation ou de grammaticalité. Les mêmes problèmes d'interprétation se sont donc probablement posés en français.

de voir que mon intention n'est pas de dire, je lui pouvais découvrir la trahison qu'il m'avait faite, mais seulement, je pouvais la découvrir à tout le monde, de sorte que pour rendre la construction correcte, et empêcher que l'esprit ne prenne une fausse idée, il faut dire, je pouvais lui reprocher beaucoup de choses, et découvrir la trahison qu'il m'avait faite.

Dans ce sens, la position à droite a pu alors se généraliser dans ce contexte éliminant totalement la montée qui était en français classique très largement possible avec deux verbes à l'infinitif coordonnés. Dans le paragraphe suivant, on pourra observer le comportement des idiolectes du corpus dans ces contextes et ainsi observer l'évolution de ce phénomène et voir si les « recommandations » des deux grammairiens du XVIII^{ème} siècle étaient suivies.

4.2.2.2. Auxiliation avec être

Fournier explique également qu'au XVI^{ème} siècle, avec un complexe verbal dont l'auxiliaire était conjugué à un temps composé, lorsque le pronom réfléchi montait, l'auxiliaire *avoir* était remplacé par *être*. De Kok (1985 : 494) pour expliquer ce facteur déclenchant cite le travail de Galet (1971 : 359)⁶ :

Les écrivains se trouvaient [...] devant une alternative embarrassante : ou bien, des verbes, normalement conjugués avec l'auxiliaire avoir, doivent être exceptionnellement conjugués avec l'auxiliaire être, sans accord du participe passé, ou bien, le pronom réfléchi doit être suivi de l'auxiliaire avoir. Cette alternative s'oppose aux règles de la conjugaison et on s'explique pourquoi les écrivains ont pu hésiter à placer le pronom réfléchi devant un verbe conjugué à un temps composé.

Cette « anomalie » du système qu'implique la montée du clitique entraînant le changement d'auxiliaire aurait été un des facteurs provoquant le changement de syntaxe du pronom puisque selon De Kok, et Gougenheim (1939), qu'il cite, la construction avec le clitique à droite et avec l'auxiliaire *avoir* aurait été, pour les raisons qu'évoque Galet (et que reprend Fournier), la construction préférée et ce, dès

⁶ GALET (1971). C'est Galet qui, la première, va énoncer les facteurs qui ont permis le passage d'un système à deux variantes en français classique (avec ou sans montée du clitique) à un système à une seule variante.

le XVIIème siècle selon Gougenheim. On verra, dans le paragraphe suivant que cette situation est parfaitement reflétée dans notre corpus puisqu'avec l'auxiliaire *avoir* le clitique *se réfléchi* se situe systématiquement à droite. Mais cela a-t-il réellement contribué à la modification du système ? Pour cela, il faudrait que dans un contexte similaire, c'est-à-dire avec des CV composés mais avec des pronoms non réfléchis, le pronom clitique ait eu tendance à se placer bien plus souvent, et assez rapidement, à droite, ce que nous vérifierons dans le paragraphe suivant.

4.2.2.3. Les ambiguïtés d'incidence

Pour Fournier (qui reprend encore une fois les critères énoncés par Galet), avec certains verbes, la montée du clitique risquait d'entraîner des ambiguïtés qui pouvaient compliquer la compréhension puisqu'on pouvait interpréter le pronom placé devant V1 comme son complément alors qu'il se rapporte (sémantiquement) au deuxième verbe (à l'infinitif).

Ainsi les phrases (198) et (199) pouvaient être interprétées de deux manières.

(198) Il me semble céder.

(199) Il me faut craindre.

Dans (198), si on considère que le pronom *me* est le complément du verbe *sembler*, on interprète la phrase comme « il me semble que je cède » où le pronom *me* fonctionne comme complément COI du verbe impersonnel *sembler* et *céder* fonctionnerait comme un complément COD. Mais si on interprète (198) comme un cas de montée du clitique, alors la phrase signifierait tout simplement « il semble me céder ». Pour (199) le problème serait identique. Soit c'est moi qui doit craindre (« il faut que je craigne ») soit c'est moi qu'on doit craindre (« il faut qu'on me craigne »). Ce critère, que l'on peut retrouver en espagnol (et qui soit dit en passant ne pose aucun problème dans cette langue), me semble difficilement acceptable pour expliquer la disparition de la montée du clitique en français. Il pourrait être tout au plus, un facteur supplémentaire, à l'influence très légère mais en aucun cas un facteur que l'on pourrait situer au même niveau que les deux précédents par exemple.

4.2.2.4. Les ambiguïtés morphophonétiques

Enfin, toujours selon Fournier (et Galet), à cause de l'amuïssement du *-r* final des infinitifs des verbes du premier groupe et aussi dans ceux des verbes en *-ir*, amuïssements produits entre le XVIème et le XVIIème siècle, une ambiguïté a dû s'installer avec l'homophonie entre les formes du participe passé et celle de l'infinitif.

(200) Il se croît acquitter/acquitté

(201) Il les fallait porter/portés

(202) Tu le veux cacher/caché

Ces trois exemples (proposés par Galet et cités par De Kok 1985 : 499) auraient été ambigus et auraient sans doute posé des problèmes aux locuteurs de l'époque. Pour Galet, c'est le facteur le plus décisif qui aurait amené à la disparition de la montée du clitique car déplacer le pronom clitique à droite du CV évite toute ambiguïté. Il s'agirait du facteur le plus décisif car l'amuïssement du *-r* final se serait produit au moment où le clitique était de moins en moins placé à gauche des complexes verbaux.

De plus, le *-r* final sera rétabli à la fin du XVIIIème siècle, époque à laquelle la montée a pratiquement disparu. Si l'on en croit les recherches de De Kok, ce n'est pas aussi simple que cela et d'ailleurs, elle refuse l'idée que cette possible homophonie ait pu jouer un rôle si important (De Kok, 1985 : 505) :

A notre avis la plupart des phrases données par Galet ne sont aucunement ambiguës. L'infinitif est la seule forme sémantiquement possible. Les cas où deux interprétations sont possibles (il se croît acquitter/acquitté) sont tellement rares qu'ils ne peuvent pas avoir été un facteur dans une évolution qui s'étend à tant d'autres verbes où cette ambiguïté structurale ne se présente jamais.

De Kok refuse donc de considérer que ces facteurs puissent être responsables de la disparition de la construction avec montée du clitique en français moderne ; elle croit plutôt en la responsabilité de modifications syntaxiques très profondes qui

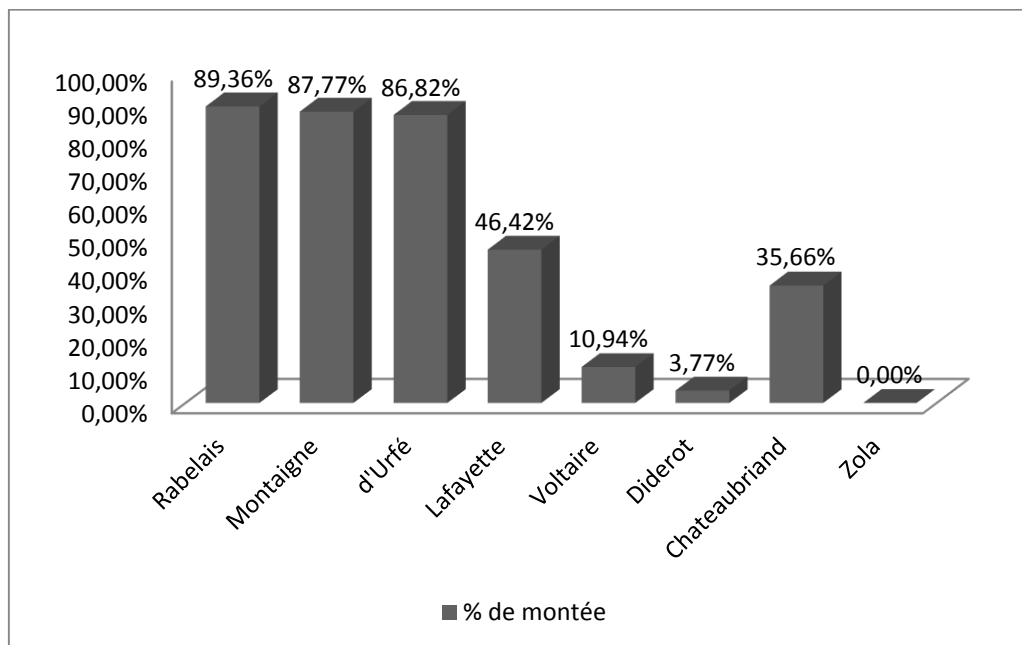
s'étaient mises en place quelques siècles plus tôt⁷. Je ne mets pas en doute de possibles changements syntaxiques profonds qui pourraient expliquer cette évolution dans le système français. Cependant je refuse de balayer d'un revers de main toutes les explications avancées par Galet et reprises par Fournier. En effet, De Kok (1985 : 499) paraît critiquer le fait que Galet « adopte certains points de vue de grammairiens et d'écrivains du XVIIème siècle à qui elle semble attribuer une grande influence sur l'évolution de la langue », pourtant, je suis persuadé que ces écrivains et grammairiens dont nous allons parler dans le §4.4. ont dû avoir une certaine influence sur leurs contemporains et même sur leurs successeurs. De plus, leurs réticences quant à la montée du clitique a sans doute quelque chose à voir avec ce changement syntaxique qui s'était opéré en français mais dont ils n'étaient très probablement pas conscients. N'ayant pas conscience de ces modifications, ils cherchaient d'autres raisons pour dénoncer telle ou telle variante mais l'influence de ces grammairiens, l'influence de la norme et sa pression sociale (sur les autres écrivains mais peut-être aussi sur des locuteurs naïfs) peut avoir joué un rôle dans la disparition de la montée du clitique en français. C'est du moins une hypothèse que je veux essayer de défendre dans ce chapitre en comparant ce qu'il s'est passé en français et en espagnol.

⁷ Pour une description plus précise de ces facteurs, voir De Kok (1985 : 502 et suivantes)

4.3. La « montée des clitiques » dans le corpus

Dans le corpus d'idiolectes français, j'ai recherché les cas présentant un ou deux clitiques placés soit auprès de V1 soit auprès de V2. L'analyse des résultats sera très rapide puisque la situation en français est beaucoup plus limpide qu'en espagnol. Pour résumer, et avant d'entrer dans les détails, nous passons d'un idiolecte (Rabelais) présentant près de 9 cas sur 10 de montées de clitiques au XVIème siècle à un idiolecte (Zola) qui ne possède plus qu'un système avec une seule variante (la position à droite) dans son idiolecte au XIXème siècle. Entre temps, on remarque une chute rapide de l'emploi de la montée des clitiques à partir de Lafayette et qui se poursuit dans le XVIIIème siècle comme le font observer toutes les études portant sur ce phénomène en français. Une attention toute particulière sera portée à l'idiolecte de Chateaubriand, idiolecte du XIXème siècle qui, avec les deux CV analysés (*pouvoir* et *vouloir + infinitif*) produit un nombre de montées bien plus important que les idiolectes qui le précèdent avec près d'un cas sur trois (35,4% de montée du clitique).

GRAPHIQUE 6 : pourcentages de montée du clitique dans les 8 idiolectes français
du corpus diachronique



4.3.1. Rabelais, Montaigne, D’Urfé : la montée comme règle

Comme le montre le graphique 6, les trois premiers idiolectes préfèrent très largement la position gauche pour le clitique dans les CV *pouvoir* et *vouloir + infinitif*. Plus qu’une simple tendance favorisant la montée, on serait presque tenté de parler de « règle » qui consiste à placer le pronom systématiquement à gauche. Il y a évidemment des exceptions, mais celles-ci sont assez rares et répondent à la possibilité offerte par le système français de l’époque.

On peut remarquer en observant les exemples de manière assez précise qu’il y a moins de montée avec *vouloir* (88,2%, 86,4% et 77,4% respectivement) qu’avec *pouvoir* (92,3%, 88,2% et 92,1%) mais ces différences ne semblent pas très significatives. Chez Montaigne et D’Urfé, il y a aussi une différence dans le placement du pronom selon que le verbe à l’infinitif commence par une consonne (90,7% et 90,2% respectivement) ou par une voyelle (78,6% et 78,7%). Dans ce cas, la différence semble plus importante et il pourrait y avoir un lien entre ce critère et le placement du pronom.

Mis à part ces tendances extrêmement fortes favorisant très clairement la position à gauche, les variantes semblent pouvoir être invisibles du fait que les exemples avec position à droite et les exemples de montée peuvent se produire dans les mêmes contextes (même V1, même clitique, etc.) comme dans les exemples (203) à (206) :

(203)Rabelais : Mais devant que poursuyvre ceste entreprinse ie **vous veulx dire** comment Panurge traicta son prisonnier le roy Anarche.

(204)Rabelais : —Vrayement, dist Grandgousier, ce ne sera pas à ceste heure, car je **veulx vous festoyer** pour ce soir, et soyez les très bien venuz.

(205)Montaigne : Ceux qui ne **la veulent conclurre** en eux par un si vain exemple que le mien ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, [...]

(206)Montaigne : D’autant que la verité la luy arrache par force, et que, s’il ne **la veut recevoir** en soy, au-moins il s’en couvre pour s’en parer.

Pourtant, l'écart entre les pourcentages de montée selon que l'infinitif commence par une consonne ou une voyelle m'ont amené à vérifier tous les exemples concernés et si chez Montaigne il ne semble pas y avoir une quelconque règle et qu'il s'agit simplement d'une variation un peu moins déséquilibrée, chez D'Urfé on peut observer ce qui ressemble assez clairement à une règle. En effet, avec le verbe *empêcher*, dès qu'il est construit avec un pronom réfléchi, celui-ci se place systématiquement à droite de V1 comme le montrent les exemples (207) et (208) : deux fois avec le pronom *me* et dix fois avec *se*. Par contre, *empêcher* est construit une fois sans pronom réfléchi (209) et dans cet exemple, le pronom « monte ».

(207)D'Urfé : Car ressouvenez-vous, gentil Paris, que quoy que feigne une femme, elle ne **peut s'empescher** de ressentir la perte d'un amant

(208)D'Urfé : je voulois tant de mal à ceste Silvie incogneue, que je ne **pouvoit m'empescher** de la maudire

(209)D'Urfé : car pour conclusion, j'aime Ligdamon, et ne veux point voir sa perte, tant que je **le pourray empescher**.

Cela ressemble donc clairement à une règle permettant de distinguer l'emploi du verbe avec et sans pronom réfléchi. Et qui plus est, il semble difficile de trouver une justification linguistique à cette « règle » puisqu'avec d'autres verbes, cela ne se produit pas.

Donc, en ce qui concerne ces trois premiers idiolectes, il semble assez clair que leur système a pour règle la montée du clitique, mais si pour les deux premiers les exceptions ne présentent aucune régularité et semblent juste être des « accidents » plus ou moins fréquents, il est possible de trouver déjà au début du XVIIème des idiolectes favorisant presque systématiquement la montée mais réservant certains contextes à la position à droite (c'est le cas de D'Urfé avec le verbe *s'empêcher*). Cette attitude fait que non seulement cette variante minoritaire jusqu'alors ne pourra pas disparaître dans son idiolecte (ni dans les idiolectes de ceux qui partagent cette règle ou une règle similaire) mais en plus il pourrait s'agir, comme on a pu le voir dans le

chapitre 3, de l'émergence d'une variante dans un contexte précis à partir duquel elle se propagera à d'autres contextes ce qui expliquerait que, dans le même siècle, chez Lafayette, on trouve bien moins de cas de montée du clitique.

4.3.2. Lafayette : une rupture brutale

Alors que les trois précédents idiolectes présentaient une préférence très nette pour la montée du clitique, Lafayette, de son côté a un système beaucoup plus « chaotique » dans le sens où il montre une très grosse variation puisque la montée se produit environ une fois sur deux et elle est même devenue minoritaire. Cette baisse impressionnante de la part des cas de montées de clitics nous mène tout naturellement à observer de plus près les exemples et plus particulièrement, j'ai vérifié si dans le même contexte que D'Urfé (avec *s'empêcher*), Lafayette agissait de la même manière.

Et effectivement, avec l'infinitif *empêcher*, lorsque le pronom est réfléchi il se place bien plus souvent à droite (20 fois) comme dans les exemples (210) et (211) qu'à gauche (2 fois seulement, dans les exemples 212 et 213). La montée se produit donc seulement une fois sur onze (soit 9,1% des fois).

(210)Lafayette : Alphonse ne **put s'empêcher** de faire voir à Consalve qu'il remarquait avec étonnement le soin qu'il avait d'elle.

(211)Lafayette : il ne **pouvait s'empêcher** de laisser parler ses yeux d'une manière si forte, qu'il croyait voir dans ceux de Zayde [...]

(212)Lafayette : Rien ne **me peut empêcher** de connaître que vous estes né avec toutes les dispositions pour la galanterie

(213)Lafayette : Il ne **se put empêcher** de faire réflexion sur son aventure.

Cette très large préférence pour la position à droite avec ce verbe ajoutée à la différence importante de pourcentage de montée selon que V2 commence par une voyelle (28,4% des cas) ou par une consonne (55,4% des cas) m'ont mené à observer d'autres verbes se construisant avec des pronoms réfléchis (j'ai uniquement cherché

avec le pronom *se*) suivis d'un infinitif commençant par une voyelle. Les résultats sont sans équivoque puisque dans ce contexte on ne trouve que trois exemples de montée du clitique *se* contre 31 cas où il se situe à droite de V1 soit uniquement 8,8% de montées de clitiques.

(214)Lafayette : Don Olmond finit ainsi son récit et, tant qu'il dura, il fit sentit à Consalve ce qui ne ***se peut exprimer***.

(215)Lafayette : et les passions, qui ne viennent que par le temps, ne ***se peuvent appeler*** de véritables passions.

(216)Lafayette : Il ne ***pouvait s'imaginer*** que cette personne, dont il se croyait séparé par tant de mers ; ne le fût que par une rivière.

(217)Lafayette : On ne peut le fier à ceux qui le font ; on ne ***peut s'assurer*** de leur secret.

Mis à part ce contexte très particulier, il semble impossible d'observer d'autres régularités si évidentes et on peut imaginer qu'il s'agit ici tout simplement d'un élargissement des contextes auxquels a accès la variante avec pronom à droite. Cette variante se serait d'abord propagée avec les pronoms réfléchis devant un infinitif commençant par une voyelle. En effet, lorsque l'infinitif commence par une consonne, la tendance est totalement différente puisqu'on comptabilise 7 exemples tous avec montée du clitique comme dans l'exemple suivant :

(218)Lafayette : Je me fais plus de mal qu'à vous et, si l'état où je suis ***se pouvait racheter***, je le rachèterais par la perte de ma vie

En observant cet exemple, ainsi que les autres cas avec montée (autant avec infinitif commençant par une consonne que les exemples 214 et 215) on observe que les cas de montée concernent non pas des pronoms réfléchis mais un pronom *se* apportant une signification passive à la phrase (comme la *pasiva refleja* espagnole). Il semble donc clairement y avoir une distinction fonctionnelle dans le cas de *se* : le « *se* passif » monte systématiquement alors que le « *se* réfléchi » se place à droite.

L'idiolecte de Lafayette est donc un parfait exemple de l'ordre que l'on peut trouver dans un système en apparence totalement chaotique puisque présentant une variation très équilibrée.

4.3.3. Le XVIII^{ème} siècle : La fin de la montée

Les idiolectes du corpus de ce siècle illustrent parfaitement la situation qui était celle de cette époque puisque, comme l'expliquent tous les travaux sur le sujet, la montée du clitique disparaît au cours de ce XVIII^{ème} siècle, restant totalement anecdotique.

Et, si chez Voltaire, on trouve encore environ 1 cas sur 10 (7 cas sur 64), chez Diderot la part de montée baisse jusqu'à moins de 4% (4 sur 106). Ces deux idiolectes montrent donc clairement à mon sens un abandon rapide de la montée du clitique qui a dû se généraliser à cette époque.

Chez Voltaire, la position à gauche, complètement résiduelle, ne se produit plus que lorsque l'infinitif commence par une consonne (7 exemples sur 46 soit dans 15,2% des cas), apportant un nouvel exemple pouvant illustrer la possible propagation (extrêmement rapide) de la position à droite lorsque l'infinitif commence par une voyelle. Par ailleurs, il est absolument impossible de déceler le moindre contexte dans lequel la « montée » se produirait plus facilement voire de manière systématique puisqu'on trouve aussi bien des exemples avec des clitiques de première, de deuxième et de troisième personne (y compris *se*) ou alors des exemples avec des éléments précédents aussi différents que la négation *ne* (219), le sujet du verbe (220) et (221) ou *qui* (222).

(219)Voltaire : Saint-Yves ne **le put souffrir**. Elle combattit la journée entière.

(220)Voltaire : Ce sont peut-être deux demoiselles de condition, et cette aventure **nous peut procurer** de très grands avantages dans le pays.

(221)Voltaire : Gardez-vous-en bien, dit le Gangaride ; il **se pourrait faire** que l'âme de la défunte fût passée dans le corps de cette poule

(222)Voltaire : Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse ? qui **vous peut mettre** ainsi hors de vous-même ?

Donc, bien qu'anecdotique, la montée est possible dans les mêmes contextes que l'autre variante dans l'idiolecte de Voltaire, montrant ainsi qu'elle n'a évidemment pas encore disparu à ce moment.

Pour Diderot, la préférence pour la position à droite du pronom est encore plus frappante et on ne trouve de cas de « montées » qu'avec le CV *pouvoir + infinitif*. Mais là encore, à part cela, il est difficile voire même impossible de trouver un quelconque contexte qui serait réservé à cette position puisque les cas qui présentent un pronom à gauche se produisent trois fois sur quatre précédés d'une négation, mais dans ce contexte, Diderot préfère très largement placer le pronom à droite avec seulement 3 cas de montées sur 38 (soit 7,9%). On note seulement que les exemples avec un pronom à gauche ne se produisent qu'avec des clitiques de troisième personne (trois fois avec *le* et une fois avec *se*) mais que deux des exemples sur les quatre présentent un infinitif commençant par une voyelle :

(223)Diderot : J'étais dans un désordre qui ne **se peut expliquer**.

(224)Diderot : toute mon action lui parla beaucoup mieux que je ne **l'aurais pu faire**.

(225)Diderot : les portes des dortoirs s'ouvraient et se fermaient ; c'est, comme vous **l'avez pu voir** jusqu'ici, le signal des révolutions monastiques.

(226)Diderot :— Que voulez-vous donc devenir ? — Tout, excepté religieuse. Je ne **le veux pas être**, je ne le serai pas.

Donc, si l'hypothèse selon laquelle la « montée » aurait disparu tout d'abord lorsque l'infinitif commençait par une voyelle ne peut se vérifier dans l'idiolecte de Diderot, il me semble extrêmement intéressant d'observer que dans ces deux idiolectes, aucun contexte n'est réservé à la position à gauche du clitique

contrairement à ce qui pouvait se produire dans l'idiolecte de Lafayette. Et dès lors qu'une variante minoritaire ne possède plus aucun contexte dans lequel elle peut être utilisée de manière systématique (ou du moins très majoritaire), sa disparition devient possible et c'est ce qui semble s'être passé en français lorsqu'on analyse ces idiolectes.

4.3.4. Le XIX^{ème} siècle : Chateaubriand l'archaïsant

Voyons maintenant si dans nos deux derniers idiolectes, du XIX^{ème} siècle, cette dernière hypothèse peut être vérifiée. Le choix de Chateaubriand, tout à fait au hasard par ailleurs, est très utile pour l'étude de ce phénomène en français parce que de manière très surprenante, à une époque où la montée est censée être anecdotique, dans l'idiolecte de l'écrivain elle est utilisée régulièrement, une fois sur trois ce qui semble indiquer au premier abord que Chateaubriand avait un style archaïsant qui se reflétait dans sa syntaxe et plus particulièrement dans celle des pronoms clitiques.

On peut remarquer tout d'abord qu'on trouve davantage de cas de montée avec la troisième personne (13/34 soit 38,2% des cas) qu'avec la première (11/54 soit 20,4%) et la deuxième (2/12 soit 16,7%), et cette tendance est encore plus forte avec *se* avec 20 cas de montée sur 28 (soit 71,4%). Il semblerait donc y avoir un contexte propice à la montée dans l'idiolecte de Chateaubriand. Rappelons que dans l'idiolecte de Lafayette on avait pu observer que lorsque le pronom *se* était réfléchi, il se plaçait à droite et lorsqu'il était « passif, impersonnel » il se plaçait à gauche. Si cette règle semblait parfaitement respectée chez Lafayette, elle n'existe vraisemblablement pas chez Chateaubriand puisque des *se* réfléchis peuvent tout à fait « monter » comme dans (227) et (228) alors que des *se* passifs impersonnels peuvent, eux, se situer à droite comme dans les exemples (229) et (230)

(227)Chateaubriand : il leur est impossible de s'en passer, comme un jeune homme ne ***se peut arracher*** des bras d'une maîtresse orageuse et infidèle.

(228)Chateaubriand : ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne ***se pouvait empêcher*** d'être ému de

leur tristesse ou de leur joie : c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres.

(229)Chateaubriand : « Le caractère national, dit-il, ne **peut s'effacer**. Nos marins disent que, dans les colonies nouvelles, les Espagnols commencent par bâtir une église, [...]

(230)Chateaubriand : L'assemblée législative adopta la mécanique sépulcrale sans laquelle les jugements de la Terreur **n'auraient pu s'exécuter**

Même dans le cas de *se*, il n'y a pas de contexte réservé strictement et systématiquement à la montée du clitique malgré cette très forte tendance. De plus, cette tendance est totalement contradictoire avec les systèmes cohérents des idiolectes précédents (je parle principalement de celui de Lafayette qui possédait, on l'a vu plus tôt, un système clair et logique avec ce clitique) ce qui inviterait à penser qu'il s'agit plus de la création d'un « système » artificiel et archaïsant sans aucune logique interne. Chateaubriand se situe en apparence plutôt dans la *réaction* à un changement du système (volontaire et consciente ou pas, ce n'est pas la question ici) qu'à l'adoption d'un système cohérent. Son système de placement du clitique dans les CV me semble donc artificiel et dans ce sens, puisqu'il n'a pas réussi à créer les conditions nécessaires pour que la variante avec montée du clitique ne disparaisse pas dans son idiolecte, cela implique que cette variante était déjà moribonde et qu'il ne l'utilise pas de manière naturelle. Il est en effet difficile de croire qu'à une époque où la montée est censée avoir pratiquement disparu du français, un idiolecte produise *naturellement* autant de cas avec le clitique à gauche.

À l'inverse, chez Zola, dont le style semble moins archaïsant et plus proche du *parler* français de l'époque, on ne trouve plus aucun cas de montée du clitique (0/147). On est face à un système qui ne présente plus qu'une seule variante, plaçant systématiquement le pronom à droite comme c'est le cas encore aujourd'hui. On peut affirmer sans trop de risque que la montée avait bien disparu de la plupart (on serait même tenté de dire de *tous*) des idiolectes (du moins à l'oral) français à l'époque. Ces

résultats ne font que renforcer l'impression d'une volonté de Chateaubriand d'écrire différemment de ce qui pouvait s'entendre en français à l'époque et donc d'adopter un style résolument archaïsant. Le problème⁸ est que lorsqu'on veut adopter un style de ce type et que cela touche à la syntaxe (dans ce cas, la syntaxe des pronoms), on finit par construire un « système » totalement artificiel et anti-naturel, sans aucune règle.

4.3.5. Conclusions

4.3.5.1. Les facteurs linguistiques de Galet (et Fournier)

Pour conclure, je voudrais revenir sur quelques-uns des facteurs que proposaient Galet et Fournier afin d'expliquer la disparition de la « montée » des clitiques en français.

Par exemple, la montée du clitique lorsque deux infinitifs étaient coordonnés devait poser des problèmes de compréhension et d'ambiguïté ce qui aurait amené les locuteurs de l'époque à placer le pronom à droite dans ces contextes. Malheureusement, ce phénomène étant assez rare en français, notre corpus ne présente que trop peu d'exemples, d'autant que l'analyse était limitée à l'étude de deux complexes verbaux. Il pourrait être très utile et intéressant d'effectuer un dépouillement systématique et minutieux de ces mêmes idiolectes, ce qui permettrait sans doute de trouver d'autres exemples et de pouvoir observer de manière plus fiable ce phénomène.

Dans les exemples trouvés, chez Rabelais (231) le clitique se situe à droite mais c'est le seul exemple que j'ai pu trouver et chez Voltaire également (avec seulement deux exemples : 232 et 233), alors que chez Montaigne (234 et 235) avec un cas et chez D'Urfé (236 et 237) avec deux, la clitique se situe systématiquement à gauche.

(231)Rabelais : Et qui ***vouldra les croyre et escouter*** (Quoy qu'il en doibve advenir et couster)

⁸ Dans la troisième partie, lors de l'analyse minutieuse des quatre idiolectes écrits du XXème siècle on observera le même comportement chez l'un d'entre eux.

(232)Voltaire : Le roi, qui avait été assez honnête homme jusqu’au moment où il avait **voulu m’empoisonner et vous faire étrangler**

(233)Voltaire : Le roi **voulut le voir et l’entendre**.

(234)Montaigne : C'est bien loing au-delà de ne craindre point la mort, que de **la vouloir taster et savourer**.

(235)Montaigne : Je **me veux presenter et faire veoir** par tout uniformément.

(236)D’Urfé : et ne devez croire que les bergers de Lignon **se puissent vestir et dévestir** si promptement de leurs affections, car ils sont grossiers

(237)D’Urfé : Et je ne sçay, voyant donner de si grandes assurances, qui eust creu qu’elle **les eust voulu perdre et se desdire** du marché.

Rappelons que l’ambigüité présumée que devait provoquer la montée du clitique dans ce contexte correspondait à la possibilité que le locuteur interprète le clitique comme complément des deux verbes à l’infinitif. Donc, logiquement, lorsque cela était vraiment le cas, c’est-à-dire lorsque les deux infinitifs avaient le même pronom comme compléments⁹, la montée ne devait aucunement provoquer d’ambigüité.

Tous les exemples trouvés dans l’idiolecte de Montaigne présentent d’ailleurs un seul clitique à gauche complément des deux infinitifs. Le fait que sur 11 exemples dans le corpus avec des infinitifs coordonnés tous se produisent avec des infinitifs ayant le même complément nous invite à penser que les contextes présentant une ambigüité devaient être extrêmement rares à l’époque. L’exemple (237) de D’Urfé affiche la même situation.

Rabelais (231), pour sa part, place le pronom à droite alors que manifestement le deuxième infinitif doit posséder le même complément (« et qui voudra les croire et les écouter ? ») qui pourtant n’est pas répété, contrairement à Voltaire dans (233) qui dans une construction similaire répète le pronom accolé aux deux infinitifs qui le régissent. On observe donc des comportements totalement différents dans ce

⁹ Pour une explication plus précise de ce phénomène, voir le §2.3.4.2.3. Il y est dit que d’après les propos de Chomsky, il est impossible que le clitique à gauche soit interprété comme complément des deux infinitifs mais qu’il est extrêmement probable que des locuteurs acceptent totalement ces phrases et interprètent le pronom comme complément des deux infinitifs : c’est ce qui semblait se passer à l’époque d’après les propos des grammairiens cités plus tôt (§4.2.2.1.)

contexte nous invitant à y voir plutôt des préférences personnelles conduisant à une position plutôt qu'à l'autre et surtout, le nombre élevé d'exemples de ce contexte (14/16) montre que les contextes pouvant être ambigus devaient être très rares. Il est difficile de croire, donc, que cette construction ait pu contribuer réellement à la disparition de la montée du clitique en français.

Pour en terminer avec cette construction, il convient d'analyser les deux autres exemples. L'exemple (232) de Voltaire pourrait être inclus dans les contextes ambigus que décrit Galet et que reprend Fournier. D'ailleurs, le pronom *me* dépendant sémantiquement du premier infinitif se situe bien à droite de celui-ci, pouvant nous inviter à croire que l'auteur voulait lever et éviter toute ambiguïté. Pourtant, il semble très difficile d'imaginer que la montée du clitique dans cette phrase aurait pu poser un problème d'interprétation, en effet dans (232b), il paraît tout simplement impossible d'interpréter le *me* monté comme complément du deuxième infinitif :

(232b) Le roi, qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il
m'avait voulu empoisonner et vous faire étrangler

Enfin, l'exemple (237) est un exemple typique où la montée ne peut pas être ambiguë puisque la construction possède deux pronoms distincts se rapportant tous deux à deux infinitifs différents. Par conséquent, la montée du premier clitique —la montée du deuxième à gauche de la construction coordonnée est impossible, voir le §2.3.4.2.2.— ne peut pas poser de problème de compréhension puisqu'on ne pourra pas l'interpréter comme complément du deuxième infinitif étant donné qu'il en a déjà un.

Il me semble donc extrêmement improbable que ce contexte ait pu jouer le moindre rôle dans la disparition de la montée du clitique, principalement parce que les contextes où l'ambiguïté est possible devaient être extrêmement rares à toutes les époques (on n'en trouve d'ailleurs aucun exemple dans notre corpus sur les 16 cas avec infinitifs coordonnés). Par ailleurs, attribuer la cause de la disparition de la montée du clitique principalement aux ambiguïtés liées à l'amuïssement du *-r* final des infinitifs me semble, tout comme l'expliquait De Kok (voir §4.2.2.4.), difficilement

crédible du fait qu'il est extrêmement difficile de trouver des exemples posant des problèmes d'interprétation.

4.3.5.2. Vers une autre explication

Cette disparition brutale et surprenante —surprenante parce qu'elle ne s'est produite qu'en français en ce qui concerne les langues romanes— ne semble donc pas pouvoir être expliquée par les facteurs décrits par Galet et Fournier, ce que ne manque pas de souligner De Kok. Cependant, une explication purement linguistique selon laquelle c'est un changement profond de la syntaxe française qui serait à l'origine de la disparition de la montée des clitiques, me paraît tout aussi difficile à accepter.

Il est difficile d'imaginer qu'un changement si profond ait pu se répercuter aussi rapidement, avec une chute très importante du nombre de montées de clitiques entre D'Urfé et Lafayette (en une soixantaine d'années). De plus, si la « nouvelle » syntaxe française du XVIIIème siècle était censée favoriser la disparition de la montée du clitique, il est difficilement concevable qu'un idiolecte du XIXème siècle comme celui de Chateaubriand puisse utiliser ces constructions sans que cela n'ait choqué qui que ce soit à l'époque.

Il me semble que si Galet et Fournier surestimaient sans doute l'influence des écrivains et grammairiens du XVIIème et XVIIIème siècle, De Kok, de son côté, les a peut-être sous-estimés. Dans le paragraphe suivant, je voudrais présenter rapidement les différentes remarques quant à ce phénomène de montée du clitique que l'on peut rencontrer autant en français qu'en espagnol pour observer s'il existe des différences. Enfin, en conclusion, j'essaierai d'apporter une nouvelle hypothèse à la lumière de tout ce qui aura été écrit dans ce chapitre.

4.4. La « montée des clitiques » vue par les grammairiens

4.4.1. Introduction

De Kok critiquait le fait que Galet adoptait dans son travail le point de vue des grammairiens du XVII^{ème} siècle comme si l'aperçu de la langue de l'époque qu'offraient ces grammairiens ne pouvait pas nous servir pour mieux comprendre ce phénomène. Il est vrai que Galet utilise les remarques de ces grammairiens pour justifier de la disparition de la montée du clitique alors que leurs observations peuvent nous paraître aujourd'hui assez « naïves ». En effet, certaines de ces remarques que reprend dans son travail Galet (mais que reprend aussi Fournier) prennent comme exemples des cas extrêmement précis, qui me semblent même assez rares voire très rares et qui par conséquent ne devaient pas présenter à l'époque une source importante d'ambiguïté. Alors, que reflètent ces remarques des grammairiens ? Je pense qu'elles sont le reflet d'une « inquiétude » parfois, d'autres fois d'une volonté d'expliquer un changement linguistique en cours. En tout cas, elles illustrent une sorte de justificationnisme.

Personnellement, dans ce paragraphe, je ne vais pas prendre les remarques des grammairiens pour de possibles explications de la disparition de la montée du clitique mais plutôt pour de potentiels indices qui pourraient nous guider vers une meilleure compréhension de ce phénomène. Pour cela, je vais dresser un bref inventaire de remarques de grammairiens français **et** espagnols pour observer s'il existe des différences dans le traitement de cette variation par ces *ambassadeurs* de la norme. Il me semble difficile dans le cas de langues comme le français et l'espagnol de rejeter purement et simplement la possibilité que la norme dictée par ces grammairiens ait pu jouer un rôle dans la disparition de ce phénomène de montée des clitiques. Peut-être qu'une partie de la réponse se trouve dans ces possibles différences.

4.4.2. L'opinion des grammairiens français

4.4.2.1. Vaugelas (1663)

La première opinion d'un grammairien français que j'ai retenue est, bien évidemment, celle de Vaugelas (1663 : 269-270). Chez Lafayette la montée était déjà minoritaire et elle aura presque disparu quelques décennies plus tard chez des auteurs comme Voltaire et Diderot. Vaugelas écrit à propos du placement du pronom dans les complexes verbaux :

Il se vient justifier, il vient se justifier.

Cette remarque est de grande étendue, car à tous propos il s'offre occasion de dire l'un ou l'autre en d'autres exemples, que celui que je viens de proposer, comme je ne le veux pas faire, ou je ne veux pas le faire, ils me vont blâmer, ou ils vont me blâmer, et ainsi d'une infinité d'autres, où l'on emploie les pronoms personnels. Il s'agit donc de savoir si tous deux sont bons, et cela étant, lequel est le meilleur. On répond que tous deux sont bons, mais que si celui-là doit être appelé le meilleur, qui est le plus en usage, je ne le veux pas faire, sera meilleur que je ne veux pas le faire, parce qu'il est incomparablement plus usité. M. Coëffeteau observait ordinairement le contraire, et mettait le pronom auprès de l'infinitif, parce que faisant profession d'une grande netteté de style, il trouvait que la construction en était plus nette et plus régulière ; mais il y a de plus de grâce, ce me semble, en cette transposition, puisque l'usage l'autorise, suivant ce qui a été dit en la Remarque, qui a pour titre, Une partie du pain mangé. Une des principales beautés du Grec et du Latin consiste en ces transpositions, et comme elles sont forts rares en notre Langue, sur tout en Prose, elles en sont plus agréables.

La première observation que fait Vaugelas en ce qui concerne ce phénomène de variation est que, pour lui, les deux variantes sont bonnes, mais sont-elles égales pour autant ? En d'autres termes, sont-elles invisibles ? Vraisemblablement, non, puisque d'après lui, la variante avec montée du clitique est la *meilleure*. Vaugelas met donc en place une hiérarchie dans la variation de la place des pronoms en français à l'époque : une variante serait meilleure qu'une autre¹⁰.

¹⁰ Le danger de suivre les observations de grammairiens classiques, ce que critiquait De Kok, se situe justement à ce niveau. Les grammairiens de l'époque, du moins en ce qui concerne Vaugelas, avait

Ce qui est le plus surprenant c'est qu'il affirme qu'elle est meilleure parce qu'elle est plus « usitée ». C'est là que se situe un des dangers de l'observateur de ces grammaires. Doit-on effectivement croire Vaugelas quand il affirme « qu'il est incomparablement plus usité » de placer le pronom à gauche plutôt qu'à droite ? Était-ce vraiment le cas dans le français parlé de l'époque sachant que chez Lafayette, à la même époque, la montée n'était plus majoritaire avec les complexes verbaux *pouvoir* et *vouloir + infinitif* qui étaient probablement les plus fréquents ?

En tout cas, ce qui semble sûr, c'est qu'à l'oral la montée n'avait pas encore dû disparaître ; il est en effet difficilement envisageable qu'un grammairien comme Vaugelas affirme que cette construction est la plus usitée si elle avait déjà disparu.

Enfin, grâce à cette citation, à cette remarque de Vaugelas, on apprend qu'à l'époque il devait surement exister une grande variation entre les différents idiolectes puisque si Vaugelas encourage l'usage de la montée, Coëffeteau, d'après lui, préférerait la position à droite parce qu'il « trouvait que la construction en était plus nette et plus régulière¹¹ ». Vaugelas conclut en affirmant tout en subjectivité que la variante avec « montée » du clitique est meilleure car plus belle, et plus gracieuse comparant ce déplacement du pronom aux « transpositions » latines et grecques.

De toute évidence, à l'époque les deux variantes étaient possibles (« l'usage l'autorise »), mais elles n'étaient pas égales ni pour Vaugelas —qui préférerait la montée— ni pour Coëffeteau —qui, lui, préférerait la position à droite—, et puisqu'elles n'étaient pas égales, on peut en déduire qu'elles n'étaient vraisemblablement pas invisibles pour tous les locuteurs français de l'époque. Rappelons que le fait qu'une variante devienne visible et marquée est le premier pas qui peut mener à sa disparition. Or, ici, on voit bien comment la variante avec montée du pronom est marquée, par Vaugelas lui-même, comme plus gracieuse, comme meilleure, c'est-à-dire comme la variante la plus élevée. L'autre variante, apparaît comme plus neutre.

une préférence certaine pour une variante (on imagine aisément que d'autres grammairiens également) affirmant qu'elle était meilleure. Aujourd'hui, on admettra que cette observation est purement subjective car aucune justification linguistique ne permet de hiérarchiser ce phénomène.

¹¹ Il s'agit ici du même critère sémantique introduit en espagnol par Juan de Valdés dans son *Diálogo de la lengua* et dont on a parlé dans le chapitre précédent (§3.4.3.)

4.4.2.2. Patru et Corneille (1738)

Quelques années après les remarques de Vaugelas, ces deux auteurs reprennent l'œuvre de ce dernier pour y ajouter des notes. Celle qui suit est très intéressante :

« Je crois que l'oreille seule décide dans toutes les façons de parler pareilles à celles qui sont employées dans cette Remarque. Ainsi je ne le veux pas faire est meilleur que je ne veux pas le faire, parce qu'il sonne mieux à l'oreille. Par cette même raison je dirais que, celui que je viens de vous nommer, plutôt que, celui que je vous viens de nommer, à cause de la rudesse de ces deux mots, vous viens, qui ne sont séparés par aucune autre. Il y a pourtant des occasions, où non seulement il vient se justifier est meilleur que il se vient justifier, mais où ce dernier serait une faute. Ainsi il ne faut pas dire, il se vint justifier, et répondre aux accusations qu'on lui avait faites. La raison est que ces premiers mots il se vint, ne se rapportent pas moins à répondre qu'à justifier, et qu'on trouve dans cette phrase, il se vint répondre, qui est mal, parce que le pronom se y est superflu ; comme on y trouve, il se vint justifier qui est bien, parce que le pronom se y est gouverné par justifier.¹²

Tout d'abord, on peut remarquer la référence à la préférence personnelle et au fait que c'est l'oreille qui décide, observation reprise deux siècles plus tard par Dubois dans sa *Grammaire espagnole* que cite Castillo (2002 : 136) « c'est l'oreille qui en décide ». La différence principale avec Vaugelas est que dans le cas de Patru et Corneille, ils ne privilégient pas systématiquement une variante face à l'autre, ils ne situent pas la montée du clitique comme une variante plus élevée que la position à droite puisque pour eux, c'est le contexte qui doit inciter à placer le pronom à droite ou à gauche. Mais ici, plus qu'une tendance vivante et répandue à l'époque, ce que présentent ces deux auteurs est sans doute le reflet de leur propre grammaire individuelle, pas forcément partagée par d'autres locuteurs. La remarque à propos de la coordination des adjectifs dont j'ai déjà parlé est également intéressante du fait qu'elle illustre bien qu'on tente, à posteriori, d'expliquer un emploi qui s'est fait de plus en plus fréquent (la position à droite) en trouvant une justification linguistique qui semble cohérente mais qui, comme je l'ai déjà expliqué, ne semble pas avoir pu influencer sur ce changement linguistique (contextes trop rares).

¹² Patru et Corneille (1738 : 394-396) J'ai coupé la citation que j'ai déjà mentionnée au §2.3.4.2.

4.4.2.3. L'Abbé d'Olivet (1767)

Dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, alors que la montée avait dû perdre beaucoup de terrain dans la langue française comme semblent l'indiquer les deux idiolectes analysés, Pierre-Joseph Thouliez Olivet préconise l'utilisation de cette variante au détriment de la position à droite du clitique :

(3) Vien, fui-moi, la Sultane en ce lieu fe doit rendre.

On ne verra rien à reprendre en cette phrase. Aussi ne m'y arrêté-je que pour faire observer la situation du pronom se. Presque tous nos écrivains aujourd'hui, se font un loi de placer immédiatement ces pronoms avant l'Infinitif, qui les régit. Ainsi, dans la phrase présente, ils diraient, la Sultane en ce lieu doit se rendre, et non pas se doit rendre. Je conviens que l'un est aussi bon que l'autre, pour l'ordinaire. Mais quelques-uns de nos Maîtres, dont l'autorité pourrait être séduisante, jugent l'un des deux meilleur de beaucoup : c'est, par conséquent, ne laisser que l'un des deux en usage ; puisqu'en Grammaire, comme en tout le reste, il faut toujours choisir le meilleur.

Dans cette citation, l'abbé d'Olivet va à contre-courant de ce qui était une tendance extrêmement répandue à l'époque : placer le clitique auprès de l'infinitif. Il précise que les deux formes sont correctes ce qui laisse sous-entendre que la montée n'avait pas encore complètement disparu (elle demeure encore chez Voltaire et Diderot mais de manière anecdotique).

Pour l'abbé d'Olivet, les deux variantes présentent des différences stylistiques importantes ; il « convient » que dans la langue courante (« ordinaire ») les deux sont valables. Mais puisque la montée était utilisée par les « Maîtres », l'auteur propose de choisir la montée comme règle. Il place donc la montée du clitique « au-dessus » de l'autre variante, il « marque » la variante avec montée du clitique comme la variante élevée, haute, soutenue par rapport à la variante neutre, ordinaire de la position à droite.

De plus, il est intéressant de constater que c'est le seul auteur qui propose de « supprimer » une des deux positions, ce qui nous montre que déjà au XVIII^{ème} siècle, des grammairiens considéraient que l'économie dans la langue était importante : s'il y a deux variantes, on doit en éliminer une et ne garder que la plus prestigieuse. Sauf

qu'en français et dans ce domaine, c'est l'inverse qui va se produire puisque la variante la plus prestigieuse a fini par disparaître totalement.

4.4.2.4. Girault-Duvivier (1833)

Girault-Duvivier (1833 : 159), dans sa *Grammaire des grammaires*, près d'un demi-siècle après l'abbé Olivet, mentionne à nouveau le « problème » du placement du clitique dans les complexes verbaux en français, à une époque où, pourtant, la montée devait être extrêmement rare et où l'idiolecte de Chateaubriand (avec près d'un cas sur trois de montées) était une exception.

Le Pronom se précède toujours le verbe dont il est le régime ; mais dans les phrases où il y a deux verbes, sa place n'est pas aussi certaine. Autrefois on plaçait plus volontiers ce Pronom avant le verbe régissant auquel il n'appartenait pas, qu'avant le verbe régi auquel il appartenait; on disait : se peut faire, plutôt que il peut se faire; ils se peuvent entraider, plutôt que ils peuvent s'entraider.

Votre idée se sait toujours faire place, a dit madame de Sévigné.

Racine, dans Bajazet :

Viens, suis-moi ; la sultane en ce lieu se doit rendre. (*Acte I, sc. i.*)

Et La Fontaine (dans sa fable de l'Ane et le Chien) : Il se faut entraider, c'est la loi de nature.

L'abbé D'Olivet trouvait que ces deux manières de s'exprimer étaient également bonnes. Lamothe-Levayer pensait qu'il était beaucoup mieux de placer le Pronom avant l'infinitif qui le régit; effectivement, fait observer Féraud, cela est plus analogue au génie de la langue, qui est de rapprocher, autant qu'elle peut les mots qui ont relation entre eux. Ce dernier avis a prévalu; mais, si habituellement on doit le suivre, on peut, pour la variété ou pour la mélodie, s'en écarter quelquefois.

La première observation qui surprend donc c'est qu'à l'époque, la position du pronom dans les complexes verbaux « n'est pas aussi certaine ». Il est vrai que chez certains écrivains comme Chateaubriand, la montée était encore utilisée assez régulièrement, mais dans la langue courante, cette position du clitique avait déjà dû probablement disparaître ou presque.

En tout cas, la position à gauche du clitique est présentée par Girault-Duvivier comme une variante ancienne, une variante d'autrefois. Elle n'est plus forcément marquée comme la variante élevée chez Girault-Duvivier mais plutôt comme la

variante archaïque indiquant qu'elle avait déjà dû être abandonnée par un très grand nombre de locuteurs. Par la suite, Girault-Duvivier expose les opinions d'autres grammairiens en commençant par l'abbé d'Olivet. Mais, de manière surprenante il se contente d'expliquer que ce dernier trouvait que les deux positions étaient « également bonnes » alors qu'en réalité il était pour la disparition de la variante « ordinaire » qui manquait sans doute de grâce pour lui. On pourrait se demander pourquoi Girault-Duvivier a-t-il caché ce point de vue alors qu'il a probablement lu l'opinion de l'abbé d'Olivet. Il n'est pas complètement absurde d'imaginer qu'il ait voulu dissimuler le fait que cette variante était considérée par certains grammairiens comme la « meilleure » variante pour n'insister que sur les avis contraires, présentant la variante avec la position à droite comme la plus juste, celle qui s'accorde le mieux au fameux et non moins extrêmement subjectif et flou « génie de la langue ».

Dans sa grammaire, il paraît assez claire que Girault-Duvivier recommande la variante avec le clitique à droite (« on doit le suivre ») même s'il admet que pour des questions de « variété » ou de « mélodie », autrement dit *selon l'oreille*, on peut encore à l'époque, dans certains contextes exceptionnels et extrêmement isolés placer le pronom à gauche.

4.4.2.5. Quicherat (1838)

La dernière observation que j'ai retenue est celle de Quicherat¹³ (1838 : 102) dans son *Traité de versification française*.

Lorsqu'un verbe en gouverne un autre à l'infinitif, le pronom qui est le régime du second se met élégamment avec les deux verbes, au lieu d'être intercalé au milieu. On dit en prose : je veux le voir ; en poésie on dira bien : je le veux voir (...)

On atteint ici la fin de ce processus qui a mené, assez rapidement finalement, à la disparition pure et simple de la montée du clitique qui semble, en 1850, isolée à l'usage poétique, et complètement exclu du langage courant et ordinaire.

¹³ Je tiens à remercier ici Mario Barra Jover pour m'avoir fait part de cette citation.

Cette remarque de Quicherat serait donc l'aboutissement de ce processus de marquage positif de la montée du clitique qui a dû être décisif dans la disparition de cette variante dans la langue courante. En effet, si des grammairiens percevaient et décrivaient cette variante comme plus élevée que l'autre, le locuteur naïf aussi devait le ressentir comme tel et probablement avec plus de vigueur encore, évitant donc de la produire (il s'est peut-être passé exactement la même chose avec la variante « moult » en français).

C'est donc là que réside l'intérêt d'observer les remarques de grammairiens qui sont souvent les seuls à nous faire part de jugements sur la langue qui peuvent nous amener à comprendre quelles variantes pouvaient être marquées à leur époque, chose impossible à mon avis, dans des œuvres littéraires de fiction sans « discours » sur la langue.

Mais pourquoi cette variante avec montée du clitique est-elle à l'époque si clairement marquée comme variante élevée en français ?

Mon hypothèse, difficilement vérifiable il est vrai, est que, tout comme en espagnol, un grand nombre de locuteurs à une époque (le XVIème siècle ou même avant) a dû, dans sa grammaire personnelle, mettre en place une série de règles dont la principale, et celle qui a dû être partagée par le plus grand nombre, consistait à placer le clitique auprès de l'infinitif dont il « dépend » sémantiquement pour une plus grande cohérence et clarté dans le message (ce que j'appelais le « critère sémantique »).

Ce critère, qui a pu se propager assez vite chez les locuteurs français du fait de sa facilité d'explicitation devait entrer en conflit avec la tendance littéraire de l'époque, conservatrice et qui usait encore beaucoup de cette syntaxe avec le clitique à gauche. Il s'est donc probablement creusé un « fossé » entre la langue « ordinaire », orale et la langue écrite et littéraire plus conservatrice qui a mené au marquage de la variante avec montée et aux explications postérieures (par exemple celle de Girault-Duvivier) de grammairiens visant à justifier cette différence d'usage entre langue courante et langue poétique.

Le critère qui a mené à ce marquage est difficile à définir mais l'hypothèse sémantique semble plausible. Cependant, il me paraît difficile d'affirmer que ce critère ait pu à lui seul permettre la disparition de la montée du clitique en français tout simplement parce qu'on a déjà pu constater qu'en espagnol ce critère aussi a dû exister, avec à priori les mêmes caractéristiques, alors que cette variante est toujours possible et qu'elle est même aujourd'hui la variante majoritaire dans certains idiolectes.

4.4.3. Et en espagnol ?

Il est vrai que la plupart des facteurs qui, selon Galet (et Fournier), ont dû jouer un rôle important dans la disparition de la montée du clitique ne se sont pas produits en espagnol. Ainsi, l'espagnol n'a pas connu l'amuïssement du *-r* final des infinitifs qui aurait dû être le facteur principal expliquant cette disparition. Il n'y a guère que la coordination des infinitifs et les ambiguïtés d'incidence qui ont pu se produire en espagnol mais, une nouvelle fois, les contextes dans lesquels se produisaient ces cas potentiels d'ambiguïtés étaient si rares que cela ne pouvait pas provoquer la disparition de la montée. Mais peut-on pour autant conclure que c'est l'absence de ces facteurs qui a fait qu'en espagnol, la montée est toujours possible ? Il me semble assez clair que la réponse est négative et que ces facteurs n'ont probablement joué aucun rôle, ni en français pour la disparition de la montée, ni en espagnol pour sa conservation. J'ai donc cherché s'il y avait eu une différence d'attitude de la part des grammairiens espagnols par rapport aux français quant au marquage d'une des deux variantes.

4.4.3.1. Pelegrin (1826)

Si l'on excepte l'observation de Valdés (voir §3.4.3.) au XVIème siècle, je n'ai pas trouvé de référence au placement du pronom dans les complexes verbaux avant le XIXème siècle. Mes recherches n'ont probablement pas été exhaustives et il est tout à fait possible que d'autres grammairiens plus anciens se soient attardés sur la question mais le fait de trouver plusieurs observations quant à la montée du clitique au XIXème

siècle est très intéressant puisqu'il s'agit de l'époque où la montée du clitique était la plus rare dans la littérature espagnole, trois siècles après l'exposition par Valdés de ce « critère sémantique » qui aurait pu influencer les auteurs contemporains et postérieurs.

Il semble donc plus difficile de trouver des références à ce problème dans les grammaires espagnoles que dans les grammaires françaises ce qui constitue déjà une différence très importante et remarquable. Pelegrin (1826 : 142) mentionne très brièvement la question :

Cuando hay dos verbos juntos con un pronombre que es el régimen del verbo, se coloca indiferentemente antes ó despues del primer verbo ó después del segundo, como: le voy á buscar, voyle á buscar, voy á buscarle, yo preferiría el último modo.

Cette brève citation s'avère très intéressante parce que, dans un premier temps, le grammairien explique que grammaticalement, rien n'empêche l'un ou l'autre placement (la position intermédiaire ici n'est en fait qu'une montée du clitique en début de phrase où on procède encore assez régulièrement à l'écrit à l'enclise au premier élément tonique). Selon Pelegrin, il n'y a aucune différence entre les différents placements. L'utilisation de ce terme « indiferentemente » montre déjà qu'il y avait une réflexion quant à la syntaxe du pronom dans les complexes verbaux.

Ensuite, bien que les deux variantes puissent être utilisées indifféremment, Pelegrin explique que, pour sa part, il préfère la variante avec le pronom à droite sans pour autant donner une raison linguistique et sans valoriser ou dévaloriser pour des raisons stylistiques telle ou telle variante. Sa position est donc très différente de celle de tous les grammairiens français qu'on a pu lire puisque tous trouvaient des raisons pour lesquelles il valait mieux utiliser telle ou telle variante (soit pour des raisons stylistiques, soit selon les contextes).

Cette citation, apparemment anodine, montre cependant que la montée du pronom pouvait ne pas être une variante invisible pour tous les locuteurs espagnols du XIX^{ème} siècle. Il faut évidemment relativiser ce genre d'opinion venant d'un grammairien (qui réfléchit sur la langue, parfois à travers des préjugés) ; un locuteur

naïf de l'époque ne se posait surement pas ce genre de questions et ne voyait probablement ces deux variantes¹⁴. En tout cas, ce qui est sûr c'est que pour certains locuteurs, le placement du pronom pouvait dépendre de préférences personnelles. Cependant, comme on a déjà pu le constater avec Valdés, il faudrait pouvoir analyser en détail l'idiolecte de Pelegrin pour observer si ce qu'il pensait produire était bien en adéquation avec ses productions réelles et rien n'est moins sûr.

4.4.3.2. Martínez de Novoa (1839)

On retrouve une position similaire à celle de Pelegrin chez Andrés Martínez de Novoa (1839 : 267-268) où les deux variantes sont présentées par le grammairien comme égales sauf que dans ce cas-là, il n'est fait aucune référence à une quelconque préférence personnelle¹⁵.

Cuando el infinitivo lleva verbo determinante, el objeto se puede hallar en uno de estos casos, á saber, ó se puede aplicar al determinante i al determinado, ó solamente al determinante, ó solo al determinado. Si se puede aplicar igualmente á los dos, se podrá colocar delante ó detrás de ellos, v. g. le pudo alcanzar, púdole alcanzar, pudo alcanzarle. Si pertenece solo al determinante, se colocará antes ó despues de él, v. g. te oigo hablar ú óigote hablar; pero no detrás del determinado, pues no se puede decir oigo hablarte.

Lo mismo sucede con los sustantivos auxiliares del gerundio, se pueden colocar de estos tres modos, v. g. le estuvo viendo, estúvole viendo, estuvo viéndole; le venia siguiendo, veníale siguiendo, venia siguiéndole.

On observe bien ici (outre le fait que ce grammairien était *leísta*) qu'il ne favorise aucune des deux variantes qui pour lui, probablement, étaient totalement invisibles. Il n'exprime aucune préférence personnelle, ni aucune raison stylistique qui pourrait mener à la montée du clitique ou au contraire à sa position à droite se situant ainsi dans la même tendance que les grammairiens actuels.

¹⁴ Et n'oublions pas que la très grande majorité des locuteurs d'une langue ne sont pas grammairiens ou linguistes !

¹⁵ Remarquons que le grammairien distingue les cas où le clitique dépend sémantiquement du premier verbe du complexe verbal ou du deuxième. Dans le premier cas, le déplacement du pronom est impossible et il se situera toujours à gauche de l'auxiliaire. Cette observation est intéressante parce qu'il montre une analyse plus fine de la situation que celle d'autres grammairiens qui ne mentionnent pas ces cas.

4.4.3.3. Bello

Bello (1841 : 53 et 1847 : 273) fait référence au placement des pronoms compléments sans jamais énoncer de préférence pour l'une ou l'autre variante, ce qui semble être la position la plus habituelle en espagnol à cette époque :

3a En el gerundio e imperativo se posponen precisamente v gr oyéndote habladnos Tambien han de posponer en el infinitivo cuando el afijo es de la persona que el nominativo del verbo determinante como quiere pasearse y no se pasear

4a Tanto en el infinitivo como en el gerundio puede anteponerse el afijo al verbo determinante v gr me estaba levantando si se quiere pasear
(1841 : 53)

916 (j). Los casos complementarios del infinitivo van regularmente con él: «Me pareció mejor ocultarle el suceso». «Me propuse hablarles», «Se trataba de acusarlos». Pero hay muchos verbos que pueden llevar como afijos o enclíticos (según las reglas precedentes) los casos complementarios del infinitivo que les sirve de complemento, o que sirve de término a una preposición regida por ellos: «Se lo quiero, debo, puedo confiar»; «Quiéroselo, déboselo, puédoselo confiar», en lugar de «Quiero, debo, puedo confiárselo»; como también se dice: «Se lo iba ya a referir», «Íbaselo ya a referir», «Iba ya a referírselo»; «Le salieron a recibir», «Saliéronle a recibir», «Salieron a recibirle»; «Lo sabe hacer», «Sábelo hacer», «Sabe hacerlo»; «No lo alcanzo a comprender», «No alcanzo a comprenderlo». Lo mismo se practica con el gerundio: «Me estoy vistiendo», «Estoime vistiendo», «Estoy vistiéndome».
(1847 : 273)

Pour lui, les deux positions se valent, ne présentent aucune différence ni sémantique ni stylistique et donc, sont tout à fait grammaticales. Dans ses propos on remarque bien que les deux variantes sont placées au même niveau et qu'aucune des deux n'est marquée ni de manière positive (comme variante haute) ni de manière négative (comme variante basse). C'est une différence très importante par rapport à la situation en français où presque tous les grammairiens opposaient les deux variantes d'un point de vue stylistique en marquant la montée comme variante la plus haute qui finira par être réservée à la poésie.

Je voudrais aussi faire une petite mention au cas de montée que Bello propose avec interposition de l'adverbe *ya* ce qui rend encore plus incroyable que des linguistes

du XXème siècle aient pu affirmer que la montée était impossible lorsque des éléments étaient intercalés entre les deux verbes. Et enfin, l'exemple de montée que Bello considère comme possible avec *salir a + infinitif* mérite d'être commenté puisque ce complexe verbal est disjoint selon la classification de Fernández de Castro et donc par conséquent ne devrait pas favoriser la montée du clitique. En tout cas, cette phrase ne présente pour Bello aucun problème de grammaticalité alors que je pense que certains locuteurs pourraient ne pas l'accepter. On peut peut-être voir dans cette remarque une illustration d'une tendance que j'ai cru percevoir en effectuant quelques recherches de montées de clitiques avec des complexes verbaux disjoints qui ne devraient pas permettre cette position puisque j'ai eu l'impression que les latino-américains hispanophones avaient tendance à produire plus de montées de clitique dans ces contextes « problématiques » quant à la grammaticalité des énoncés. Il pourrait être intéressant dans de futures recherches de comparer des idiolectes américains et péninsulaires dans leurs emplois des pronoms dans des complexes verbaux disjoints ou dans des contextes défavorisant la montée comme la coordination des V2 ou l'interposition.

4.4.3.4. Colburn (1928)

Tibor Berta (1999 : 125) mentionne l'opinion de Colburn qui, contrairement à ce qu'on a pu constater chez les grammairiens du XIXème trouve une différence stylistique entre la montée du clitique et la position à droite.

Colburn (1928) alude a que en las obras de los autores españoles de estilo más ciudadano y más refinado, como Pereda y Valera, la PC apenas alcanza el 8 por ciento de los casos, mientras que en otros autores, como Baroja, llega hasta el 26 por ciento, y saca la conclusión de que la PC puede ser característica del lenguaje espontáneo, coloquial: "Anteposition of the object pronoun seems to be more in evidence in language that is spontaneous and emotional" (Colburn, 1928: 428).

Au début du XXème siècle on a donc un auteur qui donne une valeur plus « raffinée » à la position à droite. Il semble s'agir d'un jugement de valeur personnel qui n'est basé sur aucune réalité linguistique. Les exemples que Colburn donne

montrent aussi que certains auteurs avaient peut-être conscience de ce qu'ils écrivaient et devaient clairement utiliser la position à droite parce qu'ils considéraient la montée du clitique comme trop marquée « langage oral spontané », donc perçue de manière négative. En fait, la situation du début du XX^{ème} ressemble à ce qui s'est passé en France plus tôt : l'une des deux variantes a dû, pour une raison ou une autre, être de moins en moins utilisée dès le début du XX^{ème} siècle (voire même plus tôt) — dans le cas de l'espagnol, il s'agit de la variante avec le pronom à droite —, et par conséquent, cette variante moins utilisée commence à être considérée comme plus élevée que l'autre, qui est considérée comme la variante « spontanée ». En tout cas, il est assez intéressant d'observer que cette remarque qui donne davantage de raffinement à la position à droite coïncide avec une baisse du nombre de ses occurrences.

4.4.4. Une différence peut-être pas anodine.

On observe donc bien une différence assez frappante entre les observations des grammairiens français et celles des grammairiens espagnols. Si les premiers, très tôt, voient une différence stylistique importante entre les deux variantes conférant à la montée un statut bien plus « précieux » et « distingué » qu'à la variante avec le clitique à droite, plus « ordinaire », les seconds ont très longtemps considéré que les deux variantes étaient totalement synonymes et lorsque certains trouvaient une variante plus « distinguée » celle-ci a toujours été la variante avec le pronom à droite, contrairement au français.

Si l'on tient compte de cette différence et que l'on observe la situation actuelle dans laquelle la montée a disparu en français et est la variante majoritaire en espagnol (à l'oral et à l'écrit dans certaines variétés), on pourrait faire un lien entre cette opposition et le marquage de ces variantes puisque dans les deux cas, c'est la variante marquée comme étant la plus élevée qui est soit minoritaire (en espagnol) soit qui a disparu (en français).

Chapitre 4 :
La « montée des clitiques » en français et en espagnol du XVIème au XIXème siècle

Cependant, la distinction la plus remarquable concerne surtout le fait qu'aucune variante n'a disparu en espagnol contrairement au français. Il se pourrait que le marquage moins intensif dans les grammaires en langue espagnole que dans les françaises ait pu jouer un rôle dans la préservation des deux variantes mais il est également tout à fait possible que d'autres critères aient pu y contribuer.

4.5. Conclusion

Pour en terminer avec ce chapitre et avec cette observation du phénomène de montée du clitique d'un point de vue diachronique, il convient de rappeler les principaux enseignements que nous a apportés l'analyse des idiolectes français et espagnols ainsi que celle des observations des grammairiens des deux langues.

Tout d'abord, on a pu se rendre compte que dans les deux langues, pour certains grammairiens il existe bel et bien une différence entre les deux variantes, une différence stylistique puisque l'une des variantes semble préférable pour l'écrit (et même à un moment donné pour la poésie uniquement en français) et l'autre pour l'oral (pour la langue « courante » et « ordinaire »). Ce marquage est intéressant et on peut se demander si c'est lui qui fait que la variante marquée (positivement ou négativement) est de moins en moins utilisée ou alors si c'est la diminution de son usage qui fait que la variante la plus rare devienne « marquée ».

Dans les deux cas, des grammairiens des deux langues évoquent le fameux « critère sémantique » dont parlait déjà Valdés dans son *Diálogo de la lengua*. Ce critère invite les locuteurs à placer le pronom à droite du complexe verbal, c'est-à-dire auprès de l'infinitif dont il dépend sémantiquement. Il semblerait donc y avoir eu un changement assez profond dans la syntaxe de ces deux langues puisqu'auparavant le pronom pouvait ne pas être rattaché à ce verbe. Mais si ce critère semble être apparu dans les deux langues et si dans les deux cas une des variantes est marquée et pouvait donc disparaître, comment expliquer qu'en espagnol le système permet toujours de placer le pronom soit à gauche soit à droite du complexe verbal ? Le fait que même si une variante semble avoir été marquée en espagnol, ce phénomène a probablement été beaucoup plus marginal qu'en français puisqu'on en a beaucoup moins de traces dans les grammaires espagnoles que dans les grammaires françaises. Il faut donc, à mon avis, trouver une autre raison qui pourrait justifier de la conservation des deux variantes en espagnol.

Et cette raison pourrait être qu'en français, comme on a pu le constater en observant attentivement les idiolectes, la montée a pu disparaître dès lors que son

usage n'était plus réservé à aucun contexte. Lafayette, à un moment où la montée se faisait de moins en moins fréquente, plaçait presque systématiquement le pronom à droite avec le pronom *se* réfléchi alors qu'avec le pronom *se* passif ou impersonnel, celui-ci se situait plutôt à gauche. La perte de ce contexte réservé à la montée dans les idiolectes suivants —même Chateaubriand qui utilisait souvent la montée ne lui avait réservé aucun contexte— a dû permettre sa disparition alors qu'en espagnol il semble très difficile qu'une des deux variantes disparaisse.

La variante avec position à droite ne peut pas disparaître tant qu'il sera « impossible » pour certains idiolectes de placer le clitique à gauche dans certains contextes (avec certains complexes verbaux comme *lamentar + infinitif*, lors de la coordination de V2, dans des contextes d'interposition) qui favorisent voire rendent obligatoire cette position. À l'inverse, la variante avec position à gauche en espagnol serait, comme en français, un peu plus propice à disparaître pour ces raisons. Mais pourtant, cette variante n'a jamais disparu. La différence avec le français pourrait se situer dans le fait qu'en espagnol le pronom *se* impersonnel est relativement fréquent dans la langue courante ; or, ce pronom est probablement assimilé à un sujet, raison pour laquelle les locuteurs auraient tendance à considérer logiquement que sa position « naturelle » se situerait à gauche du complexe verbal. À partir de là, il paraît difficile, de par la proximité entre une « montée » de clitique *classique* (déplacement à gauche d'un pronom complément) et le placement du pronom impersonnel *se*, que les locuteurs naïfs, dont certains peuvent ne pas percevoir cette différence, cessent de placer les pronoms compléments à gauche des complexes verbaux.

En plus de l'exemple du *se* impersonnel il faut tout de même souligner la tendance extrêmement forte qui consiste à placer le clitique à gauche dans les complexes verbaux au gérondif *estar* et *ir + gérondif*, tendance qui est presque une règle stricte dans bon nombre d'idiolectes¹⁶, comme si dans ce contexte le pronom devait se situer obligatoirement à gauche du CV empêchant ainsi la disparition de cette variante.

¹⁶ Une recherche dans le *CDE* du placement des clitics dans le CV *estar + gérondif* au XX^{ème} siècle à l'oral offre un bon aperçu de cette « règle » puisque la montée se produit à 2652 reprises dans le corpus oral contre seulement 153 cas de clitics à droite, soit 94,5% de montées.

J'ai essayé dans cette deuxième partie d'apporter de nouvelles hypothèses qui mériteraient d'être vérifiées dans d'autres travaux pour comprendre les raisons qui ont pu amener l'espagnol à la situation actuelle, c'est-à-dire avec un système avec deux variantes à priori synonymes contrairement au français qui en a éliminé une et j'ai aussi voulu montrer que l'on peut mieux comprendre le changement linguistique en analysant très précisément des idiolectes ce qui nous permet d'observer des régularités intéressantes. Ces régularités m'ont également aidé à déceler de possibles contextes que certains locuteurs, à des époques différentes, ont dû réserver à l'une ou l'autre variante permettant ainsi leur émergence ou, le cas échéant, leur promotion et même, comme on vient de le voir dans ce chapitre, leur survie.

Ceci étant fait, dans la troisième partie mon travail consistera à analyser minutieusement quatre idiolectes du XXème siècle pour observer le phénomène de placement du clitique d'un point de vue synchronique. Ce dépouillement d'idiolectes permettra peut-être de mieux comprendre la variation en synchronie, la mise en place de « règles » remettant de l'ordre dans le désordre d'un système complexe et indescriptible avec le travail sur de vastes corpus.

Dans un premier temps (chapitre 5), je présenterai les résultats de mes analyses effectuées sur les quatre idiolectes écrits avant de commenter le comportement de deux de ces auteurs (Cela et Pérez-Reverte) à l'oral afin de comparer les deux idiolectes entre eux (chapitre 6) pour terminer par une comparaison de leurs idiolectes écrits et oraux afin d'observer les possibles et même probables différences entre l'écrit et l'oral (chapitre 7).

TROISIÈME PARTIE :

Analyse du corpus d'idiolectes

CHAPITRE 5

La montée des clitiques dans les quatre idiolectes écrits

5.1. Comparaison avec les résultats des études précédentes

Je voudrais, dans ce début de chapitre, observer les données issues du corpus d'idiolectes choisi pour ce travail à la lumière des hypothèses et conclusions diverses apportées dans les travaux précédents au sujet du placement du pronom dans les complexes verbaux en espagnol ; conclusions et résultats dont j'ai déjà parlé dans la première partie (dans le §1.4.2. principalement). L'objectif de cette comparaison consiste principalement à comparer les résultats en fonction des deux méthodes de travail utilisées et très différentes : l'analyse de vastes corpus face à l'analyse minutieuse d'idiolectes.

Les résultats de ces recherches dans un idiolecte pourront peut-être confirmer certaines hypothèses avancées dans ces travaux antérieurs. Mais rappelons que jusqu'à présent, avec les travaux effectués sur de vastes corpus, on n'a jamais réussi à trouver autre chose que des tendances générales favorisant ou empêchant la montée. Nous verrons, dans les paragraphes suivants (§5.2. et suivants), comment la méthode idiolectale permet d'aller plus loin dans l'analyse d'un phénomène de variation aussi complexe que celui-là en observant les différences parfois très importantes entre les quatre idiolectes étudiés. La recherche de « règles » individuelles pouvant être partagées ou exclusives à un idiolecte devient donc l'intérêt principal de la méthode

idiolectale dans ce travail et surtout, représente la nouveauté principale dans l'analyse de ce phénomène en espagnol.

5.1.1. Placement du pronom selon le CV

5.1.1.1. Le rôle de l'auxiliaire

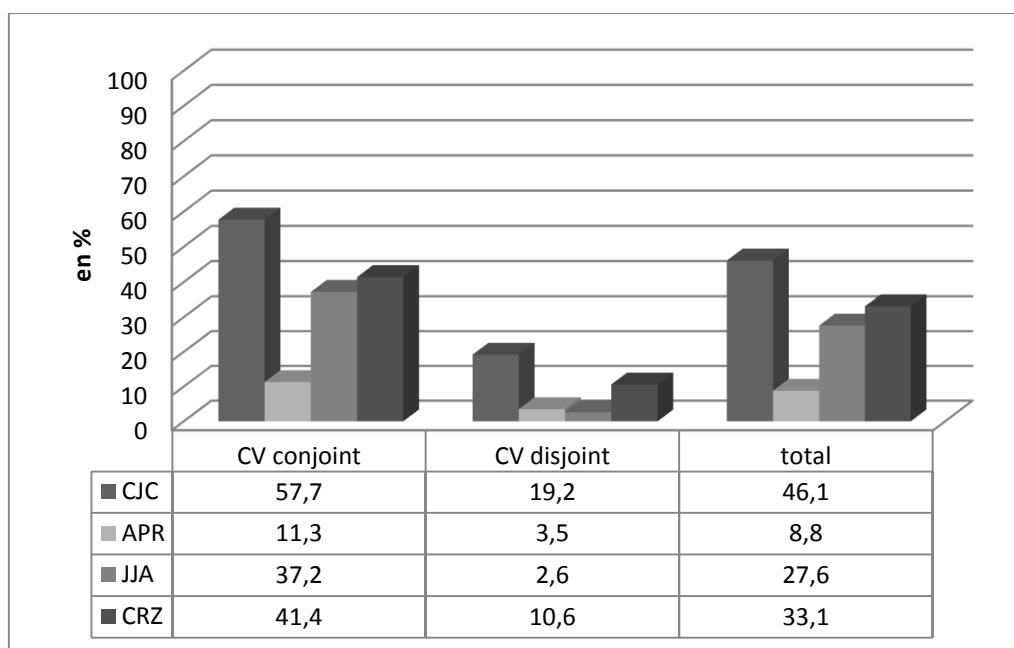
Comme on a déjà pu l'expliquer à plusieurs reprises dans la première partie, il y aurait un lien entre le degré de grammaticalisation de l'auxiliaire et le placement du clitique. Ainsi, plus un auxiliaire est grammaticalisé plus le clitique aura tendance à se placer à gauche. Lamiroy (1999 : 35) donne une échelle de grammaticalisation des CV où le verbe lexical serait le moins grammaticalisé et l'affixe le plus grammaticalisé. Dans ce sens, *lamentar* est considéré comme un verbe lexical et se situe donc au tout début du processus de grammaticalisation —sans que rien ne puisse permettre de prédire s'il poursuivra ce processus ou non— alors que *—é* dans le futur *cantaré* est un affixe, arrivé donc au bout du processus de grammaticalisation. Les stades intermédiaires sont d'après elle l'aspect, les modaux déontiques, les modaux épistémiques et les temporels.

Par conséquent, logiquement, si l'on compare les résultats de montée du clitique avec des CV conjoints et disjoints, nous devrions obtenir des pourcentages bien plus élevés dans le premier cas que dans le deuxième ce qui est confirmé par le graphique 7.

On constate bien que pour les quatre idiolectes analysés, la montée est beaucoup plus fréquente avec les CV conjoints qu'avec les CV disjoints : ce critère semble donc effectivement avoir un lien direct avec le placement du clitique¹.

¹ Un test de Fisher, à l'aide du logiciel JMP9 nous montre pour chacun des quatre idiolectes que les résultats sont très significatifs et montrent que la montée est favorisée avec les CV conjoints. ($p < 0.001$)

GRAPHIQUE 7 : La montée des clitiques avec les CV conjoints ou disjoints dans les quatre idiolectes du XXème siècle

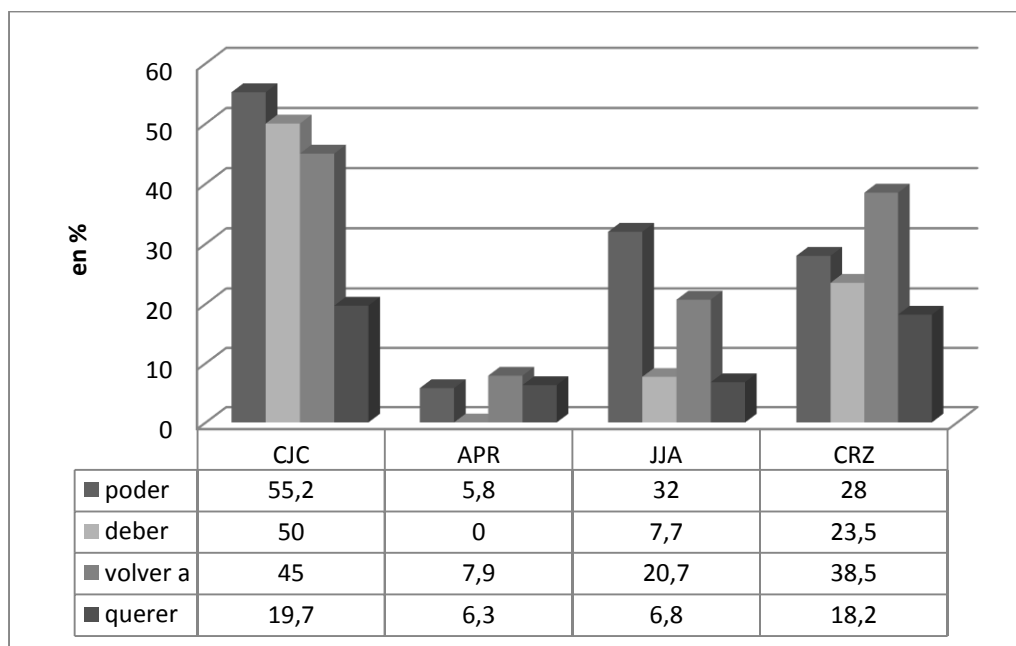


Si ces données semblent confirmer l'idée que le degré de grammaticalisation de l'auxiliaire joue un rôle direct et primordial dans la position du clitique et si on observe plus précisément ce qu'il se passe dans chaque complexe verbal, on s'aperçoit très rapidement que ce n'est pas si clair que cela. En effet, si l'on sélectionne quatre complexes verbaux très distincts : trois CV conjoints dont deux modaux (*poder* et *deber + infinitif*), un aspectuel (*volver a + infinitif*) et un CV disjoint (donc avec un auxiliaire beaucoup plus lexical *querer + infinitif*), on devrait obtenir des résultats assez clairs.

Les pourcentages de montée du clitique devraient être plus élevés avec *poder* et *deber* qu'avec *volver a* et *querer*. Or, le graphique 8 nous révèle que ce n'est pas toujours le cas. En effet, chez CJC, le degré de grammaticalisation semble effectivement influencer sur le placement du clitique alors que pour les trois autres ce n'est pas le cas du tout puisque pour APR, JJA et CRZ, la périphrase verbale aspectuelle *volver a + infinitif* favorise plus souvent la montée du clitique que la périphrase verbale modale *deber + infinitif*.

Dans l'idiolecte de APR on obtient même des résultats surprenants puisque la montée est plus fréquente avec le CV disjoint *querer + infinitif* qu'avec la périphrase modale *deber + infinitif*.

GRAPHIQUE 8 : Montée du clitique dans 4 complexes verbaux selon le degré de grammaticalisation de l'auxiliaire



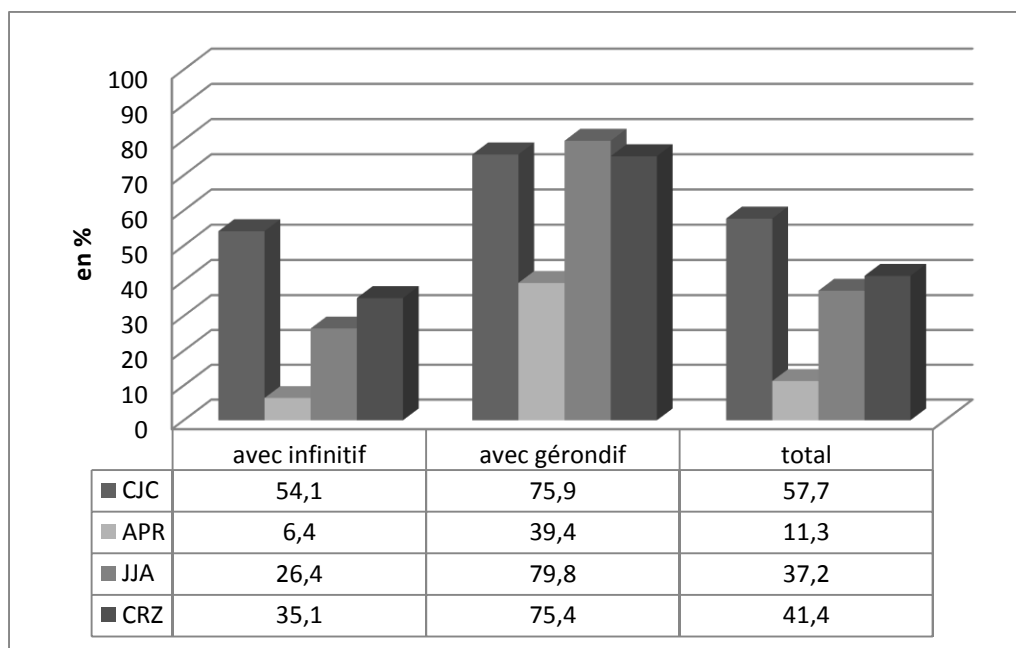
S'il semble donc y avoir un lien entre degré de grammaticalisation et placement du clitique, ce lien n'est pas également fort et influant dans tous les idiolectes. Ceci nous montre bien tout l'intérêt d'analyser des idiolectes car les résultats de ces analyses révèlent très clairement que tous les locuteurs ne suivent pas les mêmes « règles » ou tendances qui paraissent pourtant très claires et évidentes lorsqu'on étudie un vaste corpus.

5.1.1.2. CV à l'infinitif ou au gérondif

Tous les précédents travaux concernant le placement du clitique dans les complexes verbaux ont démontré que la montée était bien plus fréquente avec des CV au gérondif qu'avec ceux à l'infinitif. Ces résultats, confirmés par notre corpus (voir le graphique 9), sont contradictoires avec l'hypothèse de l'influence du degré de

grammaticalisation dans le placement du pronom puisque les périphrases verbales comme *estar + gérondif* et *ir + gérondif* sont des périphrases verbales aspectuelles et, par conséquent, devraient favoriser un peu moins la montée du clitique que des périphrases verbales modales comme *poder + infinitif* et *deber + infinitif* par exemple. Or, si l'on compare les données des graphiques 8 et 9 on s'aperçoit que c'est loin d'être le cas puisque pour les quatre idiolectes la montée est beaucoup plus fréquente.

GRAPHIQUE 9 : Montée du clitique selon que le CV soit à l'infinitif ou au gérondif



Comme l'explique López Izquierdo (2004 : 675), Benveniste (1975 : 177-193) « a montré que la différenciation entre l'apport grammatical de l'auxiliaire et l'apport lexical de l'auxilié était inexact ». En effet, les CV où l'auxilié est à l'infinitif, au gérondif ou au participe, ne fonctionnent pas de la même manière et ne signifient pas la même chose car « l'infinitif indique la possibilité de développement, le gérondif le déroulement, le participe le terme de l'action. ». Quel intérêt pour nous ? Les propos de Benveniste montrent bien que le comportement des CV au gérondif et ceux à l'infinitif est très différent, par conséquent, on ne peut se baser uniquement sur le degré de grammaticalité de l'auxiliaire pour dire qu'un CV est plus ou moins grammaticalisé et donc prédire qu'un clitique montera plus ou moins souvent.

Par exemple, on sait qu'avec le CV modal *haber que + infinitif* le clitique ne peut pas monter (le clitique ne monte pas avec les verbes impersonnels) et de fait, on ne retrouve aucun cas de montée dans notre corpus. Parallèlement à cela, on constate avec le graphique 9 que les CV au gérondif (périphrases aspectuelles), favorisent beaucoup plus la montée que les périphrases modales *poder* et *deber + infinitif* et bien évidemment, infiniment plus que *haber que + infinitif*. Ce critère de la grammaticalisation de l'auxiliaire est donc, pour moi, à prendre en compte avec beaucoup de précaution.

Je suis néanmoins tout à fait d'accord pour dire que c'est la *cohésion* du CV, c'est-à-dire le fait qu'on puisse interpréter l'infinitif ou le gérondif comme une partie du noyau verbal (avec V1), qui favorise la montée. Dans *haber que + infinitif* (et même dans d'autres CV à l'infinitif) la cohésion de la périphrase semble moins forte puisque c'est l'auxiliaire qui porte à la fois la signification de l'obligation et la modalité de l'expression, laissant à l'infinitif, du moins dans l'esprit des locuteurs espagnols, le contenu lexical de cette obligation. À l'inverse, on pourrait penser que pour les locuteurs espagnols le gérondif porte en lui-même une notion grammaticale de progression de l'action, de continuité ; autrement dit, l'aspect de l'action dans des complexes verbaux comme *estar + gérondif* et *ir + gérondif* dépend forcément des deux verbes qui, par conséquent ont une cohésion très importante ce qui implique qu'on puisse placer le pronom beaucoup plus facilement à gauche de la construction².

Une dernière observation : le pourcentage de montée très faible (moins de 40%) avec gérondif chez APR alors que pour les trois autres il se situe plutôt au niveau des 75%-80% aurait tendance à confirmer que APR a pour règle le placement à droite, d'autant plus après avoir constaté les taux extrêmement faibles avec des CV à

² Bien que les périphrases verbales avec participe passé n'entrent pas dans le champ de ce travail, on pourrait étendre cette hypothèse à ces constructions. Les périphrases verbales avec participe passé semblent avoir en elles davantage de cohésion qui oblige le locuteur à interpréter la construction comme un seul noyau verbal indissociable et par conséquent à placer le clitique à gauche de ce complexe verbal.

Ce présent travail n'a pas la prétention d'expliquer les raisons qui font que la montée est plus fréquente au gérondif qu'à l'infinitif mais avec cette hypothèse je fais simplement part d'un sentiment de locuteur de l'espagnol réfléchissant sur sa production et sa langue : pour moi, l'infinitif porte moins clairement la modalité ou l'aspect de l'action que le gérondif par exemple, d'où ces différences.

l'infinif. La montée n'intervenant qu'exceptionnellement (surtout à l'infinif et beaucoup plus rarement que tout ce qui a pu être montré jusqu'à présent au gérondif), ne s'agirait-il pas d'une *réaction* face à la montée, d'un contrôle qu'il effectuerait dans le cas du placement du clitique dans les complexes verbaux ? Bien qu'il soit impossible ici d'en connaître les raisons (ce qui, par ailleurs, n'est pas très intéressant) on peut imaginer que ce contrôle puisse avoir un rapport avec un marquage de la variante avec montée du clitique. Dans ce cas, on peut très bien imaginer qu'à l'oral, les pourcentages devront être bien plus élevés du fait qu'il n'a pas autant de temps qu'à l'écrit pour réagir et se contrôler, ce que nous observerons dans le chapitre suivant.

Pour résumer, les premiers enseignements de l'analyse de ces quatre idiolectes nous permettent de mettre en doute le critère de grammaticalisation de l'auxiliaire comme étant le facteur principal influant sur le placement du pronom. Je préfère parler de « cohésion » du complexe verbal qui est un sentiment que peut avoir plus facilement un locuteur naïf et qui, de plus, peut varier d'un locuteur à un autre alors que le degré de grammaticalisation d'un auxiliaire, lui, est forcément le même peu importe le locuteur qui produit un énoncé : *poder* sera toujours plus grammaticalisé que *querer*, mais cela n'implique pas que la montée sera plus fréquente avec *poder + infinitif* qu'avec *querer + infinitif* chez tous les locuteurs comme le montre si bien l'exemple de APR dans le graphique 8.

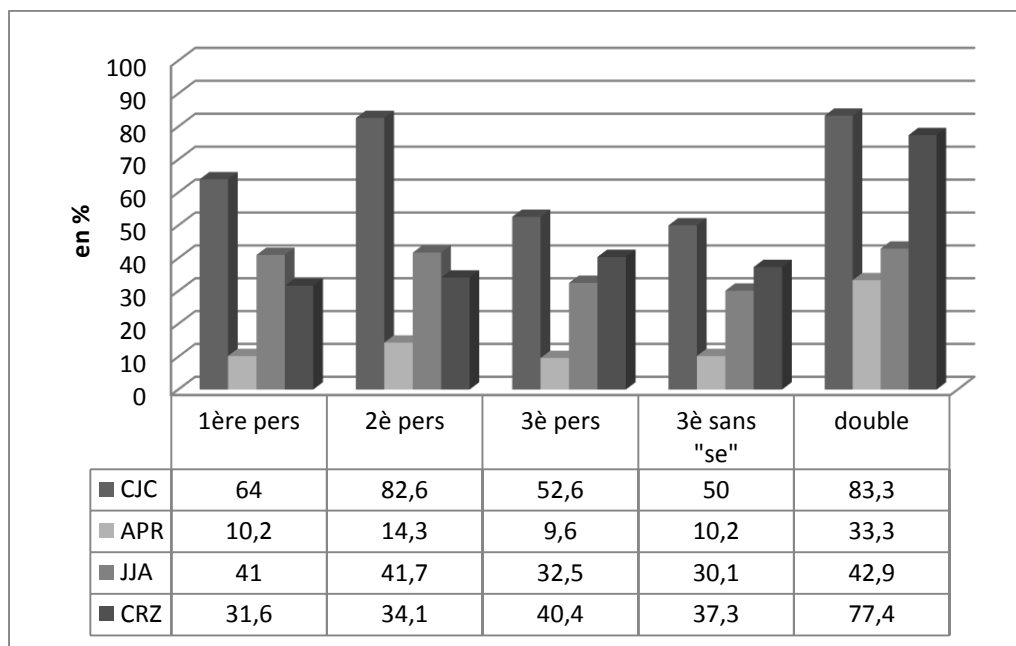
5.1.2. Placement selon le pronom lui-même

5.1.2.1. La personne du clitique

Comme le montre le graphique 10, la montée est moins fréquente à la troisième personne qu'aux deux premières personnes dans trois de nos quatre idiolectes ce qui semble confirmer les tendances générales observées dans toutes les études précédentes sur le sujet. Cependant, les différences ne semblent pas être très significatives chez APR notamment, et malgré cette préférence pour la montée du

clitique avec les deux premières personnes, à part un simple constat, cela ne nous apprend rien. On ne peut même pas ériger cette tendance au rang de norme puisque chez CRZ la montée est plus fréquente à la troisième personne.

GRAPHIQUE 10 : montée du clitique selon la personne du pronom



On remarque aussi grâce à ce graphique, à nouveau, l'importante variation dans les usages des quatre idiolectes avec un auteur (CJC) qui utilise bien plus souvent la montée que les trois autres, deux idiolectes (JJA et CRZ) aux usages similaires et un dernier auteur (APR) qui se distingue des trois autres par des pourcentages extrêmement faibles de montée avec des clitiques simples.

Par contre, en ce qui concerne les clitiques multiples, comme l'affirment plusieurs études, ils ont tendance à monter plus souvent que les clitiques simples. Dans notre corpus, cela se reflète parfaitement pour trois des quatre idiolectes, JJA présentant un pourcentage de montée avec deux clitiques très similaire à celui des deux premières personnes. Donc, là encore, cette tendance, partagée par le plus grand nombre, ne semble pas forcément être une « norme » stricte que tout le monde adopte, d'où l'intérêt d'observer et d'analyser à fond des idiolectes.

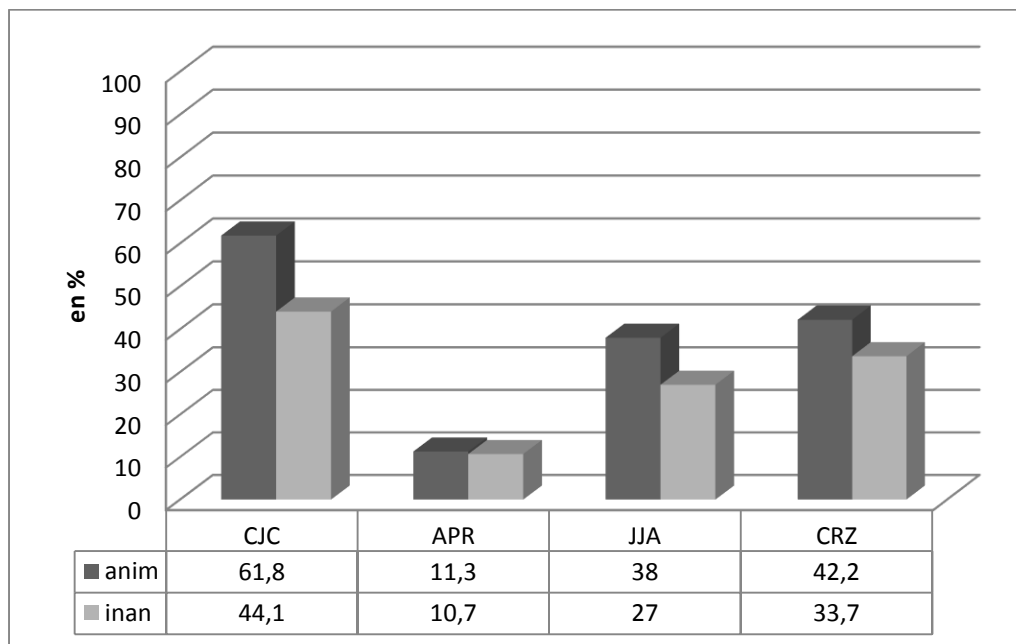
On observe une tendance très différente avec d'un côté CJC et CRZ qui, dans ce contexte, utilisent très souvent la montée et d'un autre côté APR et JJA qui eux, préfèrent la position à droite avec un système beaucoup plus chaotique laissant penser qu'avec deux clitiques on est face, dans ces deux idiolectes, à des variantes invisibles. Là encore les différences sont telles entre les idiolectes qu'il me semble très hasardeux d'ériger au rang de « norme » ou de « tendance » générale le fait que les clitiques multiples montent beaucoup plus que les clitiques simples. Si statistiquement cela semble être confirmé à l'aide de vastes corpus, cela pourrait être contredit statistiquement également avec un corpus où domineraient des idiolectes comme celui de JJA qui ne présente pas une préférence remarquable pour la montée des clitiques multiples par rapport aux clitiques simples. Je préfère donc analyser chaque idiolecte un à un, en profondeur, pour tenter de trouver des régularités à l'intérieur de chaque système plutôt que de trouver des tendances générales prouvées statistiquement qui pourraient tout à fait et facilement être contredites par d'autres statistiques.

5.1.2.2. Caractère animé ou non du référent

Myhill a été le premier à étudier le phénomène de montée du clitique à travers ce facteur. Ses résultats montrent que le clitique monte beaucoup plus souvent avec des clitiques dont le référent est animé (73% à la deuxième personne, 47% à la première et 33% à la troisième) que lorsque le référent n'est pas animé (18% avec troisième personne non animée). Il attribue ces différences au fait qu'il existe un lien entre le caractère animé/non animé et la « topicalité » (voir Davies 1995). Les résultats de Davies confirment cette hypothèse. Lorsque le référent est animé le clitique monte dans 39% des cas à l'écrit alors qu'il ne monte que dans 27% des cas lorsque le référent est inanimé. (76% contre 62% à l'oral). Nos résultats présentés dans le graphique 11 semblent confirmer également cette hypothèse.

Si la différence entre les deux facteurs semble relativement importante chez CJC, elle l'est malgré tout, beaucoup moins chez les trois autres idiolectes et on pourrait même dire que chez APR, ce caractère animé ou inanimé du référent n'influe pas sur le placement du pronom.

GRAPHIQUE 11 : Montée du clitique selon le caractère animé ou inanimé du référent



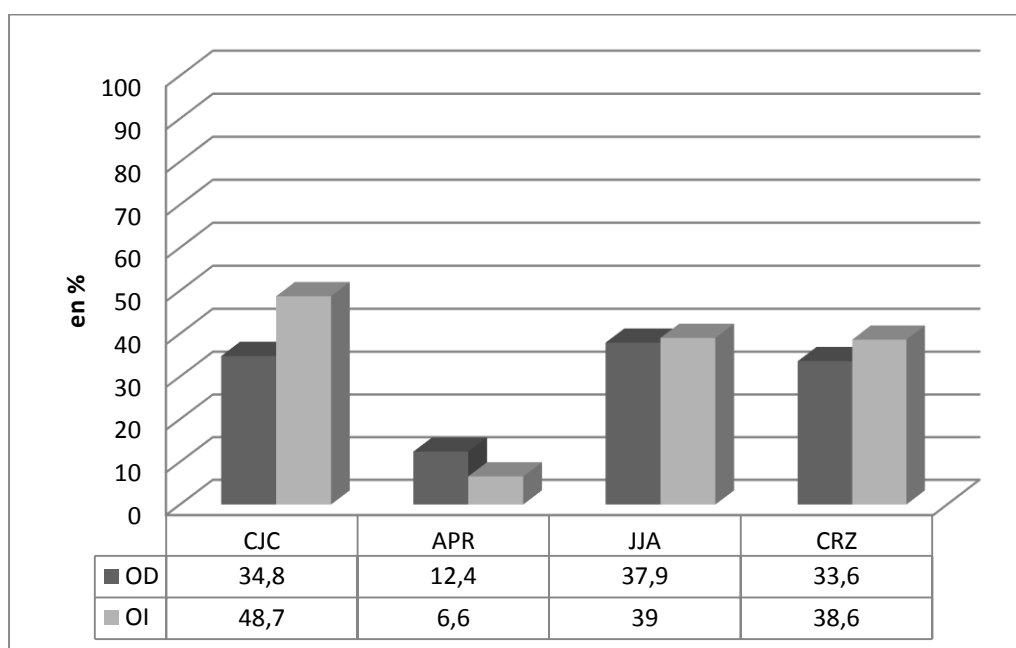
Donc, là encore, la variation entre les idiolectes est si importante que je n’oserais pas parler de tendance générale. Il s’agit d’une tendance qui semble confirmée par beaucoup d’idiolectes mais pas par tous. D’ailleurs, on a vu dans la première partie que toutes les études n’aboutissaient pas aux mêmes conclusions (voir le §1.4.2.2.2.). Il est donc tout à fait envisageable que ce critère n’influe pas chez un certain nombre de locuteurs.

5.1.2.3. Fonction du clitique

Les travaux précédents montrent que statistiquement, la montée est significativement plus fréquente quand le clitique est COI que quand il est COD. Le COI ayant plus souvent un référent animé, il me semble que ces conclusions sont à relier à celles que l’on obtient en observant le caractère animé ou non du référent. Dans ce sens, les résultats, dans notre corpus, devraient être assez proches de ceux présentés dans le graphique 11. Et, effectivement, ils le sont comme l’indique le graphique 12 qui révèle que cette hypothèse est confirmée dans trois des quatre idiolectes mais pas

dans celui de APR. De plus, à part chez CJC où la différence est plus importante, JJA et CRZ présentent des pourcentages de montée très proches selon la fonction du clitique. Enfin, chez APR, la montée est plus fréquente avec les pronoms COD qu'avec les pronoms COI ce qui contredit l'hypothèse précédemment avancée. En tout cas, s'il y a une influence de la fonction du clitique dans le placement de celui-ci, celle-ci ne semble pas très importante.

GRAPHIQUE 12 : Montée du clitique selon la fonction de celui-ci (uniquement dans les CV conjoints)



5.1.3. Conclusions

Ce bref aperçu superficiel des résultats obtenus dans notre corpus nous enseigne plusieurs choses que j'avais déjà avancées dans la première partie : le choix du corpus joue un rôle très important dans les conclusions des études au sujet du placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol. Ces conclusions semblent dépendre beaucoup trop du corpus choisi et analysé puisque celles-ci révèlent des tendances qui semblent « universelles » alors qu'elles ne le sont pas du tout puisque des idiolectes

peuvent justement suivre des tendances totalement opposées. Il existe une telle variation entre les idiolectes dans le placement du pronom que l'analyse d'un corpus où des centaines voire des milliers d'idiolectes sont « mélangés » et étudiés en tant qu'hypertexte n'apportent pas vraiment de réponse à ce sujet.

Dans les paragraphes suivants, je vais donc procéder à une analyse bien plus exhaustive et précise de ces quatre idiolectes afin de déceler de possibles régularités qui seraient passées totalement inaperçues dans des travaux étudiant de vastes corpus.

Dans un premier temps (§5.2.), je redéfinirai les variantes invisibles avant d'observer si on peut vraiment qualifier le placement des clitiques dans les complexes verbaux comme telles dans tous les contextes.

Ensuite (§5.3.), on cherchera les régularités, si elles existent, à l'intérieur de chaque idiolecte tout en observant si celles-ci sont partagées ou non par les autres idiolectes.

5.2. Des variantes invisibles communes ?

5.2.1. Problème de terminologie

Je voudrais ici rappeler la définition de ce que sont les variantes invisibles (Barra Jover 2009 : 109, voir §2.2.1.1.) :

La différence entre variante invisible et variante visible peut être posée à partir de la première : une variante invisible existe lorsque le même locuteur peut produire, pour la fonction A, la variante a_1 ainsi que la variante a_2 (on pourrait même dire a_n) sans être conscient de la variation (autrement dit, sans exercer aucun type de contrôle sur sa performance), sans que la situation y soit pour quelque chose et, surtout, sans que l'allocutaire arrive à s'en apercevoir.

Le problème qui se pose se situe dans l'identification de ces variantes. Comment savoir quand un locuteur et/ou son interlocuteur ne s'aperçoivent pas des variantes utilisées ? À partir de quand une variante est-elle visible pour le locuteur qui l'utilise ? Et surtout, comment un observateur extérieur comme le linguiste peut le « deviner » ?

Avec la définition que Barra Jover donne en 2009, le chercheur voulant adopter cette méthode idiolectale et analyser cette notion de variante invisible se trouve face à un problème épineux. Dans son article de 2011, Barra Jover (2011 : 82) apporte des précisions dans la définition de ces deux notions.

Las variantes visibles serán, en consecuencia, aquellas que los locutores pueden percibir y pueden, al menos, querer controlar.

Dans cette observation, Barra Jover précise que le locuteur peut « vouloir contrôler » les variantes qui lui sont visibles ce qui est une remarque intéressante et qui permet de mieux cerner cette notion. Pourtant, s'il semble difficile de savoir si un locuteur perçoit telle ou telle variante, il l'est tout autant de savoir quand est-ce qu'il essaie de contrôler son usage de ces deux variantes. La précision qu'apporte Barra Jover a le mérite de bien montrer qu'un locuteur peut tout à fait produire une variante qui est « visible » pour lui, de manière accidentelle. Il est bien précisé qu'un locuteur

pour qui une variante est visible peut « vouloir contrôler » cette variante, mais la volonté ne fait pas tout et, bien évidemment, parfois cette variante peut lui échapper.

Malgré ces précisions, un problème demeure. On affirme, en effet, qu'une variante visible peut être produite de manière accidentelle parce que le locuteur voulant se contrôler peut parfois se « rater ». Mais comment peut-on savoir si une variante est visible et contrôlée ? Si le locuteur ne la produit qu'une fois ? deux fois ? une fois sur dix ? ou moins ? Ne croyant pas que les statistiques pourraient nous aider à trouver une réponse à ces questions, il faut bien décider d'une « limite », d'une « frontière » qui séparerait les variantes visibles et invisibles. Je propose pour la suite de ce travail que si un locuteur utilise moins d'une fois sur dix une variante, avec un nombre d'occurrences assez important, celle-ci doit être probablement contrôlée et donc visible pour ce locuteur.

Il faut bien sûr préciser ici que cette limite que je viens de définir est totalement arbitraire mais malgré tout elle est, me semble-t-il, également nécessaire si l'on veut pouvoir analyser les productions d'un idiolecte. Mais malgré cette limite, le problème de la « détection », de la visibilité d'une variante par l'allocutaire reste complet : en effet, comment savoir si pour un locuteur ne réagissant pas à l'énoncé (ou à la lecture) d'une phrase, la variante utilisée est visible ou non ? Ce problème ne se pose pas dans ce travail puisque je me contente d'analyser les productions d'écrivains mais si l'on veut observer ce type de variantes dans un dialogue il sera très difficile d'identifier quelles sont les variantes visibles ou invisibles pour celui qui écoute.

5.2.2. Contextes avec variantes invisibles pour tous

En prenant en compte la limite fixée dans le paragraphe précédent à moins de 10% d'utilisation d'une variante pour que celle-ci soit considérée comme invisible, il s'avère qu'on ne trouve que très peu de contextes où les deux variantes (avec ou sans montée du clitique) sont invisibles pour les quatre écrivains. Cela contredit les propos de Barra Jover (2009 : 109) pour qui le placement des pronoms dans les complexes verbaux est un bon exemple de variantes invisibles puisque d'après les données de notre corpus, dans la plupart des contextes il s'avère que des locuteurs peuvent « voir » l'une des

deux variantes. Néanmoins, étant donné la particularité de l'idiolecte concerné (que j'analyserai dans le paragraphe suivant), je serais bien plus enclin à confirmer les propos de Barra Jover en apportant toutefois une légère nuance : dans la majorité des contextes et pour la majorité des locuteurs de l'espagnol, les deux variantes possibles pour le placement du pronom dans les complexes verbaux sont invisibles et incontrôlées.

Puisqu'on a déjà dit à plusieurs reprises que le facteur qui semble être le plus décisif dans le placement du pronom est le complexe verbal lui-même, en ce qui concerne le corpus de quatre idiolectes analysés pour ce travail, je n'ai sélectionné qu'un seul contexte où le placement du clitique apparaît le plus clairement comme invisible pour les quatre auteurs : il s'agit du placement du clitique dans le complexe verbal conjoint *ir a + infinitif*. Je n'ai pas inclus ici les cas tenant compte de la fonction du clitique ou du caractère animé ou non du référent, critères que l'on a déjà évoqué dans le paragraphe précédent, ni non plus d'autres critères comme le pronom ou le fait que le CV soit composé ou non parce que, dans l'analyse des exemples, il semblerait toujours que le critère le plus influant soit le complexe verbal lui-même. Par conséquent, il est très difficile de trouver un nombre d'exemples significatif et relativement important permettant d'observer si un même locuteur peut utiliser les deux variantes dans des contextes similaires.

Ainsi, on observe que pour APR la position du clitique semble invisible lorsque le CV est composé avec 11,1% de cas de montée alors qu'elle ne semble pas l'être quand le CV n'est pas composé (8,8% des cas). Le problème, en ce qui concerne les temps composés, réside d'une part dans le faible écart des deux chiffres et d'autre part dans le nombre très faible d'exemples de montée avec un CV composé, seulement trois, et tous les trois se produisant en plus avec les deux CV qui favorisent le plus la montée (*ir* et *estar + gérondif*, exemples 238 à 240) face aux 24 exemples avec le pronom à droite (exemples 241 à 243) :

(238)APR-Alatriste: esta vez se le unieron dos de los otros rufianes que en el entreacto ***se habían ido acercando***.

(239)APR-Alatriste: Lo cierto es que el hombre que **se había estado batiendo** con cinco lo hacía con una desesperación y un coraje inauditos

(240)APR-Club Dumas: Sin duda es Dumas en plena madurez, hacia la mitad de su vida, cuando escribió Los mosqueteros... —**se había ido animando** poco a poco.

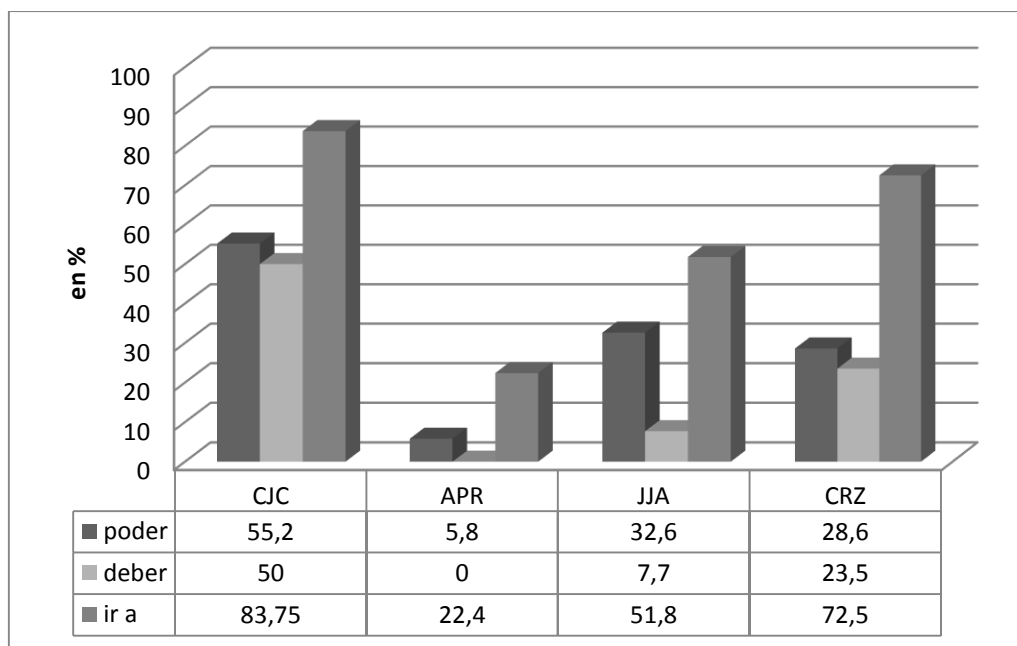
(241)APR-Alatriste: sin molestarme —cosa que **hubiera debido ponerme** sobre aviso—, Angélica de Alquézar volvió a agradecer mi ayuda

(242)APR-Alatriste: fue repartiendo entre ellos los potajes y las botellas de vino que le enviaban Caridad la Lebrijana y sus amigos para aliviarle el hospedaje. Incluso, ya en libertad, **había seguido favoreciéndolos** de vez en cuando.

(243)APR-Club Dumas: No podía apartar de su cabeza la expresión de Liana Taillefer cuando se supo engañada. Ojos mortales como una daga, rictus de furia vengativa. Y no bromeaba; **había querido matarlo** de verdad.

Tout cela m’a donc mené à limiter le nombre de contextes où les variantes semblaient invisibles pour les quatre idiolectes au seul complexe verbal *ir a + infinitif*.

GRAPHIQUE 13 : Montée du clitique dans le CV *ir a + infinitif* par rapport à deux autres CV à l’infinitif



Le graphique 13 montre très clairement que la montée du clitique est beaucoup plus fréquente avec le complexe verbal *ir a + infinitif* qu'avec les deux périphrases verbales modales chez les quatre idiolectes. Chez CJC et chez CRZ, les pourcentages d'utilisation de cette variante sont très élevés mais on peut trouver les deux variantes dans des contextes très proches (même clitique, même contexte syntaxique, etc.)

(244)CJC-Colmena: —Sí, ¿por qué **te iba a mentir**? Yo me llamo Pura Bartolomé Alonso.

(245)CJC-Colmena: —¿Para qué **iba a decirte** nada antes de que se me declarase?

(246)CRZ-Sombra: Decidí que **no iba a seguirle** el juego.

(247)CRZ-Sombra: Sabía que **no le iba a hacer** ninguna gracia que me presentase allí

Il est très difficile de savoir, comme je viens de l'expliquer dans le paragraphe précédent (§5.2.1.), si ces variantes sont visibles ou invisibles pour ces deux auteurs. Les pourcentages très élevés de montée, notamment chez CJC où elle est systématique avec le pronom *se* puisqu'on trouve 10 cas sur 10 y compris dans des phrases avec interposition (exemples 248 et 249) pourraient nous inviter à penser qu'avec ce complexe verbal, CJC aurait pour règle de placer le pronom à gauche de celui-ci, mais de là à affirmer que la variante avec le pronom à droite est « visible » il y a un pas assez important à franchir.

(248)CJC-Colmena: —Yo tengo un amigo, hombre adinerado y de gran influencia, **no se vaya usted a creer** que es un pelado, que tiene un gato persa que atiende por Sultán, que es un prodigio.

(249)CJC-Colmena: La madre, velozmente, temerosa de que todo sea un sueño que **se vaya de pronto a romper** en mil pedazos como una bombilla, se apresura a echar las falsas cuentas de la lechera.

En fait, il semble assez difficile de considérer dans ce contexte la variante avec le pronom à droite comme une variante marquée et visible même dans des idiolectes où

la préférence pour la montée du clitique est si importante. Je pencherais plutôt pour une variante « préférée » avec ce complexe verbal dont la cohésion est très forte : en effet, dans ce complexe verbal conjoint, l'idée de « futur » par exemple, ne peut être contenue dans le seul auxiliaire *ir* qui, pour parvenir à signifier cette notion doit être liée à un infinitif alors que *deber* par exemple, porte en lui-même l'idée de « devoir », « d'obligation » et même de « possibilité ». Cependant, cette idée que plus la cohésion d'un CV est forte, plus on trouvera de cas de clitiques à gauche, ne se vérifie pas systématiquement puisque avec *tener que + infinitif* où l'idée d'obligation n'est pas incluse dans l'auxiliaire *tener* mais bien dans tout le complexe verbal, les pourcentages de montée sont beaucoup plus faibles³.

Si pour ces deux idiolectes, la préférence pour la montée dans ce complexe verbale est évidente, ce n'est pas le cas pour JJA où les deux variantes sont utilisées de manière équilibrée et pour APR pour qui la montée est la variante minoritaire (c'est le seul des quatre idiolectes dans ce cas). Pour ces deux auteurs, les deux variantes semblent totalement invisibles et surtout incontrôlées :

(250)JJA-Nadie : Si le decíamos que la dirección del colegio **no iba a permitirnos** ausentarnos ese fin de semana, Fernandito decía que ya nos habían concedido el permiso.

(251)JJA-Nadie : Y si le decíamos que esas mujeres cobraban mucho y nosotros no teníamos dinero, nos comentó sonriendo que a nosotros **no nos iban a cobrar** nada.

(252)APR-Alatriste: Pero la historia que **voy a contarles** debió de ocurrir hacia el año mil seiscientos y veintitantos, poco más o menos.

(253)APR-Alatriste: Para qué **les voy a contar**.

Dans ce complexe verbal, la position du clitique semble complètement invisible et incontrôlée pour les quatre auteurs du corpus. Il est également intéressant de constater que la montée est beaucoup plus fréquente avec *ir a + infinitif* que dans tous

³ Pour une description plus précise de ce complexe verbal, voir le §5.2.4.

les autres complexes verbaux et ce, pour les quatre idiolectes. Pourtant, il est bien difficile d'en expliquer les raisons. La cohésion du CV aurait pu être un des arguments expliquant la fréquence plus importante de la montée mais d'autres CV comme *tener que + infinitif* ne semblent pas présenter de grandes différences quant à leur cohésion et pourtant, comme on le verra, ils ne connaissent pas de pourcentages si élevés. Le degré de grammaticalisation de l'auxiliaire pourrait donc ici jouer un rôle important puisque la plupart du temps, ce complexe verbal exprime une idée temporelle, notion qui se situe à un stade de grammaticalisation plus avancé que les auxiliaires modaux (*poder, deber, tener que*, etc.).

5.2.3. Le cas particulier de APR

Le cas d'Arturo Pérez Reverte est un cas très spécial dans le corpus puisqu'il présente des pourcentages de montée extrêmement bas. Dans aucune étude portant sur le placement des pronoms dans les complexes verbaux en espagnol au XX^{ème} siècle on a mentionné que ces pourcentages pouvaient être si faibles. S'il est extrêmement intéressant d'analyser cet idiolecte dans ce travail qui veut montrer les différences possibles entre les idiolectes, différences pouvant se traduire par l'élaboration de règles individuelles pouvant être ou non partagées par d'autres locuteurs, l'idiolecte de APR reste néanmoins une exception à mon avis. En effet, il est plus que probable que dans la majorité des contextes, avec la majorité des CV conjoints les plus fréquents comme *poder, deber, tener que + infinitif*, etc. la position du clitique soit totalement invisible pour la plupart des locuteurs. Mais ce qui passerait inaperçu dans un vaste corpus mélangeant des centaines d'idiolectes est tout de suite beaucoup plus « visible » dans notre analyse d'idiolectes et, par conséquent, beaucoup plus intéressant.

5.2.3.1. Placement du pronom dans les CV conjoints

Dans son idiolecte, il semble y avoir clairement un contrôle de la montée et ce, dans les contextes les plus simples et les plus propices à l'invisibilité des variantes, autrement dit, avec des CV à l'infinitif très fréquents. Avec ces complexes verbaux, APR

a pour règle de placer le pronom à droite, parfois systématiquement —on ne trouve aucun exemple de montée avec les CV *deber*, *tener que* et *soler + infinitif*— et d'autres fois, les pourcentages sont si bas qu'ils sont clairement révélateurs d'un contrôle du placement du clitique —avec *poder*, *volver a* et *haber de*—. D'ailleurs, même les pourcentages de montée avec les CV au gérondif anormalement bas (68% seulement avec *estar + gérondif*) pourraient révéler un contrôle du placement du clitique, plus difficile avec ce type de construction mais qui semble se produire de temps en temps.

Par exemple, avec le complexe verbal modal *poder + infinitif* sur 208 occurrences de cette construction on ne trouve que 12 exemples de montée du clitique (soit seulement 5,8% de montée). Cette proportion de montée est complètement anecdotique et exceptionnellement basse ce qui indique assez clairement qu'APR contrôle le placement du pronom dans ce contexte. Sur ces douze exemples, quatre se produisent avec deux clitiques⁴, fait qui même chez APR provoque la montée plus souvent que d'habitude :

(254)APR-Alatriste: —¿Qué fue de la edición?

—***Te lo puedes figurar***: hicieron con ella una hermosa hoguera.

(255)APR-Alatriste: Y en un abrir y cerrar de ojos la niña estuvo otra vez aferrada con uñas y dientes a su brazo, mientras moviase él de un lado a otro de la habitación sin ***podérsela quitar*** de encima

Dans tous les cas, on peut trouver les mêmes contextes (mêmes pronoms, mêmes contextes syntaxiques) avec le pronom à droite (exemples 256 à 259), mais cela ne signifiera probablement pas, dans le cas d'APR, que ces variantes sont incontrôlées et invisibles.

(256)APR-Club Dumas: Es asombrosa la cantidad de dinero que ***se puede amasar***, valga el estúpido juego de palabras, publicando libros de cocina.

⁴ On a vu plus tôt deux clitiques ont tendance à monter plus facilement qu'un clitique seul. Même si le pourcentage de montée de clitiques doubles chez APR est faible (27,3%) il est très largement au-dessus du pourcentage global qui est de 8,8%. Avec le CV *poder + infinitif* on trouve par ailleurs, huit exemples de clitiques doubles à droite, autrement dit, la montée se produit une fois sur trois avec ce complexe verbal.

(257)APR-Club Dumas: .Dumas comprendió el partido que **podía sacarse** de él, lo pidió prestado y no lo devolvió jamás.

(258)APR-Alatriste: —No **te lo puedo decir**.

(259)APR-Club Dumas: —No **puedo decírselo**. Confíe en mi intuición.

Le fait de pouvoir trouver deux variantes pour un même contexte révélerait plutôt la possibilité de commettre des « accidents », des « erreurs » n’entrant pas dans le système que l’on veut mettre en place et contrôler. Cela complique d’autant plus la tâche du chercheur qui peut observer que le fait d’avoir deux variantes dans le même contexte ne signifie pas toujours que celles-ci sont invisibles.

Avec *volver a + infinitif*, sur 38 exemples on ne trouve que 3 cas de montée⁵ qui, bien évidemment, semblent totalement bons grammaticalement et en aucun cas marqués mais qui, par leur présence extrêmement faible dans l’idiolecte d’APR nous montrent que cette variante est « visible » pour lui, même si, dans certaines occasions, elle peut lui « échapper » :

(260)APR-Alatriste: Imagino que **nos volveremos a ver** —dijo, y echó a andar.

(261)APR-Alatriste: Vi que el lindo abría los dedos de la mano derecha y **los volvía a cerrar**.

(262)APR-Alatriste: Y **volvióse a meter** adentro en busca de más libros, con el fulano vestido de negro.

Ces exemples sont très intéressants car bien que les exemples (260) et (261) présentent des contextes tout à fait acceptables dans un idiolecte de la fin du XXème siècle et qui, par conséquent, peuvent tout à fait se trouver dans les productions d’un locuteur qui malgré tout essaie de contrôler la position du pronom, l’exemple (262), de son côté, est totalement impossible aujourd’hui à cause de l’enclise à l’auxiliaire conjugué au passé-simple. Cet exemple révèle que le placement du pronom est

⁵ Soit 7,9% même si pourcentage n’est pas important ici et ne révèle pas forcément une tendance qui, avec un corpus de cet idiolecte plus important, serait probablement encore plus défavorable à la montée du pronom avec ce complexe verbal.

contrôlé dans ce cas précis puisque l'écrivain ne place le pronom ni à l'avant du CV, ni à l'arrière, autrement dit, il le place à la seule position non naturelle aujourd'hui, à la seule position qu'il ne peut avoir intégré dans son idiolecte. On pourrait se demander s'il a été judicieux de choisir un idiolecte qui, dans son roman d'aventures historique, essaie de se rapprocher de la langue de l'époque, de l'imiter, mais la réponse doit être assez clairement affirmative. Bien sûr que cette volonté « d'imitation » et d'appropriation d'un style qui n'est pas le sien est intéressant : cela montre qu'il contrôle, dans certains contextes, le placement du pronom, même lorsqu'il s'agit de verbes simples comme le montre l'exemple (263) avec une enclise à un verbe simple (et, accessoirement, le pronom à droite avec le CV *volver a + infinitif* :

(263)APR-Alatriste: El inquisidor consultó de nuevo sus papeles, **miróme** otra vez y **volvió a revisarlos** una vez más.

Enfin, pour illustrer le contrôle qu'effectue APR sur le placement des pronoms avec des CV conjoints, il convient de citer les exemples suivants avec *deber (de) + infinitif* (0/18), *tener que + infinitif* (0/21) ou *soler + infinitif* (0/30) :

(264)APR-Club Dumas: Parece que, desde Joyce, **debamos resignarnos** a Molly Bloom y renunciar a Nausicaa tras el naufragio, en una playa...

(265)APR-Club Dumas: —No **tiene que agradecerme** nada. Sólo un interés lógico por ver en qué termina todo esto.

(266)APR-Club Dumas: —¿Dejó alguna carta? —preguntó Corso—. Los suicidas **suelen hacerlo**.

Si tous ces exemples et ces contextes où APR contrôle le placement du clitique sont intéressants c'est principalement parce qu'il est le seul locuteur de notre corpus à suivre cette règle stricte de pronom à droite sauf avec certains complexes verbaux très définis (*estar + gérondif*, *ir + gérondif* et *ir a + infinitif* principalement). Cette « règle » stricte ne répond à aucune obligation ni à aucun concept linguistique, puisque la montée avec ce genre de complexes verbaux est tout à fait possible et même probablement invisible pour la très grande majorité de la population hispanophone.

5.2.3.2. Placement du pronom avec les CV disjoints

Avec les CV disjoints la position du clitique est systématiquement à droite (sauf avec *querer + infinitif* avec malgré tout seulement 6,3% de montée et une autre exception : *quedarse + gérondif*) ce qui révèle à nouveau un contrôle assez évident de l'écrivain en ce qui concerne le placement du pronom. Si le pourcentage de montée est encore bien plus faible avec ces complexes verbaux disjoints c'est tout simplement parce que le premier verbe du complexe, fonctionnant comme noyau de la phrase, devrait empêcher la montée du pronom qui ne peut s'éloigner de cette manière du verbe dont il dépend sémantiquement. En ce sens, l'attitude d'APR est tout à fait naturelle et prévisible.

5.2.3.2.1. Une règle claire : le placement à droite

Avec le complexe verbal *querer + infinitif*, même si le placement à droite n'est pas systématique, les exemples révèlent clairement une règle stricte puisqu'on ne trouve que deux exemples avec montée du clitique (267 et 268) contre 34 avec le pronom à droite (exemples 269 et 270).

(267)APR-Alatriste: Y allí, en la ventanilla, una mirada azul y unos tirabuzones rubios bastaron para darme la certeza de que mi corazón, que palpitaba alocadamente hasta **querérseme salir** del pecho, no había errado.

(268)APR-Alatriste: ninguna bandera o compañía es perfecta; e incluso en la de Cristo, que fue como él mismo **se la quiso reclutar**, hubo uno que lo vendió, otro que lo negó y otro que no lo creyó.

(269)APR-Alatriste: Y así estuvo, forcejeando a dentelladas, enganchada al espantado Alatriste, que la alzó en vilo cuando **quiso sacudírsela** de encima a manotazos.

(270)APR-Club Dumas: ¿Qué vinculaba al compañero de Milady con el chófer que **quiso atropellarlo** en Toledo...?

Le fait que dans les deux seuls exemples avec montée (267 et 268) on trouve deux pronoms n'est sans doute pas anodin puisque dans son idiolecte, APR semble contrôler

beaucoup moins le placement de deux clitiques (avec près de trois cas sur dix de montée en moyenne) que celui de clitiques simples (moins d'un cas sur dix de montée). Les pronoms, lorsqu'il y en a deux, peuvent malgré tout se situer à droite comme dans l'exemple (269) ce qui indique à nouveau le manque de contrôle du placement des combinaisons de deux pronoms dont le placement à gauche a tendance à lui échapper bien plus régulièrement que celui de clitiques simples. Mais si l'on excepte ces deux cas avec double clitique, le contrôle du placement du pronom est évident et surtout va à l'encontre de toutes les statistiques qui ont pu être faites sur ce sujet dans des travaux antérieurs puisque tous les auteurs trouvent dans leur corpus des pourcentages de montée bien plus élevés⁶, faisant penser que les deux variantes sont totalement invisibles pour la plupart des locuteurs.

Avec les autres complexes verbaux disjoints (sans tenir compte des deux exceptions dont je vais parler dans le paragraphe suivant), la montée semble complètement impossible pour APR puisque sur 212 exemples on ne trouve aucun cas de montée, que ce soit avec des CV qui la permettent⁷ comme *saber + infinitif* (271) ou *intentar + infinitif* (272) qu'avec des CV qui selon la littérature sont censés empêcher cette variante comme *lamentar + infinitif* (273) ou *creer + infinitif* (274).

(271)APR-Club Dumas: —No **sabría decirle**. Creo que alguien se los regaló.

(272)APR-Club Dumas: —Mi cliente hubiera preferido una primera edición, pero **intentaré convencerlo** con la segunda...

(273)APR-Club Dumas: —**Lamento molestarla** en estas circunstancias — dijo Corso.

⁶ Davies (1995 : 374) trouve dans son corpus 31% de cas de montée en moyenne (47% à l'oral et 15% à l'écrit), Kertes (2002 : 52) comptabilise en moyenne 36,7% (60,5% à l'oral et 25,4% à l'écrit), Gudmestad (2006) dans son corpus oral en trouve 72,3% et enfin, Schwenter et Torres Cacoullos (2009) dans leur corpus oral, comptent 56% de montée. Outre les différences assez importantes selon les corpus sélectionnés (entre 47% et 72,3% de montée à l'oral et entre 15 et 25,4% à l'écrit) ce qu'on observe c'est bien la relative fréquence de cette construction : il est donc fortement improbable de trouver un grand nombre de locuteurs qui « voient » la position du clitique avec ce complexe verbal. À l'inverse, APR semble bien exercer un contrôle conscient et forcé afin de suivre un système de règles créé par lui-même et artificiel.

⁷ Ou du moins avec lesquels très peu de locuteurs ont un sentiment d'agrammaticalité de la phrase et par conséquent pour qui la montée est invisible.

(274)APR-Alatrisme: Grité, o **creí hacerlo**, en parte para alertar al capitán, en parte por el terrible dolor del retroceso del arma, que casi me descoyunta el brazo.

En ce qui concerne les exemples (271) et (272), la même phrase avec montée du clitique est tout à fait envisageable en espagnol⁸. Le fait que, systématiquement, APR place le pronom à droite montre qu'il préfère cette variante voire même que dans certains contextes (comme avec ce genre de verbes) c'est la seule possible dans son idiolecte ou, du moins, qu'il contrôle ces variantes qui sont pour lui, visibles.

Les exemples (273) et (274), quant à eux, correspondent et s'adaptent aux propos traditionnellement acceptés dans la littérature sur le sujet. Castillo Lluch (2002 : 130-131) inclut en effet les verbes d'opinion (*creer*) et les verbes psychologiques (dont *lamentar*) dans les contextes empêchant la montée du clitique.

Mais le fait que la montée soit considérée comme impossible avec ces complexes verbaux par les linguistes ne signifie pas qu'elle ne se produit jamais en espagnol. Si, dans un moteur de recherche comme Google, nous tapons la séquence « lo creí ver », nous obtenons environ une centaine de résultats⁹ similaires aux exemples (275) et (276).

(276)Missippis1 : Muchisimas gracias, y me espante cuando batman saco la que creí era una pistola, nunca **lo creí ver** con una en la mano¹⁰

(277)terencimoix : Creo q ya he visto como era una primera mirada, o al menos así **lo creí ver** en su día, sentí como entraba el primer rayo de luz en una vida¹¹

⁸ On trouve plus de 300000 résultats lorsqu'on effectue la recherche « no le sabría decir » sur le moteur de recherche Google (recherche effectuée le 12/10/2012).

⁹ Recherche effectuée le 12/10/2012. Il faut signaler ici que tous les résultats ne correspondent pas à des montées de clitique puisqu'il peut y avoir des signes de ponctuation intercalés entre les deux verbes indiquant qu'il ne s'agit pas d'un complexe verbal mais de deux phrases différentes. Cette séquence doit donc être assez rare en espagnol mais elle existe clairement, et il ne semble pas probable que la montée, dans ce contexte, ait été vue par les locuteurs ayant lu ces phrases.

¹⁰ Le pseudonyme Missippis1 appartient à une personne se disant mexicaine et il est possible de lire ce commentaire en visitant le lien suivant : http://www.youtube.com/watch?v=JNYOi_kle34

¹¹ Terencimoix écrit sur son profil que c'est une femme vivant à Malaga en Espagne. Cette phrase peut être lue en visitant la page : <http://www.fotolog.com/terencimoix/20334597/>

La relative rareté de cette construction ne doit pas cacher le fait qu'elle est possible en espagnol, qu'elle est attestée chez plusieurs locuteurs différents et qu'elle est, par conséquent, très probablement invisible au moins pour eux. Cependant, il y a aussi une très forte probabilité pour que d'autres locuteurs (et je ne parle pas ici forcément de locuteurs linguistes) perçoivent cette variante à l'écoute ou à la lecture.

Dans le même ordre d'idées, avec le CV *lamentar + infinitif*, en cherchant la séquence « lo lamento decir », on trouve plusieurs exemples :

(278)ORAIN: **Lo lamento decir** así porque conozco a los escritores de los artículos que el lector me menciona, pero en misa y repicando no se puede estar.¹²

(279)Sergio Pérez Aragón : El palco, **lo lamento decir**, no estuvo a la altura de las circunstancias, primero aprobando dos impresentables toros, primero y sexto, para plaza de carros¹³

Si ces exemples peuvent apparaître pour certains locuteurs comme agrammaticaux et donc visibles voire même marqués comme appartenant à une variété basse de l'espagnol, ce ne doit pas être le cas pour tous. D'ailleurs, on remarque bien avec l'exemple (279) que des locuteurs cultivés, des journalistes par exemple, peuvent produire ce genre d'énoncés, ce qui semble indiquer que cette variante est invisible dans leur idiolecte. En effet, si une variante est présente dans un idiolecte, même si elle se produit très rarement, il est difficile d'imaginer qu'elle ne puisse pas se reproduire d'autres fois. Si la variante était marquée dans l'idiolecte de l'exemple (279), il n'aurait sans doute pas produit cette montée : en effet, en prenant un autre exemple, je ne crois pas qu'un locuteur non *laísta*, autrement dit qui n'utilise jamais le pronom *la* pour un COI féminin puisse, par erreur, par accident, la produire ne serait-ce qu'une seule fois.

Il faut souligner que cette règle consistant à placer le pronom à droite dans tous les CV disjoints se retrouve systématiquement chez au moins un autre idiolecte de

¹² ORAIN est un blog où l'auteur des articles est basque. Il est possible de lire la phrase de l'exemple ici : <http://orain.blogia.com/2009/junio.php>

¹³ Sergio Pérez Aragón est un journaliste espagnol écrivant dans le *Diario Bahía de Cádiz*. L'article peut être consulté sur : <http://www.diariobahiadecadiz.com/detalle-noticia-17567>

notre corpus, nous montrant ainsi qu'il s'agit très probablement d'une règle qui peut être partagée par un grand nombre de locuteurs. Pour les complexes verbaux disjoint *ir a + infinitif* (conservant l'idée de déplacement) et *saber + infinitif* la même règle se retrouve chez JJA (mais on ne trouve que cinq et quatre exemples respectivement avec ces CV). Pour *venir a + infinitif*, elle est partagée par JJA (11 exemples) et CRZ (10 exemples) et enfin avec *conseguir* et *intentar + infinitif*, ce sont les quatre idiolectes¹⁴ qui partagent cette règle de placement du clitique à droite alors même que la montée est censée être possible en espagnol avec ces deux constructions. La différence entre les pourcentages de montée avec les CV conjoints (où les variantes apparaissent comme invisibles pour trois des idiolectes sauf pour APR) et les disjoints est évidente : avec ces derniers, le nombre de locuteurs pouvant percevoir le placement du clitique est potentiellement très important, ce qui pourrait vouloir dire qu'en fonction du sens du premier verbe, en fonction de s'il est perçu comme noyau de la phrase ou non, c'est-à-dire en fonction de la cohésion du CV, la montée sera possible (pour un CV avec une cohésion importante) ou non (avec les autres).

5.2.3.2.2. Un contrôle du placement pas toujours respecté

APR malgré les apparences ne contrôle pas aussi bien qu'il y paraît le placement des clitiques dans les complexes verbaux disjoints. On remarque, en effet, dans le corpus deux exemples assez surprenants qui vont à l'encontre des règles qu'il semble suivre à la lettre pour toutes les autres constructions.

La première exception se passe avec le CV *pretender + infinitif*, construction avec laquelle la montée semble difficilement acceptable, d'autant moins acceptable d'ailleurs quand on sait que dans son idiolecte, la montée paraît impossible avec des complexes verbaux beaucoup plus fréquents et aptes à accepter la montée comme *intentar + infinitif* ou *conseguir + infinitif*, par exemple. Avec *pretender + infinitif*, on trouve neuf exemples dont un avec une montée du clitique (exemple 280) ; alors, évidemment, cela ne représente qu'un très faible pourcentage de montées (11,1%

¹⁴ Pour CJC, on trouve trois exemples avec *conseguir*, mais aucun exemple avec *intentar*. Chez CRZ, on a cinq exemples pour *conseguir* et neuf pour *intentar* et pour JJA douze et vingt-neuf.

concrètement), mais le simple fait que cette montée se produise peut signifier que la montée est en réalité bien plus fréquente dans son idiolecte. Et cela peut également signifier qu'APR n'a pas pour règle stricte l'impossibilité de faire monter le clitique avec des CV disjoints mais plutôt qu'il contrôle ou essaie de contrôler la position du pronom. S'il produit une fois une montée aussi « marquée » dans son idiolecte écrit c'est que cela doit être le reflet de montées plus fréquentes dans son idiolecte quotidien (dans le chapitre 6, on comparera son idiolecte écrit et oral pour vérifier cela).

(280)APR-Alatriste: –¿Ni a los que **os pretenden ahorcar**?

(281)APR-Alatriste: Ayer tuve que despedir a mi barbero, que **pretendía afeitarme** con su espada colgada del cinto.

(282)APR-Club Dumas: El coleccionista acababa de morir y la familia **pretendía quitárselos** de encima.

S'il semble assez difficile d'expliquer cette montée de clitique autrement qu'en disant qu'il s'agit d'un accident révélateur du contrôle de l'écrivain sur le placement des pronoms, les exemples rencontrés avec le complexe verbal *quedarse + gérondif*, pour leur part, sont beaucoup plus clairs et reflètent davantage une tendance assez marquée à la montée même si celle-ci ne se produit « que » six fois sur neuf (soit tout de même dans plus de 66% des cas¹⁵). Observons plus attentivement les énoncés avec montée (exemples 283) et ceux avec le pronom à droite (exemples 284) :

(283a)APR-Alatriste: El italiano **se lo quedó mirando** de hito en hito, sin dar crédito a lo que acababa de oír.

¹⁵ J'ai, par curiosité, cherché les occurrences de cette expression dans plusieurs autres œuvres de Pérez Reverte, concrètement dans *El Caballero del jubón amarillo*, *La carta esférica*, et *La tabla de Flandes*, et les résultats confirment ce que je pensais : dans des contextes « normaux » le clitique monte 22 fois sur 27 soit dans 81,5% des cas (je n'ai pas compté les cas d'interposition qui rompaient clairement toute possible unité du complexe verbal et qui entraîne systématiquement la position à droite chez lui, mais aussi lorsque les deux clitics étaient identiques ce qui empêche l'attraction et enfin, j'ai aussi éliminé un cas où la montée était impossible car le CV se composait de trois verbes et tous régissaient un clitique). Etant donné le pourcentage extrêmement faible de montée dans les autres CV il est clair qu'avec ce complexe verbal, APR ne contrôle pas le placement et qu'au contraire, il a plutôt tendance à faire monter le clitique.

(b)APR-Alatriste: **Me lo quedé mirando**, sentado en el pilar de piedra, sin responder.

(c)APR-Club Dumas: —Adivínelo —**se lo quedó mirando** con fijeza antes de añadir—: Usted parece un tipo listo, señor Corso.

(d)APR-Club Dumas: Nikon masticaba el último ganchito y **se lo quedaba mirando**, atenta, entreabiertos los labios

(e)APR-Club Dumas: **Se lo quedó mirando**, en silencio.

(f)APR-Club Dumas: Ella **se lo quedó mirando** largo rato a la espera de algo: un gesto, una palabra.

(284a)APR-Alatriste: Devolvió la jarra vacía a Vicuña y **se quedó** a la espera, **mirándolo** con sus ojos claros e inmóviles

(b)APR-Alatriste: Estupefacto, el jaque grandullón **se quedó mirándolo**, muy corrido

(c)APR-Club Dumas: Le pasó Las Nueve Puertas y **se quedó mirándolo** mientras él hojeaba el libro despacio

Tout d’abord, on remarque que cette construction avec montée (ou sans montée) se produit dans les deux romans du corpus de l’idiolecte d’APR ce qui montre bien que cette variante fait partie de son idiolecte et n’est pas un effet de style qui aurait pu se produire dans son roman historique.

Ensuite, il est clair que le pronom *lo* (car nous n’avons des exemples qu’avec ce pronom dans l’idiolecte d’APR) est complément de *mirar* et que *quedarse* (verbe pronominal) fonctionne comme noyau de la phrase : le complexe verbal *quedarse + gérondif* est donc disjoint et la montée devrait être impossible dans son idiolecte. Alors, comment expliquer ce phénomène intéressant puisque la montée est la variante majoritaire avec ce CV, au même niveau que des CV conjoints comme *estar + gérondif* et *ir + gérondif* ? Le fait que dans l’exemple (284a) on trouve une expression intercalée entre V1 et V2 explique le placement du pronom à droite du verbe dont il dépend comme nous le verrons dans le §5.3.2. Par conséquent, la montée du clitique est d’autant plus fréquente et semble d’autant plus être la position préférée dans l’idiolecte d’APR. Le fait qu’on trouve des exemples avec les deux variantes dans les mêmes contextes nous invitent à penser qu’APR ne contrôle peut-être pas le

placement du pronom avec ce complexe verbal (les deux variantes sont invisibles dans ce contexte pour lui) mais qu'il a tendance, tout naturellement, à placer le pronom à l'avant du complexe verbal la plupart du temps.

Une des hypothèses qui permettrait d'expliquer les raisons de cette montée surprenante réside dans le fait que V1 est pronominal et par conséquent, le pronom réfléchi dépendant de ce verbe ne peut se déplacer. Il est ainsi tout à fait plausible que ce pronom *attire* celui qui dépend de V2¹⁶. D'ailleurs, dans notre corpus, on trouve ce type de montée du clitique dans deux autres idiolectes, celui de CJC et de CRZ, mais cela ne se produit que dans un seul exemple (285a et b). Enfin, on ne trouve aucune autre phrase de ce type dans l'idiolecte de JJA, ce qui rend impossible de savoir si dans son idiolecte la montée dans ce contexte est possible ou non.

(285a)CJC-Colmena: Nati fuma con un aire muy europeo, jugando las manos con soltura y con elegancia. Martín ***se le quedó mirando***.

(285b)APR-Sombra: A ver, ¿***me lo dejas ver***?¹⁷

Bien que cette montée puisse être courante en espagnol et surtout dans les deux idiolectes de CJC et de APR, il est remarquable que dans l'idiolecte de ce dernier, cette attraction du clitique de V2 par celui de V1 ne se produit pas avec d'autres constructions similaires comme *ponerse a + infinitif* (exemples 286 et 287), *limitarse a + infinitif* (six exemples avec le pronom à droite dont 288 et 289) ou encore *atreverse a + infinitif* (exemple 290).

(286)APR-Alatriste: Y que la cabeza ***se puso a darle*** vueltas como si estuviese en el ingenio giratorio de una feria.

(287)APR-Club Dumas: después se quitó las gafas, echó aliento a los cristales y ***se puso a limpiarlos*** con un pañuelo muy arrugado

¹⁶ Il peut effectivement s'agir d'une analogie : lorsque deux clitiques dépendent du même verbe, ceux-ci doivent obligatoirement rester accolés l'un à l'autre ; de plus, lorsqu'on a deux clitiques, la tendance à la montée est plus forte. Par conséquent, sachant cela, les locuteurs, par analogie, peuvent déplacer le pronom de V2 auprès de celui de V1.

¹⁷ Dans l'exemple (285b), le premier clitique dépend bien de V1 qui n'est pas un verbe pronominal. Mais on voit très bien que cela fonctionne de la même manière et donc, le pronom *me* attire vers lui, à gauche du CV le pronom *lo* dépendant sémantiquement de *ver*.

(288)APR-Alatriste: Era un ser poderoso e impasible, que no movía los títeres de ese retablillo suyo que es el mundo, sino que **se limitaba a observarlos**.

(289)APR-Club Dumas: Está claro que el mismo impresor dibujó y grabó siete láminas. Pero en las otras dos sólo aparece como sculp. Eso quiere decir que **se limitó a grabarlas**

(290)APR-Alatriste: –No **se atreverán a maltratarlo**.

Le fait que la construction *quedarse + gérondif* se construise avec un gérondif doit, selon moi, avoir une importance majeure expliquant la fréquence de la montée du clitique puisque dans toutes les autres constructions du même type mais avec un infinitif, la montée ne se produit jamais. Les locuteurs doivent donc ressentir davantage de cohésion dans le CV *quedarse + gérondif* que dans les autres.

Mais ce qui est vrai avec les idiolectes de notre corpus ne l'est pas forcément avec tous les idiolectes de locuteurs hispanophones. Ainsi, dans le blog (page personnelle sur Internet) d'une jeune fille probablement argentine¹⁸, une recherche sur le placement du pronom dans les constructions *quedarse + gérondif* et *ponerse a + infinitif* (les autres complexes verbaux ne présentent aucun cas) nous donne quatre occurrences, trois avec montée du clitique (exemples 291 à 293) et un seul avec pronom à droite (294)¹⁹.

(291)solaconsuamor: yo me pregunte como pueden llevarse tan bien, y ya que estaba tan aburrida fui y los salude.. ambos **se me quedaron mirando** porque mi pijama era algo infantil

(292)solaconsuamor: ahi te lansé una de esas miradas que siempre funcionaron con mis ex parejas, y ahi **te me quedaste mirando** una vez que ya habia obtenido tu atención te hablé y me contestasté

¹⁸ Il s'agit là d'une pure spéculation puisqu'elle n'apporte aucune information personnelle. Je pense qu'il s'agit d'une argentine à cause du voseo mais elle pourrait être d'une autre nationalité. En tout cas, elle est latinoaméricaine.

¹⁹ Les exemples sont issus du blog <http://solaconsuamor.blogspot.fr/> et la recherche a été effectuée le 12/10/2012. Les recherches ont été effectuées grâce au logiciel TextSTAT2.

(293)solaconsumor: lo unico que quiere es undirte y vos que tenes tan pocas ganas de estar flotando ves alguien que te quiere hundir decis ¿y si lo hago? pero si **te lo pones a analizar** no le podes dar el gusto de que se quede con todo lo tuyo.

(294)solaconsumor : Todos los lunes que era nuestro día de charlas hasta aproximadamente las nueve de la noche, muy debes en cuando voy y me siento en ese viejo árbol donde **nos quedabamos besandonos** sentados en las grandes ramas

Malgré le faible nombre d'exemples et l'impossibilité d'affirmer avec certitude que dans son idiolecte ce locuteur produit systématiquement des montées du clitique par attraction du pronom réfléchi, le fait qu'on trouve systématiquement cette variante et que la seule exception se produise avec deux pronoms identiques —empêchant ainsi la montée du deuxième clitique— tend à confirmer l'hypothèse que dans certains idiolectes, le pronom réfléchi de V1 attire le pronom de V2 et que cela peut se produire avec tous les complexes verbaux pronominaux ou seulement avec des complexes verbaux avec gérondif comme les idiolectes de notre corpus ; dans tous les cas, cette montée est potentiellement une règle dans certains de ces idiolectes.

On pourrait même imaginer que puisqu'il pourrait s'agir d'une règle entraînant la montée chez un locuteur qui, d'ordinaire, la limite fortement, cette attraction pourrait se produire dans beaucoup d'autres idiolectes. Étant donné que cette affirmation est extrêmement difficile à vérifier, j'ai effectué une recherche de l'expression « quedarse mirando » + clitique (à gauche ou à droite) avec tous les clitiques possibles dans un moteur de recherche (Google) pour comparer quantitativement le nombre de résultats pour chaque variante²⁰.

²⁰ Les résultats présentés dans le tableau 16 ne pourront en aucun cas servir à apporter une conclusion ou une hypothèse à ce phénomène. Il s'agit juste d'une information illustrant la présence de ce phénomène en espagnol aujourd'hui (avec une marge d'erreur assez importante étant donné que des résultats peuvent être répétées). Cette recherche a été effectuée le 16/06/2011.

Chapitre 5 :
La montée des clitiques dans les quatre idiolectes écrits

Attraction du clitique		Non attraction du clitique	
"se me quedó mirando"	773000	"se quedó mirándome"	53600000
"se te quedó mirando"	30100	"se quedó mirándote"	6930
"se lo quedó mirando"	24600	"se quedó mirándolo"	249000
"se la quedó mirando"	24900	"se quedó mirándola"	228000
"se le quedó mirando"	446000	"se quedó mirándole"	9810
"se nos quedó mirando"	87900	"se quedó mirándonos"	18300
"se os quedó mirando"	661	"se quedó mirándoos"	47
"se los quedó mirando"	3460	"se quedó mirándolos"	27900
"se las quedó mirando"	5860	"se quedó mirándolas"	14000
"se les quedó mirando"	78400	"se quedó mirándoles"	4480
TOTAL	1474881	TOTAL	54158467

Tableau 16 : L'attraction du clitique en espagnol dans l'expression « quedarse + mirando »

Le pourcentage de montée dans ce « corpus » n'est que de 2,6%. Internet montre donc des résultats assez surprenants par rapport à l'idiolecte d'APR²¹. Ce qu'on peut aussi remarquer c'est que dans des énoncés *leístas* la montée par attraction se produit beaucoup plus souvent, comme si des locuteurs utilisant une forme non étymologique pour les clitiques de troisième personne étaient plus propices à produire des énoncés avec attraction du clitique et ainsi, ne pas « respecter » le critère sémantique qui consiste à placer le pronom auprès du verbe dont il dépend sémantiquement. Ceci renforce le côté inattendu de la présence de cette variante chez APR puisqu'il s'agit d'un locuteur non *leísta* qui, par conséquent, va à l'encontre de ces résultats. En tout cas, l'intérêt de ces chiffres réside dans le fait qu'ils nous montrent que c'est une variante très utilisée en espagnol mais beaucoup moins que la variante avec le pronom à droite. On peut en déduire que pour certains locuteurs l'attraction du clitique est impossible car marquée.

De fait, dans une discussion sur un forum sur la langue espagnole²² portant sur la phrase « la gente se lo quedaba mirando » et plus particulièrement sur le pronom qu'il valait mieux utiliser (*le* ou *lo*), cinq personnes répondent aux interrogations de l'auteur

²¹ Ces résultats sont également surprenants car ils sont également extrêmement plus bas que ce qu'on peut trouver dans le CDE de Davies où une recherche de cette structure « quedarse + gérondif » donne pour le XXème siècle : 30 cas de montée (dont 6 à l'oral) contre 39 cas de pronom à droite (dont 3 à l'oral). La montée représente donc 43,5% des cas à l'écrit au XXème siècle et même 2 cas sur 3 à l'oral.

²² Cette discussion est lisible sur la page :
http://cvc.cervantes.es/foros/leer_asunto1.asp?vCodigo=32864

de la discussion. Sur ces cinq personnes, trois ne font aucune remarque quant à la syntaxe du clitique et se centrent donc sur le sujet du *leísmo*. Pour ces trois personnes, on peut déduire que cette variante avec montée du clitique est invisible alors que pour les deux autres ce n'est pas le cas puisqu'ils réagissent sur l'ordre des pronoms, ce qui n'était pas la question du sujet. Cette réaction (viscérale pour l'un des deux) montre à quel point cette variante peut être visible par certains, alors que l'absence de réaction pourrait être un signe d'absence de visibilité pour d'autres (ou alors tout simplement de politesse...).

*A mí la frase "la gente se lo quedó mirando" me suena horrorosa, vamos, que me salen ronchas. O sea que se lo guardó mirando ¿a dónde? Suena mucho mejor "la gente se quedó mirándolo" porque **se trata de complemento directo** ya que a quien miraban era a él (en general) También se podría decir "la gente se quedó mirándole" algo en particular (los zapatos, el sombrero etc) en este caso es complemento indirecto.*

Jaime Pérez Pérez

Yo en tu lugar escribiría "se quedó mirándolo" puesto que el pronombre 'lo' depende de 'mirar' y no de 'quedarse'.

Otra cosa sería que 'se' fuera la marca de la impersonalidad o de pasiva refleja. En ese caso la posición de 'se' seguido del pronombre de objeto directo 'lo' sería la correcta. Ejemplo: "Al hombre se lo vio calle abajo".

Piedad Zurita

Donc, si pour certaines personnes la montée du clitique par attraction peut être invisible (elle le sera d'autant moins dans des contextes moins « problématiques » donc), pour d'autres en revanche, cette montée du clitique par attraction est agrammaticale, sonne mal (encore cette référence à l'oreille) car elle n'est pas « juste » étymologiquement. Pour ces personnes, la montée du clitique dans certains contextes bien particuliers (là où les expressions sont agrammaticales dans le sens large du terme : c'est-à-dire qui ne suivraient pas les règles de la grammaire sociale ou alors qui ne suivraient pas les règles de la grammaire personnelle) est visible.

Pour terminer, il est intéressant d'observer que le locuteur qui doutait entre *le/lo* (mais dans les deux cas, proclitiques) finit par « admettre » :

Jaime, tienes razón, suena mucho mejor: 'se quedó mirándolo.'

Joaquín Martínez

C'est-à-dire qu'une expression qui était pour lui **invisible** pourrait devenir **visible** à partir de cet instant. Ceci nous apporte deux enseignements :

(i) Soit ce locuteur n'avait pas de règle personnelle définie avant cette discussion

(ii) Soit il en avait une, mais celle-ci était « inconsciente », non réfléchie (à la différence de cette de Jaime) et par conséquent plus « fragile ».

Il est intéressant aussi de constater que pour certains auteurs, *quedarse* + *gérondif* peut être considéré comme une périphrase verbale, autrement dit comme un complexe verbal conjoint.

Con los verbos ESTAR y QUEDARSE es posible, a veces, la disyunción en dos núcleos verbales; pero en tal caso no estaríamos ante un ESTAR o un QUEDARSE auxiliares, sino ante verbos plenos. De la primera construcción dice Leonardo Gómez Torrego (1988: 136-137) que cuando admite la disociación de las dos bases verbales se trata de una construcción de carácter disjunto, en la que ESTAR es un verbo pleno sintácticamente (núcleo verbal) y semánticamente (verbo con valor locativo): Estaba llorando en su casa – Estaba en su casa y lloraba. Respecto de la segunda, QUEDARSE + GERUNDIO, declara: «Esta construcción parece actuar sintácticamente como perífrasis cuando no admite disociaciones» (1988: 169). Cuando es posible la tal disociación nos encontramos ante una construcción verbal disjunta en la que QUEDARSE actualiza su significado locativo originario: Elías se quedó durmiendo en el tren - Elías se quedó en el tren y dormía. No obstante, ha de ser el cotexto y/o el contexto quienes nos guíen en la desambiguación e interpretación de estas expresiones.²³

Cela montre bien que des locuteurs interprètent cette structure comme une périphrase verbale. Une « dissociation », autrement dit, l'interposition d'éléments entre V1 et V2 implique, comme on l'a déjà vu, une rupture de l'unité du complexe

²³ Martínez Gómez (2004). Notons que Fernández de Castro (1999 : 335) montre que quatre auteurs considèrent cette construction comme une périphrase verbale. Il s'agit de Alonso Henríquez (1938), Roca Pons (1958), Pottier (1961) et Fente (1972).

verbal. Ceci explique pourquoi dès qu'il y a des phénomènes qui provoquent cette dissociation (interposition, clitiques identiques) APR postpose le clitique à V2.

On remarque par ailleurs que si des locuteurs trouvent inacceptable la montée du clitique dans un CV c'est que celui-ci est interprétable comme un CV disjoint et qu'il l'est. Il est évident que *quedar* dans cette expression voit son sens lexical modifié, devenant davantage métaphorique, mais pourtant il semble clair pour Fernández de Castro que cette construction n'est pas une périphrase verbale et vraisemblablement, beaucoup de locuteurs doivent penser comme lui et considérer cette expression comme un complexe verbal disjoint.

5.2.3.2.3. Conclusion

La conclusion à propos de l'idiolecte d'APR est assez simple : pour lui, les variantes sont très probablement visibles, cela ne fait aucun doute. APR possède un système de placement des pronoms très stable dans son idiolecte écrit en réservant la position à gauche à quelques complexes verbaux au gérondif (*estar*, *ir* et peut-être aussi *quedarse + gérondif*). Pour les autres complexes verbaux, dont la plupart de ceux à l'infinitif (la seule exception étant *ir a + infinitif* puisque les variantes dans ce contexte semblent invisibles), APR place systématiquement le pronom à droite.

Il est malgré tout difficile de parler de « règle » puisqu'il effectue un contrôle évident sur sa production et plus concrètement sur le placement des pronoms ce qui, parfois, peut mener à certaines incohérences dans son système : on trouve, par exemple, davantage de montées avec un CV disjoint comme *querer + infinitif* ou surtout *quedarse + gérondif* qu'avec la périphrase modale *poder + infinitif*. Il peut même lui arriver de produire une montée de clitique avec un complexe verbal qui devrait l'empêcher (*pretender + infinitif*) qui est une nouvelle preuve du fait qu'il essaie de contrôler les variantes, ce qui parfois, peut mener à des « oublis » et à des cas aussi surprenants que celui de l'exemple (280).

Reste à savoir pourquoi APR veut contrôler (de manière artificielle, mais contrôler tout de même) le placement des pronoms. C'est une question à laquelle il est très difficile, voire impossible de répondre mais on peut imaginer que pour l'écrivain le

placement du pronom à gauche est *marqué* et que cette variante est le reflet d'une variété « basse » de l'espagnol. De cette manière, APR effectuerait un marquage « négatif » de la variante avec montée du clitique : cette hypothèse est tout à fait plausible tant elle s'éloigne de la réalité de l'espagnol et tant son système semble complètement artificiel. L'idiolecte d'APR reste donc un idiolecte exceptionnel dans le sens où il doit être très difficile de trouver d'autres idiolectes exerçant un contrôle aussi important sur le placement des pronoms dans les complexes verbaux. D'ailleurs, dans les paragraphes suivants, on pourra constater que la plupart des contextes les plus simples présentent souvent deux variantes totalement invisibles pour les trois autres idiolectes, APR se situant très clairement à la marge.

5.2.4. Des variantes invisibles pour les trois autres idiolectes

Dans la plupart des autres contextes, les variantes sont invisibles pour les trois autres idiolectes. De tous ces contextes, je ne vais parler que de quelques complexes verbaux conjoints (les plus fréquents) et du contexte syntaxique de la phrase (les variantes sont invisibles chez les trois écrivains peu importe l'élément qui précède le complexe verbal).

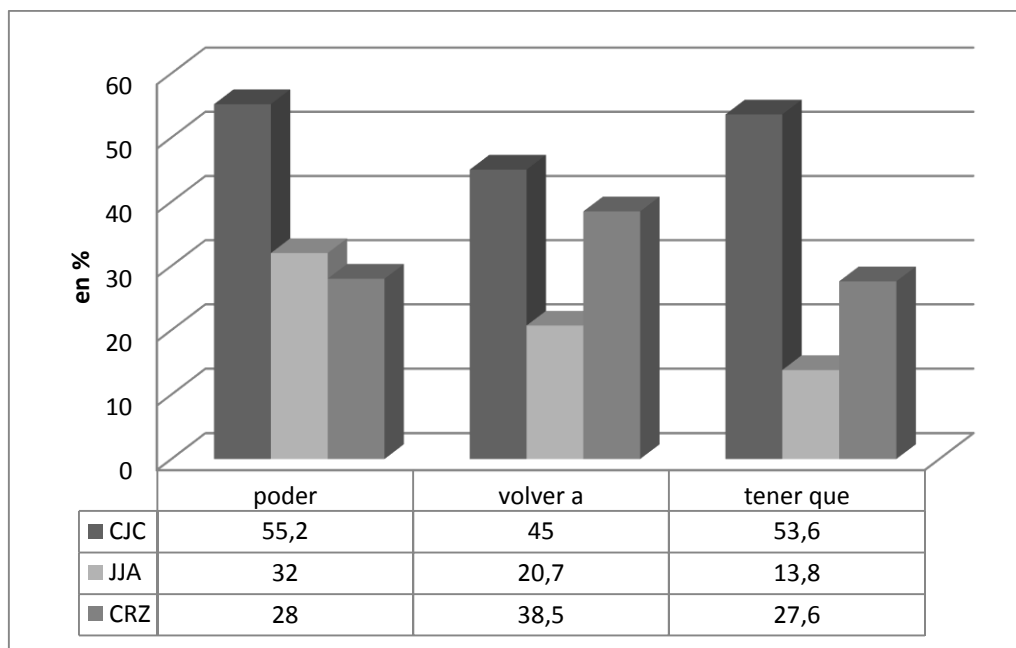
5.2.4.1. Le placement selon le CV conjoint

Lorsqu'on observe le placement du pronom selon le complexe verbal, on s'aperçoit que pour tous les idiolectes (excepté APR évidemment), les deux variantes semblent totalement invisibles et incontrôlées et ce, dans tous les CV conjoints²⁴. Je vais parler dans ce paragraphe du placement du pronom avec les CV *poder*, *tener que*, *volver a + infinitif* et également avec *acabar de + infinitif* qui est une exception puisqu'il se pourrait que JJA contrôle le placement dans ce contexte. Je n'ai pas inclus

²⁴ Sauf, bien évidemment, avec *haber que + infinitif* dont on va parler dans le §5.3.2., et qui empêche la montée chez les quatre écrivains de notre corpus.

ici d'autres complexes verbaux comme *haber de + infinitif* ou *soler + infinitif* par exemple parce qu'un des auteurs n'utilise pas ces expressions dans le corpus²⁵.

GRAPHIQUE 14 : Montée du clitique dans trois CV conjoints dans les idiolectes de CJC, JJA et CRZ



Le graphique 14 nous révèle très bien qu'avec ces trois complexes verbaux les deux variantes semblent invisibles et incontrôlées par les trois idiolectes.

Avec *poder + infinitif* les variantes sont clairement incontrôlées chez les trois écrivains, elles peuvent se produire dans les mêmes contextes et même s'il y a des différences importantes selon les idiolectes, on trouve malgré tout un nombre relativement important de formes avec le pronom à gauche ce qui interdit d'interpréter ces cas comme des « accidents ». Chez CJC, on trouve 48 exemples de montée (sur 87) dont l'exemple (295), chez JJA on en répertorie 47 (sur 147) comme dans les exemples (296) et (297) et enfin chez CRZ, 40 (sur 143) dont les exemples (298) et (299).

²⁵ Avec un autre CV conjoint, *llegar a + infinitif*, on ne trouve que trois exemples chez JJA, tous avec le pronom à droite. Mais peut-on parler pour autant de « règle », de contrôle ou de variante invisible ? Cela est très difficile à déterminer du fait du faible nombre d'exemples.

(295)CJC-Colmena: Pues, madre, lo que la tengo que decir es que ya no estoy solo en el mundo, aparte de ustedes, y que he encontrado la mujer que **me puede ayudar** a fundar una familia y a erigir un hogar, y que **puede acompañarme** en el trabajo y que me ha de hacer feliz

(296)JJA-Nadie : Jokin andaba despacio, sin prisas, (...) en parte por la inconsciencia juvenil que se había adueñado de él convencido, al igual que tú lo estabas, de que no **podía pasarle** nada (...)

(297)JJA-Nadie : No **le podía atender** en persona pero estaría encantado de volver a echarle una mano, por los viejos tiempos, exclamó.

(298)CRZ-Sombra : —Daniel, lo que vas a ver hoy no **se lo puedes contar** a nadie.

(299)CRZ-Sombra : —Lo que voy a decirte no **puedes contárselo** a nadie.

Les exemples (295), (298) et (299) illustrent parfaitement l'invisibilité et l'absence de contrôle de ces deux variantes étant donné qu'elles se produisent exactement dans les mêmes contextes, pour (295) dans la même phrase, avec le même clitique (*me*), le même élément précédent (*que*) et dans (298) et (299) il s'agit presque de la même phrase prononcée plus tard avec les mêmes clitiques (*se+lo*), le même élément précédent (*no*) et le même verbe à l'infinitif (*contar*). Autant dire qu'il semble assez évident qu'avec ce complexe verbal le placement du clitique n'est pas du tout contrôlé par ces trois idiolectes.

En ce qui concerne *volver a + infinitif*, les pourcentages de montée pour les trois auteurs qui révèlent que cette variante est minoritaire pour les trois écrivains, semblent nous indiquer malgré tout que les variantes sont invisibles même si pour JJA (6 cas de montées sur 29) il est impossible de trouver les deux variantes dans un contexte vraiment très proche (même pronom et même élément antérieur). Cependant, il est très difficile d'imaginer qu'on puisse créer un système de qui impliqueraient tous ces facteurs à la fois.

(300)JJA-Nadie : –Tranquilo, que en seguida la verás, y **te vuelvo a asegurar** que merece la pena.

(301)JJA-Nadie : Ves cómo tus compañeros te jalean alegres, cómo te apoyan, y ves cómo el otro chico **vuelve a pegarte**, pero hay algo dentro en ti que te hace crecer (...)

Dans ces deux contextes, il est probable que ce même locuteur puisse alterner les deux variantes sans aucun problème. Chez CJC (avec 9 cas de montée sur 20 et donc, une alternance beaucoup plus équilibrée), les deux variantes doivent être également interchangeables comme le montrent les deux exemples (302) et (303) :

(302)CJC-Colmena: Martín saltó de la cama, dio dos vueltas por la habitación y **se volvió a acostar**.

(303)CJC-Colmena: Martín empieza otra vez y **vuelve a equivocarse**; en aquel momento hubiera dado diez años de vida por acordarse del Padrenuestro.

Enfin, pour CRZ (avec 10 cas de montées sur 26), la montée et la position à droite sont aussi, à mon avis, invisibles et incontrôlées, même s'il est très difficile du fait du nombre d'exemples assez limités qu'on trouve dans le corpus de rencontrer des exemples au contexte identique avec les deux variantes.

(304)CRZ-Sombra: Los sueños empezaron con aquella fiebre misteriosa, de la que algunos culpaban a la picadura de un enorme alacrán rojo que un día apareció en la casa y al que **nunca se volvió a ver**

(305)CRZ-Sombra: —¿Qué se hizo de Penélope? ¿Lo sabe usted? Jacinta negó, desplomándose. —**Nunca la volví a ver**.

(306)CRZ-Sombra: —El zumbido de la bombilla —dijo—. **Nunca volviste a despedirte**.

(307)CRZ-Sombra: —¿Cuándo **volveré a verte**?

On risque de se retrouver face au même problème avec *tener que + infinitif* pour trouver des contextes similaires présentant les deux variantes. C'est là que réside

toute la difficulté de savoir si on est devant des variantes incontrôlées et invisibles pour ce genre de phénomène où tant de facteurs pourraient avoir une influence sur le placement du pronom.

Dans le cas de ce complexe verbal, c'est encore chez JJA qu'on trouve le plus faible nombre de montées du clitique (seulement 4 sur 29) mais, là encore, malgré la rareté de la variante dans son idiolecte écrit, aucun contexte ne semblant lui être réservé, puisqu'elle se produit dans des contextes similaires à la variante avec le pronom à droite, le placement des clitiques doit encore une fois être incontrôlé.

(308)JJA-Nadie : —Aitá Patxi **tiene que decirte** algo, hijo mío —te dice dulcemente tu madre y tú comprendes que es algo importante (...)

(309)JJA-Nadie : Quizá lo que **te tiene que contar** te sea útil en tus investigaciones.

(310)JJA-Nadie : A la mañana siguiente **nos tuvo que despertar** Fernandito.

(311)JJA-Nadie : La verdad, no entiendo por qué **tendría que enfadarme**, pero como insistió se lo prometí.

Dans l'idiolecte de CRZ on trouve 8 cas de montée sur 29. Il s'agit là encore de sa variante minoritaire et, comme chez JJA, aucun contexte n'est réservé à cette variante minoritaire. En effet, après *que* on peut trouver un exemple de montée (le (312) avec le clitique *le*) contre trois avec le pronom à droite (avec *le* (313) et *te* (314 et 315)) :

(312)CRZ-Sombra: Blasfemo. Que **le tendrían que limpiar** el alma con sulfumán.

(313)CRZ-Sombra: Pensé en lo poco que **tenía que ofrecerle** y en lo mucho que quería recibir de ella.

(314)CRZ-Sombra: —Soy yo el que **tiene que pedirte** perdón por haberme metido con tu hermana —dije—.

(315)CRZ-Sombra: Al escuchar a Casasús, me dije que **tenía que traerte** aquí, porque esto era parte de tu historia, de Carax y de Penélope.

Le clitique *se* réfléchi peut se placer soit avant le CV (à trois reprises, dans les exemples 316a, b et c) soit après (deux fois dans les exemples 317a et b) montrant encore une fois que les positions sont interchangeables et incontrôlées.

(316a)CRZ-Sombra: El señor Barceló ***se había tenido que ausentar*** de la ciudad durante unos días por asuntos de negocios

(b)CRZ-Sombra: Aquellos gritos ***se tenían que oír*** desde Capitanía.

(c)CRZ-Sombra: —La gente que no tiene vida siempre ***se tiene que meter*** en la de los demás —masculló Fermín—.

(317a)CRZ-Sombra: Yo, a mi vez, replicaba que me pasaba la vida entera allí y que no entendía de qué ***tenía que quejarse***.

(b)CRZ-Sombra: Hacía tiempo que el aya había aprendido a reconocer en sus miradas el desafío y la arrogancia del deseo: una voluntad ciega de ser descubiertos, de que su secreto fuera un escándalo a voces y ya no ***tuvieran que ocultarse*** en rincones y desvanes para amarse a tientas.

Pour CJC, la variante avec montée est majoritaire dans son idiolecte mais pour lui aussi, cette variation est incontrôlée ; d'ailleurs, l'équilibre entre l'utilisation d'une variante et de l'autre est presque parfait (15 cas de montée contre 13 cas de position à droite). Pour illustrer cette absence de contrôle du placement des pronoms on peut citer les exemples (318) et (319) qui présentent les deux positions pour la séquence *se+lo* qui, dans l'idiolecte de CJC pourtant a fortement tendance à monter. On pourrait penser que le fait que la phrase (318) commence par le CV en position initiale joue un rôle dans le placement du pronom à droite, cependant, l'exemple (320) montre que le pronom peut tout à fait se situer en début de phrase. Tout ceci nous amène à penser que CJC ne contrôlait absolument pas le placement des pronoms qui étaient des variantes totalement invisibles pour lui.

(318)CJC-Colmena: ***Tengo que decírselo*** a usted, yo no quiero líos: ándese con ojo usted y su novia, por casa va el padre de la chica.

(319)CJC-Colmena: A Julio le dan cuatro pesetas en la imprenta. El resto ***se lo tiene que ganar*** Purita a pulso, callejeando todo el día, recalando después de la cena por casa de doña Jesusa.

(320)CJC-Colmena: —***Me tengo que marchar***, se me hace tarde.

5.2.4.2. Le contexte syntaxique

On vient de voir dans le paragraphe précédent que le contexte syntaxique n'influe vraisemblablement pas dans le placement des clitiques, dans le sens où les locuteurs étudiés ne semblent pas le contrôler en fonction de l'élément qui précède le complexe verbal. Les exemples (302) et (303) révèlent qu'après la conjonction de coordination *y*, le clitique peut monter ou se placer à droite dans l'idiolecte de CJC, alors que les exemples (312) et (313) nous montraient la même chose après la conjonction *que* dans l'idiolecte de CRZ.

Dans le §1.4.2.1.3., j'avais cité les résultats de Davies (1995) et de Kertes (2002) qui incluaient l'analyse du contexte syntaxique dans l'étude du placement des pronoms. Leurs résultats, que j'ai déjà donnés, peuvent être résumés dans le tableau suivant :

DAVIES (1995)	écrit	oral
que	32	79
y	30	73
GABOR (2002)	écrit	oral
que	47,45	62,31
y	61,15	68,35

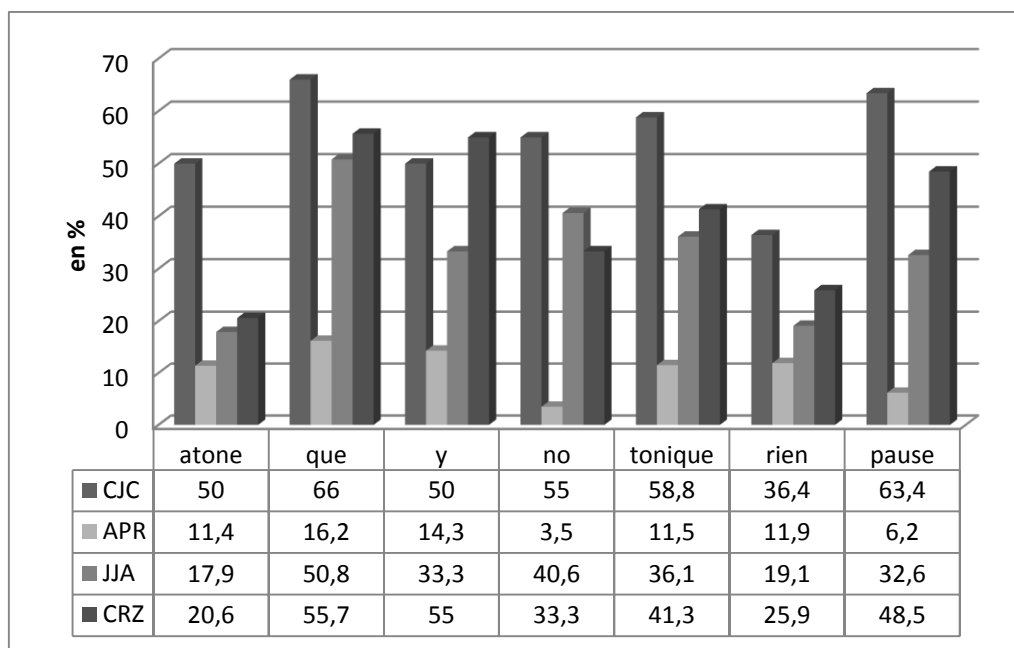
Tableau 17 : Pourcentages de montée du clitique après *que* et *y* à l'écrit et à l'oral dans les travaux de Davies et de Kertes.

On remarque d'une part des différences très importantes dans les deux études, surtout en ce qui concerne le corpus écrit, celui qui nous intéresse ici. Ces différences importantes signifient très probablement qu'il y a de grandes disparités selon les locuteurs, comme le montre le graphique 15.

J'avais également expliqué dans le §1.4.2.1.3. que l'élément précédent ne me semblait pas être un facteur déterminant dans le placement du pronom malgré les résultats positifs de l'étude de Davies. Même s'il semble y avoir des différences très importantes chez certains auteurs selon l'élément qui précède le CV, ce qui paraît

assez clair dans notre corpus c'est que, sauf pour APR, le placement du pronom est toujours incontrôlé ; donc, si l'élément précédent peut favoriser (la conjonction *que* pour CJC) ou défavoriser (l'adverbe *no* pour APR) la montée du clitique dans certains cas, cela ne se retrouve pas forcément dans tous les idiolectes comme le montrent très clairement les différences présentées dans le graphique 15 :

GRAPHIQUE 15 : Montée du clitique selon l'élément précédant le CV conjoint dans les quatre idiolectes



On observe chez CJC que les variantes sont complètement incontrôlées et ce, peu importe l'élément qui précède le CV puisqu'on obtient entre 36,4% de montée lorsque le complexe verbal se situe en position initiale et 66% lorsque l'élément précédent est *que*. Certes, il semble y avoir une différence importante et probablement significative qui pourrait indiquer que dans son idiolecte *que* favorise la montée contrairement à la position initiale qui la défavoriserait. Cependant, il y a tant d'autres critères qui entrent en jeu²⁶ qu'il est impossible d'affirmer que ce facteur est déterminant. Néanmoins, avec les quelques exemples que j'ai apporté dans le paragraphe précédent, ce qui est

²⁶ Le complexe verbal lui-même, le clitique (surtout en ce qui concerne *se*), d'autres facteurs complexes comme l'interposition, la coordination de V2, etc.

clair c'est que le clitique peut monter même quand l'élément précédent est censé défavoriser son déplacement à gauche, et parfois dans des proportions importantes (plus d'une fois sur trois en position initiale pour CJC). Ce qui nous intéresse le plus, dans ce travail, c'est de constater que la plupart du temps, même si un facteur a tendance à favoriser telle ou telle position, les locuteurs ne contrôlent pas le placement du clitique.

Et même si dans notre corpus, en position initiale les pourcentages de montée sont relativement bas dans les quatre idiolectes, étant données les disparités importantes entre les quatre écrivains, il existe cette possibilité logique de trouver x locuteurs pour qui ce facteur ne défavorise pas du tout la montée.

On observe en outre dans le graphique 15 que pour APR, deux contextes paraissent rendre visible le placement du pronom pour l'écrivain qui semble vouloir le contrôler puisqu'après *no* la montée du clitique ne représente que 3,5% des exemples, soit deux cas (exemples 321 et 322) sur 57 et après une pause seulement 6,2% avec 4 cas (exemples 323 à 326) sur 64.

(321)APR-Alatriste: —No **te lo puedo decir**.

(322)APR-Alatriste: —No **me estarás buscando** querella, ¿verdad, Diego?

(323)APR-Alatriste: eran tales mi debilidad y postración, que aquellos desmayos que solía fingir al principio, y tan cabal resultado dieron, **seguíanse produciendo** ahora de suerte natural

(324)APR-Alatriste: De modo que, muy en sazón y justicia, y para afrenta de todas las otras naciones, **podíase decir** aquello de:

(325)APR-Club Dumas: —Me voy a París —dijo Corso, mirando por el espejo a una mujer gorda que introducía monedas cada quince segundos por la ranura de la máquina tragaperras, cual si la musiquilla y el movimiento de los reclamos de colores, frutas y campanas, **la fuesen a tener** allí, hipnotizada e inmóvil excepto la mano que oprimía los pulsadores del juego, hasta la consumación de los siglos—

(326)APR-Club Dumas: Sin duda es Dumas en plena madurez, hacia la mitad de su vida, cuando escribió Los mosqueteros... —**se había ido animando** poco a poco.

De plus, en ce qui concerne les exemples (321), (322), (325) et (326), la montée se produit dans des contextes qui favorisent la montée, surtout dans (322) et (326) avec l'utilisation des CV *estar* et *ir + gérondif*. Les exemples (323) et (324) représentent clairement des cas de contrôle du placement du pronom puisqu'il s'agit d'exemples non naturels en espagnol contemporain. APR veut donc imiter un style archaïque pour le lecteur moderne en contrôlant le placement du pronom mais ce faisant il va à l'encontre de la règle qu'il semble avoir mis en place et qu'il semble vouloir également contrôler, à savoir placer le pronom à droite du CV. Dans ces deux exemples, il produit des cas de montée alors que « logiquement », le pronom aurait dû être placé à droite.

Tout ceci pourrait être une nouvelle preuve du contrôle qu'exerce APR sur le placement du pronom quand les éléments précédents sont *no* ou une pause alors que pour les quatre autres idiolectes, les variantes sont complètement incontrôlées dans ces contextes. Après *no* les exemples de JJA (296) et (297) et de CRZ (298) et (299) illustrent très bien cette absence de contrôle, alors que pour CJC chez qui on trouve 33 exemples de montée sur 60 cas répertoriés avec des CV conjoints après *no*, les exemples (327) et (328) confirment aussi l'idée que le placement n'est pas contrôlé et que les variantes sont invisibles.

(327)CJC-Colmena: Doña María se volvió, sonriente. Su sonrisa no **pudo verla** su marido, que seguía leyendo.

(328)CJC-Colmena: Cuando don Roque la reciba, se quedará sin aliento. A don Obdulio no **lo podrá recordar**, pero la carta, a no dudarlo, le encogerá el ánimo.

Après une pause, les exemples précédemment cités de CJC (295) chez qui on trouve 26 cas de montée sur 41 et de CRZ (312 et 313) avec 16 exemples de montée sur 33, montrent que le placement est incontrôlé dans ce contexte chez ces deux écrivains, alors que chez JJA, l'exemple (329) en est également une parfaite illustration puisqu'on trouve dans la même phrase les deux positions avec l'auxiliaire conjugué au même temps et à la même personne, avec le même clitique et à chaque fois, après une virgule.

(329)JJA-Nadie : Y te sientes bien, extrañamente bien, incluso feliz, pese a que conoces las consecuencias del paso que acabas de dar, **te acabas de convertir** en un transgresor, **acabas de salirte** del sistema (...)

5.2.5. Conclusions

Finalement, il semblerait bien que la montée du clitique et le placement à droite soient des variantes invisibles en espagnol. Mais ceci n'est pas forcément vrai pour tous les locuteurs : APR est un parfait exemple de locuteur qui contrôle ou du moins veut contrôler le placement des pronoms. Et ceci n'est pas non plus forcément vrai pour tous les contextes car finalement, on ne trouve pas tant de variantes invisibles que cela. Le critère le plus décisif dans le placement des clitiques semble être le CV lui-même comme je l'ai déjà dit à plusieurs reprises. Par conséquent, les variantes les plus « facilement » invisibles concernent probablement plus souvent les CV les plus fréquents (à l'infinitif, parce que, comme on le verra plus tard, il pourrait y avoir une sorte de contrôle « intériorisé » du placement lorsque le CV est au gérondif contrairement au contrôle « forcé » exercé par APR dans la plupart des contextes).

Dans tous les autres contextes, un peu plus particuliers, contextes que nous analyserons dans le prochain paragraphe, les variantes pourront donc être visibles par au moins deux locuteurs ce qui pourrait être étendu à davantage de locuteurs.

5.3. Des règles partagées par au moins deux idiolectes ?

5.3.1. « Règles » empêchant la montée du clitique

Nous avons déjà eu un aperçu de ce type de « règles » qui empêchent la montée du pronom dans l'idiolecte d'APR. Certaines de ces règles étaient exclusives à cet idiolecte et donc, sont difficilement transposables à un nombre n d'idiolectes hispanophones. Mais, en observant les trois autres idiolectes, on s'aperçoit que plusieurs contextes empêchent la montée du clitique dans au moins deux des écrivains étudiés.

5.3.1.1. Le cas de quelques complexes verbaux conjoints

5.3.1.1.1. *Haber que + infinitif*

Logiquement, la montée doit être possible avec tous les complexes verbaux conjoints puisque ceux-ci forment une unité verbale indissociable et donc, le clitique a la possibilité de se placer soit avant le complexe soit après. Il existe néanmoins une exception à cette possibilité : les complexes verbaux impersonnels comme *haber que + infinitif* par exemple, construction avec laquelle la montée est impossible.

D'ailleurs, dans notre corpus, nous ne trouvons aucun exemple de clitique placé à gauche de ce complexe verbal. On trouve systématiquement le pronom à droite et ce à 19 reprises chez CJC et APR, 7 fois chez CRZ et 11 chez JJA. Pour ce complexe verbal, il semble donc y avoir une règle très claire et partagée qui plus est par tous les locuteurs. Cependant, lorsqu'on effectue une recherche dans le CDE de Davies, on trouve, dans le corpus oral trois exemples avec montée :

(330)España Oral:CCON004C-CDE: Aquí - aquí hay un pequeño - un pequeño hueco Bueno sí - pero claro lo que es aquí, ya, ya o - si son tres hermanas, aquí se puede poner - aquí se podía - claro **la habría que hacer** la entrada de ahí.

(331) España Oral: CEDU022A-CDE: Esto - ¿ El cartón? Cartón, y se pone una cinta y suena un instrumento y entonces tienes que adivinar cuál es el as/, el instrumento. Y luego poner el - Y luego, **le hay que decir** y entonces quien lo - lo haya dicho bien pues - pues ha ganado un punto y tiene que poner una ficha del color que haya cogido la ficha.

(332) Entrevista (PAN)-CDE: Esa es una decisión que también **se habrá que tomar**, cuando termine este periodo.

Ces trois exemples sont probablement visibles par la majeure partie des locuteurs de l'espagnol tant la montée dans ce contexte est marquée. L'exemple (332) est d'autant plus difficile à expliquer que le locuteur ajoute un pronom impersonnel *se* dans un complexe verbal impersonnel : donc, même si on le plaçait à droite, la phrase pourrait être « visible » pour l'allocutaire.

La montée du clitique doit donc être considérée comme agrammaticale avec ce complexe verbal par la très grande majorité des hispanophones. Pourtant, comme le montrent les exemples du *CDE*, on peut la trouver sans que cela ne choque réellement les lecteurs ou allocutaires du message.

Par exemple, dans sa chanson de La Mano Negra intitulée *Peligro*, Manu Chao chante « El gringo manda / **lo hay que echar** ». Alors, certes, la montée du clitique permet la rime avec « casualidad » et « fatalidad » dans sa chanson, mais cela reste un énoncé considéré comme agrammatical, souvent marqué comme appartenant à une variété basse de l'espagnol.

Si le fait de rencontrer ce type d'énoncé est somme toute assez logique chez Manu Chao, cela l'est beaucoup moins chez un universitaire espagnol, Carlos Petit de l'Université de Huelva qui, dans son travail intitulé « Crimen y castigo en el reino visigodo de Toledo » publié dans *La peine : Europe avant le XVIIIème siècle*²⁷ écrit à la page 55 :

²⁷ Ce texte est disponible en ligne sur Google Livres à l'adresse suivante :
http://books.google.fr/books?id=9wsbWJEmZzoC&pg=PA56&lpg=PA56&dq=%22lo+hay+que%22&source=bl&ots=3YFaWRykd&sig=C1V BLe-OFLASpmWvXEpg_8_39w&hl=fr&ei=q-p4Trz3DsbLswbZ1PiUCw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=4&ved=0CDQQ6AEwAw#v=onepage&q=%22lo%20hay%20que%22&f=false

(333) Carlos Petit: Para aquellos -13 casos de 23 penas (otr)- y también para los ingenui (14 de 23), en su caso menores (5 de 9), lo más frecuente es la reducción a esclavitud, **lo hay que entender**, tratándose de servus delincuente, como entrega del esclavo a su víctima.

Même si dans les autres documents de cet auteur disponibles sur internet nous n'avons pu trouver que des exemples avec *haber que + infinitif* suivi du clitique à droite²⁸, l'exemple (333) illustre la possibilité, rare, qu'à le clitique de monter dans ce type de complexe verbal. En effet, cet exemple est très révélateur car il est difficile d'imaginer qu'à l'écrit, un universitaire puisse utiliser une variante qui n'existe pas dans son idiolecte. Selon moi, cet unique exemple ne peut pas vraiment être un *hapax* dans son idiolecte, il doit être le reflet d'une forme possible dans sa grammaire individuelle qui peut lui échapper sans qu'il s'en aperçoive.

5.3.1.1.2. *Deber (de) + infinitif*

Alors qu'avec ce complexe verbal il n'existe aucune raison pour que la montée du pronom soit contrôlée ou inattestable, on trouve dans notre corpus deux idiolectes qui, dans ce contexte, préfèrent clairement placer le clitique à droite : il s'agit, d'un côté, comme on peut s'y attendre, d'APR (aucun cas de montée sur 18 occurrences de ce CV) et d'un autre côté de JJA avec simplement deux cas de montée (exemples 334 et 335a) sur 26 occurrences (soit 7,6% de montée²⁹). Les exemples avec le pronom à droite comme le (335b) se trouvent donc très majoritairement dans son idiolecte.

²⁸ Les autres exemples dans les documents disponibles sur internet présentent tous le clitiques à droite :

« hay que entenderlo » dans « Ignorancias y otras historias, o sea, responsabilidades limitadas », en *Anuario de Historia del Derecho*, 60 (1990), 497-507, à la page 504.

« todo hay que hacerlo » dans « Qualcosa che somiglia all'ammirazione. Ecos de la Civilística italiana en España », en *Anuario de Derecho Civil* 57 (2004), 1429-1478 à la page 1463.

« los delitos hay que investigarlos » dans « La célebre causa del crimen de Fuencarral. Proceso penal y opinión pública bajo la Restauración », en *Anuario de Historia del Derecho Español*, 75 (2005), 369-411 à la page 372.

²⁹ Ce pourcentage est bien plus bas si on augmente la taille du corpus de cet idiolecte. En effet, si on fait une recherche du placement du pronom dans ce complexe verbal dans les deux romans inclus dans le corpus de cet idiolecte pour l'analyse faite avec TextSTAT dans la deuxième partie, on ne trouve que ces deux exemples de montée pour 52 cas qui présentent le clitique à droite : la montée ne représente donc plus que 3,7% des cas avec ce complexe verbal.

(334)JJA-Nadie : Además, no **se debe descartar** nunca ninguna posibilidad, y pudiera haber ocurrido que Loperena fuera tonto del culo y no hubiera modificado la combinación.

(335a)JJA-Nadie : Después **me debí de quedar** dormido porque ya no recuerdo nada más.

(335b)JJA-Nadie : Sin embargo, el sentido de la justicia no **debe impedirnos** ser caritativos.

Il est extrêmement difficile de savoir s'il s'agit de règles personnelles (ce qu'on pourrait nommer « contrôle intériorisé ») ou d'une volonté de placer le pronom à droite (« contrôle forcé ») dans ce contexte. Mais il est néanmoins très intéressant de constater qu'avec un complexe verbal qui est censé favoriser la montée du fait du degré de grammaticalisation relativement important de son auxiliaire, ces deux locuteurs placent systématiquement (ou presque) le pronom à droite, comme si pour eux, la position à gauche dans ce complexe était impossible ou même marquée.

5.3.1.1.3. *Empezar a + infinitif et llegar a + infinitif*

Empezar a + infinitif non plus n'est pas censé interdire la montée du clitique et pourtant, sur les quatre idiolectes du corpus, trois (APR, JJA et CRZ) placent systématiquement le pronom à droite (28, 21 et 10 fois respectivement) alors que CJC le place à gauche quatre fois sur seize. Ce complexe verbal semble donc défavoriser la montée chez les quatre idiolectes et chez les trois premiers, celle-ci est même, apparemment, impossible. Tout comme avec *deber + infinitif*, il n'existe aucune justification linguistique à cette tendance personnelle qui semble même avoir le statut de règle stricte dans les trois idiolectes concernés.

En ce qui concerne *llegar a + infinitif*, cela n'est pas aussi clair. Dans l'idiolecte de JJA, la montée semble ne pas pouvoir être attestable mais il y a trop peu d'exemples pour l'affirmer clairement (trois occurrences seulement). Chez CRZ on ne trouve qu'un exemple de montée sur 11 (exemples 336), chez APR on en trouve 2 sur 16, dont un cas, l'exemple (337) est difficilement interprétable et me semble, en tant qu'observateur extérieur, assez marqué. Enfin, il n'y a que trois occurrences de

l'expression chez CJC avec un cas de montée mais les exemples (339) et (340) nous invitent à penser que ce sont deux variantes incontrôlées chez cet écrivain.

(336a)CRZ-Sombra: —No tengo la menor idea. La persona que me contó todo esto no **le llegó a ver**

(336b)CRZ-Sombra: La verdad es que nunca **llegué a conocerle** a fondo.

(337)APR-Alatriste: También hay aquí una carta de recomendación del viejo conde de Guadalmedina, y un beneficio de Don Ambrosio de Spinola en persona, firmado de su puño y letra, pidiendo para vos ocho escudos de ventaja por vuestro buen servicio ante el enemigo...¿**Se os llegó a conceder?**

(338a)APR-Alatriste: permanezco horas mirándola en silencio, consciente de que nunca **la llegué a conocer** del todo.

(338b)APR-Club Dumas: Pero Corso no había estado desvalido en su vida. Tampoco tenía madre. Y cuando uno **llegaba a conocerlo** un poco, terminaba preguntándose si la había tenido alguna vez.

(339)CJC-Colmena: Victorita no pedía tanto. Victorita no pedía más que comer y seguir queriendo a su novio, si **llegaba a curarse** alguna vez.

(340)CJC-Colmena: Si el trayecto es largo, la gente **se llega a encariñar**.

Le contexte de l'exemple (336a) doit nous faire penser que la montée est possible dans son idiolecte. Si l'on tient compte du comportement général de cet écrivain en ce qui concerne ce phénomène on pourrait même penser qu'il s'agit d'une variante invisible et incontrôlée, mais il faudrait pour cela trouver davantage d'occurrences et donc, élargir le corpus de cet idiolecte.

En ce qui concerne l'exemple (337), si se est un impersonnel il faut s'interroger sur la nécessité, l'obligation de placer le clitique dépendant de V2 auprès de se. Logiquement, rien n'oblige le clitique *os* à venir d'accoler au *se* impersonnel : on peut même penser qu'il manque un clitique *lo* reprenant tout l'antécédent ce qui aurait rendu impossible, à mon sens, la montée (*¿*Se os lo llegó a conceder?*). Il pourrait donc tout simplement s'agir d'un cas d'attraction du clitique comme ceux que j'ai décrit dans le §5.2.3.2.2.

5.3.1.1.4. Conclusion

Même si ces expressions sont assez grammaticalisées, l'auxiliaire peut conserver assez bien sa signification alors qu'avec les CV au gérondif ce n'est plus le cas ni avec *ir a + infinitif*. Avec *deber + infinitif* l'idée de *devoir*, d'obligation est assez claire lorsque le complexe verbal est déontique. Avec *empezar a + infinitif*, l'auxiliaire aussi conserve son sens d'origine. Ainsi, on peut continuer de penser que la cohésion du CV joue un rôle important : dans un CV, plus un auxiliaire conserve son sens premier, plus la possibilité pour qu'un locuteur place le pronom systématiquement à droite est grande. Dans ce sens, on peut dire que Bermúdez avait partiellement raison. Il est vrai que le caractère déontique de *deber* peut faire que chez certains locuteurs la concordance entre le sens du premier du verbe et la signification de l'expression conduise à ne pas le considérer comme une périphrase verbale et par conséquent à placer le pronom à droite. Mais on remarque bien que pour ces locuteurs, peu importe en fait que *deber* ait une valeur déontique ou épistémique : le placement à droite est systématique. On ne peut pas conclure comme Bermúdez que le placement du clitique dépend du sens et de l'interprétation du complexe verbal. Par contre, il semblerait que ce soit dans ces complexes verbaux où l'auxiliaire peut conserver son sens premier et qu'il y ait le plus de chances pour que la montée soit limitée voire même parfois inattestable dans certains idiolectes.

5.3.1.2. Les complexes verbaux disjoints

5.3.1.2.1. *Querer + infinitif*

L'importance de la cohésion des CV est si forte pour le placement du clitique dans ces quatre idiolectes que c'est tout logiquement que la plupart des CV disjoints empêchent la montée chez au moins deux des écrivains du corpus. *Querer + infinitif* qui a souvent été considéré comme une périphrase verbale n'échappe pas à cette « règle » puisque le verbe *querer* conserve son sens premier. Par conséquent, pour les auteurs qui avaient tendance à ne pas produire de montées de clitiques avec des CV

comme *empezar a + infinitif* ou *llegar a + infinitif* on peut prévoir qu'ils limiteront également les cas de montée avec *querer*.

D'ailleurs, les quatre auteurs ont comme variante majoritaire le placement à droite, la montée ne représentant jamais plus d'un cas sur cinq (19,7% pour CJC et 18,2% pour CRZ) et étant même exceptionnelle chez APR (6,3%, voir le §5.2.3.2.1.) et JJA (6,8%).

Chez CJC, la montée se produit à 12 reprises sur 61 occurrences et il semblerait qu'il réserve, avec ce CV, un contexte bien particulier à la position à gauche du pronom puisqu'à trois reprises il écrit :

(341)CJC-Colmena: —¿**Te quieres callar?**

Jamais dans ce contexte il n'écrit « ¿Quieres callarte? » qui serait tout aussi acceptable. En fait, il semblerait bien qu'à chaque fois que CJC fait donner un ordre à un de ses personnages avec cette expression euphémistique *querer + infinitif* à la forme interrogative, le clitique se place à gauche comme dans (342) :

(342)CJC-Colmena: —¿Y a nosotros, qué se nos da que los demás anden malos? ¿**Me quieres decir?**

Les exemples (341) et (342) sont donc les équivalents, les euphémismes des impératifs « ¡Cállate! » et « ¡Dime! », alors que dans les exemples (343), (344) et (345) avec pronom à droite, ces questions sont de réelles questions :

(343)CJC-Colmena: —¿No **quieres verme?**

(344)CJC-Colmena: —¡Pues ya ve! Oiga, ¿está la Marujita? —No, hijo. Esta noche no ha venido, ya me extraña. A lo mejor viene todavía. ¿**Quieres esperarla?**

(345)CJC-Colmena: —¿**Quieres lavarte** las manos?
—No, no quiero, el corazón también me huele a cebolla.

Dans les autres contextes, il semble que CJC peut utiliser n'importe quelle variante mais qu'il préfère largement la position à droite sans que cela ne soit systématique comme le montrent les exemples (346) et (347a), l'exemple (347b) étant bien plus fréquent.

(346)CJC-Colmena: Váyase por ahí. Aquí no **lo queremos ver** más.

(347a)CJC-Colmena: —Pues porque me da la gana y porque lo quiero más que a nada en el mundo; a todo el que **lo quiera saber** se lo digo, a mi novio el primero.

(347b)CJC-Colmena: —Bien hecho. ¡Para que aprenda! ¡Así otra vez no **querrá robarle** el dinero a las gentes honradas!

La montée est exceptionnelle chez JJA qui ne produit que trois énoncés avec *querer + infinitif*, et à la différence de CJC, il ne semble pas réserver cette position à un contexte particulier même si dans les trois exemples (348 à 350) l'élément précédent est *que*. En effet, on trouve aussi quatre autres cas avec *que* où le pronom se place après V2 (voir les exemples 351 et 352). Il est assez clair que pour lui, la règle consiste à placer systématiquement le pronom à droite, mais parfois, cette règle n'est pas respectée. Toutefois, on peut penser que JJA a intériorisé une règle consistant à placer le clitique à droite dans ce complexe verbal (et, nous le verrons, dans tous les CV disjoints). Ce « contrôle intériorisé » et non forcé comme chez APR, cette « maîtrise » d'une règle assez facilement explicitable, peut néanmoins parfois comporter des exceptions, comme dans le cas de *querer*.

(348)JJA-Nadie : Tu tío, ese hombre al que ves ahí dentro —dijo mostrándome de nuevo su cerúlea cara dentro del ataúd—, fue uno de esos antipatriotas que se sublevó contra el nuevo orden que **se quería imponer** en España.

(349)JJA-Nadie : Hoy me he enterado de que el padre Arizmendi es vasco. ¿Entiendes lo que **te quiero decir**?

(350)JJA-Nadie : —Bueno, Julián —dijo campechanamente Pepe—, ¿dónde está la mercancía que **me quieres enseñar**?

(351)JJA-Nadie : Lamento no ser capaz de expresar con palabras más atinadas lo que **quiero indicarte** pero debes hacer un esfuerzo por desterrar esa idea de tu cabeza.

(352)JJA-Nadie : Una de ellas, que repetía muy a menudo, versaba sobre un enfrentamiento que tuvieron en Paraguay contra un grupo de indios armados hasta los dientes, que **querían asesinarles** para robarles el chocolate.

Enfin, CRZ, tout comme JJA, ne réserve aucun contexte à la montée du clitique. Il produit en effet 10 phrases avec le pronom à gauche contre 46 à droite, ce qui révèle donc une préférence très nette pour la deuxième variante, mais celle-ci n'est pas « contrôlée ». En effet, après la conjonction *que*, avec le même pronom, avec le verbe conjugué à la même personne et au même temps et avec le même verbe à l'infinitif, autrement dit, dans le même contexte, CRZ utilise les deux variantes indifféremment.

(353)CRZ-Sombra: —Ande, pase usted. Ésta es la librería de mi padre, al que **quiero presentarle**.

(354)CRZ-Sombra: —Fortunato, su hijo se viene conmigo, que **le quiero presentar** a mi Jorge.

5.3.1.2.2. Les verbes de mouvement, de déplacement

Avec ce type de complexes verbaux, on observe dans les idiolectes de notre corpus trois comportements différents. Tout d'abord, on accepte la montée uniquement avec *ir a + infinitif* lorsqu'il s'agit d'un complexe verbal conjoint exprimant le futur. On ne fait donc pas d'analogie et on distingue bien cette construction de celle qui exprime le déplacement (complexe verbal disjoint). On place donc le clitique selon le degré de grammaticalisation du CV : principalement à gauche (mais avec des variantes invisibles et incontrôlées) avec le CV conjoint et à droite (systématiquement) avec le disjoint. C'est le cas de JJA et APR qui ne produisent aucun cas de montée avec *ir a + infinitif* disjoint (exemples 355 et 356), ni avec *venir a + infinitif* disjoint (357 et 358), ni non plus, évidemment, avec *salir a + infinitif* (mais pour ce CV nous ne trouvons qu'un seul exemple chez JJA : 359). Notons par ailleurs, que ce sont les deux auteurs qui utilisent

le moins la montée du clitique avec *ir a + infinitif* conjoint avec 28 cas de montée sur 54 (soit 51,8% de montée) pour JJA et seulement 13 sur 58 (22,4% de montée).

(355)JJA-Nadie : **Fui a ducharme** y después de vestirme me acerqué hasta la cocina (...)

(356)APR-Alatriste: Se lo había dicho en voz baja un preocupado Martín Saldaña, cuando **fue a despertarlo** a la cárcel de Corte para conducirlo temprano al Alcázar

(357)JJA-Nadie : –Suéltame, bruto, te estaba esperando. Hace tres días apareció Verónica por aquí y nos comentó que seguramente un sacerdote, antiguo policía, **vendría a preguntarnos** por ella.

(358)APR-Alatriste: –¿**Venís a matarme** tal cual –inquirió– o esperáis que antes os derrote pormenores de vuestros últimos negocios?

(359)JJA-Nadie : Te secas rápidamente y **sales a recibirla** con la toalla anudada al torso como única vestimenta (...)

Ce système, qui semble être partagé par les deux écrivains (il faudrait davantage d'exemples dans les deux idiolectes), est très cohérent et relativement facile à expliciter.

La deuxième possibilité consiste à accepter la montée uniquement avec *ir a + infinitif* qu'il soit conjoint ou disjoint, mais pas avec les autres CV avec un verbe exprimant un déplacement (*venir a + infinitif*, *salir a + infinitif*) : c'est le cas de CRZ. Donc, pour cet auteur la grammaticalisation de la construction jouerait tout de même un rôle dans le placement du clitique mais ce qui importe le plus c'est le complexe verbal utilisé. La montée, qui est bien plus fréquente avec le CV conjoint que chez les deux autres écrivains (66 cas sur 91 soit 72,5% de montée) semble jouer sur le fait que la montée est possible lorsque cette construction est disjointe même si on ne trouve que très peu d'exemples (seulement deux : 360 et 361) et que le cas de montée doit pourrait être interprété différemment, comme un CV conjoint. Avec *venir a + infinitif* (exemple 362), CRZ produit dix phrases avec le pronom systématiquement à droite et

on ne trouve aucun exemple avec *salir a + infinitif*, mais l'impossibilité³⁰ de faire monter le clitique avec ce CV serait tout à fait logique dans ce système très clair et cohérent.

(360)CRZ-Sombra: —Entonces, si te parece hoy dejamos a Fermín al mando y nosotros ***nos vamos a divertir*** un rato, que ya toca.

(361)CRZ-Sombra: —Ahora mismo ***vamos a verle***.

(362)CRZ-Sombra: —Soy yo más bien quien ***venía a hacerle*** a usted un servicio.

Il est vrai que l'exemple (360) pourrait tout à fait être interprété comme un cas de montée du clitique avec le CV conjoint : l'interprétation de la construction comme un CV disjoint est donc purement personnelle et subjective. Mais, en augmentant la taille des données à analyser pour cet idiolecte, nous pourrions vérifier ou mettre de côté cette hypothèse. En tout cas, si CRZ ne présentait aucun cas de montée avec *ir a + infinitif* disjoint, cela signifierait juste qu'il suit le même système que JJA et APR.

Enfin, il existe une troisième possibilité qui consiste à accepter la montée avec tous les CV avec V1 exprimant un déplacement que ceux-ci soient conjoints ou disjoints. C'est le cas de CJC. Dans son cas, on ne place pas le clitique en fonction du degré de grammaticalisation de la construction mais en fonction de sa signification. Si la montée est possible avec *ir a + infinitif* conjoint (67 cas de montée sur 80 soit 83,75%), par analogie elle sera possible avec *ir a + infinitif* disjoint (5/21 soit 23,8%) comme dans l'exemple (363a), l'exemple (363b) étant un cas plus fréquent dans son idiolecte. Enfin, cet usage va s'étendre aux autres constructions du même type : *venir a + infinitif* (exemple 364a), *salir a + infinitif* (exemple 365) avec lesquelles la montée sera possible 4 fois sur 10 avec *venir* et, plus étonnant, 5 fois sur 5 avec *salir* :

³⁰ Il faut préciser ici qu'il existe toujours la possibilité logique de trouver un exemple avec montée du clitique dans ces contextes : cependant, le comportement général de l'idiolecte analysé donne l'impression que cette position pourrait être inattestable.

(363a)CJC-Colmena: El padre de Navarrete, que era amigo del general don Miguel Primo de Rivera, **lo fue a ver**, se plantó de rodillas y le dijo: "Mi general, indulte usted a mi hijo

(363b)CJC-Colmena: —Pues a casa, ¿a dónde voy a ir? **Iré a acostarme**. ¿Usted también se acuesta temprano?

(364a)CJC-Colmena: Doña Visi se duerme llena de sueños felices. **La vino a despertar**, al cabo de las horas, la esquila de un convento de monjas pobres, tocando el alba.

(364b)CJC-Colmena: A las once **viene a buscarla** su hijo, que quedó cojo en la guerra y está de listero en las obras de los Nuevos Ministerios.

(365)CJC-Colmena: **Le sale a abrir** la puerta su mujer.

On remarque donc que pour JJA et APR la montée est impossible lorsque V1 exprime un mouvement (peut-être également pour CRZ) alors que chez CJC, cela semble être la règle dans le complexe verbal *salir a + infinitif* avec 5 cas de montée sur autant d'exemples avec ce complexe comme le montrent les exemples (365) à (369) :

(366)CJC-Colmena: Si **te sale a abrir** esta señorita, fíjate bien en la foto, que es alta y tiene el pelo rubio, tú le dices "Napoleón Bonaparte", apréndetelo bien

(367)CJC-Colmena: —Sí, señor. Oiga, ¿y si **me sale a abrir** la puerta alguien que no sea la señorita?

(368)CJC-Colmena: —¡Ah, es verdad! Si **te sale a abrir** otra persona, pues nada, dices que te has equivocado

(369)CJC-Colmena: Doña Celia **les sale a abrir**.

Ces exemples montrent que ce complexe verbal n'est présent qu'avec le verbe à l'infinitif *abrir* et il semblerait bien que cette expression soit figée, lexicalisée dans l'idiolecte de CJC avec le pronom à gauche. Cette attitude est assez étonnante car si l'on en croit Fernández de Castro (1999 : 335) aucun auteur n'a jamais classé ce complexe verbal comme une périphrase verbale. Pourtant, on remarque bien que dans

certains idiolectes la montée dans ce contexte est tout à fait possible voire même la règle³¹.

5.3.1.2.3. Les autres CV disjoints

Nous allons maintenant nous attarder sur d'autres CV disjoints qui empêchent la montée chez les quatre idiolectes. C'est le cas notamment de *conseguir + infinitif* puisque sur les 4 exemples chez APR, les 12 chez JJA, les 5 chez CRZ et les 3 chez CJC on ne rencontre aucun cas de montée. Les occurrences étant si faibles j'ai décidé d'augmenter la taille du corpus³² mais le résultat est conforme à mes prévisions et à mes attentes puisqu'aucun cas de montée n'est répertorié avec ce CV. Cela signifie-t-il que la montée du clitique avec *conseguir + infinitif* est impossible en espagnol ? Sûrement pas. Elle montre seulement qu'elle est peut-être inattestable dans ces quatre idiolectes écrits.

Une recherche dans le CDE de Davies (sans *se* pour éviter les impersonnels, même si dans notre corpus on a cherché tous les clitiques possibles) révèle qu'il y a très peu de cas de montée avec ce complexe verbal dans l'histoire de la langue espagnole avec 7 cas seulement, un au XVIème, un au XVIIème, un au XIXème et 4 au XXème dont 3 à l'oral où deux des cas sont dans la même phrase :

(370) España Oral: AJUR016A-CDE: Que la ley le ampara; es decir, hay una causa que la ley le ampara para que pueda hacer eso, pero que después que **la consiga echar** o no **la consiga echar**, esa ya es otra (cosa)

³¹ Je voudrais ici ajouter un exemple qui m'a été soumis par Barra Jover en ce qui concerne le CV *haber que + infinitif*. D'après lui, il pourrait exister une expression lexicalisée de ce complexe verbal avec montée du clitique en espagnol : « los hay que tener bien puestos ». Une recherche sur le moteur de recherche Google (au 7/11/2012) donne d'ailleurs plus de 11000 résultats de cette expression exacte ce qui pourrait être un indice que dans certains idiolectes (dont celui de Barra Jover peut-être) cette expression est bien figée avec le clitique à gauche et donc, tout à fait acceptable. À l'inverse, si l'on effectue la même recherche avec le pronom à droite « hay que tenerlos bien puestos » on obtient davantage de résultats (plus de 87000). Cela montre que cette structure avec montée n'est peut-être pas acceptable ni figée pour tous les locuteurs hispanophones.

³² J'ai inclus dans le corpus pour cette recherche uniquement 3 romans de CRZ (*Lucas de septiembre, La sombra del viento, El príncipe de la niebla*), 4 romans de CJC (*La colmena, La familia de pascual duarte, La cruz de san Andrés, Mazurca para dos muertos*), 7 romans d'APR (*Alatriste de 1 à 4, Cabo Trafalgar, El caballero del jubón amarillo, El club Dumas*) et enfin les deux romans de JJA (*Nadie es inocente et Lejos de aquel instante*)

Néanmoins, malgré cette présence anecdotique dans ce vaste corpus, une recherche très précise dans un moteur de recherche (Google) comme « lo conseguí hacer » donne environ 172000 résultats (consulté le 04/12/11) ce qui montre que la montée est tout à fait possible. Il est remarquable que la construction avec position à droite ne donne qu'environ 49300 résultats soit 77,7% de montée. J'ai donc effectué d'autres recherches précises qui confirment l'idée que la montée pourrait être aujourd'hui la variante majoritaire en espagnol avec ce complexe verbal :

lo conseguí ver : 38200 / conseguí verlo : 10500 soit montée = **78.4%**

lo consigo hacer : 548000 / consigo hacerl : 254000 soit montée = soit **68.3%**

Je ne veux pas démontrer que la montée est plus fréquente aujourd'hui en espagnol que la position à droite. Ce ne sont que trois exemples pris au hasard et ils mériteraient d'être étudiés plus attentivement. Cependant, ces résultats montrent que la position à gauche est très fréquente en espagnol aujourd'hui, alors que d'après les exemples de notre corpus elle est impossible. De plus, cette fréquence nous révèle aussi que la montée dans ce contexte est une variante totalement invisible, probablement incontrôlée et acceptable grammaticalement pour beaucoup de locuteurs hispanophones.

Pour en terminer avec les CV disjoints, je voudrais parler ici de la construction *saber + infinitif* qui est censée accepter la montée du clitique selon Castillo Lluch (2002 : 130) ce qui dans notre corpus ne se vérifie pas dans trois des quatre idiolectes. En effet, APR ne produit aucun cas de montée dans ces 7 occurrences du complexe verbal (371), JJA non plus sur les quatre phrases comprenant cette construction (372) et enfin, ce qui pourrait paraître plus surprenant, CJC non plus ne produit aucun cas de montée sur les quatre occurrences du CV (373) :

(371)APR-Club Dumas: —No *sabría decirle*. Creo que alguien se los regaló.

(372)JJA-Nadie : (...) si tiene algún dinerillo ahorrado, no dude en llamarnos. **Sabremos sacarle** chispas.

(373)CJC-Colmena: Cuando toca, como él **sabe hacerlo**, el vals de "La viuda alegre", me siento otra mujer.

Il serait néanmoins logique et tout à fait possible à mon avis de trouver des exemples de montée dans ce complexe verbal chez CJC en augmentant la taille du corpus étant donné son comportement général et le fait que c'est l'auteur qui favorise le plus et surtout dans le plus de contextes la position à gauche du pronom clitique. Puisque cette variante avec montée du clitique semble si fréquente en espagnol³³. CRZ est le seul auteur à utiliser la montée dans ce contexte là, mais de façon exceptionnelle (une fois sur dix) :

(373)CRZ-Sombra: Si me mintió, no **le sabría decir**.

(374)CRZ-Sombra: No pude ni llevarle unas flores, porque nadie **supo decirme** dónde había sido enterrado.

Tous ces exemples de complexes verbaux disjoints nous permettent de conclure qu'il semble très clair que les écrivains de notre corpus ont clairement conscience de la différence entre une construction conjointe (une périphrase verbale) et une construction disjointe. Cela se répercute très clairement dans le placement du pronom clitique dans leur idiolecte montrant ainsi que celui-ci dépend en partie de la cohésion du complexe verbal : plus un CV possède une forte cohésion, plus la montée sera favorisée voire même la règle. Au contraire, si un CV n'a pas de réelle cohésion, le clitique ne montera pas (ou très peu). Dans nos exemples, la cohésion d'un CV semble être marquée par le fait que ce sont les deux éléments composant le complexe verbal qui portent le sens de l'expression et non pas principalement le premier verbe. Ainsi, dans les CV au gérondif où V2 porte davantage en lui cette notion d'aspect que l'infinitif, le clitique se placera plus facilement à gauche.

³³ On l'entend facilement et régulièrement à l'oral en espagnol péninsulaire, d'après mon expérience personnelle, et ce, de la bouche d'étudiants ou de professeurs de linguistique ce qui laisse présager de la vigueur de cette variante dans la langue courante.

Il faut malgré tout signaler que l'on rencontre plusieurs exceptions à cela. Comme par exemple chez CJC où la montée semble systématique avec un verbe comme *salir* qui pourtant conserve pleinement son sens lexical ce qui devrait réduire considérablement la cohésion du complexe verbal. On a aussi pu constater que d'autres facteurs, comme la présence d'un clitique dépendant de V1 et attirant le clitique dépendant de V2 chez APR par exemple, pouvaient également influencer sur le placement du pronom.

5.3.1.3. Les contextes particuliers

Enfin, parmi les contextes qui défavorisent la montée voire qui l'empêchent, on trouve ces contextes « particuliers » dont j'ai déjà parlé dans le §2.3.4. et qui provoquent chez certains locuteurs une sensation d'agrammaticalité. Il est donc prévisible que dans notre corpus, dans ces contextes-là, les deux variantes soient visibles et contrôlées.

5.3.1.3.1. L'interposition

J'ai expliqué dans les §2.3.4.3. et 3.4.4.2. l'importance de ce facteur dans le placement du clitique puisque l'interposition d'un ou de plusieurs mots entre les deux composants d'un complexe verbal peut rompre l'unité de cette construction et, par conséquent, empêcher la montée du clitique.

Si on observe les statistiques globales de montée avec interposition dans notre corpus, on s'aperçoit que celle-ci semble inattestable chez APR (sur 46 occurrences) et chez JJA (sur 17 occurrences) et ce, peu importe l'élément intercalé. Par exemple, lorsque l'interposition concerne le sujet du verbe, grammaticalement la montée est tout à fait possible puisque le sujet intercalé ne rompt pas l'unité du CV. Or, dans ce contexte, APR et JJA placent le pronom systématiquement à droite (375 et 376) alors que pour CJC (2 cas de montée sur 7) et CRZ (5 sur 9) la montée est possible (exemples 377a et 378a) mais pas systématique. Chez CJC d'ailleurs, dans les questions avec le CV *querer + infinitif*, le pronom a même plutôt tendance à se placer à droite (377b).

(375)APR-Alatriste: Así que **pueden vuestras mercedes imaginarse** el cuadro.

(376)JJA-Nadie : Y también, **debe usted saberlo**, que ha desaparecido una importante cantidad de dinero que estaba bajo su custodia.³⁴

(377a)CJC-Colmena: —**Lo va usted a ver** por sus propios ojos cómo no son cosas mías, cómo es una gran verdad.

(377b)CJC-Colmena: —¿**Quiere usted culparme** a mí de que haya contribuciones?

(378a)CRZ-Sombra: Y si **se está usted preguntando** acerca de mi capacidad para gozar de una dama, piense que me contento con pellizcarle el trasero

(378b)CRZ-Sombra: —Ay, yo no puedo hacer eso. **Tiene usted que hablarlo** con el señor, Molins, que es el que lo lleva.

Quand l'élément intercalé est un adverbe ou une locution adverbiale, la montée peut parfois être possible chez CJC comme dans l'exemple (379a) mais quand l'adverbe peut être interprété comme le complément de V1 alors la montée semble impossible même avec des CV à forte cohésion comme *estar + gérondif* et *ir a + infinitif* (exemples 380 et 381). Avec ce dernier complexe, si on peut interpréter l'élément intercalé comme un complément de V1 cela oblige le lecteur ou l'allocutaire à interpréter le complexe verbal comme disjoint et exprimant le déplacement. Chez CRZ, on constate le même comportement, un adverbe comme *ya* intercalé n'empêche pas la montée (exemple 382). Avec des CV conjoints favorisant la montée (*estar* et *ir + gérondif*) si l'élément intercalé est interprétable comme le complément de V1 la montée semble inattestable (383 et 384) alors que si celui-ci ne peut pas être interprété comme son complément elle est possible (385) mais pas obligatoire (386). Enfin, le fait d'intercaler un élément interprétable comme complément d'un verbe de mouvement empêche la montée comme chez CJC (387).

³⁴ Il est possible que dans le cas de JJA, le fait que la montée soit impossible quand l'élément intercalé est le sujet provienne d'autres facteurs qui empêchent ou limitent la montée dans son idiolecte comme l'utilisation du CV *deber + infinitif* ou d'autres CV disjoints.

(379a)CJC-Colmena: Ahora busca algo que rime bien con río y que no sea tío, ni tronío; albedrío, **le anda ya rondando**.

(379b)CJC-Colmena: La pobre Amparo ni tiene hijos ni **podrá ya tenerlos**, anda siempre mal de salud, siempre a vueltas con sus arrechuchos y sus goteras

(380)CJC-Colmena: Tiene las facciones tristes y delicadas; probablemente lo que necesita es cariño, y que la mimen mucho, que **estén todo el día contemplándola**.

(381)CJC-Colmena: La mujer **fue a la cocina, a prepararle** una taza de agua a su marido.

(382)CRZ-Sombra: —Te tomo la palabra, y **me voy ya pitando** que me esperan treinta y dos mentes en blanco.

(383)CRZ-Sombra: ¿Se cree que **voy por el mundo diciéndole** a las mujeres que tengo ganas de dejarlas preñadas?

(384)CRZ-Sombra: pero tuve la seguridad de que aquel libro **había estado allí esperándome** durante años, probablemente desde antes de que yo naciese.

(385)CRZ-Sombra: Según Neuval, esta mujer **lo había estado más o menos manteniendo** durante años.

(386)CRZ-Sombra: Don Ricardo Aldaya **estaba ya preparándole** un puesto en su empresa para iniciarle en el negocio.

(387)CRZ-Sombra: —¿Entonces por qué **has venido hasta aquí a esperarme**?

Ce qu'on peut constater avec ces exemples c'est qu'il existe une certaine cohérence entre les différents idiolectes. D'un côté, certains idiolectes « refusent » la montée lorsque des mots sont intercalés dans le CV et de l'autre côté, d'autres idiolectes la refusent quand l'élément interposé est complément de V1 mais ils peuvent l'accepter quand les mots intercalés ne sont pas interprétables comme tel : c'est donc dans ce dernier contexte qu'il y a possibilité de variation, dans les autres, la montée est tout simplement « interdite » dans leur idiolecte. L'analyse de la

grammaire individuelle de chaque écrivain nous permet donc de trouver un certain ordre dans ce contexte.

En tout cas, aucun des idiolectes (on ne répertorie aucun exemple chez CRZ) ne produit de montée du clitique lorsque l'élément interposé est *no*. L'interposition de *no* entraîne une rupture évidente du complexe verbal puisque ce qui suit ce *no* est forcément interprété comme une proposition subordonnée au verbe V1 fonctionnant comme le noyau de la proposition principale comme le montrent les exemples suivants :

(388)CJC-Colmena: Lo mismo, también, **hubiera podido no haberse** escrito por quien la escribió

(389)APR-Alatriste: nada lo parecía más que delatar a quienes no lo eran; o a quienes uno sospechaba, por viejos rencores, celos, envidias o querellas, que bien **pudieran no serlo**.

(390)JJA-Nadie :¿Cómo **podía no acordarse** de aquella mujer de voz alegre y cantarina a la que acompañaba un perfume penetrante (...)

Il me semble que la montée dans ce contexte doit probablement être très visible et marquée par une grande partie des locuteurs de l'espagnol et de fait, elle doit être très rare même dans la langue courante ; mais cette remarque n'est qu'une impression subjective qui mériterait d'être approfondie par une étude plus minutieuse d'autres idiolectes, de préférence oraux.

5.3.1.3.2. La coordination de V2

Dans le §2.3.4.2. on a discuté longuement de ce type de constructions et j'ai proposé que certaines montées devaient être impossibles grammaticalement, notamment celle d'un pronom dépendant du deuxième V2 (sauf si les deux V2 coordonnés présentent le même clitique). Il semble que ce qui a été dit dans la deuxième partie soit confirmé dans notre corpus puisqu'on ne trouve aucun exemple de clitique du deuxième V2 montant dans ce contexte.

(391)CJC-Colmena: El segundo, se dejó coger del brazo para cruzar las calles; **estuvieron bailando y tomándose** una media combinación en Casablanca.

(392)APR-Alatriste: **Iba a hacer** una nueva inclinación de cabeza **y retirarse**, cuando el joven pronunció unas palabras en su lengua que hicieron volver la cabeza al otro inglés.

(393)JJA-Nadie : **–Voy a entrar** en su habitación **y registrarla**, aprovechando que a estas horas estará completamente dormido.

(394)CRZ-Sombra: Me incliné para arroparle con aquella manta (...) como si creyera que con aquel beso **podría engañar** al tiempo **y convencerle** de que pasara de largo

Notons que par ailleurs, JJA est le seul idiolecte des quatre à ne jamais produire de montée de clitique lorsque deux V2 sont coordonnés et ce, peu importe le contexte.

Lorsque les deux V2 coordonnés ont le même clitique, on a vu que la montée des deux clitiques à gauche de V1 doit être possible. Cependant, notre corpus ne permet de vérifier cette hypothèse puisque chez CJC (395) et JJA (396) les clitiques restent accolés à leurs infinitifs respectifs, alors que chez APR (exemple 397a) et CRZ (398a), le premier peut monter mais le deuxième reste forcément accolé à son infinitif. Les exemples (397b) et (398b) révèlent que cette possibilité alterne avec le placement à droite du premier clitique.

(395)CJC-Colmena: . Lo que voy a decirle es como un negocio, que **puede tomarse o dejarse**, aquí no hay compromiso ninguno.

(396)JJA-Nadie : O quizá por eso, porque convenía mantener abiertas las brechas entre pueblos y lenguas, para que nunca **pudieran entenderse y hermanarse**.

(397a)APR-Alatriste: Pero el enmascarado alargó la mano y **las fue contando** una a una, **colocándolas** en dos pequeños montones junto al tintero.

(397b)APR-Club Dumas: Por supuesto los añadidos **se pueden manchar, lavarse** con agua de té para oscurecerlos...

(398a)CRZ-Sombra: juraba que **se iba a matar** con el veneno para las ratas **o a beberse** una botella de lejía.

(398b)CRZ-Sombra: Y mire usted que **dejó de dirigirme** la palabra y **de saludarme** por la calle, como si fuese invisible.

Ces exemples nous permettent de penser que pour les trois écrivains qui permettent la montée, lorsque deux infinitifs (ou gérondifs) sont coordonnés, un clitique peut monter ; mais celui-ci dépendra forcément du premier V2 et, en plus, pour aucun des trois, il n'est interprétable comme dépendant des deux verbes coordonnés contrairement à ce que pouvaient penser les grammairiens classiques du français.

Ceci étant dit, il serait logique que CRZ et APR produisent des cas de montée lorsque les clitics dépendant des deux verbes coordonnés sont différents. Pourtant, on ne trouve aucun exemple de montée chez APR dans ce contexte³⁵ (401). Mais, comme nous pouvions le prévoir, CRZ permet la montée du premier clitique à deux reprises (sur trois phrases). Notons néanmoins que l'exemple (404) avec le pronom à droite présente un CV disjoint défavorisant très probablement la montée du clitique dans son idiolecte.

(401)APR-Alatriste: –¿Acaso os revelaron entonces su identidad? –No, aunque **pudieron hacerlo y** tal vez **salvarse**.

(402)CRZ-Sombra: No **le quise decir** a mi padre ni a los curas quién me había zurrado de aquel modo, **ni explicarles** que el padre de mi adversario contemplaba la paliza

(403)CRZ-Sombra: ¿Se cree de verdad que **le voy a llevar** de putas **y devolvérselo** forrado de gonorréa a su señor padre, que es el hombre más santo que he conocido?

³⁵ Il faut toutefois signaler qu'il n'y a que trois phrases dans ce contexte précis. De plus, deux d'entre elles se produisent avec des CV disjoints empêchant la montée comme *estar dispuesto a + infinitif* et *limitarse a + infinitif* :

(399)APR-Alatriste: Una cosa era que Olivares y el Rey **estuviesen dispuestos a seguir dándole** largas, **a agasjarlo mucho y a hacerle** promesa tras promesa

(400)APR-Club Dumas: **Me limito a quitarles** el polvo **y a contemplarlos** durante horas.

(404)CRZ-Sombra: A todas luces, la mecenas, temiendo por el futuro económico de su protegido, **opta por dejarle** su fortuna **y despedirse** de este mundo con un revolcón a mayor gloria del protectorado de las artes..

Remarquons que dans l'idiolecte de CJC on trouve un exemple de montée dans ce même contexte, mais cette montée semble assez « visible » et même difficilement interprétable puisque le clitique du deuxième infinitif me paraît redondant.

(405a)CJC-Colmena: así como las buenas amas de cría son pasiegas y las buenas cocineras, vizcaínas, las buenas queridas, las que **se pueden vestir** bien **y llevarlas** a cualquier lado, suelen ser sombrereras.

La répétition (réduplication) du pronom *las* dans *llevarlas* me semble agrammaticale du fait que la phrase (405b) apparaît difficilement acceptable grammaticalement et, du moins, visible.

(405b) - *[...] las que **se pueden vestir** bien y las que **se pueden llevarlas** a cualquier lado [...]

Si l'on considère que ce pronom ne devrait pas être présent, il s'agirait plutôt d'une montée conjointe de *se* applicable aux deux complexes verbaux coordonnés. Ainsi, nous pourrions tout à fait dire ou écrire (405c) et (405d) :

(405c) - [...] las que **pueden vestirse** bien y **llevarse** a cualquier lado [...]

(405d) - [...] las que **se pueden vestir** bien y que **se pueden llevar** a cualquier lado [...]

Cet exemple pourrait donc bien être un exemple de montée de deux clitiques identiques simultanément qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans notre corpus mais qui, d'après ce qui a pu être dit dans le §2.3.4.2., est tout à fait possible et il semble même tout à fait logique que ce soit le locuteur qui favorise le plus la montée qui présente ce type d'exemple.

Mais contrairement à ce qu'on a pu constater avec l'interposition, il y a beaucoup plus de variation entre les idiolectes avec ce contexte. JJA possède, dans ce contexte, un système apparemment très stable alors que pour les trois autres, malgré une certaine « logique » et cohérence, la variation semble plus importante.

5.3.1.3.3. V1 à l'infinitif, au gérondif ou à l'impératif

Lorsque V1 est à une forme non finie (voir §2.3.4.1.), grammaticalement rien n'empêche le clitique de se placer à gauche de la construction, c'est-à-dire être enclitique à V1. Pourtant, il a aussi été remarqué que ces constructions pouvaient poser des problèmes d'acceptabilité grammaticale chez des auteurs qui doutaient par exemple de la grammaticalité de (15).

(15) (?) Tengo la intención de irla a ver.

Si ce type de constructions peut poser des problèmes d'acceptabilité grammaticale, cela pourrait très bien se traduire dans notre corpus par des comportements assez variés selon les idiolectes et surtout sur de possibles règles strictes chez certains d'entre eux, empêchant la montée dans ce contexte.

Effectivement, dans notre corpus, trois des quatre idiolectes ne font jamais monter le clitique dans ce contexte : il s'agit de CJC avec 13 phrases contenant le pronom à droite (comme dans l'exemple 406), JJA avec 31 exemples (dont le 407) et CRZ avec 17 occurrences avec le pronom à droite également (408). Curieusement donc, c'est bien APR, l'idiolecte qui place le pronom le plus systématiquement à droite, qui permet la montée du clitique lorsque l'auxiliaire est à une forme non finie avec trois cas de montée sur 47 soit 6,7% (exemples 409 à 411). Le pourcentage de montée est très faible mais au moins on trouve des exemples alors que chez les trois autres (peut-être du fait que le corpus est plus réduit) la montée ne se produit jamais. En tout cas, une chose semble claire : la forme non finie de V1 est un facteur qui limite clairement la montée alors que, grammaticalement, rien n'empêche le pronom de se placer à droite de V1 en enclise.

(406)CJC-Colmena : sin darse cuenta, engañó (...) a su mujer que le esperaba levantada,(...) pensando difíciles, complejas estrategias económicas que le llevarían, con un poco de suerte, a **poder comprarse** un par de medias.

(407)JJA-Nadie : Por último le pregunté si nos permitía introducir su nombre y domicilio en nuestra base de datos, para **poder informarla** de aquello que pudiera ser de su interés (...)

(408)CRZ-Sombra: —Me temo que no tengo la más remota idea, ni interés alguno en **seguir escuchándole**.

(409)APR-Alatriste: Y allí, en la ventanilla, una mirada azul y unos tirabuzones rubios bastaron para darme la certeza de que mi corazón, que palpitaba alocadamente hasta **querérseme salir** del pecho, no había errado.

(410)APR-Alatriste: Y en un abrir y cerrar de ojos la niña estuvo otra vez aferrada con uñas y dientes a su brazo, mientras movíase él de un lado a otro de la habitación sin **podérsela quitar** de encima

(411a)APR-Club Dumas: Había en el aire tanta humedad que se quedó flotando ante él, condensado, antes de **irse desvaneciendo** poco a poco.

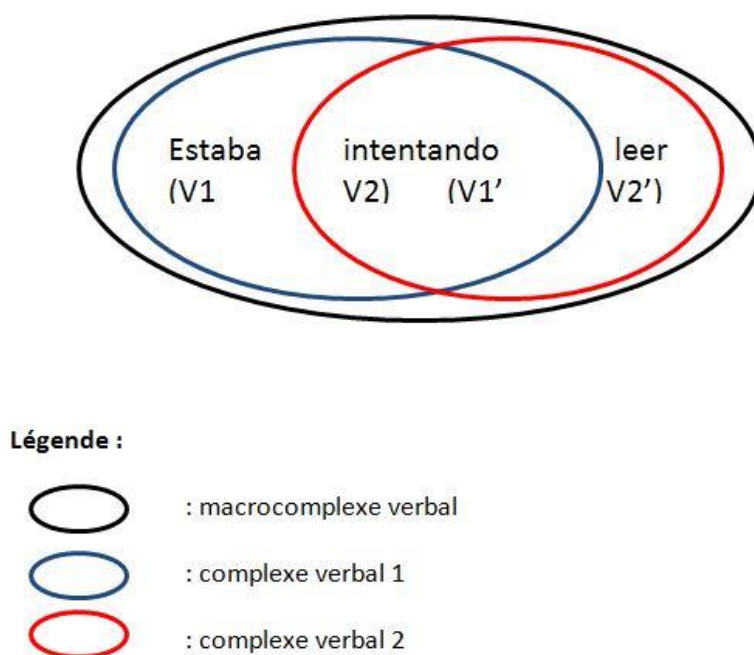
(411b)APR-Alatriste: ¿Tengo aspecto de **ir contándole** mi vida a la gente?

On voit bien que dans ce contexte, la montée devient probablement une variante visible pour beaucoup de personnes. Les raisons sont très difficiles à expliciter et sont peut-être multiples ou même inconnues par les propres idiolectes qui suivent cette règle.

5.3.1.3.4. Les « macro-complexes verbaux »

Ce que j'appelle « macro-complexe verbal » c'est un complexe verbal composé de trois verbes. Pour mieux comprendre le fonctionnement de ces complexes verbaux particuliers, nous pourrions les schématiser comme dans la figure 4.

Figure 4 : schéma du macro-complexe verbal *estaba intentando leer*



Ce « macro-complexe verbal » est en réalité composé de deux complexes verbaux simples imbriqués l'un dans l'autre. Ce type de construction n'a, à ma connaissance, pas été étudiée et analysée comme elle le mérite. Castillo Lluch (2002 : 130) mentionne ces constructions sans leur donner de nom (« structures avec trois arguments où la montée peut se produire à différents niveaux »). Ici, en analysant le comportement de chaque idiolecte, je vais tenter de comprendre comment fonctionne le placement du clitique dans ces constructions et nous verrons qu'encore une fois tous les idiolectes n'agissent pas de la même manière. D'ailleurs, rien n'empêche en espagnol d'imaginer un macro-complexe verbal avec quatre « arguments » comme dans l'exemple (412) inventé mais plausible.

(412a) Quiero poder volver a **verlo** cuando quiera.³⁶

Le clitique, dans cet exemple pourrait être placé dans trois autres niveaux :

³⁶ En français, nous n'aurions besoin que de trois verbes : « je veux pouvoir le revoir quand je veux ».

(412b) Quiero poder **volverlo** a ver cuando quiera.

(412c) Quiero **poderlo** volver a ver cuando quiera.

(412d) **Lo quiero poder volver a ver** cuando quiera.

Grammaticalement, rien n'empêche le pronom de se déplacer dans cette phrase mais nous allons voir maintenant que les limites qui peuvent être fixées par les locuteurs peuvent être très cohérentes et peuvent prouver l'existence d'un système grammatical très solide, cohérent et stable. Mais avant d'analyser les exemples de notre corpus, il est intéressant et nécessaire de bien comprendre ce qu'il se passe quand le clitique se déplace. En observant la figure 4, et si l'on veut être cohérent, le déplacement du clitique vers *intentando* est à considérer comme une montée partielle du clitique et par conséquent, il s'accroche à *intentando* à considérer en tant que premier élément (auxiliaire) du deuxième complexe verbal et non pas en tant que V2 du premier complexe verbal. Donc, l'exemple (413a) peut être schématisé ainsi :

(413a) Estaba intentándolo leer
 $((V1 + V2) + (V1' - cl + V2'))$

Par contre, si le clitique se déplace complètement à gauche, alors il s'agira d'une montée totale et le clitique se placera donc au tout début du macro-complexe qui continue de fonctionner comme une unité verbale :

(413b) Lo estaba intentando leer
 $cl - ((V1 + V2) + (V1' + V2'))$

Passons maintenant à l'analyse minutieuse des exemples du corpus. Tout d'abord, on remarque que JJA est le seul auteur à ne jamais faire monter le clitique dans ce contexte (10 exemples avec le pronom à droite) comme le montrent les exemples (414) et (415).

(414)JJA-Nadie : Nos hemos puesto en contacto con todos los hospitales (...) **Vamos a seguir intentándolo** en el resto de centros hospitalarios del País Vasco (...)

(415)JJA-Nadie : En otro momento aceptaré gustoso discutir sobre Teología con ustedes, pero ahora **quisiera volver a centrarme** en el tema.

Pour les trois autres, les pourcentages de montée sont très variables puisqu'on passe de 4,5% de montées chez APR (avec un seul cas de montée partielle du clitique dans l'exemple 416), 10% chez CRZ (avec deux cas de montée sur 20 dans les exemples 417 et 418) et enfin 44% chez CJC (avec 4 montées dont une partielle sur 9 comme l'attestent les exemples 419 à 422).

(416)APR-Alatriste: Pero si vuestro querido Luis de Góngora conoce el lance, ya **podéis iros poniendo** a remojo.

(417)CRZ-Sombra: —Eso **lo va a tener que discutir** con mi hijo —adujo mi padre—. El libro es suyo.

(418)-CRZ-Sombra: Quédese con la cama y vuelva con Carole Lombard, que **le debe de estar esperando**.

(419)CJC-Colmena: Pepe los mira y les dice:
—Que **os vais a ir a caer**...

(420)CJC-Colmena: la cosa **debió irse poco a poco olvidando** porque la verdad es que no volvieron a meterse con él.

(421)CJC-Colmena: El hombre siempre piensa que se le van a echar encima y que **le van a empezar a decir** cosas desagradables; si comiese mejor, probablemente no le pasaría esto.

(422)CJC-Colmena: —Tres mil pesetas te las presta fácil. **Las vas a estar pagando** toda la vida, pero te las presta fácil.

Le nombre d'exemples est assez réduit mais on s'aperçoit déjà d'une caractéristique commune à tous ces macro-complexes verbaux : ils se composent tous de deux complexes verbaux conjoints qui dans des contextes plus simples permettent tous la montée dans les idiolectes concernés. On peut donc d'ores et déjà émettre l'hypothèse que la montée totale du clitique est probablement inattestable dans leur idiolecte et peut-être même est bien plus « visible » par une grande partie des

locuteurs si un des CV composant le macro-complexe est disjoint ou bien lorsqu'il y a une interposition qui rompt l'unité d'un des CV.

(423)CJC-Colmena: . Ella entonces, después de leer la carta, te dirá una hora, las siete, las seis, o la que sea, tú la recuerdas bien y **vienes corriendo a decírmelo**.

(424)CJC-Colmena: Martín siente frío y **piensa ir a darse** una vuelta por los hotelitos de la calle de Alcántara

(425)APR-Club Dumas: Así que no **pudo evitar echarse** a reír ante el portero estupefacto.

(426)CRZ-Sombra: —Nada nuevo. Mi padre hoy tiene el día y **he preferido salir a airearme** un rato.

(427)CJC-Colmena: Si no nos vamos por ahí, **vas a andar** toda la noche **dándole** vueltas a la cabeza.

(428)APR-Alatriste: no **iban a tardar** un Jesús **en coserlo** a puñaladas.

(429)CRZ-Sombra: —**Siento** no **poder ayudarle**, pero no conozco a nadie llamado Wilfredo Camagüey.

Si la condition sine qua non pour que le clitique puisse monter est que les deux complexes verbaux soient conjoints (le contraire empêche la montée dans leurs idiolectes), cela ne signifie pas que lorsque le macro-complexe sera composé de deux périphrases verbales le pronom montera systématiquement. Déjà, d'une part, il faut que le locuteur produise des montées de clitique avec les deux CV isolés, ce qui n'est pas le cas, par exemple, pour CRZ dans l'exemple (430) : ne produisant jamais de montée de clitique avec *parecer + infinitif*³⁷, cela bloque son déplacement à gauche dans un macro-complexe comprenant ce verbe.

³⁷ La montée avec ce complexe verbal est impossible selon Castillo Lluch. Dans son corpus, CRZ produit 19 énoncés avec ce verbe et aucune montée. Les trois autres idiolectes non plus ne permettent pas la montée dans ce CV, mais, comme j'ai déjà pu le dire pour d'autres contextes, cela ne signifie pas que d'autres locuteurs ne permettent pas la montée dans ce contexte. En recherchant sur Internet, j'ai pu trouver cet exemple, produit par un écrivain, docteur en droit de l'Université de Grenade et par conséquent, un homme culte un cas de montée avec *parecer + infinitif* :

(431)José María Pérez Zúñiga: Aunque tal vez exprese la relación de la ciudad con el artista, en la que las instituciones suelen cobrar un protagonismo injustificado con conflictos entre las

(430)CRZ-Sombra: Algo **parecía estar carcomiéndola**.

D'autre part, même quand les deux CV permettent la montée du clitique dans un idiolecte, celle-ci ne sera pas systématique comme le révèlent les exemples suivants :

(431)CJC-Colmena: Las mujeres, descuide, no **van a venir a buscarle** a usted. Aquí todavía no es como en otros lados.

(432)APR-Alatriste: el hombre que lo hirió **puede estar aguardándonos** más adelante...

(433)CRZ-Sombra: —Creo que **vamos a tener que buscarle** a usted una mujer —dije—.

Pour résumer, on constate que la présence de certains verbes dans ces macro-complexes bloque la montée du clitique et ce, dans tous les idiolectes : dès qu'un verbe, en contexte simple, ne permet pas la montée dans un idiolecte, le clitique ne pourra pas se placer à gauche dans un macro-complexe avec ce verbe. Dans le cas contraire, il s'agirait d'une règle totalement incohérente et non naturelle.

Pour les autres exemples de macro-complexes composés de deux CV permettant la montée dans les idiolectes des auteurs, les comportements de chaque idiolecte sont sujets à variation : certains ne produiront jamais de montée (comme JJA) et d'autres en produiront de temps en temps, de manière totalement incontrôlée.

De plus, le clitique peut, encore plus rarement, monter partiellement et s'accoler au deuxième « auxiliaire » du macro-complexe (c'est-à-dire au deuxième verbe de la construction : *ir* dans l'exemple 416). Mais cette dernière construction est plus exceptionnelle dans ce corpus puisqu'on ne la trouve que deux fois, une fois chez APR et l'autre chez CJC dans l'exemple (420) comme si la tendance à ne pas produire de montées lorsque V1 est à une forme non finie (voir le paragraphe précédent) jouait un rôle dans le placement du clitique dans les macro-complexes verbaux. On peut alors

administraciones según cuál sea su color político. **Lo parece pensar** el propio Pablo Picasso en esa fotografía en la que se le ve con sombrero de vaquero, un cigarrillo en la boca y una pistola en la mano.

Cette phrase, qui peut être probablement visible et marquée chez certains locuteurs, ne l'est vraisemblablement pas pour tous.

émettre l'hypothèse que ces deux contextes sont liés et que si l'on trouve des montées partielles dans ces constructions à trois verbes, la montée devrait être possible aussi avec un auxiliaire à l'infinitif ou au gérondif.

On a pu constater dans ce paragraphe sur les « règles » partagées par au moins deux locuteurs empêchant la montée du clitique qu'il en existait plusieurs et qu'elles étaient relativement nombreuses. Dès qu'un CV n'est pas interprété comme une unité verbale « unie » et avec une grande cohésion, la montée est impossible. Donc, tout dépend de l'interprétation que fait chaque locuteur du CV. Cette préférence personnelle fait que lorsqu'on étudie le phénomène du placement des pronoms en mêlant des centaines d'idiolectes on a cette impression de chaos, de désordre qui semble définir et caractériser le placement des pronoms dans les complexes verbaux en espagnol. Cependant, au vu de toutes ces règles, on s'aperçoit bien que chaque système est cohérent : à part peut-être celui d'APR qui présente certaines incohérences probablement dues au contrôle extrême qu'il exerce sur la position du clitique. Mais il faut aussi ajouter que la présence de règles n'est pas forcément obligatoire et certains idiolectes présentent bien moins de restrictions au déplacement à gauche du pronom : c'est le cas, notamment de CJC qui, comme le montre son corpus possède, et de loin, le système le plus chaotique, mais même dans ce système chaotique, il nous a été possible de trouver des régularités intéressantes, comme par exemple, la montée *possible* avec n'importe quel verbe exprimant un déplacement car même s'il est vrai qu'à l'intérieur de ce contexte, le placement du clitique varie de manière très importante (sauf avec *salir a + infinitif*) il s'agit néanmoins d'une preuve de la présence d'une certaine logique et cohérence à l'intérieur de son système de placement du pronom.

5.3.2. « Règles » entraînant la montée du clitique ?

Dans le paragraphe précédent ont été décrits certains contextes où le placement du clitique était probablement contrôlé par certains idiolectes (l'exemple d'APR dans le §5.2.3. est très explicite à ce sujet) ; le point commun à tous ces cas était que le

contrôle (que celui-ci soit forcé ou non) s'exerçait toujours dans le même sens : le locuteur « élimine » la variante avec montée du clitique et ne garde que la variante avec le clitique à droite.

Il semblerait donc que s'il y a une variante visible, marquée, celle-ci sera toujours, ou du moins, dans la majeure partie des cas, la variante avec montée du clitique qui, dans certains contextes pourra apparaître comme mal utilisée, agrammaticale, etc. La position à droite serait donc la variante qui n'est jamais marquée. Cette caractéristique exclut donc sa disparition en espagnol, même si aujourd'hui, la plupart des études révèlent qu'il s'agit de la variante minoritaire. Il est à mon sens totalement impossible que cette variante finisse par disparaître un jour puisque plusieurs contextes lui sont strictement réservés par une grande partie des locuteurs (CV disjoints, interposition, coordination de V2, etc.).

Ce qui va nous intéresser dans ce paragraphe c'est d'observer les cas où, justement, la variante avec le pronom à droite est extrêmement minoritaire, autrement dit, les exemples où la montée du clitique est presque systématique afin de comprendre s'il existe des « règles » dans des idiolectes³⁸ conduisant à placer le pronom à gauche.

5.3.2.1. Le placement de *se* impersonnel

Si l'on en croit Davies, le *se* impersonnel devrait se situer à gauche du CV, sa place naturelle. Ceci est très logique puisqu'il ne peut pas être considéré comme un complément du deuxième élément du complexe verbal mais simplement comme une marque grammaticale du sujet impersonnel. C'est pourquoi Davies parle dans les cas où le pronom *se* impersonnel se place à droite de « descente du clitique ». J'ai déjà expliqué les raisons qui m'ont mené à rejeter cette appellation³⁹ en expliquant que je

³⁸ J'ai déjà fait référence dans le §5.3.1.2.2. à ce qui semble être une règle conduisant à la montée du clitique chez CJC avec le CV *salir a + infinitif* dont je ne vais pas reparler ici.

³⁹ Je rejette aussi celle de « montée » du clitique dans tous les autres cas ; cependant, pour des questions de facilité et pour éviter davantage de répétitions (déjà très nombreuses) je l'utilise régulièrement comme le lecteur aura pu s'en apercevoir. Cette expression a l'avantage d'être courte et comprise par tous en très peu de temps.

préfèrais étudier tous les cas de déplacement du clitique (donc en éliminant uniquement les cas où le clitique dépend du premier composant du complexe verbal). Il me semble clair que pour certains locuteurs (non linguistes), il doit être difficile de faire la différence dans la langue courante et spontanée entre un pronom *se* impersonnel et un autre pronom *se* (réfléchi ou de *pasiva refleja*).

D'ailleurs, dans notre corpus, il n'y a clairement pas de règle qui incite les auteurs à placer le pronom *se* impersonnel à gauche. Seul CJC semble suivre cette règle avec 91,7% de cas de clitics à gauche (22 cas sur 24).

(434)CJC-Colmena: Fue siempre muy aficionado a las palomas mensajeras, y cuando murió, en una revista dedicada a estas cosas, le tributaron un sentido y cariñoso recuerdo: una foto suya, de joven todavía, con un pie donde **podía leerse**: "Don Obdulio Cortés López, ilustre procer de la colombofilia hispana

(435)CJC-Colmena: ¡Si **se pudiera leer** como en un libro lo que pasa por dentro de las cabezas!

(436)CJC-Colmena: No **quiere decirse** que el oro sea menos verdad que la palabra

(437)CJC-Colmena: Así no se sabía si **se quería aludir** a "el destino", o a "un destino", a "destino incierto", a "destino fatal" o "destino feliz" o "destino azul" o "destino violado". "El destino" ataba más

Ces quatre exemples illustrent bien que la position à droite est possible dans son idiolecte mais que celle-ci est une exception. Il est par ailleurs très difficile d'affirmer que l'auteur contrôle le placement du pronom : en effet, il peut très bien y avoir une règle sans contrôle ni sans volonté de contrôle, et je pencherais plutôt pour cette option dans le cas du *se* impersonnel chez CJC. Dans son cas, il s'agirait plutôt de l'intériorisation d'une règle. De plus, le fait d'écrire des exemples avec le pronom à droite peut aussi être une preuve que pour CJC, les énoncés (434) et (436) ne sont pas inacceptables, ou agrammaticaux.

Si CJC a pour règle le placement du clitique *se* impersonnel à gauche, ce n'est pas le cas des trois autres. JJA a lui aussi fortement tendance à le placer à gauche avec 9 cas sur 12 (soit 75%) ainsi que CRZ avec 5 cas sur 8 (soit 62,5%) mais les deux variantes semblent pour les deux écrivains totalement interchangeables comme le montrent les exemples (438) à (441) :

(438)JJA-Nadie : —Venga, gandules, levantaos. ¿**Se puede saber** qué hacéis ahí, dormidos sobre la alfombra?

(439)JJA-Nadie : —¿Y cuál es ese plan si **puede saberse**?

(440)CRZ-Sombra: —Ya salió el ateo. ¿Y a usted el clero qué le ha hecho, si **se puede saber**?

(441)CRZ-Sombra: —¿Y ese Conrad quién es, si **puede saberse**?

Ces deux variantes sont à priori invisibles pour JJA et CRZ puisqu'ils peuvent les utiliser toutes les deux dans exactement le même contexte. Par conséquent, aucune des deux variantes n'est marquée ni considérée comme agrammaticale et il s'agirait donc tout simplement d'une préférence personnelle, mais en aucun cas d'une règle.

Enfin, et c'est sans doute à nouveau le cas le plus surprenant, chez APR le pronom *se* impersonnel a très fortement tendance à être placé à droite dans son idiolecte avec simplement trois clitiques à gauche sur 19 (soit 15,8%) dont un —l'exemple (444)— qui se produit avec une enclise à l'auxiliaire afin d'imiter un style archaïque (et révélant par conséquent, le contrôle exercé par l'auteur sur le placement du pronom), et un autre —le (443)— où le personnage interrompt sa phrase mais où on peut interpréter ce début d'énoncé comme impersonnel.

(442)APR-Alatriste: ¿**Se puede saber** qué pasa, Diego?

(443)APR-Alatriste: —Tal vez **se pueda**... —murmuró—. Podríamos intentar quizás...

(444a)APR-Alatriste: De modo que, muy en sazón y justicia, y para afrenta de todas las otras naciones, **podíase decir** aquello de:
¿Quién hablaba aquí de guerra? [...]

(444b)APR-Alatriste: ese amen no lo comprometía a nada, **como podía leerse** en su mirada absorta

Ces exemples sont une nouvelle preuve du contrôle qu'exerce APR sur le placement du clitique ce qui l'amène à placer ce clitique impersonnel très souvent à droite (comme dans l'exemple 444b) allant à l'encontre d'une tendance probablement partagée par un très grand nombre de locuteurs. Il semblerait donc à nouveau qu'APR se soit créé un système très personnel, unique, mais absolument pas naturel.

5.3.2.2. Les CV au gérondif

La principale « règle » entraînant la montée du clitique, autrement dit, le seul contexte qui semble être réservé à la position à gauche dans au moins deux idiolectes (et que l'on pourrait extrapoler à la majorité des idiolectes) concerne les CV *estar* et *ir* + *gérondif*. En contexte normal, c'est-à-dire, en éliminant tous les cas d'interposition ou de coordination de V2 par exemple, on constate que trois des quatre idiolectes ont des pourcentages supérieurs à 90% de montée pour ces deux complexes verbaux comme le montre le tableau 18. Ce tableau révèle donc qu'il semble bien exister une règle qui consiste à placer le pronom systématiquement (ou presque) à gauche dans ces deux complexes verbaux chez CJC, JJA et CRZ (les cases ont été grisées pour plus de clarté). Notons que pour ce dernier le pourcentage n'est pas significatif étant donné le très faible nombre d'exemples trouvés. Mais il est très probable qu'avec ce complexe verbal aussi la montée soit la règle dans son idiolecte.

La seule exception à cette règle qui est bien partagée par les autres (et très probablement par tous les locuteurs, ou presque, puisque des études sur de vastes corpus donnent toujours plus de 90% de montée à l'oral pour ces deux constructions) est, comme on peut s'y attendre, l'idiolecte d'APR chez qui la montée est très fréquente, mais les deux variantes sont utilisées de manière plus équilibrée.

Ce pourcentage très faible de montée chez APR par rapport aux trois autres idiolectes et aussi par rapport aux travaux portant sur de vastes corpus me mène à penser que dans ce contexte aussi APR contrôle ou essaie de contrôler le placement du clitique ; mais cela doit être beaucoup plus difficile tant sa tendance naturelle avec ces

*Chapitre 5 :
La montée des clitiques dans les quatre idiolectes écrits*

deux constructions doit l'amener à produire des montées du clitique dans sa langue courante. C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant lorsque seront comparés son idiolecte écrit et son idiolecte oral.

	Estar + gér		Ir + gér		TOTAL	
	Nb de cas de montée	% de montée	Nb de cas de montée	% de montée	Nb de cas de montée	% de montée
CJC	20/21	95,2	19/19	100	39/40	97,5
APR	19/28	67,9	11/15	73,3	30/43	69,8
JJA	43/47	91,5	22/24	91,7	65/71	91,5
CRZ	41/44	93,2	2/2*	100*	43/46	93,5

Tableau 18 : Montée du clitique dans les CV estar et ir + gérondif dans les quatre idiolectes.

Pour les trois autres, la montée semble être la règle mais il est très peu probable que les énoncés présentant le clitique à droite soient marqués ou même visibles pour eux. La position à gauche serait uniquement une règle, inconsciente et partagée par tous, mais, sans marquage du pronom.

La seule tendance qu'on peut observer et qui pourrait être commune à CJC et JJA est que si un pronom ne monte pas avec ces constructions, il y aurait plus de probabilités pour que celui-ci soit un pronom réfléchi. En effet, l'exemple (445a) de CJC, le seul cas avec pronom à droite, présente un pronom *se* réfléchi mais le clitique *se* réfléchi, dans le même contexte peut tout à fait se placer à droite (445b). Chez JJA, sur les 6 exemples avec pronom à droite, 5 présentent un pronom réfléchi (ou réciproque) comme le montrent les exemples de (446), la seule exception étant l'exemple (447). Mais à l'inverse, on peut trouver aussi huit exemples de montée d'un *se* réfléchi dont l'exemple (446f). Par contre, cela n'est pas vérifiable chez CRZ puisque deux des trois pronoms ne sont pas réfléchis (exemples de 449). De toute façon, cela ne signifie pas que les pronoms réfléchis seront davantage placés à droite dans ces contextes puisque chez JJA on ne trouve que ces 5 exemples sur 26 ce qui donne encore plus de 80% de montée.

(445a)CJC-Colmena: El joven se llamaba Paco, y **estaba preparándose** para Correos.

(445b)CJC-Colmena: La del hijo muerto que **se estaba preparando** para Correos dice:—Bueno, me voy.

(446a)JJA-Nadie : Dos hombres de mediana edad, más bien enclenques, **estaban atizándose** mamporros a modo, bien jaleados por una numerosa concurrencia.

(446b)JJA-Nadie : **Estabas duchándote** cuando ella ha entrado y sólo has sentido el sonido de la puerta al abrirse (...)

(446c)JJA-Nadie : (...) si notaban que **estábamos ocupándonos** de sus asuntos podíamos meternos en un buen apuro (...)

(446d)JJA-Nadie : Ahora que lo recuerdo en la distancia el colegio no fue tan malo. Después de pasar el mal trago de los primeros días poco a poco **fui integrándome**.

(446e)JJA-Nadie : Poco a poco la gente **fue olvidándose** del padre Arizmendi y los estudiantes, volubles como veletas, empezaron a girar en torno a la novedad, Fernandito.

(446f)JJA-Nadie : Mi padre nunca había sido cariñoso y siempre le he recordado como una persona hosca y malhumorada pero en aquel momento **se estaba superando** a sí mismo.

(447)JJA-Nadie : Quizá ese curita no se haya cruzado nunca en tu camino pero si **está lanzándote** continuos mensajes no es por mera frivolidad (...)

(448a)CRZ-Sombra: Algo en mi interior me decía que **estaba metiéndome** en un camino sin salida

(448b)CRZ-Sombra: Tardé unos segundos en comprender que **se estaba riendo**.

(449a)CRZ-Sombra: una enfermera que había traído el doctor ya **estaba preparándolo** todo.

(449b)CRZ-Sombra: **Estaba esperándonos**, pensé.

Même s'il ne s'agit que d'une tendance, tous ces exemples sont intéressants parce qu'ils nous montrent que le clitique peut tout à fait se placer à droite sans que l'énoncé ne paraisse agrammatical ou « bizarre ». Il y a donc bien une différence entre

les contextes qui « empêchent » la montée (qui, si elle se produit, peut être considérée comme agrammaticale) et les contextes qui la provoquent (le cas échéant, les variantes exceptionnelles avec le pronom à droite ne peuvent pas être considérées comme agrammaticales). C'est cette différence qui me fait penser que la variante à droite a très peu de chances de disparaître un jour alors que pour la variante avec montée du clitique, la possibilité existe (comme en français) puisque on n'a trouvé aucun contexte où la position à droite serait marquée pour quelque raison que ce soit par rapport à la montée du clitique ; et il me semble que celle-ci est la première condition pour qu'une des variantes disparaisse.

J'ai malgré tout persévéré dans l'analyse minutieuse des idiolectes en me basant sur un ressenti personnel : je ne crois pas avoir prononcé une seule fois un énoncé avec un complexe verbal au gérondif et un clitique de deuxième personne accolé à ce gérondif du type :

(450a) Juan estaba esperándoos a ti y tu hermana.

Cet exemple inventé est grammaticalement tout à fait acceptable, rien n'empêche, grammaticalement, de placer le pronom *os* après le gérondif. Cependant, et cette impression est totalement subjective, je crois que l'association, la répétition des deux voyelles *o* m'empêcherait de prononcer cet énoncé tel quel et m'inviterait à placer le pronom à gauche comme dans (450b), énoncé qui me paraît plus naturel et plus agréable « à l'oreille » :

(450b) Juan os estaba esperando a ti y a tu hermana.

Malheureusement, on ne trouve que deux exemples de pronom *os* avec des complexes verbaux au gérondif et les deux chez JJA (exemples 451 et 452) qui pourraient confirmer mon hypothèse :

(451)JJA-Nadie : (...) esperad a que sea la hora de acostarse, y entonces venid a mi habitación, **os estaré esperando**.

(452)JJA-Nadie : (...) él nos traerá a tres de las mujeres más hermosas de la capital. Así que más vale que **os vayáis poniendo** guapos (...)

En effectuant une recherche dans le *CDE* de Davies, on trouve des résultats assez intéressants puisqu'au XXème siècle on ne trouve que 20 exemples avec montée de *os* avec *estar* et *ir* + *gérondif* mais on obtient aucun résultat pour le clitique à droite. Dans l'histoire de l'espagnol, dans le corpus de Davies on trouve en tout uniquement douze exemples avec le pronom à droite comme dans l'exemple (453) de Rosalía de Castro ou dans l'exemple (454) de Francisco Martínez de la Rosa.

(453)Rosalía de Castro-CDE: He **estado viéndoos** toda la noche, y no he venido a turbar vuestra felicidad...

(454)Francisco Martínez de la Rosa-CDE: ¿Dónde queréis que **vaya abandonándoos** en medio de tantos peligros?

Il est très difficile de se faire une idée très précise avec ce pronom tellement les exemples sont rares, et même s'il est possible que certains locuteurs ne placent jamais le pronom à droite dans ce contexte pour les raisons que j'avais plus haut, on peut tout de même s'interroger sur l'influence que pourrait avoir un phénomène aussi rare en espagnol sur l'ensemble du problème du placement du clitique dans les complexes verbaux.

Enfin, toujours avec ces complexes verbaux au gérondif, il pourrait y avoir un autre contexte où la montée pourrait être systématique chez certains locuteurs. On a déjà dit que la montée était plus fréquente avec deux clitiques qu'avec un seul. Et bien cela est encore plus vrai avec les CV au gérondif puisque chez CJC, APR et CRZ elle est systématique (même s'il est vrai que les exemples sont, une nouvelle fois, assez rares). Chez CJC, les clitiques montent trois fois sur trois (exemples de 455), chez JJA, quatre fois sur quatre (exemples de 456) et enfin chez CRZ, sept fois sur sept (exemples de 457) alors que chez APR ils ne montent que trois fois sur 5 (exemples de 458 et 459).

(455a)CJC-Colmena: Don Jaime cambia de postura, **se le estaba durmiendo** una pierna.

(455b)CJC-Colmena: Laurita ya estaba harta de coger frío en Rosales, **se le estaban llenando** los dedos y las orejas de sabañones.

(455c)CJC-Colmena: —Bueno. Apunta eso de Napoleón y lo que te tiene que contestar y **te lo vas aprendiendo** por el camino.

(456a)JJA-Nadie : —A mí **se me está ocurriendo** algo mejor —respondió sonriendo Garrido.

(456b)JJA-Nadie : No lo piensas de este modo, desde luego, eso **se te está ocurriendo** en estos momentos, pero de alguna manera es lo que subyacía detrás de tus lágrimas (...)

(456c)JJA-Nadie : (...) cada vez entiendes más, a tu padre, a tu hermano, **se te van abriendo** los ojos, la muerte te está haciendo crecer (...)

(456d)JJA-Nadie : Se dice que a muchos sacerdotes, cuando van vestidos de seglares, sin sotana ni alzacuellos, **se les sigue notando** su condición clerical.

(457a)CRZ-Sombra: (...) media docena de relojes de pared resonaron en todo el piso recordándome que ya **se me estaba haciendo** tarde.

(457b)CRZ-Sombra: —Eso **te lo estás inventando**, Clara.

(457c)CRZ-Sombra: —¿Y su padre tampoco? —insistió Fermín, que **se lo estaba pasando** en grande.

(457d)CRZ-Sombra: Al ver aproximarse a los guardias se limitó a encogerse de hombros, el rostro salpicado de gotas de sangre como si **se lo estuviese comiendo** la viruela.

(457e)CRZ-Sombra: —Todo esto **se lo está inventando** usted —protesté

(457f)CRZ-Sombra: Doña Yvonne, encendida de rabia, les anunció que no sabían con quién **se las estaban jugando**.

(457g)CRZ-Sombra: Las magulladuras de la cara **se le estaban inflamando**

(458a)APR-Club Dumas: Miró a Liana Taillefer. Me encantaría saber quién **se te está beneficiando**, pensó con tranquila curiosidad técnica.

(458b)APR-Club Dumas: —Alguien **me la está jugando** —había dicho Corso en voz alta, a nueve mil metros de altura sobre el golfo de Vizcaya.

(458c)APR-Club Dumas: —Claro que **te la están jugando** —dijo por fin soñolienta y despectiva, aún con los ojos cerrados—. Cualquier tonto se daría cuenta.

(459a)APR-Alatriste: la nobleza y el pueblo de Madrid rivalizaban en homenaje al heredero de Inglaterra y al séquito de compatriotas que, poco a poco, **fue reuniéndosele** en la Corte.

(459b)APR-Alatriste: El capitán Alatriste hizo un gesto de comprensión, aunque bajo el bigote militar **seguía insinuándosele** la sonrisa.

Là encore, aucune restriction linguistique n'empêche le clitique de se placer à droite mais il est tout à fait possible que pour éviter une forme non naturelle en espagnol (accentuée sur l'avant avant avant dernière syllabe : *sobresdrújula* en espagnol) des locuteurs, logiquement placent le clitique à gauche évitant ainsi cette accentuation pas du tout naturelle. Mais il est impossible de vérifier cette hypothèse étant donné le faible nombre d'exemples et, dans de futurs travaux, il s'avérerait judicieux de s'interroger sur comment analyser de type de constructions dans la recherche sur la variation en espagnol, des constructions très rares et donc, difficiles à trouver, d'autant plus difficiles si on veut les observer dans des productions individuelles. Malgré ces difficultés, il me semble nécessaire de pouvoir étudier et analyser ce phénomène qui pourrait être un des contextes réservé uniquement à la montée dans la majeure partie des idiolectes. On peut tout de même se demander à nouveau si un phénomène aussi rare (quoi que beaucoup moins que la présence d'un clitique *os* avec un CV au gérondif) puisse avoir une quelconque influence sur le système plus global de placement du clitique.

5.4. Conclusion

Pour conclure ce chapitre, je voudrais reprendre plusieurs aspects qui me semblent importants. La première idée essentielle est qu'il existe bien une différence entre les deux variantes. Mais cette différence ne se situe pas au niveau sémantique mais plutôt grammatical : dans certains contextes particuliers, il a été démontré que la montée peut être considérée comme agrammaticale ou, du moins, comme très marquée. Cependant, le contraire n'a pas pu être prouvé aussi formellement : la position à droite pourrait être marquée dans certains contextes très particuliers mais la rareté des exemples empêche de l'affirmer clairement. Ces deux conditions font que, bien qu'aujourd'hui la variante avec pronom à droite soit devenue dans certaines variétés de l'espagnol la variante minoritaire, il semble difficile d'envisager un jour sa disparition du fait que plusieurs contextes « obligent » encore à placer le pronom à droite, plusieurs contextes étant réservés pour bon nombre d'idiolectes à cette variante. L'autre idée essentielle est qu'il semble bien exister des « règles » personnelles précises dans tous les idiolectes. Celles-ci peuvent paraître très claires comme chez APR qui produit très rarement des montées de clitiques ou alors beaucoup plus précises comme chez CJC qui fait monter systématiquement⁴⁰ le pronom avec *salir a + infinitif*. Ces « règles » font que malgré l'apparent chaos (il y a tout de même encore plusieurs contextes dans lesquels les deux variantes semblent invisibles et totalement incontrôlées) les systèmes qu'on a pu déceler ont tous une certaine cohérence. Par exemple, JJA ne produit des montées qu'avec des CV simples (jamais avec des macro-complexes ni avec des CV coordonnés) dans lesquels le premier verbe doit être conjugué et sans qu'il y ait un seul élément intercalé entre les deux verbes du complexe verbal : autrement dit, la montée n'est possible que dans les contextes les plus basiques, ceux où la cohésion du CV ne peut être mise en doute. Ce critère de cohésion du CV est d'ailleurs parfaitement respecté puisque seul *querer* en ce qui concerne les CV disjoints permet la montée du clitique et encore,

⁴⁰ Il faudrait, dans ce cas précis, élargir la base de données de cet idiolecte pour confirmer ou non l'existence de cette règle.

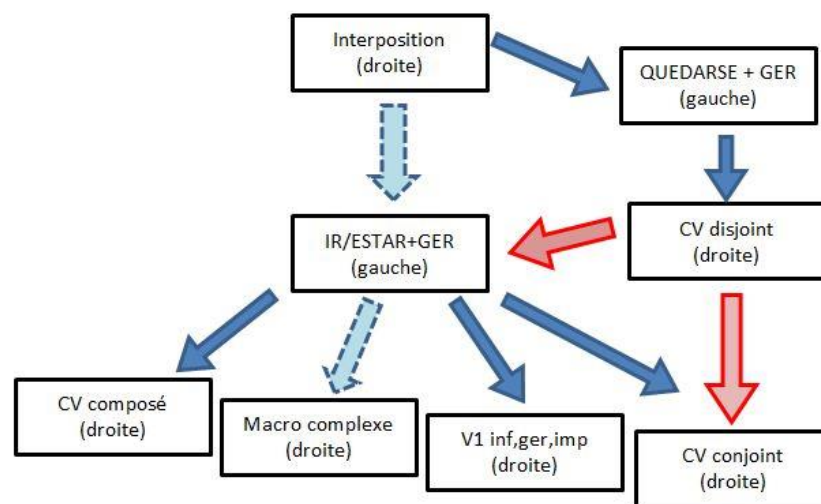
exceptionnellement. Il y a donc probablement une maîtrise de sa part dans le placement du pronom, mais pas un contrôle forcé, mais une maîtrise qui respecte toujours la cohérence de ce critère de cohésion du complexe verbal. Par contre, dans son idiolecte, il est plus difficile de trouver des règles régissant le placement du clitique dans les contextes les plus simples dans lesquels la variation semble incontrôlée et invisible. D'autre part, on a aussi pu constater que certaines « règles » pouvaient être partagées par tous, comme c'est le cas dans les macro-complexes verbaux où la montée totale ou partielle semble inattestable dès lors qu'un des CV empêche la montée dans l'idiolecte concerné dans un contexte simple. En gros, si dans l'idiolecte A, la montée est impossible avec *empezar a + infinitif*, cet idiolecte ne pourra pas produire de cas de montée dans un macro-complexe comprenant ce CV, comme *poder empezar a + infinitif*. Cela semble être partagé par tous les idiolectes du corpus et il faudrait analyser d'autres corpus d'idiolectes pour observer si cette hypothèse, si ce blocage conceptuel, est applicable à tous les idiolectes.

Enfin, si la présence de « règles » régissant le placement du pronom dans les complexes verbaux n'est pas une condition obligatoire (dans les idiolectes de CJC et de CRZ il semble y avoir moins de restrictions à la montée et davantage de variantes incontrôlées et invisibles), dans d'autres idiolectes ces règles peuvent être très cohérentes et définissables dans un système naturel (comme dans le cas de JJA) alors que dans d'autres idiolectes comme celui d'APR, les règles, très restrictives d'ailleurs, peuvent être nombreuses, claires, bien définies, assez facilement modélisables mais pas vraiment cohérentes, en tout cas, pas très naturelles. Le fait que la montée soit possible dans plus de contextes que pour JJA (notamment dans les contextes spéciaux hormis l'interposition) mais que, dans tous les cas, elle est moins fréquente que dans cet idiolecte, montre un contrôle important de l'écrivain sur le placement du clitique, contrôle qui peut mener à ces incohérences dont je parle (avec par exemple, une montée aussi fréquente ou plus avec *querer + infinitif* qu'avec *poder + infinitif*, une montée possible avec un CV disjoint comme *pretender + infinitif* alors qu'on ne trouve aucun cas de montée avec *deber* ou *tener que + infinitif*) : ce système créé de toutes pièces par APR est un système malgré tout assez clair et assez cohérent puisque les

exceptions sont somme toute assez rares, mais en tout cas, il est parfois en décalage avec le comportement d'autres idiolectes (c'est le seul par exemple qui permet la montée avec un V1 à la forme non finie). Donc, chez APR il y aurait un contrôle forcé, et ce contrôle pourrait permettre l'apparition exceptionnelle de contre-exemples, d'exceptions qui échapperait à ce contrôle, alors que chez JJA, puisqu'il s'agit d'un « contrôle intériorisé », de règles bien apprises et donc d'énoncés plus « naturels », on rencontre bien moins d'exceptions.

Après avoir analysé très minutieusement l'idiolecte d'APR, j'ai réalisé un schéma qui révèle le réseau d'influence des différentes règles trouvées dans son idiolecte et que je présente dans la figure 5. Cette figure montre que son système reste assez cohérent (il ne tient pas compte des quelques exceptions comme la montée avec *pretender + infinitif* notamment) et sans doute, le plus simple puisqu'il ne présente quasiment pas de variantes invisibles.

Figure 5 : Réseau de relations et d'influences des règles de l'idiolecte d'APR pour le placement des clitiques dans les CV



Légende :

- A B : « A est une exception a B »
- A B : « A est peut-être une exception à B »
- A B : « A influence B »

Dans la figure 5, on observe que l'interposition est une règle absolue chez APR autrement dit, la seule règle ne présentant aucune exception et qui implique que le clitique se situe à droite, c'est pour cela qu'elle se trouve au-dessus du schéma. Cette règle influencera donc toutes les autres règles notamment celles que l'écrivain a et qui le conduisent à placer le clitique à gauche (avec *estar* et *ir + gérondif* même si le corpus ne présente aucun cas d'interposition avec ces CV et *quedarse + gérondif*).

D'ailleurs, pour le CV, *quedarse + gérondif*, j'affirme que la règle chez APR est à la montée SAUF quand il y a des cas d'interposition : les autres exceptions pouvant être considérées comme des « accidents » et n'ayant pas leur place dans le schéma.

On observe aussi qu'on a placé au centre du schéma deux types de constructions : *estar* et *ir + gérondif* et les CV disjoints. La règle pour les CV disjoints est claire : pas de montée **sauf** pour *quedarse + gérondif*⁴¹ et quelques très rares exceptions qui ne sont que des « accidents » (deux exemples avec *querer* et un avec *pretender*). De plus, cette règle est tellement forte qu'elle nous semble influencer le reste des constructions conjointes : ceci donne davantage de régularité au système que chez les autres idiolectes étudiés. En effet, pour les CV conjoints (sauf pour *estar* et *ir + gérondif*) la règle est à la position à droite. Ceci s'expliquerait par l'influence des CV disjoints, autrement dit par « analogie » pour rendre plus stable le système. Cependant, les CV conjoints sont placés tout en bas de cette échelle de règles car c'est la plus « instable » justement, la moins nette et claire. En fait, l'impossibilité de faire monter le clitique dans les CV disjoints a un rapport certain avec le critère sémantique dont parlait déjà au XVIème siècle Juan de Valdés. Le clitique doit se situer auprès du verbe dont il dépend sémantiquement : dans les CV disjoints, ce critère est facilement applicable puisque le premier verbe fonctionne comme noyau, V2 comme complément de ce premier verbe et par conséquent, le clitique fonctionne comme complément de V2. Ce critère sémantique est moins évident pour les CV conjoints puisque l'unité de la construction fait que la montée est possible. Voilà pourquoi je crois que cette règle très précise avec les CV disjoints influence le placement du clitique dans les autres CV

⁴¹ *Quedarse + gérondif* est sans doute interprété comme une périphrase verbale par APR et cette construction fonctionne comme une exception à cette règle comme l'indique la flèche bleue qui part de ce CV vers les CV disjoints

conjointes : en réalité, je pense qu'APR procède à un contrôle très clair du placement du clitique pour respecter ce critère sémantique et ce contrôle est si fort qu'il s'étend à toutes les combinaisons de deux verbes.

Revenons à notre schéma, et plus particulièrement aux CV *estar* et *ir + gérondif*. Ces deux complexes se retrouvent au centre du schéma car ils sont des exceptions aux quatre règles qu'on a représentées en-dessous (position à droite dans les CV composés, dans les macro-complexes, quand V1 est à l'infinitif, gérondif ou impératif et pour tous les CV conjoints) sachant qu'on n'a aucune exception pour les macro-complexes et qu'il s'agit donc d'une hypothèse. En effet, je crois que la règle qui consiste à placer le clitique à droite dans les macro-complexes a pour exception ces deux CV dans l'idiolecte d'APR, c'est pourquoi j'ai utilisé une flèche en pointillés.

Enfin, il faut signaler que la montée n'est pas systématique dans ces CV. En effet, on atteint à peine 65% de montée (c'est très en-dessous des autres idiolectes étudiés) mais on considère qu'il s'agit de règles assez stables du fait de la différence énorme avec le reste des CV et je considère également qu'ils connaissent une influence d'une autre règle très importante dans l'idiolecte d'APR, à savoir la position à droite pour les CV disjoints et donc, du contrôle très fort exercé par APR sur le placement global des pronoms. Cette forte tendance à la position à droite pour **tous** les CV chez APR se traduit par une influence certaine sur *estar* et *ir + gérondif* qui fait que le taux de montée est moins élevé que ce qu'on pourrait attendre.

Enfin, signalons que je pense que ces deux complexes verbaux sont possiblement des exceptions à l'impossibilité de la montée du clitique avec interposition. En effet, s'il y avait des cas d'interposition avec *estar* et *ir + gérondif*, je crois qu'on pourrait trouver des montées du clitique, tant que l'élément intercalé ne peut pas être interprété comme complément de V1, mais de cela, nous ne rencontrons aucun cas dans cet idiolecte, donc cela reste une simple hypothèse.

Les quatre règles du bas du schéma sont finalement les plus claires (et souvent partagées par les autres idiolectes, du moins en ce qui concerne les trois premières) et elles ont pour exceptions principales, les deux CV au gérondif.

Chapitre 5 :
La montée des clitiques dans les quatre idiolectes écrits

Si ce schéma du réseau d'influences des différentes règles d'APR est si compliqué alors que son système est de loin le plus stable, il s'avère impossible de résumer la grammaire des trois autres idiolectes à l'aide d'un schéma similaire. Celui de JJA, très stable aussi et cohérent, présente par exemple, beaucoup plus de variantes invisibles et rend donc plus difficile la conception d'un schéma de « règles » pour la plupart des cas.

CHAPITRE 6

La montée des clitiques dans les deux idiolectes oraux

6.1. Comparaison des deux idiolectes oraux entre eux

6.1.1. Introduction

Dans un premier temps, j'analyserai les deux idiolectes seuls, à part, tout en les comparant l'un à l'autre. Dans ce §6.1., les idiolectes écrits des écrivains sélectionnés ne seront pas pris en compte puisqu'il ne sera question de la comparaison écrit/oral que dans le §6.2. Dans ce paragraphe, je présenterai donc les conclusions de l'analyse minutieuse de ces deux idiolectes.

Malgré tout, il faut avant toute chose, mettre en garde sur la pertinence des données qui seront présentées. En effet, le manque d'exemples dans ce corpus d'idiolectes oraux fait qu'on aura un aperçu intéressant mais moins précis, plus limité que pour l'écrit. Le corpus oral de CJC —l'un des auteurs que j'ai sélectionné pour l'analyse des idiolectes oraux avec APR— est en effet restreint : les « données » audiovisuelles disponibles librement sur Internet sont limitées s'agissant d'un écrivain décédé¹.

6.1.2. Des variantes invisibles

¹ Pour un aperçu plus précis des documents analysés, voir l'Annexe B.

6.1.2.1. Dans les complexes verbaux conjoints

Pour les deux idiolectes c'est dans les complexes verbaux conjoints que se trouvent la plupart des variantes invisibles. Chez CJC, le placement semble incontrôlé et invisible dans les complexes verbaux conjoints à l'infinitif sauf *ir a + infinitif* alors que pour APR cela touche les constructions avec *poder*, *tener que* et *empezar a + infinitif*. Il est difficile, avec un corpus si réduit, de savoir si cela touche ou non d'autres CV absents des enregistrements analysés mais cela semble malgré tout assez représentatif.

Chez CJC d'abord, on obtient des pourcentages de montée relativement élevés avec *poder + infinitif* avec 72,2% de montée (26 pronoms à gauche sur 36) mais malgré cette préférence assez marquée en faveur de cette variante, dans des contextes similaires et quelques secondes après avoir produit une montée (exemple 460), CJC peut tout aussi bien placer les mêmes pronoms à droite (exemple 461). Cela révèle sans doute une absence de contrôle du placement du clitique.

(460) (IV-04:07)CJC-Serrano-ORAL: (SERRANO:¿De cuál de tus libros estás más=)Ah no, esto no, esto no **te lo podría contestar**.

(461) (IV-04:25)CJC-Serrano-ORAL: No puede saber uno eso. Es más, yo creo que si te dijese pues un título, que **podría decírtelo** claro, pues me estaría mintiendo a mí mismo.

Avec *tener que + infinitif*, CJC ne semble pas avoir de variante préférée et utilise une fois sur deux chaque variante (4 montées sur 8), et le même pronom peut se placer à gauche ou à droite du complexe verbal sans que cela ne semble modifier quoi que ce soit dans le message ni dans le sens de la périphrase verbale.

(462) (I-11:37)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Normal, **lo tenían que subtararear** porque no se la sabían, claro.

(462) (00:49)CJC-Umbrales-ORAL: Tienes que llevarlo- Paco **tienes que llevarlo** con una infinita resignación.

En ce qui concerne les autres CV à l'infinitif, les exemples sont trop peu nombreux pour que l'on puisse affirmer avec certitude qu'il s'agit de variantes invisibles dans ces cas, puisqu'il est beaucoup plus difficile de trouver des contextes similaires (mêmes pronoms, mêmes éléments précédents, etc.). Malgré tout, on voit bien avec les exemples (463) à (466) que le pronom peut se placer aussi bien à droite qu'à gauche dans l'idiolecte oral de CJC avec les complexes verbaux *deber + infinitif* et *empezar a + infinitif*.

(463) (I-04:51)CJC-Serrano-ORAL: Me la quité cuando **empezaron a dejársela** los hijos de familia.

(464) (V-03:05)CJC-Serrano-ORAL: Si **te empiezas a preocupar** de lo que dicen los demás, estás perdido.

(465) (14:11)CJC-Viaje-ORAL: Yo creo que **deberíamos hacerlo** ahora.

(466) (25:18)CJC-Lengua-ORAL: Yo creo que el castellano es realmente una lengua importante. Es una de las lenguas más importantes y eficaces que hay en el mundo. Y si él cree que no **se nos debe dejar** solos a los españoles, yo lo único que hago es agradecerse.

Chez APR, la situation est très similaire à ce qui a pu être observé chez CJC. En effet, avec *poder*, *tener que* et *empezar a + infinitif*, le clitique semble pouvoir être placé aussi bien à gauche qu'à droite et ces deux positions peuvent être considérées dans son idiolecte oral comme des variantes invisibles et incontrôlées.

(467) (47:48)APR-iRedes-ORAL: Entonces esa irresponsabilidad, digamos, creo que es perjudicial y creo que es lo que más daño **le puede hacer** a Twitter

(468) (08:28)APR-RTVE el asedio-ORAL: No **puedes darle** a la gente una ley de memoria histórica sin explicar que ésa no es una cuestión de buenos y malos, de-de-de rojos y de nacionales

(469) (IV-08:14)APR-ayer-ORAL: Entonces yo quisiera morirme sereno, cuando **me tenga que morir**, quisiera morirme en paz

(470) (21:48)APR-iRedes-ORAL: Lo que voy a decir ya todo el mundo ya sabe a dónde voy ¿no? No **tengo que extenderme** más.

(471) (19:38)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Supongo que cuando la vida **empezó a darme** un punto de vista personal, **me empezó a dar** una mirada sobre el mundo, una memoria, unos recuerdos, una forma de- a ser yo realmente yo, pues supongo que empezó el novelista a-a germinar.

L'exemple (471) illustre parfaitement l'absence de contrôle dans le placement du pronom dans son idiolecte oral puisque dans la même phrase, avec le même complexe verbal, le même verbe à l'infinitif et le même pronom clitique, APR place une fois le pronom à droite et tout de suite après à gauche. Il n'est pas très crédible d'imaginer que d'une forme à l'autre on trouve des différences sémantiques ou expressives entre les deux variantes ; il s'agit probablement davantage de deux variantes totalement synonymes que le locuteur ne contrôle pas. Donc, c'est pour cela que malgré la rareté de ce phénomène de montée du clitique dans le complexe verbal *empezar a + infinitif* (seulement un cas sur 7 soit 14,3% des cas), il est plus judicieux de qualifier ces variantes comme invisibles même dans ce contexte.

Avec le CV *ir a + infinitif*, la montée est beaucoup plus fréquente qu'avec tous les autres CV à l'infinitif mais il est impossible de parler de « règle » ou de contrôle du placement du pronom dans ce contexte. En effet, le clitique se place à cinq reprises à droite de ce complexe verbal dans le corpus et dans aucun des exemples il n'est possible de détecter une quelconque différence sémantique dans les deux variantes et surtout, des énoncés avec le pronom placé différemment n'auraient sans aucun doute pas été interprétés d'une autre manière.

(472) (25:01)APR-iRedes-ORAL: En vez de asesinar a los infantitos en la puerta del palacio se dedicaron a atacar a los franceses que eran justamente los que **nos iban a librar** de toda esa basura

(473) (36:31)APR-iRedes-ORAL: Hay sin embargo una especie de sentido del humor, una especie de sentido... bueno vamos a -entre bomberos, no **vamos a pisarnos** la manguera, en fin, una forma de-de **vamos a llevarnos** bien

(474) (06:36)APR-RTVE el asedio-ORAL: Y entonces eso que después va a hacer un siglo diecinueve absolutamente terrible de guerras civiles y de

represión brutal *** y después **nos va a meter** en un siglo veinte absolutamente descompuesto que nos llevó a la Guerra Civil²

Ces exemples, bien qu'ils ne permettent pas d'arriver à de réelles conclusions quant au placement du pronom dans les complexes verbaux conjoints, nous invitent à penser qu'avec ce type de constructions, dans des contextes « normaux », les deux positions sont généralement incontrôlées pour ces deux idiolectes, ce qui pourrait être étendu à d'autres idiolectes et probablement même, la plupart des idiolectes hispanophones. Il serait bien évidemment utile d'analyser d'autres idiolectes oraux et d'accumuler davantage de matériel audiovisuel afin d'observer ce phénomène dans le plus grand nombre de complexes verbaux possible et avec le plus grand nombre d'exemples par CV possible.

6.1.2.2. Dans les complexes verbaux disjoints

Dans les complexes verbaux disjoints, le placement du clitique dans le complexe verbal disjoint *querer + infinitif* me paraît totalement incontrôlé bien que tous les deux préfèrent très largement la position à droite. La variante minoritaire (la variante avec montée) représente en effet moins d'un cas sur trois dans les deux idiolectes. Il est d'ailleurs assez surprenant de constater que dans ces deux idiolectes écrits, la montée est plus fréquente chez APR —avec 31,6% de montée (6 cas sur 19)— que chez CJC —avec « seulement » 28,6% de montée (2/7)—. Malgré cette légère différence, qu'il me semble même totalement vain de commenter, les deux idiolectes ont comme point commun très clair de pouvoir placer le pronom soit à droite soit à gauche et ce, de manière totalement incontrôlée et invisible comme le montre l'exemple (475) pour CJC et les exemples (476) et (477) pour APR :

(475) (23:25)CJC-Lengua-ORAL: Mire usted, yo no soy crítico. Yo soy creador, yo soy escritor, por tanto, **si le quisiese contestar** con honradez y **quiero contestarle** con honradez siempre correríamos el peligro que me equivocase.

² Les trois astérisques remplacent un mot inaudible ou incompréhensible lors de l'écoute.

(476) (II-10:46)APR-ayer-ORAL: y yo le tiraba piedras para que se fuera, no **quería verlo**, si lo veía me-me sentía mal, ¿no?

(477) (10:16)APR-RTVE el asedio-ORAL: Esa España pesa más que la España lúcida. (-Pero no nos gusta mirarlo, ¿eh?) No, **no lo queremos mirar**, no.

En ce qui concerne les autres complexes verbaux disjoints, il est difficile de se prononcer étant donné le très faible nombre d'exemples rencontrés. Certains cas, seront néanmoins analysés soit dans le paragraphe sur les contextes provoquant la montée du clitique soit dans celui où seront décrites les caractéristiques de l'oral et leur influence sur le placement du pronom.

6.1.2.3. Dans les complexes verbaux composés

Avec les complexes verbaux composés, les deux variantes semblent également invisibles et incontrôlées chez les deux locuteurs. Chez CJC, la montée ne représente que 2 cas sur 6 (soit 33,3%) alors que dans l'idiolecte d'APR, celle-ci se produit deux fois sur trois. Ces chiffres ne peuvent mener qu'à une interprétation quantitative du type « la montée est beaucoup plus fréquente chez APR que chez CJC avec des complexes verbaux composés » ; en effet, cette interprétation n'a que très peu d'intérêt pour ce travail. Il est en effet beaucoup plus intéressant de constater que dans les mêmes contextes, chacun des deux locuteurs peut placer le pronom tantôt à droite, tantôt à gauche comme le montrent les exemples suivants.

(478) (III-01:30)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Se hizo en Barcelona por lo que yo le decía antes de que el régimen de Franco no era un régimen fuerte, porque los únicos que **hubieran podido denunciarnos** al editor y a mí eran los operarios de la fábrica y no lo hicieron, ya se sabía que no lo iban a hacer ¿no?

(479) (III-04:22)CJC-Palabra Mayor-ORAL: En Mazurca para los muertos hablo bastante de esto. Y en La Colmena, hablo de los años 42 43, decía antes, **hubieran podido ser-reunirse** bajo el epígrafe Caminos Inciertos.

(480) (16:30)CJC-muerte-ORAL: A igualdad de merecimientos varios prosistas o novelistas españoles **se hubieran podido llevar** el premio Nobel.

(481) (16:50)CJC-muerte-ORAL: Sin duda ninguna, cualquiera de ellos **se hubiera podido llevar** también el Nobel, pero me lo dieron a mí, muy agradecido.

(482) (18:46)APR-RTVE el asedio-ORAL: Entonces esas relaciones en la penumbra, eso era muy importante y **lo he querido trasladar** en esa novela también

(483) (26:08)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: No, no, no. Lo creía de verdad pero yo **había venido a ponerlo** en marcha no a estar cada semana maquillado en un estudio presentando un programa de sucesos.

(484) (33:35)APR-COPE entrevista APR-ORAL: En fin, es un mundo tan-muy complejo al que-al que **me he ido acercando**. Seguramente tener una hija me ayudó mucho ¿no?

Les exemples (478) à (481) sont construits tous les quatre sur le même patron *hubiera podido + infinitif* et la montée se produit une fois sur deux ce qui révèle que CJC ne contrôle pas le placement dans ce contexte précis. Pour les exemples (482), (483) et (484) le pronom aurait pu tout aussi bien se placer différemment sans que cela ne modifie en rien le sens de la phrase, voilà pourquoi ces variantes doivent être considérées comme invisibles.

Par conséquent, le fait que le premier élément du complexe verbal soit à une forme composé n'est pas un critère menant à un placement clair et défini dans ces deux idiolectes, il ne conduit pas à la création d'une règle empêchant la montée ou au contraire en la provoquant systématiquement.

6.1.2.4. Dans les macro-complexes

Dans ce contexte, les deux positions du clitique ne semblent être des variantes invisibles que dans l'idiolecte d'APR chez qui l'on peut trouver une montée partielle (486), une montée totale (487) et deux clitiques à droite (488 et 489).

(486) (V-07:58)APR-ayer-ORAL: Nadie **va a poderlo saber** todo nunca, pero cuanto más sabes, más comprendes

(487) (05:49)APR-RTVE el asedio-ORAL: Y es la reflexión que yo quisiera justamente que el lector tenga de cara al bicentenario porque ahora **se va a empezar a hablar** de "**** la constitución, la glorias españolas, tal..."

(488) (25:59)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Y entonces un día en una rueda de prensa en-en Navarra dije que era un programa basura, que no **estaba dispuesto a seguir haciéndolo** y que me iba otra vez a la guerra

(489) (12:45)APR-Canal Sur-ORAL: Una novela compleja significa que es un montón de registros abiertos y **tienes que ir combinándolos** unos con otros

Dans (488) ce qui semble bloquer la montée est l'emploi de *estar dispuesto a + infinitif*, construction disjointe, comme premier CV. Cependant, une montée partielle aurait tout à fait pu être réalisable. Dans les trois autres cas, les conditions permettant la montée totale du clitique (présence de deux complexes verbaux conjoints qui permettent la montée dans l'idiolecte concerné) se retrouvent, mais ces conditions ne signifient en aucun cas que la montée est obligatoire. Au contraire, dans ce contexte permettant la montée totale, on en trouve un exemple mais on trouve aussi une montée partielle et un clitique à droite. Tout cela ne fait que confirmer, d'après moi, l'hypothèse que j'ai émise plus tôt qui consiste à dire que dans ce contexte, il peut y avoir des situations qui bloquent la montée (présence d'un CV avec lequel la montée ne se produit pas dans un idiolecte donné) mais que quand la montée est possible, elle n'est pas obligatoire et est même incontrôlée.

En ce qui concerne CJC, il est difficile de se faire une idée de l'attitude de l'auteur dans ce contexte puisqu'il n'y a dans le corpus que deux exemples, le premier (490) avec montée et présence de deux CV permettant la montée dans son idiolecte (*ir a + infinitif* et *tener que + infinitif*) et le deuxième avec le pronom à droite (491) avec, comme fait particulier, la présence d'une coordination de V2 qui empêche la montée dans ce contexte dans son idiolecte : le clitique dépend du deuxième V2, par conséquent, il ne peut monter à gauche de l'auxiliaire.

(490) (IV-07:15)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Y un médico, amigo mío, me dijo -psiquiatra- "Después de hacer esta experiencia que estuviste allí metido meses y meses ya puedes estar tranquilo que no **te vamos a tener que encerrar** nunca en un manicomio."

(491) (14:03)CJC-Lengua-ORAL: Lo único que nos toca es ir detrás del lenguaje... **ir tratando de fijar** los conceptos **y documentarlos** en los escritores cuando hayan accedido a la literatura, no es otra nuestra función.

Il faudrait donc davantage d'exemples pour savoir si la montée est systématique dans les macro-complexes dans son idiolecte quand le contexte le permet ou alors si, comme chez APR, celle-ci peut se produire ou non, invitant l'observateur à interpréter ces variantes comme invisibles.

6.1.2.5. Premières conclusions

Le principal problème dans l'analyse de ces idiolectes oraux est le manque de matériel. Ce manque de matériel fait qu'il est très difficile de pouvoir conclure avec certitude à l'existence de variantes invisibles et ce problème se posera donc très probablement dans les prochains paragraphes comme j'avais pu le prévoir dès le §2.2.1.2.2. Malgré tout, dans les contextes qui viennent d'être analysés on a pu observer que le placement des clitiques doit être incontrôlé et même probablement plus qu'à l'écrit (comme j'essaierai de la montrer dans le §6.2. en comparant les deux canaux).

6.1.3. Restrictions de montée

Dès lors que l'on veut trouver des contextes où le clitique ne monte pas dans un idiolecte on se retrouve immédiatement face au même problème qui vient d'être énoncé : à savoir, le manque de données. Par exemple, si on n'obtient qu'un seul exemple avec un complexe verbal et que dans cet exemple le clitique ne monte pas : peut-on en conclure qu'il s'agit d'un contexte restreignant ou empêchant la montée ? En effet, les exemples (492) et (493) démontrent-ils que les CV utilisés empêchent le placement du clitique à gauche dans l'idiolecte des deux écrivains ?

(492) (IV-07:30)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Yo creí que esta novela no iba a tener si un solo lector pero después sí los tuvo. Y tiene la ventaja-Es difícil llegar al final, pero el que llega al final, casi siempre **vuelve otra vez a empezarla** y tiene la ventaja de que se puede leer desde-por el medio, en fin, eso no importa nada.

(493) (05:06)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: El chaleco facilitaba-facilitaba eso. Después se puso tan de moda, se usó tanto de esa indumentaria que ya en los últimos tiempos ya **dejamos de usarlo**.

Au vu de ces exemples, la réponse à la question précédente est évidemment non. Tout d'abord parce que dans (492) se produit un phénomène d'interposition qui, même s'il ne rompt pas l'unité du CV, peut limiter voire même empêcher la montée dans l'idiolecte de CJC comme on a pu le constater dans son idiolecte écrit. Le fait de ne trouver que cet exemple avec ce complexe verbal conjoint ne nous permet donc pas de savoir si dans ce contexte la montée du clitique chez CJC est une variante invisible, une variante inattestable ou même une variante systématique.

Dans l'exemple (493), APR place le pronom à droite dans le complexe verbal conjoint *dejar de + infinitif*. Comme il s'agit de la seule occurrence de cette construction avec un clitique il est impossible pour le chercheur de savoir si la position à droite est systématique dans ce contexte. Il ne pourra qu'émettre des hypothèses difficilement vérifiables sans augmenter la taille du corpus oral (ce qui n'est peut-être pas toujours possible). Cependant, ces hypothèses peuvent s'appuyer également sur d'autres tendances dans son idiolecte écrit avec ce complexe verbal par exemple, ou alors des tendances plus générales dans son idiolecte oral.

Malgré tout, en ce qui concerne ces deux exemples, je me garderai bien de les qualifier comme présentant des contextes empêchant la montée dans ces deux idiolectes. De plus, dans ce paragraphe, j'inclurai également des contextes où les pourcentages de montée ne sont pas forcément nuls : en effet, il est possible de trouver des contextes restreignant la montée, des contextes où un idiolecte a pour règle de placer le pronom à droite sauf dans certains contextes précis. Il est évident que toute règle peut avoir une exception ; l'intérêt est donc de savoir s'il s'agit bien d'une exception bien identifiée (un contexte précis) ou alors d'une variante reproduisible dans d'autres contextes.

6.1.3.1. Dans les complexes verbaux simples (conjoint ou disjoints)

Dans ce contexte, on ne peut pas affirmer pour CJC qu'un complexe verbal (conjoint ou disjoint) empêche la montée du clitique à cause du manque de données, à part, bien évidemment, *haber que + infinitif*. Pour les CV conjoints, on trouve un seul exemple avec *ponerse a + infinitif* (exemple 494) et pour les disjoints, un seul exemple

avec *pensar* (495) et *prometer + infinitif* (496) et deux avec *procurar + infinitif* (497). Dans ces cinq exemples, on ne peut pas affirmer avec certitude que la montée est impossible dans ce contexte même si un CV comme *procurar + infinitif* par exemple empêche très probablement la montée dans l'idiolecte de CJC.

(494) (06:58)CJC-Umbral-ORAL: ***Se ponían a leerlo*** y naturalmente no
inaudible

(495) (12:59)CJC-Nobel-ORAL: Jamás he escrito una sola línea contra nadie. Jamás. Ni ***pienso hacerlo***.

(496) (II-04:34)CJC-Serrano-ORAL: Hasta el cura de la Bonanova, en Palma de Mallorca, va a cenar los lunes a casa y me parece un hombre encantador, que por cierto ***ha prometido regalarme*** un jilguero...

(497a) (I-01:47)CJC-Serrano-ORAL: Soy, o al menos aspiro ser un hombre honesto que intenta pasar por este valle de lágrimas ***procurando hacerle*** la puñeta a la menos cantidad de gente posible.

(497b) (IV-02:21)CJC-Serrano-ORAL: ***(les deux interlocuteurs parlent en même temps)*** ***procuré darlo***.

Chez APR, la possibilité de trouver des complexes verbaux empêchant la montée est un peu plus élevée et il est tout à fait envisageable de penser, étant donné le profil de cet idiolecte, qu'avec *deber + infinitif* (aucune montée sur quatre occurrences) la montée est inattestable :

(498) (26:52)APR-iRedes-ORAL: Yo entiendo que hay un margen, que no puedes tolerarlo en otras cosas, pero que ahí ***debe tolerarse***

(499) (11:04)APR-RTVE el asedio-ORAL: Normalmente en una entrevista uno ***debe mojarse*** en esas cosas

(500) (22:02)APR-RTVE el asedio-ORAL: Aunque una novela sea compleja el lector no tiene por qué pagar la factura. El lector ***debe encontrarse*** un texto fluido, fácil de leer

(501) (49:03)APR-COPE entrevista APR-ORAL: No siempre ***debe uno agachar las orejas y callarse***

À part dans l'exemple (501) qui présente une coordination de V2 empêchant grammaticalement la montée et une interposition (qui n'empêche pas la montée mais peut la limiter), rien n'interdit le clitique de se placer à gauche : il pourrait donc s'agir d'une règle propre à APR qui placerait systématiquement le pronom à droite dans ce contexte. Il pourrait aussi s'agir d'un contrôle du placement du pronom de sa part, mais cette hypothèse, plausible à l'écrit, l'est moins à l'oral du fait que la « spontanéité » des dialogues limite la possibilité de contrôle de ce type de phénomène et du fait aussi des pourcentages relativement importants de montée du clitique avec les CV à l'infinitif (54,3% de montée). Si on décide de qualifier cette attitude de contrôle, il faudra bien faire une différence entre le contrôle « forcé » dans son idiolecte écrit et ce contrôle « intériorisé » (ou maîtrise) d'une règle à l'oral.

Il est tout aussi plausible que dans les CV disjoints, APR ne permette pas la montée du clitique, mais il y a certaines exceptions comme *querer + infinitif* avec un placement du pronom apparemment incontrôlé (voir le paragraphe précédent), *venir a* et *saber + infinitif* que l'on observera dans le paragraphe suivant. Malgré tout, on comptabilise trop peu d'exemples (voir les exemples 495 à 497) ou alors des exemples trop particuliers (502) ce qui empêche d'affirmer avec une totale certitude que la montée ne peut pas se produire dans ces cas-là.

(502) (II-01:45)APR-ayer-ORAL: Entonces eso a lo mejor **te hace disfrutarlo** todo más, **pararte** más, **fijarte** más en lo que estás haciendo

Dans l'exemple (502), on peut observer une coordination de trois verbes à l'infinitif avec le complexe verbal disjoint *hacer + infinitif*, contexte qui, bien évidemment, limite très fortement les possibilités de montée (seul le premier clitique serait susceptible de pouvoir se placer à gauche).

Seul le CV *intentar + infinitif* présente assez d'occurrences pour permettre d'affirmer que dans son idiolecte la montée doit être probablement inattestable dans ce contexte puisque sur dix énoncés, le pronom se trouve systématiquement à droite.

(503) (IV-1:52)APR-ayer-ORAL: Esta novela habla de esos, de esos héroes con minúscula, de esos supervivientes, de esa vieja y parchada piel del tambor, de ahí el título, sobre la que todavía a veces si pones el oído redobla la gloria, esos pequeños héroes que todavía intentan sobrevivir con dignidad en un mundo que la ha perdido, esos-esos héroes que se juntan unos con otros e **intentan darse** calor, **intentan protegerse** frente a ese mundo hostil

(504) (42:37)APR-COPE entrevista APR-ORAL: Entonces, el final de esa Europa, pues **intento contarlo** a través de dos personajes que se van encontrando en distintos momentos de esa historia de Europa.

Ce complexe verbal disjoint semble donc bien empêcher la montée dans l'idiolecte d'APR.

6.1.3.2. Dans les contextes complexes

Il est possible d'affirmer que certains contextes complexes (interposition, premier verbe à une forme non finie et coordination de V2) limitent très fortement voire empêchent la montée du clitique : il s'agit donc de contextes où il est possible de trouver des règles claires et strictes dans ces deux idiolectes.

6.1.3.2.1. Interposition

Pour ce qui est de l'interposition d'éléments entre les deux composants du complexe verbal, il semblerait que la règle consiste à placer le pronom à droite autant chez CJC que chez APR. Il est vrai que le clitique ne se place pas systématiquement à droite chez APR puisqu'on y trouve un exemple de montée (exemple 505), mais pourtant, on peut avancer qu'en éliminant les complexes verbaux favorisant la montée (qui seront décrits dans le §6.1.4.), la montée doit être impossible ou du moins extrêmement rare lorsque des éléments sont intercalés dans le complexe verbal.

(505) (21:07)APR-RTVE el asedio-ORAL: Mis personajes son lo que yo soy. Lo bueno y lo malo están ahí ¿no? Se va diluyendo. **Lo-lo voy digamos trabajando** narrativamente

Il semble en outre évident que la montée doit être bloquée dans ces idiolectes et dans ce contexte d'interposition lorsque le CV utilisé ne permet pas la montée en contexte normal comme le montrent les exemples (506) et (507) issus de l'idiolecte d'APR.

(506) (I-03:03)APR-ayer-ORAL: entre navegar y escribir y leer, **intento más o menos organizarme** la vida.

(507) (27:46)APR-Canal Sur-ORAL: El hombre moderno ha olvidado que somos frágiles. Por eso en mis novelas **intento continuamente con todo eso recordarle** lo vulnerables que somos.

De plus, malgré le faible nombre de cas, on s'aperçoit avec les exemples (508) à (512) qu'avec des complexes verbaux qui permettent voire favorisent la montée, le pronom a tendance à se situer à droite. Cela nous invite à penser que l'interposition ne fait pas que restreindre la montée : elle l'empêche dans la plupart des cas comme si la montée du clitique avec certains CV lorsqu'il y a interposition pouvait devenir visible pour eux et ce, même si l'élément intercalé ne rompt pas l'unité du complexe verbal avec l'interposition du sujet par exemple (510 et 511). Évidemment, pour vérifier cela, il faudrait, à nouveau, augmenter la taille du corpus oral.

(508) (IV-07:30)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Yo creí que esta novela no iba a tener si un solo lector pero después sí los tuvo. Y tiene la ventaja-Es difícil llegar al final, pero el que llega al final, casi siempre **vuelve otra vez a empezarla** y tiene la ventaja de que se puede leer desde-por el medio, en fin, eso no importa nada.

(509) (IV-08:10)CJC-Faro-ORAL: Tanto en Los Ángeles, como en Nueva York o San Francisco, los indígenas... norteamericanos están descubriendo que los tomates salen de una planta y no de una lata. Y han sido los vietnamitas y los coreanos que **han ido allí... a buscarse** la vida, los que les han enseñado a tener unos huertos donde se crían estos...

(510) (15:54)CJC-Viaje-ORAL: Eso no **debe usted preguntármelo** a mí.

(511) (II-05:01)APR-ayer-ORAL: el muerto va en seguida, lo quitamos de en medio, lo-lo incineramos para que desaparezca, el niño- no **vaya el niño a traumatizarse** con el abuelito enfermo

(512) (II-10:55)APR-ayer-ORAL: y-y ***se quedó allí el perrillo con su pata rota mirándonos***

En ce qui concerne les exemples (509) et (512), la montée est rendue impossible à cause de la nature des éléments intercalés qui ne peuvent qu’être interprétés comme complément de V1. Donc, même si ces complexes verbaux permettent dans un contexte « normal » la montée dans ces idiolectes, celle-ci devient automatiquement impossible si l’on peut d’identifier un complément à V1. Celui fonctionnerait donc comme le noyau de la phrase et par conséquent, l’unité de la construction est totalement rompue et V2 ne peut plus être considéré que comme un autre complément de ce noyau. Dans (509) l’interposition de l’adverbe de lieu *allí* oblige l’allocutaire à interpréter *ir* comme noyau de la phrase : ce verbe possède alors tout son sens lexical d’origine exprimant le déplacement et on ne peut plus interpréter *ir a + infinitif* comme un complexe verbal conjoint. La partie *a buscarse* sera, elle, interprétée comme complément du noyau *ir* et cet exemple pourrait être traduit en français ainsi : « Les coréens qui sont allés là-bas... pour se débrouiller »³.

Dans l’exemple (512), on trouve plus d’un élément intercalé dont le GN sujet *el perrillo con su pata rota*. L’autre élément intercalé est à nouveau l’adverbe *allí* qui, ici encore sera interprété comme complément de *quedarse* ce qui, pour les mêmes raisons que je viens d’évoquer, empêche la montée du clitique *nos*.

Donc, s’il existe bel et bien une règle tacite⁴ mais conceptualisable en des termes linguistiques, probablement partagée par tous les locuteurs, qui empêche de déplacer le clitique à gauche dans certains contextes, on constate que certains idiolectes ont tendance à étendre le « rayon d’action » de cette règle à d’autres contextes. Dans le chapitre précédent, nous avons pu observer que dans l’idiolecte de JJA la montée semblait inattestable dès qu’un élément était intercalé et ce, peu importe l’élément intercalé (interprétable ou non comme complément de V1) et peu importe le

³ Cette traduction très approximative a pour but de montrer que la préposition *a* en espagnol, lorsqu’il y a interposition d’un complément à V1 dans *ir a + infinitif* possède davantage d’information lexicale et grammaticale que dans le complexe verbal conjoint. Si dans le CV conjoint la préposition *a*, seule, n’apporte aucune information de ce type, avec interposition d’un complément, elle acquiert l’idée de « but ».

⁴ Tacite car aucune grammaire de la langue espagnole à ma connaissance ne parle de cela.

complexe verbal concerné (conjoint, disjoint, permettant la montée ou non). C'est, ici encore, une manière de se créer une grammaire individuelle personnelle et cohérente avec des règles qui peuvent avoir une justification linguistique et d'autres qui n'en ont pas forcément.

6.1.3.2.2. V1 à une forme non finie

La situation est très similaire à ce qui vient d'être décrit pour l'interposition lorsque le premier composant du complexe verbal est à une forme non finie. En effet, la montée est possible (exemples 513a et 514a) chez les deux écrivains mais apparemment très fortement limitée voire même impossible la plupart du temps (513b et 514b).

(513) (13:49)CJC-Nobel-ORAL: Mire usted, el solo hecho de estar vivo, de despertarse por las mañanas, a las ocho de la mañana me suelo despertar yo, o siete y media, ponerme un jersey e **irme a a dar** un paseo por el monte con bastante frío, yo vivo en el monte... tanto frío que me tengo que poner guantes y un bastón para no resbalarme por aquellas cuevas, eso solo, es premio suficiente y pasmo más que sobrado para-para estar atónito.

(514) (26:38)APR-RTVE el asedio-ORAL: Entonces, bueno, por eso es bueno irse sin melancolía, tranquilamente, **irse extiguiendo** con los mundos que se van

D'ailleurs, il est possible d'interpréter le clitique *me* dans l'exemple (513) comme « dépendant » de V1 auquel cas, il s'agirait du complexe verbal disjoint pronominal *irse a + infinitif*. Si le pronom *me* est le pronom réfléchi dépendant de *ir*, sa position est obligatoirement à gauche, accolé à ce premier verbe ; dans ce cas, il ne s'agirait pas d'un cas de montée du clitique. De plus, ces deux exemples illustrent à nouveau que si montée il y a, celle-ci ne pourra se produire dans ce contexte que dans les complexes verbaux favorisant le plus la montée.

Les autres exemples révèlent les mêmes régularités décrites dans le paragraphe précédent. Les complexes verbaux qui permettent la montée dans un contexte normal peuvent la permettre également lorsque V1 est à une forme non finie (exemples 513

et 514), mais ceci n'est pas obligatoire et de fait, c'est même une exception (exemples 515 et 516 pour CJC et 517 à 520 pour APR). Enfin, les complexes verbaux qui empêchent la montée en contexte normal, l'empêcheront obligatoirement dans ce contexte (521 et 522).

(515) (III-03:31)CJC-Serrano-ORAL: Porque yo creo que si el personaje tiene fuerza y está bien creado, lo que hay que hacer es abrirle las puertas e ir detrás apuntando en un cuadernito lo que-lo que hace y eso es la novela. **Querer llevarlo** porque donde tú quieras cabe en los subgéneros: en la novela rosa, en la novela policiaca...

(516) (04:34)CJC-Los años vividos-ORAL: También recuerdo vagamente la marcha de la familia real en tren. El único que fue-que tuvo vergüenza para **ir a despedirlos** fue el Conde de Romanones.

(517) (III-05:54)APR-ayer-ORAL: Es como-como desmontar el-el reloj sobre una mesa y **empezar a montarlo** otra vez pieza por pieza

(518) (24:01)APR-RTVE el asedio-ORAL: La peor característica del español es nuestra pasividad, nuestra falta de sentido crítico y nuestra dificultad para **empezar a movernos** para las cosas.

(519) (10:00)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Y bueno ser un niño de siete u ocho años y **poder moverte** ante libros con grabados antiguos y batallas napoleónicas y César y los germanos y los vikingos y Colón en América y las Cruzadas fue-es un privilegio extraordinario

(520) (21:37)APR-Canal Sur-ORAL: (Arturo, entonces no vamos a por los Episodios Nacionales como Galdós=) No, Galdós los hizo muy bien y no-sería absurdo por otra parte **querer reescribirlos** otra vez.

(521) (I-01:47)CJC-Serrano-ORAL: Soy, o al menos aspiro ser un hombre honesto que intenta pasar por este valle de lágrimas **procurando hacerle** la puñeta a la menos cantidad de gente posible.

(522) (II-0:53)APR-ayer-ORAL: es una lucha del hombre por **intentar consolarse** de esos finales, ¿no? (o por combatir) o-o-o aplazar o desplazar o atrasar esos finales

La différence entre ce contexte où V1 est à une forme non finie et le contexte précédent avec interposition réside dans le fait qu'ici, il n'y a aucune justification linguistique qui empêcherait le pronom de se placer à gauche : l'explication à ce choix

qui semble partagé par ces deux idiolectes et potentiellement par un grand nombre d'autres idiolectes se situe donc ailleurs et peut-être à un niveau stylistique.

6.1.3.2.3. Coordination de V2

En ce qui concerne la coordination de V2 il est plus difficile de trouver des « règles » ou même des régularités. Par exemple chez APR, les trois phrases présentant une coordination de V2 ont lieu soit avec des CV disjoints avec lesquels, très probablement la montée est inattestable dans son idiolecte (exemples 523 et 524) soit avec un CV conjoint, *deber + infinitif*, qui, lui aussi semble empêcher ou du moins limiter fortement la montée (exemple 525).

(523) (II-0:53)APR-ayer-ORAL: es una lucha del hombre por **intentar consolarse** de esos finales, ¿no? (o por combatir) **o-o-o aplazar o desplazar o atrasar** esos finales

(524) (II-01:45)APR-ayer-ORAL: Entonces eso a lo mejor **te hace disfrutarlo** todo más, **pararte** más, **fijarte** más en lo que estás haciendo

(525) (49:03)APR-COPE entrevista APR-ORAL: No siempre **debe uno agachar** las orejas **y callarse**

Dans les exemples (523) et (524) la montée du premier clitique (*se* et *lo* respectivement) est grammaticalement possible (encore que pour cela, il aurait fallu que la construction soit conjointe, ce qui n'est pas le cas) sans qu'il ne puisse être interprété comme se rapportant à tous les autres infinitifs. Mais l'absence de montée s'explique ici par le simple fait qu'il s'agit de CV disjoints. Mais dans l'exemple (525), la montée est rendue impossible pour des raisons grammaticales que j'ai déjà explicitées.

Dans le cas de CJC, on trouve cinq phrases avec une coordination de V2 dont trois se produisent avec le complexe verbal conjoint *haber que + infinitif* qui empêche la montée et même si le CV l'avait permise, le fait que ce soit le deuxième V2 qui porte le clitique rendait également impossible le déplacement à gauche de celui-ci :

(526) (II-01:03)CJC-Serrano-ORAL: Y después me apoyaba sobre la mesa y daba dos coces al aire, pero una pobre extra que había allí, no se quitó a tiempo y **hubo que repetir** la escena y **buscarle** una suplente claro porque quedó muy deteriorada.

(527) (III-06:32)CJC-Serrano-ORAL: A las personas ya no lo sé. A las cosas **hay que tener** amor. Y **cuidarlas** y eso.

(528) (V-02:33)CJC-Serrano-ORAL: Hace semejantes locuras, estás tan demente que **hay que decir** "cálmate un poco" y **marcharte**.

Dans les deux autres exemples (529 et 530), bien que le CV permette la montée dans son idiolecte, celle-ci ne peut pas se produire pour les mêmes raisons que dans les exemples précédents : le pronom, s'il dépend du deuxième (ou du troisième) V2 coordonné, ne peut en aucun cas se déplacer à gauche de l'auxiliaire.

(529) (V-01:25)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Ahora que los españoles entramos en Europa, confío en **poder civilizar** de una vez para siempre a los europeos y **aficionarlos** a las corridas de toros y **enseñarles** a dormir la siesta.

(530) (14:03)CJC-Lengua-ORAL: Lo único que nos toca es ir detrás del lenguaje... **ir tratando de fijar** los conceptos y **documentarlos** en los escritores cuando hayan accedido a la literatura, no es otra nuestra función.

Pour mieux comprendre comment fonctionne le système de placement des pronoms dans leur idiolecte avec des complexes verbaux coordonnés, il faudrait rencontrer des exemples où la montée est grammaticalement possible. Ainsi, on pourrait observer si, comme cela se produit dans les contextes où V1 est à une forme non finie, ces locuteurs ont (ou avaient) tendance à étendre cette règle claire (mais tacite, je le répète) aux autres contextes.

Pour résumer, dans ces trois contextes complexes, il est évident qu'un système naturel possèdera une certaine logique, une certaine cohérence. Ainsi, dans un de ces trois contextes, il est impossible qu'un clitique monte dans un CV qui, en contexte normal, empêche la montée dans un idiolecte. Dès qu'une montée est possible et se

produit dans un de ces trois contextes, elle se produira forcément aussi dans un contexte plus simple. Un idiolecte ne respectant pas cette règle ne serait pas naturel et surtout pas cohérent, il s'agirait au contraire d'un système créé et contrôlé —pour une raison ou pour une autre— volontairement par le locuteur.

6.1.4. Une montée systématique ?

En ce qui concerne les contextes qui favoriseraient systématiquement (ou presque) la montée, on trouve à nouveau les mêmes pour les deux idiolectes, montrant ainsi qu'à l'oral il est possible de trouver des similitudes dans le système de placement du pronom dans des idiolectes à priori aussi différents que ceux de CJC et d'APR (il s'agissait des deux idiolectes avec les disparités les plus importantes à l'écrit).

6.1.4.1. Dans les CV conjoints.

Dans ce contexte, les deux idiolectes partagent une règle très claire : le pronom se place à gauche avec un CV conjoint au gérondif comme *estar*, *ir* ou même *seguir + gérondif* (bien que pour ce dernier les exemples sont assez rares). Ainsi, si on excepte les phrases avec interposition, voici les données obtenues en analysant le corpus de CJC et d'APR.

	Estar + gér		Ir + gér		AUTRES		TOTAL	
	Nb de cas de montée	% de montée	Nb de cas de montée	% de montée	Nb de cas de montée	% de montée	Nb de cas de montée	% de montée
CJC	14/15	93,3	5/5	100	1/1	100	20/21	95,2
APR	16/17	94,1	14/16	87,5	2/2	100	32/35	91,4

Tableau 19 : Montée du clitique dans les CV au gérondif dans les idiolectes oraux de CJC et d'APR

Le tableau 19 révèle bien qu'avec ces complexes verbaux au gérondif la montée est la règle dans les deux idiolectes. On ne compte, sur 56 occurrences que quatre exceptions dans les deux idiolectes qui sont somme toute logiques puisque,

grammaticalement, rien n'empêche de placer le pronom à droite. Cependant ces pourcentages sont si élevées et les exceptions si rares qu'il est possible de parler de règles dans le sens que les productions de ces deux idiolectes dans ce contextes sont extrêmement régulières. Les exceptions⁵ à cette règle, étrangement, se produisent chez les deux écrivains avec le même pronom *se* comme le montrent les exemples (531) à (534). Les exemples (531b) et (534b) représenteraient donc la « règle », la « norme » suivie par ces deux auteurs dans leur idiolecte oral.

(531a) (III-03:33)CJC-Faro-ORAL: Te das cuenta de que una novela ha terminado. O que ***está terminándose*** y que faltan dos páginas.

(531b) (II-01:10)CJC-Serrano-ORAL: Sí, en serio ***te estoy hablando*** completamente.

(532) (VI-01:04)APR-ayer-ORAL: ir sumando páginas hasta que la historia vaya tomando forma y ***va desarrollándose***

(533) (13:11)APR-iRedes-ORAL: él iba- se iba adaptando despacio, intelectualmente al paisaje que iba descubriendo y ***va modificándose*** su "yo"

(534a) (25:51)APR-RTVE el asedio-ORAL: La primera guerra del Golfo, la del año noventa me di cuenta de que esto ***estaba acabándose***, de que el teléfono móvil, de que la conexión del satélite en directo estaba matando el periodismo que yo hacía

(534b) (II-05:23)APR-ayer-ORAL: quizá había esa conciencia más de que la vida era vida --y ahora ***nos están haciendo*** una especie de robots

Il semblerait pourtant que ce point commun ne soit qu'une coïncidence et qu'il ne faille pas corréler l'usage d'un *se* non impersonnel avec la position à droite comme le démontre le tableau 20⁶. Au contraire, chez CJC le pronom *se* non impersonnel a tendance à monter plus souvent que l'ensemble des pronoms dans l'ensemble du corpus. Chez APR, le pronom *se* non impersonnel a effectivement tendance à monter

⁵ Je rappelle que les cas avec interposition ont été éliminés de ce calcul mais ils ne concernaient de toute façon qu'une phrase avec *estar + gérondif* chez CJC ce qui n'aurait pas modifié énormément les résultats.

⁶ Ont été exclus du calcul les contextes complexes empêchant la montée du clitique décrits dans le paragraphe précédent.

moins souvent que l'ensemble des pronoms mais la différence ne semble pas pertinente et il paraît très peu probable que cela influe d'une quelconque manière sur le placement du pronom avec ces complexes verbaux au gérondif. Les exemples (531) à (534) doivent juste être considérés comme de simples exceptions à cette règle (la montée, illustrée par les exemples 531b et 534b) qui sont rendues possibles par le fait que l'autre variante, dans ce contexte est totalement grammaticale.

	Montée globale		Montée avec "se" non impersonnel	
	Nb de cas	% de montée	Nb de cas	% de montée
CJC	86/150	57,3	23/31	74,2
APR	80/163	49,1	20/50	40

Tableau 20 : Montée globale face à montée du se non impersonnel dans les idiolectes oraux

Toujours dans les complexes verbaux conjoints, l'idiolecte de CJC présente au moins la même règle entraînant la montée du clitique avec *ir a + infinitif*, complexe verbal avec lequel la montée se produit 25 fois sur 26 soit dans plus de 96,1% des cas. La seule exception, ne présente aucun contexte empêchant la montée, donc, comme dans le cas du gérondif, il s'agit juste d'une exception ponctuelle (exemple 535), d'une production possible et logique étant donné le système grammatical espagnol, mais une variante extrêmement minoritaire dans son idiolecte qui peut se produire dans les mêmes contextes que les cas de montée (exemple 536) et donc, qui n'a aucun contexte réservé à son utilisation.

(535) (II-06:46)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Y yo les dije "Pero como hay que saber ganar, y ustedes están sabiendo perder, yo quiero demostrarles a ustedes mi buena voluntad ahora que ya es mío este ejemplar, este original, **voy a escribirlo** otra vez para regalárselo a ustedes."

(536) (07:57)CJC-Nobel-ORAL: Hay mucho de anécdota personal en-en La Colme- en Mazurca para los muertos. Que ¿para qué **lo voy a *recordar*** ahora?⁷

6.1.4.2. Dans les CV disjoints

Dans ce contexte, il est difficile de parler de règles tant les exemples sont rares, mais il faut tout de même signaler que chez CJC la montée se produit deux fois sur trois avec le CV disjoint *ir a + infinitif*, deux fois sur deux avec *saber + infinitif* et une fois avec *intentar + infinitif* alors qu'elle se produit également une fois avec *saber + infinitif* chez APR. Même s'il est impossible de parler avec certitude de règle, le fait que non seulement la montée soit possible avec ces constructions disjointes mais qu'en plus de cela c'est la seule variante que l'on entend dans 4 ou 5 heures d'enregistrements de ces idiolectes, nous mènent à penser qu'il peut s'agir d'énoncés potentiellement régulièrement reproductibles.

(537) (III-03:00)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Y después hice Manicomio, que **me fue a contratar** como actor el jefe de producción...

(538) (04:34)CJC-Los años vividos-ORAL: También recuerdo vagamente la marcha de la familia real en tren. El único que fue-que tuvo vergüenza para **ir a despedirlos** fue el Conde de Romanones.

(539) (13:49)CJC-Nobel-ORAL: Mire usted, el solo hecho de estar vivo, de despertarse por las mañanas, a las ocho de la mañana me suelo despertar yo, o siete y media, ponerme un jersey e **irme a a dar** un paseo por el monte con bastante frío, yo vivo en el monte... tanto frío que me tengo que poner guantes y un bastón para no resbalarme por aquellas cuestas, eso solo, es premio suficiente y pasmo más que sobrado para-para estar atónito.

(540) (V-02:20)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Porque no olvide usted que en torno a trescientos millones, hablamos español. Esto, si **se supiese sacar** partido y provecho político, sería muy importante.

(541) (III-01:46)CJC-Faro-ORAL: Pero el "Alentejo", no **lo saben pronunciar**, pero los gallegos sí.

⁷ Un mot est transcrit entre deux astérisques quand il y a doute sur ce mot.

(542) (IV-07:40)CJC-Palabra Mayor-ORAL: (journaliste=Sí, esas mil ciento noventa y cuatro *monadas*, ¿son una catarsis?) Yo creo que sí, o al menos, **lo intentaron ser**, claro.

(543) (IV-06:18)APR-ayer-ORAL: Hasta una niña. Miras una niña de diez años que te mira y dices hay una sabiduría ahí, hay una-hay un fondo de años, de siglos de-de certezas silenciosas de las que tanto podemos aprender pero somos tan estúpidos los hombres que no miramos, lo miramos como si fuera un espejo, nos miramos a nosotros mismos pero no **las sabemos mirar** a ellas

Ces exemples montrent que dans un contexte « normal » (en éliminant les interpositions et aussi les cas avec « l’auxiliaire » à une forme non finie) on peut ne pas trouver dans leur idiolecte de cas de pronoms à droite avec ces complexes verbaux.

6.1.4.3. Le pronom *se* impersonnel

Lorsque le pronom utilisé est un *se* impersonnel les propos de Davies affirmant que sa position « naturelle » doit être à gauche du CV sont totalement confirmés dans le corpus de ces deux idiolectes oraux. Chez CJC, on ne trouve aucune exception alors que chez APR, un seul pronom *se* impersonnel se place à droite (544a) face à onze exemples avec le pronom à gauche dont (544b).

(544a) (13:49)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Es uno de los libros fundamentales, sí. Nunca **puede hablarse** de un solo libro cuando lees mucho

(544b) (05:02)APR-RTVE el asedio-ORAL: Cádiz es una ciudad que no parece española de tan moderna que es en ese momento. **Se puede comparar** solamente con ciudades como Londres, como Liverpool

Malgré cette exception, la règle semble assez claire chez les deux écrivains dans leur idiolecte oral puisque chez CJC le *se* impersonnel monte à 15 reprises (100% de montée) contre 11 chez APR (91,7% de montée). Et si l’on compare le placement du *se* impersonnel avec celui des pronoms *se* non impersonnels observés dans le tableau 20 on observe bien une très nette différence qui pourrait être significative.

Chez CJC néanmoins, la montée avec le *se* non impersonnel est également la variante majoritaire même si ceux-ci montent moins régulièrement que les pronoms impersonnels. Cela pourrait être dû à une certaine influence du placement de ce *se* impersonnel aux autres *se* : le fait que *se* ait pour placement majoritaire la montée pourrait donc être dû à une analogie.

Chez APR, il semble bien y avoir une différence dans l'usage de ce pronom : le *se* impersonnel monte alors qu'avec les autres la situation est beaucoup plus chaotique et même plutôt favorable à la position à droite comme si avec ce pronom on retrouvait deux positions pour deux fonctions différentes.

6.1.5. Quelques caractéristiques de l'oral

Une fois détectés tous les contextes favorisant ou empêchant la montée du clitique dans les idiolectes oraux des deux écrivains et après avoir observé que leur comportement est très similaire (ils partagent presque toujours les mêmes « règles »), il convient d'essayer de comprendre les raisons de ces similitudes. L'une d'elles pourrait être liée aux caractéristiques mêmes du canal analysé : l'oral.

En effet, les particularités de l'oral face à l'écrit (l'urgence de la communication et la réflexion moins marquée, l'impossibilité de reprendre un message sans laisser de trace, etc.) font qu'il est probable que s'il y a contrôle de la part du locuteur sur le placement du clitique celui-ci sera bien plus atténué qu'à l'écrit (ce que nous pourrions observer en comparant les idiolectes écrits et oraux dans le §6.2) et donc, il est logique et légitime de penser que si le contrôle exercé par le locuteur sur ce phénomène est moindre, il sera plus facile de trouver des similitudes dans les productions de ces idiolectes.

Dans ce paragraphe, je présenterai quelques exemples intéressants dans lesquels il me semble que les caractéristiques de l'oral influent directement sur le placement du clitique. Il est fort possible que ces caractéristiques de l'oral jouent également un rôle dans la variation même de ce phénomène puisque parfois elles mèneront à placer le pronom à droite et d'autres fois à gauche créant ce chaos qui apparaît si souvent dans les études sur ce sujet.

6.1.5.1. Les hésitations

L'oral, contrairement à l'écrit, laisse forcément des « traces » des hésitations que peuvent connaître les locuteurs d'une langue au cours de leurs productions. À l'écrit, même lorsque le langage est spontané (écriture de SMS, messagerie instantanée, etc.), le canal permet de « gommer », d'effacer, ces hésitations qui, pourtant, me semblent être révélatrices de la réflexion du locuteur, de sa conscience ou non, de la grammaire qu'il met en place. Ainsi, en ce qui concerne le placement du clitique dans les complexes verbaux, ces hésitations pourront nous guider à mieux comprendre comment a pu être codé le message avant d'être produit.

6.1.5.1.1. Hésitations concernant le clitique

Il peut arriver qu'il y ait une hésitation dans la production lors de l'utilisation du clitique lorsque celui-ci se situe à gauche du complexe verbal comme dans les exemples (545) à (548).

(545) (I-02:27)CJC-Serrano-ORAL: Me pasó como a los pulpos: a fuerza de darme con la mano, pues **me-me fueron **dando*****

(546) (II-10:41)APR-ayer-ORAL: un perrillo que estaba herido por-en una pata por un tiro (()) nos seguía cojeando porque éramos los únicos seres humanos que veía allí después de tres días de desolación. Y yo, **lo-yo no podía llevarlo** a ningún sitio, no había dónde curarlo.

(547) (08:54)APR-COPE entrevista APR-ORAL: Bueno, también me irrité contra Aznar cuando era presidente. Lo que pasa que ya no se acuerdan pero ahora quien gobierna es éste. Bueno sí, hice un artículo hace poco en el cual **le-le quería despedir** de una manera digamos (entrevistadora= factuosa)⁸

⁸ Soulignons dans cet exemple (547) la répétition du clitique *le* révélateur qu'APR est ce que l'on appelle *leísta*, c'est-à-dire qu'il peut utiliser *le* à la place de *lo*. Ce qui peut paraître comme une banalité ne l'est pas vraiment puisqu'on a pu observer dans le corpus que l'auteur utilise systématiquement *lo* pour la fonction de COD. On observe donc bien une différence importante entre son idiolecte écrit et oral. À l'oral, l'auteur ne contrôle pas son emploi des pronoms et peut donc produire des cas de *leísmo* ou des cas de montée qu'il ne produit pas à l'écrit. À l'inverse, dans son idiolecte écrit, l'auteur contrôle clairement le placement du pronom ainsi que la distinction COD/COI ou du moins veut la contrôler, comme l'a très bien montré Barra Jover (2012) : l'auteur, en voulant contrôler la distinction *lo/le* s'est créé un système artificiel et incohérent ce qui l'amène, bien évidemment, à certaines utilisations qui sont probablement inattestables dans un idiolecte « naturel ». Cependant, lorsqu'il n'exerce pas de contrôle sur sa production, comme dans cet exemple, les exemples avec *le* n'apparaissent pas comme

(548) (09:14)APR-COPE entrevista APR-ORAL: Lo que más **me-lo que más me suele indignar** es eso; es la-la estupidez

Le résultat de cette hésitation peut être différent comme le montrent ces quatre exemples. Dans (545), la répétition du pronom *me* semble indiquer que le locuteur se laisse le temps de réfléchir à ce qu'il va dire par la suite mais il révèle aussi que le clitique est codé en amont, avant la partie lexicale du CV *ir + gérondif*. C'est une preuve de plus, à mon sens, qu'avec ce genre de complexes verbaux, le clitique se situera généralement et régulièrement, pour ne pas dire toujours, à gauche, du moins dans cet idiolecte. Malheureusement, le manque d'exemples, les limites de ce corpus oral, ne permettent pas d'obtenir plus de résultats qui pourraient être extrêmement révélateurs et intéressants.

L'exemple (546) pour sa part, est très différent. La présence de ce *lo* rectifié montre également que le pronom a probablement été codé avant la suite, avant même probablement le choix du complexe verbal puisque il semblerait que ce soit ici le choix même du CV qui a mené APR à placer le pronom à droite. Il y a donc une rectification, un certain contrôle, même à l'oral dans son idiolecte. L'intérêt d'étudier ce genre d'idiolectes oraux se situe justement à ce niveau : on peut, à l'oral, trouver quelques hésitations révélatrices d'une « réflexion », d'un contrôle que ne permet pas de trouver l'écrit qui ne laisse pas de trace. Notons que la présence de ce *lo* à gauche de la phrase peut être expliquée du fait que le référent était connu, et très présent⁹, en conséquence, ces éléments topicalisés ont tendance à se situer le plus à gauche de la phrase. Pourtant, au vu de cet exemple, il semble que ce principe ne soit pas privilégié et soit même secondaire par rapport au choix du complexe verbal.

Les exemples (547) et (548) d'APR sont très similaires à celui produit par CJC. Les hésitations montrent que le clitique est déjà programmé et il se peut que le CV, lui, l'ait été après (d'où la répétition du clitique en 547 et la répétition du début de la phrase en 548) : nous sommes donc dans la même situation qu'avec l'exemple (546).

« forcés » et artificiels mais totalement naturels. Il se produit la même chose avec le placement du clitique : à l'écrit, on est face à un système artificiel avec quelques exceptions incohérentes alors qu'à l'oral, le système utilisé semble bien plus « naturel ».

⁹ Ce chien, référent de *lo*, est le thème principal de l'anecdote que raconte APR.

Pourtant, après programmation du CV, APR choisit de ne pas déplacer le pronom à droite, considérant que sa place à gauche est tout à fait légitime. Dans ce genre de situation, donc, il peut y avoir une variation assez importante au sein même de son idiolecte.

Ces quatre exemples sont une très bonne illustration de ce que peuvent révéler les hésitations se produisant immédiatement après ou pendant la production des clitiques. Parfois, il s'agit juste d'un temps de réflexion supplémentaire que s'accorde le locuteur mais, si le choix du CV se porte sur une construction avec laquelle la règle est à la montée, le clitique restera bien évidemment à gauche. À l'inverse, le pronom peut être codé et produit avant d'avoir choisi le CV et si le CV, une fois codé, n'oblige pas à placer le pronom à gauche (comme c'est le cas de *ir + gérondif* chez CJC dans l'exemple 545), le locuteur peut exercer un contrôle sur le placement du clitique et le déplacer à droite du complexe verbal, mais, il peut aussi ne pas déplacer le clitique.

6.1.5.1.2. Hésitations concernant l'auxilié (V2)

Dans le corpus, d'autres exemples présentent des hésitations postérieures à la production et à l'énonciation de l'auxiliaire ; l'utilisation de cet auxiliaire révélant que le complexe verbal est déjà choisi.

Parfois, le clitique est déjà codé et est produit avant l'hésitation et la recherche de cet auxilié. Cela révèle très clairement, dans ces cas-là, que c'est le choix du CV qui détermine la position du clitique. Lorsque le clitique est déjà prononcé, le choix de l'auxilié ne change pas la place du clitique dans les exemples (549) à (553).

(549) (V-02:01)CJC-Serrano-ORAL: No mía, sino de todos (SERRANO=de todos=) Sí, sí. Tú y yo y de todos los que ***nos están... mirando*** vamos.

(550) (21:06)APR-RTVE el asedio-ORAL: Mis personajes son lo que yo soy. Lo bueno y lo malo están ahí ¿no? Se va diluyendo. ***Lo-lo voy digamos trabajando*** narrativamente

(551) (III-02:36)CJC-Faro-ORAL: Todo... no me servía para nada porque no ***se puede r-***se notarían demasiado las costuras.

(552) (IV-10:11)APR-ayer-ORAL: Tienes que estar siempre en vigilia, vigilando porque te- si te duermes cambia el viento y **te puede -no sé** ¿no?

(553) (II-12:28)CJC-Palabra Mayor-ORAL: Cuando salí de mi casa en que yo vivía entonces en Madrid: en la calle de Alcalá, número 185, pues en frente había una tienda de comestibles ultramarinos finos que se llamaba El sol sale para todos, usted verá... Entonces, bueno... **Se podría**, y de hecho se ha hecho ya algún estudio sociológico sobre las denominaciones populares de los sitios."

Dans ces exemples, on constate bien que le CV a été programmé bien en amont, ce qu'il manque c'est l'apport lexical principal. Le fait qu'il n'y ait pas d'hésitation dans le choix de l'auxiliaire et la position du clitique à sa gauche pourraient être un indice qui révèle que le clitique n'a pas été programmé avant le CV mais après, donc, il n'y a aucune raison de modifier sa position : cela signifie qu'avec ce CV, dans son idiolecte, le locuteur fait ou peut faire monter le clitique à gauche, d'autant plus facilement que ce qui lui manque c'est V2.

Comme dans l'exemple (545), si le complexe verbal est au gérondif, le clitique restera très probablement à gauche : c'est le cas des exemples (549) et (550). Par contre, avec *poder + infinitif*, on a vu dans le paragraphe précédent que dans son idiolecte APR pouvait déplacer le clitique à droite. Mais, dans les exemples (551) à (553) cela est rendu impossible par le simple fait que les deux écrivains ne choisissent pas d'auxilié et donc, le clitique restera forcément à gauche.

(554) (13:06)APR-iRedes-ORAL: El hombre tenía tiempo a reflexionar, a medida que el paisaje cambiaba, él **iba- se iba adaptando** despacio, intelectualmente al paisaje que iba descubriendo

(555) (24:02)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Esta novela es la que- se convierte en un libro que funciona en todo el mundo: en Francia, en EEUU, entonces **en-empieza a darme** digamos la libertad, la independencia personal, económica y profesional que me permite unos años después dejar el periodismo.

L'exemple (554) quant à lui est aussi très révélateur des « règles » qui régissent le système de placement du clitique dans l'idiolecte d'APR puisque, dans cet exemple, on remarque que le CV est programmé avant le clitique et c'est à ce moment-là que

l'écrivain se reprend pour placer le clitique à gauche, probablement en s'apercevant que le CV utilisé favorisait clairement la montée dans son idiolecte. Dans l'exemple (555) par contre, l'hésitation montre que le CV a été programmé avant et que, cette fois-ci, APR ne déplace pas le pronom, probablement parce qu'avec ce complexe verbal il préfère le placer à droite. Dans ces deux exemples, l'oral permet, encore une fois, au chercheur de voir le contrôle qui peut s'exercer dans le placement du clitique dans un idiolecte.

Enfin, APR produit un dernier exemple intéressant avec un pronom à droite. Dans (556), il y a une petite hésitation au moment de prononcer V1, mais celui-ci formant un CV disjoint, le clitique restera forcément à droite. Notons, que lors de l'écoute de l'exemple on remarque très clairement que le CV a été programmé très en amont puisque le rythme de la phrase avait considérablement baissé avant qu'il ne produise V1. C'est donc tout naturellement que le pronom se place à droite.

(556) (II-01:06)APR-ayer-ORAL: Yo creo que la vida sobre todo es una aventura peligrosa y fascinante, ¿no? La vida es algo que realmente **merece vivirse**, dicho sea el-el *** y utilicemos esa redundancia maravillosa

6.1.5.2. Répétitions

Un autre des phénomènes remarquables qui caractérise l'oral réside dans les répétitions de la même construction au sein de la même phrase ou dans une phrase assez proche. La plupart du temps, dans ce contexte, le clitique reste à la même place que la première fois (cela se produit 5 fois dans chacun des deux idiolectes) et il est bien plus rare de le retrouver à une place différente (deux fois chez CJC et une fois chez APR).

(557) (I-00:21)CJC-Serrano-ORAL: Sí, no **nos iba a salir**, (SERRANO=que hablásemos de usted.) No **nos iba a salir**.

(558) (IV-04:35)CJC-Serrano-ORAL: Porque no... Uno **te puede gustar** por una razón, otro **te puede gustar** por otra.

(559) (00:50)CJC-UmbraL-ORAL: **Tienes que llevarlo**- Paco **tienes que llevarlo** con una infinita resignación.

(560) (13:41)CJC-Nobel-ORAL: ¿Y por qué **me voy a aburrir**? Claro, eso es lo que yo pregunto. ¿Por qué **me voy a aburrir**?

(561) (IV-08:14)APR-ayer-ORAL: Entonces yo **quisiera morirme** sereno, cuando me tenga que morir, **quisiera morirme** en paz

(562) (10:45)APR-COPE entrevista APR-ORAL: Dicen "Es que es usted muy valiente". No. Se equivocan. Yo no soy valiente, es que no tengo nada que perder. Es ¿qué **pueden hacerme**? ¿Qué **pueden hacerme**?

(563) (14:21)APR-COPE entrevista APR-ORAL: Insisto en que fue una consecuencia. Yo **queríairme** en realidad. **Queríairme**.

(564) (39:47)APR-Canal Sur-ORAL: Antes el español era inocente, no tenía cultura porque no **podía tenerla**, ahora, cualquiera **puede tenerla**, ahora hay televisión, hay periódicos, hay radios...

Dans ces huit exemples, on observe que la construction est répétée avec le même pronom et le même verbe V2 et dans la plupart des cas avec l'auxiliaire conjugué à la même forme. À chaque fois, le pronom est repris à la même place, à gauche dans les exemples (557), (558) et (560) et à droite dans les exemples (559) et de (561) à (564). Il est assez évident dans ces exemples que le placement du clitique dans la deuxième expression dépend de celui de la première et qu'il s'agit, dans le deuxième cas, à chaque fois d'une imitation de la première forme.

Parmi ces exemples, certains se produisent dans une autre phrase mais à moins de deux secondes d'intervalle. Mais ces répétitions par imitation peuvent aussi se produire lorsque l'espace entre les deux constructions est un peu plus long comme dans les exemples (565a) et (565b) de CJC ou (566a) et (566b) et (567a) et (567b) d'APR. De plus, comme le montrent les deux derniers exemples, la répétition peut se produire même si V2 est différent.

(565a) (13:14)CJC-Viaje-ORAL: (Camilo, ¿sería capaz de absorber en directo [para toda España?]) Ah sí. Claro que sí. Lo que pasa es que, perdón (Tenemos el agua) sí, pero **le van a cerrar** a usted el ****inaudible****

(565b) (13:18)CJC-Viaje-ORAL: **Le van a cerrar** a usted- ah bueno, pues traiga el agua claro que sí.

(566a) (10:45)APR-COPE entrevista APR-ORAL: Dicen "Es que es usted muy valiente". No. Se equivocan. Yo no soy valiente, es que no tengo nada que perder. Es ¿qué **pueden hacerme**? ¿Qué **pueden hacerme**?

(566b) (10:50)APR-COPE entrevista APR-ORAL: Pues... no **pueden hacerme** nada, si es que bueno... **pueden matarme**

(567a) (IV-10:05)APR-ayer-ORAL: El mar es eso. El mar es maravilloso, está ahí, pero sabes que en cualquier momento **te puede hacer** la faena, ¿no?

(567b) (IV-10:11)APR-ayer-ORAL: Tienes que estar siempre en vigilia, vigilando porque te- si te duermes cambia el viento y **te puede** -no sé ¿no?

Enfin, plus rarement, le clitique peut changer de position d'une construction à l'autre comme dans les trois exemples suivant :

(568) (IV-04:35)CJC-Serrano-ORAL: Porque no... Uno **te puede gustar** por una razón, otro **te puede gustar** por otra. **Puede pasarte** lo del padre con varios hijos que sienta más cariño por el más débil.

(569) (23:27)CJC-Lengua-ORAL: Mire usted, yo no soy crítico. Yo soy creador, yo soy escritor, por tanto, si **le quisiese contestar** con honradez y **quiero contestarle** con honradez siempre correríamos el peligro que me equivocase.

(570) (19:38)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Supongo que cuando la vida **empezó a darme** un punto de vista personal, **me empezó a dar** una mirada sobre el mundo, una memoria, unos recuerdos, una forma de- a ser yo realmente yo, pues supongo que empezó el novelista a-a germinar.

Dans l'exemple (568), après une répétition du même complexe verbal avec le même placement du pronom, CJC reprend la construction *poder + infinitif* mais avec un autre V2 (*pasar*) et, cette fois, place le pronom derrière l'infinitif. Il s'agit d'une répétition d'une structure similaire mais pas identique, ce qui pourrait influencer sur le déplacement du pronom ou du moins sur le fait qu'il ne reproduise pas la même position : en effet, dans cet exemple, on n'a pas le même V2 ni le même sujet (*un libro* pour les deux premiers CV et un impersonnel pour le dernier).

L'exemple (569) présente le même V2 mais cette fois, c'est l'auxiliaire qui n'est pas identique (subjonctif imparfait dans une phrase conditionnelle pour le premier et indicatif présent pour le deuxième) ce qui aurait pu également influencer sur le placement du pronom. Enfin, à propos de cet exemple il convient d'ajouter que le locuteur CJC accentue particulièrement la première syllabe *quiero* pour bien insister sur ce verbe, ce qui, vraisemblablement n'aurait pas été possible en plaçant le pronom à gauche¹⁰.

Le dernier exemple, celui d'APR, est le seul qui se produise avec la même construction, représentant ainsi une exception à ce qu'on avait pu constater chez les deux écrivains avec les dix exemples précédemment analysés. L'imitation, la répétition exacte de la construction précédente ne serait donc pas forcément une règle systématique. Cependant, des énoncés avec deux constructions identiques et un placement différent du clitique dans ces deux énoncés, comme c'est le cas de (570) doivent être forcément beaucoup plus rares que les autres tellement il semble clair qu'un locuteur aura tendance à répéter telle quelle la même structure.

6.1.6. Conclusions

Dans cette analyse des deux idiolectes oraux du corpus, on a pu constater que les régularités rencontrées étaient souvent partagées par les deux idiolectes. Ces régularités peuvent toucher les restrictions de montée, les contextes empêchant cette position comme les contextes spéciaux (interposition, coordination, etc.) par exemple ; mais elles peuvent aussi concerner le placement systématique à gauche qui se produit chez les deux écrivains avec des CV au gérondif. On s'aperçoit donc qu'à l'oral, avec une communication plus urgente et moins réfléchie, les systèmes s'équilibrent, pas tant dans les pourcentages de montée (l'idiolecte de CJC continue de produire bien

¹⁰ À ce propos, il pourrait être intéressant dans le futur que des études portant sur des idiolectes oraux se concentrent tout particulièrement sur une analyse acoustique pour décrire ce phénomène de montée du clitique en espagnol. En effet, ce type d'exemples, à l'oral, pourraient limiter la montée voire même l'empêcher. Ainsi, une analyse acoustique observant l'insistance avec laquelle est prononcé l'auxiliaire quand le pronom est à gauche ou à droite pourrait peut-être nous révéler que lorsqu'un locuteur insiste sur l'auxiliaire, le pronom ne monte pas. De plus, dans d'autres exemples issus de ce corpus, il arrivait que des pronoms situés à gauche du CV paraissent « effacés » : une analyse acoustique de ces énoncés portant sur la longueur de ces clitics ou même sur leur intensité pourrait également être très intéressante.

*Chapitre 6 :
La montée des clitiques dans les deux idiolectes oraux*

plus de montées de clitique que celui d'APR) que dans ces régularités. Les différences principales entre les deux auteurs se situent donc principalement dans les contextes les plus simples dans lesquels le placement du pronom est incontrôlé et invisible (comme dans la plupart des complexes verbaux conjoints à l'infinitif) chez les deux mais où la montée est bien plus fréquente chez CJC.

Enfin, l'autre enseignement principal de ce paragraphe concerne les caractéristiques mêmes de l'oral qui, comme on vient de le voir, peuvent également expliquer certaines fois le placement du pronom, et là encore, on retrouve les mêmes régularités dans les deux idiolectes.

6.2. Différences écrit/oral dans les idiolectes de CJC et APR ?

Reste maintenant à observer les différences entre les productions de ces deux idiolectes à l'écrit et à l'oral. Toutes les études ayant comparé des corpus écrits et oraux concluent à la prédominance très importante de la montée à l'oral et à des pourcentages bien inférieurs à l'écrit. Le fait que le registre oral soit souvent considéré comme plus populaire que le registre écrit¹¹ a mené plusieurs chercheurs (dont Davies mais aussi, plus tôt, Myhill) à considérer la variante avec montée du clitique comme plus populaire, autrement dit, certains auteurs, maladroitement à mon sens, marquent socialement cette variante comme une variante plus basse.

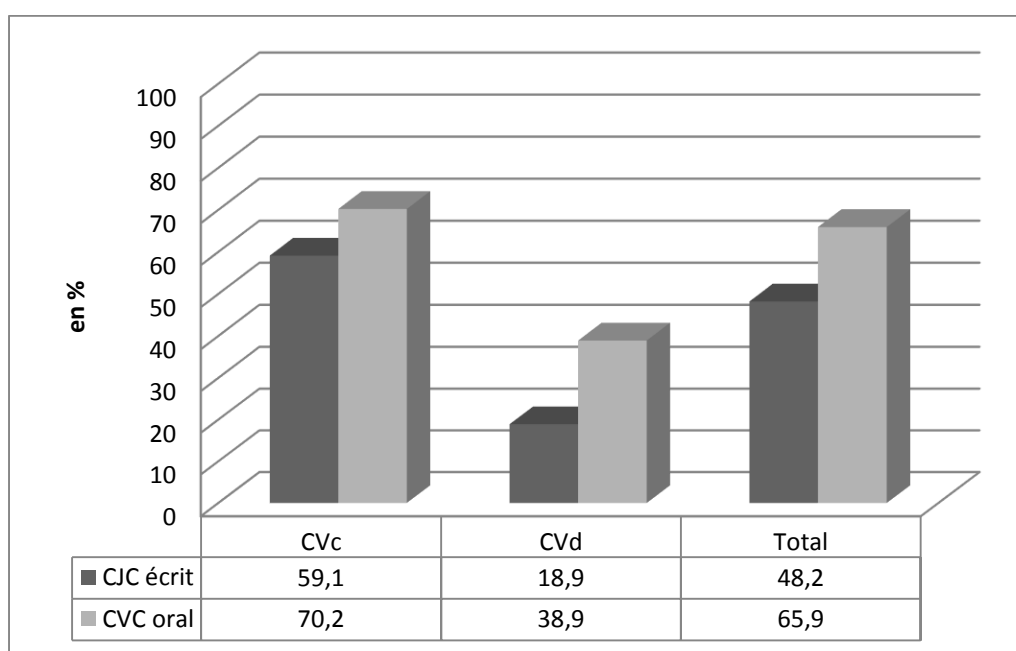
L'opposition *populaire* face à *conservateur* qui caractérise trop souvent ces deux registres me semble totalement dépassée et injustifiée. Lors de l'analyse des idiolectes oraux et écrits d'un même locuteur, les différences possibles entre ces deux productions seront-elles dues au caractère populaire de ses productions orales ? Il semble évident que dans le corpus oral des deux écrivains, leur style est tout sauf populaire la plupart du temps et à l'inverse, dans ses romans, CJC « imite » souvent le style populaire. De son côté, il est vrai qu'APR à l'écrit semblait être conservateur, mais est-ce le registre écrit qui fait cela ? Ou alors pourrait-il y avoir un rapport avec la possibilité de réflexion, de révision que permet l'écrit et qui conduit à un contrôle et donc à des différences significatives entre écrit et oral ? Existe-t-il réellement une différence significative entre l'écrit et l'oral au sein d'un même locuteur ? Autrement dit, en ce qui concerne le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol, ces deux locuteurs ont-ils deux grammaires distinctes pour leurs productions écrites et orales ou alors s'agit-il à peu près de la même grammaire ?

¹¹ Davies (1995 : 372) : « Assuming the uncontroversial notion that the spoken register of a language represents the more popular tendencies of a language than the conservative written register, [+CC] represents a popular (rather than conservative) tendency of Spanish. »

6.2.1. Le cas de CJC

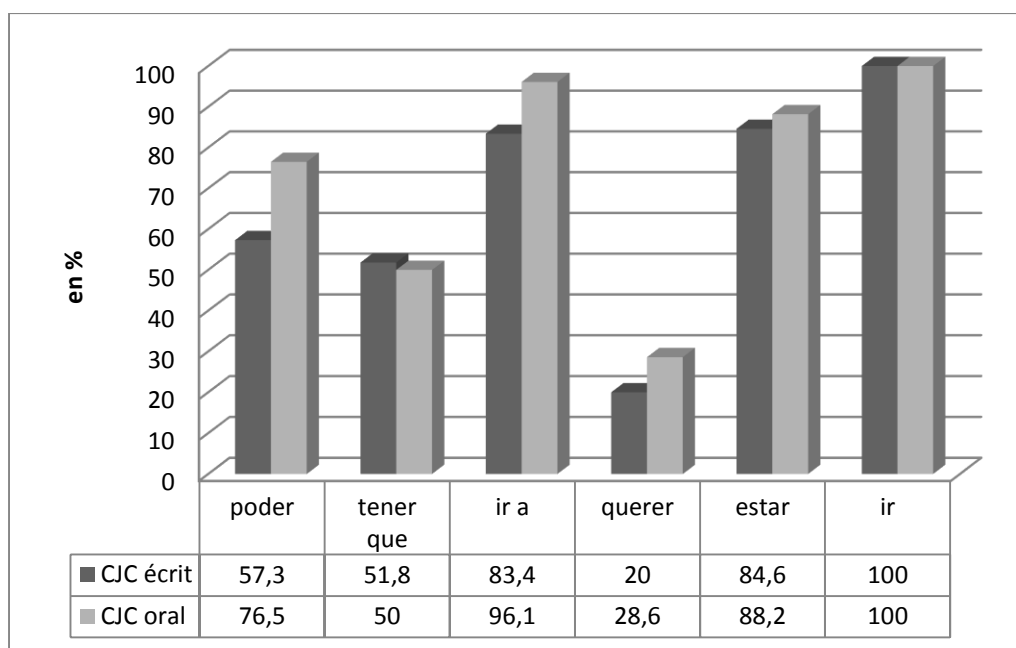
Effectivement, comme le montre le graphique 16, il semble bien que la montée soit plus fréquente à l'oral qu'à l'écrit, autant dans les complexes verbaux conjoints que dans les disjoints. Ces statistiques globales et générales tendent donc à confirmer les observations des auteurs affirmant que la position à gauche est bien plus utilisée à l'oral qu'à l'écrit.

GRAPHIQUE 16 : Montée du clitique dans l'idiolecte de CJC à l'écrit et à l'oral



La différence avec les complexes verbaux disjoints est même assez importante puisque la montée se produit deux fois plus souvent qu'à l'écrit. Donc, si l'on s'en tient à ces statistiques globales l'hypothèse de Davies semble être confirmée. Si l'on observe les 6 complexes verbaux les plus fréquents dans l'idiolecte de CJC (*poder, tener que, ir a, querer + infinitif et estar et ir + gérondif*) cela est aussi confirmé comme le montre le graphique 17. La seule exception est le CV *tener que + infinitif* mais, n'ayant pu trouver que 8 cas avec cette construction à l'oral, le pourcentage n'est pas très pertinent. On remarque aussi qu'avec *ir + gérondif* il n'y a aucune différence entre écrit et oral tout simplement parce que dans les deux cas, le pronom se place systématiquement à gauche.

GRAPHIQUE 17 : Montée du clitique dans les six complexes verbaux les plus utilisés dans l'idiolecte de CJC à l'écrit et à l'oral¹²



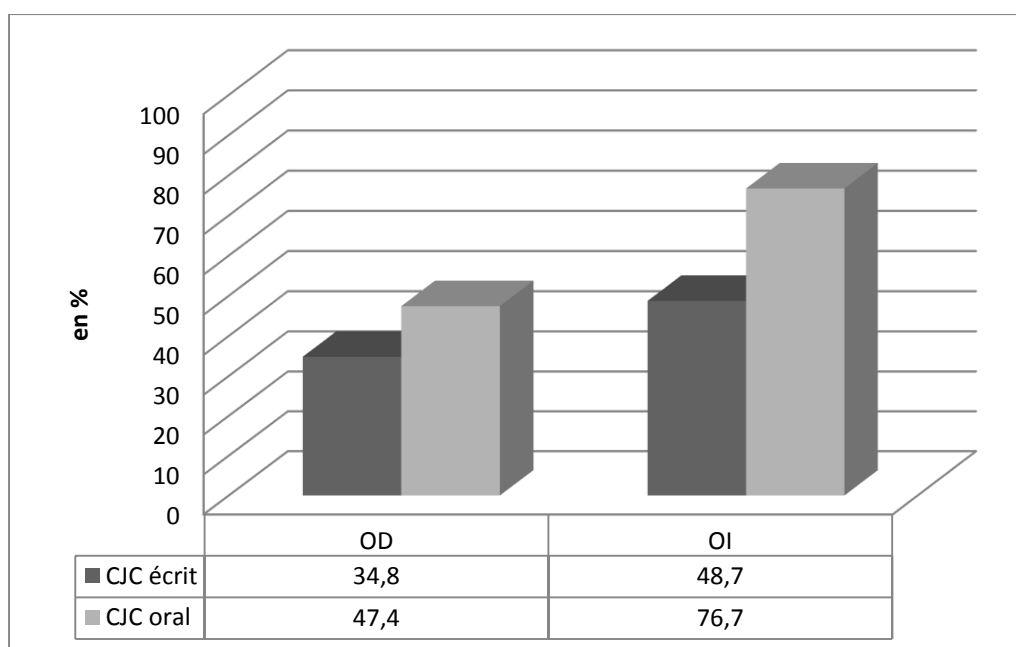
En y regardant de plus près donc, même si la montée est plus fréquente dans l'ensemble à l'oral qu'à l'écrit, les différences ne semblent pas toujours significatives notamment avec *estar + gérondif* et *tener que + infinitif*. La différence avec *querer + infinitif* est aussi à relativiser du fait qu'on n'a répertorié que sept exemples à l'oral dont deux montées. Il n'y a vraiment qu'avec *poder + infinitif* que la différence est vraiment importante.

En analysant les deux corpus (l'écrit et l'oral) de CJC, on perçoit aussi une différence très importante dans le pourcentage de montée des clitiques selon la fonction du pronom comme le révèle le graphique 18. On voit que, peu importe la fonction du clitique, celui-ci monte bien plus souvent à l'oral qu'à l'écrit ce qui est tout à fait logique puisque c'est ce qui se passe dans l'ensemble du corpus de CJC. Mais ce qui est très intéressant c'est que la différence se creuse de manière très importante entre COD et COI à l'oral. En effet, à l'oral, lorsque le clitique est COI, il monte bien plus souvent qu'à l'écrit avec des différences très significatives en apparence. En

¹² À noter que n'ont pas été comptabilisés les exemples avec complexes verbaux coordonnés.

réalité, ce résultat surprenant est à relativiser car si l'on observe de plus près les exemples concernant un clitique COI dans le corpus oral de CJC, il s'avère qu'il n'y a que 25 cas qui se produisent avec uniquement cinq complexes verbaux différents dont trois où la montée est la règle (*estar* et *ir + gérondif* et *ir a + infinitif* qui apportent 18 exemples). Il semble donc évident que cette différence qui semblait très significative entre écrit et oral est due principalement aux complexes verbaux utilisés (bien plus nombreux à l'écrit puisqu'on en compte 24 différents).

GRAPHIQUE 18 : Montée du clitique selon sa fonction dans l'idiolecte de CJC à l'écrit et à l'oral



Après avoir constaté tout cela, on doit se demander si ces différences sont vraiment révélatrices d'une différence importante entre le « registre » oral et l'écrit chez CJC. Il y a plus de montée dans son idiolecte à l'oral qu'à l'écrit, c'est un fait. Mais, ces différences, on vient de le voir, peuvent être dues à des raisons qui n'ont rien à voir avec le canal (écrit ou oral) mais plutôt avec le choix des CV, différent à l'écrit et à l'oral.

En réalité, on ne remarque aucune réelle différence entre son idiolecte parlé et son idiolecte écrit puisque dans les deux cas on retrouve les mêmes régularités, les

mêmes « règles ». Par exemple, on trouve les mêmes contextes favorisant la montée : ces contextes étant les CV au gérondif, *ir a + infinitif* et la montée de *se* impersonnel. On n'a pas pu trouver à l'oral, d'autres contextes provoquant systématiquement, ou presque, la montée et qui ne le faisaient pas à l'écrit.

L'analyse de ces deux corpus a également permis de repérer les contextes qui empêchaient la montée dans son idiolecte, et ceux-ci sont partagés par son idiolecte écrit et oral : je pense ici aux contextes « spéciaux », comme la coordination de V2 quand un des CV n'a pas de clitique. Dans les chapitres précédents, on a pu constater que la montée était impossible à l'écrit lorsque le premier verbe était à une forme non finie alors qu'elle était possible à l'oral. Malgré tout, il faut remarquer que l'unique cas de montée dans ce contexte se produit avec le CV *ir a + infinitif* (exemple 513) et qui, de plus, rappelons-le, pouvait être interprété autrement que comme une montée :

(513) (13:49)CJC-Nobel-ORAL: Mire usted, el solo hecho de estar vivo, de despertarse por las mañanas, a las ocho de la mañana me suelo despertar yo, o siete y media, ponerme un jersey e **irme a a dar** un paseo por el monte con bastante frío, yo vivo en el monte... tanto frío que me tengo que poner guantes y un bastón para no resbalarme por aquellas cuestas, eso solo, es premio suficiente y pasmo más que sobrado para-para estar atónito.

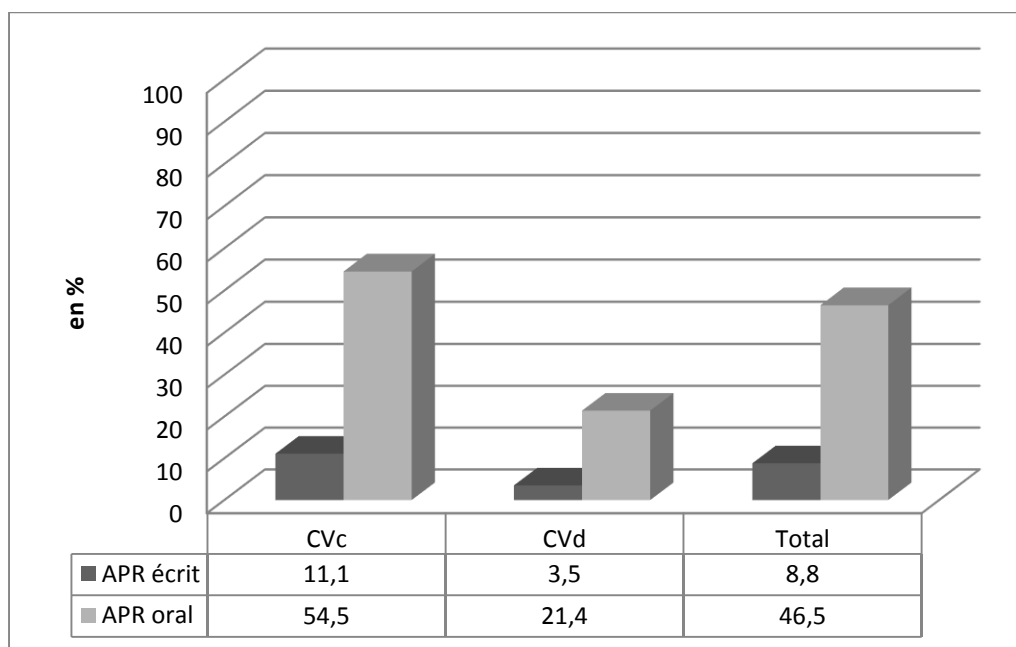
Enfin, outre ces règles favorisant ou empêchant la montée, on trouve également les mêmes variantes invisibles (avec *poder + infinitif* par exemple, ou avec *querer + infinitif*). Bref, il est très difficile de constater de réelles différences entre les productions écrites et orales de l'idiolecte de CJC ce qui peut nous mener à conclure que dans son idiolecte, en ce qui concerne le placement des clitiques, CJC ne possède qu'une seule grammaire qui englobe autant l'écrit que l'oral.

6.2.2. Le cas d'APR

Un seul coup d'œil au graphique 19 permet déjà de comprendre que dans l'idiolecte oral d'APR la montée est bien plus fréquente qu'à l'écrit. Les différences étaient déjà présentes dans l'idiolecte de CJC mais dans le cas d'APR on passe d'une

règle presque systématique consistant à placer le pronom à droite à alterner les deux variantes de manière beaucoup plus équilibrée.

GRAPHIQUE 19 : Montée du clitique dans l'idiolecte d'APR à l'écrit et à l'oral



Il ne s'agit plus ici, comme c'était le cas avec CJC, d'une légère différence. On trouve, par exemple autant de cas de montées avec des CV disjoints (neuf) à l'écrit qu'à l'oral avec pourtant six fois moins d'exemples (266 cas à l'écrit contre seulement 42 à l'oral), ce qui montre bien que la position à gauche est nettement plus favorisée à l'oral. D'ailleurs, elle se produit plus d'une fois sur deux avec les complexes verbaux conjoints.

6.2.2.1. Ce qui ne change pas

Malgré ces pourcentages de montée bien plus importants à l'oral qu'à l'écrit, l'analyse minutieuse du corpus oral révèle qu'avec certains complexes verbaux et dans certains contextes, les « règles » de placement du clitique mises en place à l'écrit dans son idiolecte se retrouvent également à l'oral.

C'est le cas notamment avec le complexe verbal conjoint *deber + infinitif* avec lequel la montée semble inattestable autant à l'écrit qu'à l'oral. Malgré tout, cette

affirmation est à relativiser pour l'oral puisqu'on ne trouve que quatre exemples avec ce complexe verbal¹³.

En ce qui concerne les CV disjoints, la montée ne se produit jamais dans son idiolecte avec *intentar + infinitif* : on comptabilise à l'oral dix exemples avec le pronom à droite et 25 à l'écrit. Enfin, on observe aussi que lorsqu'il y a coordination de V2 et qu'il y a deux pronoms différents, le premier clitique ne monte jamais, ni à l'écrit ni à l'oral, mais encore une fois, le faible nombre d'exemples à l'oral (une seule phrase avec trois verbes coordonnés avec le complexe verbal disjoint *hacer + infinitif*) nous mène à relativiser cette affirmation.

Il y a donc extrêmement peu de contextes dans lesquels APR maintient le même système de placement, les mêmes restrictions de montée, à l'écrit et à l'oral. On pourrait ajouter à ces contextes où la règle ne change pas, le placement du clitique dans le complexe verbal conjoint *ir a + infinitif* puisque la montée du clitique semblait incontrôlée à l'écrit représentant plus de 20% des cas et avec l'utilisation des deux variantes dans des contextes similaires alors qu'à l'oral aussi le placement semble incontrôlé, mais cette fois-ci avec une tendance totalement inversée étant donné qu'on atteint presque 80% des cas avec montée¹⁴. Donc, même si la différence des pourcentages de montée est très significative avec ce complexe verbal, il est impossible d'affirmer que dans son idiolecte APR possède deux « règles », deux grammaires, une pour l'oral et une autre pour l'écrit, du fait qu'il ne semble tout simplement pas toujours contrôler le placement du clitique dans ce complexe verbal.

6.2.2.2. Ce qui change

Bien évidemment, si on répertorie peu de contextes dans lesquels APR maintient les mêmes règles à l'écrit et à l'oral, cela signifie automatiquement qu'il y en aura beaucoup plus dans lesquels le système va être largement modifié.

En effet, on remarque que si à l'écrit la montée semblait ne pas pouvoir être attestée avec *tener que + infinitif* (20 exemples), *soler + infinitif* (30 cas), *empezar a +*

¹³ Voir les exemples (498) à (501) dans le §6.1.3.1.

¹⁴ Les exemples (472) à (474) du §6.1.2.1. montrent que les deux variantes semblent incontrôlées à l'oral chez APR malgré une nette préférence pour la montée.

infinitif (28 cas) en ce qui concerne les CV conjoints et *saber + infinitif* (7 cas) et *venir a + infinitif* (10 cas) à l'oral, ce n'est pas le cas puisqu'avec ces cinq complexes verbaux on trouve des exemples de montée, même s'il est vrai que dans certains cas, on répertorie davantage de cas avec le pronom à droite comme dans les exemples (572b), (574b) et (576b).

(571) (IV-08:14)APR-ayer-ORAL: Entonces yo quisiera morirme sereno, cuando **me tenga que morir**, quisiera morirme en paz

(572a) (17:38)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Yo trabajaba ya mientras estudiaba. Entonces la mayor parte de los profesores de aquella época eran compañeros míos. Entonces me aprobaban siempre y yo me volvía de Beirut para examinarme y **me tenían que aprobar** a la fuerza

(572b) (21:48)APR-iRedes-ORAL: Lo que voy a decir ya todo el mundo ya sabe a dónde voy ¿no? No **tengo que extenderme** más.

(573) (09:14)APR-COPE entrevista APR-ORAL: Lo que más me-lo que más **me suele indignar** es eso; es la-la estupidez

(574) (19:38)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Supongo que cuando la vida empezó a darme un punto de vista personal, **me empezó a dar** una mirada sobre el mundo, una memoria, unos recuerdos, una forma de- a ser yo realmente yo, pues supongo que empezó el novelista a-a germinar.

(574b) (23:14)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Bueno, Dumas los manejaba de una manera habilidísima y de una manera-Entonces bueno digamos que fue el que me-fue el que me hizo lector o el que **empezó a hacerme** lector

(575) (IV-06:18)APR-ayer-ORAL: Hasta una niña. Miras una niña de diez años que te mira y dices hay una sabiduría ahí, hay una-hay un fondo de años, de siglos de-de certezas silenciosas de las que tanto podemos aprender pero somos tan estúpidos los hombres que no miramos, lo miramos como si fuera un espejo, nos miramos a nosotros mismos pero no **las sabemos mirar** a ellas

(576a) (29:23)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: Además cuando **me vinieron a decirme** que-que-que me habían propuesto para la Academia, me-me dije "que bueno si me están tomando el pelo, que pasaba mucho del asunto"¹⁵

¹⁵ Cet exemple aurait très bien pu être cité et analysé dans le §6.1.5. puisqu'il s'agit ici d'un cas caractéristique de l'oral, beaucoup plus difficile à trouver à l'écrit avec une montée du clitique et répétition de ce même clitique à droite comme pour se corriger. Malgré tout, la présence du premier *me* révèle bien une montée tout d'abord, chose qui ne s'est jamais produite dans son corpus écrit.

(576b) (26:08)APR-RNE-Manuel Ventero-ORAL: No, no, no. Lo creía de verdad pero yo **había venido a ponerlo** en marcha no a estar cada semana maquillado en un estudio presentando un programa de sucesos.

On trouve peu d'exemples avec ces complexes verbaux mais la seule présence de ces cas nous montre que dans son idiolecte oral la montée est possible avec beaucoup plus de complexes verbaux qu'à l'écrit.

Enfin, d'autres contextes qui empêchaient la montée à l'écrit permettent cette variante à l'oral : il s'agit de l'interposition dans l'exemple (577) ou les macro-complexes verbaux (exemples 578 et 579).

(577a) (21:07)APR-RTVE el asedio-ORAL: Mis personajes son lo que yo soy. Lo bueno y lo malo están ahí ¿no? Se va diluyendo. **Lo-lo voy digamos trabajando** narrativamente

(577b) (II-05:01)APR-ayer-ORAL: el muerto va en seguida, lo quitamos de en medio, lo-lo incineramos para que desaparezca, el niño- **no vaya el niño a traumatizarse** con el abuelito enfermo

(578) (V-07:58)APR-ayer-ORAL: Nadie **va a poderlo saber** todo nunca, pero cuanto más sabes, más comprendes

(579a) (05:49)APR-RTVE el asedio-ORAL: Y es la reflexión que yo quisiera justamente que el lector tenga de cara al bicentenario porque ahora **se va a empezar a hablar** de "**** la constitución, la glorias españolas, tal.."

(579b) (12:45)APR-Canal Sur-ORAL: Una novela compleja significa que es un montón de registros abiertos y **tienes que ir combinándolos** unos con otros

Ces exemples ont déjà été commentés plus tôt, mais il est tout de même intéressant de les citer à nouveau. Ce qu'on peut remarquer c'est que la montée est possible dans ces contextes spéciaux (qui empêchent systématiquement la montée à l'écrit) mais seulement avec les CV les plus fréquents et ceux avec lesquels la montée est la règle dans son idiolecte oral. Malgré tout, dans ces contextes, la montée reste la variante minoritaire et on trouve par conséquent davantage de cas avec le clitique à droite, ce que les exemples (577b) et (579b) illustrent très bien.

Enfin, l'autre grande différence entre son système de placement du clitique à l'écrit et à l'oral réside dans la montée systématique du pronom *se* impersonnel (11 fois sur 12) alors qu'à l'écrit, celle-ci ne représentait que 15,8% des cas (3 cas sur 19). Ce pourcentage extrêmement bas à l'écrit était une preuve de plus de l'extrême contrôle qu'APR exerce sur le placement du pronom à l'écrit qui le mène à se créer un système très peu naturel et pas très cohérent puisque ce pronom *se* impersonnel est généralement placé à gauche du fait qu'il s'agit davantage d'un sujet verbal que d'un complément verbal. À l'inverse, l'oral, ne permettant pas le contrôle du placement du clitique, ou du moins le rendant bien plus difficile, dévoile un système beaucoup plus cohérent et naturel. Alors que sa « grammaire » individuelle à l'écrit et son système semblaient très stables (mais pas très cohérents ni naturels), à l'oral, ce système semble beaucoup plus chaotique, mais malgré cela, il est clairement plus naturel.

6.3. Conclusions

Il semble bien qu'il y ait des différences entre écrit et oral dans les deux idiolectes. Mais ces différences ne sont pas très importantes dans l'idiolecte de CJC. La question qu'il faut se poser est la suivante : cette différence s'explique-t-elle simplement par l'idée que la réflexion est bien plus compliquée à mettre en place à l'oral qu'à l'écrit ? Mon idée est que la principale différence se situe en réalité dans les contextes utilisés dans les deux « registres », du moins, en ce qui concerne CJC. Il est vrai que la réflexion est plus facile à l'écrit, mais cette réflexion ne touche pas tant le placement du clitique que le choix même des complexes verbaux.

Il y a, par exemple, beaucoup moins de CV distincts utilisés à l'oral par rapport à l'écrit : on trouve 43 CV distincts à l'écrit pour CJC contre seulement 19 à l'oral. De plus, les contextes spéciaux empêchant souvent la montée du clitique sont un peu plus fréquents à l'écrit qu'à l'oral : ils se produisent dans 18,2% des cas à l'écrit contre 15,9% chez CJC. Enfin, et c'est sans doute là que se situe la plus grande différence, si on ne prend que les cinq CV les plus fréquents dans l'idiolecte de CJC (*poder*, *tener que*, *ir a + infinitif* et *estar* et *ir + gérondif*) sans les contextes limitant la montée, on s'aperçoit qu'à l'oral, ces cinq CV représentent 62,9% des constructions utilisées contre seulement 40% à l'écrit. Or, parmi ces cinq CV, trois ont pour règle la montée du clitique dans son idiolecte. Tout ceci nous montre que les différences de pourcentages entre écrit et oral dans l'idiolecte de CJC s'expliquent davantage par les disparités d'utilisation des CV. Il n'y a pas tant de différence que cela dans son idiolecte dans les pourcentages de montée dans ces cinq complexes verbaux (76,1% à l'écrit contre 85,5% à l'oral) ce qui révèle que sa grammaire écrite et sa grammaire orale sont au pire, très proches, au mieux, sensiblement identiques.

Par contre, si on procède aux mêmes vérifications chez APR on s'aperçoit que la situation est très différente et qu'il semble bien y avoir un contraste très significatif dans le placement du clitique entre l'écrit et l'oral dans son idiolecte puisqu'avec les cinq complexes verbaux les plus fréquents, le clitique monte dans 60% des cas (il y a

exactement 60 cas de montée sur 100) contre 16,3% à l'écrit (47/289). Dans son idiolecte il y a bien une disparité extrêmement forte selon le registre écrit ou oral de son idiolecte comme s'il possédait deux grammaires distinctes : une grammaire pour l'oral, avec quelques règles (décrites dans le §6.1.) mais avec, dans l'ensemble très peu de contrôle exercé sur le placement du clitique, et une grammaire pour l'écrit avec quelques règles également (voir le chapitre 5) mais, contrairement à l'oral avec un contrôle extrême du placement du clitique.

En d'autres termes, d'après moi, APR a deux grammaires distinctes en ce qui concerne le placement du clitique dans les complexes verbaux : une grammaire naturelle et cohérente à l'oral et une grammaire anti-naturelle et pas toujours cohérente à l'écrit alors que chez CJC, on a un seul système, une seule grammaire, où le placement du clitique est invisible dans la plupart des cas autant à l'écrit qu'à l'oral, pour lequel il n'exerce pas de contrôle, un système chaotique mais avec quelques régularités que l'on retrouve dans les deux registres.

CONCLUSION

7.1. Piqûre de rappel

L'objectif principal de cette thèse était de proposer une nouvelle méthode pour l'analyse d'un phénomène de variation syntaxique très étudié jusqu'à présent : le placement des clitiques dans les complexes verbaux en espagnol.

La première partie de ce travail a donc consisté à reprendre les principales lacunes méthodologiques des travaux antérieurs et à proposer cette nouvelle méthode idiolectale visant à combler les déficits des autres approches. Cette première partie a permis de confirmer à mon sens que le choix du corpus à analyser est le principal problème que posent ces travaux puisque deux études distinctes tentant de vérifier les mêmes hypothèses (par exemple que la montée est plus fréquente avec un clitique dont le référent est animé) peuvent arriver à des résultats différents et contradictoires : c'est donc bien que la source des données n'est pas satisfaisante. De plus, outre les choix méthodologiques discutables et parfois difficilement justifiables (comme l'élimination de certains clitiques, de certains complexes verbaux, etc.) c'est l'axiome « deux formes, deux fonctions » qui plane au-dessus de tous ces travaux qui est peut-être le coupable de ces lacunes méthodologiques car j'en suis persuadé : l'analyse de vastes corpus comme base de données unique permettra toujours d'arriver aux conclusions désirées soit pour affirmer qu'il n'y a aucune différence entre les deux variantes, soit pour affirmer le contraire. Le principal problème de ces corpus est qu'ils révèlent un chaos difficilement interprétable ou pire, interprétable au bon vouloir du chercheur. C'est pourquoi j'ai proposé ici une nouvelle approche, ne visant pas à chercher des différences entre les variantes mais juste à observer et à analyser des grammaires individuelles, seules entités réellement observables et pertinentes.

Dans la deuxième partie, au cours d'une analyse diachronique de plusieurs idiolectes, il a été constaté que chaque grammaire individuelle peut être cohérente et même parfois partagée. L'évolution du placement du clitique dans les complexes verbaux se reflète très bien dans ces idiolectes et serait en partie due à l'adoption par un grand nombre de locuteurs d'un critère sémantique énoncé par Juan de Valdés déjà

au XVI^{ème} siècle. Le chaos actuel est probablement le résultat d'un conflit entre ce critère sémantique et la possibilité qu'offre le système espagnol de placer le pronom à gauche. De plus, contrairement au français, aucune des deux variantes n'a disparu probablement parce que la montée n'a jamais vraiment été marquée en espagnol (ni comme variante haute contrairement au français ni comme variante basse à part de manière exceptionnelle par certains grammairiens).

Enfin, dans la troisième partie, on a analysé plus minutieusement quatre idiolectes écrits et deux idiolectes oraux et les conclusions auxquelles nous pouvons arriver sont très intéressantes car il a été possible de repérer une certaine régularité dans le placement des pronoms révélant un peu d'ordre dans ce désordre décrit dans tous les travaux antérieurs.

7.2. Hypothèses

L'analyse de tous ces idiolectes a permis de générer diverses hypothèses sur le placement du clitique dans les complexes verbaux en espagnol, tant en diachronie qu'en synchronie. Ces hypothèses qui me semblent avoir été vérifiées dans ce travail mériteraient d'être à nouveau confrontées, discutées et testées dans de futurs travaux en analysant, avec cette même méthode idiolectale, ce même phénomène ou d'autres.

En diachronie, ce travail a permis d'établir l'hypothèse qu'une variante minoritaire apparaît dans la grammaire sociale en occupant chez certains locuteurs un contexte qui lui est réservé dans un premier temps. Ensuite, elle devient majoritaire en étendant ses possibilités d'apparition dans d'autres contextes. Enfin, une variante peut disparaître quand plus aucun contexte ne lui est réservé.

En synchronie, d'autres hypothèses générales sont apparues au fil des pages : tout d'abord, chaque idiolecte peut se forger une grammaire individuelle en « créant » des règles personnelles pas forcément conceptualisables et justifiables d'un point de vue

linguistique. De plus, deux idiolectes peuvent partager les mêmes règles implicites (que celles-ci soient conceptualisables ou non).

Des règles implicites peuvent « créer » une grammaire sociale (une règle non énoncée est partagée par l'ensemble des locuteurs). À l'inverse, deux idiolectes peuvent « créer » des règles qui s'opposent (l'un des deux aura donc potentiellement un système plus cohérent et naturel que l'autre). Enfin, en l'absence d'un contrôle excessif, un locuteur ne possède pas deux grammaires distinctes pour l'écrit et l'oral (APR est un cas particulier du fait du contrôle extrême qu'il exerce à l'écrit sur le placement du pronom : CJC doit être plus représentatif de la « norme »).

Parmi toutes ces hypothèses, une autre n'a pas pu être vérifiée du fait des caractéristiques des quatre idiolectes choisis : quatre écrivains. Malgré tout, une hypothèse plausible est qu'un idiolecte peut se créer des règles qui s'opposent à une grammaire sociale (un idiolecte peut permettre la montée dans des contextes où elle sera considérée comme impossible et agrammaticale dans la grammaire « sociale »).

De manière plus précise, en ce qui concerne le placement du clitique, on a pu émettre l'hypothèse que les complexes verbaux au gérondif ont une cohésion plus forte que les complexes verbaux à l'infinitif ce qui pourrait expliquer la montée systématique ou du moins beaucoup plus fréquente dans ces contextes. Enfin, les locuteurs peuvent se créer un système de placement du clitique assez cohérent (ce qui va à l'encontre de l'idée reçue que c'est « l'oreille qui décide », cette formule pouvant s'appliquer dans certains cas mais aucunement de manière systématique).

L'aperçu qu'offrent les travaux antérieurs du phénomène est très limité du fait qu'ils s'intéressent souvent uniquement aux contextes les plus fréquents et les moins problématiques. Il est vrai que dans ces contextes on a l'impression que règne le désordre, que les variantes sont totalement invisibles et incontrôlées, pourtant, parfois, malgré ce désordre il existe une certaine cohérence qui se retrouve dans des contextes souvent « oubliés » ou éliminés tout simplement dans les études antérieures. Ainsi on s'aperçoit qu'il existe une règle implicite partagée vraisemblablement par l'ensemble des locuteurs qui empêche la montée quand un

élément interposé rompt l'unité d'un complexe verbal. Mais cette règle peut parfois être élargie à tous les cas d'interposition (comme chez JJA) ce qui donne comme résultat un système plus stable et tout aussi cohérent. En ce qui concerne les complexes verbaux de mouvement, on a vu que CJC avait pour règle de permettre la montée avec toutes ces constructions contrairement aux trois autres idiolectes. Mais dans tous les cas, il existe une cohérence très claire ce que ne permettent pas de constater des études faites à partir de vastes corpus.

Enfin, il n'est nullement question ici de vouloir affirmer que tous les idiolectes se créent forcément des règles personnelles pour le placement des clitiques et encore moins des systèmes cohérents et stables. Un locuteur peut effectivement dans la majorité des contextes utiliser les deux variantes de manière totalement incontrôlée. Un idiolecte peut très bien n'avoir aucune règle et permettre la montée par exemple avec des éléments interposés rompant l'unité du complexe verbal. Cette multitude de possibilités et de choix disponibles pour chaque locuteur ne font que contribuer un peu plus à ce chaos et à rendre impossible toute stabilisation et généralisation des règles.

7.3. Limites et réponses

Bien qu'elle présente des avantages certains pour l'étude de la variation par rapport à l'analyse de vastes corpus, la méthode idiolectale a également ses limites. Dans l'étude du placement des clitiques, certains contextes n'ont pas pu être pertinemment analysés du fait de la rareté de leur apparition. Ainsi, en ne trouvant que deux ou trois exemples d'une variante dans un contexte, il est impossible d'affirmer que l'autre variante ne peut pas apparaître. Bien que l'on rejoigne ici le problème du $n+1$ texte exposé dans la première partie, il ne s'agit pas d'accumuler une masse infinie de données mais tout simplement d'en obtenir un nombre suffisant afin de pouvoir émettre des hypothèses plus solides. D'ailleurs, ce problème est extrapolable à d'autres phénomènes de variation rares : la question de la prise en

compte de ces phénomènes se pose alors. Faut-il les étudier ? Si oui, comme je le pense, comment s’y prendre ? Je suis persuadé que l’Internet peut permettre d’analyser ce genre de phénomènes assez rares mais cela ne suffira probablement pas. Il faudrait peut-être dans ces cas-là coupler cette analyse idiolectale avec d’autres procédés comme l’incitation à produire des énoncés (méthode utilisée en dialectologie notamment pour obtenir une information concrète sans que cela ait l’air dirigé) par la description d’images, de vidéos, etc. ou encore l’utilisation de tests d’acceptabilité grammaticale avec toutes les limites et défauts qu’ils comportent. Cependant, l’utilisation conjointe de toutes ces méthodes pourraient aider à analyser des phénomènes rares et à combler les « défauts » et lacunes de chacune d’entre elles.

7.4. Poursuivre le travail

Cette thèse avait pour principal objectif de proposer que la méthode idiolectale pourrait être une approche positive de l’étude de la question qui nous intéressait ici en prenant comme terrain de démonstration, de description de « règles » et de formulations d’hypothèses, l’analyse de grammaires individuelles et non plus l’analyse d’une grammaire sociale. Le placement des pronoms dans les complexes verbaux a donc été décrit à travers une nouvelle approche qui apporte de nouvelles hypothèses, de nouvelles questions et parfois, quelques réponses. Néanmoins, le travail n’est pas terminé, loin de là. Il faudrait déjà analyser d’autres idiolectes séparément bien entendu pour avoir un aperçu toujours plus précis des possibilités de création de règles. Il faudrait d’ailleurs se concentrer sur des idiolectes moins « standard » et plus ou moins spontanés (écrits ou oraux) pour obtenir des résultats encore plus intéressants. En effet, à l’écrit, avec des idiolectes très littéraires on a très probablement parfois un excès de contrôle (comme nous l’a révélé l’idiolecte d’APR) qui donne un système pas forcément naturel, ce qui, en outre, est quelque chose de tout à fait pertinent et intéressant et qu’a permis de dévoiler cette méthode idiolectale. La question est de savoir si, sans aucune réflexion, spontanément, dans ce

phénomène si complexe, les locuteurs mettent en place une grammaire personnelle et plus ou moins cohérente.

À ce propos, la méthode idiolectale devrait être reprise dans d'autres domaines utilisant trop systématiquement de vastes corpus comme en sociolinguistique par exemple. Vouloir trouver des raisons sociales dans le placement du clitique me semble vain tant qu'on utilise des corpus mélangeant des idiolectes qui, potentiellement, ont chacun une grammaire personnelle. À l'inverse, étudier plusieurs idiolectes d'un même groupe socio-culturel permettrait d'observer s'il existe bien une cohérence à l'intérieur de ce groupe en ce qui concerne le placement des clitics. On pourrait par la suite, réellement faire une étude sociolinguistique de la question.

En dialectologie on utilise souvent des données idiolectales mais on n'analyse malheureusement jamais chaque idiolecte séparément à l'aide de cette méthode. Or, ce faisant, on pourrait obtenir des résultats bien plus intéressants qui confirmeraient ou non qu'il y a une cohérence géographique dans l'emploi d'une structure comme la montée des clitics.

En ce qui concerne l'analyse d'idiolectes oraux, je me suis interrogé sur le lien que pouvaient avoir l'intensité ou la durée de la production d'un clitique avec son placement. Une analyse acoustique de ce phénomène pourrait permettre d'approfondir et d'ouvrir un nouveau champ d'étude pour la description de la montée du clitique. Un clitique qui monte a-t-il tendance à être moins « intense », moins « marqué » acoustiquement qu'un clitique placé à droite ? Cela permettrait de savoir s'il y a bien une différence dans l'importance et l'insistance que l'on porte aux clitics selon leur position.

Enfin, j'ai trouvé remarquable l'hypothèse de diglossie pour le français de Massot (2008 et 2010) et en ce sens, il me paraîtrait extrêmement intéressant de tester cette hypothèse en espagnol avec le placement du clitique dans les complexes verbaux, non pas tant en ce qui concerne la diglossie difficilement transposable à l'espagnol mais davantage pour la méthode employée et l'hypothèse de mobilisation de grammaires individuelles différentes et cohérentes. Cela permettrait de se poser une question bien

plus pertinente que la simple opposition écrit/oral : un locuteur A, dans une situation d'énonciation spontanée et relâchée met-il en place la même grammaire du placement du pronom que dans une situation d'énonciation plus surveillée et soutenue ?

Bibliographie

- ALARCOS LLORACH Emilio, *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 1999.
- ALCARAZ VARÓ Enrique et MARTINEZ LINARES María Antonia, *Diccionario de Lingüística Moderna*, Barcelona, Ariel, 1997.
- BARRA JOVER Mario, « S'il ne restait que l'induction : corpus, hypothèses diachroniques et la nature de la description grammaticale », *Le tournant inductif dans les sciences du langage*, Vincennes, Recherches Linguistiques de Vincennes, Numéro 36, 2007, p. 89-121.
- BARRA JOVER Mario, « Des variantes invisibles à la fragmentation des langues romanes », *Pour une typologie diachronique et synchronique des langues romanes*, Vincennes, Recherches Linguistiques de Vincennes, Numéro 38, 2009, p. 105-137.
- BARRA JOVER Mario, « 'Le' français ou ce qui arrive lorsqu'un état de choses est observé comme une entité », *Le(s) français : formaliser la variation*, Paris, *Langue Française*, Numéro 168, 2010, p. 3-18.
- BARRA JOVER Mario, « Variantes invisibles, emergencia y cambio lingüístico », *Así se van las lenguas variando. Nuevas tendencias en la investigación del cambio lingüístico en español*, ed. par Mónica Castillo Lluch et Lola Pons Rodríguez, Bern, Peter Lang, 2011, p. 75-104.
- BARRA JOVER Mario, « Método y teoría del cambio lingüístico », conférence donnée pendant le *IX Congreso de Historia de la Lengua Española*, Cádiz, 10-14 septembre 2012.
- BELLO Andrés, *Análisis ideológica de los tiempos de la conjugación castellana*, Valparaíso, 1841. Disponible en ligne [ici](#). (Lien Google Livres)
- BELLO Andrés, *Gramática de la lengua castellana, destinada al uso de los americanos*, Santiago de Chile, 1847; Disponible en ligne [ici](#) (Lien Google Livres)
- BERMÚDEZ Fernando, « La "subida de clíticos": modalidad, prominencia y evidencialidad », in Fernando Wachmeister Bermúdez, *Evidencialidad: la codificación lingüística del punto de vista*, Stockholm, Université de Stockholm, 2005, p. 169-193.
- BOSQUE Ignacio, « Constricciones morfológicas sobre la coordinación », *LEA* 9, p. 83-100.

- BRUCART José María, *La elisión sintáctica en español*, Barcelona, Bellaterra, Publicacions de la Universitat Autònoma de Barcelona, 1987.
- BRUCART José María, « La elipsis », *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol.2 *Las construcciones sintácticas fundamentales*, dirigé par Ignacio Bosque et Violeta Demonte, Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 2787-2863.
- CASTILLO LLUCH Mónica, « Double syntaxe du pronom atone en espagnol contemporain », *Instabilités linguistiques dans les langues romanes*, dir. Par Araújo Carreira Maria Helena, Saint Denis, Université Paris 8, *Travaux et documents*, numéro 16, 2002, p. 129-141.
- CHEVALIER Jean-Claude, « Syntaxe des pronoms compléments », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°5, 1980, p. 25-66.
- CHOMSKY Noam, *Current issues in linguistic theory*, La Haye, Mouton, 1964
- CHOMSKY Noam, *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris, 1981.
- CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales) [Ressource électronique]. Disponible sur : <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/>
- COMPANY COMPANY Concepción, *Sintaxis histórica de la lengua española. Primera parte: La frase verbal*, vol.2, México, UNAM, 2006.
- DARDEL Robert de, *Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun* Genève, Droz, 1983.
- DAVIES Mark, « Analysing Syntactic Variation with Computer-Based Corpora : The Case of Modern Spanish Clitic Climbing », *Hispania*, vol. 78, 1995, p. 370-380.
- DAVIES Mark, « The evolution of Spanish clitic climbing : A corpus-based approach », *Studia Neophilologica*, 69-2, 1997, p. 251-263.
- DAVIES Mark, *Corpus del Español: 100 million words, 1200s-1900s*. (CDE) Disponible en ligne sur : <http://www.corpusdelespanol.org>
- DE KOK Ans, *La place du pronom personnel régime conjoint en français, une étude diachronique*, Amsterdam, Rodopi, 1985.
- DE MULDER Walter, « La linguistique diachronique, les études sur la grammaticalisation et la sémantique du prototype : présentation », *Langue Française*, Numéro 130, 2001, p. 8-32.
- DEN DIKKEN Marcel, BLASCO Mariví, « Clitic climbing in Spanish imperatives », *Imperative clauses in generative grammar: Studies offered to Frits Beukema*, ed. par van der Wurff, Amsterdam, John Benjamins, 2007, p. 151-74.

- DIK S.C. *The Theory of functional grammar*, Dordrecht, 1989.
- DUCROT Oswald, SHAEFFER Jean-Marie, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Editions du Seuil, 1995.
- ENRIQUE-ARIAS Andrés, « Spanish object agreement markers and the typology of object agreement morphology », *Approaches to Old Problems. Issues in Romance Historical Linguistics*, ed. par Steven Dworkin et Dieter Wanner, Amsterdam, Benjamins, 2000, p. 149-164.
- FERNÁNDEZ DE CASTRO Félix, *Las perífrasis verbales en el español actual*, Madrid, Gredos, 1999.
- FERNÁNDEZ SORIANO Olga, « El pronombre personal. Formas y distribuciones. Pronombres átonos y tónicos », *Gramática descriptiva de la lengua española, vol.1 Sintaxis básica de las clases de palabras*, dirigé par Ignacio Bosque et Violeta Demonte, Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 1209-1273.
- FOURNIER Nathalie, *Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 1998.
- GALET Yvette, *L'évolution de l'ordre des mots dans la phrase française de 1600 à 1700, la place du pronom complément d'un infinitif régime*, Paris, Presses Universitaires Françaises, 1971.
- GERBOIN Pierre et LEROY Christine, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette Supérieur, 1994.
- GILI GAYA Samuel (1961), *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Biblograf, 10ème édition, 1980.
- GIRAULT-DUVIVIER Charles-Pierre, *Grammaire des grammaires : ou, Analyse raisonnée des meilleurs traités sur la langue française*, Paris, 1830. Disponible en ligne [ici](#) (lien Google Livres)
- GIVÓN Talmy, « The pragmatics of word-order: predictability, importance and attention », *Studies in syntactic typology*, ed. par M. Hammond, E.A. Moravcsik et J.R. Wirth, John Benjamins Publishing Co., Amsterdam/Philadelphia, 1988, p. 243-284.
- GÓMEZ TORREGO Leonardo, « Los verbos auxiliares. Las perífrasis verbales de infinitivo », *Gramática descriptiva de la lengua española, vol.2 Relaciones temporales, aspectuales y modales*, dirigé par Ignacio Bosque et Violeta Demonte, Madrid, Espasa Calpe, 1999, p.3323-3389.
- GONZÁLEZ VERGARA Carlos, *Las construcciones no reflexivas con "se". Una propuesta desde la Gramática del Papel y la Referencia*, Thèse, Madrid, 2006.

- GOUGENHEIM Georges, *Système grammatical de la langue française*, Paris, Editions d'Artrey, 1939.
- GREVISSE Maurice et GOOSSE André, *Le bon usage*, Paris, Duculot, 2010, 14^{ème} édition.
- GUDMESTAD Aarnes, « Clitic climbing in Caracas Spanish : A sociolinguistic study of *ir* and *querer* », *Working Papers Online*, Volume 6, Indiana University Linguistics Club, 2006. Disponible sur: <https://www.indiana.edu/~iulcwp/pdfs/06-gudmestad.pdf>
- GUTIÉRREZ Manuel J., « Restringsiendo la subida de clíticos: reflexividad, modalidad verbal y contacto lingüístico en el español de Houston. » *Hispanic Research Journal*, Vol. 9: 4, 2008, p. 299-313.
- HERNÁNDEZ ALONSO César, *Nueva sintaxis de la lengua española*, Salamanca, Colegio de España, 1995.
- HOPPER Paul J., « On some principes of grammaticalization », *Approaches to Grammaticalization*, ed. par Traugott, E.C. et Heine. B., Amsterdam, John Benjamins, p. 17-36.
- IGLESIAS Olivier, *L'utilisation des pronoms personnels compléments dans la langue des jeunes*, Mémoire de DEA, Université Lumière Lyon 2, 2005 (non édité).
- IGLESIAS Olivier (2012a), « 'Je le lui ai dit', 'je lui ai dit' ou 'je lui l'ai dit'. Réflexions autour de la variation dans l'ordre des pronoms clitiques de troisième personne », présentation faite pendant l'*Atelier DIA du français*, Université de Gand, 22 mai 2012.
- IGLESIAS Olivier (2012b), « La interposición en los complejos verbales y la subida del clítico », *Actas del IX Congreso de Historia de la Lengua Española*, Cádiz, 10-14 septembre 2012 (soumis à publication)
- Keniston, Hayward, *The Syntax of Castillian Prose : The Sixteenth Century*, Chicago, 1937.
- KERTES Gábor. *Subida de clíticos en corpus electrónicos*. Szeged: Université de Szeged, 2002. Disponible sur: <http://tesina.galleus.com/kertes.gabor.subida.de.cliticos.2002.pdf>
- LAMIROY Béatrice, « Auxiliaires, langues romanes et grammaticalisation », *Langages*, Volume 33, Numéro 135, 1999, p. 33-45. Disponible en ligne: http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1999_num_33_135_2201
- LÁZARO CARRETER Fernando, *Diccionario de términos filológicos*, Madrid, Gredos, 1953.

- LÓPEZ IZQUIERDO Marta, *Recherches sur la modalité. Les verbes de modalité factuelle en espagnol médiéval*, Thèse : Langues et littératures romanes : Paris X Nanterre, 2000.
- LÓPEZ IZQUIERDO Marta, « Les verbes de modalité en espagnol contemporain », *La modalité dans tous ses états*, ed. par A. Rousseau, Revue belge de philologie et histoire, 82 (3), 2004, p. 673-690.
- MARTINET André, *Économie des changements phonétiques*, Berne, Francke, 1970.
- MARTÍNEZ DE NOVOA Andrés, *Nueva Gramática de la lengua castellana según los principios de la filosofía gramatical*, Madrid, 1839. Disponible en ligne [ici](#). (Lien Google Livres)
- MARTÍNEZ GÓMEZ Esther, « Las perífrasis verbales en español », Tonos digital, Revista electrónica de estudios filológicos, 2004. L'article peut être consulté en ligne sur : <http://www.um.es/tonosdigital/znum7/estudios/kdelasperifrasis.htm>
- MASSOT Benjamin, *Français et Diglossie. Décrire la situation linguistique française contemporaine comme une diglossie : arguments morphosyntaxiques*, Thèse de doctorat, Université Paris 8, Saint-Denis, 2008. Disponible en ligne sur : <http://www.romanistik.phil.uni-erlangen.de/institut/mitarbeiterinnen/massot-docs/these-benjamin-massot-version-soutenance.pdf>
- MASSOT Benjamin, « Le patron diglossique de variation grammaticale en français », *Le(s) français : formaliser la variation*, Paris, Langue Française, Numéro 168, 2010, p. 87-106.
- MILLER Philip, SAG Ivan, « French Clitic Movement Without Clitics or Movement », *Natural Language and Linguistic Theory*, Volume 15 (3), 1997, p. 573-639.
- MONACHESI Paola, « The morphosyntax of Romanian cliticization », *Proceedings of Computational Linguistics in The Netherlands*, ed. par H. van Halteren et L. Teunissen, Amsterdam, Rodopi, 1998, p. 101-120.
- MONACHESI Paola, MILLER Philip, « Les pronoms clitiques dans les langues romanes », *Les langues romanes. Problèmes de la phrase*, ed. par Danièle Godard, Paris, Les éditions du CNRS, Collection sciences du langage, 2003, p. 67-123.
- MORENO CABRERA Juan Carlos, *Curso Universitario de Lingüística general, Tomo 1: Teoría de la gramática y sintaxis general*, Madrid, Síntesis, 2000.
- MOURET François, « Les coordinations de séquences de compléments en français. », *Ellipse et effacement*. Saint-Etienne: Presses Universitaires de Saint-Étienne, 2008. Disponible en ligne sur : <http://llf.linguist.jussieu.fr/llf/Gens/Mouret/mouret-ellipse-new-06.pdf>

- MYHILL John, « The Grammaticalization of Auxiliaries: Spanish Clitic Climbing », *Proceedings of the Fourteenth Annual Meeting of Berkeley Linguistics Society*, 1988, p. 352-363.
- NEVEU Franck, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin, 2004.
- NIEUWENHUIJSEN Dorien, *Cambios en la colocación de los pronombres átonos en la historia del español*, Thèse, Université de Utrecht, 1999. Disponible sur : <http://elies.rediris.es/elies5/>
- PATRU Olivier et CORNEILLE Thomas, *Remarques de M. De Vaugelas Sur La Langue Française, Volume 2, avec des Notes de Messieurs Patru et T. Corneille*, Paris, 1738. Disponible en ligne [ici](#) (lien Google Livres).
- PELEGRIN Lamberto, *Elementos de la gramática universal aplicados a la lengua española*, Marseille, 1826. Disponible en ligne [ici](#). (Lien Google Livres)
- PENNY Ralph, *Gramática histórica del español*, Barcelona, Ariel Lingüística, 1993.
- PEYRAUBE Alain, « L'évolution des structures grammaticales », *Langages*, Volume 36, Numéro 146 : *L'origine du langage*, 2002, p. 46-58. Disponible en ligne sur : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_2002_num_36_146_2400.
- PRÉVOST Sophie, « La grammaticalisation : unidirectionnalité et statut », *Le Français Moderne*, tome LXXI (2), 2003, p. 144-166. Disponible en ligne sur : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/08/77/34/PDF/prevost-biblio4.pdf>
- PRÉVOST Sophie, « Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes », *Cahiers de Praxématique*, 46, 2006, p. 121-139. Disponible en ligne sur : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/08/79/98/PDF/prevost-biblio14.pdf>
- QUICHERAT Louis, *Traité de versification française*, Paris, 1838. Disponible en ligne [ici](#). (Lien Google Livres)
- QUILIS Antonio *et al.*, *Los pronombres le, la, lo y sus plurales en la lengua hablada en Madrid*, Madrid, CSIC, 1985.
- RAMSDEN, Herbert, *Weak Pronoun Position in the Early Romance Languages*, Manchester, 1963.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA Y ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA, *Diccionario panhispánico de dudas*, Bogotá, Santillana, 2005. Disponible sur : <http://buscon.rae.es/dpdl/>

- RIZZI Luigi, « A restructuring Rule in Italian Syntax », *Recent Transformational Studies in European Languages*, ed. par Samuel J. Keyser, Cambridge, MA : MIT Press, 1978, p. 113-158.
- ROJO Guillermo et VEIGA Alexandre, « El tiempo verbal. Los tiempos simples », *Gramática descriptiva de la lengua española, vol.2 Relaciones temporales, aspectuales y modales*, dirigé par Ignacio Bosque et Violeta Demonte, Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 2867-2934.
- ROORYCK Johan, « Against optional movement for clitic climbing », *Issues and Theory in Romance Linguistics: Selected Papers from the Linguistic Symposium on Romance Languages XXIII*, ed. par Mike Mazzola, Washington DC: Georgetown University Press, 1994, p. 417-443. Disponible sur : https://openaccess.leidenuniv.nl/bitstream/handle/1887/2528/300_022.pdf?sequence=1
- SCHMIDELY Jack (1989), « Los subjuntivos –ra y –se en *Cinco horas con Mario* », *Actas del X Congreso de la Asociación Internacional de Hispanistas*, Barcelona, Promociones y Publicaciones Universitarias, Tome IV, 1992, p. 1301-1312. Disponible en ligne sur : http://cvc.cervantes.es/literatura/aih/pdf/10/aih_10_4_052.pdf
- SCHWENTER Scott, TORRES CACOULOS Rena, « Variation in Spanish clitic placement: constructional and pragmatic effects », *39th Linguistic Symposium on Romance Languages (LSRL)*, University of Arizona, 2009.
- SPAULDING Robert K., « Puedo hacerlo versus lo puedo hacer and similar cases », *Hispania*, vol. 10, 1927, p. 343-348.
- THOULIER D'OLIVET Pierre Joseph, *Remarques sur la langue française*, Paris, 1771. Disponible en ligne [ici](#) (lien Google Livres)
- TIBOR Berta, « La posición de los pronombres clíticos españoles en construcciones con infinitivo », *Actas del X congreso internacional de la Asociación para la Enseñanza del Español como Lengua Extranjera (ASELE)*, Cádiz, Universidad de Cádiz, 1999, p. 123-131.
- TORRES CACOULOS Rena, « Construction frequency and reductive change: Diachronic and register variation in Spanish clitic climbing », *Language Variation and Change*, 11, Cambridge University Press, 1999, p. 143-170.
- TROYA DÉNIZ Magnolia, « La posición de los pronombres personales átonos en combinación con las perífrasis verbales en América y España », *Lengua, variación y contexto. Estudios dedicados a Humberto López Morales*, coord. par F. Moreno, J. A. Samper, M^a Vaquero, M^a L. Gutiérrez Araus, C. Hernández et F. Gimeno, Vol. 2, Madrid, Arco Libros, 2003, p. 875-894.

- TROYA DÉNIZ Magnolia et PÉREZ MARTÍN Ana María, « Distribución de clíticos con perífrasis verbales en hablantes universitarios de Las Palmas de Gran Canaria », *Lingüística*, vol.26, 2011, p. 9-25.
- VALDÉS Juan de, *Diálogo de la lengua*, [1535] Madrid, Cátedra, 1998.
- VARELA Soledad, MARTÍN GARCÍA Josefa, « La prefijación », *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol.3 *Morfología*, dirigé par Ignacio Bosque et Violeta Demonte, Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 4993-5040.
- VAUGELAS Claude Favre de, *Remarques sur la langue française. Utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, 1663. Disponible en ligne [ici](#) (lien Google Livres).
- VIGARA TAUSTE Ana María, *Morfosintaxis del español coloquial*, Madrid, Gredos, 1992.
- WANNER Dieter, « A History of Spanish Clitic Movement », *Proceedings of the Eighth Annual Meeting of Berkeley Linguistics Society*, Berkeley, 1982, p. 135-147.
- ZABALEGUI Nerea, « La posición de los pronombres átonos en construcciones con verbos no conjugados en el español actual de Caracas », *Akados*, vol.10, n°2, 2008, p.83-107.

Annexes

Annexe A : liste des complexes verbaux conjoints

Dans la liste suivante apparaît la classification des complexes verbaux conjoints proposée par Fernández de Castro (1999 : 336-337). Pour une description précise de la méthode utilisée pour l'analyse des CV, voir Fernández de Castro (1999 : 15-106). Notons également que les CV conjoints avec participe (*llevar* et *tener*) ne sont pas retenus dans ce travail le clitique ne pouvant pas se placer après le participe passé.

I. COMPLEXES VERBAUX CONJOINTS AVEC INFINITIF

1. Auxiliaire + INF

deber
parecer
poder
soler

2. Auxiliaire + préposition + INF

acabar de
acabar por
alcanzar a
cesar de
comenzar a
comenzar por
deber de
dejar de
echar a
empezar a
empezar por
haber de
haber que
ir a
llegar a
parar de
pasar a
romper a
tardar en
tender a
tener que
terminar de

terminar por
venir a
volver a

3. Auxiliaire réfléchi + préposition + INF

darse a
echarse a
liarse a
meterse a
ponerse a

II. COMPLEXES VERBAUX CONJOINTS AVEC GERONDIF

acabar
andar
comenzar
continuar
empezar
estar
ir
llevar
seguir
terminar
venir

Annexe B : sources des enregistrements pour le corpus d'idiolectes oraux

1. IDIOLECTE DE CJC :

Année	Titre de l'entretien	média	Lien internet	Durée
1976	« A fondo » - Joaquín Soler Serrano – TVE (en 5 parties)	Vidéo	http://www.youtube.com/watch?v=DtljhcPsYs8	32:57
1977	« La lengua : capítulo de la serie <i>Las reglas del juego</i> » RTVE	Vidéo	http://www.rtve.es/alacarta/videos/television/lengua-capitulo-serie-las-reglas-del-juego-1975/777442/	47:33
?	« Tertulia Cela – Umbral »	Vidéo	http://www.dailymotion.com/video/x4k1rs_tertulia-cela-umbral_news	8:50
1988	« Viaje con nosotros, de Javier Gurruchaga » RTVE	Vidéo	http://www.rtve.es/alacarta/videos/television/viaje-con-nosotros-javier-gurruchaga-1-mar-1988/765411/	11:00 (44:48 ¹)
1993	« Palabra Mayor » (en 5 parties)	Vidéo	http://www.youtube.com/watch?v=MBE7aS_rLzc	1:01:03
1999	« El Faro de Alejandría : Camilo José Cela y José Saramago » (en 5 parties)	Vidéo	http://www.youtube.com/watch?v=bVi6nMXpy6M	1:04:51
2002	« Informe semanal – Cela por Cela » RTVE	Vidéo	http://www.rtve.es/alacarta/videos/tve-en-el-archivo-de-rtve/nobel-cela-reportaje-sobre-muerte-camilo-jose-cela/354475/	19:58
DUREE TOTALE DES ENREGISTREMENTS				4:06:12

¹ Entre parenthèses, la durée totale de l'enregistrement de l'émission. L'entretien avec CJC ne dure que 11 minutes.

2. IDIOLECTE D'APR :

Année	Titre de l'entretien	média	Lien internet	Durée
1999	« Parece que fue ayer » (en 6 parties)	Vidéo	http://www.youtube.com/watch?v=PB36hJioVH0	1:01:13
?	« Siluetas : entrevista a Arturo Pérez Reverte » Manuel Ventero - RNE	Audio	http://www.ivoox.com/entrevista-a-arturo-perez-reverte-audios-mp3_rf_251855_1.html	45:13
2010	« El Asedio » RNE	Audio	http://www.ivoox.com/perez-reverte-el-asedio-es-reflexion-sobre-espana-audios-mp3_rf_226763_1.html	35:27
2010	« El Asedio » Canal Sur	Audio	http://www.ivoox.com/arturo-perez-reverte-el-asedio-audios-mp3_rf_291217_1.html	52:24
2011	iRedes 2011 : Arturo Pérez Reverte y Juan Luis Arsuaga	Vidéo	http://www.youtube.com/watch?v=wWu8iSEHmn8	1:04:02
2011	« Segunda Hora » COPE	Audio	http://www.ivoox.com/segunda-hora-entrevista-a-arturo-perez-reverte-escritor-academico-audios-mp3_rf_785457_1.html	51:40
DUREE TOTALE DES ENREGISTREMENTS				5:09:59